

LORAS COLLEGE LIBRARY




3 0051 00045 7450



**WITHDRAWN FROM  
LORAS COLLEGE LIBRARY**





Digitized by the Internet Archive  
in 2024







OEUVRES COMPLÈTES  
DE  
PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

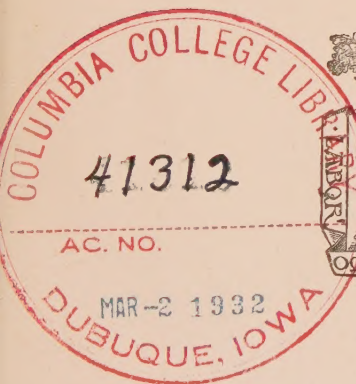
ROMANS

II

MENSONGES

PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE

7



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1901

*Tous droits réservés*





# MENSONGES





## A LOUIS GANDERAX

*J'ai composé toute une portion de ce livre, mon cher Louis, en Angleterre, et dans l'angle d'un bow-window pareil à celui qui bombait de notre salon commun sur une fraîche pelouse, à Shanklin, durant l'été de 1880. Tandis que je travaillais à cette œuvre de doute et d'analyse triste, dans ma solitude d'outre-Manche, cette année-ci, j'ai bien souvent évoqué, pour me reposer de ces noires imaginations, le souvenir de notre gaieté d'alors. Je revoyais la servante, au pâle visage digne d'une vierge de Burne Jones, qui passait, silencieuse et légère, comme un esprit; les hôtes charmants qui nous recevaient dans le poétique Rylstone; et ce chine, ce ravin touffu et ombreux, à l'extrémité duquel bleuissait la mer et où les fougères verdoyaient, si hautes, si vivantes, si délicates! Mais c'est à vous surtout que je pensais, mon cher Louis, et au charme de votre sûre amitié, qui m'a donné tant d'heures précieuses depuis ces semaines lointaines. Trouvez ici, dans l'offre que je vous fais de ce nouveau roman, un témoignage trop faible de l'affection que je vous ai vouée en retour, — affection qui, elle du moins, n'est pas un mensonge.*

P. B.

Paris, 26 octobre 1887.



## MENSONGES

---

### I

#### UN COIN DE PROVINCE A PARIS

— « Monsieur, » fit le cocher en se penchant du haut de son siège, « la grille est fermée... »

— « A neuf heures et demie?... » répondit une voix à l'intérieur de la voiture. « Quel quartier! Ce n'est pas la peine de descendre... Le trottoir est sec, j'irai à pied... » Et la portière s'ouvrit pour donner passage à un homme jeune, qui releva frileusement le collet de loutre de son pardessus et avança sur le pavé des escarpins découverts. Ces souliers vernis, les chaussettes de soie à fleurs, le pantalon noir et le chapeau d'étoffe témoignaient que, sous la fourrure, ce personnage cachait une complète tenue de soirée. La voiture était un de ces fiacres sans numéro qui stationnent à la porte des cercles, et, tout en assurant son cheval, le cocher, peu habitué à ce coin provincial de Paris, se prit à regarder, comme faisait son client lui-même, cette entrée d'une rue, vraiment excentrique, bien qu'elle fût située sur le bord du faubourg Saint-Germain. Mais à cette époque, — en 1879 et vers le commencement de février, — cette rue Coëtlogon, qui joint la rue d'Assas à la rue de Rennes, présentait encore la double particularité d'être close par une grille et, la nuit,



éclairée par une lanterne, suspendue, suivant l'ancienne mode, à une corde transversale. Aujourd'hui la physionomie de l'endroit a bien changé. Il a disparu, le mystérieux hôtel, à droite, placé de guingois au milieu de son jardin, et qui abritait sans doute une calme existence de douairière. Les terrains vagues qui rendaient cette rue Coëtlogon inabordable aux voitures du côté de la rue de Rennes, comme la grille l'isolait du côté de la rue d'Assas, ont été nettoyés de leurs amas de pierres. Les becs de gaz ont remplacé la lanterne. A peine si deux pavés un peu inégaux marquent la place des barreaux sur lesquels jouaient les portes mobiles de la grille, que l'on poussait seulement chaque soir au lieu de les verrouiller. Le jeune homme n'eut donc pas à sonner pour se faire ouvrir, mais avant de s'engager dans la mince ruelle, il s'arrêta quelques minutes devant le paysage que formaient cette impasse sombre, le jardin à droite, la ligne des maisons déjà presque toutes éteintes à gauche, au fond les masses confuses des bâtisses en construction, la lanterne ancienne au centre. Là-haut, une froide lune d'hiver brillait dans un ciel tragique, un ciel vaste, pommelé de nuages mobiles et qui couraient vite. Ils passaient, passaient devant cette lune claire, et voilaient à chaque fois légèrement son éclat de métal, comme rendu plus vif lorsque ces vapeurs mobiles se creusaient soudain en une portion d'espace toute libre et toute noire.

— « Quel décor pour un adieu ! » dit à mi-voix le jeune homme, qui ajouta, en se parlant tout haut à lui-même :

« Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver  
« Les yeux sinistres de la lune... »

S'il y avait eu sur ce trottoir un passant quelque peu observateur, il aurait reconnu un homme de lettres à la manière dont ces deux vers de Hugo furent comme chantonnés par ce personnage, qui portait en effet un nom très en vedette, à cette date, dans la littérature. Mais les disparus sont si vite des oubliés, dans ce tourbillon d'œuvres nouvelles, d'incessantes réclames, de renommées improvisées, qui balaie infa-

tigablement le boulevard, que les succès d'il y a dix ans paraissent lointains et vagues comme ceux d'un autre âge. Deux drames de la vie moderne, un peu trop directement inspirés d'Alexandre Dumas fils, avaient acquis une vogue momentanée à ce jeune homme, — il avait trente-cinq ans passés, mais il en paraissait à peine trente, — et il n'avait pas encore usé sa signature, son nom sonore et hardi de Claude Larcher, en le mettant au bas d'articles bâclés et de romans de hasard. Il était à cette époque l'auteur de *la Goule* et d'*Entre Adultères*, pièces inégales, empreintes d'un pessimisme souvent conventionnel, puissantes cependant par une certaine acuité d'analyse, par l'âpreté du dialogue, par l'ardeur souffrante de l'Idéal. En 1879, ces pièces dataient déjà de trois années, et Claude, qui s'était laissé rouler par une existence de dissipation, commençait d'accepter des besognes fructueuses et faciles, incapable de se reprendre pour un nouvel effort de longue haleine. Comme beaucoup d'écrivains d'analyse, il était habitué à s'étudier et à se juger sans cesse, étude et jugement qui n'avaient d'ailleurs aucune influence sur ses actions. Les plus menus détails lui servaient de prétexte à des retours sur lui-même et sa destinée, mais le seul résultat de ce dédoublement continuél était de l'entretenir dans une lucidité inefficace et douloureuse de tous les instants. C'est ainsi que la vue de la paisible rue et le souvenir de Victor Hugo eurent pour conséquence immédiate de lui rappeler les résolutions d'existence retirée et de travail réglé qu'il formait en vain depuis des mois. Il réfléchit qu'il avait une nouvelle promesse à une revue, un drame promis à un théâtre, des chroniques promises à un journal, et qu'au lieu d'être assis à la table de son appartement de la rue de Varenne, il courait Paris à dix heures du soir dans le costume d'un oisif et d'un mondain. Il passerait cette fin de soirée et une partie de la nuit à une fête donné par la comtesse Komof, une grande dame russe établie à Paris, dont les réceptions dans son énorme hôtel de la rue du Bel-Respiro étaient aussi fameuses que mêlées. Il se préparait à faire pis encore. Il

venait chercher, pour le conduire chez la comtesse, un autre écrivain, plus jeune que lui de dix années, et qui avait mené jusqu'alors, dans une des maisons de cette discrète, de cette taciturne rue Coëtlogon, précisément la noble vie d'assidu labeur dont la nostalgie le torturait lui-même. René Vincy — c'était le nom de ce jeune confrère — venait, à vingt-cinq ans, d'émerger du coup au grand soleil de la publicité, grâce à une de ces bonnes fortunes littéraires qui ne se renouvellent pas deux fois par génération. Une comédie en un acte et en vers, *le Sigisbée*, œuvre de fantaisie et de rêve, écrite sans aucune idée de réussite pratique, l'avait rendu célèbre du jour au lendemain. Ça avait été, comme jadis pour *le Passant* de M. François Coppée, un engouement subit du Paris blasé, un battement de mains universel dans la salle du Théâtre-Français, et le lendemain une louange universelle dans les articles des journaux. Ce succès étonnant, Claude pouvait en revendiquer sa part. N'avait-il pas eu le premier entre les mains le manuscrit du *Sigisbée*? Ne l'avait-il pas apporté à sa maîtresse, Colette Rigaud, l'actrice fameuse de la rue de Richelieu? Et Colette, engouée du rôle qu'elle entrevoyait dans la pièce, avait forcé toutes les résistances. C'était lui, Claude Larcher, qui, interrogé par Mme Komof sur le choix d'une comédie à donner dans son salon, avait indiqué *le Sigisbée*. La comtesse avait accédé à cette idée. On jouait chez elle la saynète à la mode ce soir même, et Claude, qui s'était chargé de chaperonner l'auteur, arrivait pour le prendre, à l'heure dite, dans l'appartement de la rue Coëtlogon où René Vincy habitait auprès d'une sœur mariée. Cette extrême complaisance d'un écrivain déjà mûr pour un débutant n'allait pas sans un mélange d'un peu de vanité et d'ironie. Claude Larcher, qui passait son temps à médire du monde riche et cosmopolite dont était la comtesse Komof, et qui le fréquentait sans interruption, éprouvait un léger chatouillement d'amour-propre à étaler aux yeux de son camarade le détail de ses relations de haute vie. En même temps la naïve stupeur du poète, l'espèce d'ébahissement enfantin où le jetaient ces trois



syllabes magiques et vides : — le Monde, — divertissait le malicieux moqueur. Il avait déjà joui, comme d'un spectacle doucement comique, de la timidité déployée par Vincy dans la première visite qu'ils avaient faite ensemble chez la comtesse, un des jours de la semaine, après le déjeuner ; et la pensée de la fièvre dans laquelle René devait l'attendre le faisait sourire, tandis qu'il franchissait les quelques pas nécessaires pour arriver à la porte de la maison où vivait son jeune ami.

— « Et dire que j'ai été aussi puéril que lui, » songea-t-il, en se rappelant qu'il y avait eu, pour lui comme pour René, une première sortie de ce genre. Il songea encore : « Voilà une sensation que ne soupçonnent guère ceux qui ont grandi pour les salons et dans les salons, et comme c'est absurde d'ailleurs que nous allions, nous, chez ces gens-là!... »

Tout en philosophant de la sorte, Claude s'était arrêté devant une nouvelle grille, à gauche, fermée celle-ci, et il avait sonné. Cette grille donnait sur une allée, laquelle desservait une maison à trois étages, séparée de la rue par la mince bande d'un jardinet. La loge du concierge était située sous la voûte qui terminait la petite allée. Ce concierge se trouvait-il hors de sa loge, ou le coup de sonnette n'avait-il pas été assez fort ? Toujours est-il que Claude dut tirer une seconde fois la longue chaîne terminée par un anneau rouillé qui servait de cordon. Il eut le temps de dévisager cette maison, noire et comme morte, où brillait seulement une seule fenêtre, au rez-de-chaussée. C'était là, et dans ce logement dont les quatre fenêtres ouvraient sur l'étroit jardin, qu'habitaient les Fresneau. Mlle Émilie Vincy, la sœur du poète, avait épousé en effet un certain Maurice Fresneau, professeur libre, que Claude connaissait pour avoir été son collègue durant les premiers jours de sa vie à Paris, début d'écrivain pauvre dont l'auteur applaudi de *la Goule* avait la faiblesse de rougir. Combien il eût mieux aimé avoir dévoré son patrimoine en séances au club ou chez les filles ! Il conservait cependant des relations suivies avec son ancien collègue, par reconnaissance pour des services d'argent

rendus autrefois. Il s'était d'abord intéressé à René à cause de ce vieux compagnon des mauvais jours ; puis il avait subi le charme de la nature du jeune homme. Que de fois il était venu, lassé de son existence factice, toute en douloureuses paresse et en passions amères, se reposer pour une heure dans la modeste chambre qu'occupait René, juste à côté de celle dont il voyait maintenant la croisée éclairée et qui était la salle à manger ! Dans le court espace de temps qui sépara ses deux coups de sonnette, et grâce à la rapidité d'imagination propre aux artistes visionnaires, cette chambre se peignit d'un coup devant l'esprit de Claude, — comme un symbole de la vie toute de songe menée jusqu'ici par son ami. Le poète et sa sœur avaient eux-mêmes cloué aux murs une petite étoffe rouge sur laquelle se détachaient, de-ci de-là, des gravures choisies par un goût raffiné de rêveur solitaire : des compositions d'Albert Dürer, l'*Hélène* de Gustave Moreau et son *Orphée*, quelques eaux-fortes de Goya. La couchette en fer, la table bien rangée, la bibliothèque garnie de livres, le rouge du carrelage apparurent comme un encadrement au tapis du milieu, — combien Claude avait aimé ce décor intime, et sur la porte cette phrase de l'*Imitation*, écrite enfantinement par René en lettres d'or : *Cella continuata dulcescit !* L'évocation de ces images modifia soudain la pensée de l'écrivain, qui se sentit, d'ironique, devenir triste, à l'idée qu'en effet cette entrée dans le monde par la porte du salon Komof était un gros événement pour un enfant de vingt-cinq ans, et qui avait toujours vécu là. Quelle âme nourrie d'Idéal il allait apporter dans cette société de luxe et d'artifice, recrutée par la comtesse !

— « Jamais de mon avis, » se dit-il, tiré de sa rêverie par le grincement du pêne sur la serrure, et poussant la grille...

« Puisque c'est moi qui lui ai conseillé de sortir, qui l'ai habillé pour ce soir. » Il avait en effet conduit René chez son tailleur, son chemisier, son bottier, son chapelier, afin de procéder à ce qu'il appelait plaisamment son investiture... —

« Il fallait penser auparavant aux dangers de cette rencontre

avec le Paris luxueux... Et quel triste don de prévoir le pire ! On le présentera à quatre ou cinq femmes, il sera invité à dîner deux ou trois fois, il oubliera de mettre des cartes, il oubliera... et on l'oubliera... »

Il s'était engagé dans l'allée, puis il avait sonné à une première porte à droite, qui était celle des Fresneau, avant la loge du concierge. Cette bizarre disposition des lieux s'expliquait par l'existence d'un second petit jardin et d'une seconde maison, desservis également par la grille de la rue Coëtlogon. La personne qui vint lui ouvrir était une grosse et lourde fille de trente ans, à la taille courte, aux épaules carrées, avec un visage tout d'une pièce, qu'encadrait un serre-tête de forme auvergnate et qu'éclairaient deux yeux bruns d'une simplicité animale. Cette physionomie campagnarde exprimait une instinctive défiance, comme le geste par lequel la fille entrebâillait à demi la porte au lieu de l'ouvrir largement, comme le clignement de ses paupières tandis qu'elle élevait la lampe à pétrole un peu haut afin de jeter la pleine lumière sur le visiteur. Elle reconnut Claude, et sa large face s'anima d'une bienveillance qui révélait la faveur dont l'écrivain jouissait dans l'intérieur des Fresneau. La fille sourit en montrant des dents blanches et petites, des dents de bête ; il lui en manquait une derrière chaque œillère.

— « Bonsoir, Françoise, » dit le jeune homme ; « votre maître est-il prêt ? »

— « Tiens... c'est monsieur Larcher, » fit joyusement la bonne ; « il est paré, » ajouta-t-elle, « et gentil comme un Jésus... Vous allez trouver la compagnie dans la salle à manger... Attendez que je vous débarrasse de votre veste. Ah ! Marie, Joseph ! mon pauvre monsieur, que cette bête doit vous peser sur le dos !... »

La familiarité de cette servante à tout faire, débarquée tout droit chez les Fresneau, du village d'Auvergne dont était le professeur, et installée dans la maison depuis quinze ans comme chez elle, amusait toujours Claude Larcher. C'était un de ces lettrés trop raisonneurs, qui raffolent du naturel,

sans doute parce qu'il les repose du travail desséchant et ininterrompu de leur propre cerveau. Il arrivait à Françoise de lui parler de ses propres ouvrages en des termes d'une prodigieuse bouffonnerie, ou d'exprimer, avec une ingénue naïveté, la crainte dont elle était poursuivie, celle que l'auteur dramatique ne la mit dans quelque pièce de théâtre. Ou bien encore elle appliquait à des phrases littéraires, ramassées en servant à table, cet étrange pouvoir de déformation propre aux gens du peuple. Claude se rappelait l'avoir entendue qui, pour vanter l'ardeur au travail de René, disait : « Il *s'identifrise* avec ses héros. » Il en riait encore. Elle disait « *ceuiller* » pour « *cuiller* », « *engratigner* » pour « *égratigner* », « *archeduc* » pour « *aqueduc* », « *voyager en coquelicot* » pour « *incognito* », et une foule de locutions du même genre que l'écrivain s'amusait à inscrire sur un de ses innombrables calepins à notes, pour un roman qu'il ne finirait jamais. Aussi se complaisait-il d'ordinaire à provoquer ce bavardage. Il ne le fit pas ce soir-là, dominé par l'impression de mélancolie que lui avait causée la subite idée de son rôle de tentateur mondain. Pendant que Françoise suspendait le pardessus à une des patères, il regardait le couloir, qu'il connaissait pourtant si bien et sur lequel ouvraient les portes des diverses chambres. Celle du poète, au fond à droite, était exposée au midi. Les Fresneau se contentaient d'une autre chambre, plus étroite, au nord, à côté de laquelle se trouvait celle de leur fils, Constant, un petit garçon de six ans, moins cher à Émilie que ne l'était René. Les causes de cette affection passionnée de la sœur pour le frère, Claude les savait, détail par détail, comme il savait l'histoire de cette famille. Et cette histoire touchante, modeste et simple ne justifiait que trop son remords de venir arracher à cet asile celui en qui elle se résumait toute.

Le père d'Émilie et de René, avoué à Vouziers, était mort misérablement, à la suite d'excès de boisson. L'étude vendue, toutes les dettes payées et grâce à la réalisation de quelques biens-fonds, la veuve de ce viveur de province avait eu à elle

environ cinquante mille francs. Le séjour de Vouziers lui rappelant de trop cruels souvenirs, elle était venue, avec ses deux enfants, encore tout jeunes, s'établir à Paris. Elle y avait un frère, l'abbé Taconet, prêtre très distingué, ancien élève de l'École normale, entré dans les ordres subitement, et sans que rien eût expliqué cette résolution à ses camarades, qui le virent, avec non moins de stupeur et presque aussitôt après sa sortie de Saint-Sulpice, ouvrir, rue Cassette, un établissement d'éducation. Catholique convaincu, mais très libéral et tout voisin du gallicanisme, l'abbé Taconet avait compris que beaucoup de familles de la riche bourgeoisie hésitent entre les collèges purement laïques et les collèges purement religieux, sans trouver, ni dans les uns ni dans les autres, de quoi répondre à leur double besoin de christianisme traditionnel et de développement moderne. Il n'avait pris la soutane que pour réaliser plus aisément un projet d'harmonie entre ces deux courants opposés. Toute son ambition fut satisfaite le jour où il fonda, en compagnie de deux prêtres plus jeunes, un externat ecclésiastique, dont les élèves devaient suivre les cours du lycée Saint-Louis. Le succès de cette école Saint-André — l'abbé Taconet l'avait baptisée ainsi du nom de son patron — fut si rapide, que, dès la troisième année, deux petits omnibus à un cheval étaient nécessaires pour prendre les élèves à leur domicile et les y ramener. La possibilité de donner à son fils, alors âgé de dix ans, une éducation exceptionnelle fut une des raisons qui décidèrent Mme Vincy à choisir Paris comme lieu de résidence, d'autant plus que les seize ans d'Émilie assuraient à la mère une aide précieuse dans la tenue d'une nouvelle maison. Sur les conseils de l'abbé Taconet, que le maniement des fonds de son collège rendait bon administrateur, elle plaça les cinquante mille francs de sa fortune en rentes italiennes, qui valaient à cette époque soixante-cinq francs. Le ménage de la veuve eut ainsi deux mille huit cents francs par an à dépenser. Le secret du culte idolâtre dont Émilie enveloppait son jeune frère dérivait tout entier de la masse



de sacrifices quotidiens représentés par ce chiffre de revenus. Dans la vie du cœur, on court après sa souffrance, comme on court au jeu après son argent. Mme Vincy était tombée malade presque aussitôt après l'installation à Paris, qui s'était faite en 1863, dans cette même maison de la rue Coëtlogon, mais au troisième étage. Jusqu'en 1871, date où mourut la pauvre femme, la jeune fille dut suffire à ce triple devoir : soigner sa mère alitée, veiller au minutieux détail d'un ménage où cinquante centimes étaient une somme, suivre l'éducation de son frère heure par heure. Et elle avait mené cette dure tâche jusqu'au bout, sans que la fatigue d'une telle existence, qui pâlisait un peu le rose de ses joues amincies, lui arrachât une seule plainte. Elle avait ressemblé à ces ouvrières des vieilles chansons parisiennes, qui se consolent des lassitudes d'un âpre et continu travail, pourvu qu'elles aient une fleur épanouie sur le rebord de leur fenêtre. Sa fleur, à elle, avait été ce jeune frère, charmant enfant aux beaux yeux mobiles, qui avait tout de suite récompensé la douce Émilie de son dévouement par ces succès de collège, — solennelles réjouissances pour les femmes de l'humble bourgeoisie, si dépourvues de fêtes. Très jeune, ce frère avait commencé d'écrire des vers, et l'heureuse Émilie avait été la confidente des premiers essais du jeune homme. Aussi, lorsqu'elle fut demandée en mariage par Fresneau, dans les six mois qui suivirent la mort de la mère, elle mit à son consentement cette première condition que le professeur, agrégé de la veille, ne quitterait point Paris, et que René continuerait de vivre avec eux, sans prendre aucune carrière que celle des lettres. Fresneau accepta cette exigence avec délices. Il était de ces gens très bons et très simples qui savent aimer, c'est-à-dire qu'ils admettent, sans discussion, les moindres désirs de ceux qu'ils aiment. Il s'était pris au charme d'Émilie, sans rien oser lui en dire, depuis l'époque où il avait connu la famille Vincy, par suite du hasard qui avait fait de lui le répétiteur de René, à l'école Saint-André, en 1865. Cet homme, déjà tout voisin de la quarantaine, avait été attiré vers la

jeune fille par une communauté singulière de destinée. N'avait-il pas renoncé de son côté à toute espérance égoïste, à toute aspiration personnelle, dans le but de payer les dettes de son père, ancien chef d'institution tombé en faillite? De 1858 à 1872, date de son mariage, le professeur avait éteint pour vingt mille francs de créances, et il avait vécu — avec des leçons qui lui rapportaient cinq francs l'une dans l'autre! Si l'on ajoute au chiffre d'heures de travail qu'un pareil résultat représente le chiffre des heures nécessaires à la préparation des cours, à la correction des copies, aux allées et venues d'un endroit dans un autre, — il était arrivé à Fresneau d'avoir durant la même matinée une répétition rue Cassette, une seconde aux Ternes et une troisième au jardin des Plantes, — on aura le bilan d'une de ces existences, comme il s'en rencontre beaucoup dans l'enseignement libre, qui finissent par user les plus robustes organismes. La passion pour Émilie avait été le roman de cette vie, trop absorbée jusqu'alors pour que la rêverie y trouvât place. L'abbé Taconet avait fait ce mariage, et René Vincy avait compté un esclave de plus de son génie.

Claude Larcher n'ignorait aucun de ces petits faits, qui tous avaient eu leur importance pour le développement du talent et du caractère du jeune poète. Durant la minute que Françoise employait à suspendre son pardessus, et rien qu'à jeter un regard sur le couloir à demi éclairé, les moindres aspects de cette antichambre commune revêtaient pour lui une signification morale. Il savait pourquoi, dans les crans du porte-cannes placé au coin de la porte, on voyait, à côté d'un gros parapluie d'alpaga au manche lourd, employé par le professeur, le bois élégant d'un mince parapluie anglais, choisi par Mme Fresneau pour son frère. Il savait que cette même main d'une sœur idolâtre avait offert à René cette fine béquille à tête d'écaille qui coûtait sans doute trente fois plus cher que le solide et simple bâton utilisé par Fresneau dans les beaux jours. Il savait que les livres du professeur, après avoir longtemps subi, dans ce couloir et sur les planches

d'un casier de bois noirci, tous les hasards de la poussière, avaient fini par être exilés même du couloir dans un cabinet obscur, et ce couloir abandonné aux fantaisies décoratives de René, qui en avait garni les murs avec des gravures de son choix. C'était toute une suite des admirables lithographies de Raffet sur le grand Empereur, qui avaient dû révolter le républicain Fresneau. Mais Claude savait aussi que Fresneau serait précisément le dernier à s'étonner du constant sacrifice de toute la maisonnée à ce frère, dont il avait fait son Dieu, par tendresse pour Émilie, comme la servante, comme l'oncle lui-même. Car l'abbé Taconet avait subi lui aussi l'ascendant de la nature et du talent du jeune homme. Il s'était dit que son neveu possédait de petites rentes, qu'à l'heure actuelle la modeste somme placée sur ses conseils en Italiens, puis, après la hausse, dans d'autres fonds non moins bien choisis, rapportait trois mille francs, qu'il laisserait lui-même une fortune analogue. L'éducation chrétienne de René n'était-elle pas une garantie que son talent d'écrire serait mis au service des idées de l'Église? Et le prêtre avait contribué pour sa part à pousser le poète dans ce difficile chemin de la littérature, où cet enfant privilégié n'avait rencontré jusqu'ici que du bonheur. Et tout ce bonheur, composé de pur dévouement, de tendre affection, de gâteries familiales, de tiède, de réchauffante confiance, Claude en comprenait le prix mieux que personne, lui qui avait dû, à vingt ans, orphelin de père et de mère, se battre tout seul contre les souillures et les cruautés de la vie d'artiste pauvre à Paris. Il ne venait jamais chez les Fresneau sans éprouver un attendrissement qui lui serra le cœur, cette fois encore, attendrissement qui le portait d'habitude à rire très haut et à étaler le scepticisme le plus desséché. Il était ainsi, trop énervé pour que la moindre émotion ne lui fit point mal à en crier, et, par désespoir de dompter jamais cette excessive sensibilité, calomniant son cœur le plus qu'il pouvait.

II

AMES NAÏVES

Ce fut donc avec une mine souriante, presque railleuse, que Claude entra dans l'étroite salle à manger où se trouvait rassemblée « la compagnie », comme disait Françoise : René d'abord, le héros de ce qui semblait à toute la maison une aventure extraordinaire ; Mme Fresneau et son mari, enfin Mme Offarel, la femme d'un sous-chef de bureau au ministère de la guerre, avec ses deux filles, Angélique et Rosalie. Ces six personnes étaient rangées autour de la table en noyer et assises sur des chaises du même bois que recouvrait une étoffe en crin noir rendue luisante par l'usage. Ce mobilier de salle à manger, acheté par l'avoué de province lors de son installation, s'était conservé intact depuis le départ de Vouziers, grâce à des soins d'une minutie hollandaise. Un poêle mobile, engagé dans la cheminée, alourdissait l'atmosphère de la pièce, déjà resserrée, et attestait l'économie de la ménagère. Émilie n'admettait le feu de bois que dans la chambre de René. Une lampe de porcelaine suspendue à des chaînettes de cuivre éclairait le cercle des têtes, qui se tournèrent du côté du visiteur, et ses derniers reflets venaient mourir sur le mur tendu d'un papier à rames où miroitaient quelques plats anciens. Sous ce coup de lumière, les jeux divers des physionomies apparurent plus vivement à l'écrivain qui entra. D'ailleurs, les sympathies et les antipathies ne se dissimulent guère dans le petit monde. L'animal humain y est moins apprivoisé, moins usé aussi par le mensonge continu des politesses. Émilie tendit la main à Claude, geste rare chez elle, avec un sourire ouvert sur ses lèvres heureuses, avec un éclair dans ses yeux bruns. Tout son être exprimait sa franche joie à voir quelqu'un par qui elle sentait son frère aimé.

— « N'est-ce pas que son habit lui va bien?... » Ce fut un

des premiers mots qu'elle dit au nouveau venu, avant qu'il eût échangé les premiers saluts avec les assistants et pris place lui-même dans le cercle. Et c'était vrai que René présentait en ce moment un exemplaire accompli de cette sorte de création si rare à Paris : un beau jeune homme. A vingt-cinq ans, l'auteur du *Sigisbée* offrait encore aux regards ce front sans rides, ces joues fraîches, cette bouche pure et ces yeux clairs qui témoignent d'une âme entière et d'un tempérament inattaqué. Il ressemblait beaucoup au médaillon, trop peu connu, que le sculpteur David a exécuté d'après Alfred de Musset adolescent. Mais la chevelure épaisse de René, sa barbe blonde et déjà abondante, ses épaules carrées, corrigeaient, par un air de robustesse et de santé, ce que le masque du poète des *Nuits* garde d'un peu efféminé, de presque trop frêle. Les yeux surtout, d'un bleu d'ordinaire très sombre, traduisaient en ce moment un bonheur naïf et sans mélange, et l'exclamation d'Émilie était justifiée par une grâce native qui se révélait même sous le frac de soirée et dans cette tenue inusitée. La prévoyance de la tendre sœur était allée jusqu'à songer aux petits boutons d'or du plastron et des manchettes, qu'elle avait achetés, sur ses économies, chez un bijoutier de la rue de la Paix, après avoir demandé mystérieusement conseil à Claude. C'était elle-même qui avait noué le nœud de la cravate de René, elle-même qui avait inspecté cette toilette de gala avec les mêmes soins qu'elle avait mis, quatorze ans plus tôt, à inspecter la toilette de première communion de ce frère idolâtré.

— « Pauvre sœur, » fit ce dernier avec un joli rire qui découvrit ses dents très blanches et très bien rangées, « pardonnez-lui, Claude, je suis sa seule coquetterie... »

— « Hé bien ! Vous nous débauchez encore René ? » dit à son tour Fresneau en prenant la main de Larcher. Le professeur commençait à grisonner. Il était grand et lourd d'encolure, avec des cheveux mal peignés et une barbe non faite. Il avait, étalées devant lui et couvertes de notes au crayon, des feuilles de papier à grandes marges, ses copies du lende-



main. Il les ramassa en ajoutant : « Vous ne connaissez plus cette corvée de la correction des devoirs, heureux homme!... Prenez-vous un petit verre pour vous réchauffer? » Il soulevait un carafon à demi rempli de cognac et qui était demeuré, le café une fois emporté, sur la table de cette pièce qui servait de salon, dans le train ordinaire de la vie. — Le vrai salon, situé lui aussi sur le devant, n'était occupé que dans les occasions solennelles... — « Une cigarette?... » ajouta Fresneau en tendant un bol rempli d'un tabac brunâtre qui s'échevelait autour d'un cahier de papier.

Claude eut un geste de dénégation, tout en s'inclinant pour saluer les trois autres dames, sans qu'aucune d'elles lui tendit la main. Elles travaillaient, la mère à un bas de laine bleue qu'elle tricotait en grattant par moment sa tête avec une des aiguilles, les deux demoiselles à un ouvrage de broderie appliqué sur de la toile cirée verte. Les cheveux de la mère étaient tout blancs, sa figure ridée et carrée; à travers les lunettes qui se tenaient tant bien que mal sur son nez un peu court, ses yeux envoyèrent à l'arrivant un regard de profonde aversion. Une des deux filles, Angélique, reprima un sourire parce que l'écrivain, en s'asseyant entre Émilie et René, avait dit : « Je me mettrai ici... » et prononcé *mettrai* comme si l'*e* de ce mot eût été muet, — incorrigible défaut dès longtemps remarqué par la jeune personne. Elle appartenait, avec ses yeux noirs, à la fois futés et fugaces, avec ses rougeurs aussi faciles que ses rires, à la grande espèce des timides moqueuses. Quant à la seconde des deux sœurs, Rosalie, elle avait incliné la tête sans lever ses beaux yeux, aussi noirs que ceux de sa sœur, mais d'une expression douce et craintive. Quelques minutes plus tard les paupières qui voilaient ses yeux se déplièrent, elle regarda du côté de René, et son aiguille trembla entre ses mains en suivant le dessin qui indiquait la préparation de la broderie. Elle pencha sa tête davantage encore, et ses cheveux châtain brillèrent sous la lampe. Rien de ce petit manège n'avait échappé à Claude. Il connaissait de longue date les habitudes et les caractères



de « ces dames Offarel », comme disait Fresneau avec une formule toute provinciale. Elles avaient dû venir vers sept heures, aussitôt après leur diner pris dans leur appartement de la rue de Bagneux, tout auprès. Le père Offarel les avait amenées. Il avait gagné de là le café Tabourey, au coin de l'Odéon, et il y lisait avec conscience tous les journaux. Claude n'avait pas eu beaucoup de peine à deviner que la vieille Mme Offarel nourrissait le rêve d'un mariage entre Rosalie et René; il soupçonnait son jeune ami d'avoir encouragé cette espérance par un goût instinctif pour le romanesque, et il ne doutait pas que Rosalie ne se fût prise, elle, plus sérieusement qu'il n'aurait fallu à l'attrait de l'esprit et de la jolie physionomie du poète. Il sentait si bien que la jeune fille l'aimait et le redoutait à la fois, lui, Claude Larcher. Elle l'aimait parce qu'il était dévoué à René; elle le redoutait parce qu'il entraînait ce dernier dans un courant nouveau d'événements. Pour l'innocente enfant, comme pour tous les membres de ce petit cercle, la soirée chez Mme Komof revêtait les apparences d'une expédition lointaine, dans un pays fantastique et inexploré. Chacun y plaçait des espérances chimériques ou des appréhensions folles. Émilie Fresneau, qui avait toujours caressé pour son frère des ambitions démesurées, le voyait accoudé à une cheminée, disant des vers au milieu d'une assemblée de duchesses, inspirant une passion à une « princesse russe » qu'il épouserait quelque jour! Quand elle prononçait ces deux mots, l'inconnu de toutes les supériorités sociales se développait devant ses songes. Rosalie, elle, était la victime de la plus aiguë des perspicacités, celle de la femme qui aime. Les yeux de René l'épouvantaient, quoiqu'elle se le reprochât, par la joie absolue qu'ils exprimaient de pénétrer dans un monde où elle, sa demi-fiancée, ne pouvait aller. Ils étaient bien autrement liés que n'imaginait Claude, s'étant fait l'un à l'autre des promesses secrètes, par un soir du printemps de l'année dernière. René, à ce moment-là, était inconnu. Elle l'avait pour elle seule. Il trouvait tout charmant d'elle, et tout insipide

sans elle. Aujourd'hui elle entrevoyait, du fond d'une ignorance qu'illuminait son inconsciente jalousie, de quelles dangereuses comparaisons elle était menacée. Avec ses robes coupées à la maison et où gauchissait sa jolie taille, avec ses chaussures achetées toutes faites et où se perdait son pied menu, avec la modestie de ses cols blancs et de ses pauvres manchettes, elle se sentait comme devenir humble à la pensée des grandes dames qu'allait rencontrer René. Voilà pourquoi son aiguille tremblait, pourquoi ses paupières battaient plus vite, pourquoi son cœur se serrait d'une vague épouvante, tandis que le professeur insistait afin que Claude acceptât un verre de liqueur et roulât une cigarette de maryland :

— « C'est de l'excellente eau-de-vie de cidre qu'un de mes élèves m'a envoyée de Normandie... Non vraiment?... Mais vous l'aimiez autrefois... Vous rappelez-vous lorsque nous donnions des cours chez le Vanaboste?... Quatre heures par jour, y compris le jeudi, et les copies. Cent cinquante francs par mois!... Étions-nous gais en ce temps-là!... Nous avions un quart d'heure entre les deux classes, durant lequel vous me conduisiez rue Saint-Jacques, je vois encore la petite salle du café, boire un verre de cette eau-de-vie pour nous soutenir. Vous appeliez cela vous durcir l'artère, sous prétexte que l'homme a l'âge de ses artères et que l'alcool diminue leur élasticité... »

— « J'avais douze ans de moins, » dit Claude en riant de ce souvenir, « et pas de rhumatismes... »

— « Ça ne doit pas être très sain, » reprit aigrement Mme Offarel, « de sortir presque tous les soirs, et ces grands dîners, avec leurs vins fins et leur cuisine épicée, voilà qui vous brûle le sang. »

— « Laissez donc, » fit Émilie avec vivacité, « nous avons eu le plaisir d'avoir M. Larcher à notre table, vous ne savez pas comme il est sobre... Et puis on peut bien se coucher un peu tard, quand on a la liberté de dormir la grasse matinée. René nous a dit que c'est si tranquille chez vous, » ajouta-

t-elle en s'adressant à l'écrivain d'une manière directe, « et si charmant... »

— « Si tranquille, oui... J'ai déniché un petit appartement dans un vieil hôtel de la rue de Varenne, dont je me trouve être aujourd'hui par hasard le seul locataire. Quand les persiennes sont fermées, je pourrais me croire au milieu de la nuit. Je n'entends que les sonneries des cloches d'un couvent qui est tout auprès, et la rumeur de Paris, si loin, si loin. »

— « J'ai toujours ouï dire qu'une heure de sommeil avant minuit vaut mieux que deux après, » interrompit la vieille dame, que la douceur de Claude exaspérait. Elle lui en voulait sans trop en comprendre la vraie raison, moins encore pour l'influence exercée sur René que par une profonde antipathie de nature. Elle se sentait étudiée par ce personnage aux yeux inquisiteurs, aux manières recherchées, aux sourires pour elle inexplicables; elle en éprouvait une impression de malaise qui se traduisait en brusques attaques. Elle ajouta : « D'ailleurs M. René n'aura pas ce repos ici. A quelle heure finira cette soirée chez cette comtesse?... » Elle prononçait *c'te pour cette*, comme les gens du peuple.

— « Je ne sais pas, » repartit Claude, que les rancunes mal dissimulées de son ennemie divertissaient, « on jouera *le Sigisbée* vers les dix heures et demie, et on soupera vers les minuit et demi, une heure... »

— « M. René sera couché vers les deux heures, alors, » reprit Mme Offarel avec cette visible satisfaction d'une personne agressive qui assène à un interlocuteur quelque argument irréfutable, « et comme M. Fresneau s'en va vers les sept heures et que, dès les six, Françoise est là à faziller... »

— « Allons, allons, une fois n'est pas coutume, » fit Émilie avec une certaine impatience, en coupant la parole à la grondeuse, dont elle prévoyait quelque algarade, et pour changer le ton de la causerie en flattant une manie de la vieille dame : — « Vous ne nous avez pas dit si Cendrillon est revenue définitivement? »

Cendrillon était une chatte grise qui avait été donnée par

Mme Offarel à un jeune homme de leurs amis, un M. Jacques Passart, professeur de dessin, qu'un goût commun pour l'aquarelle avait lié avec le sous-chef de bureau. C'étaient là les deux vices du ménage : la peinture pour le mari, qui lavait ses paysages jusque dans son bureau; la gent féline pour la femme, qui avait eu jusqu'à cinq pensionnaires de cette espèce dans le logement de la rue de Bagneux, — un rez-de-chaussée comme celui des Fresneau, et agrémenté aussi d'un jardinet. Jacques Passart, qui nourrissait pour Rosalie un amour malheureux, s'était si souvent confondu en exclamations devant la gentillesse de Cendrette ou de Cendrinette, comme disait Mme Offarel, que cette dernière lui avait donné la petite chatte. Après un séjour de trois mois dans la chambre que Passart occupait à un cinquième étage de la rue du Cherche-Midi, la pauvre Cendrillon avait fait ses petits. On lui en avait tué deux sur trois, et elle s'était sauvée, emportant le troisième. Passart n'avait pas osé parler de cette fuite. Deux jours après, Mme Offarel avait entendu un grattement à la porte du jardin. « C'est singulier, » avait-elle dit en vérifiant le nombre des chats étendus, l'un sur le duvet de son lit, l'autre sur l'unique canapé, le dernier sur le marbre de la cheminée. « Ils sont là tous trois et l'on gratte. » Elle avait ouvert, et Cendrillon était entrée, dressant son museau, arquant son dos, frottant sa tête contre son ancienne maîtresse, enfin mille amitiés qui avaient ravi la bonne dame. Puis, le lendemain matin, plus de Cendrillon. Cette visite, rendue plus mystérieuse par l'aveu que Passart avait dû faire de sa négligence à surveiller la précieuse chatte, avait été, la veille, un objet d'interminables raisonnements de Mme Offarel à Émilie, et le fait de n'en avoir pas encore parlé de la soirée révélait toute l'importance attachée par la mère de Rosalie à l'entrée de René dans le beau monde, comme elle disait encore.

— « Ah ! Cendrillon !... » reprit-elle, avec un mélange de son aigreur actuelle et de l'enthousiasme que lui inspirait le souvenir de la gracieuse bête. « Mais monsieur René se la rap-

pelle-t-il seulement ? » Et, sur un signe du jeune homme qu'il n'avait pas oublié cette intéressante personne : « Hé bien ! elle est revenue, ce matin, avec son petit, qu'elle tenait dans sa gueule et qu'elle a mis à mes pieds pour me l'offrir... Oui, elle me regardait... Elle était venue, l'autre jour, afin de voir si je voulais bien encore d'elle, et maintenant elle me demandait de prendre aussi son chaton... Ça vaut mieux d'aimer les bêtes que les gens, » ajouta-t-elle en manière de conclusion, « elles sont plus fidèles. »

— « Admirable trait d'instinct ! » s'écria Fresneau, qui recommençait de zébrer ses copies d'indications cabalistiques. « Je le citerai à mon cours... » — Le pauvre homme, sorte de maître Jacques du professorat, enseignait la philosophie dans une école préparatoire au baccalauréat, le latin ailleurs, ailleurs encore l'histoire, et jusqu'à l'anglais, qu'il savait à peine prononcer. A ce régime, il avait contracté cette habitude, propre aux vieux universitaires, de « conférencier » à perte de vue et à toute occasion. Ce merveilleux retour de Cendrillon au logis natal lui fut un texte à dissenter indéfiniment. Il allait, racontant anecdotes sur anecdotes, et oubliant ses copies — en apparence ; car l'excellent homme, et si faible qu'il n'avait jamais su tenir en paix une classe de dix élèves, trouvait à son service toutes les finesses de l'observateur lorsqu'il s'agissait de sa femme. Tandis que son crayon courait dans les marges des devoirs de ses écoliers, il avait perçu distinctement l'hostilité de Mme Offarel et deviné à l'accent d'Émilie qu'elle n'était pas rassurée sur l'issue d'une conversation engagée de la sorte. Et le professeur prolongeait son monologue pour donner aux nerfs de l'acariâtre bourgeoise le temps de se calmer. Il n'eut pas à soutenir ce rôle bien longtemps. Un nouveau coup de sonnette retentit...

— « C'est papa, il est dix heures moins un quart ! » s'écria Rosalie. Elle aussi avait souffert de l'aigreur de sa mère vis-à-vis de Claude et de René. Et l'arrivée de son père, qui devait donner le signal du départ, lui apparaissait comme une délivrance, — elle pour qui s'en aller de la maison des Fresneau



était d'ordinaire un crève-cœur. Mais elle connaissait sa mère, et elle sentait, d'instinct plus que de raisonnement, combien l'amertume de ses remarques devait paraître mesquine et déplaisante à René. Il n'avait que trop de motifs pour ne plus se complaire dans leur société! Elle se leva donc en même temps que son père entra dans la salle. C'était un homme long et sec, avec un de ces visages comme évidés qui rappellent nécessairement le type immortel de don Quichotte : un nez en bec d'aigle, des tempes creusées, une bouche un peu tirée et, dominant le tout, un de ces fronts fuyants, chimériques, dont il semble que les manies et les idées fausses ont raviné toutes les rides et soulevé toutes les bosses. Celui-ci joignait à son innocente passion d'aquarelliste en chambre la ridicule infirmité de ramener sans cesse la conversation sur ses maladies imaginaires.

— « Il fait très froid ce soir, » fut son premier mot; et tout de suite, s'adressant à sa femme : « Adélaïde, as-tu de la teinture d'iode à la maison? Je suis sûr que j'aurai ma crise de rhumatisme demain matin. »

— « Votre voiture est-elle chauffée? » dit Émilie à Claude, sur cette exclamation.

— « Oui, madame, » fit l'écrivain; et, consultant sa montre : « Il faut même la gagner, cette voiture, si nous ne voulons pas être en retard... » Tandis qu'il prenait congé du petit cercle, et qu'Émilie le reconduisait, René avait disparu de son côté, sans serrer la main à personne, par la porte qui donnait de la salle à manger dans sa chambre. « Il est sans doute allé prendre son pardessus, il va revenir, » pensait Rosalie; « il n'est pas possible qu'il parte sans me dire adieu, d'autant plus qu'il ne m'a pas regardée de tout ce soir. » Et elle continuait son ouvrage, tandis que Fresneau accueillait le sous-chef de bureau avec la même offre qu'il avait eue pour son ami :

— « Un petit verre pour chasser ce froid? »

— « Une larme, » fit l'employé.

— « A la bonne heure, » reprit le professeur, « vous



n'êtes pas comme Larcher, qui a méprisé mon eau-de-vie. »

— « M. Larcher? » dit l'employé. « Vous ne savez pas sa boisson ordinaire?... Hé! hé! » ajouta-t-il d'une voix plus basse et en regardant du côté du corridor prudemment, « j'ai lu ce soir même un article de journal où il est joliment arrangé. »

— « Conte-nous ça, petit père, » fit Mme Offarel en posant son ouvrage sur ses genoux, pour la première fois de la soirée, et laissant paraître sur son visage la joie naïve de ses mauvais sentiments, comme elle avait montré tout à l'heure sa naïve affection pour la petite chatte.

— « Il paraît, » reprit le vieil homme en soulignant ses mots, « que, dans les salons où va M. Larcher, on lui donne à boire, au lieu de tasses de thé, des verres de sang. »

— « Des verres de sang? » interrogea Fresneau, abasourdi de cet étrange raconter, « et pour quoi faire? »

— « Pour le soutenir, donc, » dit vivement Mme Offarel; « vous n'avez pas vu cette mine? Ah! il doit en mener une jolie vie! »

— « Il paraît encore, » continua le narrateur, qui tenait à placer quelques anecdotes de plus, avec cette basse ardeur de crédulité propre aux bourgeois, aussitôt qu'il s'agit d'une des innombrables calomnies d'envieux auxquelles sont en proie les hommes connus, « il paraît qu'il vit entouré d'une cour d'adoratrices, et qu'il a trouvé un moyen sûr de faire un succès aux moindres pages qui sortent de sa plume. Il fait tirer ses épreuves à des dizaines d'exemplaires qu'il porte chez chacune des dames qu'il connaît. On les étale sur un canapé, et alors : Mon petit Larcher par-ci, mon petit Larcher par-là, vous changerez ce mot, vous enlèverez cette phrase... et il change le mot, et il enlève la phrase, et ces dames s'imaginent qu'elles sont un peu les auteurs de ce qu'il a écrit... »

— « Ça ne m'étonne pas, » dit Mme Offarel, « il m'a tout l'air d'un fier intrigant. »

— « Ma foi, » reprit Fresneau, « je n'aime guère sa littérature, mais pour intrigant, c'est une autre histoire! Il n'y a

pas plus enfant que lui, ma pauvre madame Offarel. Quand je vois dans les journaux qu'il connaît le cœur des femmes... ce que je m'amuse ! Je l'ai toujours vu amoureux des pires drôlesses, qu'il prenait consciencieusement pour des anges, et qui le trompaient, qui le lanternaient !... René nous racontait l'autre jour qu'il passe toutes ses journées à se faire moquer de lui par cette petite Colette Rigaud, qui joue dans *le Sigisbée*, une farceuse qui lui grugera jusqu'à son dernier sou... »

— « Chut ! » fit Émilie, qui rentra juste à temps pour entendre la fin de ce petit discours, et qui mit la main sur la bouche de son mari. « M. Claude est notre ami, et je ne veux pas que l'on en parle... Mon frère m'a chargée de vous souhaiter le bonsoir à tous, » ajouta-t-elle ; « ces deux messieurs se sont aperçus qu'il était plus tard qu'ils ne croyaient, et ils sont partis dare dare... Et mon aquarelle, qui doit représenter la dernière scène du *Sigisbée*, quand l'aurai-je ? » demanda-t-elle au sous-chef de bureau.

— « Ah ! la saison est mauvaise pour les études, » dit ce dernier, « il fait nuit si tôt, et nous sommes surchargés de besogne ; mais vous l'aurez, vous l'aurez... Qu'as-tu, Rosalie ? Tu es toute pâle. »

La pauvre fille venait en effet d'éprouver une souffrance presque intolérable, à songer que René avait pu s'en aller ainsi, sans un mot pour elle, sans un regard. Sa gorge se serrait, des larmes lui venaient aux yeux. Elle eut la force de retenir ses sanglots cependant, et de répondre que la chaleur du poêle l'incommodait. Sa mère échangea avec Émilie un regard où se lisait un reproche si direct, qu'en dépit d'elle-même Mme Fresneau détourna les yeux. Elle eut, elle aussi, une impression pénible, car elle aimait Rosalie. Mais elle avait toujours été opposée à ce mariage ; il correspondait trop peu aux ambitieux projets qu'elle caressait vaguement pour son frère. Lorsque la mère et les deux filles se furent levées, qu'elles eurent mis leur chapeau et qu'elles vinrent dire l'adieu accoutumé, la jeune femme trouva dans cette impres-

sion de quoi embrasser Rosalie plus affectueusement que de coutume. Elle voulait bien la plaindre de souffrir pour René, mais cette pitié n'allait pas sans une certaine douceur, car la souffrance de la jeune fille prouvait l'indifférence du jeune homme, et, la porte refermée, ce fut avec une joie sans mélange dans ses clairs yeux bruns qu'elle dit à Françoise :

— « Vous aurez bien soin de ne pas faire de bruit demain matin ? »

— « Pas plus qu'une mariée de minuit, » répondit la servante.

— « Ni toi non plus, mon gros lourdaud, » dit-elle à son mari en rentrant dans la salle à manger, où le professeur reprenait déjà la corvée de ses copies... « J'ai recommandé à Constant de s'habiller tout doucement pour aller à son cours... » — Elle ajouta avec un sourire d'orgueil : « Quel triomphe pour René, ce soir, à moins que ces gens du monde ne fassent la petite bouche ? » Elle répétait une formule habituelle à Claude. — « Bah ! ils ne pourront pas ; ses vers sont si beaux, presque aussi beaux que lui !... »

— « Sais-tu qu'il est à désirer que toutes ces dames ne le gâtent pas comme toi ? » interrompit Fresneau ; « il finirait par perdre la tête... Mais non, » continua-t-il pour flatter les sentiments de sa femme, « c'est si charmant de voir comme il reste simple, même dans son succès. »

Et Émilie embrassa son mari, pour cette phrase, tendrement.

### III

#### UN AMOUREUX ET UN SNOB

Les deux écrivains étaient montés dans la voiture, qui roulait au grand trot de son cheval, par la rue du Cherche-Midi, pour attraper le boulevard Montparnasse et suivre, en contournant les Invalides, la longue suite d'avenues qui va presque directement à l'Arc-de-Triomphe et traverse la Seine au pont

de l'Alma. Durant la toute première partie de ce trajet, ils se turent l'un et l'autre. René reconnaissait chaque détail de ce quartier, auquel se rattachaient tant de souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Une vague buée voilait les vitres du coupé, symbole physique de l'espèce de brume qui flottait entre sa vie actuelle et ce passé pourtant si voisin. Il n'était pas un des coins de cette rue du Cherche-Midi qui ne lui fût aussi familier que les murs de sa chambre, depuis le haut et sombre bâtiment de la prison militaire jusqu'à la boutique du marchand de vins dont l'enseigne étale l'image d'une biche, jusqu'à l'entrée paisible de cette rue de Bagneux, où demeurait Rosalie. Le souvenir de cette amie qu'il avait quittée sans lui dire adieu, ce soir, traversa son esprit, mais il n'en souffrit pas. Il avait la sensation de rêver tout éveillé, tant le personnage promené jadis sur ces pavés, durant les années de son adolescence pauvre et obscure, ressemblait peu à celui qui était assis, à cette minute, sur les coussins du coupé de Claude Larcher, célèbre, car tout Paris avait applaudi sa piécette; — riche, car *le Sigisbée*, joué en septembre, lui avait déjà rapporté en février la somme, énorme pour lui, de vingt-deux mille francs!... Et cette source de revenus ne tarirait pas de sitôt. *Le Sigisbée* faisait spectacle avec une comédie en trois actes d'un auteur à la mode, *le Jumeau*, qui tiendrait l'affiche bien longtemps. La vente de la brochure s'annonçait, elle aussi, comme devant être très fructueuse, et très fructueux les droits de représentation en province et de traduction à l'étranger. Ce n'était là qu'un début, et René tenait en réserve bien d'autres œuvres : un volume de poèmes philosophiques intitulé *les Cimes*, un drame en vers sur la Renaissance intitulé *Savonarole*, et un roman de passion, à demi ébauché, dont il cherchait le titre. La voiture roulait, et à l'ivresse profonde des succès assurés, des projets démesurés, une autre griserie se mélangeait, toute nerveuse : celle d'aller dans le monde comme il y allait. Une jeune fille n'est pas plus émue à son premier bal que ne l'était ce grand enfant. Une fièvre de joie le gagnait, qui exaltait, qui multi-

pliait sa personnalité. C'est le malheur et la félicité des poètes, que ce pouvoir d'amplifier jusqu'au fantastique des impressions par elles-mêmes médiocres jusqu'à la mesquinerie. De là dérivent ces passages subits, presque foudroyants, de l'espérance excessive aux excessifs dégoûts, et de l'engouement au désespoir, qui donnent à leur imagination, par suite à leur caractère et à leur sensibilité, un continuel va-et-vient, une incorrigible incertitude, terrible pour ceux et surtout pour celles qui s'attachent à ces âmes insaisissables. Il en est cependant, parmi ces âmes, chez qui cette dangereuse mobilité ne détruit pas la tendresse. C'était le cas pour René. L'involontaire comparaison entre son présent et son passé, soudain évoqué en lui par l'aspect familier des rues, ramena sa pensée vers l'ami plus âgé qui avait été la cause de cette volte-face de destinée. Il eut un de ces naïfs mouvements qui font le charme unique des natures jeunes, parce que l'on y sent cette chose adorable et si rare dans la vie civilisée : la spontanéité, la liaison invincible entre l'être intérieur et l'être extérieur. Il prit la main de son compagnon, qui se taisait aussi, et il la lui serra en disant :

— « Que vous avez été bon pour moi!... Oui, » insista-t-il en voyant un étonnement dans les yeux de Claude, « si vous n'aviez pas été aussi indulgent à mes premiers essais, je ne vous aurais point porté *le Sigisbée*. Si vous ne l'aviez pas présenté à Colette Rigaud, il dormirait à cette heure-ci dans l'armoire aux manuscrits de quelque théâtre. Si vous n'aviez pas parlé de moi à la comtesse Komof, on ne jouerait pas ma pièce chez elle et je n'irais pas dans cette soirée... Je suis heureux, très heureux!... Ah! mon ami, vous me trouverez nigaud comme un collégien... Si vous saviez comme j'ai rêvé, dans ma jeunesse, de ce monde où vous me conduisez maintenant, où la toilette seule des femmes est une poésie, où les choses font un cadre exquis à la joie et à la douleur!... »

— « Si ces femmes avaient seulement une âme de la même étoffe que leur robe!... » interrompit Claude en ricanant...  
« Mais je vous admire, » continua-t-il; « est-ce que vous



croyez par hasard que vous allez être du monde parce que vous serez reçu chez Mme Komof, une étrangère dont l'hôtel est un passage, ou chez une des cinq ou six curieuses que vous rencontrerez là, et qui vous diront qu'elles sont à la maison tous les jours avant le diner? Vous irez dans le monde, mon cher, vous irez beaucoup, si ce sport vous amuse; vous n'en serez jamais, non plus que moi, non plus qu'aucun artiste, eût-il du génie, parce que vous n'y êtes pas né, tout simplement, et que votre famille n'en est pas. On vous recevra, on vous fera fête. Mais essayez donc de vous y marier, et vous verrez... Et c'est la grâce que je vous souhaite... Ces femmes que vous rêvez si délicates, si fines, si aristocratiques, bon Dieu! si vous les connaissiez! Des vanités habillées par Worth ou Laferrière... Mais il n'y en a pas dix qui soient capables d'une émotion vraie. Les plus honnêtes sont celles qui prennent un amant parce qu'elles y trouvent du plaisir. Si vous les disséquiez, vous trouveriez à la place du cœur la note de la couturière, une demi-douzaine de préjugés qui leur tiennent lieu de principes, la rage d'éclipser celle-ci ou celle-là... Sommes-nous assez bêtes tout de même d'être ici, dans cette voiture, deux hommes à peu près intelligents, qui avons du travail chez nous, et vous avec un frémissement dans le cœur, à l'idée d'aller vous mêler à de grandes dames ou soi-disant telles, et moi!...

— « Que vous a fait Colette aujourd'hui? » interrogea doucement René, que l'âpreté de la parole de son ami avait froissé comme il arrivait souvent; mais comment lui en aurait-il voulu de cette sorte d'hostilité contre ses illusions que Claude lui montrait ainsi? Presque toujours ces furieuses déclamations avaient pour cause, il le savait, une coquetterie de cette actrice dont le malheureux était follement épris, et qui se jouait de lui, tout en l'aimant elle-même, à sa manière. C'était une de ces passions à base de haine et de sensualité, qui dépravaient le cœur en le torturant, et transforment celui qui les éprouve en une bête féroce. Un des traits particuliers à ces sortes d'amours, c'est qu'ils procèdent par crises aiguës



et violentes, comme les images physiques dont ils se repaissent. Claude venait sans doute de voir tout d'un coup, dans un éclair, la physionomie de sa maîtresse, et une rage soudaine contre elle avait succédé en lui à la bonne humeur de sa visite chez les Fresneau, — rage qu'il aurait satisfaite en ce moment par n'importe quelle outrance de paradoxe. Il se rua aussitôt sur le chemin que son ami venait de lui indiquer, et, lui serrant le bras de toute sa force :

— « Ce qu'elle m'a fait?... » dit-il en riant d'un rire de malade. « Voulez-vous apprécier cet analyste aigu du cœur de la femme, ce psychologue subtil, comme on m'appelle dans les articles, ce Jobard de la grande espèce, comme je m'appelle moi-même? Hélas! Mon intelligence ne m'a jamais servi qu'à éclairer mes bêtises!... Vous ai-je raconté, » ajouta-t-il d'une voix plus basse, « que j'ai la honte d'être jaloux de Salvanev?... Mais vous ne connaissez pas Salvanev, un élégant de la nouvelle école qui s'amuse, son carnet de chèques à la main, — à cinq louis près, et commun!... Avec un nez comme un cornet, un front dénudé, de gros yeux à fleur de tête, le teint d'un bouvier!... Mais voilà : il est anglomane, anglomane à faire paraître Français le prince de Galles... Il a passé l'année dernière trois mois à Florence, et je l'ai entendu lui-même se vanter de n'avoir pas mis, durant ces trois mois, une chemise qui n'eût été blanchie à Londres. Je vous prie de croire que dans ce monde qui vous fascine tant, un trait pareil fait plus d'honneur à un homme que d'avoir écrit *le Nabab* ou *l'Assommoir*, ces deux chefs-d'œuvre. Hé bien! ce personnage plait à Colette. Il est dans sa loge autant que moi. Il la regarde avec ses yeux de buveur de whisky. C'est lui qui a inventé d'aller, après l'Opéra, en compagnie, boire de cet ignoble alcool dans un bar infect de la rue Lafayette; je vous y mènerai, vous jugerez le pèlerin... Et Colette s'y laisse conduire, et Colette va en coupé avec lui... — Ah ça! me dit-elle, vous n'allez pas en être jaloux, de celui-là? D'abord il sent le gin... — Elles vous disent cela, ces femelles, elles vous salissent jusque dans sa vie physique

celui avec qui elles vous ont trompé hier... Bref, ce matin, j'étais chez elle. Que voulez-vous? Je savais tout cela, et je n'y croyais pas. Un Salvaney! Si vous le voyiez, vous comprendriez que ce n'est, en effet, pas croyable, et elle, vous la connaissez, avec ses beaux yeux tendres, sa beauté si fine, sa bouche à la Botticelli?... Ah! quelle pitié!... Oui, j'étais chez elle... On apporte une lettre. Le domestique, un nouveau venu et très mal stylé, dit stupidement : — C'est de M. Salvaney; on attend la réponse... — Elle venait de me jurer, entre deux baisers, qu'il ne s'était rien passé entre eux, rien, pas même une ombre d'ombre de cour. Elle tenait la lettre à la main. Je me dis, oui, j'eus la niaiserie de me dire : Elle va me tendre la lettre et j'y trouverai la preuve écrite qu'elle ne m'a pas menti, une preuve certaine, puisque Salvaney ne pouvait pas savoir que je verrais cette lettre. Elle tenait la lettre à la main, et elle me regardait. — C'est bien, fit-elle, je vais répondre. Vous permettez? ajouta-t-elle, et elle passa dans l'autre chambre... avec sa lettre! Vous croyez sans doute que j'ai pris mon chapeau et ma canne et que je suis parti pour ne plus revenir, en me disant : Voilà une grande coquine!... Je suis resté, mon cher ami; elle est revenue, elle a sonné, rendu la réponse au domestique, puis elle s'est avancée vers moi : Vous êtes fâché? m'a-t-elle dit. — Un silence. — Vous avez eu envie de lire cette lettre? — Un silence encore. — Non, continua-t-elle en fronçant ses jolis sourcils, vous ne la lirez pas, je l'ai brûlée. Elle ne contenait rien que la demande d'un échantillon d'étoffe pour un déguisement de bal, mais je veux que vous me croyiez sur parole... Et ce fut dit, ce fut joué!... Elle n'a jamais eu plus de talent. Ce que je lui ai répondu, ne me le demandez pas. Je l'ai traitée comme la dernière des dernières. Tout ce que j'ai dans le cœur pour elle de rancunes, de dégoûts et de mépris, je le lui ai craché à la figure, et puis, comme elle pleurait, je l'ai prise dans mes bras, et je l'ai possédée, là, sur le canapé de ce fumoir où elle venait de me mentir ainsi et moi de l'insulter comme une fille... Suis-je assez bas?... »

— « Mais vos soupçons étaient-ils justes? » demanda René.

— « S'ils étaient justes?... » répondit Claude avec cet accent de cruel triomphe que prennent les jaloux, lorsque leur affreuse frénésie de tout savoir les a conduits à reconnaître le bien fondé de leurs pires hypothèses. « Savez-vous ce que le billet de Salvaney demandait? Un rendez-vous... Et celui de Colette? Il fixait le rendez-vous... Je le sais, je l'ai suivie. Oui, j'ai commis cette vilénie. Au sortir de la répétition, elle est allée chez lui, et elle y était encore à huit heures. »

— « Et vous ne rompez pas avec elle? » dit Vincy.

— « C'est fait, » répliqua Claude, « et pour toujours, je vous en donne ma parole. Seulement, je veux lui dire ce que je pense d'elle, une dernière fois. Ah! la gueuse! mais vous verrez comment je la traiterai ce soir... »

La lamentation de Claude trahissait une telle souffrance que l'allégresse de René en fut du coup toute diminuée. Le sentiment de pitié pour ce camarade, auquel il était profondément attaché par ce lien de la reconnaissance, si doux à un jeune cœur, se mélangeait à l'impression de dégoût que lui causait la honteuse duplicité de Colette. A ce moment, un obscur remords lui vint aussi, à se rappeler, par contraste, le visage pur et l'âme fidèle de Rosalie. Ce ne fut qu'un frisson, vite dissipé par le spectacle de la volte-face à laquelle se livra aussitôt son compagnon. Ce diable d'homme, qui vivait uniquement sur ses nerfs et par ses nerfs, possédait le pouvoir de changer d'idées et de sentiments avec une rapidité déconcertante. Il venait de parler avec un râle dans la voix, avec un désespoir dans le cœur que son ami savait sincère. Il fit claquer ses doigts, par un geste qui lui était familier quand il voulait reprendre courage; il dit simplement : « Allons, allons... » et il posa une question de littérature à l'autre, stupéfié, si bien que les deux écrivains causaient du dernier roman d'un de leurs confrères, lorsqu'un arrêt de la voiture, obligée de prendre la file derrière d'autres, puis le glissement

des roues sur du gravier, les avertirent qu'ils étaient arrivés. René sentit son cœur battre de nouveau comme tout à l'heure, à petits coups secs et vibrants. La voiture s'arrêta devant un perron que protégeait une marquise, et ce fut pour le jeune homme une sensation de songe que de se trouver dans l'antichambre qu'il avait traversée une fois, mais de jour. Plusieurs domestiques en livrée se tenaient dans cette pièce, remplie de fleurs et chauffée par les invisibles bouches du calorifère. Les pardessus et les manteaux rangés sur deux tables et sur les fauteuils avec leurs fiches de vestiaire témoignaient que la réunion devait être au complet dans les salons, dont la rumeur arrivait jusque-là. Une jeune femme était dans cette antichambre, qu'un valet de pied débarrassait de sa fourrure, d'où elle sortit, les épaules nues, sa fine taille prise dans une robe toute rouge. Elle avait un profil délicat, un nez légèrement busqué, une bouche spirituelle. Des diamants brillaient dans ses cheveux d'un blond très doux. René la vit qui saluait Claude d'un signe de tête, et il se sentit pâlir, à rencontrer deux yeux qui se posaient sur lui indifféremment, des yeux d'un bleu clair, dans ce teint des blondes qu'il faut bien appeler, malgré la banalité de la métaphore, un teint de rose, car il en a la fine fraîcheur et la délicatesse.

— « C'est Mme Moraines, la fille de Victor Bois-Dauffin, l'ancien ministre de l'Empire. »

Cette phrase de Claude, jetée comme en réponse à une interrogation muette, devait souvent revenir à René. Il devait souvent se demander quel étrange hasard l'avait fait se rencontrer, à la première minute de son entrée à l'hôtel Komof, précisément avec celle des femmes réunies dans ces salons qui exercerait sur lui la plus profonde influence? Mais, sur la minute même, il n'éprouva aucun de ces pressentiments qui nous étreignent quelquefois, à nous trouver en face d'une créature qui nous sera très bienfaisante ou très funeste. La vision de cette belle jeune femme de trente ans, déjà disparue, tandis que Claude et lui attendaient les numéros de leurs pardessus, se confondit dans l'impression totale que lui



donnait la nouveauté des choses autour de lui. Sans qu'il s'en rendit compte, l'épaisseur des tapis sous ses pieds, la magnificence de la décoration du vestibule, la hauteur des plafonds, la tenue des gens, les reflets des lumières, entraient pour beaucoup dans cette impression, étrangement mêlée de gêne torturante et de sensualité délicieuse. Lors de sa première visite chez la comtesse, il s'était déjà senti enveloppé par les mille atomes impondérables qui flottent dans l'atmosphère du grand luxe. Les personnes nées dans l'opulence ne perçoivent pas plus ces infiniment petits de sensation, que nous ne percevons le poids de l'air qui nous entoure. — On ne sent rien de ce que l'on a senti toujours. — Et les parvenus ne les racontent guère. Ils ont un instinct qui leur fait engloutir ces impressions-là dans le fond de leur cœur, comme plébéiennes et bourgeoises. René d'ailleurs n'eut pas le temps de réfléchir sur le plus ou moins de distinction du sentiment qui l'envahissait. Les portes s'étaient ouvertes de nouveau, et il entra dans le premier salon, meublé avec cette somptuosité composite propre aux grandes installations modernes, à Paris. Qui en a vu une en a vu cinq cents. Aux yeux du jeune homme, les moindres détails de cet ameublement devaient apparaître comme des signes de l'aristocratie la plus rare, depuis les vieilles étoffes des fauteuils jusqu'à la tapisserie à énormes personnages représentant un triomphe de Bacchus qui se déployait au-dessus de la cheminée. Ce premier salon, de dimension moyenne, communiquait, par une baie largement ouverte, avec un autre salon, beaucoup plus grand celui-là, et où devaient s'être ramassés déjà tous les invités, à en juger par le brouhaha des conversations. René aperçut cet ensemble d'un regard, avec la surexcitation des facultés que certaines timidités affolantes donnent aux très jeunes gens ; il vit la robe rouge de Mme Moraines s'éloigner par la grande baie, au bras d'un habit noir, et devant la cheminée du petit salon, au pied de la tapisserie, la comtesse Komof, qui causait au milieu d'un groupe, avec des jeux violents de physionomie et des gestes excessifs. C'était une

femme d'un aspect presque tragique, grande, avec des épaules trop minces pour le reste de son corps, des cheveux blancs, un visage aux traits un peu forts et des prunelles grises d'un éclat insoutenable. Elle était vêtue d'une toilette sombre qui faisait encore mieux ressortir la magnificence des bijoux dont elle était couverte, et ses mains, qu'elle agitait tout en parlant, montraient des bagues de barbare, tant les saphirs, les émeraudes et les diamants des chatons étaient énormes. Elle répondit d'un sourire au salut que Claude et René vinrent lui adresser. Elle était en train de terminer le récit d'une séance de spiritisme, son occupation favorite :

— « La table montait, montait, montait, » disait-elle ; « à peine si nos doigts pouvaient la suivre ; alors un souffle a passé sur les bougies, et dans l'obscurité j'ai vu une main qui allait et venait... énorme... la main de Pierre le Grand ! »

Ses traits se décomposaient en parlant, ses yeux se fixaient dans une vision d'épouvante. L'être instinctif, presque sauvage, et comme au bord de la folie, qui se cache parfois chez les Russes les plus raffinés, apparut quelques secondes sur ce visage. Puis la grande dame se souvint brusquement qu'elle avait à faire les honneurs de chez elle. Le sourire revint sur sa bouche, l'éclat de ses yeux s'atténua. Une de ces divinations propres aux femmes âgées, et qui en font, lorsqu'elles sont bonnes, des créatures délicieuses à fréquenter pour les hommes à irritabilité souffrante, lui révéla-t-elle que René se sentait déjà enveloppé de solitude, à deux pas de ce grand salon où il ne connaissait personne ? Toujours est-il qu'elle eut la grâce de s'adresser à lui avec un sourire, aussitôt son histoire contée :

— « Croyez-vous aux esprits, monsieur Vincy ? Oui, car vous êtes poète... Mais nous en reparlerons un autre jour... Il faut que vous veniez avec moi, quoique je ne sois ni jeune ni jolie, et que je vous présente à quelques amies qui sont déjà vos admiratrices passionnées... »

Elle prit le bras du jeune homme. Bien qu'il fût grand lui-même, elle le dépassait de la moitié de la tête. Son masque



tragique ne mentait pas. Elle avait eu vraiment la destinée que le caractère de ses yeux étranges et de sa physionomie violente laissait supposer. Son mari avait été tué presque devant elle, qui avait elle-même tué l'assassin. René savait cette histoire par Claude, et il voyait la scène : le comte Komof, haut personnage politique, poignardé par un conspirateur nihiliste, à son bureau ; la comtesse entrant par hasard et abattant le meurtrier d'une balle de revolver. Elle avait pris le pistolet de cette même main longue qui s'appuyait, surchargée de tant de bagues, sur la manche noire de l'habit de René, et elle commençait de lui raconter une nouvelle histoire, avec cette énergie animale qui se mélange, dans ces organisations slaves, à la plus fine élégance des manières.

— « J'arrive donc à Paris, il y a huit ans, après la guerre... Tenez, je n'y étais pas venue depuis la première Exposition, en 1855. Ah ! cher monsieur, ce Paris d'alors, ravissant, charmant... et votre empereur... idéal!... » Elle appuyait sur les dernières syllabes des mots quand elle voulait marquer son enthousiasme. « Enfin, ma fille, la princesse Roudine, — vous ne la connaissez pas, elle habite Florence toute l'année, — était avec moi. Elle tombe malade, elle a été sauvée par le docteur Louvet, vous savez, ce mince avec un air de mignon de Henri III ? Je l'appelle toujours Louvetsky, parce qu'il ne soigne que des Russes. Je ne pouvais pas songer à la transporter loin de Paris... Cet hôtel était à vendre tout meublé, je l'ai acheté... Mais j'ai tout bouleversé. Voyez. C'était le jardin ici... »

Elle montrait à René le grand salon, maintenant, où ils étaient entrés. Il formait une espèce de vaste hall dont les murs disparaissaient sous les toiles de toute grandeur et de toute école, ramassées par la comtesse au cours de ses vagabondages européens. Si la première impression de luxe matériel avait été si forte sur René, l'impression de cette autre sorte de luxe, spirituel, si l'on peut dire, que représente le cosmopolitisme venait de s'y adjoindre, plus forte encore. La manière dont la comtesse avait prononcé le nom de Flo-

rence, comme si c'eût été un faubourg de Paris ; la facilité d'existence que représentait cette installation improvisée dans ce palais, la manière dont cette grande dame russe parlait le français, comment un jeune homme habitué à l'horizon très précis et très étroit d'une modeste famille de petite bourgeoisie parisienne n'eût-il pas été frappé d'une sorte d'admiration enfantine au contact de ces détails si nouveaux pour lui ? Et il ouvrait les yeux pour absorber tout le charme du tableau que cette pièce formait à cette minute. Au fond, à gauche, des rideaux d'un rouge sombre et maintenant baissés masquaient la scène, établie pour la circonstance dans la grande salle à manger qui, d'ordinaire, ouvrait sur le hall, comme l'attestaient les trois marches aperçues au bas de ces rideaux. Au milieu, une colonne de marbre se dressait, surmontée d'un buste de bronze représentant le fameux Nicolas Komof, l'ami du tsar Pierre, et, autour de cet ancêtre, quatre énormes arbustes verdoyaient, plantés dans des vases en cuivre d'un travail persan. Entre cette espèce de monument familial et les rideaux baissés de la scène, des lignes de chaises dorées étaient rangées. En ce moment, presque toute la portion féminine de l'assistance y avait pris place, et c'était, sous le feu des lustres, comme un parterre vivant d'épaules nues, les unes maigriotes et les autres du plus admirable modelé ; de chevelures blondes ou noires, de visages éclairés par des yeux bruns ou bleus, de bras robustes ou fins. Les éventails battaient, les bijoux brillaient, les paroles et les rires se confondaient en une grande rumeur indistincte. Le chatoïement des étoffes des robes faisait de cette moitié du salon, où se tenaient les femmes, un éclatant contraste à la masse sombre des habits noirs pressés dans l'autre moitié. Quelques femmes cependant étaient debout parmi les hommes, et quelques hommes apparaissaient comme perdus entre les chaises où causaient les femmes. Toute cette société, quoique très mélangée, se composait de personnes habituées à se retrouver sans cesse, et depuis des années, dans les lieux de rendez-vous qui servent de terrain commun aux divers mondes. Il y

avait là des duchesses du plus pur faubourg Saint-Germain, de celles que les goûts de sport et de charité conduisent un peu partout. Il y avait aussi des femmes de grands financiers et des femmes de diplomates, toute une série de représentantes de l'élégance cosmopolite, et même de simples femmes d'artistes, en train de poursuivre la fortune de leurs maris à travers les diners en ville et les réceptions. Mais, pour un nouveau venu comme René Vincy, aucune des particularités sociales qui distribuaient ce salon en une série de petits groupes très distincts n'était perceptible. Il regardait ce spectacle, qui dépassait, comme première impression de luxe étalé, toutes ses chimères de jeune homme. Au milieu du brouhaha des voix, il se laissait présenter à quelques-uns des hommes qui se rencontraient sur le passage et à quelques-unes des femmes du dernier rang des chaises. Il s'inclinait, balbutiait quelques mots en réponse aux compliments que les plus aimables lui formulaient. Mme Komof, qui voyait son trouble, eut la charité de ne pas le quitter, d'autant plus que Claude, en proie sans doute à une nouvelle crise de sa passion, avait disparu ; — il devait être entré dans les coulisses, — et quand les trois coups résonnèrent, le poète se trouva tout naturellement assis auprès de la comtesse, dans l'ombre d'un des arbustes qui entouraient la colonne de l'ancêtre. Quel bonheur qu'il eût ainsi une place d'où il pouvait échapper aux regards !

## IV

## « LE SIGISBÉE »

Deux domestiques en livrée étaient venus relever les rideaux, et la scène apparut, minuscule. L'indication de la brochure portant simplement ces mots : « Dans un jardin, à Venise, » le décor avait pu être réduit à une toile qui fermait le fond et à un fouillis de plantes empruntées aux célèbres

serres de la comtesse. Avec leurs formes un peu raides et la nuance lustrée de leurs feuillages, ces arbustes exotiques faisaient un cadre bien différent de celui que la fantaisie de M. Perrin avait aménagé à la Comédie française. Il s'était, lui, le directeur artiste s'il en fut jamais, complu à restituer une de ces terrasses sur la lagune, qui descendent vers l'eau glauque par un escalier de marbre verdi, avec des façades de palais à colonnettes rouges sur l'horizon bleuâtre, avec des fuites de noires gondoles au tournant des canaux. Cette nouveauté de décor, la petitesse de la scène, le cercle restreint du public et son caractère d'élite, tout contribuait à augmenter le trouble de René. Il retrouva l'espèce de battement affolé du cœur qu'il avait connu derrière un des portants du théâtre, le soir de la première représentation. Des applaudissements éclatèrent, qui saluaient l'entrée en scène de Colette Rigaud. L'actrice s'inclina en souriant, dans son costume à la Watteau, et, même sous cette robe copiée d'une des fêtes galantes du grand peintre, avec ses cheveux poudrés, une mouche au coin du sourire et du rouge sur ses joues trop pâles, elle gardait ce je ne sais quoi d'attendrissant qui venait de ses yeux et de sa bouche, tout pareils, en effet, aux yeux tristement songeurs et à la bouche, mélancolique dans la sensualité, que Botticelli donne à ses madones et à ses anges. Que de fois René avait entendu Claude gémir : « Lorsqu'elle m'a menti et qu'elle me regarde avec ces yeux-là, je me mets à la plaindre de ses infamies au lieu de lui en vouloir !... » Colette commença de réciter les premiers vers de son rôle avec ses lèvres à la fois renflées et fines, et l'angoisse de René fut portée à son comble, tandis qu'il écoutait autour de lui les chuchotements presque à voix haute que les gens du monde se permettent volontiers lorsqu'une artiste joue dans un salon. « Elle est bien jolie... — Croyez-vous que ce soit le même costume qu'au théâtre?... — Ma foi, elle est trop maigre pour mon goût... — Quelle voix sympathique !... — Non, elle imite trop Sarah Bernhardt... — J'adore cette pièce, et vous?... — Les vers, moi, ça me fait dormir... » L'oreille aiguë du

poète surprenait ces exclamations et d'autres encore. Elles furent réprimées par une bordée de « chut ! » — pas très corrects — qui partirent d'un groupe de jeunes gens, tout près de René, parmi lesquels se distinguait un personnage chauve, au nez un peu fort, à la face congestionnée. La comtesse lui envoya de la main un geste de remerciement, et, se retournant vers son voisin :

— « C'est M. de Salvaney, » fit-elle ; « il est amoureux fou de Colette. »

Le silence s'était rétabli, un silence troublé à peine par le bruit des respirations, le froissement des étoffes et la palpitation des éventails. René, maintenant, écoutait chanter la musique de ses propres vers avec une griserie délicieuse, car, à ce silence et aux murmures approbatifs qui s'élevèrent bientôt, il comprenait, il sentait que son œuvre s'imposait à ce public de mondaines et de mondains réunis dans ce salon, comme elle s'était imposée à la salle de « première » au Théâtre-Français, toute remplie d'écrivains fatigués, de courriéristes blasés, de boulevardiers viveurs et de femmes galantes. Une hallucination intérieure ramenait malgré lui le jeune homme vers l'époque où il avait imaginé, puis écrit, cette saynète qui lui valait, ce soir, un nouveau et délicieux frémissement d'amour-propre, après avoir si profondément bouleversé sa vie. Il se revoyait au printemps dernier, se promenant dans les allées du jardin du Luxembourg, vers le crépuscule ; et le mystère de la nuit commençante, l'arome des fleurs, l'azur assombri du ciel apparu à travers la feuillée encore rare, le marbre des statues des reines, tout de ce paysage l'avait enivré, d'autant plus que Rosalie marchait auprès de lui, silencieuse. Elle avait une si candide façon de le regarder avec ses yeux noirs, où il pouvait lire une tendresse inconsciente et passionnée ! C'était ce soir-là qu'il lui avait parlé d'amour, ainsi, dans le parfum des premiers lilas, tandis que la voix de Mme Offarel causant avec Émilie leur arrivait, indistincte. Il était revenu rue Coëtlogon en proie à cette fièvre d'espérance qui vous met les larmes au bord des



yeux, le cœur au bord des lèvres, qui vous remue jusqu'à la racine la plus intime de votre être. Il lui avait été impossible de dormir, et là, seul dans sa chambre, il s'était, par comparaison avec Rosalie, rappelé sa première et unique maîtresse, une fille du quartier Latin, nommée Élise. Il l'avait rencontrée dans une brasserie où il s'était laissé entraîner par les deux seuls confrères qu'il connût. Élise était jolie, quoique fanée, avec du noir sous les yeux, de la poudre sur tout le visage, du carmin aux lèvres. Elle avait eu un caprice pour lui, et, bien qu'elle le choquât de toute manière par ses gestes et par ses pensées, par sa voix et par ses sensations, il était devenu son amant; — triste intrigue qui avait duré six mois et qui lui demeurerait comme un souvenir amer. Il s'était attaché, malgré lui, à cette fille, étant de ceux que la volupté mène à la tendresse, et il avait cruellement souffert de ses coquetteries, de ses grossièretés de cœur, du fonds d'infamie morale sur lequel la pauvre créature vivait. Assis à sa table de travail et songeant avec extase à la pureté de Rosalie, il avait conçu l'idée d'un poème où il mettrait en contraste une coquette d'une part, de l'autre une jeune fille vraie et tendre. Puis, comme il était un fervent lecteur des comédies de Shakespeare et de Musset, sa vulgaire aventure de brasserie avait, par une métamorphose étrange et cependant sincère, pris la forme d'une fantaisie italienne. Il avait, cette nuit même, jeté sur le papier le plan du *Sigisbée* et composé cinquante vers. C'était la simple histoire d'un jeune seigneur vénitien, Lorenzo, qui s'éprenait d'une froide et cruelle coquette : la princesse Cœlia. Il perdait, le malheureux, son cœur et ses larmes à courtoiser cette implacable beauté; puis, sur le conseil d'un jeune marquis de Sénécé, roué français de passage à Venise, il affectait, pour piquer au jeu Cœlia, de s'intéresser à la jolie et douce comtesse Béatrice. Il découvrait alors que cette dernière l'aimait depuis longtemps; et quand Cœlia, prise au piège, essayait de l'attirer de nouveau, Lorenzo, éclairé par cette expérience, disait non à la perfide dont il avait été le triste Sigisbée, pour s'abandonner tout

entier au charme de celle qui savait aimer — simplement.

Colette parlait, jouant Cœlia. Lorenzo se lamentait. Le roué se moquait. Béatrice rêvait... Ce petit monde venu du pays de Bénédicte et de Perdican, de la Rosalinde d'*As you like it* et du Fortunio du *Chandelier*, allait et venait dans un rayon de poésie, caressant et atténué comme un rayon de lune. Des voix s'élevaient par instants du groupe des femmes, qui jetaient un : « Charmant !... » ou un : « Exquis !... » et René se souvenait des nuits de travail, une trentaine, consacrées à prendre et à reprendre tel ou tel de ces morceaux, cette élégie, par exemple, écrite par Lorenzo sur un billet, billet qu'à un moment Cœlia montrait à Béatrice. Comme la voix de Colette se faisait tendre et moqueuse pour réciter ces vers :

... Si les roses pouvaient nous rendre le baiser  
Que notre bouche vient sur leur bouche poser;  
Si les lilas pouvaient, et les grands lis, comprendre  
La tristesse dont nous remplit leur parfum tendre;  
Si l'immobile ciel et la mauvaise mer  
Pouvaient sentir combien leur charme nous est cher;  
Si tout ce que l'on aime, en cette vie étrange,  
Pouvait donner une âme à notre âme en échange!...  
Mais le ciel, mais la mer, mais les frêles lilas,  
Mais les roses, et toi, chère, vous n'aimez pas...

Et l'hallucination rétrospective redoublait encore, rappelant à René sa chambre paisible, et comme il ressentait une joie intime à se lever chaque matin pour reprendre la besogne interrompue. Sur le conseil de Claude, et poussé d'ailleurs par l'enfantine imitation des procédés des grands hommes, — trait risible et touchant des vraies jeunesses littéraires, — il avait adopté la méthode pratiquée autrefois par Balzac. Couché avant huit heures du soir, il se levait avant quatre heures du matin. Il allumait lui-même son feu et sa lampe, préparés de la veille par les soins de sa sœur, qui avait aussi tout disposé pour qu'il se fit du café sans presque se déranger, à l'aide d'une machine à esprit-de-vin. Le feu crépitait, la lampe grésillait, l'arôme de la liqueur inspiratrice emplissait la chambre close. Il regardait pieusement une photographie

de Rosalie, et il commençait de travailler. Petit à petit le bruit de Paris grandissait, l'éveil de la vie se faisait comme perceptible. Il posait sa plume pour contempler quelques-unes des eaux-fortes qui tapissaient les murs ou pour feuilleter un livre. Vers six heures, Émilie entra. A travers les soucis de son ménage, cette sœur fidèle trouvait le loisir de recopier jour par jour les vers que son frère avait composés. Pour rien au monde elle n'aurait souffert qu'un manuscrit de René passât entre les mains des protes et des correcteurs. Pauvre Émilie ! Qu'elle eût été heureuse d'entendre les applaudissements couvrir la voix de Colette, et que le plaisir de René eût été entier si la sensation du changement d'âme qui s'était accompli en lui à l'endroit de Rosalie ne fût venue l'attrister vaguement, même à cette minute où la pièce finissait dans un enthousiasme de tout le salon !

— « Vous avez un succès fou, » dit la comtesse au jeune homme. « Toutes ces petites vont se disputer à qui vous aura chez elle. » Et, comme pour appuyer ce qui n'aurait pu être que la flatterie d'une gracieuse maîtresse de maison, le jeune homme put entendre, durant le tumulte dont s'accompagna la fin de la pièce, toutes sortes de phrases passer à travers le brouhaha des robes, le bruit des chaises poussées, des saluts échangés : « C'est l'auteur... — Qui?... — Ce jeune homme... — Si jeune?... — Est-ce que vous le connaissez?... — Il est bien joli garçon... — Pourquoi porte-t-il les cheveux si longs?... — Moi, j'aime ces têtes d'artistes... — On peut avoir du talent et se coiffer comme tout le monde... — Mais sa comédie est ravissante... — Ravissante... — Ravissante... — Savez-vous qui l'a présenté à la comtesse?... — Mais c'est Claude Larcher... — Pauvre Larcher ! Regardez comme il tourne autour de Colette... — Salvanev et lui vont se bûcher un de ces jours... — Tant mieux, ça leur rafraîchira le sang... — Est-ce que vous restez pour souper?... » C'étaient là vingt propos parmi cent autres, que René distinguait avec cette finesse d'ouïe propre aux auteurs, et tandis qu'il s'inclinait, le rouge au front, sous les coups de massue des compli-

ments d'une femme qui venait de l'enlever presque de force à Mme Komof. C'était une personne longue et sèche, d'environ cinquante ans, veuve d'un M. de Sermoises, lequel était devenu, depuis sa mort, « mon pauvre Sermoises, » après avoir été, de son vivant, la fable des clubs à cause de la conduite de sa compagne. Cette dernière avait passé, en vieillissant, de la galanterie à la littérature, mais à une littérature bien pensante et teintée de dévotion. Elle avait su vaguement par la comtesse que l'auteur du *Sigisbée* était le neveu d'un prêtre. D'ailleurs, le caractère romanesque, comme répandu sur la petite comédie, lui permettait de croire que le jeune écrivain n'aurait jamais rien de commun avec le réalisme actuel dont elle maudissait vertueusement les tendances, et elle disait à René, avec la solennité de précieuse doctrinaire qu'elle apportait à l'énoncé de ses idées, — un juge à la Cour de cassation, rendant son arrêt, n'a pas plus de morgue implacable :

— « Ah! monsieur, quelle poésie! quelle grâce divine! C'est du Watteau à la plume. Et quel sentiment!... Cette pièce datera, monsieur, oui, elle datera. Vous nous vengez, nous autres femmes, de ces prétendus analystes qui semblent écrire leurs livres avec un scalpel, sur une table de mauvais lieu... »

— « Madame... » balbutiait le jeune homme, assassiné par cette étonnante phraséologie.

— « Je vous verrai chez moi, n'est-ce pas? » continuait-elle; « je reçois les mercredis de cinq à sept. J'ose croire que vous préférerez la société de mon salon à celle de cette excellente comtesse, qui est une étrangère, vous savez. J'ai quelques-uns de ces messieurs de l'Institut qui me font le grand honneur de me consulter sur leurs travaux. J'ai moi-même écrit quelques poésies. Oh! sans prétention, quelques vers à la mémoire de ce pauvre M. de Sermoises, une plaque que j'ai intitulée simplement : *Lys de la tombe*. Vous me direz votre avis, mais en toute franchise... Madame Hurault, Monsieur Vincy, » continuait-elle en présentant l'écri-

vain à une femme de quarante ans, élégante encore de tournure et de physionomie : « Exquis, n'est-il pas vrai? Un Watteau à la plume. »

— « Vous devez beaucoup aimer Alfred de Musset, monsieur, » dit la nouvelle venue. Elle était la femme d'un homme du monde, auteur, sous le pseudonyme de Florac, de quelques pièces, tombées à plat, malgré la prodigieuse intrigue de Mme Hurault, laquelle n'avait pas, depuis seize ans, donné un dîner auquel n'assistât quelque critique ou un personnage lié avec quelque critique, un directeur de théâtre ou quelque parent de directeur.

— « Qui ne l'aime à mon âge? » répondit le jeune homme.

— « Je me le disais en écoutant vos jolis vers, » reprit Mme Hurault; « cela me faisait l'effet d'une musique déjà entendue. » Puis, son épigramme une fois lancée, elle se souvint que dans beaucoup de jeunes poètes dort un feuilletoniste futur, et elle corrigea la phrase où venait d'éclater sa cruelle envie de femme de confrère par une invitation : — « J'espère vous voir chez moi, monsieur. Mon mari, qui n'est pas là, fera votre connaissance avec un grand plaisir; je suis toujours à la maison le jeudi de cinq à sept. »

— « Madame Éthorel, Monsieur Vincy, » disait Mme de Sermoises en présentant de nouveau René, mais cette fois à une très jeune et très jolie femme, toute brune avec une douce pâleur ambrée sur son visage, de grands yeux de velours et une délicatesse presque fragile qui contrastait avec sa voix, presque grave.

— « Ah! monsieur, » commença-t-elle, « que vous savez parler au cœur! J'aime surtout ce sonnet que Lorenzo récite à un moment... voyons... Le fantôme de l'ancienne année... »

— « Le spectre d'une ancienne année... » fit René, rectifiant, malgré lui, le vers que la jolie bouche citait à faux, et, avec un pédantisme inconscient, il dissimula un sourire, car c'était, ce morceau, deux strophes de six vers chacune et qui n'offraient ni de loin ni de près aucun rapport avec un sonnet.



— « C'est cela, » reprit Mme Éthorel ; « adorable, monsieur, c'est adorable ! Je reçois le samedi de cinq à sept. Oh ! un tout petit cercle ; si vous voulez me faire le plaisir d'y venir. »

René n'eut pas le temps de remercier, et déjà Mme de Sermoises, en proie à un accès de cette vanité du reflet, qui donne, à certains hommes aussi bien qu'à certaines femmes, le besoin instinctif et presque naïf de s'instituer le cornac de tout personnage en vue, l'entraînait à une nouvelle présentation. Il dut saluer ainsi Mme Abel Mosé, la beauté la plus éclatante du monde israélite, toute en blanc ; puis Mme de Sauve, toute en rose, et Mme de Bonnivet, toute en bleu. Puis ce fut un retour vers lui de Mme Komof, qui vint le prendre pour l'entraîner auprès de la comtesse de Candale, la descendante aux yeux si fiers du terrible maréchal du quinzième siècle, et de sa sœur, la duchesse d'Arcole. A ces deux noms bien français succédèrent les noms, impossibles à retenir du premier coup, de quelques parentes de la comtesse, et ce furent encore des poignées de main échangées avec les hommes qui se trouvaient auprès de ces dames. René fit ainsi la connaissance du marquis de Hère, le plus rangé des élégants, qui vit avec vingt mille francs de rente comme s'il en avait cinquante ; du vicomte de Brèves, en train de se ruiner pour la troisième fois ; de Crucé, le collectionneur ; de San Giobbe, le célèbre tireur italien, et de trois ou quatre Russes. Parmi les noms de ces femmes à la mode et de ces hommes de club, la plupart étaient familiers au poète, pour les avoir lus, enfantinement et avec une folle avidité, dans ces comptes rendus de soirée que les journaux du boulevard rédigent, à la plus grande édification des jeunes bourgeois en train de rêver de haute vie. Il s'était façonné, par avance, de cette société plutôt riche qu'aristocratique et plutôt européenne que française, qui tient le haut du pavé dans le Paris des fêtes et du plaisir, une idée si prestigieuse et si parfaitement fausse, qu'il demeurerait à la fois ravi et déconcerté de cette réalisation d'un de ses plus anciens songes. Il y avait un extrême atteint

dans le décor qui l'enchantait, en même temps que son succès enivrait sa vanité d'auteur. Il rencontrait des sourires sur des bouches si tentantes, des regards flatteurs dans des yeux si beaux ! Et cela, en lui caressant l'âme, continuait à l'affoler de timidité, en même temps que le tourbillonnement des visages lui infligeait une impression d'ahurissement, et la banalité des éloges, une involontaire désillusion. Ce qui rend le monde, et quel que soit ce monde, intolérable jusqu'à la nausée à beaucoup d'artistes, c'est qu'ils y viennent, eux, par accès, pour y être en parade, et qu'ils en attendent quelque chose d'extraordinaire, tandis que les personnes qui appartiennent vraiment à une société se meuvent dans l'atmosphère d'un salon avec le naturel et la simplicité d'une habitude quotidienne. Cette indéfinissable déception, cet étourdissement des présentations multiples, cette griserie d'orgueil et cette angoisse de gaucherie poussaient René à chercher son ami Claude, mais il ne le trouvait point. Ses yeux ne rencontrèrent que Colette, qui, descendue de la scène avec son costume aux nuances vives, aux formes anciennes, et ses blonds cheveux tout poudrés, faisait un contraste piquant de couleur avec les habits noirs dont elle était entourée. Elle aussi éprouvait une visible gêne, — qui se manifestait par un peu d'énervement dans le sourire, un peu de défiance dans le fond du regard, et par une rapide manière d'ouvrir sans cesse et de refermer son éventail, — cette gêne de l'actrice subitement transportée hors de son milieu, à la fois fière et troublée de l'attention qu'elle inspire, arrogante et intimidée. Elle eut pour René un sourire qui trahissait un plaisir réel de retrouver quelqu'un de son bord. Elle était en train de causer avec ce personnage au teint de brique dont René savait par la comtesse que c'était Salvaney, le rival de Claude.

— « Ah ! voilà mon auteur, » dit-elle en tendant la main au poète. « Hé bien ! vous devez être content, ce soir... Comme tout a porté !... Allons, Salvaney, complimentez M. Vincy, quoique vous n'y entendiez rien... Et votre ami Larcher, » ajouta-t-elle, « il a disparu ?... Vous lui direz de

ma part qu'il a failli me faire mourir de rire en scène. Il avait sa mèche, là, qui lui barrait le front, son air de saule pleureur. Pour qui jouait-il son Antony?... »

Il y avait une cruauté en ce moment dans les yeux brouillés de vert de la jeune femme, dans le retroussis de ses lèvres, et une espèce de haine qui venait de ce que le malheureux Claude était parti sans même la saluer. Elle l'aimait, à sa manière, en le trompant et en le torturant, mais surtout en l'asservissant. Elle éprouvait une impression de rancune satisfaite à se moquer ainsi de lui devant Salvaney et à se dire que le naïf René répéterait ces phrases à son ami.

— « Pourquoi parlez-vous ainsi? » répondit le jeune homme à voix basse, en profitant de ce que le compagnon de l'actrice échangeait un bonjour avec un de ses camarades, « vous savez bien qu'il vous aime... »

— « C'est vrai, » dit Colette très haut en riant de son mauvais rire. « Vous le gobez... Je connais la légende... C'est moi son mauvais génie, sa femme fatale, sa Dalila... J'ai tout un paquet des lettres où il me raconte ces histoires... Ce qui ne l'empêche pas de s'enivrer comme un templier, sous prétexte de me fuir... C'est moi qui l'ai fait jouer, peut-être, et boire, n'est-ce pas, et se piquer avec de la morphine? Allons donc!... » Et elle haussa ses jolies épaules, puis gaiement : « La comtesse nous fait signe, il ne reste que les intimes et nous... Salvaney, votre bras et allons souper. »

Le temps avait en effet passé à travers ces présentations successives, et René, que cette phrase de Colette réveilla soudain de son ébahissement, put voir que le nombre des personnes demeurées dans les salons était très diminué. La comtesse n'avait guère convié plus d'une trentaine de ses hôtes au souper qui devait terminer la soirée. Elle donna elle-même le signal de monter jusqu'à l'étage supérieur, où ce souper était préparé, en prenant le bras du plus important de ses invités, un ambassadeur alors très à la mode dans ce Paris élégant et qui s'amuse. Les couples se formèrent et leur défilé s'engagea derrière elle, dans un escalier plus étroit, que

décoraient des bronzes et de merveilleuses sculptures sur bois rapportées d'Italie. On arriva ainsi dans une galerie qui tenait à la fois du boudoir, par le détail fantaisiste de son ameublement, et du salon, par son ampleur. Dans le centre était dressée une longue table garnie de fleurs, chargée de fruits, étincelante de cristaux et d'argenterie. Auprès de chaque assiette, rayonnait un globe rose encadré de verdure, à l'intérieur duquel brûlait une invisible bougie, — nouveauté anglaise qui fut saluée de légères et gaies acclamations par les convives, lesquels se placèrent ensuite au hasard de leurs convenances réciproques. René, qui, par timidité, s'était trouvé monter seul et parmi les derniers, se trouva assis de la sorte à une chaise vide entre le vicomte de Brèves et la jeune femme blonde en robe rouge rencontrée dans l'antichambre, celle dont Claude Larcher lui avait dit qu'elle s'appelait Mme Moraines et qu'elle était la fille du célèbre Bois-Dauffin, l'un des ministres les plus impopulaires de Napoléon III. Ainsi perdu dans ce coin de table, tandis que les conversations commençaient entre Mme Moraines d'une part et son voisin de droite, entre le vicomte de Brèves de l'autre et sa voisine, il put enfin se ressaisir pendant quelques minutes et considérer les convives, derrière lesquels allaient et venaient les domestiques, portant les plats, versant les vins... Son regard passait de Colette, qui coquetait en riant avec Salvaney, à Mme Komof, sans doute en train de raconter quelque nouvelle histoire d'expérience spirite ; car ses yeux avaient repris leur éclat presque insoutenable, ses traits se décomposaient et sa grande main remuait en faisant scintiller les pierres des bagues, sans qu'elle s'occupât des personnes assises à sa table, elle si courtoise à l'ordinaire, si soucieuse de plaire à chacun de ses hôtes. L'impression de solitude s'établissait chez le jeune homme, plus forte encore que tout à l'heure, et au point d'en devenir douloureuse, soit que l'intensité des sensations eût épuisé ses nerfs, soit que le subit passage de son succès à son abandon momentané lui fût un symbole du peu de valeur qu'offrent les engouements du monde. Parmi les femmes qui l'avaient accablé de flatteries,



les unes étaient parties, les autres avaient tout naturellement pris place auprès de leurs amis habituels. A l'extrémité opposée de la table, il pouvait comme retrouver sa propre image dans l'acteur qui avait joué Lorenzo, le seul qui fût resté à souper avec Colette, et qui, tout roide et droit dans son costume de seigneur, mangeait et buvait de grand appétit sans échanger un mot avec qui que ce fût. Dans cette disposition d'esprit, René se prit à regarder sa voisine, dont la grâce l'avait beaucoup frappé durant la rapide rencontre du vestibule. Il ne s'était pas trompé en la jugeant dès le premier coup d'œil comme une créature d'une apparence d'aristocratie accomplie. Tout en elle donnait la sensation de quelque chose de distingué, presque de trop joli, depuis la délicatesse de ses traits jusqu'à la finesse de sa taille et la minceur de ses poignets. Ses mains semblaient fragiles, tant les doigts en étaient fuselés et comme transparents. Le défaut de ces sortes de beauté réside dans ce qui fait leur charme même. Excessive, la délicatesse se change en morbidesse et la grâce trop fine en maniérisme. Chez Mme Moraines, une étude plus attentive découvrait que l'être de grâce enveloppait un être de force, et que cette exquise sveltesse cachait une femme bien vivante, dont la santé se révélait à toutes sortes de signes. Cette jolie tête reposait sur une nuque énergique, où l'or pâle des cheveux se bouclait en mèches drues et serrées. Aucune maigreur ne déshonorait ses épaules pleines. Quand elle souriait, elle montrait des dents aiguës et blanches, et la manière dont elle faisait honneur au souper témoignait que son estomac avait résisté sans peine aux innombrables causes de fatigue qui pèsent sur les femmes à la mode, depuis la pression du corset jusqu'aux épuisantes veillées, sans parler des quotidiens diners en ville. Les yeux de Mme Moraines, d'un bleu pâle et doux, devaient rappeler à un songeur le souvenir d'Ophélie et de Desdémone; mais ils nageaient dans cette espèce d'humide radical où les cabalistes d'autrefois voyaient le signe de la vie profonde, et la fraîcheur des paupières attestait les sommeils heureux où le tempérament se répare



tout entier, comme l'éclat du teint démontrait un sang riche et rebelle à l'anémie. Pour un médecin philosophe, le contraste entre le charme presque idéal de cette physionomie et l'évident matérialisme de cette physiologie devait fournir prétexte à des réflexions de défiance. Mais le jeune homme qui considérait à la dérobée la jeune femme, tout en déchi-quetant du bout de sa fourchette un morceau de chaurdroid posé devant lui, était un poète, c'est-à-dire le contraire d'un médecin et d'un philosophe. Au lieu d'analyser, il se mit à jouir avec délice de ce voisinage. Sans qu'il s'en doutât, il avait, durant cette soirée, subi un ensorcellement de sensualité qui se résumait, pour ainsi dire, dans cette femme de tous points désirable, autour de laquelle flottait un subtil et pénétrant arôme. En fidèle disciple des maîtres du Parnasse, il avait eu, pendant une époque de son adolescence, l'enfantine manie des parfums, et il aspira longuement cette fine, cette tiède odeur. Il reconnut l'héliotrope blanc, et il se souvint d'avoir un jour, en proie à la nostalgie des tendresses raffinées, écrit une fantaisie rimée où se trouvaient ces deux vers :

L'héliotrope alors chanta dans l'ombre douce  
L'histoire des baisers que nous n'aurons pas eus...

Invinciblement, le naïf désir qu'il avait exprimé à Claude Larcher, tandis que la voiture les emportait, celui d'être aimé d'une femme pareille à celle dont il entendait à cet instant le joli rire, le mordit au cœur de nouveau. Ah ! Mirage ! Mirage ! Cette heure allait passer sans qu'il échangeât même un mot avec cette créature de rêve, plus éloignée de lui que s'il en eût été séparé par mille lieues. Savait-elle seulement qu'il existât ? Et, à la minute même où il se formulait cette triste certitude, il sentit son cœur battre plus vite. Mme Komof, revenue à elle après son exaltation du début du souper, avait sans doute aperçu la détresse peinte sur le visage du jeune homme ; d'un bout de la table à l'autre, elle jeta cette phrase au vicomte de Brèves : « Voulez-vous me rendre le service de présenter M. Vincy à sa voisine ? » René vit les beaux yeux

bleus se tourner vers lui, la tête blonde s'incliner et un sourire de sympathie se dessiner sur cette bouche qu'il venait de comparer en pensée à une fleur, tant elle était fraîche, pure et rouge. Il attendait de Mme Moraines le compliment banal dont il avait été comme écrasé toute la soirée, et il eut la surprise que la jeune femme, au lieu de l'entretenir aussitôt de sa pièce, lui dit simplement, prolongeant avec lui la conversation qu'elle venait d'avoir avec son voisin :

— « Nous causions avec M. Crucé du talent que M. Perrin déploie dans la mise en scène. Vous souvenez-vous, monsieur, du décor du *Sphinx*?... »

Elle parlait avec une voix douce, légèrement voilée et qui ressemblait à sa nuance de beauté, indéfinissable attrait qui achève de rendre le charme d'une femme irrésistible pour ceux qui le subissent. René se sentit enveloppé par cette voix, comme par le parfum qu'il respirait davantage encore, maintenant qu'elle s'était tournée vers lui. Il lui fallut un effort pour répondre, tant cette sensation l'envahissait. Mme Moraines vit-elle son trouble? En fut-elle flattée comme chaque femme est flattée de recevoir cet hommage d'une timidité qui ne peut pas se dissimuler? Toujours est-il qu'elle eut l'art de franchir ces premières étapes de la conversation, si difficiles entre une femme du monde et un admirateur effarouché, avec tant de grâce qu'après dix minutes René lui parlait presque en confiance, exposant avec une certaine éloquence naturelle ses idées à lui sur le théâtre. Il se confondait en éloges passionnés des représentations organisées par Richard Wagner à Bayreuth, telles que ses amis les lui avaient décrites. Mme Moraines l'écoutait, en le regardant de la manière dont ces jolies comédiennes de salon savent regarder l'homme connu qu'elles ont entrepris de séduire. Si on avait dit à René que cette idéale personne se souciait de Wagner et de la musique comme de sa première robe longue, vu qu'elle ne se plaisait vraiment qu'au petit théâtre d'opérette, — il en serait demeuré aussi stupide que si le joyeux tumulte dont s'égayait en ce moment la table se fût changé en une clameur

d'épouvante. Colette, qui avait bu sans doute deux doigts de champagne de plus qu'il n'aurait fallu, riait, maintenant, à deux pas de lui, d'un rire un peu trop haut. Les appellations familières s'échangeaient entre les convives, et, dans ce bruit, il écoutait la voix de la jeune femme lui dire :

— « Que cela fait du bien de rencontrer un poète qui sente véritablement en poète!... Je pensais que l'espèce en était perdue... Voulez-vous me croire? » ajouta-t-elle avec un sourire qui, renversant les rôles, la métamorphosait, elle, la grande élégante, en une personne intimidée devant une supériorité indiscutable; « tout à l'heure, dans le salon, j'allais demander de faire votre connaissance. J'avais tant aimé *le Sigisbée!*... Et puis : à quoi bon? me suis-je dit... Et voyez, le hasard nous a mis l'un à côté de l'autre. Vous n'aviez pas l'air de vous amuser beaucoup, » continua-t-elle finement, « pour un triomphateur?... »

— « Ah! madame, » fit-il, « si vous saviez, » — et, obéissant à l'invincible attrait qui déjà émanait pour lui de cette femme, — « vous allez me trouver bien ingrat... Toutes ces dames ont été charmantes d'indulgence... Mais je ne peux pas vous expliquer pourquoi leurs compliments me glaçaient. »

— « Aussi ne vous en ai-je pas fait, » dit-elle; et comme négligemment : « Vous n'allez pas beaucoup dans le monde? »

— « Vous ne vous moquerez pas trop de moi, » dit le jeune homme avec cette grâce dans le naturel qui faisait le charme de son être, — « c'est ma première sortie. Oui, avant cette fête, » ajouta-t-il en lisant une curiosité dans le regard de celle à qui il parlait, je ne connaissais la Société que par les romans que j'ai pu lire... Je suis un vrai sauvage, vous voyez... »

— « Mais, » dit-elle, « comment passez-vous vos soirées?... »

— « J'ai tant travaillé jusqu'à ces derniers temps, » répondit-il; « je vis avec ma sœur, et je ne connais presque personne. »

— « Et qui vous a présenté à la comtesse ? » reprit Mme Moraines.

— « Un de mes amis que vous devez connaître, Claude Larcher. »

— « Un homme charmant, » fit-elle, « et qui n'a qu'un défaut, celui de penser beaucoup de mal des femmes. Ne le croyez pas trop, » ajouta-t-elle avec ce même sourire un peu timide, « vous vous gâteriez... Ce pauvre garçon a toujours eu la spécialité d'aimer des coquettes et des coquines, et la faiblesse de croire que toutes leur ressemblent. »

En prononçant cette phrase, ses yeux exprimaient la plus délicate tristesse. Il y avait de tout sur son joli visage, depuis la fierté d'une personne qui a dû souffrir, comme femme, des cruautés d'un écrivain misogyne, jusqu'à de la pitié pour Claude, et aussi une crainte discrète que René ne fût induit à mal juger les choses du cœur, qui impliquait une muette estime de sa nature. Un silence suivit, pendant lequel le jeune homme se prit à se réjouir que son ami fût absent. Il aurait souffert s'il lui avait fallu, après ce souper, entendre des paradoxes outrageants comme ceux que l'amant jaloux de Colette avait débités dans la voiture durant le trajet de la rue Coëtlogon à la rue du Bel-Respiro. Ah ! qu'il avait eu raison de protester en lui-même contre les flétrissantes théories de Claude, même avant de connaître une seule de ces femmes de la haute vie vers lesquelles l'attirait une invincible espérance de rencontrer celle qu'il aimerait sans retour ! Et il écoutait Mme Moraines parler des mélancolies que cache si souvent le décor du luxe, des vertus secrètes qui s'y dissimulent sous la frivolité apparente, des œuvres de charité, par exemple, auxquelles prenaient part telle et telle de ses amies... Elle disait cela simplement, doucement, sans qu'une seule intonation trahit autre chose qu'un profond amour du Bien et du Beau, et puis, avec une espèce de divine pudeur d'avoir ainsi étalé ses sentiments, et, comme on se préparait à se lever de table :

— « Voilà une conversation bien étrange pour un sou-

per, » fit-elle; « on a dû vous dire tant de cinq à sept que je n'ose pas vous prier de venir chez moi... Quand vous passerez par là, les jours d'Opéra, avant le dîner, j'y suis toujours. Vous verrez mon mari, qui n'était pas ici ce soir... Il était souffrant... Il a voulu que je vinsse, à cause de la comtesse, qui nous avait tant priés... Ce qui prouve, » ajouta-t-elle en serrant la main du jeune homme, « qu'on est quelquefois récompensé de remplir ses devoirs, même ceux du monde. »

## V

## L'AUBE DE L'AMOUR

L'assaut des sensations nouvelles avait été si violent et si multiple pour René Vincy, durant toute cette soirée, qu'il lui fut impossible de discerner exactement leur détail dans le temps qu'il mit à franchir de pied la distance entre la rue du Bel-Respiro et la rue Coëtlogon. Si Claude n'avait pas brusquement quitté l'hôtel Komof, en proie aux affres de l'amour trompé, les deux amis seraient rentrés ensemble. Ils auraient eu, le long des avenues désertes et sous les froides étoiles, une de ces conversations de trois heures du matin où les jeunes gens qui sortent d'une fête se disent tout ce qu'ils en emportent dans le cœur. Peut-être alors, et rien qu'à prononcer le nom de Mme Moraines, René aurait compris quelle place avait prise subitement dans sa pensée cette beauté fine et rare, en qui s'étaient comme incarnées et rendues palpables ses naïves chimères d'aristocratie. Peut-être aurait-il acquis par Claude quelques notions justes sur ce caractère et sur la différence qu'il y a entre une femme à la mode comme l'était Mme Moraines et une vraie grande dame, et il se serait épargné la dangereuse fièvre d'imagination qui le fit se complaire, tout le long de sa route, dans le souvenir du visage et des moindres gestes de Suzanne. Il avait entendu la comtesse l'appeler de ce joli prénom, en l'embrassant à la minute de



l'adieu, et il la revoyait dans son manteau doublé de fourrure blanche, si épais qu'il faisait paraître la gracieuse tête blonde presque trop petite. Il revoyait le mouvement que cette tête avait eu, la légère inclinaison de son côté avant de monter en voiture. Il la revoyait aussi à la table du souper, et le regard de ses beaux yeux attentifs, et la façon dont elle remuait ses lèvres pour lui dire des mots certes bien simples ; mais chacun lui avait prouvé que celle-là du moins avait l'âme de sa beauté, de même qu'elle avait une beauté digne du cadre où elle lui était apparue. A peine s'il s'aperçut du long chemin qu'il avait à parcourir, le tiers de Paris. Il contemplait le ciel sur sa tête, l'eau de la Seine qui coulait, mouvante et sombre ; les longues files des becs de gaz, qui semblaient approfondir encore la profondeur indéterminée des rues. Cette nuit lui apparaissait si vaste, — vaste comme son impression présente de sa propre vie ! La forme d'esprit particulière aux poètes qui ne sont que poètes fait d'eux les victimes d'une sorte de malaise mal défini que l'on pourrait nommer l'état lyrique. C'est comme l'enivrement anticipé de l'espérance ou du désespoir, suivant que cette qualité d'amplifier prodigieusement la sensation présente s'applique à la joie ou à la tristesse. Cette entrée dans le monde, qui, à cette minute, revêtait pour cette tête d'enfant un aspect de renouvellement de sa destinée, qu'était-ce en somme ? A peine un coup d'œil jeté par l'entre-bâillement d'une porte, et qui supposait, pour devenir profitable, une série de menues actions auxquelles eût pensé un ambitieux. L'ambitieux se fût demandé quelle impression il avait produite, quels caractères il avait rencontrés, quels, parmi les salons où on l'avait prié, valaient une seule visite, et quels une fréquentation assidue. Au lieu de cela, le poète se sentait marcher dans une atmosphère de félicité. La douceur de la dernière portion de la soirée se reflétait pour lui sur tout le reste. Il oubliait même les quarts d'heure de détresse qu'il avait dû traverser. Ce fut dans ce sentiment qu'il se retrouva devant la grille de sa maison. L'antithèse entre le monde d'où il venait et le monde où il

rentrait lui fut douce à constater, tandis qu'il poussait le lourd battant, puis qu'il se glissait à petits pas jusqu'à sa chambre. Cette antithèse ne donnait-elle pas à sa joie actuelle tout le piquant de la fantaisie?... Puis, comme il était à cet âge où la réparation des fatigues nerveuses s'accomplit avec une régularité parfaite à travers les mouvements les plus désordonnés de la pensée et des sensations, il ne fut pas plus tôt couché dans son lit qu'il dormait déjà d'un sommeil profond. S'il rêva des magnificences entrevues, des applaudissements dans le vaste salon, du profil un peu mignard de Mme Moraines, si délicat sous ses cheveux blonds, il n'aurait pu le dire quand il se réveilla, au matin, vers les dix heures.

Un rais de soleil entrait par la fente des volets clos et des rideaux baissés. Aucun bruit n'arrivait de la petite rue, et aucun bruit de l'intérieur de l'appartement, qui trahit le branle-bas d'un petit ménage le matin, les allées et les venues de la servante, le rangement hâtif des meubles, la préparation du déjeuner. Le jeune homme fut surpris de ce silence. Il consulta sa montre pour savoir combien de temps il avait dormi; et il éprouva de nouveau cette sensation, sur laquelle il ne s'était jamais blasé : celle d'être aimé par sa sœur avec cette espèce d'idolâtrie minutieuse qui va des grands événements de l'existence aux plus petits. En même temps, le souvenir le ressaisit de sa soirée de la veille. Vingt images affluèrent dans son cerveau, qui se confondirent toutes dans les traits fins, la bouche spirituelle et les yeux bleus de Mme Moraines. Il la revit d'une manière plus distincte que la veille, à l'instant même où il venait de la quitter; mais la netteté de cette vision et l'infinie complaisance avec laquelle il s'y attarda ne l'éclairèrent pas encore sur le sentiment qui naissait en lui. C'était une impression d'artiste, et rien de plus, — comme si les plus gracieux des fantômes de femmes adorées durant sa jeunesse, à travers les phrases des romanciers et des poètes, avaient pris corps sous ses yeux. Couché dans la tiède paresse de son lit, il jouissait du charme de ce souvenir, comme il jouissait de l'intime aspect de sa chambre,

de son familier, de son calme asile. Ses regards erraient voluptueusement sur tous les objets visibles dans le demi-jour, sur sa table, dont les mains d'Émilie avaient réparé le désordre ; sur ses gravures, que faisait mieux ressortir la sombre tonalité du papier rouge ; sur les reliures de ses chers livres, sur la cheminée, dont le marbre supportait quelques photographies dans des cadres de cuir. Le portrait de sa mère était là, — pauvre mère, morte avant d'avoir assisté à la réalisation de sa plus ardente espérance, elle, autrefois si orgueilleuse des morceaux, plus ou moins bien venus, qu'elle rencontrait parmi les papiers de son fils, en rangeant la chambre ! La photographie du père était là aussi, mélancolique visage rongé par l'alcool. Bien souvent René avait songé qu'une impuissance secrète de sa propre volonté lui avait été transmise par cet homme malheureux. Mais, par ce lendemain de fête, il n'était pas d'humeur à réfléchir sur les coins tristes de sa vie, et ce fut avec une joie d'enfant qu'il frappa deux ou trois coups dans la ruelle de son lit. Il appelait ainsi Françoise, le matin, pour que la brave fille vint ouvrir les rideaux et les volets. A la place de la bonne, Émilie entra, et, les persiennes une fois rabattues, ce fut le visage aimant et le sourire de sa sœur que le jeune homme aperçut, un sourire tout empreint de la plus confiante curiosité.

— « Un triomphe... » répondit-il joyeusement à la muette interrogation d'Émilie.

La jeune femme battit des mains comme une petite fille ; elle vint s'asseoir au pied du lit de son frère sur une chaise basse, et câlinement : « Tu te lèveras plus tard... Françoise va t'apporter ton café. J'avais bien calculé que tu te réveillerais vers les dix heures... J'achevais de le moudre juste quand tu as cogné. Tu l'auras tout frais... » Comme l'Auvergnate entraît, tenant entre ses grosses mains rougeaudes le petit plateau de porcelaine : « Je vais te servir, » continua Émilie ; « Fresneau s'est chargé de prendre Constant à la pension... Nous avons tout le temps, dis-moi tout... » Et René dut reprendre le récit de ses sensations de la veille, sans en rien

omettre. — « Que disait Claude Larcher? » demandait sa sœur. « Comment était la cour de l'hôtel?... Comment l'anti-chambre?... Comment la robe de la comtesse?... » Et elle riait des métaphores fantastiques de Mme de Sermoises. Elle s'écriait : « Quelle chipie!... » en écoutant l'épigramme de la femme du confrère; elle se moquait de l'ignorance de la jolie Mme Éthorel; elle s'indignait contre la cruauté de Colette; et quand le poète se mit à lui décrire le gracieux profil de Mme Moraines et à lui rapporter leur causerie à la table du souper, elle aurait voulu pouvoir dire merci à la femme exquise qui, du premier coup d'œil, avait su distinguer ainsi son René. L'habitude qu'elle avait prise, depuis des années, de vivre uniquement par la sensibilité de son frère la rendait pour le poète la plus dangereuse des confidentes. Elle possédait la même nature d'imagination que lui, cette imagination de l'artiste amoureux de ce qui brille, et elle s'y livrait sans le moindre scrupule, — puisque c'était pour le compte d'un autre. Il y a une espèce d'immoralité impersonnelle, particulière aux femmes, et qui est celle des mères, des sœurs, des amantes. Elle consiste à ne plus percevoir les lois de la conscience, aussitôt qu'il s'agit du bonheur de l'homme aimé. Émilie, qui n'était, quand elle pensait à elle-même, qu'abnégation et que simplicité, ne caressait pour son frère que désirs de luxe, qu'ambitions de vanité, et, naïvement, elle s'écria, donnant une forme à des pensées que René osait à peine admettre en lui :

— « Ah! je le savais bien, que tu réussirais... Ces dames Offarel ont beau dire, ta place n'est pas dans notre pauvre monde... Ce qu'il vous faut, à vous autres écrivains, c'est tout ce décor, cette vie magnifique... Mon Dieu, que je te voudrais riche!... Mais tu le seras... Une de ces grandes dames s'intéressera à toi et te mariera, et, même dans un palais, tu ne cesseras pas d'être mon frère qui m'aime... Voyons! était-ce possible que tu vécusses ainsi toujours?... Te vois-tu dans un petit appartement au quatrième, avec des enfants qui piaillent, une femme qui ait des mains de servante

comme les miennes, » — et elle montrait ses doigts, où se voyaient les traces des piqûres de l'aiguille, — « et la nécessité de travailler à l'heure, comme les cochers de fiacre, pour gagner de l'argent?... Ici tu n'as pas eu le luxe, c'est vrai, mais je t'ai donné le loisir... »

— « Bonne et chère sœur!... » dit René, touché aux larmes par la profondeur d'affection que révélait cette sortie, et davantage encore par la complicité que ses secrètes convoitises rencontraient dans cette affection. Quoique le nom de Rosalie n'eût jamais été prononcé entre eux d'une certaine manière et qu'Émilie n'eût jamais reçu les confidences de son frère, ce dernier se rendait bien compte que sa sœur avait deviné depuis longtemps son innocent secret. Il savait qu'avec ses visées ambitieuses elle n'aurait jamais approuvé ce mariage. Mais eût-elle parlé comme elle venait de faire si elle avait connu les détails complets de son mystérieux roman? Lui aurait-elle conseillé une trahison? Car c'en était une, et de celles qui pèsent le plus au cœur né pour la noblesse : la trahison sentimentale d'un homme qui change d'amour, et qui prévoit, qui éprouve déjà le contre-coup des douleurs que sa perfidie irrésistible infligera... Aussitôt Émilie partie, et tout en s'habillant, René se laissa entraîner par les idées que la dernière phrase de sa sœur lui avait suggérées, et, pour la première fois, il eut le courage d'envisager bien en face la situation. Il se souvint du petit jardin de la rue de Bagneux et du soir où il avait mis un premier baiser sur la joue rougissante de la jeune fille. Certes, il n'avait jamais été son amant, mais ces baisers, mais ces fiançailles clandestines?... Une vérité lui apparut indiscutable : que l'on n'a pas le droit de prendre le cœur d'une vierge, si l'on n'a pas en soi la force de l'aimer pour toujours. Puis il sentit du même coup que sa sœur avait prononcé tout haut la parole qu'il se disait tout bas depuis que le succès de sa pièce lui avait ouvert des horizons d'espérances. « Cette vie magnifique... » avait murmuré Émilie, et de nouveau les images du décor traversé la veille se déployèrent, et de nouveau, sur ce fond d'opulence, le visage



de Mme Moraines se détacha et son sourire... La loyauté du jeune homme essaya pourtant de chasser cette apparition séductrice. Il dit tout haut : « Pauvre Rosalie, qu'elle est douce et qu'elle m'aime!... » et il trouva une sorte d'égoïste attendrissement à se ressouvenir de la profondeur de cet amour inspiré par lui, attendrissement qui le poursuivait jusqu'à la table du déjeuner. Qu'elle était simple, cette table, et comme elle ressemblait peu à l'étincelant souper de cette nuit! C'était, sur la toile cirée à fleurs colorées, un tout modeste service en porcelaine blanche, avec des verres un peu gros, parce que les maladresses combinées de Fresneau, de Constant et de Françoise auraient rendu l'usage du cristal trop coûteux pour le budget de la famille. Le bon Fresneau, avec sa longue barbe, son regard distrait, mangeait vite, s'accoudant sur la table, portant son couteau à sa bouche, aussi commun de manières qu'il était distingué de cœur; et, comme pour faire mieux ressortir par le contraste l'impression de cosmopolitisme oisif éprouvée par René, il racontait en riant sa demi-journée. A sept heures du matin, il avait donné une répétition à l'école Saint-André. De huit à dix heures, il avait fait une classe dans cette même école aux petits garçons encore trop faibles pour suivre le lycée. Il n'avait eu que le temps ensuite de grimper sur l'impériale de l'omnibus du Panthéon qui l'avait conduit à une troisième leçon, rue d'Astorg, tout près de Saint-Augustin.

— « J'ai acheté un journal en route, » ajoutait le brave homme, « pour y voir le récit de la soirée d'hier... Tiens, » ajouta-t-il en fouillant dans les poches d'une serviette de cuir blanchie par l'usage, bourrée de livres et ficelée par une courroie, « je l'aurai égaré... »

— « Tu es si distrait, » fit Émilie presque avec aigreur.

— « Bah! le père Offarel nous renseignera, » dit gaiement René; « tu sais bien qu'il est mon indicateur vivant. Il aura lu, ce soir, toutes les feuilles de Paris et de la province!... »

Précisément parce qu'il était trop certain que les moindres comptes rendus de la représentation à l'hôtel Komof seraient

collectionnés par le sous-chef de bureau et commentés par la mère, René crut devoir à Rosalie de lui donner lui-même tous les détails. Il y a ainsi un instinct qui pousse l'homme — est-ce hypocrisie, est-ce pitié? — à ces délicatesses de procédés à l'égard d'une femme qu'il va cesser d'aimer. Aussitôt après le déjeuner, il se dirigea donc du côté de la rue de Bagneux en prenant la rue de Vaugirard. C'était son habitude autrefois d'aller chez son amie à cette heure-là. Il lui arrivait de composer pour elle, et de tête, durant cette courte promenade, une ou deux strophes, dans la manière de Heine, qu'il lui disait quand ils étaient seuls. Il y avait longtemps que ce pouvoir de marcher ainsi en plein rêve lui était refusé, mais rarement la vulgarité de ce coin de Paris l'avait frappé à ce degré. Tout y révélait la médiocre existence des petits bourgeois, depuis la multiplicité des humbles boutiques jusqu'à l'étalage, poussé presque au milieu du trottoir, de toutes sortes d'objets à bon marché. Derrière les devantures des restaurants étaient collées de petites affiches à la main qui mentionnaient des menus à prix fixe d'une extraordinaire simplicité. Les ustensiles en vente dans les bazars prenaient comme une physionomie pauvre. Ces signes et vingt autres rappelaient au jeune homme la dépense calculée des petites bourses, une existence réduite à cette décente économie, qui n'a pas l'horrible et attirant pittoresque de la vraie misère. Quand on commence d'aimer, on trouve à toutes les choses qui environnent la personne aimée des raisons de s'attendrir, et quand on cesse d'aimer, ces mêmes choses fournissent au cœur des raisons de se refermer davantage. Pourquoi René se prit-il à en vouloir à Rosalie de la mesquinerie que dégageait ce tableau quotidien de son quartier? Pourquoi l'aspect de la rue de Bagneux l'indisposa-t-il contre la jeune fille comme eût pu le faire un grief personnel? Elle avait, cette rue, une physionomie si pauvre, si abandonnée, avec le mur du jardin de couvent qui la termine et la file de ses vieilles maisons! Une charrette surchargée de paille la barrait à moitié, avec trois chevaux attelés de cordes, qui mangeaient, le mufle engagé

dans la musette, tandis que le conducteur achevait de déjeuner dans un petit restaurant à la devanture lie de vin. Une sœur marchait sur le trottoir de gauche ; un gros parapluie bombait sous son bras ; le vent agitait les ailes de sa coiffe blanche, et la croix de son chapelet battait sa robe de bure bleue. Pourquoi René, après avoir reporté sur Rosalie toute la déplaisance de ses sensations bourgeoises, reporta-t-il involontairement sur l'image de Mme Moraines le mouvement de rêverie religieuse que ce costume de la sœur de charité produisit en lui ? Les phrases que son élégante voisine lui avait débitées à table, la veille, sur les œuvres pieuses, auxquelles prennent part tant de grandes dames jugées frivoles, lui revinrent à la mémoire. C'était la troisième fois depuis le matin que le visage de cette femme lui apparaissait, et chaque fois plus précis. Mon Dieu ! si son bon génie voulait qu'il la rencontrât ainsi, dans une rue écartée de Paris, en train de rendre visite à ses pauvres ?... Au lieu de cela, il s'engageait dans un couloir au bout duquel était une cour, et au fond de cette cour se trouvait la porte du rez-de-chaussée occupé par les Offarel. Poussés par l'exemple des Fresneau, ils avaient, eux aussi, réalisé le rêve secret de toute famille de la petite bourgeoisie parisienne, et déniché dans ce quartier isolé un appartement avec un jardinet grand comme un mouchoir de poche.

— « Ah ! monsieur René !... » fit Rosalie, qui vint, au coup de sonnette du jeune homme, ouvrir elle-même. Les Offarel n'avaient à leur service qu'une femme de ménage, la mère Foreau, sur le compte de laquelle la vieille dame ne tarissait pas en anecdotes, et qui partait à midi. A la vue de celui qu'elle aimait, le visage de la pauvre enfant, pâlot d'habitude, s'était rosé de plaisir, et elle n'avait pu retenir un petit cri. « Que c'est gentil à vous d'être venu nous raconter tout de suite comment votre comédie a réussi !... » Elle introduisit le jeune homme dans la salle à manger, pièce mal éclairée par une fenêtre au nord, et qui n'était même pas chauffée. La scrupuleuse avarice de Mme Offarel lui faisait, quand les journées d'hiver n'étaient pas trop froides, rem-

placer la dépense du feu, pour elle et ses filles, par des pèlerines ouatées, des chaussons fourrés et des mitaines.

— « Vous voyez, » dit-elle à René en lui faisant signe de s'asseoir, « nous comptons le linge. »

Sur la table, en effet, tout le blanchissage de la quinzaine était étalé, depuis les chemises du père jusqu'à celles des filles. L'éclat bleuâtre des calicots et des cotonnades était rendu plus clair par le fond obscur de toute la pièce. C'était le pauvre linge du ménage gêné : il y avait des bas dont les talons se hérissaient de reprises, des serviettes effilochées, des manchettes élimées et qui montraient le grain de la trame, — enfin tout un appareil intime dont la jeune fille sentit aussitôt qu'il n'était guère fait pour plaire au poète, car elle empêcha qu'il ne prit le siège que lui indiquait Mme Offarel, en disant :

— « Monsieur René sera mieux au salon ; il fait trop sombre ici... »

Avant que sa mère n'eût pu lui répondre, elle avait déjà poussé le visiteur dans la pièce décorée de ce nom pompeux de salon, et qui, en réalité, servait surtout de cabinet de travail à Angélique. Celle-ci, très intelligente et très active, augmentait un peu les ressources de la famille par le maigre produit de quelques traductions de romans anglais. Elle était en ce moment assise auprès de la fenêtre, en train d'écrire sur un guéridon. Un dictionnaire traînait à ses pieds, chaussés de pantoufles dont elle avait, pour plus de commodité, écrasé les quartiers. Elle n'eut pas plus tôt vu René qu'elle ramassa ses papiers et ses livres. Elle s'échappa, en laissant voir ses cheveux mal peignés, sa robe de chambre, au corsage de laquelle manquaient des boutons.

— « Excusez-moi, monsieur René, » disait-elle en riant, « je suis faite comme une horreur et je ne peux pas me montrer. »

Le jeune homme s'était assis, et il regardait la pièce, de lui bien connue, dont la seule originalité consistait dans une série d'aquarelles lavées par l'employé durant les loisirs de

son bureau. Il y en avait une douzaine, et qui représentaient, les unes des paysages étudiés dans les promenades du dimanche, les autres des copies de quelques toiles chères à la rêverie du père Offarel, et c'étaient, précisément, comme *les Illusions perdues* de Gleyre, les tableaux que le goût moderne de René détestait le plus. Un tapis de feutre aux couleurs fanées, six chaises et un canapé revêtus de housses achevaient le mobilier de cette chambre, autrefois aimée par le poète comme un symbole de simplicité presque idyllique, mais qui devait lui paraître deux fois odieuse à cause des dispositions d'esprit où il arrivait et de l'aigreur avec laquelle Mme Offarel lui dit, se croyant très fine :

— « Hé bien ! c'était-il gai, hier soir, dans votre beau monde ? » — Elle prononçait *ti* et *vote*. — Et sans attendre la réponse : — « Votre M. Larcher ne fréquente donc plus que des gens qui ont hôtel, équipage et tout?... On ne l'entend plus parler que de comtesses, de baronnes, de princesses !... Hé ! il n'est pas déjà si relevé, lui qui courait le cachet il y a dix ans. »

— « Maman... » interrompit Rosalie d'une voix suppliante.

— « Mais pourquoi a-t-il toujours ses yeux insolents ? » continua la vieille dame ; « oui, il vous regarde en ayant l'air de vous dire : Pauvres diables !... »

— « Comme vous vous trompez sur son caractère ! » répliqua René. « Il a un peu la manie de la société élégante, c'est vrai, mais c'est si naturel à un artiste !... Tenez, moi-même, » continua-t-il en souriant, « mais j'ai été ravi d'aller dans cette soirée hier, de voir cette espèce de palais, ces fleurs, ces toilettes, cette magnificence... Est-ce que vous croyez que cela m'empêcherait d'aimer mon modeste chez moi et mes vieux amis?... Nous autres, gens de lettres, voyez-vous, nous avons tous cette rage du décor brillant. Mais Balzac l'a eue. Musset l'a eue... C'est un enfantillage qui n'a pas d'importance... »

Tandis que le jeune homme parlait, Rosalie lança vers sa mère un regard où se lisait plus de bonheur que ses pauvres



yeux n'en avaient exprimé depuis des mois. En avouant ainsi et raillant lui-même ses plus intimes sensations, René obéissait à un mouvement du cœur trop compliqué pour que la simple enfant en discernât le rouage. Il avait compris, à l'angoisse des prunelles de la jeune fille, quand Mme Offarel avait prononcé cette phrase : « Votre beau monde, » que le secret de l'attraction exercée sur lui par le mirage de l'élégance n'avait pas échappé à la double vue de celle qui l'aimait. Il avait un peu honte, d'autre part, d'être si plébéien dans cette griserie de luxe. Il avait donc parlé de ses impressions comme s'il n'en eût pas été la dupe, en partie afin de rassurer Rosalie et de lui épargner une peine inutile, en partie afin de se permettre cette petitesse sans trop se la reprocher. Pour certaines natures, — et l'habitude du dédoublement moral les rend fréquentes parmi les écrivains, — raconter ses fautes, c'est se les pardonner. Celui-là se complut, tout en défendant Claude Larcher, à reprendre le détail de ses propres enivremments, avec une nuance d'ironie qui aurait trompé des observateurs plus fins qu'une enfant amoureuse. Tout en se moquant à demi de ce qu'il appela lui-même son snobisme, et il expliqua ce mot d'origine anglaise aux deux femmes, il continuait de se livrer à la misère des petites remarques qui se multipliaient en lui depuis la veille. Il ne pouvait se retenir de mesurer en pensée l'abîme qui séparait les créatures entrevues chez Mme Komof — roses vivantes poussées dans la serre chaude de l'aristocratie européenne — et la petite provinciale de Paris au teint plombé, aux doigts fatigués par le travail, aux cheveux simplement noués, à la tournure si modeste qu'elle en était gauche. Petit à petit, cette comparaison devint presque douloureuse, et le jeune homme subit un de ces accès de sécheresse intérieure qui déconcertaient son amie. Elle les apercevait toujours, sans jamais en démêler la cause. Elle connaissait si bien René!... Elle savait d'instinct que deux êtres existaient en lui, côte à côte : l'un doux, bon et tendre, facile à l'émotion, incapable de supporter sa peine, enfin le René qu'elle aimait, — et un autre, atone, étranger à elle,

irrité contre elle... Mais le lien qui unissait ces deux êtres, elle ne le saisissait pas. Ce qu'elle comprenait, c'est qu'avant le succès triomphal du *Sigisbée* elle ne voyait presque jamais que le premier de ces deux René, et depuis, que le second. Elle n'osait pas dire : « le malheureux succès... » Elle en avait été si fière ! Pourtant elle aurait tant souhaité en revenir à l'époque où son ami était inconnu, et pauvre, et si à elle !... Que sa voix pouvait se faire aisément dure, si dure même que les phrases adressées à une autre lui semblaient, par leur seule intonation, dirigées contre son cœur ! En ce moment, c'était avec sa mère qu'il causait, et rien que l'accent avec lequel il prononçait des paroles bien innocentes faisait mal à Rosalie. Cependant Mme Offarel, qui paraissait depuis quelques secondes toute préoccupée, se leva brusquement.

— « J'entends Cendrette qui gratte, » dit-elle ; « la mignonne veut sortir. »

Elle passa de nouveau dans la salle à manger, pour ouvrir la porte de la cour à sa chatte préférée, et ravie sans doute de laisser les deux jeunes gens ensemble ; car, Cendrette une fois partie, elle s'attarda longuement à flatter Raton, un de ses autres pensionnaires, en lui disant à très haute voix : « Que tu as d'esprit, mon Raton ! Que je t'aime, démonet !... » C'était un des innombrables termes d'amitié qu'elle avait imaginés pour ses chats, et tandis qu'elle discourait ainsi, elle disait à elle-même : « S'il est venu tout de suite, c'est qu'il lui reste fidèle ; mais quand se déclarera-t-il ? Pauvre fillette !... Ce n'est pas dans ces salons dorés qu'il trouvera une perle comme celle-là. C'est doux, c'est honnête, et joli, et vrai !... » Puis tout haut : « N'est-ce pas, mon Raton ? Tu me comprends, mon fils ?... » Le matou faisait le gros dos, il frottait sa tête contre la jupe de sa maîtresse, il ronronnait voluptueusement, et le monologue intérieur de la mère continuait : « Avec cela qu'il est devenu un beau parti. On peut bien penser à cela puisqu'on voulait bien de lui avant. Elle n'aura pas à trimer comme moi avec Offarel. Si ça ne fait pas pitié qu'elle use ses gentilles mirettes à ravauder ce linge... » Et

elle empilait, par une vieille habitude de ménagère active, les mouchoirs déjà passés en revue, et elle songeait encore : « Sa petite dot ! Quelle surprise !... » A force d'âpre économie, elle avait gratté, sur le traitement modeste de son mari, une quinzaine de mille francs qu'elle plaçait à l'insu du sous-chef de bureau. Elle se souriait à elle-même et tendait l'oreille avec une certaine inquiétude : « Que se disent-ils ? » Elle savait que sa fille aimait René, mais elle ignorait les secrètes accordailles qui unissaient les deux jeunes gens. De quel étonnement n'eût-elle pas été remplie si elle s'était doutée que Rosalie avait échangé déjà souvent avec son ami de furtifs, de timides baisers, et qu'à peine sa mère passée dans l'autre chambre elle venait de lui prendre la main et de lui dire, mettant tout son cœur dans ce gracieux reproche :

— « Et vous avez pu partir hier soir sans me dire adieu?... »

— « Mais j'ai été bousculé par Claude, » fit René en rougisant, et il serrait les doigts de la jeune fille, qui ne fut la dupe ni de cette excuse ni de cette feinte caresse, car elle se déroba à cette pression. Elle secoua la tête avec mélancolie, et, comme ouvrant la bouche avec effort :

— « Non, » dit-elle, « vous n'êtes pas ce que vous étiez... Depuis combien de temps ne m'avez-vous plus fait de vers ? »

— « Vous êtes donc comme les bourgeois qui pensent que les vers s'écrivent à volonté ? » répliqua le jeune homme presque durement. Il éprouvait cette irritabilité qui est le signe le plus indiscutable d'un déclin d'amour. L'obligation sentimentale, la pire de toutes, lui apparaissait sous une de ses mille formes. Par un instinct qui les conduit, d'une part à regarder jusqu'au fond de leur malheur, de l'autre à poursuivre avec acharnement leur bonheur passé, les femmes qui se sentent moins aimées formulent ainsi de ces exigences toutes petites, tout humbles, qui produisent sur le cœur de l'homme l'effet que produit sur la bouche trop sensible d'un cheval un maladroit coup de mors. L'amant qui était venu avec la ferme volonté d'être doux et calme se cabre soudain.

Rosalie avait déplu; elle le sentait, comme elle avait senti la sécheresse de René tout à l'heure, et une étrange détresse s'empara d'elle. Depuis le départ de son ami, la veille, elle était jalouse, à vide, et sans vouloir admettre ce mauvais sentiment, mais jalouse tout de même : « Qui rencontrera-t-il dans cette fête? » s'était-elle demandé avant. Et pendant, au lieu de dormir : « Avec qui cause-t-il?... » Et maintenant : « Ah ! il m'est déjà infidèle, sans quoi il ne me parlerait pas sur ce ton... » Le silence qui suivit la dure réponse lui fut si pénible qu'elle dit timidement :

— « Est-ce que les acteurs ont bien joué, hier?... »

Pourquoi fut-elle froissée de voir avec quel plaisir René s'emparait de cette question, afin d'empêcher que la causerie ne continuât dans un autre chemin que celui des banalités? Le cœur de la femme qui aime vraiment — et elle aimait — trouve des susceptibilités nouvelles au service des moindres impressions, et, toute navrée, elle écoutait René répondre : « Ils ont joué divinement. » Puis il s'engagea dans une dissertation sur la différence qu'il y a entre le jeu éloigné de la scène et le jeu tout rapproché d'un salon.

— « Pauvre petite ! » se disait Mme Offarel en rentrant, « elle est si naïve, elle n'a pas su le faire parler d'autre chose que de cette maudite pièce ! » Et, à voix haute, afin de se venger sur quelqu'un de ce qu'elle n'entrevoyait pas l'instant où René se déclarerait : « Dites donc, » fit-elle, « est-ce que votre ami M. Larcher n'est pas un peu jaloux de votre succès?... »

## VI

### LA LOGIQUE D'UN OBSERVATEUR

René Vincy était entré chez les Offarel sous une impression pénible; il en sortit avec une impression plus pénible encore. Tout à l'heure il était mécontent des choses,

maintenant il était mécontent de lui-même. Il était venu chez Rosalie dans le but de lui procurer une douceur et de lui épargner le petit ennui d'apprendre son succès de la veille par une bouche autre que la sienne; — et cette visite avait causé une souffrance nouvelle à la jeune fille. Quoique le poète n'eût jamais eu pour cette enfant aux beaux yeux noirs qu'un amour d'imagination, cet amour avait été trop sincère pour qu'il n'en conservât point ces deux sentiments, les derniers à mourir dans l'agonie d'une passion : un pouvoir extraordinaire de suivre les moindres mouvements de ce cœur de vierge, et une pitié, inefficace autant que douloureuse, pour toutes les souffrances qu'il infligeait à ce cœur. Une fois de plus il se posa cette question : « N'est-il pas de mon devoir de lui dire que je ne l'aime plus?... » Question insoluble, car elle ne comporte que deux réponses : la brutalité égoïste et cruelle, si l'on est simple, et, si l'on est compliqué, la lâcheté d'Adolphe, avec son affreux mélange de compassion et de trahison !... Le jeune homme secoua la tête pour chasser l'importune pensée, il se dit l'éternel : « Nous verrons plus tard... » avec lequel tant de bourreaux de cette espèce ont prolongé tant d'agonies, puis il se força de regarder autour de lui. Ses pas l'avaient porté, sans qu'il y prît garde, dans la portion du faubourg Saint-Germain où, plus jeune, il aimait à se promener, quand, enivré par la lecture des romans de Balzac, cette *Iliade* dangereuse des plébéiens pauvres, il évoquait derrière les hautes fenêtres le profil d'une duchesse de Langeais ou de Maufrigneuse. Il se trouvait dans cette large et taciturne rue Barbet-de-Jouy, qui semble en effet un cadre tout préparé à quelque grande dame d'une aristocratie un peu artificielle, par l'absence totale de boutiques au rez-de-chaussée de ses maisons, par l'opulence de quelques-uns de ses hôtels et le caractère à demi provincial de ses jardins entourés de murs. Une inévitable association d'idées ramena le souvenir de René vers l'hôtel Komof, et, presque aussitôt, la pensée de la seigneuriale demeure de la comtesse réveilla en lui, pour la quatrième fois de la journée,



l'image, de plus en plus nette, de Mme Moraines. Cette fois son âme, fatiguée des émotions chagrinantes qu'elle venait de traverser, s'absorba tout entière dans cette image au lieu de la chasser. Songer à Mme Moraines, c'était oublier Rosalie, et c'était surtout se détendre dans une sensation uniquement douce. Après quelques minutes de cette contemplation intime, le dévidement naturel de sa rêverie conduisit le jeune homme à se demander : « Quand la reverrai-je?... » Il se rappela la voix et le sourire qu'elle avait eus pour prononcer ces mots : « Les jours d'Opéra, avant le dîner... » Les jours d'Opéra? Cet apprenti élégant ne les connaissait même point. Il éprouva un plaisir enfantin et hors de proportion avec sa cause apparente, celui d'un homme qui agit dans le sens de ses plus inconscients désirs, à gagner précipitamment le boulevard des Invalides, où il chercha une affiche des spectacles du soir. On était au vendredi et cette affiche annonçait *les Huguenots*. Le cœur du jeune homme se mit à battre plus vite. Il avait oublié et Rosalie, et ses remords de tout à l'heure, et la question qu'il s'était posée. La voix intérieure, celle qui chuchote à l'oreille de notre âme des conseils dont, à la réflexion, nous demeurons nous-mêmes stupéfiés, venait de lui murmurer : « Mme Moraines sera chez elle aujourd'hui... Si j'y allais?... »

— « Si j'y allais?... » se répéta-t-il tout haut, et la seule idée de cette visite lui infligea un serrement de gorge et comme un tremblement intérieur. C'est la facilité avec laquelle naissent et renaissent ces émotions extrêmes, à propos des moindres circonstances, qui fait de la vie passionnelle des jeunes gens un si étrange va-et-vient de volontés tour à tour effrénées et misérables. Celui-ci n'eut pas plus tôt formulé cette tentation dont il était assailli, qu'il haussa les épaules et se dit : « C'est insensé... » Puis cet arrêt une fois porté, il se mit, sous prétexte d'accumuler les objections, à plaider la cause de son propre désir : « Comment me recevrait-elle?... » Le souvenir des beaux yeux et du beau sourire lui faisait se répondre tout bas : « Mais elle a été si aimable, si indul-

gente... » Il reprenait : « Que lui dirai-je pour justifier cette visite, moins de vingt-quatre heures après l'avoir quittée?... » — « Bah ! » répliquait la voix tentatrice, « l'occasion inspire. » — « Mais je ne suis pas seulement habillé... » Il n'avait qu'à passer rue Coëtlogon. « Mais je ne sais pas même son adresse... » — « Claude la sait. Je n'ai qu'à la lui demander. » Quand l'idée d'une visite à son ami lui eut traversé l'esprit, il sentit qu'en tout cas il lui serait impossible de ne pas mettre du moins cette part de son projet à exécution. Aller chez Claude, c'était faire le premier pas du côté de Mme Moraines. Au lieu de se l'avouer, René eut la petite hypocrisie de se donner d'autres raisons : ne devait-il pas à son ami de prendre de ses nouvelles ? Il l'avait quitté si malheureux la veille, si évidemment crispé. Peut-être pleurerait-il comme un enfant ? Peut-être se préparait-il à chercher querelle à Salvanø ? Le poète justifiait ainsi la hâte avec laquelle il se dirigeait maintenant vers la rue de Varenne. Ce n'était pas seulement l'adresse de Suzanne qu'il espérait obtenir, c'était encore des renseignements sur elle, — et il s'ingéniait à se démontrer qu'il remplissait simplement un devoir d'amitié !

Il aperçut le tournant de la rue de Bellechasse, puis la porte cochère de l'étrange maison où Larcher avait élu domicile. Elle était en travers, cette porte, et, une fois poussée, on se trouvait dans une immense cour où tout trahissait l'abandon, depuis l'herbe grandie entre les pavés jusqu'aux toiles d'araignées dont s'encombraient le vitrage des écuries désertes, à gauche. Au fond de cette cour solitaire, se dressait un vaste hôtel, construction du temps de Louis XIV, sur le fronton duquel on lisait encore la fière devise des Saint-Euverte, dont ç'avait été la demeure familiale : « *Fortiter.* » Les pierres de cette bâtisse, rongées par les intempéries, ses hautes fenêtres fermées de volets, son silence, s'harmonisaient avec la solitude de la cour. Cet antique faubourg Saint-Germain renferme de ces maisons, singulières comme la destinée de leurs maîtres, et dont les artistes curieux du pittoresque psychologique — si l'on peut unir ces deux mots pour définir une

presque indéfinissable nuance — raffoleront toujours. René connaissait, par son ami, l'histoire de l'hôtel, et comment le vieux marquis de Saint-Euverte s'était retiré avec ses petits-fils dans ses terres du Poitou depuis six ans, désespéré par la mort presque simultanée de ses trois filles, de ses gendres et de sa femme. Une épidémie de fièvre typhoïde, contractée dans une petite ville d'eaux où toute la famille était réunie, avait fait de ce vieillard heureux l'aïeul d'une tribu d'orphelins. Du vivant de la marquise, administratrice excellente de la fortune commune, deux petits appartements étaient loués dans l'hôtel à des personnes d'occupations tranquilles. Ces deux appartements avaient aussi leur histoire : le grand-père du marquis actuel les avait aménagés dans la vieille demeure pour deux cousins, chevaliers de Saint-Louis et anciens émigrés, qui avaient achevé là une existence errante et pauvre. M. de Saint-Euverte avait laissé les choses dans l'état où sa femme les avait mises. Claude se trouvait ainsi installé dans une des ailes du morne et silencieux bâtiment, et il s'y trouvait installé seul. L'autre locataire avait donné congé par dégoût de la tristesse de cette vaste maison, et aucun nouvel amateur ne s'était présenté pour s'enterrer dans cet énorme tombeau dressé entre une cour abandonnée et un jardin plus abandonné encore. Mais tout plaisait à l'écrivain de ce qui, précisément, déplaisait aux autres. L'étrangeté du lieu ravissait en lui à la fois le faiseur de paradoxes et le rêveur. Le caractère extravagant de son existence d'artiste viveur encadrée dans cette solennelle solitude lui plaisait, non moins que le calme dont il pouvait entourer ses agonies intimes. Le romantisme analytique dont il se savait atteint et qu'il développait complaisamment en lui, comme un médecin qui cultiverait sa maladie par amour d'un beau « cas », se délectait dans cette retraite. Il avait en outre l'avantage d'y jouir d'une absolue indépendance. Le concierge, conquis par des billets de théâtre et fasciné par la réputation de son locataire, l'aurait laissé renouveler dans le vestibule de l'hôtel Saint-Euverte les saturnales de l'hôtel Pimodan, si l'envie avait pris

Larcher de fonder un nouveau club de Haschischins, ou de reproduire quelques scènes d'orgie littéraire, par goût archaïque du genre 1830. Ce concierge était d'ailleurs absent de sa loge, comme cela lui arrivait la moitié de la journée, lorsque René voulut demander si son ami était là, en sorte que le jeune homme gagna tout droit le perron. Il entra dans le grand vestibule, dont la grande lanterne attestait la magnificence des réceptions d'autrefois. Il s'engagea sur un escalier de pierre qu'une grille en fer forgé accompagnait jusqu'en haut. Au second étage, il tourna dans un couloir, à l'extrémité duquel une double portière en étoffe orientale annonçait les curiosités d'une installation moderne, au fond de cet hôtel où les ombres des grands seigneurs à perruque devaient errer durant la nuit. Le domestique qui vint ouvrir au coup de sonnette offrait cette physionomie particulière à presque tous les gardiens des antiques bâtisses, et qui traduit une des mille influences secrètes des endroits sur la personnalité humaine, car elle se retrouve également chez ceux qui montrent les châteaux en ruine ou les portions réservées des cathédrales. Ce sont des visages qui sentent l'humidité, croirait-on, des nuances de teints verdâtres, une sauvagerie d'oiseau de nuit dans l'œil et dans la bouche. Ferdinand — c'était le nom du personnage — présentait cette différence avec ses confrères, qu'il était vêtu avec une recherche toute contemporaine, portant comme il faisait la défroque de son maître. Il avait été valet de chambre au service du feu comte de Saint-Euverte et cumulait ses actuelles fonctions de domestique auprès de Claude avec celles de surveillant de l'hôtel, dont il ne sortait pas plus d'une fois par mois. C'était le concierge qui se chargeait de toutes les courses de l'écrivain, et la femme de ce concierge cuisinait pour lui. Tout ce petit monde vivait sous la fascination de Claude, qui possédait, à un rare degré, le don de s'attacher les inférieurs par une entente curieuse des caractères et aussi par son enfantine bonté. Quand Ferdinand aperçut le visiteur, il ne put retenir une expression de vive inquiétude.

— « On a laissé monter monsieur, » dit-il ; « je vais être grondé... »

— « Claude travaille ? » demanda René en souriant de la naïve frayeur du bonhomme. Ferdinand se trouvait au dépourvu devant une visite à laquelle son maître n'avait évidemment pas songé.

— « Non, » répondit le domestique presque à voix basse, « mais Mme Colette est là. »

— « Demandez-lui s'il veut me recevoir une minute, » fit le poète, curieux de constater l'attitude des amants vis-à-vis l'un de l'autre, après la scène de la veille ; et il ajouta : « Je prends tout sur moi, » pour achever de vaincre l'hésitation du valet de chambre.

— « Monsieur peut monter, » revint dire ce dernier ; et il précéda le jeune homme à travers l'antichambre, puis le long du petit escalier intérieur qui conduisait aux trois pièces où Claude se tenait d'ordinaire et qu'il appelait, suivant le cas, son « pensoir » ou son « souffroir ». L'aspect de cet escalier et des deux premières de ces trois pièces étonnait par l'abus des étoffes et des tapis. Un jour artificiel, tamisé par des carreaux de couleur, éclairait à peine, durant cet après-midi de février, les chaises de maroquin du fumoir et le vaste salon, dont les murs disparaissaient sous les livres. Le séjour favori de l'écrivain était un réduit, au fond, tendu d'une étoffe sombre sur laquelle se détachaient des toiles et des aquarelles des peintres les plus modernes de cette époque, ceux que préférerait la fantaisie volontiers outrancière du maître du logis. C'étaient deux loges de théâtre par Forain, une danseuse de Degas, une banlieue de Raffaelli, une marine de Monet, quatre eaux-fortes de Félicien Rops et, sur un socle drapé, un buste de Claude Larcher lui-même par Rodin, buste d'une intelligence extraordinaire où le sculpteur avait reproduit merveilleusement la psychologie entière de son modèle : l'inquiétude morale et le libertinage, la réflexion hardie et la volonté faible, un idéalisme natif et une corruption presque systématiquement acquise. Une bibliothèque basse, un bureau



dans un coin, trois fauteuils de style vénitien, avec des nègres pour supporter leurs bras, et un large divan de cuir vert achevaient l'ameublement de cet asile, que remplissait en ce moment la fumée de la cigarette russe de Colette. La jeune femme était couchée sur le divan, ses cheveux blonds à demi décoiffés, dans un costume légèrement masculin, avec un col droit et un veston ouvert. Sous la jupe en étoffe anglaise s'apercevaient ses fines chevilles, avec ses pieds un peu longs, chaussés de bas de soie noire à baguettes claires et de souliers vernis. Une pâleur était sur sa joue creusée, cette pâleur nacrée que l'abus du maquillage, les longues veillées, les fatigues d'une vie exorbitante donnent à beaucoup de femmes de théâtre. Claude était à ses pieds, sur ce même divan, tout pâle lui-même, et son visage altéré, comme le désordre des coussins, comme la tenue de Colette, indiquaient assez qu'il avait dû y avoir entre les deux amants une de ces scènes de réconciliation animale où sombre, avec toute la rancune de l'homme, toute sa dignité :

— « Ah ! mon petit Vincy, » dit Colette en tendant la main au visiteur, « vous arrivez juste à temps pour m'empêcher d'être battue. Si vous saviez comme Claude est mauvais pour moi !... Allons, Claudinet, » ajouta-t-elle en menaçant du doigt son amant, « dites le contraire, si vous l'osez, si tu l'oses, m'amour... » Et, par un de ces gestes gracieux où se révélait toute la souplesse de son buste, — elle racontait elle-même qu'elle ne portait presque jamais de corset, — la charmante fille se releva, posa sa tête blonde sur l'épaule de Claude et lui mit aux lèvres la cigarette qu'elle était en train de fumer. Le malheureux homme regarda son jeune ami avec une supplication et une honte dans les yeux, puis il tourna ses regards vers Colette, et des larmes tremblèrent au bord de ses cils. Cette dernière se fit plus coquette encore, elle appuya tout à fait sa gorge contre son amant, et elle épia dans ses prunelles ce passage de désir qu'elle savait si bien exploiter après l'avoir provoqué. Il y eut un silence. Le feu crépita doucement, et un rayon de soleil, perçant les vitraux, fit

trembler une barre rouge sur le visage de l'actrice. René avait trop souvent assisté à des scènes de ce genre pour s'étonner de l'impudeur de son ami et de sa maîtresse. Il connaissait par expérience l'étrange cynisme de leurs mœurs, mais il se rappelait aussi la sortie terrible de Claude, la veille, et les cruautés de langage de Colette. Ce lui était une stupeur de constater une fois de plus les faiblesses avilissantes de l'écrivain et les inconséquences de cette fille qui, en ce moment, rougissait d'un visible désir. Il éprouvait en outre, dans l'atmosphère chaude de cette pièce où flottait le parfum employé par l'actrice, et devant ce groupe à demi impudique, une impression de sensualité qui lui était trop familière. Bien souvent déjà, les allées et venues de cette créature dépravée, mais d'une dépravation de grande courtisane, lui avaient donné la notion d'un amour physique très différent de celui qu'il avait connu. Dans sa loge surtout, lorsqu'elle était devant sa glace, en train de faire son visage avec la patte de lièvre frottée de rouge, ses épaules nues et ses seins libres dans la chemisette de transparente batiste aux épaulettes ajourées, ou qu'elle glissait devant lui ses jambes fines dans des bas de soie rose, elle lui était apparue comme une magicienne d'amour, capable de donner des baisers d'une saveur unique, et René enviait Claude alors autant qu'il le plaignait. Puis ces passages cédaient la place au dégoût, d'une part, qu'inspirait au poète la bassesse morale de l'actrice et, d'autre part, aux fervents scrupules d'amitié que professent et pratiquent les âmes jeunes. Cela eût fait horreur à René de désirer, même une minute, la maîtresse de son protecteur. Peut-être l'intuition de cette délicatesse n'était-elle pas étrangère aux attitudes de Colette. Elle s'amusait, par simple jeu de perversité, à lui promener sa beauté devant les sens, comme une fleur dont il faut bien que les narines respirent le parfum, même quand les mains ne s'étendront pas pour la saisir. Il en fut de la grâce avec laquelle la curieuse enlaça Claude comme des autres caresses qu'elle lui avait prodiguées devant René : ce dernier ne put empêcher qu'il ne tressaillit en lui

quelque chose d'obscurément physique, un appétit inconscient de baisers semblables, et, par une de ces associations de désirs, plus troublantes que les associations d'idées, parce que nous n'en apercevons pas la marche secrète, l'image de Mme Moraines ressuscita en lui, parée de toute la séduction qu'elle avait secouée autour d'elle, la veille, dans le parfum de sa toilette. Il sentit cette fois deux choses : l'une, qu'il lui serait impossible de ne pas aller chez cette femme aujourd'hui même ; la seconde, qu'il n'aurait jamais la force de prononcer son nom et de demander son adresse devant l'actrice aux yeux lascifs qui maintenant embrassait Claude à pleines lèvres.

— « Va-t'en, » disait ce dernier en la repoussant ; « je t'aime et tu le sais. Pourquoi me fais-tu souffrir?... Demande à René dans quel état il m'a vu hier... Dites-le-lui, Vincy, et qu'elle ne devrait pas jouer avec mon cœur... Bah ! » continua-t-il en se passant la main sur les yeux. « Qu'importe ? Tu sortirais d'une maison publique et tu m'arriverais salie par la luxure d'un régiment, que je me mettrais à tes genoux et que je t'adorerais... »

— « Et voilà les madrigaux qu'il trouve toute la journée, » s'écria Colette en riant comme une enfant et se renversant sur les coussins. « Hé bien ! René, parlez-lui aussi de moi. Dites-lui dans quelle colère j'étais contre lui hier au soir parce qu'il était parti sans me dire adieu... Et il ne m'a pas écrit, et je suis revenue. Oui, c'est moi qui suis revenue la première. Ah ! si je ne t'aimais pas, est-ce que je ne te laisserais pas t'en aller, espèce de sauvage?... » — Et elle prit l'écrivain par les cheveux. Les coins de sa bouche se rabaisèrent, ses dents se serrèrent, son visage exprima ce qu'elle éprouvait réellement pour Claude, une sensualité cruelle, cette sensualité qui pousse une femme à martyriser l'homme dont elle ne peut pas fuir les caresses. Il y a eu, dans l'histoire, des reines qui ont aimé ainsi et fait couper la tête aux amants qui exerçaient sur elles ce pouvoir étrange de parler à la fois à leur désir et à leur haine. René répondit doucement :

— « C'est vrai que j'étais inquiet de lui hier au soir, et que vous avez été bien dure... »

— « La belle histoire ! » fit Colette en riant de son plus mauvais rire. « Je vous ai déjà dit que vous le gobiez... Moi, j'en suis revenue, depuis le jour où il m'a menacée de se tuer, et je suis arrivée ici comme j'étais, en robe de théâtre, sans même ôter mon rouge... Et je l'ai trouvé qui corrigeait des épreuves !... »

— « Mais c'est le métier, » répliqua Claude. « Tu joues bien un rôle gai avec un chagrin dans le cœur !... »

— « Qu'est-ce que cela prouve ? » dit-elle aigrement, « que nous sommes deux cabotins ; seulement je t'accepte comme tu es, et toi, non... »

Tandis qu'elle continuait, taquinant Claude avec cette lucidité féroce qu'une maîtresse rancunière possède à son service contre l'homme avec qui elle a dormi cœur à cœur, René avait avisé sur le bureau de son ami un de ces annuaires de la société qui, sous le titre de *High-life*, contiennent l'adresse de toutes les personnes attachées de près ou de loin à la vie élégante. Il l'avait pris, et il le feuilletait en disant, avec l'embarras de son petit mensonge dans le regard et dans la voix :

— « Tiens ! votre nom n'est pas là, Claude ? »

— « Par exemple, » fit Colette, « je le lui défends bien. Il ne fréquente que trop tous ces gens de cercle... »

— « Je croyais que vous aimiez assez la conversation de ces messieurs, » dit Claude.

— « Fine allusion ! » répliqua-t-elle en haussant ses jolies épaules ; « mais c'est leur affaire, à eux, d'être chics. Ils savent s'habiller, jouer au tennis, monter à cheval et parler sport, et toi, tu ne seras jamais qu'un gommeux avec une tête de savant... Ah ! si je pouvais te revoir comme il y a huit ans, lorsque je sortais du Conservatoire et que tu m'as été présenté !... C'était dans un restaurant au coin de la rue des Saints-Pères. J'étais venue déjeuner avec ma mère et Farguet, mon professeur... Tu étais si gentil, dans ton coin, avec ton air de

sortir d'une cellule et d'ouvrir tes grands yeux sur la vie !... Tiens, quand nous nous sommes mis ensemble, ç'a été à cause de cela... Vous verra-t-on au théâtre ce soir ? » ajouta-t-elle comme René se levait, reposant le livre ; il venait d'y trouver ce qu'il cherchait, l'adresse de Mme Moraines, laquelle demeurait rue Murillo, près du parc Monceau. — « Non ? Demain alors, et surtout tâchez de ne pas devenir comme lui un coureur de soirées... Avec cela qu'elles sont propres, tes femmes du monde !... Il y en avait une qui me faisait les yeux doux hier au soir... Tenez, voyez sa figure... Vous ne serez pas plus tôt parti qu'il se fâchera... Il croit que ça convient à son genre de beauté... » ajouta-t-elle en allumant une nouvelle cigarette. « Adieu, René. »

— « Elle est comme cela devant vous, » disait Claude en reconduisant son ami, quelques minutes plus tard, jusque dans l'antichambre d'en bas, « mais si vous saviez comme elle peut se montrer gentille, bonne et tendre quand nous sommes seuls ! »

— « Et Salvaney ? » interrogea étourdiment le jeune homme.

— « Hé bien ! » dit Claude en pâlisant, « elle était allée chez lui voir des gravures pour son prochain rôle. Elle m'a juré qu'il ne s'était rien passé entre eux... Avec les femmes, tout est possible, même le bien, » ajouta-t-il en serrant les doigts de René d'une main qui tremblait un peu... « Que voulez-vous ? je la croirai toujours quand elle me parlera avec une certaine voix. »

## VII

### PROFIL DE MADONE

« Se peut-il qu'un homme d'esprit et de cœur en descende là ? » se disait René après avoir quitté son malheureux camarade ; et encore, songeant au délicat visage de Colette : « Elle



est bien jolie... Mon Dieu ! si l'on pouvait fondre la beauté d'âme d'une enfant comme Rosalie avec cette grâce de geste, cette élégance et ce je ne sais quoi !... » Mais cette fusion des deux beautés : celle de l'âme, sans laquelle la femme est plus amère que la mort au cœur demeuré chrétien par son Idéal ; celle des yeux, et, pour tout dire, du décor, sans laquelle le brillant du désir et son charme païen s'évanouissent, cette harmonie complète et suprême ne se rencontre-t-elle pas dans des créatures à qui les hasards de la naissance et de la fortune ont fait un milieu de naturelle aristocratie et qui ont assez de finesse en elles pour valoir autant que ce milieu ? Mme Moraines n'était-elle pas ainsi ? Telle l'avait devinée du moins le poète par son impression première, et il se complut à raviver cette impression par le raisonnement. Oui, cette femme délicieuse, dont le fantôme passait sur son souvenir comme une caresse, possédait ce double charme : une grâce des gestes et de la toilette supérieure à celle de l'actrice, une grâce du cœur égale à celle de Rosalie. Ses fines manières, sa voix douce, la noblesse de sa conversation, le révélaient du premier coup. René marchait parmi ces pensées, en proie à une sorte de mirage qui le rendait étranger aux sensations environnantes. Il se réveilla de ce somnambulisme sentimental au sortir du pont des Invalides et dans le milieu de l'avenue d'Antin. Ses pieds l'avaient mené, automatiquement, sur le chemin du quartier où vivait cette Suzanne, dont l'image s'évoquait, depuis le matin, au terme de toutes ses rêveries. Il sourit à l'idée qu'il avait fait autrefois de véritables pèlerinages vers cette rue Murillo, lorsque Gustave Flaubert y habitait. René admirait si profondément l'auteur de *la Tentation*, que de contempler la maison du fort et rare écrivain avait été une des émotions de sa jeunesse littéraire. Qu'il était loin maintenant de cette époque, et quel ravissement, si on lui avait prédit alors que cette même rue le verrait passer, allant rendre visite à une femme si pareille à ses plus intimes chimères !... Irait-il dès aujourd'hui ? La question se posa de nouveau devant lui avec une précision d'autant plus nette que le temps

avançait. Encore un tour de l'aiguille sur le cadran, et il serait cinq heures, et il pourrait la voir... Il pourrait!... La réalité de ce possible s'imposa si vivement à sa pensée que toutes les objections de la timidité surgirent à la fois. « Non, » se répéta-t-il, « je n'irai pas. Elle serait étonnée de me voir si vite. Elle m'a dit de venir parce qu'elle savait que les autres m'avaient invité. Elle ne voulait point paraître moins gracieuse... » Ce qui lui avait semblé, chez ces autres, une banalité devenait une délicatesse quand il s'agissait de la femme qu'il se prenait à aimer sans le savoir lui-même. En découvrant ainsi un motif de plus pour la distinguer parmi toutes celles qu'il avait rencontrées la veille, il se trouva plus faible contre son désir de se rapprocher d'elle. Presque instinctivement, il héla un fiacre et rentra rue Coëtlogon, où il commença de s'habiller. Sa sœur était sortie, Françoise occupée à son dîner. Il vaqua aux soins minutieux que les jeunes gens prennent d'eux-mêmes, dans ces moments-là, par une puérité de coquetterie pire que celle des femmes, sans avoir encore le courage de se dire nettement : « J'irai rue Murillo ; » et maintenant ce n'était plus à sa timidité qu'il demandait de la force contre le désir qui grandissait, grandissait en lui. L'aspect de sa chambre venait soudain de lui rappeler Rosalie. Avec la probité sentimentale naturelle au cœur tout jeune, il s'appliqua longuement à se représenter ses devoirs envers la pauvre enfant. « Si elle recevait à mon insu un homme qui lui plût comme me plaît Mme Moraines, qu'en penserais-je?... » — « Mais, » reprenait la voix tentatrice, « tu es un artiste, tu as besoin de sensations nouvelles, d'une expérience du monde. Est-ce que tu vas chez Mme Moraines pour lui faire la cour?... » En ce moment il déboucha, afin d'en jeter deux gouttes sur son mouchoir, un flacon de *white rose* qu'il avait sur sa table de toilette. Le pénétrant arôme fit courir dans ses veines cette espèce de frisson, cette chaude ondée du désir, ivresse et tourment de la passion naissante chez les natures, comme la sienne, ardentes et contenues. Depuis qu'il aimait Rosalie, il était redevenu entièrement

chaste, par un scrupule de fiancé secret. Toute sa réserve de jeunesse fut remuée à la fois par ce parfum, à travers lequel il revit ce qu'il y avait de moins idéal dans la femme à propos de laquelle il essayait de se donner à lui-même des motifs intellectuels d'admiration : sa nuque dorée, sa bouche rouge aux dents blanches, sa gorge, ses épaules et la nudité de son bras sur laquelle blondissait comme un duvet d'or. — Que pouvait l'idée de la loyauté à l'égard de Rosalie contre ces visions ? Il était cinq heures. René sortit, remonta dans le fiacre et dit au cocher : « Rue Murillo. » Tout le long de la route il ferma les yeux, tant était douloureuse l'acuité de sa sensation d'attente. Il s'y mêlait de la honte pour sa propre faiblesse, une appréhension de l'inconnu, une joie profonde à la pensée qu'il allait revoir ce visage aux traits menus, — enfin un peu de cette folle espérance, d'autant plus grisante qu'elle est plus indéterminée, qui pousse cet âge sur des routes nouvelles, simplement parce qu'elles sont nouvelles. L'impression de la durée, si nécessaire à l'homme fait qui a jugé la vie et qui la sent si courte, est odieuse aux jeunes gens. Ils sont changeants et par suite perfides, comme ils ont vingt-cinq ans, par le plus naïf des instincts de leur être. Celui-ci, qui valait mieux que beaucoup d'autres, avait déjà irréparablement trahi en pensée la jeune fille dont il se savait aimé, quand sa voiture le déposa devant la porte de cette Suzanne, entrevue la veille une heure. Il aurait marché sur le cœur de Rosalie plutôt que de ne pas franchir cette porte maintenant. Si d'ailleurs ce souvenir lui revint une dernière fois, il dut se dire le : « Elle ne le saura pas... » de toutes les trahisons de cet ordre, et il passa outre.

La maison où habitait Mme Moraines offrait cet aspect compliqué, grâce auquel les architectes modernes des quartiers élégants donnent une demi-physionomie d'hôtel privé à de simples constructions de rapport, distribuées en appartements. Elle était haute, avec une profusion de fenêtres de style, et séparée de la rue par une cour que fermait une grille. La loge du concierge consistait en une sorte de pavillon

gothique, situé précisément au centre de cette grille; et quand René demanda si Mme Moraines était à la maison, il put voir, à l'intérieur de cette loge, une pièce plus lustrée, plus cirée et mieux meublée que le salon des Offarel dans les soirs de grande réception. L'ancien soldat décoré de la Médaille militaire à qui ce pavillon servait d'Invalides aurait répondu négativement à la question du jeune homme, que ce dernier lui aurait presque dit merci, tant son émotion était soudain devenue pénible, à force d'être intense. Il entendit ces mots : « Au fond de la cour, la porte en face, et au second. » Il gravit les marches d'un perron, puis s'engagea dans la cage d'un escalier de bois que garnissait un tapis à nuances douces. L'atmosphère de cet escalier était tiède, comme celle d'une chambre. Des plantes vertes, de-ci de-là, tordaient leur feuillage, qu'éclairait le gaz, allumé déjà. Des chaises étaient placées à chaque tournant de palier, sur lesquelles le jeune homme s'assit à deux reprises. Ses jambes tremblaient. S'il avait pu se faire illusion jusque-là sur le genre d'intérêt qui l'entraînait du côté de Mme Moraines, il devait comprendre, à constater le trouble nerveux où le jetait l'approche de cette femme, que cet intérêt n'avait rien de commun avec la simple curiosité. Il agissait cependant comme en un songe. C'est ainsi qu'il pressa le timbre de la porte, qu'il écouta le domestique approcher, qu'il lui parla, et, avant qu'il eût pu reprendre ses esprits, il entra, conduit par cet homme, dans le petit salon où se tenait la dangereuse personne dont il subissait à ce point le charme ensorceleur, sans rien connaître d'elle que sa beauté. Mais où aurait-il appris que cette beauté n'est si souvent qu'un mensonge, pire que les autres, quand on veut apercevoir en elle autre chose qu'une ligne, un contour, une apparence?... — Il aurait, dans sa fantaisie, dessiné un cadre à cette rare et noble beauté, qu'il n'en aurait pas rêvé un autre que celui où la jeune femme lui apparaissait pour la seconde fois. Elle était assise et en train d'écrire, à la lueur d'une lampe que voilait un abat-jour de dentelle. Autour du bureau verdoyait un lierre planté dans

une jardinière basse, et qui enlaçait son feuillage à un treillis doré. Il y avait dans ce petit salon la profusion de bibelots et d'étoffes nécessaires à toute installation moderne. L'inévitable chaise longue garnie de ses coussins, la mignonne vitrine encombrée de ses japonaiseries, les photographies dans leurs cadres filigranés d'argent, les trois ou quatre tableaux de genre, les boîtes de laque et les saxes sur la petite table garnie de son tapis de soie ancienne, les fleurs éparses de-ci de-là, — qui ne connaît ce décor, d'un raffinement si habituel dans le Paris contemporain, qu'il en est devenu banal? René n'avait jamais vu le monde qu'à travers les romans d'écrivains d'il y a cinquante ans, comme Balzac, ou d'auteurs plus modernes qui ne sont jamais allés dans un salon, et l'ensemble de cette pièce, tout entière harmonisée dans la demi-teinte, était pour lui comme la révélation d'une délicatesse personnelle à la femme qui avait présidé à cet arrangement. Le charme de cette minute fut d'autant plus irrésistible que la madone de ce sanctuaire parfumé de fleurs, éclairé doucement, attiédi par un feu paisible, le reçut avec un sourire et des yeux qui détruisirent du coup les angoisses puériles de sa première timidité. Les hommes à qui la nature a départi cet inexplicable pouvoir de plaire aux femmes, indépendamment des qualités d'esprit et de cœur, même des qualités physiques, ont à l'âme comme des antennes morales pour les avertir, dès l'abord, des impressions qu'ils produisent. Le poète, malgré son ignorance absolue et du caractère de Suzanne et des usages de son monde, comprit qu'il avait bien fait de venir. Cette évidence détendit ses nerfs malades, et il put s'abandonner entièrement à la douceur qui émanait pour lui de cette créature, la première de cette race qu'il lui eût été permis d'approcher. Il trouva, rien qu'à la regarder, qu'elle n'était pas la même femme que la veille. Elle venait de rentrer. Sans doute quelque occupation inévitable, peut-être la nécessité d'écrire aussitôt, lui avait seulement permis d'enlever son chapeau et de remplacer ses bottines par de petits souliers vernis, car elle gardait encore sa robe de ville,



toute sombre, avec un col droit comme celui de Colette; ses cheveux étaient de la même nuance que ceux de Colette, et tout simplement tordus sur sa tête. Elle sembla au jeune homme, sous cet aspect, plus voisine de lui, moins surhumaine, moins environnée de cette impénétrable atmosphère que développent autour d'une femme à la mode le grand apparat des toilettes et la cérémonie des réceptions. Les quelques caractères d'analogie avec l'actrice lui furent un charme de plus. Ils lui permettaient de mesurer la distance qui séparait les deux êtres, et il écoutait Suzanne dire, de cette voix qui avait été la veille sa plus irrésistible séduction :

— « Ah ! monsieur Vincy, comme vous êtes aimable d'être venu !... »

Ce n'était rien, cette formule banale. Mme de Sermoises aurait prononcé la même parole, et Mme Éthorel, et même la sèche Mme Hurault. Sur les lèvres de Mme Moraines, elle devint, pour celui à qui elle s'adressait, l'expression d'une sympathie vraie et profonde, d'une bonté absolue et d'une divine indulgence. C'est qu'un geste d'une grâce infinie accompagnait cette phrase, qu'un léger éclat de surprise avait passé dans ces clairs yeux bleus et que le sourire s'était fait plus séduisant encore. Quand René ne serait pas arrivé rue Murillo tout préparé à recueillir pieusement les moindres motifs d'admirer Suzanne davantage, cette dernière se serait emparée de lui par la seule flatterie que cette manière de le recevoir comportait pour la vanité de l'auteur. Les plus célèbres écrivains et les plus blasés sur la fausse idolâtrie des salons se laissent bien prendre à des amabilités de cet ordre. L'auteur du *Sigisbée* n'y vit d'ailleurs pas si loin. Il était venu, le cœur endolori par la crainte de déplaire, et il plaisait. Il avait éprouvé, depuis le matin, un désir passionné de revoir Suzanne, et il la revoyait, et elle était heureuse de le revoir. Elle laissa tomber de ces mêmes lèvres qui remuaient si joliment à chaque parole cette seconde phrase, en clignant un peu ses yeux :

— « Si vous avez répondu à toutes les invitations que vous

a values votre beau succès d'hier, vous avez dû avoir une rude journée? »

— « Mais je ne suis venu que chez vous, madame, » répliqua-t-il instinctivement. Il eut à peine prononcé ces paroles qu'il se sentit rougir. La signification de cette phrase était si limpide, le sentiment qu'elle traduisait si sincère, qu'il en demeura décontenancé, comme un enfant que la spontanéité de sa nature a entraîné à dire ce qu'il voulait tenir caché. N'y avait-il pas là une familiarité dont serait choqué cet être exquis, cette femme si délicate qu'aucune nuance ne devait lui échapper, si sensible que les moindres fautes de tact la faisaient certainement souffrir? Avec son teint de rose blonde et la soie claire de ses cheveux, avec ses prunelles d'un bleu pur et la grâce de sa taille, elle lui apparut, dans les quelques secondes qui suivirent son exclamation, comme une Titania auprès de laquelle il était, lui, comme une sorte d'obscur, de pesant Bottom. Il se vit aussi gauche d'esprit, à côté d'elle, qu'il aurait été gauche de corps s'il avait voulu reproduire la grâce d'un de ses gestes, de celui par lequel, en ce moment même, elle fermait son buvard de vieille étoffe et, de ses souples mains, mettait en ordre les menus objets dont s'encombraient le bureau. Un imperceptible sourire effleura sa bouche, tandis que le jeune homme jetait sa naïve exclamation. Mais comment eût-il vu ce sourire, puisqu'il baissait lui-même les yeux à cette minute? Comment eût-il deviné que sa réponse ne pouvait déplaire, puisque c'était justement celle que son interlocutrice attendait, qu'elle avait provoquée? René fit seulement cette constatation, que Mme Moraines était aussi bonne et douce qu'elle était jolie. Au lieu de se froisser, de se replier sur elle-même, elle alla comme au-devant du nouvel accès de timidité qu'il appréhendait, en répondant à sa sottise phrase :

— « Hé bien, monsieur, je mérite un peu cette préférence, qui me ferait bien des jalouses, si elle était sue, car personne n'admire votre beau talent autant que moi... Il y a dans vos vers une sensibilité si vraie et si fine... Voyez-vous, nous

autres femmes, nous ne jugeons guère par l'esprit ; c'est notre cœur qui critique pour nous... Et il est si rare que les auteurs d'aujourd'hui ne nous froissent pas en quelque point !... Que voulez-vous ? Nous restons fidèles au vieil Idéal... Ah ! je sais, ce n'est plus guère la mode aujourd'hui. C'est presque un ridicule. Mais nous bravons ce ridicule... Et puis je tiens ces goûts de mon pauvre père. Ce fut toujours son vœu le plus cher de travailler au relèvement de la littérature dans notre malheureux pays. Je pensais à lui en écoutant vos vers. Il les eût tant aimés !... »

Elle s'arrêta, comme pour écarter de trop mélancoliques souvenirs. A l'accent dont elle avait prononcé le nom de son père, il eût fallu être un monstre de défiance pour ne pas croire qu'une plaie inguérissable saignait en elle, chaque fois qu'elle pensait au célèbre ministre. Ce qu'elle venait d'en dire étonna bien un peu René. Il se rappelait le cruel article de Sainte-Beuve vieillissant contre un projet de loi sur la librairie élaboré par Bois-Dauffin, et le souvenir de cet homme d'État lui représentait un des ennemis jurés de la littérature, comme la politique en compte par milliers. Il professait en outre une horreur profonde pour l'idéalisme conventionnel auquel venait de faire allusion Mme Moraines. Ses deux auteurs préférés étaient ; en poésie, Théophile Gautier, pour la forme carrée de sa strophe et la précision de ses métaphores ; le dur Flaubert, en prose, pour la netteté métallique du style et l'impersonnalité volontaire de l'œuvre. Mais que Suzanne vit dans son père un protecteur éclairé des Lettres, cela lui plaisait en lui prouvant la droiture de son cœur de fille. Cela lui plaisait aussi qu'elle caressât dans sa pensée la chimère d'un art tout en délicatesses presque mièvres. Une telle façon de comprendre la beauté suppose, quand elle est sincère, une réelle pureté intérieure. — Quand elle est sincère ?... — René se fût méprisé de se poser seulement une telle question en présence de cet ange qui semblait à peine peser sur son fauteuil, et dont les yeux se noyaient de songe. Il balbutia, plutôt qu'il ne répondit, une phrase aussi vague que celle dont Mme Mo-

raines avait habillé sa pensée, parlant du sentiment exquis des femmes en littérature, lui, l'admirateur forcené non seulement de Gautier, mais de Baudelaire! Fut-elle assez fine pour comprendre à son accent qu'elle ferait fausse route si elle insistait? Ou la profonde ignorance dans laquelle, comme tant de ses pareilles, elle se laissait vivre, ne lisant jamais que le journal et quelques mauvais romans en chemin de fer, la rendait-elle incapable de soutenir une conversation de cet ordre, avec des noms à l'appui? Toujours est-il qu'elle ne s'attarda point sur ce sujet périlleux, et qu'elle passa vite de cette question de l'Idéal dans l'art à cet autre problème, plus féminin, de l'Idéal dans l'amour. Elle sut prendre, en prononçant ce mot : « l'Amour, » dans lequel se résument tant de choses contradictoires, une physionomie si discrète que René eut comme la délicieuse émotion d'une confiance échangée. C'était là une matière réservée et sur laquelle cette femme, évidemment supérieure à toute galanterie, devait se taire quand elle n'était pas en plein courant de sympathie.

— « Ce qui me plaît encore tellement dans *le Sigisbée*, » disait-elle, avec sa voix d'une musique fine, « c'est la foi dans l'amour qui s'y révèle, et l'horreur des coquetteries, des mensonges, de toutes les vilenies qui déshonorent le plus divin des sentiments de l'âme humaine... Oui, croyez-moi, » ajouta-t-elle en appuyant son front sur sa main par un geste de réflexion profonde, et elle enveloppait le jeune homme d'un regard si sérieux qu'elle semblait y mettre toute sa pensée. « Croyez-moi, le jour où vous douterez de l'amour, vous cesserez d'être poète... Mais il y a un Dieu pour veiller sur le génie... » continua-t-elle avec une espèce d'exaltation contenue. « Ce Dieu ne permettra pas que les magnifiques dons qu'il vous a prodigués soient stérilisés par le scepticisme... Car vous êtes religieux, j'en suis sûre, et bon catholique? »

— « Je l'ai été, » répondit-il.

— « Et maintenant? » fit-elle avec une expression presque souffrante de son visage.

— « J'ai bien des journées de doute, » répliqua-t-il avec simplicité. Elle se tut, et lui se mit à regarder, sans parler et avec une admiration stupide, cette femme qui trouvait en elle, parmi le tourbillon de la vie élégante, de quoi respirer dans une atmosphère de si hautes, de si généreuses idées. Il ne se dit pas qu'il y a quelque chose d'avalissant, de dégradant, un cabotinage sentimental de l'ordre le plus bas, à étaler ainsi, devant un inconnu, — et qu'était-il pour elle? — les plus vivantes d'entre les convictions du cœur. Lui qui connaissait pourtant dans son oncle, l'abbé Taconet, un exemplaire accompli d'une âme vraiment chrétienne, il ne fut pas étonné que Mme Moraines eût mêlé ensemble, dans une même phrase, deux choses aussi complètement étrangères l'une à l'autre : la croyance en Dieu et le don d'écrire des pièces de théâtre en vers. Il ne savait rien, sinon que, pour entendre cette voix lui parler encore, pour surprendre dans ces yeux bleus cette expression de foi profonde, pour regarder ces lèvres sinueuses se mouvoir, pour sentir la présence de cette femme auprès de lui, longtemps, toujours, il aurait, dès cette minute, affronté les pires dangers. A travers ce silence, le bruit de la théière que le domestique avait apportée dans un coin du petit salon, aussitôt René introduit, se fit plus perceptible. Suzanne passa sur ses yeux sa main dont les ongles brillèrent; elle eut un sourire qui semblait demander pardon pour elle, pauvre ignorante, d'avoir osé aborder d'aussi sérieux problèmes devant lui, un<sup>i</sup> si grand esprit; puis elle reprit, avec la grâce que les femmes savent mettre à ces enfantines voltes-faces, quand elles vous offrent une rôtie après vous avoir parlé de l'immortalité de l'âme :

— « Mais vous n'êtes pas venu ici pour écouter un sermon, et moi, j'oublie que je ne suis qu'une femme du monde... Voulez-vous une tasse de thé?... Allons, venez m'aider à le préparer... »

Elle se leva. Son pas était si léger, si souple, et René se trouvait dans un état de si complet ensorcellement, que cette démarche à peine appuyée lui parut quelque chose d'unique,



comme si les moindres gestes de cette femme eussent continué la délicatesse de sa conversation. Il s'était levé aussi, et il dut se rasseoir près de la petite table sur laquelle chantait l'eau de la bouilloire. Il la regardait, en train de faire adroitement aller et venir ses mains fines, des mains soignées comme des objets, parmi les fragiles porcelaines dont le plateau était surchargé. Et elle causait, mais, cette fois, de toutes sortes de menus détails de la vie, versant le thé très noir d'abord dans la tasse et lui racontant d'où elle avait ce thé, — puis l'eau bouillante, et le questionnant sur la manière dont il préparait son café, quand il voulait travailler. Elle finit par s'asseoir elle-même à côté de lui, après avoir disposé pour tous deux les serviettes où mettre les tasses, les assiettes des rôties, les tranches de gâteaux, le pot de crème. C'était une vraie dinette de pensionnaire qu'elle avait improvisée de la sorte, avec cette intimité de gâterie où excellent les femmes. Elles savent si bien que les plus farouches ont des besoins enfantins d'être câlinés, enveloppés de petits soins, et qu'avec cette monnaie de la fausse affection elles leur prendront le cœur si vite ! Suzanne interrogeait le poète maintenant. Elle se faisait raconter les impressions qu'il avait éprouvées à la première représentation du *Sigisbée*. Elle achevait son œuvre de séduction en le contraignant de parler sur lui-même. Toute sauvagerie avait disparu de René, auquel il semblait qu'il connaissait cette femme depuis des jours et des jours, tant cette première visite la gravait plus avant dans son cœur à chaque minute. Ce fut donc la plus cruelle sensation du réveil d'un divin songe, lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à un nouvel arrivant :

— « Ah ! Quel ennui !... » fit Suzanne presque à voix basse. Comme cette exclamation fut douce au poète, grâce au pli triste du sourire et au coquet haussement d'épaules qui l'accompagnait ! Et il se leva pour prendre congé, non sans que Mme Moraines l'eût présenté au visiteur importun :

— « Monsieur le baron Desforges, » dit-elle, « Monsieur Vincy... »

L'écrivain eut le temps de dévisager un homme de taille moyenne, très bien pris dans le drap pelucheux d'une redingote ajustée. Cet homme pouvait avoir aussi bien cinquante-cinq ans que quarante-cinq, — en réalité, il en avait cinquante-six, — tant sa face immobile se laissait peu déchiffrer. La moustache était demeurée blonde encore. Les cheveux, devenus franchement gris, indiquaient par leur couleur que le baron ne mettait aucune vaine coquetterie à cacher son âge, et par leur épaisseur, qu'il avait su éviter l'universelle calvitie parisienne. La face était seulement un peu plus sanguine que ne le comportait l'élégance générale du personnage. Ses yeux clairs sondèrent René avec ce regard d'une acuité indifférente que les diplomates de profession recherchent volontiers, et qui semble dire à l'homme ainsi examiné : « S'il me plaisait de vous connaître, je vous connaîtrais. Je ne daigne pas. » Était-ce la sensation de ce regard ? Était-ce simplement la contrariété de voir interrompue une heure exquise ? Le poète éprouva une antipathie immédiate et profonde pour le nouveau venu, qui s'était, à son nom, incliné sans qu'un mot laissât deviner s'il savait ou s'il ignorait qui était l'écrivain. Mais qu'importait à ce dernier, puisque Mme Moraines avait encore trouvé le moyen de lui dire, en lui envoyant un dernier salut du sourire et de la main :

— « Et merci de votre bonne visite. J'ai été si heureuse de me trouver chez moi... »

Heureuse ? — Et quel terme emploierait-il, lui qui, dans une griserie indéterminée et toute voisine des larmes, venait de sentir, en descendant l'escalier de la maison où vivait cette femme délicieuse, qu'avant ce jour et avant cette heure il n'avait jamais aimé ?

## VIII

## L'AUTRE PROFIL DE LA MADONE

— « Mais c'est le petit poète de Mme Komof... » dit Suzanne, aussitôt que la porte se fut refermée sur le jeune homme. La manière dont elle répondait, par avance, à une interrogation devinée sur le visage du visiteur marquait la place occupée par ce dernier dans l'intimité de la maison. Et, avec ce sourire gai de petite fille qu'elle savait prendre, un de ces sourires auxquels les hommes les plus défiants croiront toujours, car ils ont vu leur sœur sourire ainsi, elle continua :

— « C'est vrai, vous avez boudé la comtesse, hier... J'étais jolie, jolie... Je vous aurais fait honneur. J'avais la coiffure que vous aimez. J'espérais vous voir quand même. On m'a présenté ce jeune homme, qui est l'auteur de la pièce. Le pauvre garçon est venu me mettre des cartes. Il ne savait pas mes heures, et il est monté. Ah ! Vous lui avez rendu un fier service en le débarrassant de sa corvée. Il n'osait plus s'en aller... »

— « Vous voyez bien que j'avais raison de désapprouver cette soirée, » dit le baron. « Et voilà un nouvel homme de lettres dans le monde ! Il est venu chez vous. Il ira chez telle ou telle de vos amies. Il reviendra. On l'invitera. On parlera devant lui, comme devant vous ou devant moi, sans réfléchir qu'au sortir de votre maison il s'en ira, par vanité, entretenir quelque bureau de rédaction ou quelque café des potins qu'il aura surpris ainsi... Et puis les femmes du monde s'étonneront de se trouver imprimées toutes vives dans quelque chronique à scandale ou dans un roman à clef !... Les écrivains dans les salons, voilà une des plus sottes manies de la société d'aujourd'hui. Nous leur faisons du tort en leur prenant leur temps, ils nous font du mal en nous diffamant. On me racontait ce joli mot, l'autre jour, de la fille d'un des

confrères de ce monsieur qui aide son papa dans ses livres : — « Nous n'allons jamais dans le monde sans en rapporter « deux pages de notes utiles. » — « Moi, j'en suis à comprendre ce goût de causer devant des phonographes, — et des phonographes bêtes et méchants!... »

— « Ah! » dit Suzanne en prenant la main du baron entre les siennes et le regardant avec des yeux où se lisait une admiration trop vive pour n'être pas sincère, « que je suis heureuse de vous avoir rencontré pour me diriger dans la vie! Quel coup d'œil vous avez, quelle finesse!... »

— « Un peu de jugeotte, » repartit Desforges en hochant la tête, « cela empêche de commettre les trois quarts des mauvaises actions qui ne sont que des bêtises. Toute ma science de la vie, c'est d'essayer de jouir de mon reste... Il est compté, ce reste... Savez-vous que j'aurai cinquante-six ans dans six jours, Suzanne? »

Elle secoua sa jolie tête blonde et s'approcha encore de qui venait, tout en parlant, de faire quelques pas de long en large à travers la chambre. Par un geste dont on n'aurait pu dire s'il était lascif ou pur, car une grande fille aurait mendié ainsi un baiser à son père, elle mit sous les lèvres du baron un de ses yeux d'abord, puis le coin de sa fine bouche, où se creusait une fossette.

— « Allons, » dit-elle, « voulez-vous du thé? Quand vous vous vantez de votre âge, c'est mauvais signe. Vous vous êtes ennuyé à la Chambre ou dans un conseil d'administration... »

En prononçant ces mots, elle avait marché vers la petite table, sur laquelle ses yeux purent rencontrer les deux tasses de son goûter avec René. Se souvint-elle alors du rôle de madone qu'elle avait joué à cette place, un quart d'heure auparavant, et du beau jeune homme à qui elle avait prodigué les grâces les plus délicates de ses attitudes? Si cette pensée traversa son front lisse et que ses cheveux blonds encadraient de leurs bandeaux clairs, éprouva-t-elle un peu de honte, — quelque regret du moins que le poète fût parti, ou bien une impression malicieuse, comme ces hardies comédiennes en

ressentent dans leurs minutes d'intime hypocrisie ? Elle prépara le thé avec le même soin qu'elle avait mis tout à l'heure à ce savant dosage. Le baron s'était très naturellement abandonné dans le fauteuil où René avait pris place. Suzanne de son côté s'assit sur la chaise qu'elle occupait auprès du jeune homme, et elle écoutait Desforges causer. Cet homme aimable avait le défaut de dogmatiser par instants. Il savait la vie ; c'était sa grande prétention, et justifiée. Il y mettait seulement un peu trop de prix.

— « C'est vrai que la séance au Palais-Bourbon a été cruelle, » disait-il. « J'y ai assisté pour entendre cet excellent de Sauve partir à fond contre le ministère. Il croit aux discours encore, aux triomphes oratoires dans le Parlement. Quant à moi, depuis que j'ai refusé d'être ministre au Seize Mai, c'est entendu, je suis un sceptique, un frondeur, un pessimiste... On veut encore de moi sur les listes électorales, parce que mon grand-père a été préfet sous le grand Empereur, et moi, conseiller d'État sous l'autre... Le nom fait bien au bas d'une affiche... Quant à m'écouter, c'est une autre affaire. Et ils ont une peur de moi ! Au cercle, quand j'y passe vers les cinq heures, ils sont là une demi-douzaine de mes jeunes et de mes vieux amis qui restaurent la monarchie en regardant passer les femmes, l'été, sur la terrasse, ou l'hiver, dans le fond du salon, entre deux parties de besigue... J'arrive... Si vous voyiez leur mine, et comme ils changent vite de conversation !... Toujours la jugeotte... Je serais allé leur dire quelques vérités, aujourd'hui, pour me soulager, mais j'ai mieux aimé passer rue de la Paix, et prendre vos boucles d'oreilles qui devaient être prêtes... »

Il sortit de sa poche un petit écrin, à l'intérieur duquel ne se trouvait aucune marque qui pût donner l'adresse du joaillier, et il le tendit, tout ouvert, à la jeune femme, en faisant jouer les feux des diamants, deux pierres de la plus rare beauté qu'elle regarda, elle aussi, avec un éclair dans ses prunelles. L'écrin passa des mains du baron dans les siennes, et, après une minute de cette contemplation, elle referma la mignonne



boîte, qu'elle glissa parmi d'autres objets, sur une encoignure, à côté d'elle. Rien que ce geste eût suffi à prouver combien elle était habituée à de semblables cadeaux. Puis elle tourna vers Desforges son joli visage rose de plaisir.

— « Que vous êtes bon ! » dit-elle.

— « Ne me remerciez pas. C'est de l'égoïsme encore, » fit ce dernier, visiblement heureux du succès que les boucles d'oreilles avaient obtenu auprès de Suzanne. « C'est moi qui vous suis redevable de ce que vous voudrez bien porter ces pauvres pierres. J'aime tant à vous voir belle... Ah ! » continua-t-il, « j'oubliais de vous dire. Le fameux porto rouge dont je dois vous céder la moitié est arrivé. Et, pour comble de chances, le joli Watteau dont vous avez envie?... Nous l'aurons pour un morceau de pain. »

— « Demain, rue du Mont-Thabor, vous ne m'empêcherez pas de vous remercier, » répondit-elle en lui lançant un regard ; — « à quatre heures, n'est-ce pas ? » — Et elle baissa les paupières. Si, doué du pouvoir de seconde vue, le pauvre René, qui revenait chez lui en ce moment même, enivré d'idolâtrie, l'avait aperçue à travers l'espace, sans rien entendre de la conversation, il aurait certes trouvé sur ce noble visage l'expression de la plus divine pudeur. Sans doute, pour le baron, ces paupières baissées et le regard d'auparavant représentaient des souvenirs d'un ordre moins pur ; car ses yeux, à lui, s'allumèrent, le sang afflua sur ses joues, dont la couperose révélait l'amour de la chère trop délicate, vice dangereux que Desforges manœuvrait comme il faisait tout dans la vie : « Je suis, » disait-il, « un équilibriste de la goutte et de l'ataxie... » Il flatta de la main sa moustache, et avec un ton de voix un peu plus lourd, où sa maîtresse put deviner, une fois de plus, combien elle était puissante sur les sens de ce viveur vieillissant, il reprit, changeant le tour de la causerie :

— « Qui avez-vous à l'Opéra ce soir ? »

— « Mais Mme Éthorel, toute seule. »

— « Et comme fond de loge ? »

— « Mon mari d'abord. Éthorel s'est excusé... Crucé, naturellement. »

— « Ce que cette liaison a dû lui rapporter, rien qu'en commissions! » exclama Desforges. « Il vient encore de lui servir un cartel Louis XIV qu'elle a payé vingt mille francs. Je parierais qu'il en a touché dix mille... »

— « Quel brigand! » s'écria Suzanne.

— « Elle est si sotte, » dit le baron, « et puis Crucé s'y connaît, et ce pauvre Éthorel, s'il ne l'avait pas, payerait aussi cher des bibelots de quatre sous... Tout est pour le mieux dans le meilleur des demi-mondes... Et puis? »

— « Le petit de Brèves et vous... Bon! » fit-elle en interrompant son discours pour tendre l'oreille. « Quelqu'un entre, vous savez; je connais si bien ma maison. » Et, comme pour René tout à l'heure, elle ajouta, en regardant le baron avec une moue coquette : « Mon Dieu! quel ennui!... » Puis tout haut, avec son rire d'enfant : « Hé! ce n'est rien, c'est mon mari. Bonjour, Paul... »

— « Voilà un cri du cœur, » dit l'homme sur qui le domestique refermait la porte, un grand garçon à la fière tournure, aux beaux yeux francs, bien ouverts, dans un de ces visages d'une chaude pâleur bistrée qui révèlent l'énergie. Ses traits présentaient ce caractère de noble régularité qui ne se rencontre guère à Paris que dans la première jeunesse. Une physionomie de cette espèce, chez un homme de plus de trente-cinq ans, indique la paix d'une conscience irréprochable. Rien qu'à la manière dont Moraines regarda sa femme, il était facile de voir qu'il nourrissait pour elle un amour profond, comme, à la façon dont il serra la main de Desforges, la plus sincère sympathie se reconnaissait. Après avoir ri gaiement du mot de Suzanne, il ajouta, s'inclinant avec une gravité plaisante :

— « Suis-je de trop, madame, et dois-je me retirer? »

— « Voulez-vous du thé? » répondit simplement Suzanne. « Je vous avertis qu'il doit être froid. Merci oui, ou merci non? »

— « Merci non, » fit Moraines en se laissant tomber sur un des fauteuils, et, comme un visiteur qui se prépare à produire un effet, il jeta cette parole : « Il y a vraiment des maris trop bêtes, et je rougis pour la corporation... Vous connaissez l'histoire de Hacqueville, qu'on m'a racontée au cercle? » Et, avec une visible joie : « Non?... Hé bien! il ouvre par hasard, ce matin même, une lettre adressée à sa femme, et qui ne lui laisse aucun doute sur la vertu de la dame... »

— « Pauvre Mainterne, » s'écria Suzanne, « il aimait tant Lucie! »

— « Voilà le beau, » reprit Moraines avec l'accent de triomphe du conteur qui va étonner son auditoire, « c'est que la lettre n'était pas de Mainterne, elle était de Laverdin!... Lucie attelait à deux... Et devinez à qui Hacqueville va porter la lettre et demander conseil? »

— « A Mainterne, » dit le baron.

— « Tiens, Desforges, vous connaissiez le potin? »

— « Non, » fit l'autre, « mais c'était trop indiqué... Et qu'a dit Mainterne?... »

— « Vous pensez s'il est indigné. Enfin Lucie est chez sa mère. On parle d'un duel entre Hacqueville et Laverdin, dans lequel Hacqueville veut absolument que Mainterne l'assiste... Ce mari-là est-il bête, — plus bête que nature! Et il n'a pas un ami pour l'avertir... »

— « Il en trouvera, » dit le baron en se levant. « N'écrivez jamais, c'est la moralité de votre histoire... »

— « Vous ne dinez pas avec nous, Frédéric? » demanda Moraines.

— « Je suis engagé, » fit Desforges, « mais nous nous reverrons au théâtre. Mme Moraines a eu la bonne idée de me réserver une place... »

— « Dans votre loge... » reprit Paul, qui ne croyait pas dire si juste. Le baron, demeuré veuf depuis dix ans environ, et qui avait gardé sa baignoire à l'Opéra, la sous-louait pour une semaine sur deux à ses excellents amis. Seulement la sous-

location n'était jamais payée. Le mari ne se doutait pas plus de cette combinaison de sa femme qu'il ne se doutait de l'impossibilité où son ménage se fût trouvé d'aller comme il allait, avec les cinquante mille francs par an qu'ils avaient à dépenser. Les débris de la fortune de l'ancien ministre de l'Empire, qui n'avait quasi rien économisé dans quinze ans de grandes places, représentaient la moitié de ce budget annuel. Le reste était le produit d'une place de secrétaire général dans une compagnie d'assurances, procurée par Desforges. Malgré les observations de Suzanne, Paul n'avait pas perdu la déplorable habitude de s'extasier sur l'adresse de sa compagne à gouverner des revenus très médiocres pour le monde où les Moraines se maintenaient. Il était demeuré, grâce à la naïveté de sa confiance, l'homme qui dit à ses amis, en train de gémir sur la cherté croissante de l'existence : « Si vous aviez une ménagère comme moi ! Elle a une femme de chambre, une fée, qui lui fait les robes des grandes couturières !... Et un art pour dénicher les bibelots !... » — « Tu me rends ridicule, » lui disait Suzanne ; mais il l'aimait trop pour se priver de cet éloge, et encore à cette minute, aussitôt Desforges parti, son premier mouvement fut de venir à elle, de lui prendre les deux mains et de lui dire :

— « Que c'est bon de t'avoir un peu à moi tout seul !... Embrasse-moi, Suzanne. »

Elle lui tendit, de même qu'à Desforges, son œil mi-clos et le coin de sa bouche.

— « Quand on me raconte des infamies comme celle-là, » continua-t-il, « ça me fait froid au cœur, et puis tout chaud, quand je pense que j'ai eu le bonheur d'épouser une femme comme toi. Tiens, ma Suzanne, je t'adore !... »

— « Et vous allez me gronder, » dit-elle en échappant à l'étreinte par laquelle il essayait de l'attirer à lui. « Cette femme raisonnable, et dont vous êtes si fier, a fait des folies... Oui, » continua-t-elle en avisant l'écrin apporté par Desforges, « ces diamants dont je t'avais parlé, je n'ai pu y tenir, je les ai achetés... »

— « Mais puisque c'était tes économies sur ta pension... » répliqua Paul. « Ah ! les belles pierres !... Veux-tu que je ne te gronde pas ?... Laisse-moi te les mettre... »

— « Tu ne sauras jamais, » répondit-elle en tendant à son mari une de ses mignonnes oreilles parée d'une simple perle rose qu'il dévissa très adroitement. Ce fut le tour ensuite de l'autre oreille et de l'autre perle. Il déploya la même dextérité à lui attacher les boutons de diamant. Il la touchait avec ces doigts robustes de l'homme, qui se font doux comme des doigts de jeune fille pour servir la bien-aimée. Elle prit, afin de se regarder, une petite glace ancienne à poignée d'argent ciselé, un présent de Desforges encore, qui traînait sur le bureau, et elle sourit. Elle était si jolie ainsi que Paul l'attira vers lui et l'embrassa longuement, cherchant sa bouche. D'ordinaire elle ne la refusait jamais. Trouvait-elle, dans les complications de sa nature, de quoi garder, par-dessous tout le reste, une espèce de sympathie physique pour ce beau et honnête garçon, qu'elle trompait d'une manière cruelle ? Quelle idée passa devant ses yeux, qui lui rendit soudain ce baiser insupportable ? Elle repoussa son mari presque brusquement, en lui disant :

— « Allons, laisse-moi, » et, pour corriger ce que son accent avait eu de trop dur, elle ajouta : « Entre vieux époux, c'est ridicule. Adieu, j'ai à peine le temps de m'habiller. »

Et elle passa dans sa chambre à coucher, puis dans son cabinet de toilette. De toutes les pièces de son intérieur, celle-ci révélait le plus complètement le profond matérialisme qui faisait le fond de cette nature. Sa femme de chambre, Céline, une grande fille brune aux yeux impénétrables, commença de la dévêtir, dans ce tiède gynécée, aussi capitonné, aussi opulent que celui d'une royale courtisane ; et qui l'aurait vue à ce moment aurait compris qu'elle était capable de tout pour conserver autour de sa personne cette atmosphère de suprême raffinement. A travers la chemise de batiste transparente, son corps se dessina, souple et robuste. Cette femme, si fine qu'elle en semblait fragile, était une de ces créatures à la



taille mince et aux hanches pleines, aux chevilles graciles et aux jambes musclées, aux poignets menus et aux bras solides, aux traits enfantins et à la gorge ferme, à qui leur robe sert de spiritualité, si l'on peut dire. Elle jeta un coup d'œil dans la grande glace qui garnissait le milieu de l'armoire, où s'empilaient, parmi les sachets, les merveilles de sa lingerie intime ; elle se vit jolie et se sourit de nouveau, avec un regard où passait la même idée qui, tout à l'heure, l'avait arrachée à la caresse de son mari. Sans doute cette idée n'était pas de celles qu'il lui plut d'admettre, car elle secoua sa tête, et, quelques minutes plus tard, ayant sur les épaules un peignoir de foulard bleu pâle, elle abandonnait cette tête aux mains de la femme de chambre, qui lui défit ses longs cheveux. Elle sentait sous ses pieds nus la douceur du duvet de cygne dont ses mules étaient doublées. L'eau qu'elle avait passée sur son visage avait achevé de la rendre à elle-même. Dans le miroir devant lequel on la coiffait, elle voyait tous les détails de ce cabinet qu'elle s'était complu à parer comme la vraie chapelle de son unique religion : sa beauté. Tout s'y reflétait, depuis le tapis aux douces couleurs et la baignoire de faïence anglaise, jusqu'à la large table de marbre, avec son lavabo d'argent et les mille outils compliqués des parures secrètes. Eut-elle à cette vue un ressouvenir des diverses conditions qui lui assuraient cette heureuse existence ? Toujours est-il qu'elle pensa à son mari et qu'elle se dit : « Le brave cœur !... » Les pierres qu'elle avait gardées aux oreilles jetèrent des feux, et, se rappelant Desforges, elle se dit presque dans la même pensée : « Le bon ami !... » Ces deux impressions si contradictoires se conciliaient dans cette tête dont les cheveux fins ondulaient sous l'écaille blonde, comme les deux faits se conciliaient dans sa vie. Les femmes excellent à ces mosaïques morales, qui cessent de paraître monstrueuses quand on en a suivi le tranquille et progressif travail. Cette Parisienne de trente ans était, certes, aussi parfaitement corrompue qu'il est possible de l'être ; mais, pour être juste à son égard, il faut ajouter aussitôt qu'elle ne le savait pas, tant elle

s'était bornée à subir les circonstances qui l'avaient menée, heure par heure, à ce degré singulier d'immoralité inconsciente.

Suzanne s'était laissé marier avec Paul Moraines, deux années avant la guerre de 1870, sans répulsion comme sans enthousiasme. Cela s'arrangeait ainsi entre les familles. Le vieux Moraines, sénateur depuis le début de l'Empire, appartenait au même monde que le vieux Bois-Dauffin. Paul, auditeur au Conseil d'État, beau danseur, charmant cavalier, paraissait fait pour elle comme elle paraissait faite pour lui. Bref, ils formèrent, pendant ces deux premières années, ce que l'on appelle en langue de salon le plus « joli ménage » : ce fut un tourbillon de bals, de soupers, de parties de théâtre, de chasses d'automne et de villégiatures d'été, dans lequel l'un et l'autre se complurent follement. Paul définissait lui-même le genre de relations qui l'unissaient à sa femme, à travers ces plaisirs continuels : « Tu es jolie comme une maîtresse, » lui disait-il en l'embrassant, dans le coupé qui les ramenait, vers une heure du matin. Le Quatre Septembre fit s'écrouler cette féerie. Les deux familles avaient vécu d'après le même principe, sur de gros traitements qui se trouvèrent du coup supprimés, sans que d'ailleurs cette diminution subite changeât rien aux habitudes. Jusqu'à sa mort, survenue en 1873, Bois-Dauffin demeura convaincu de la prochaine restauration d'un régime qu'il avait vu si fort, si bien muni d'hommes et si populaire. L'ancien sénateur, qui survécut peu à son ami, partageait les mêmes utopies. Paul avait, bien entendu, démissionné du Conseil d'État. Il possédait, plus encore que son père et que son beau-père, cette foi aveugle dans le succès de la cause, qui demeurera pour l'histoire le trait original du parti impérialiste. Suzanne, elle, qui n'avait de foi d'aucune sorte, eut en revanche, dès cette année 1873, la vision très nette de la ruine où ils marchaient, où ils couraient, elle et son mari, en vivant, comme ils faisaient, sur leur capital. C'était précisément l'époque où Frédéric Desforges commençait à s'occuper d'elle assidûment. Cet homme,

qui n'avait pas cinquante ans alors, était demeuré le représentant le plus brillant de la génération entrée dans le monde vers 1855, et qui eut pour chef de file le profond et séduisant Morny. Aux yeux de Suzanne, il gardait le prestige de sa légende d'élégance et des aventures que lui avait prêtées la chronique des salons. Il eut bien vite cet autre prestige d'une supériorité indiscutable dans la connaissance et le maniement de la société parisienne. Resté veuf et sans enfants après un court mariage, presque oisif, car son mandat de député ne l'intéressait que pour la forme; riche de plus de quatre cent mille francs de rente, sans compter son hôtel du cours la Reine, sa terre en Anjou et son chalet à Deauville, l'ancien favori du célèbre Duc avait le courage, si rare, de vieillir, — comme son protecteur avait eu celui de mourir. Il pensait à s'organiser une dernière liaison qui le conduisit vers la soixantaine en lui procurant une maîtresse désirable et commode, un intérieur à son goût et ce qu'il appelait son « emploi de soirée ». Il eut bientôt jugé la situation de Mme Moraines et calculé que c'était là exactement la femme qu'il rêvait : adorablement jolie, spirituelle, garantie de tout ennui probable de paternité par six années d'une union sans enfant, un mari avouable et qui ne deviendrait jamais un maître chanteur. Il mit en ligne ces divers avantages, le futé baron, et, petit à petit, en confessant Suzanne, en lui prouvant son attachement par la place obtenue pour Moraines, en lui faisant accepter des cadeaux après des cadeaux, en lui montrant ce tact exquis de l'homme mûr qui demande surtout à être toléré, il la conduisit au point où il désirait. Et cela se fit d'une manière si lente, si insensible, et, une fois établie, cette liaison devint quelque chose de si simple, de tellement mêlé au quotidien de l'existence, que la culpabilité de ses rapports avec Desforges échappait presque à Suzanne. Quel tort faisait-elle à Moraines, au demeurant ? N'était-elle pas sa femme et véritablement attachée à lui ? Quant au baron, c'est vrai qu'il suffisait à toute une portion de son luxe. Mais quoi ? Est-il défendu de recevoir des cadeaux ? S'il payait une note par-ci,

une note par-là, y avait-il quelqu'un au monde à qui cette complaisance portât préjudice? Elle était sa maîtresse, mais ces amours avaient pris un air de régularité qui les rendait presque conjugales. Elle était si bien habituée à ce compromis de sa conscience qu'elle se considérait, sinon tout à fait comme une honnête femme, du moins comme une personne très supérieure en vertu à nombre de ses amies dont elle savait les multiples intrigues. Si cette conscience lui adressait quelque reproche, c'était d'avoir, deux ans après le commencement de sa liaison avec Desforges, trompé ce charmant homme avec Raymond Casal, un clubman très à la mode, qu'elle avait enlevé, à l'époque des courses de Deauville, à une des femmes de son intimité. Mais ce personnage avait failli la compromettre d'une telle manière, elle avait si vite reconnu l'implacable égoïsme de l'homme à bonnes fortunes, qu'elle avait été trop heureuse de rompre tout de suite cette aventure. Elle s'était bien juré de s'en tenir aux douceurs de son ménage à trois, entre la gentilhommerie de Paul et le galant épicurisme du baron. Et elle s'y était tenue depuis lors, avec une telle correction d'attitude, que sa bonne renommée était défendue, autant qu'elle pouvait l'être dans la place enviée que lui faisait sa beauté. Elle avait des rivales trop habituées à chiffrer un budget pour ne pas savoir que les Moraines vivaient sur le pied de quatre-vingt mille francs de rente : « Et nous les avons connus presque ruinés, » ajoutaient ces bonnes personnes. « Calomnie !... » répondait le chœur des amis du baron, et il savait s'en assurer dans tous les mondes. « Calomnie !... » reprenait le chœur des naïfs, de tous ceux que dégoûte la multiplicité des infâmes racontars répandus chaque soir dans les salons. « Calomnie !... » ajoutait le chœur des indifférents qui savent qu'à Paris il n'y a, pour un sage, qu'un parti : avoir l'air de ne croire à rien de ce qui se répète et prendre les gens pour ce qu'ils se donnent.

La pensée des mille services que lui avait ainsi rendus Desforges avait sans doute traversé l'esprit de Suzanne au moment où elle se disait, assise devant sa table à toilette : « Le bon

ami!... » Pourquoi donc, tandis que sa femme de chambre lui passait aux jambes des bas d'une soie aussi fine que sa peau et garnis sur le cou-de-pied d'une dentelle ajourée, oui, pourquoi le visage du baron, intelligent et fatigué, cédait-il soudain la place à un autre visage, tout jeune, celui-là, encadré d'une barbe idéale, éclairé par des yeux d'un bleu sombre où se lisait toute l'ardeur d'une âme vierge et enthousiaste? Pourquoi, tandis que les mains agiles de Céline laçaient par derrière son corset de satin blanc, assorti à la robe, entendit-elle une voix intérieure lui murmurer, comme une musique, les quatre syllabes de ce nom : René Vincy? A quelle tentation secrète répondit-elle, tout en faisant courir la houpette de poudre sur ses seins et sur ses épaules : « N'y pensons pas! » Elle avait vu le jeune homme deux fois. Une femme comme elle, l'amie, presque l'élève du Parisien Desforges; elle, la plus positive des mondaines, et qui s'était vendue pour avoir toujours autour de sa beauté ce linge souple et parfumé, ces jupons de soie molle comme celui que la femme de chambre agrafait au bas du corset, et les innombrables délicatesses d'une grande vie de courtisane, oui, cette femme-là pouvait-elle se prendre aux yeux et aux paroles d'un poétereau de hasard, rencontré la veille, oublié aujourd'hui? Elle s'était dit : « N'y pensons pas!... » et elle y pensait de nouveau... Quelle étrange chose que, depuis la veille, elle ne pût pas secouer cette idée qu'il serait bien doux d'être aimée de lui! Si l'on avait prononcé devant elle cette formule démodée : — le coup de foudre... — elle aurait haussé avec un infini mépris ses blanches épaules, sur lesquelles elle disposait maintenant, après avoir mis sa robe des soirs d'Opéra, les rangs de perles de son collier. Cependant, de quel autre mot définir le rapide et brûlant passage d'émotion que la vue du jeune homme lui avait infligé durant la soirée de la comtesse, émotion qui continuait plus forte?... C'est qu'entre son mari — le brave cœur — et Desforges — l'excellent ami — Suzanne s'ennuyait depuis quelques mois, sans s'en rendre compte. Cette vie du monde et de l'élégance, objet de tous



ses sacrifices, lui devenait fade et comme insipide. Elle appelait cela : être trop heureuse. « Il me faudrait un petit chagrin, » disait-elle plaisamment. Le fait est qu'elle ressentait cette courbature intime que produit l'assouvissement continu, cette lassitude à la fois physique et morale qui s'observe surtout chez certaines femmes entretenues, que l'on voit tout à coup, avec stupeur, désorganiser une vie échafaudée jusquelà avec un art infini. Elles avaient besoin de sentir autrement, et, pour tout dire, d'aimer. Elles font des folies, du jour où elles ont rencontré l'homme qui peut remuer leur âme blasée de jouissances vaines, celui que l'énergique argot des filles appelle « leur type ». Pour Mme Moraines, qui venait d'atteindre à ses trente ans, sursaturée, comme elle était, du plus raffiné bien-être, sans ambition aucune à réaliser et sans la moindre illusion sur les hommes qu'elle rencontrait dans son monde, l'apparition d'un être aussi nouveau que René, si peu pareil aux comparses habituels des salons, pouvait devenir et devint une espèce d'événement. La curiosité l'avait poussée, la veille, à s'asseoir à la table du souper auprès de lui. Un instinct de femme lui avait fait d'emblée prendre à ses yeux le rôle qu'elle pensait devoir le séduire le plus. Elle avait été ravie de cette causerie. Puis, rentrée à la maison, elle s'était endormie sur le « c'est impossible », qui sert de paratonnerre à tous les coups de foudre de ce genre, lorsqu'ils tombent sur des femmes à la mode, plus étroitement garrottées dans leurs corvées de plaisir que les bourgeoises dans leurs corvées de ménage. René était venu, et l'impression qu'il avait faite sur elle la veille s'était reproduite plus forte. Tout lui avait plu du jeune homme, et ce qu'elle en voyait, et ce qu'elle en devinait, sa jolie physionomie et sa jolie âme, ses gaucheries et ses timidités. Elle avait beau se répéter le « c'est impossible », tout en achevant sa toilette, et piquant sur son corsage nombre de petites épingles d'or à tête de diamant, elle se prenait à capituler avec ce mot : impossible. Elle le discutait, et toutes sortes de plans se développaient dans sa tête de femme pratique, si elle voulait pousser cette aventure. « Le

baron est bien fin, » songeait-elle, « il a déjà flairé quelque chose... » Elle se souvint de la violente sortie dirigée par Desforges contre les gens de lettres. Cette sortie l'avait égayée tout à l'heure. Elle l'irritait à présent et lui donnait l'idée d'agir dans un sens exactement opposé à celui que désirait « l'excellent ami ». Elle s'abîma dans une distraction qui frappa sa femme de chambre au point que cette fille dit au valet de pied, le soir : « Madame a quelque chose. Est-ce que monsieur ouvrirait les yeux ? » et cette déraisonnable et irrésistible distraction la poursuivit pendant le dîner, puis dans la voiture qui l'emmenait au théâtre, et dans la loge encore, jusqu'à un moment où Mme Éthorel l'interpella :

— « Regardez donc à l'orchestre, à droite, près de la porte du couloir... Est-ce que ce n'est pas M. Vincy qui nous lorgne ? »

— « Le poète de la comtesse ? » fit-elle avec indifférence. Elle avait parlé, durant la visite du jeune homme, de sa soirée à l'Opéra. Elle se le rappela maintenant, tandis qu'elle regardait elle-même avec sa lorgnette d'argent ciselé, — un autre présent du baron. Elle aperçut René, qui détourna les yeux, timidement. Elle eut de son côté un petit frisson. Desforges, debout au fond de la loge, n'avait-il pas surpris la réflexion de Mme Éthorel ? Mais non, il causait très sérieusement avec Crucé.

— « Il parle cuisine, » se dit-elle en écoutant, « il n'a rien entendu. Qu'est-ce que j'éprouve ?... »

Pour la première fois depuis bien longtemps, la musique fit vibrer en elle une corde d'émotion. Elle passa cette soirée entre le bonheur involontaire que lui donnait la présence de René et une angoisse à l'idée qu'il lui fit une visite dans sa loge. La honte d'avoir été remarqué paralysait sans doute le poète, car il n'osait même plus regarder du côté de la baignoire ; et quand Suzanne descendit l'escalier, elle ne surprit pas son visage ému dans la haie des spectateurs rangés sur le passage. Aucune contrariété positive ne l'empêcha donc de se livrer au caprice qui l'envahissait si fortement ; et elle en

était, quand elle posa sa tête blonde sur son oreiller garni de guipure, à se dire :

— « Pourvu qu'il ne demande pas de renseignements sur moi à son ami Larcher ! »

## IX

### UNE COMÉDIENNE DE BONNE FOI

Chaque matin, un peu avant neuf heures, Paul Moraines entraînait dans la chambre de sa femme. Elle avait déjà pris son bain et vaquait à de menues occupations. Ses pieds blancs et veinés de bleu jouaient librement dans ses mules, sa taille mince ondulait dans une robe souple que nouait une cordelière, et la grosse natte d'or de ses cheveux flottait sur ses belles épaules. La chambre à coucher, dont un vaste lit de milieu remplissait la plus grande partie, était toute rafraîchie, toute parfumée, et c'était pour Paul le meilleur instant de sa journée, que ces trois quarts d'heure qu'il passait ainsi à prendre le thé du matin avec Suzanne, sur une petite table mobile, au coin de la fenêtre. A dix heures, il devait être à son bureau, et il ne lui restait même pas le loisir de rentrer pour le déjeuner. Il était l'homme qui s'assied vers midi et demi dans un restaurant élégant, demande en hâte le plat du jour, une demi-bouteille de vin, une tasse de café, et s'en va, ayant dépensé la plus petite somme qui se puisse dans un cabaret à la mode. Il lui était si doux de rivaliser ainsi d'économies avec sa femme ! Mais le thé du matin, c'était la récompense anticipée de sa journée, des six ou sept heures de présence qu'il devait à sa Compagnie. « Il y a des jours, » lui disait-il avec sa bonhomie naïve, « où je ne saurais rien de toi sans ce bienheureux thé... » Et c'était lui qui la servait ; il beurrerait pour elle avec un soin d'amoureux la rôtie qui allait craquer sous ses fines dents ; il s'inquiétait, lorsqu'il la trouvait, comme le lendemain du jour où elle avait aperçu René

à l'Opéra, les yeux un peu battus, le teint lassé, n'ayant visiblement pas bien dormi. Toute la nuit elle avait été tourmentée par la pensée du jeune homme et par le caprice qu'il avait fait naître dans ce qui lui restait de sensibilité. Comme son esprit était par-dessus tout positif et précis, — un véritable esprit d'homme d'affaires au service des fantaisies d'une jolie femme, — elle avait supputé les moyens de satisfaire ce caprice passionné. La première condition était de revoir le jeune homme, et de le revoir souvent. C'était impossible chez elle. Son mari lui en donna la preuve dès ce matin même, en lui demandant, après les premiers mots de sollicitude sur sa santé :

— « Est-ce que tu as eu beaucoup de monde hier à tes cinq heures ? »

— « Mais personne, » répondit-elle ; et, comme son procédé habituel était de ne jamais faire de mensonges inutiles, elle ajouta : « Seulement Desforges et ce petit jeune homme, l'auteur de la comédie que l'on jouait avant-hier chez la comtesse... »

— « René Vincy ? » s'écria Moraines. « Ah ! comme je regrette de l'avoir manqué ! J'aime tant ses vers !... Comment est-il ?... Est-ce qu'on peut le recevoir ?... »

— « Ni bien ni mal, » fit Suzanne, « insignifiant. »

— « Il s'est rencontré avec Desforges ? »

— « Oui, pourquoi ? »

— « J'en parlerai au baron. Il doit l'avoir jugé du premier coup d'œil... C'est qu'il s'y connaît, en hommes ! »

— « Et le voilà bien, » se disait Suzanne quand Moraines fut parti, après l'avoir mangée de baisers, « il a pris l'habitude de tout raconter au baron !... » Et elle entrevoyait que la première personne à instruire Desforges de la présence assidue de René rue Murillo, si elle y attirait le poète, serait Paul lui-même... « Il est vraiment trop bête... » pensa-t-elle encore ; et elle lui en voulait de cette confiance absolue dans le baron, dont elle avait été la principale ouvrière. C'est qu'elle venait d'apercevoir nettement une première contrainte.

Cette idée la poursuivait durant toute sa matinée, qui fut remplie par des vérifications de comptes et par la visite de sa manicure, Mme Leroux, une personne d'âge mûr, toute confite en dévotion, avec un air béat et discret, qui soignait les mains et les pieds les plus aristocratiques de Paris. D'ordinaire, Suzanne, qui considérait avec raison les inférieurs comme la source principale des anecdotes mondaines, causait longuement avec Mme Leroux, en partie pour la ménager, en partie pour savoir d'elle une infinie quantité de petits détails sur les maisons que la digne artiste honorait de ses services. Aussi Mme Leroux ne tarissait-elle pas d'éloges sur cette charmante Mme Moraines, « et si simple, et si bonne ! En voilà une qui adore son mari !... » Ce jour-là, aucune des flatteries de la manicure ne put arracher une parole à sa belle cliente. Le désir dont la jeune femme avait été mordue s'enfonçait davantage en elle, en même temps que la vision des obstacles matériels se dressait, plus nette, plus inévitable. Pour se faire aimer, il faut et du temps et des endroits où se rencontrer. René n'allait pas dans le monde, et s'il y était allé, c'eût été pire. D'autres femmes le lui auraient disputé. Ici, dans cet appartement de la rue Murillo, elle saurait si bien achever de se graver dans ce cœur tout neuf, — et la surveillance de Desforges le lui interdisait ! Pour la première fois depuis des années, elle se sentit prisonnière, et elle eut un mouvement de colère contre celui à qui elle devait tout. Elle déjeuna, travaillée par ces idées, toute seule, comme elle déjeunait d'habitude, et très sobrement. Même avec l'aide généreuse de son protecteur, elle n'atteignait l'équilibre parfait de son budget qu'avec des économies sur ce qui ne se voit pas, comme la table. Elle eut, dans cette solitude, un moment si mélancolique, une si totale perception de son impuissance, qu'elle laissa tomber, en se levant, un mot découragé qu'elle ne prononçait guère : « A quoi bon ? »

Oui, à quoi bon ? Sa vie la tenait. Non seulement elle ne pouvait pas avoir René chez elle comme elle voulait, mais cet après-midi même, malgré le sentiment nouveau qui



commençait de lui remplir le cœur, n'avait-elle pas un rendez-vous avec Desforges ? « A quoi bon ? » se répétait-elle tandis qu'elle s'habillait en conséquence, mettant, au lieu de bottines, les petits souliers qui s'enlèvent plus vite ; au lieu de corset, la brassière qui se déboucle par devant ; la robe aisée à retirer, le chapeau sombre et, dans sa poche, une double voilette. Elle avait commandé sa voiture à deux heures, le coupé de la Compagnie attelé de deux chevaux qu'elle louait au mois, pour l'après-midi et la soirée. Quand elle y monta, elle était si écrasée sous l'impression de son esclavage qu'elle aurait pleuré. Que devint-elle lorsque, au tournant de la rue Murillo, elle vit René planté là debout, et qui guettait évidemment son passage ? Leurs yeux se croisèrent. Il la salua en rougissant, et elle dut rougir de son côté dans l'angle de sa voiture, tant fut vive, au sortir de son abattement, l'émotion de plaisir que lui donna cette rencontre, et surtout cette idée : « Mais lui aussi, il m'aime... » Elle tomba, elle, la créature de calcul et d'artifice, dans une de ces taciturnes rêveries où les femmes qui deviennent amoureuses escomptent à l'avance les innombrables voluptés du sentiment qu'elles éprouvent et de celui qu'elles inspirent. Dans ces minutes-là, elles se donnent en pensée tout entières à celui qu'elles ne connaissaient pas l'autre semaine. Si elles osaient, elles se donneraient en fait, là, sur place, ce qui ne les empêchera pas de persuader à l'homme qui a ainsi parlé dès le premier jour au plus intime de leur être qu'elles ont hésité, qu'il a dû les conquérir peu à peu, moment par moment. Elles ont raison, car la vanité masculine trouve son compte aux difficultés de cette conquête, et peu d'hommes ont assez de bon sens pour comprendre la divine douceur de l'amour spontané, naturel, irrésistible. Tandis que le poète s'en allait en se disant : « Je suis perdu, jamais elle ne me pardonnera mon indiscretion... » Suzanne se sentait, avec délices, en proie à ce frémissement intérieur devant lequel ploient toutes les prudences, et elle entrevoyait, passant par-dessus ses craintes de la matinée, un plan d'intrigue, un de

ces plans bien 'simples comme l'esprit profondément réaliste des femmes leur en fait découvrir. Il s'agissait de tromper la défiance d'un homme très fin, très au fait de sa nature. Le plus habile était de se conduire exactement au rebours de ce que cet homme devait et pouvait prévoir. Il fallait brusquer les choses, amener, en deux ou trois visites, René à lui faire une déclaration, y répondre elle-même et devenir sa maitresse avant qu'il eût eu le temps de la courtiser. Jamais Desforges ne la soupçonnerait d'une aventure pareille, lui qui la savait si mesurée, si avisée, si adroite. Mais si René allait la mépriser de s'abandonner trop vite ? Elle eut un hochement de sa jolie tête quand elle se formula cette objection. C'était, cela, une affaire de tact, une finesse de femme à déployer, et, sur ce terrain, elle était sûre d'elle.

La joie d'avoir ébauché ce projet dans sa pensée et aussi l'allégresse de tromper le subtil Desforges se mélangeaient en elle si étrangement, qu'elle vit approcher non seulement sans regrets, mais avec un plaisir malicieux, l'heure de son rendez-vous. Elle renvoya sa voiture, comme elle faisait toujours, sous prétexte de marcher, et elle s'engagea sous les arcades de la rue de Rivoli. La maison dans laquelle le baron avait loué l'appartement de leurs rencontres offrait cette particularité d'une double entrée, assez rare à Paris pour que ces bâtisses-là soient comptées et cotées dans le monde des intrigues élégantes. Frédéric était trop au fait des plus intimes dessous de la vie parisienne pour ne pas avoir évité avec le plus grand soin les endroits déjà connus. Celui qu'il avait découvert, un peu par hasard, avait dû échapper aux investigations des chercheurs de ce genre d'asile, par le caractère solennel et triste qu'offrait la façade de la maison sur la rue du Mont-Thabor. Il y avait meublé un entresol, composé d'une antichambre et de trois autres pièces, dont l'une servait de salon pour y goûter ou y dîner au besoin, l'autre, de chambre à coucher ; la dernière, de cabinet de toilette. La plus savante entente de ce qu'il faut bien appeler le confortable du plaisir avait présidé à l'installation de cet apparte-

ment, où les tentures et les rideaux étouffaient les bruits, où les peaux de bêtes jetées sur les tapis appelaient les pieds nus, où les glaces de l'alcôve mettaient comme un coin de mauvais lieu, tandis que les fauteuils bas et les divans invitaient aux longues causeries abandonnées après les caresses. L'infini détail de cette installation aurait à lui seul dénoncé la minutie du sensualisme du baron. Il faisait tenir ce logis clandestin par son valet de chambre, un homme sûr, d'une fidélité garantie par de savantes combinaisons de gages. Suzanne était venue tant de fois, depuis des années, dans cette espèce de petite maison; elle avait tant de fois noué sa double voilette dans l'ombre de la porte de la rue de Rivoli, tant de fois croisé la loge du concierge, qu'elle accomplissait presque machinalement ces rites de la galanterie clandestine, d'une si cuisante saveur pour les chercheuses d'émotion. Cette fois, et tandis qu'elle s'engageait sur l'escalier, elle ne put se retenir d'une comparaison. Elle se dit qu'elle serait, en effet, autrement émue, si elle devait rencontrer dans cette retraite isolée René Vincy au lieu du baron ! Elle savait si bien à l'avance comment tout allait se passer, et qu'elle retrouverait Desforges ayant préparé les moindres choses pour la recevoir, depuis les fleurs des vases jusqu'aux petites tartines du goûter, et qu'à un moment elle passerait dans le cabinet de toilette, et qu'elle en reviendrait les cheveux défaits, ses pieds nus dans des mules pareilles à celles de sa matinée, enveloppée d'un peignoir de dentelle, prête au plaisir, — un plaisir qui n'était qu'à demi partagé, d'ordinaire. Mais le baron savait si bien se montrer reconnaissant de ce qu'elle lui donnait, il avait une si charmante manière de la remercier, il déployait une telle grâce d'esprit, et si affectueuse, durant la causerie d'après, que le plus souvent c'était à lui de rappeler l'heure à sa maîtresse et de lui dire :

— « Allons, Suzette, il faut t'habiller. »

Cette fois, et dans la disposition d'esprit et de sens où elle était, ce fut Suzanne elle-même qui, à peine entrée, dit à son amant :

— « Mon bon Frédéric, je devrai te quitter de bonne heure, aujourd'hui. »

— « Pourquoi t'es-tu dérangée, pauvre amie ? » lui répondit le baron en la débarrassant de son manteau. « C'était si simple de m'envoyer un petit mot qui décommandât notre rendez-vous ! »

— « Il est vraiment trop aimable, » se dit la jeune femme, qui eut comme un remords de sa phrase inutile. Elle ôta son chapeau devant la glace. Les diamants de ses boucles d'oreilles brillèrent. Tous les bienfaits dont elle était redevable à cet homme si peu exigeant lui revinrent à la fois, et ce fut par un mouvement d'honnêteté — les situations fausses comportent de ces paradoxes de conscience — qu'elle vint s'asseoir sur le bras du fauteuil de Desforges et qu'elle lui soupira :

— « Mais je me serais par trop désappointée moi-même. Vous ne croirez donc jamais que j'ai une vraie joie à venir ici ?... »

— « Je lui dois bien cela, » songeait-elle, et par une continuation de ce même sentiment de bizarre équité, elle se montra, durant ce rendez-vous forcé, une maîtresse encore plus complaisante et plus enivrante qu'à l'ordinaire, si bien qu'une heure et demie après son entrée, et tandis qu'elle était comme ensevelie dans un des grands fauteuils, en train de déguster de petits pains au caviar arrosés de deux doigts d'un incomparable vin d'Espagne, Desforges, qui la regardait manger coquettement, ne put s'empêcher de lui dire :

— « Ah ! Suzon ! à mon âge !... Et que dirait Noiro ? »

Ce Noiro, dont l'image traversait soudain l'esprit du baron, était un docteur qui venait, chaque matin, le masser soigneusement et surveiller son hygiène quotidienne. Tout, dans cette existence de voluptueux systématique, était calculé de la sorte, depuis la quantité d'exercice à se donner chaque jour, jusqu'aux soins de sa décadence prévue. Il avait recueilli chez lui une parente pauvre et pieuse, aux bonnes œuvres de laquelle il contribuait tous les ans pour une forte somme. Quand on le complimentait sur sa générosité, il répondait avec ce cynisme à demi moqueur qui lui était propre : « Que

voulez-vous ? Il faut se préparer pour ses vieux jours une sœur de charité dont on soit le gaga... Je serai le gaga de ma cousine, et le mieux soigné de Paris... » D'habitude ces boutades d'égoïsme affiché divertissaient la jeune femme. Elle y trouvait, au fond, une conception de la vie dont le matérialisme absolu n'était pas pour lui déplaire. Par cette fin de rendez-vous, lorsqu'il prononça le nom de son docteur, elle jeta les yeux sur lui. Il lui apparut, à la lueur de l'unique lampe et dans cette seconde de lassitude, courbé, presque cassé, avec une révélation de son âge sur le masque ridé de sa physionomie, la moustache tombante, les paupières bouffies ; et elle eut, involontairement, la notion vraie de la hideur de sa vie. C'est une chose horrible qu'une femme jeune et belle subisse les caresses d'un homme qu'elle n'aime pas, même quand cet homme est jeune, quand il est ardent, quand il est épris. Mais quand il est sur le bord de la vieillesse, quand il a payé le droit de salir ce beau corps qu'il est incapable d'enivrer, — c'est une prostitution si navrante que la tristesse y noie le dégoût. Desforges venait de paraître vraiment vieux aux regards de Suzanne, pour la première fois peut-être, et, par une irrésistible réaction de toute son âme, elle évoqua, par contraste, la bouche fraîche, le visage intact de celui dont le souvenir la poursuivait depuis deux jours. Ah ! les baisers avec ce jeune homme, des baisers donnés sans compter, sans cet arrière-fond ignoble d'hygiène et de calcul !... Allons ! elle était trop niaise d'avoir hésité une minute, et, comme elle était une personne de décision, elle commença d'agir aussitôt. Elle s'était rhabillée, et, son chapeau mis, ses gants boutonnés, elle dit à Desforges avant de nouer sa voilette :

— « Quand viendrez-vous déjeuner avec moi ? Vous vous invitiez sans cesse autrefois... C'était si gentil... »

— « Demain, je ne peux pas, » fit-il, « ni après-demain, mais le jour d'après... »

— « Mardi, alors ? C'est convenu. Et à ce soir, chez Mme de Sermoises, n'est-ce pas ? »



— « La charmante femme ! » songeait le baron demeuré seul. « Elle pourrait avoir tant d'aventures, et elle ne pense qu'à me plaire. »

— « Après-demain donc, » se disait Suzanne en longeant le trottoir de la rue du Mont-Thabor, et jetant avec précaution ses regards de l'un et de l'autre côté, avec tant d'art qu'elle paraissait ne pas remuer ses yeux ; « je suis bien sûre d'être seule... Mais quel prétexte donner à René (elle l'appelait déjà de ce nom dans sa pensée) pour le faire venir?... Bon ! quelques vers à copier pour une dame sur un exemplaire du *Sigisbée*. » Elle passait rue Castiglione, devant une boutique de libraire. Elle entra pour acheter la brochure. Elle était dans un de ces instants où l'exécution suit le projet avec une rapidité presque mécanique : « Pourvu qu'il ne commette pas d'imprudences jusque-là ? Pourvu qu'il continue de m'aimer et que personne ne lui dise du mal de moi ? » Elle se représentait de nouveau Claude : « Ah ! c'est là encore un danger, » pensa-t-elle ; et elle aperçut aussi le moyen de l'éviter, pourvu qu'elle vit René auparavant. Elle réfléchit qu'elle ne savait pas l'adresse du jeune homme. Elle n'avait qu'à rendre visite à Mme Komof : « Elle est justement chez elle après six heures. » Elle avisa un fiacre et se fit conduire rue du Bel-Respiro. Elle eut la chance de trouver la comtesse seule et n'eut pas de peine à obtenir le renseignement qu'elle désirait. L'excellente femme, dont la soirée avait réussi, ne tarissait pas sur son poète :

— « Idéal ! » disait-elle avec ses grands gestes. « Ravisant !... Et modeste !... Ce sera votre Pouschkine de la fin du siècle... »

— « Savez-vous où il habite ? » insinua Suzanne. « Il est venu me voir et il a laissé son nom simplement. »

Quand son billet fut écrit et envoyé, elle vécut dans cette incertitude dont se nourrit l'amour naissant, si bien que les professeurs en séduction recommandaient d'abord de provoquer cette fièvre, du temps que ce vice étrange et tout intellectuel était à la mode. René viendrait-il ? Ne viendrait-il pas ?

S'il venait, comment entrerait-il ? Elle verrait bien au premier regard si aucun nuage n'avait terni le clair souvenir qu'elle était sûre de lui avoir laissé d'elle à leur entrevue de l'autre jour. Enfin, l'heure qu'elle avait fixée dans son billet arriva, et quand le domestique introduisit le jeune homme, son cœur, à elle battait peut-être plus vite que celui de son naïf amoureux. Elle le regarda, et elle lut jusqu'au fond de son être. Oui, elle était toujours pour lui la madone qu'elle s'était improvisée dès le premier jour, avec cette souplesse dans la métamorphose qui distingue ces protées en jupons. Il avait, dans ses prunelles d'un bleu sombre et tendre, le plus touchant mélange de joie et de timidité : joie de la revoir si vite, appelé par elle, dans ce même petit salon ; timidité de comparaître devant cet ange de pureté après s'être permis de la chercher à l'Opéra et de l'attendre au coin de sa rue. La gracieuse comédienne avait, cette fois, arrangé à sa beauté un autre décor. Elle était assise auprès de la fenêtre, et elle travaillait à un ouvrage, une espèce de frange qui se parfile avec de la soie et des épingles piquées sur un tambour de drap vert. Derrière elle, les rideaux de guipure, relevés par leur embrasse, laissaient apercevoir, à travers la vitre, le fond du paysage du parc Monceau, l'azur pâle du ciel, les arbres gris, le gazon jaune et, du côté des ruines, la noire verdure des lierres. Un soleil de février éclairait ce paysage frileux, et ses rayons caressaient les cheveux de Suzanne de doux reflets d'or. Une robe faite pour la chambre, blanche avec des broderies violettes, d'une forme fantaisiste, et garnie de larges manches ouvertes, lui donnait une physionomie de châtelaine du moyen âge. Ses pieds, chaussés de bas de soie de la même nuance que les broderies de la robe, se croisaient modestement sur un tabouret... Si on lui eût rappelé que, moins de quarante-huit heures auparavant, ces mêmes pieds modestes erraient sur le tapis d'un entresol infâme, que ces mêmes cheveux étaient maniés par un amant âgé qui la payait, qu'elle était enfin la maîtresse vénale de Desforges, peut-être eût-elle répondu « non » à ce souvenir, — et avec sincérité, tant le

désir de plaire à René la faisait entrer dans le vrai et le vif de son rôle actuel. Le poète n'y voyait pas si loin. Il avait passé trois jours dans une exaltation continue, sentant son désir s'accroître d'heure en heure, et si joyeux de le sentir ! A vingt-cinq ans, l'approche de la passion attire autant qu'elle effraye à quarante. Le billet de Suzanne lui avait mis aux mains une preuve palpable que les petites imprudences dont il se faisait un crime n'avaient pas déplu. Toutefois, quand il s'agit de ce qui nous tient au cœur très profondément, nous trouvons sans cesse de nouveaux motifs pour douter, et ce grand enfant avait eu la naïveté de trembler sur l'accueil qui lui était réservé. Aussi, quel délice de rencontrer le geste de simple familiarité, les yeux clairs, la douceur du sourire de cette femme qu'il compara aussitôt, dans son esprit, assise au premier plan de ce paysage d'hiver, à ces saintes derrière lesquelles les peintres primitifs développent un horizon d'eaux et de verdure ! Mais c'était une sainte à qui le premier couturier de Paris avait taillé cette robe, une sainte qui secouait à chaque mouvement le même parfum d'hélio'trope qui avait déjà tant troublé le jeune homme ; et cette sainte laissait voir, à travers l'échancrure de sa longue manche ouverte, un bras autour duquel tremblaient deux anneaux d'or et dont le duvet fauve brillait dans le soleil, comme ses cheveux, délicieusement.

Ce que René avait tant appréhendé n'eut pas lieu. Mme Moraines ne prononça pas un mot qui fit allusion ni à l'Opéra ni à leur rencontre au tournant de la rue. Durant ce début de visite, elle continua de travailler, assise devant son ouvrage, ayant amené la conversation tout naturellement, à propos de l'enthousiasme de Mme Komof, sur les projets d'avenir du jeune homme. Elle parlait, elle qui n'aurait pas su distinguer Béranger de Hugo, ou Voltaire de Lamartine, comme une personne occupée uniquement de choses littéraires. Elle avait rencontré Théophile Gautier deux ou trois fois sous l'Empire, et, d'ailleurs, à peine regardé, tant elle le trouvait dépourvu d'élégance britannique ; ce qui ne l'empêcha pas, ayant deviné

l'enthousiasme de René, de lui décrire le grand écrivain en détail. Il l'avait tant intéressée ! Elle devait même avoir des lettres de lui.

— « Je vous les chercherai, » dit-elle ; puis, prenant texte de ce mensonge : « Je me suis reproché de vous déranger pour vous demander un autographe. Mais mon amie part demain pour la Russie. »

— « Que dois-je écrire ? » fit le jeune homme.

— « Ce que vous voudrez, » dit-elle en se levant. Elle alla chercher la brochure, puis elle l'installa au mignon bureau encadré de lierre. Elle préparait toutes choses pour lui rendre la tâche plus commode, elle ouvrait l'encrier à fermoir d'argent, elle assurait la plume dans le porte-plume d'écaille et d'or ; ce faisant, elle frôlait René, elle l'enveloppait du frisson de ses manches, du parfum de toute sa personne, si bien que la main du poète tremblait un peu en copiant, sur la feuille de garde de l'exemplaire, la chanson en deux strophes que la bonne Mme Éthorel avait qualifiée de sonnet :

Le spectre d'une ancienne année  
M'est apparu, tenant aux doigts  
Une blanche rose fanée,  
Et murmurant à demi-voix :  
« Où donc est ton cœur d'autrefois ?

« Où donc est l'espérance, éclore  
« Comme cette rose, en ton cœur ?  
« Douce espérance et douce rose,  
« Ah ! quel parfum était le leur,  
« Quand toutes deux étaient en fleur !... »

Lorsqu'il eut fini de tracer ces lignes, Mme Moraines lui prit des mains le livre, et, debout derrière lui, comme se parlant à elle-même, elle récita les deux strophes d'une voix adoucie, presque insaisissable. Elle ne prononça ni un mot d'éloge ni un mot de critique. Elle resta silencieuse après avoir soupiré ces vers, comme si leur musique caressait dans sa rêverie une place infiniment douce. René la regardait avec une émotion presque folle. Comment eût-il résisté à cette suprême, à cette adorable flatterie qu'elle venait d'imaginer

pour séduire le jeune homme, et qui s'adressait d'une part à sa secrète vanité d'artiste, de l'autre à sa plus fine sensation de beauté ? Car elle avait su si bien se poser, pour cette lecture ! Elle connaissait trop le charme de son visage aperçu de trois quarts, les yeux perdus. Ils se rabaissèrent vers le poète, ces beaux yeux que venaient d'émouvoir ces vers. Pour un peu, ils auraient demandé pardon du songe où ils s'étaient égarés. Elle sembla écarter, pour ne pas les profaner, ces visions de poésie, et, avec une curiosité aussi réelle cette fois que cette émotion d'art avait été apparente :

— « Je gagerais, » dit-elle, « que vous n'avez pas écrit ces vers pour la comédie ? »

— « C'est vrai, » dit René, qui se sentit de nouveau rougir. Il se serait fait un scrupule de mentir à cette femme, même pour lui plaire. Mais comment lui raconter l'indigne histoire dont il avait, avec ce pouvoir de transposition dans l'Idéal propre aux poètes, résumé la mélancolie dans cette romance ?

— « Ah ! vous autres hommes, » reprit-elle sans insister, « comme vous allez et venez dans la vie, comme vous êtes libres !... Du moins ne prenez pas cela pour une plainte... Nous autres, épouses chrétiennes, notre rôle est d'obéir. C'est le plus beau. » Puis, après un silence : « Hélas ! Nous ne choisissons pas toujours notre maître... » Elle ajouta, avec une intonation de voix résignée et fière qui autorisait et interdisait à la fois toutes les réflexions : « Je regrette tant de n'avoir pu encore vous présenter à M. Moraines. Vous verrez, c'est un homme charmant... Il ne s'occupe pas beaucoup d'art, mais il a de grandes capacités pour les affaires... Malheureusement nous vivons à une époque où il faut être d'Israël pour monter très haut... » L'antisémitisme était, comme on peut croire, très étranger à Suzanne, qui comptait parmi ses bons jours ceux où elle dinait dans deux ou trois maisons juives, principalement hospitalières ; mais elle avait pensé que cette phrase complèterait bien la nuance de religiosité qu'elle voulait se donner au regard du jeune homme... « Vous trouverez mon mari un peu froid au premier abord, » continua-t-elle. « Mon



rêve était d'avoir un salon d'écrivains ou d'artistes... Mais vous savez, ces messieurs sont un peu jaloux de vous tous, et puis M. Moraines n'aime guère le monde. Il ne se plaît que dans la plus stricte intimité, parmi des visages connus... »

Elle parlait ainsi, avec un air de contrainte qui semblait dire à René : « Pardonnez-moi si je ne peux vous prier chez moi comme je voudrais... » Il signifiait aussi, cet air de contrainte, que la gracieuse femme avait dû — oh ! sans se plaindre ! — être sacrifiée, dans son mariage, à ces froides considérations sociales qui ne tiennent aucun compte du sentiment. Déjà, dans l'imagination de René, l'aimable, le jovial Paul Moraines se dessinait comme un mari quinquex et difficile à vivre, auquel cette créature de race supérieure était liée par la chaîne meurtrissante du devoir. Il éprouva pour elle, par-dessous la passion qui le possédait, un de ces mouvements de pitié que les femmes aiment d'autant plus à inspirer qu'elles les méritent moins. Il osa dire, sauvant par la généralité de l'idée ce que sa réponse avait de trop direct :

— « Si vous saviez, madame, combien de fois je me suis pris, lorsque le hasard de mes promenades m'amenait aux Champs-Élysées, à souhaiter d'être dans la confidence des mélancolies que je croyais surprendre sur certains visages !... J'ai toujours pensé que les chagrins dans le luxe, les détresses morales au milieu de la félicité matérielle, devaient être les plus à plaindre... »

Elle le regarda, comme si elle eût été surprise par ce discours. Elle avait dans les yeux cet étonnement ravi et involontaire de la femme quand elle rencontre soudain chez un homme l'expression inattendue d'une nuance sentimentale qu'elle croyait réservée à son sexe.

— « Je pense que nous deviendrons vite amis, » dit-elle, « car nous avons des coins de cœur bien semblables... Êtes-vous comme moi ? Je crois aux sympathies et aux antipathies de premier instinct, et je crois sentir aussi quand on ne m'aime pas. Ainsi, — j'ai peut-être tort de vous dire cela, mais je vous parle en confiance, comme si je vous connaissais

depuis toujours, — votre ami M. Larcher, je suis sûre que je ne lui suis pas sympathique... »

Elle était vraiment émue en prononçant cette parole. Elle allait savoir, d'une manière certaine, non pas si Claude avait mal parlé d'elle, — elle avait deviné que non dès l'entrée, — mais si René était discret. Elle n'ignorait pas que, dans un amour, les moments dangereux pour les imprudentes confidences sont les heures du début et celles de la fin. Il n'y a de sûrs que les hommes capables de se taire quand l'espérance ou l'amertume leur déborde du cœur. Par la réponse de René, elle allait juger toute une portion de son caractère, et, dans le projet d'intrigue follement rapide qu'elle caressait déjà, c'était un facteur capital, que cette sûreté du jeune homme ! Il était trop naturel qu'il eût, dès le premier jour, entretenu Claude de sa passion naissante, — et il l'aurait fait sans la présence de Colette. Pour Suzanne, qui ne pouvait pas tenir compte de ce détail, le silence était une promesse de discrétion qui lui fit chaud à recevoir.

— « Nous n'avons pas parlé de vous ensemble, » fit le jeune homme ; « mais, comme vous le disiez trop justement l'autre soir, il a toujours eu la spécialité des tristes amours, et il apporte dans le monde les mélancolies de cette sorte d'existence. Si vous le voyiez avec celle qu'il a le malheur d'aimer aujourd'hui!... »

— « Ce n'est pas une raison, » dit Suzanne, « pour se venger des autres en leur faisant la cour au hasard. J'ai presque dû me fâcher, un jour que je me trouvais à table à côté de lui... J'ai su qu'il avait dit du mal de moi, mais je lui ai pardonné. »

— « Et maintenant Larcher peut parler, » songeait-elle, quand René s'en fut allé sur la promesse de revenir dans trois jours, à la même heure, avec le recueil de ses vers inédits. Et elle se regarda dans une glace avec un entier contentement d'elle-même. Cette entrevue avait réussi. Elle avait fait comprendre à René qu'il ne pourrait guère être reçu chez elle ; elle l'avait mis en défiance contre son meilleur ami :

elle avait achevé de l'affoler. « Il est à moi, » se dit-elle, et, cette fois, elle était sincère dans sa joie profonde.

## X

## DANS LE PIÈGE

Suzanne se croyait très fine, et elle l'était, mais la finesse trop savante tourne parfois contre son but. Habitée à confondre les choses de l'amour et celles de la galanterie, elle ignorait les générosités et les expansions du sentiment chez un être aussi jeune que celui dont s'était épris son caprice mi-romanesque, mi-sensuel. D'après son calcul, la perfide phrase lancée contre Claude mettrait René en défiance. Elle eut pour résultat, au contraire, de donner au poète un irrésistible besoin de causer avec Larcher. Ce lui fut une douleur que ce dernier nourrit sur Mme Moraines une opinion injuste. Ce désir que l'ami le plus cher fasse dans son estime une place à part à la femme que nous aimons, lequel de nous ne l'a connu à vingt-cinq ans? Il est aussi fort que l'est à quarante le sage désir de nous cacher d'abord de ce même ami. La première action de René, à l'instant même où il quitta Suzanne, fut de se diriger vers la rue de Varenne. Il n'était pas retourné chez Claude Larcher depuis le jour où il y avait rencontré Colette, et, en poussant la lourde porte cochère, puis en traversant la vaste cour de l'hôtel Sainte-Euverte, il ne put s'empêcher d'établir une comparaison entre ces deux visites. Bien peu d'heures les séparaient cependant, et quel abîme! Le jeune homme était en proie à cette délicieuse fièvre qui rend impossible tout raisonnement. Il ne se dit pas que sa madone avait été bien experte à le mener très loin, très vite. L'effrayante rapidité des progrès de son amour lui fut seulement douce à constater. Elle lui en démontrait mieux la force. Il se sentait si léger, si heureux, qu'il gravit deux par deux les marches de l'escalier, comme il faisait jadis,

chez sa mère, tout enfant, lorsqu'il rentrait de la pension, le samedi, ayant obtenu la première place. Le domestique, cette fois, l'introduisit sans la moindre difficulté, mais avec une si longue physionomie de sacristain attristé, que René lui en demanda la cause.

— « Si c'est raisonnable, monsieur ! » gémit Ferdinand en hochant la tête. « Monsieur est là depuis quarante-huit heures, qui n'en a pas dormi six, et il écrit, il écrit !... Ah ! monsieur devrait bien dire à monsieur qu'il finira de s'user le tempérament... Est-ce qu'il ne pourrait pas travailler un peu tous les jours, là, gentiment, comme nous tous, et se faire un bon petit train de vie ? »

Cette lamentation du sage valet de chambre préparait René à un spectacle qu'il connaissait bien : celui de la cellule où trônait Colette transformée en un laboratoire de copie. Il entra. Sur le divan de cuir, au lieu de la gracieuse et perverse actrice, des feuilles traînaient, jetées au hasard et couvertes d'une grande écriture irrégulière d'improvisateur. Des morceaux d'un papier semblable, tout froissés, déshonoraient le tapis. Des épreuves déployées encombraient la cheminée ; et, à sa table, Larcher besognait, vêtu à la diable, avec une jaquette tachée où manquaient des boutons, les pieds dans des pantoufles éculées, un foulard noué en corde autour du cou, ses cheveux en broussaille et une barbe de trois jours. Le bohème, plus que négligé, de sa première jeunesse réparaisait dans le faux mondain à prétentions d'élégance, chaque fois qu'un coup de collier à donner le rendait à sa vraie nature. Et ces coups de collier revenaient souvent. Comme tous les ouvriers de lettres dont le temps est le seul capital et qui n'organisent pas leur vie en conséquence, Claude était sans cesse en retard d'œuvres et d'argent, surtout depuis que sa liaison avec Colette le précipitait dans la plus ruineuse des dépenses, celle que font les jeunes gens avec les maîtresses qu'ils n'entretiennent pas. L'actrice avait bien, outre ses appointements du théâtre, vingt mille francs de rente viagère légués par un ancien amant, un grand seigneur russe, mort

dans un attentat nihiliste ; mais les voitures, les bouquets, les dîners se succédaient, exigeant des billets de banque et encore des billets de banque. Le produit des deux comédies était loin, et Claude les gagnait, ces malheureux billets bleus, dans l'entre-deux de ces énervantes débauches, en surchauffant son cerveau.

— « Vous voyez, » dit-il en relevant sa face pâlie et serrant les doigts de René d'une main fiévreuse, « encore à la tâche!... Quinze feuilletons à fournir de suite... Une affaire superbe avec *la Chronique parisienne*, le nouveau journal à huit pages, dont Aubry fait les fonds! Ils sont venus, l'autre jour, me demander un roman. Deux francs la ligne. Je leur ai dit que je n'avais qu'à recopier... Mon cher, pas un mot d'écrit, pas ça... Mais une idée! Refaire *Adolphe* à la moderne, avec notre notation, notre couleur, notre sens des milieux... Ce sera bâclé, gâché! Ah! si ce n'était que cela! Mais savez-vous ce que c'est que d'écrire avec toutes les affres de la jalousie dans le cœur?... Je suis à ma table, en train de griffonner une phrase; une idée s'est levée, je vais la tenir... Allons donc! Une voix me dit tout d'un coup : — Que fait Colette?... — Et je pose ma plume, et j'ai mal, j'ai mal... Ah! que j'ai mal!... Balzac prétendait avoir pesé ce que l'on dépense de substance cérébrale dans une nuit d'amour... Un demi-volume... Et il ajoutait : — Il n'y a pas de femme qui vaille deux volumes par an... — Quelle sottise ! Ce n'est pas l'amour physique qui use un artiste ; mais ce souci, mais cette idée fixe, mais ce battement continu du cœur!... Est-ce qu'on peut penser et sentir à la fois?... Il faut choisir. Hugo n'a rien senti, jamais ; ni ce même Balzac. S'il avait aimé sa Mme Hanska, il lui aurait couru après à travers l'Europe, en se souciant de *la Comédie humaine* comme moi de cette ordure... » Et il ramassa les feuilles éparses sur son bureau.

« Mon pauvre René, » continua-t-il d'un air accablé, « gardez votre vie simple. J'espère que vous ne vous êtes pas laissé embobiner d'invitations et de visites par toutes ces grimpettes que vous avez rencontrées chez la comtesse. »



— « Je n'ai fait qu'une visite, » répondit René. « Devinez chez qui?... Chez Mme Moraines. » Il était tout ému en prononçant ce nom. Puis, avec l'involontaire élan d'un amoureux qui, venu pour parler de sa maîtresse, recule devant cette conversation et détourne la critique, comme il écarterait avec la main la pointe menaçante d'un fer, il ajouta : « N'est-ce pas qu'elle est adorablement jolie et gracieuse? et avec des idées si élevées!... Est-ce que vous pensez aussi du mal de celle-là?... »

— « Bah! » dit Claude, qui, préoccupé de sa propre souffrance, avait écouté René d'une oreille indifférente, « si on cherchait dans son passé ou son présent, on y trouverait bien quelque turpitude. Le crapaud que la princesse des contes de fée laisse tomber de sa bouche, toutes les femmes l'ont dans le cœur. »

— « Alors vous savez quelque chose sur elle? » interrogea le poète.

— « Moi? » fit Claude, que la voix de son ami étonna par son accent altéré. Il regarda le jeune homme, et il comprit. Lancé comme il était dans le grand demi-monde parisien, il connaissait depuis longtemps les bruits qui couraient sur les relations de Suzanne avec le baron Desforges, et il y croyait, avec cette naïveté, particulière aux misanthropes, qui leur fait d'abord admettre l'infamie comme probable. Cela trompe quelquefois. Une seconde, il eut la tentation d'avertir au moins René de ces on-dit. Il se tut. Par prudence et pour ne pas se faire un ennemi de Desforges, au cas où Suzanne saurait qu'il avait parlé et le redirait au baron? Par pitié pour le chagrin que son discours causerait à René? Par cruel délice de se voir un compagnon de baigne, — car entre Suzanne et Colette, qui valait le moins? Par curiosité d'analyse et désir d'assister à la passion d'un autre? Qui établira le départ des motifs infiniment complexes dont une volonté soudaine est le résultat? Toujours est-il que Claude, après une demi-minute, et comme cherchant dans sa mémoire, termina ainsi sa phrase : « Si je sais quelque chose sur elle?... Pas le moins

du monde. Je suis un *professional woman-hater*, comme disent les Anglais... Je ne connais celle-là que pour l'avoir rencontrée un peu partout, et trouvée d'ailleurs moins sotte que la plupart... C'est vrai qu'elle est bien jolie... » Et par malice, ou pour jeter un coup de sonde dans le cœur de René, il ajouta : « Mes compliments!... »

— « Vous parlez comme si j'en étais amoureux, » répliqua René, dont le visage s'empourpra de honte. Il était entré avec l'intention de célébrer les louanges de Suzanne à son ami, et voici que le ton narquois de Claude avait tranché cette confiance, à même ses lèvres, comme une lame aiguisée et froide.

— « Ah! vous n'en êtes pas amoureux?... » reprit l'autre en ricanant d'un rire détestable. Puis, tout d'un coup, par un joli mouvement d'âme, comme il en avait lorsque sa vraie et première nature reprenait le dessus, il dit : « Pardon! » et il serra la main du jeune homme. Il lut dans les yeux de ce dernier que ce mot et ce geste allaient provoquer une effusion; il l'arrêta : « Ne me racontez rien... Vous m'en voudriez ensuite... Je vous écouterai mal aujourd'hui! Je souffre et cela rend méchant... »

Ainsi, même la fausse manœuvre de Suzaune tournait en faveur de son plan d'ensorcellement. Le seul homme dont elle eût à craindre l'hostilité venait de se condamner lui-même à ne point parler. Comme René avait besoin de déverser dans un confident le trop-plein de ses émotions, ce fut vers Émilie qu'il se tourna, et la pauvre Émilie, par une naïve vanité de sœur, se trouvait d'avance être la complice de l'inconnue qu'elle entrevoyait, par les yeux de son frère, comme auréolée d'un nimbe d'aristocratie. Dès le lendemain de la fête donnée chez la comtesse, elle avait bien compris, au récit du jeune homme, que Mme Moraines était la seule de toutes les femmes rencontrées la veille à lui plaire véritablement, et elle avait deviné que c'était aussi la seule sur qui le poète eût produit une impression personnelle et vive. Les mères et les sœurs possèdent comme un sens particulier pour reconnaître

ces nuances-là. Il ne lui avait pas fallu beaucoup d'efforts pour s'apercevoir des troubles de René durant les jours suivants. Liée à lui par le double lien de la ressemblance morale et de l'affection, aucun sentiment ne pouvait traverser ce cœur fraternel sans qu'elle en éprouvât le contre-coup. Elle avait vu que René aimait, aussi clairement que si elle eût assisté, cachée, aux deux causeries de la rue Murillo. Et cet amour l'avait ravie sans qu'elle en fût jalouse, au lieu qu'elle avait été jalouse autrefois, autant qu'inquiète, de la liaison de son frère avec Rosalie. Avec la logique spéciale aux femmes, elle trouvait très naturel que le poète eût un commencement d'intrigue avec une personne qui n'était pas libre. Elle admettait qu'aux hommes exceptionnels il faut une vie et une morale exceptionnelles comme eux, et cet amour pour une grande dame, en même temps qu'il satisfaisait les rêves d'orgueil formés pour son idole, ne lui prendrait jamais rien, elle le sentait. La passion pour Rosalie, au contraire, lui était apparue comme un vol fait à sa tendresse. C'est que Rosalie lui ressemblait, qu'elle était de son monde, que René, enfin, ne pouvait s'attacher à elle que pour l'épouser et se faire une nouvelle vie de famille. Elle avait donc eu un accès de joie silencieuse à constater l'amour naissant de son frère. Et elle aurait bien voulu que de nouvelles confidences vinssent aussitôt compléter les premières, celles qu'il lui avait faites à son réveil, quelques heures seulement après la soirée de Mme Komof. Ces confidences n'étaient pas venues, et elle ne les avait pas provoquées. Sa tendre finesse présentait que l'ouverture du cœur de René n'en serait que plus complète, spontanée. Elle attendait donc, épiant au fond de ces yeux dont elle connaissait si bien chaque regard les signes de cette joie exaltée qui est comme la fièvre du bonheur. Elle se taisait d'autant plus qu'elle ne voyait guère René qu'en présence de Fresneau. Avec la lâcheté habituelle dans certaines situations fausses, le poète s'en allait de la maison aussitôt levé, pour n'y rentrer qu'à l'heure du déjeuner. Il s'échappait de nouveau jusqu'au dîner, et il sortait encore après, afin d'éviter

toute rencontre avec Rosalie. Le professeur, lui, ne remarquait même pas ce changement d'habitudes, tant sa distraction était profonde. Il n'en allait pas de même de Mme Offarel, qui, venue deux soirs de suite avec ses deux filles et n'ayant pas rencontré celui qu'elle considérait de droit comme son gendre, ne craignit pas de souligner cette absence insolite :

— « M. Larcher, » dit-elle, « présente donc M. René à une nouvelle comtesse tous les soirs, que nous ne le voyons plus jamais ici, ni chez nous d'ailleurs? »

— « C'est vrai, » insista Fresneau, « on ne le voit plus. Où est-il allé? »

— « Il s'est remis à son *Savonarole*, » répondit Émilie, « et il passe ses soirées à la Bibliothèque. »

Le lendemain du jour où cette conversation avait été tenue, qui se trouvait être aussi le lendemain de la seconde visite chez Suzanne, la sœur fidèle entra chez son frère, dès le matin, pour tout lui rapporter. Elle le trouva qui préparait plusieurs feuilles d'un papier du Japon dont elle lui avait fait présent autrefois. Il se proposait d'y copier, de son écriture la plus soignée, ceux de ses vers qu'il lirait à Mme Moraines. La table était couverte de pages noircies de lignes inégales. C'étaient ses poèmes, dont il avait déjà feuilleté la série. Émilie lui raconta son innocent mensonge, et il l'embrassa, tout joyeux, en disant :

— « Comme tu es fine! »

— « Je suis ta sœur, et je t'aime, » répondit-elle; « c'est trop simple. » Et prenant quelques-uns des papiers éparés : « Est-ce que vraiment tu te décides à préparer ton volume?... »

— « Non, » fit-il, « mais je dois lire un choix de mes vers à une dame... »

— « A Mme Moraines? » dit Émilie vivement.

— « Tu l'as deviné, » répondit le jeune homme avec un peu de trouble. « Ah! si tu savais!... »

Et ce fut alors le débordement du flot amassé des confidences. Il fallut qu'Émilie écoutât un éloge enthousiaste de

Suzanne et de ses moindres façons. René lui parlait dans la même phrase de l'admirable noblesse d'idées de cette femme et de la forme de ses petits souliers, de sa merveilleuse intelligence et de l'étoffe brochée de son buvard. Cet ébahissement puéril devant les minuties du luxe qui s'unissait à l'exaltation la plus poétique pour composer son amour n'était pas fait pour étonner Émilie. Elle-même, n'avait-elle pas toujours associé dans sa tendresse pour son frère les plus grandes ambitions aux plus petits désirs? Elle aurait souhaité, par exemple, presque avec la même ardeur, qu'il eût du génie et des chevaux, qu'il écrivit *Childe Harold* et qu'il possédât réellement les quatre mille livres de revenu de lord Byron. Elle était sur ce point aussi naïvement plébéienne que lui, de cette race excusable, après tout, de confondre l'aristocratie réelle des sentiments avec l'autre, l'apparente aristocratie des formes extérieures de la vie. Quand on appartient à une famille qui a connu les dépressions morales du métier, la seconde de ces aristocraties apparaît si aisément comme la condition de la première! Aussi les détails qui eussent fait croire à un observateur malveillant que René aimait Suzanne pour son décor, et non pour elle-même, charmèrent Émilie au lieu de la choquer, et elle avait si bien épousé la passion de son frère, qu'elle lui dit en le quittant :

— « Tu n'y es pour personne... Va, je saurai défendre ta porte... Mais tu me montreras les vers que tu lui liras... Choisis-les bien. »

Ce travail de classement et de copie trompa l'ardeur du jeune homme et lui permit d'attendre, sans trop se ronger, le jour de sa nouvelle visite au paradis de la rue Murillo. Les heures de solitude, coupées seulement de conversations avec Émilie, s'en allaient dans une douceur tour à tour et dans une mélancolie singulières. Tantôt l'image de Suzanne s'évoquait devant lui, délicieuse. Il posait sa plume, et les objets qui servaient de cadre à ses séances de labeur s'évanouissaient, comme par magie. Au lieu des parois rouges de sa chambre, c'était le petit salon de Mme Moraines qu'il avait sous les



yeux. Il ne voyait plus ses chers Albert Dürer, ses Gustave Moreau, ses Goya, son intime bibliothèque, où *l'Imitation* couvoyait *Madame Bovary*, les deux arbres défeuillés du jardinet se profilant en noir sur le bleu du ciel... Mais Suzanne était près de lui, avec ses gestes menus et souples, son port de tête, certaine nuance de lumière sur l'or de ses cheveux, l'éclat de son teint et sa transparence rose. Cette apparition, qui n'avait rien d'un pâle et immatériel fantôme, parlait aux sens de René d'une manière qui eût dû lui faire comprendre combien les attitudes de Mme Moraines masquaient en elle la vraie femme, la courtisane voluptueuse et raffinée. Il ne s'en rendait pas compte, et, tout en la désirant physiquement jusqu'au délire, il croyait n'avoir pour elle que le culte le plus éthéré. C'est là un phénomène de mirage sentimental assez fréquent chez les hommes chastes, et qui les livre comme une proie sans défense aux plus grossières duperies. Cette incapacité de juger leurs propres sensations les rend plus incapables encore de juger les manœuvres des femmes qui remuent en eux tous les trésors accumulés de la vie. Le poète, en revanche, devenait parfaitement lucide quand l'image de Suzanne cédait la place à celle de Rosalie. En feuilletant au hasard ses papiers, il rencontrait sans cesse quelque page en tête de laquelle il avait écrit enfantinement : « Pour la fleur. » C'était Rosalie qu'il désignait ainsi aux temps déjà lointains où il l'aimait; alors il lui composait un petit poème presque chaque jour.

O Rose de candeur et de sincérité,

lui disait-il à la fin d'un de ces poèmes. Lorsque des vers pareils à celui-là tombaient sous ses regards, il devait encore poser la plume, et les choses autour de lui s'évanouissaient de nouveau, mais cette fois pour céder la place à une vision tourmentante... Le rez-de-chaussée des Offarel s'évoquait, froid et silencieux. La vieille mère allait et venait parmi ses chats. Angélique feuilletait son dictionnaire anglais, et Rosalie le regardait, lui, René. Oui, elle le regardait à travers l'espace,

avec des yeux sans un reproche, mais où il lisait l'infinie détresse. Il savait, comme s'il eût été auprès d'elle, là-bas, et la douleur de sa jalousie, et qu'elle avait deviné son secret. Sans cela eût-il eu cette épouvante d'affronter ces yeux de jeune fille ? Ah ! s'il pouvait aller lui dire : « Ne soyons plus qu'amis !... » C'était son devoir d'agir de la sorte. La loyauté absolue est le seul moyen que l'on conserve de s'estimer soi-même dans ces tarissements d'amour qui sont les banqueroutes frauduleuses du cœur. Puis il repoussait cette loyauté, par une faiblesse où l'égoïsme avait sa part autant que la pitié. Il reprenait la plume, il se disait, comme il avait fait dès le premier jour : « Gagnons du temps, » et il essayait de travailler. Il lui fallait s'interrompre derechef. Il sentait Rosalie souffrir. Il songeait aux nuits qu'elle passait à pleurer. Car, de cet être naïf et qui lui avait donné tout son cœur, il connaissait chaque habitude. Elle lui avait raconté bien souvent qu'elle n'avait que la nuit pour se livrer à ses peines, quand elles étaient trop fortes... Alors il appuyait sa tête dans ses mains, et il se disait : « Est-ce ma faute?... » jusqu'à ce que la vision passât.

Une loi de notre nature veut que nos passions soient d'autant plus fortes qu'elles ont eu plus d'obstacles à vaincre, en sorte que le remords de sa trahison envers la pauvre Rosalie eut surtout pour résultat d'aviver l'émotion de René tandis qu'il allait au rendez-vous fixé par Mme Moraines. Cette dernière l'attendait de son côté avec une impatience presque fébrile, dont elle s'étonnait elle-même. Elle avait guetté le jeune homme à ses diverses sorties, puis à l'Opéra, quand le vendredi était revenu. Si elle avait rencontré ses yeux fixés sur elle avec cette naïve adoration, compromettante comme un aveu, elle aurait dit : « Quel imprudent !... » Ne pas le voir lui donna un petit accès de doute qui porta son caprice à son comble. Elle était d'autant plus profondément remuée par cette visite, qu'elle la considérait comme décisive. C'était la troisième fois qu'elle recevait René, et, sur ces trois fois, deux à l'insu de son mari. Elle ne pouvait, vis-à-vis de ses

gens, aller au delà. Paul, qui n'y entendait pas malice, lui avait dit à dîner, deux jours auparavant :

— « Nous avons causé de René Vincy, Desforges et moi. Il ne lui a pas fait bonne impression. Décidément, il vaut mieux ne pas voir de près les auteurs dont on admire les œuvres... »

Si le domestique qui avait introduit le poète s'était trouvé dans la salle à manger au moment où son mari prononçait cette phrase, Suzanne aurait dû parler. Le même hasard pouvait se reproduire demain, après-demain. Aussi s'était-elle juré qu'elle trouverait dans la conversation un moyen de fixer à René un rendez-vous ailleurs que chez elle. Tout de suite l'idée lui était venue de quelque course avec le jeune homme, sous prétexte de curiosité : une rencontre à Notre-Dame, par exemple, ou dans quelque vieille église assez éloignée du Paris mondain pour qu'elle fût presque sûre de ne courir aucun danger. Elle avait compté, pour provoquer ce rendez-vous sans en avoir l'air, sur quelques vers à relever parmi ceux que René lui lirait. Elle était donc là, de nouveau en toilette de ville, car, ayant dû assister le matin à une messe de mariage, elle n'avait pas quitté sa robe mauve un peu parée, qui lui seyait comme une robe du soir, tant elle mettait en valeur les rondeurs de son buste, celles de ses épaules et la sveltesse de sa taille. Ainsi vêtue, assise sur un fauteuil bas qui lui permettait de montrer, en s'abandonnant un peu, la ligne adorable de son corps, elle pria le jeune homme, après les banalités forcées de tout début de causerie, de commencer sa lecture. Elle l'écoutait réciter sa poésie sans s'étonner de cet accent spécial, un peu chantant, un peu traînant, dont les cénacles actuels ont l'habitude. Son immobile visage et ses grands yeux intelligents semblaient indiquer la plus profonde attention. Quelquefois seulement, elle hasar-dait — on eût dit malgré elle — un : « Comme c'est beau!... » ou bien un : « Voulez-vous répéter ces vers-ci, je les aime tant!... » En réalité les vers du poète lui étaient aussi indifférents qu'inintelligibles. Il faut, pour pénétrer même superfi-

ciellement l'œuvre d'un artiste moderne, — lequel se double toujours d'un critique et d'un érudit, — un développement d'esprit qui ne se rencontre que chez un petit nombre de femmes du monde, assez amoureuses des choses de l'esprit pour continuer de lire et de penser, au milieu de la vie la plus contraire à toute étude et à toute réflexion. Ce qui tendait le joli visage de Suzanne et fixait ses yeux bleus, c'était le désir de ne pas laisser passer le mot inévitable auquel accrocher son projet. Mais les vers succédaient aux vers, les stances aux sonnets, sans qu'elle eût pu saisir de quoi justifier d'une manière vraisemblable le tour qu'elle voulait donner à l'entretien. Et quel dommage ! Car les yeux de René, eux, qui se détachaient sans cesse de la page ; sa voix, qui se faisait voilée par instants ; le tremblement de ses mains en tournant les feuilles, tout révélait que la comédie d'admiration achevait d'enivrer en lui le Trissotin qui veille chez tout auteur. Et il ne restait plus qu'une pièce !... Celle-là, que le poète avait gardée pour la fin, comme sa préférée, avait un titre qui fut pour Suzanne une révélation : *les Yeux de la Joconde*. C'était un assez long morceau, à demi métaphysique, à demi descriptif, dans lequel l'écrivain s'était cru original en rédigeant en vers sonores les lieux communs que notre âge a multipliés autour de ce chef-d'œuvre. Peut-être faut-il voir simplement dans ce portrait d'une Italienne une étude du plus franc naturalisme et du plus technique, une de ces luttes contre le métier qui paraissent avoir été la principale préoccupation de Léonard. N'aurait-il pas voulu saisir cette chose insaisissable, une physiologie en mouvement, et peindre ce qui n'est qu'une nuance aussitôt disparue, le passage de la bouche sérieuse au sourire ? Toujours est-il que René, enfantinement fier que son nom ressemblât au nom du village qui sert à désigner le plus subtil des maîtres de la Renaissance, avait condensé là en trente strophes une philosophie entière de la nature et de l'histoire. Il aurait donné, pour ce pot pourri symbolique, toutes les scènes du *Sigisbée*, qui n'étaient que naturelles et passionnées, — deux qualités bonnes pour les badauds ! Quel fut donc

son ravissement d'entendre la voix de Mme Moraines lui dire :

— « Si je me permettais d'avoir une préférence, je crois que c'est la pièce qui me plairait davantage... Comme vous sentez les arts ! C'est avec un artiste tel que vous qu'il faudrait voir les chefs-d'œuvre des grands peintres. Je suis sûre que si j'allais au musée en votre compagnie, vous me montreriez dans les tableaux tant de choses que je devine, sans les comprendre... J'ai fait souvent de très longues séances au Louvre, mais toute seule. »

Elle attendit. Depuis que René avait commencé la lecture de cette dernière pièce, elle se disait : « Que je suis sotte de ne pas y avoir pensé plus tôt !... » tout en clignant ses paupières comme pour mieux retenir un rêve de beauté. Elle avait prononcé sa phrase avec l'idée qu'il ne laisserait certainement point passer cette occasion de la revoir. Il lui proposerait une expédition ensemble au Louvre, qu'elle accepterait, après s'être sagement et suffisamment défendue. Elle vit la demande sur sa bouche, et aussi qu'il n'oserait pas la formuler. Ce fut donc elle qui continua :

— « Si je n'avais pas peur de vous voler votre temps?... »

Puis, avec un soupir : — « D'ailleurs, nous nous connaissons trop peu. »

— « Ah ! madame, » fit le jeune homme, « il me semble que je suis votre ami depuis si longtemps ! »

— « C'est que vous sentez combien peu je suis coquette, » répondit-elle avec un bon et simple sourire. « Et je vais vous le prouver une fois de plus. Voulez-vous me montrer le Louvre un des jours de la semaine qui vient ? »

## XI

### DÉCLARATIONS

Le rendez-vous avait été fixé pour le mardi suivant, à onze heures, dans le Salon Carré. Tandis qu'un fiacre la conduisait vers le vieux palais, Suzanne supputait, pour la dixième fois,



les côtés dangereux de sa matinale escapade. « Non, ce n'est pas bien raisonnable, » concluait-elle. « Et si Desforges sait que je suis sortie ? Bah ! il y a le dentiste... — Et si je tope sur quelqu'un de connaissance ? Ce n'est guère probable... — Hé bien ! je raconterai juste ce qu'il faut de la vérité. » C'était là un de ses grands principes : mentir le moins possible, se taire beaucoup et ne jamais discuter les faits démontrés. Elle se voyait donc disant à son mari, au baron lui-même, si le hasard rendait cette phrase nécessaire : « Je suis montée au Louvre par hasard, ce matin. J'ai eu la bonne chance d'y trouver le jeune poète de la comtesse Komof, qui m'a un peu guidée dans le musée... Comme il est intéressant!... » — « Oui, » se répondait-elle à elle-même, « pour une fois, cela passera... Mais ce serait fou de recommencer souvent... » D'autres idées s'emparaient d'elle alors, moins sèchement positives. L'attente de ce qui sortirait de cette entrevue avec René la remuait plus profondément qu'elle n'aurait voulu. Elle avait joué à la madone avec lui, et le moment était venu de descendre de l'autel où le jeune homme l'avait admirée pieusement. Son instinct de femme avait combiné un plan hardi : amener le poète à une déclaration, répondre par un aveu de ses sentiments, à elle, puis le fuir comme en proie au remords, afin de se ménager le retour qui lui conviendrait, à elle. Ce plan devait, en bouleversant le cœur de René, suspendre en lui le jugement et faire absoudre chez elle toutes les folies. Il était hardi, mais subtil, et par-dessus tout il était simple. Il n'allait pas néanmoins sans de réelles difficultés. Que le poète traversât une minute de défiance, et tout était perdu. Suzanne eut un battement de cœur à cette pensée. Que de femmes se sont trouvées, comme elle, dans cette situation singulière : avoir mis le mensonge le plus complexe au service de leur sincérité, si bien qu'elles doivent continuer leur personnage factice, pour que leur véritable sentiment obtienne satisfaction ! Quand les hommes pour qui ces femmes-là ont eu la tendre hypocrisie de jouer ainsi un rôle découvrent ce mensonge, ils entrent d'ordinaire

dans des indignations et des mépris qui attestent assez combien la vanité fait le fond de presque toutes les amours. « Allons, » se dit Suzanne, « me voici à trembler comme une pensionnaire!... » Elle sourit à cette pensée, qui lui fut une douceur, parce qu'elle lui prouva une fois de plus la vérité du sentiment qu'elle éprouvait, et elle sourit encore au moment où, descendue de son fiacre, elle traversa la cour carrée, de reconnaître à la grande horloge qu'elle arrivait bien exactement à l'heure : « Toujours la pensionnaire!... » se répétait-elle. Puis elle eut un petit passage de peur, à l'idée que si René arrivait, lui, derrière elle, il la verrait obligée de demander à un gardien l'entrée du musée, après qu'elle s'était vantée d'y venir sans cesse. Elle n'y avait pas mis trois fois les pieds dans sa vie, ces pieds fins qui traversaient la vaste cour dans leurs bottines cambrées, comme s'ils avaient su le chemin depuis toujours. « Que je suis enfant! » reprenait la voix intérieure, celle de l'élève de Desforges, instruite sur la vie comme un vieux diplomate. « Il est là-haut, à m'attendre, depuis une demi-heure! » Elle ne put s'empêcher de jeter autour d'elle un regard inquisiteur, tandis qu'elle se renseignait auprès d'un des employés. Mais ses pressentiments de coquette ne l'avaient pas trompée, et elle ne fut pas plus tôt à la porte qui débouche de la galerie d'Apollon sur le Salon Carré, qu'elle aperçut René, adossé contre la barre d'appui, au bas de la noble toile décorative de Véronèse qui représente la *Madeleine lavant les pieds du Sauveur*, et en face des célèbres *Noces de Cana*. Dans l'enfantillage de ses timidités, le pauvre garçon avait cru devoir s'endimancher de son mieux pour venir au-devant de cette femme, qui lui figurait, outre une madone, la « Femme du Monde », avec deux majuscules, — l'espèce d'entité vague et chimérique qui flotte devant le regard des jeunes bourgeois et leur résume le bizarre ensemble de leurs idées les plus fausses. Il avait la taille prise dans une redingote ajustée. Quoique le matin fût froid, il n'avait point mis son pardessus. Il n'en possédait qu'un seul, et qui, datant du début de l'hiver, ne sortait pas de chez le

tailleur où l'avait conduit son ami Larcher. Avec son chapeau haut de forme et tout neuf, ses gants neufs, ses bottines neuves, il était presque parvenu à se donner une tenue de gravure de mode qui contrastait comiquement avec sa physionomie romantique. Il aurait pu se rendre plus ridicule encore, que Suzanne aurait trouvé dans ce ridicule des raisons de le désirer davantage. Les femmes amoureuses sont ainsi. Elle se rendit compte qu'il avait eu peur de n'être pas assez beau pour lui plaire, et elle s'arrêta sur le bas de la porte quelques secondes, afin de jouir de l'anxiété qu'exprimait le naïf visage du jeune homme. Quand il l'aperçut lui-même, quel soudain afflux de tout son sang sur ce visage qu'encadrait l'or soyeux de sa barbe blonde ! Quel éclair dans le bleu sombre et angoissé de ses yeux ! « C'est un bonheur qu'il n'y ait personne pour le voir m'aborder, » songea-t-elle ; mais la blanche lumière qui tombait du plafond vitré du salon n'éclairait, en dehors d'eux, que des peintres en train de disposer leur chevalet ou leur échelle pour le travail de la journée, et des touristes, leur guide à la main. Suzanne, qui s'assura de cette solitude par un simple regard, put donc se laisser aller au plaisir que lui causait le trouble de René s'avancant vers elle, et, d'une voix étouffée par l'émotion, il lui disait :

— « Ah ! je n'aurais jamais espéré que vous viendriez... »

— « Pourquoi donc ? » répondit-elle avec un air de candeur étonnée. « Vous me croyez donc bien incapable de me lever matin ? Mais quand je vais visiter mes pauvres, je suis debout et habillée dès les huit heures... » Et ce fut dit !... Sur un ton à la fois modeste et gai, — celui d'une personne qui ne croit pas raconter d'elle-même quelque chose d'extraordinaire, tant il lui semble naturel d'être ainsi ; le ton d'un officier qui dirait : « Quand nous chargions l'ennemi... » Le plaisant était que de sa vie elle n'avait hasardé la pointe de son pied dans un intérieur de pauvre. Elle avait horreur de la misère comme de la maladie, comme de la vieillesse, et son égoïsme élégant ignorait presque l'aumône. Mais celui qui, en ce

moment, aurait dévoilé cet égoïsme à René lui aurait paru le plus infâme des blasphémateurs. Elle resta une minute, après avoir laissé tomber cette phrase de sœur de charité laïque, à en savourer l'effet. Les yeux de René traduisaient cette foi béate qui semble à ces jolies comédiennes une dette si légitime qu'elles disent volontiers de celui qui la leur refuse, qu'il n'a pas de cœur. Puis, comme pour se soustraire à une admiration qui gênait sa simplicité, elle reprit :

— « Vous oubliez que vous êtes mon guide aujourd'hui. Je ferai celle qui ne connaît rien de tous ces tableaux. Je verrai si nous avons les mêmes goûts. »

— « Mon Dieu ! » pensa René, « pourvu que je ne lui montre pas quelques toiles qui lui donnent une mauvaise opinion de moi !... » Les femmes les plus médiocres excellent, pourvu qu'elles le veulent, à mettre ainsi un homme qui leur est de tous points supérieur dans cette sensation d'infériorité. Mais déjà ils allaient, lui la conduisant auprès des chefs-d'œuvre qu'il supposait devoir lui plaire. Les grandes et les petites salles de ce cher musée, il les connaissait trop bien. Il n'y avait pas une de ces peintures à laquelle ne se rattachât le souvenir de quelque rêverie de sa jeunesse, tout entière passée à parer d'images de beauté la chapelle intime que nous portons tous en nous avant vingt ans, — pure chapelle que nos passions se chargent bien vite de transformer en un mauvais lieu. Ces pâles, ces nobles fresques de Luini qui déployaient leurs scènes pieuses dans l'étroite chambre, à côté du Salon Carré, qu'il était venu de fois prier devant elles, quand il souhaitait de donner à sa poésie le charme suave, la manière large et attendrissante du vieux maître lombard ! La sèche et puissante *Mise en croix* de Mantegna, dans l'autre petite salle, à l'entrée de la grande galerie, portion détachée du magnifique tableau de l'église San Zeno à Vérone, il en avait repu ses yeux des heures entières, comme aussi du plus adorable des Raphaël, de ce saint Georges qui assène un si furieux coup d'épée au dragon, — héros idéal en train d'éperonner un cheval blanc caparaçonné de harnais

roses, sur une pelouse verte et fraîche, comme la jeunesse, comme l'espérance. Les portraits surtout avaient fait l'objet de ses plus fervents pèlerinages, depuis ceux d'Holbein, de Philippe de Champaigne et du Titien, jusqu'à celui de cette femme fine et mystérieuse, attribué simplement par le catalogue à l'école vénitienne, et qui porte un chiffre dans sa chevelure. Il aimait à croire, avec un habile commentateur, que ce chiffre signifie Barbarelli et Cecilia — le nom du Giorgione et celui de la maîtresse pour laquelle la légende veut que ce grand artiste soit mort. Cette romanesque et tragique légende, il l'avait racontée jadis à Rosalie, dans une visite au Louvre, et à cette même place, devant ce même portrait. Il se surprit la racontant à Suzanne, presque avec les mêmes mots :

— « Le peintre l'aimait, et elle l'a trahi pour un de ses amis... Il s'est représenté lui-même dans un tableau qui est à Vienne, je crois, regardant avec ses beaux yeux tristes cet ami qui s'approche de lui, et dans la main de ce Judas, placée derrière le dos, brille le manche d'un poignard. »

Oui, les mêmes mots!... Quand il les avait dits à Rosalie, elle avait levé vers lui ses prunelles, où se lisait distinctement cette phrase : « Comment peut-on trahir celui qui vous aime?... » Mais elle ne l'avait pas prononcée, au lieu que Suzanne, après avoir fixé avec une curiosité singulière l'énigmatique femme aux lèvres minces, au regard profond, soupira en secouant sa tête blonde :

— « Et elle a un air tellement doux. C'est effrayant de penser que l'on peut mentir avec une physionomie si pure!... »

Tout en parlant, elle aussi tournait vers le jeune homme ses prunelles, aussi claires que celles de Rosalie étaient sombres, et il sentit un étrange remords lui serrer le cœur. Par une de ces ironies de la vie intérieure, comme en produit le secret contraste des consciences, Suzanne, heureuse, jusqu'au ravissement, de cette promenade parmi les toiles, qu'elle faisait semblant de regarder, s'amusait avec délices de l'impres-



sion que sa beauté produisait sur son compagnon, et pas une ombre ne passait sur son bonheur, tandis que lui, le candide enfant, se reprochait, comme une double perfidie, de conduire cette idéale créature à travers ces salles où il s'était déjà promené avec une autre. La fatale comparaison qui, depuis sa rencontre avec Mme Moraines, pâlisait, décolorait dans son esprit la pauvre petite Offarel, s'imposait plus forte que jamais. Le fantôme de sa fiancée flottait devant lui, humble comme elle, et il regardait Suzanne marcher, sœur vivante des beautés aristocratiques évoquées sur les toiles par les maîtres anciens. Ses cheveux dorés brillaient sous le chapeau du matin. Son buste se moulait dans une espèce de courte jaquette en astrakan. La petite étoffe grise de sa jupe tombait en plis souples. Elle tenait à la main un manchon, assorti à son corsage, d'où s'échappait un coin de mouchoir brodé, et elle élevait par instants ce petit manchon au-dessus de ses yeux, afin de se ménager le jour nécessaire à bien voir le tableau. Ah! comment la présente n'eût-elle pas eu raison de l'absente, et la femme élégante de la modeste, de la simple jeune fille, — d'autant plus que chez Suzanne les délicatesses du goût esthétique le plus raffiné semblaient s'unir à ce charme exquis d'aspect et d'attitude? Elle qui n'aurait pas su distinguer un Rembrandt d'un Pérugin ou un Ribeira d'un Watteau, tant son ignorance était absolue, elle avait une façon d'écouter ce que lui disait René et un art d'abonder dans le sens de ses idées qui auraient fait illusion à de plus habiles connaisseurs du mensonge féminin que ce poète de vingt-cinq ans. Il y avait même pour lui dans cette promenade quelque chose de si complet, une telle réalisation de ses plus secrètes chimères, que cet extrême atteint lui faisait mal. L'heure avançait, et il se sentait saisi d'une émotion indéfinissable où tout se mélangeait : l'excitation nerveuse où la vue des chefs-d'œuvre jette toujours un artiste, le remords d'une coupable duplicité, comme une profanation de son passé par son présent et de son présent par son passé, le sentiment aussi de la fuite irréparable de cette heure. Oui,

elle s'en allait, cette heure douce que tant d'heures suivraient, vides, froides, noires, et jamais, non, jamais il n'oserait demander à son adorable compagne de recommencer cette promenade ! Elle, la spirituelle épicurienne, était en train de prolonger le délice de cette possession morale du jeune homme, comme elle aurait prolongé le délice d'une possession physique. Voluptueusement, savamment, elle l'étudiait, sans avoir l'air, du coin de son œil bleu, si doux entre ses longs cils d'or. Elle ne se rendait pas un compte exact des diverses nuances d'idées qu'il traversait. Elle le connaissait déjà très bien dans l'intime de sa nature, mais elle ignorait presque tout des faits positifs de son existence, au point qu'elle se demandait parfois avec un tressaillement s'il n'était pas vierge. Elle ne pouvait pas suivre le détail des variations de sa pensée, mais elle n'avait pas de peine à constater qu'il la regardait maintenant beaucoup plus que les tableaux, et aussi qu'il roulait dans la détresse, minute par minute. Elle attribuait cette détresse à une brûlure de timidité qui lui plaisait tant à rencontrer. Elle y sentait un désir de sa personne aussi passionné que craintif et respectueux. Et que cela lui plaisait d'être désirée avec cette pudeur ! Elle mesurait mieux l'abîme qui séparait son petit René — comme elle l'appelait déjà tout bas, pour elle seule, — des hardis et redoutables viveurs qui composaient son milieu habituel. Ses regards, à lui, ne la déshabillaient pas. Ils l'aimaient. Ils souffraient aussi, et cette souffrance la décida enfin à se faire faire cette déclaration qu'elle s'était promis de provoquer.

— « Ah ! mon Dieu ! » s'écria-t-elle, tout d'un coup en s'appuyant d'une main à la barre qui court le long des tableaux, et levant vers René un visage où le sourire dissimulait une douleur aiguë. « Ce n'est rien, » ajouta-t-elle en voyant le jeune homme bouleversé ; « je me suis un peu tourné le pied sur ce parquet glissant... » et, debout sur une de ses jambes et avançant ce pied soi-disant malade, elle le remua dans sa souple bottine avec un gracieux effort. « Dix minutes

de repos, et il n'y paraîtra plus; mais il faut que vous me serviez de bâton de vieillesse... »

Elle prononça ce triste mot avec sa bouche jeune, et elle prit le bras du poète, qui l'aida presque pieusement à marcher, sans se douter que cet accident imaginaire n'était qu'un petit épisode de plus dans l'amoureuse comédie où il jouait son rôle, lui, de bonne foi. Elle avait soin de s'incliner un peu, pour que cette légère pesée de son corps redoublât en lui l'ardeur du désir, pour que sa gorge frôlât le coude du jeune homme et le fit tressaillir, pour que cette sensation du mouvement communiqué achevât de le griser. Et ce manège réussit trop bien. Il ne pouvait même plus parler, envahi qu'il était, pénétré, possédé par la présence de cette femme dont il respirait maintenant, d'une manière plus distincte, l'imperceptible parfum. A peine s'il se hasardait à la regarder, et il rencontrait alors, tout près de lui, ce profil à la fois mutin et fier, cette joue comme idéalement rosée, la pourpre vive de ces lèvres sinueuses qu'un joli sourire de tendre malice plissait par instants; puis, quand leurs yeux se croisaient, ce sourire se changeait en une expression de sympathie ouverte qui rassurait la timidité de René. Cela, elle le sentait à la façon plus hardie dont il lui donnait le bras. Elle avait eu bien soin de choisir pour cette hypocrisie de sa fausse entorse une des salles les plus isolées qu'ils eussent traversées, celle des Lesueur. Ils suivirent ainsi, au bras l'un de l'autre, un petit couloir. Ils entrèrent dans une des galeries de l'école française, et ils arrivèrent dans un salon à cette époque-là sombre et désert, celui où se trouvaient appendus les grands tableaux de Lebrun représentant les victoires d'Alexandre. La galerie des Ingres et des Delacroix, qui débouche aujourd'hui dans ce salon, n'était pas ouverte alors, et au milieu se trouvait un grand divan rond garni de velours vert. C'était un coin, à cette heure-là et au milieu de Paris, plus abandonné qu'une salle de musée de province, et l'on y pouvait causer indéfiniment sans autre témoin que le gardien, qui s'occupait lui-même à bavarder avec son collègue de la pièce

voisine. Suzanne avisa cette place d'un coup d'œil. Elle dit à René en lui montrant le canapé :

— « Voulez-vous que nous nous asseyions là un instant ? Je suis déjà mieux... »

Il y eut entre eux un nouveau passage de silence. Tout les enveloppait de solitude, depuis le bruit de la cour du Carrousel, qui leur arrivait, indistinct, par les deux hautes fenêtres, jusqu'à la demi-clarté de la salle. La détresse du jeune homme augmentait encore par ce tête-à-tête, qui aurait dû lui être un encouragement à se déclarer. Il se disait : « Qu'elle est jolie ! Qu'elle est fine !... Et elle va s'en aller, et je ne la verrai plus. Je dois tant lui déplaire, je me sens paralysé près d'elle, incapable de parler. » — « Jamais, » pensait Suzanne, « je n'aurai une meilleure occasion. »

— « Vous êtes triste ? » reprit-elle tout haut, et le regardant avec des yeux où la coquetterie se déguisait en une sympathie affectueuse, presque celle d'une sœur : « Je l'ai bien vu dès mon arrivée, » continua-t-elle, « mais je ne suis pas assez votre amie pour que vous me disiez vos peines?... »

— « Non, » fit René, « je ne suis pas triste. Comment le serais-je, puisque je n'ai que des sujets de bonheur?... »

Elle le regarda de nouveau avec une physionomie de surprise et d'interrogation qui signifiait : « Ces sujets de bonheur, dites-les-moi donc... » René crut lire cette demande en effet dans ses claires prunelles ; mais il n'osa pas comprendre. Il se jugeait, en toute sincérité de conscience, tellement inférieur à cette femme, que de même lui découvrir en entier le culte qu'il lui avait déjà voué était au-dessus de ses forces. Tout le séduisant manège de Suzanne, dans lequel il lui était impossible de reconnaître un calcul, cesserait du coup, s'il parlait, et il reprit, comme si sa phrase se fût appliquée seulement aux circonstances générales de sa vie :

— « Claude Larcher me le dit souvent, que je n'aurai pas de plus belle époque dans ma destinée littéraire. Il y a quatre moments, prétend-il, dans l'existence d'un écrivain : celui où on l'ignore, celui où on l'acclame pour désespérer ses aînés,

celui où on le diffame, parce qu'il triomphe; le quatrième, où on lui pardonne, parce qu'on l'oublie... Ah! que je regrette que vous ne le connaissiez pas mieux! Il vous plairait tant!... Si vous saviez comme il aime les Lettres! C'est pour lui une religion!...

— « Il est trop naïf tout de même, » songea Suzanne; mais elle était trop intéressée au résultat de cet entretien pour se laisser aller à un mouvement d'impatience. Elle s'empara de ce que René venait de dire, et elle répondit, interrompant ainsi l'éloge inutile de Claude : « Une religion!... C'est vrai, vous sentez ainsi, vous autres... J'ai une de mes amies qui en a fait la mélancolique expérience et qui me le répète toujours : une femme ne devrait pas s'attacher à un artiste. Il ne l'aimera jamais autant qu'il aime son art... »

Elle prit, pour rappeler cette parole prêtée gratuitement à cette amie, aussi imaginaire que l'entorse, une physionomie douloureuse; ses lèvres rouges s'ouvrirent dans un léger soupir, celui d'une âme qui a reçu de navrantes confidences et qui prévoit, qui pressent pour elle-même des douleurs pareilles.

— « Mais c'est vous qui êtes triste, » dit René, saisi par l'altération soudaine de ce joli visage.

— « Allons donc!... » pensa-t-elle; et tout haut : « Laissons cela. Qu'est-ce que mes tristesses, à moi, peuvent vous faire? »

— « Croyez-vous donc, » repartit René, « que vous soyez pour moi une indifférente? »

— « Indifférente?... non, » fit-elle en secouant la tête; « mais quand vous m'aurez quittée, penserez-vous à moi autrement qu'à une personne sympathique, rencontrée par hasard, oubliée de même? »

Jamais elle n'avait paru aussi délicieuse à René qu'en prononçant ces paroles qui allaient jusqu'à l'extrémité de ce qu'elle pouvait se permettre sans détruire son œuvre. Sa main gantée était posée sur le canapé de velours, tout près du jeune homme. Il osa la prendre. Elle ne la retira pas. Ses yeux sem-



blaient fixer une vision à travers l'espace. Avait-elle seulement pris garde au geste de René? Il y a des femmes qui ont ainsi une façon céleste de ne pas s'apercevoir des familiarités que l'on se permet avec leur personne. René serra cette petite main, et, comme elle ne le repoussait pas, il commença de parler, d'une voix que l'émotion rendait sourde, plus encore que la prudence :

— « Oui, vous devez penser cela, et je n'ai pas le droit de m'en étonner. Pourquoi croiriez-vous que mes sentiments à votre égard sont d'une autre sorte que ceux des jeunes gens que vous rencontrez dans le monde?... Et cependant, si je vous disais que, depuis le jour où je vous ai parlé chez Mme Komof, ma vie a changé, et pour toujours? — Ah! ne souriez pas. — Oui! pour toujours! Si je vous disais que je n'ai plus nourri qu'un désir : vous revoir ; que je suis monté chez vous le cœur battant ; que chaque heure, depuis lors, a augmenté ma folie ; que je suis arrivé ici dans un ravissement et que je vais vous quitter dans un désespoir?... Ah! vous ne me croyez pas... On admet cela dans les romans, ces passions qui vous envahissent le cœur, en entier, tout d'un coup et à jamais... Est-ce que cela arrive dans la vie?... »

Il s'arrêta, éperdu des phrases qu'il venait de prononcer. Il avait, en achevant de parler, cette impression étrange qui nous étreint lorsque, dans un rêve, nous nous écoutons nous-même dire notre secret précisément à la personne à qui nous devrions nous cacher le mieux. Elle l'avait écouté, les yeux fixés devant elle, absorbée toujours. Mais ses paupières battaient plus vite, sa respiration se faisait plus courte. Sa petite main trembla dans la main de René. Ce fut pour lui une surprise si saisissante, quelque chose de si enivrant aussi, qu'il eut le courage de reprendre :

— « Pardon, pardon de vous parler comme je le fais ! Si vous saviez !... C'est enfantin et c'est fou... Quand je vous ai vue pour la première fois, c'est comme si je vous avais reconnue. Vous ressemblez tant à la femme que j'ai rêvé de rencontrer, depuis que j'ai un cœur !... Avant cette rencontre,

je croyais vivre, je croyais sentir... Que j'étais fou!... Que je suis fou!... Je me perds à vos yeux, je me suis perdu. — Mais du moins je vous aurai dit que je vous aimais... Vous le saurez. Vous ferez de moi ensuite ce que vous voudrez... Mon Dieu! que je vous aime! que je vous aime!... »

Comme il la regardait avec idolâtrie, tout en répétant ces mots où se soulageait toute sa fièvre intérieure, il vit deux larmes tomber des yeux de Suzanne, deux lentes et douces larmes qui coulèrent sur ses joues roses, en y laissant comme des raies. Il ignorait que la plupart des femmes pleurent ainsi comme elles veulent, pourvu qu'elles soient un peu nerveuses. Ces deux pauvres larmes achevèrent de l'affoler.

— « Ah! » s'écria-t-il, « vous pleurez!... Vous... »

— « N'achevez pas, » interrompit Suzanne en lui mettant la main sur la bouche et se retirant de René. Elle fixait sur lui des yeux où la passion se mêlait à une espèce d'étonnement épouvanté. « Oui, vous m'avez touchée. Vous m'avez fait découvrir en moi-même des abîmes que je ne soupçonnais pas... Ah! j'ai peur, peur de vous, peur de moi, peur d'être ici... Non! nous ne devons plus nous revoir. Je ne suis pas libre. Je ne devais pas écouter ce que j'ai écouté... » Elle se tut, puis, lui prenant la main d'elle-même : « Pourquoi vous mentir?... Tout ce que vous sentez, je le sens peut-être. Je ne le savais pas, je vous le jure, avant cette minute. Cette sympathie à laquelle je cédaï et qui m'a fait venir vous rejoindre ce matin... Mon Dieu!... Ah! J'y vois clair maintenant... Malheureuse, comme le cœur se laisse surprendre!... »

De nouvelles larmes tremblèrent à la pointe de ses cils. René se trouvait si bouleversé par les paroles qu'il venait de prononcer et d'entendre qu'il ne put rien répondre, sinon :

— « Dites-moi seulement que vous me pardonnez... »

— « Oui, je vous pardonne, » répondit-elle en pressant sa main à lui faire mal; puis, d'une voix grave : « Je sens que je vous aime aussi... » Et, comme réveillée d'un songe : « Adieu. Je vous défends de me suivre. C'est la dernière fois que nous nous serons parlé... »

Elle se leva. Son front était menaçant, ses regards trahissaient les irréparables effarouchements de l'honneur révolté. Il ne s'agissait plus du pied tourné sur le parquet glissant, ni de lassitude. Elle partit droit devant elle, et d'un air si courroucé que le jeune homme, écrasé par la scène qu'il venait d'affronter, la vit s'en aller, immobile, sans rien faire pour la retenir. Elle avait disparu depuis plusieurs minutes, lorsqu'il s'élança du côté par où elle s'était échappée. Il ne la trouva point. Tandis qu'il descendait un escalier, puis un autre, elle avait déjà traversé la cour carrée, et elle montait dans un fiacre qui l'emportait vers la rue Murillo. Elle était, dans un coin de voiture, à la fois toute malicieuse et tout attendrie. Pendant le temps que René emploierait à chercher les moyens de la faire revenir sur sa résolution de rupture absolue, il ne réfléchirait pas à la rapidité avec laquelle sa pseudo-madone s'était laissé faire et avait fait elle-même une déclaration d'amour. Voilà pour la malice. Et le souvenir des phrases du jeune homme, de son visage transfiguré par l'émotion, de ses yeux exaltés, la ravissait, comme une promesse du plus ardent amour. Voilà pour l'attendrissement. Et elle caressait déjà le projet de lui appartenir, chez lui, dans cet intérieur si calme, si discret, si retiré, qu'il lui avait dépeint. Il allait lui écrire une fois, deux fois; elle ne répondrait pas. A la troisième ou à la quatrième lettre, elle ferait semblant de croire à un projet de suicide, et elle tomberait chez lui — pour le sauver ! Comme elle en était là de ses réflexions, le hasard, ironique parfois à l'égal d'un méchant compère, lui fit apercevoir le baron Desforges qui traversait le boulevard Haussmann. Il se rendait chez elle sans doute pour lui demander à déjeuner. Elle regarda la mignonne montre d'or qu'elle portait incrustée dans un bracelet : il était à peine midi vingt. Elle serait rentrée bien à temps, et, après la joie de sa matinée, ce lui fut un plaisir exquis de baisser un peu le rideau de la portière en passant tout près de son vieil amant, qui ne la vit pas.

## XII

## LOYAUTÉ CRUELLE

Quand René Vincy se retrouva devant la porte du musée sans avoir pu joindre Suzanne, un tourbillon d'idées contradictoires l'assaillit, si violent et si subit qu'il ne savait plus, à la lettre, où il était ni où il en était. Le calcul de Suzanne ne l'avait pas trompée. Le double coup qu'elle venait de porter au jeune homme paralysait en lui toutes les puissances de l'analyse et de la réflexion. Si elle lui avait dit qu'elle l'aimait tout simplement, il eût, sans doute, dans un suprême accès de lucidité, aperçu un contraste bien fort entre le caractère angélique, affecté par Suzanne, et la brusquerie de cette déclaration. Il eût dû reconnaître que les ailes de l'Ange lui tenaient bien peu aux épaules, pour avoir été mises au vestiaire avec cette promptitude. Mais bien loin de les déposer, ces blanches ailes, cet ange venait de les déployer, toutes grandes, et de disparaître. « Elle m'aime, et elle ne me pardonnera jamais de lui avoir arraché cet aveu, » se disait René. Il croyait, de bonne foi, qu'elle l'avait quitté avec la résolution de ne plus le revoir, et cette idée absorbait toutes les forces vives de son esprit. Comment faire revenir sur une telle décision une créature si sincère qu'elle n'avait pu dissimuler son cœur, si pieuse qu'elle s'était aussitôt reproché comme un crime la plus involontaire des confessions ? Et le jeune homme la revoyait avec l'effroi peint sur son visage, avec des larmes au bord de ses cils... Il marchait droit devant lui, parmi ces pensées, incapable en ce moment de supporter la vue d'un être humain, fût-ce Émilie, sa chère confidente. Il prit un fiacre et se fit conduire jusqu'aux portes de Paris, du côté de Saint-Cloud. Il jeta ce nom au cocher, instinctivement, parce que Suzanne lui avait décrit, au cours d'une conversation, deux fêtes auxquelles elle avait assisté dans ce châ-

teau, toute jeune. Il éprouva un sauvage plaisir, une fois descendu de voiture, à s'enfoncer dans le bois dépouillé. Le feuillage sec criait sous ses pas. Le ciel bleu et froid de l'après-midi de février se développait sur sa tête. Par instants il apercevait, à travers un entrelacement de troncs noirs et de branches nues, la ruine mélancolique du vieux palais et l'eau glauque du bassin sur lequel Mme Moraines avait vu jadis se promener en barque le malheureux et noble prince, tué au Cap. Ces impressions d'hiver, ces souvenirs d'un passé tragique flottaient autour du jeune homme, sans distraire sa rêverie du point fixe qui l'hypnotisait, pour ainsi dire : par quels procédés vaincre la volonté de cette femme dont il était aimé, qu'il aimait, qu'il voulait à tout prix revoir ? Que faire ? Se présenter chez elle et forcer sa porte ? S'imposer à elle en courant les salons où elle fréquentait ? L'importuner de sa présence au tournant des rues et dans les théâtres ? Toute sa délicatesse répugnait à une conduite où Suzanne pût trouver une seule raison de l'aimer moins. Non, c'était d'elle qu'il désirait tout tenir, même le droit de la contempler ! Il avait, dans son adolescence et les pures années de sa première jeunesse, nourri son cœur de tant de chimères, qu'il pensa sincèrement à ne plus rien tenter pour se rapprocher d'elle, et à lui obéir, comme aurait fait Dante à sa Béatrice, Pétrarque à sa Laure, Cino de Pistoie à sa Sylvie, ces rares poètes en qui s'exprime la tendre conception, élaborée par le moyen âge, d'un amour imaginaire et pieux, tout de renoncement et de spiritualité. Il avait tant goûté autrefois *la Vie nouvelle* et les sonnets de ces rêveurs à leurs Dames mortes ! Comment cette littérature sublimée et presque monacale aurait-elle tenu contre le venin de passion sensuelle que la beauté de Suzanne et son luxe lui avaient insinué dans le sang, à son insu ?... Lui obéir ?... Non, il ne le pouvait pas. Les projets tourbillonnaient de nouveau dans sa tête, et il usait ses nerfs par du mouvement, seul remède à cette horrible souffrance, l'agonie de l'inquiétude. Le soir tomba, un soir d'hiver au crépuscule sinistre et court. Ce fut alors qu'épuisé par l'excès de



l'émotion René finit par s'arrêter à la seule décision immédiate exécutable : écrire à Suzanne. Il gagna le village de Saint-Cloud, il entra dans un café, et ce fut là, sur un buvard infâme, avec une plume écachée, au bruit des billes de billard poussées par des fumeurs de pipes, sous l'œil narquois d'un garçon malpropre, qu'il composa une première lettre, puis une seconde, et cette troisième enfin, — avec quelle honte du papier qu'il employait et de l'endroit où il se trouvait ! Il lui eût été insoutenable que Suzanne le vit ainsi. D'autre part, il se sentait incapable d'attendre son retour à sa maison pour lui dire ce qu'il avait à lui dire, et voici en quels termes, dont le baron Desforges fût demeuré profondément étonné s'il les avait lus adressés à sa Suzette de la rue du Mont-Thabor, s'épanchait le trop-plein de son angoisse :

---

*Je viens de vous écrire plusieurs lettres, Madame, et que j'ai déchirées, et je ne sais si je vous enverrai celle-ci, tant la crainte de vous déplaire me fait trouver indécate l'expression de sentiments qui ne vous déplairaient pas, eux, si vous pouviez les voir. Hélas ! on ne voit pas les cœurs, et me croirez-vous quand je vous dirai que l'émotion qui me dicte cette lettre n'a rien dont doive s'offenser même la plus délicate, même la plus pure des femmes, même vous, Madame?... Mais vous me connaissez si peu, et le sentiment que vous m'avez laissé voir, avec la divine sincérité d'une âme qui répugne à tous les mensonges, a été une telle surprise que, peut-être à l'heure où j'écris ces lignes, vous l'avez déjà pour toujours banni, effacé, condamné. Ah ! s'il en était ainsi, ne répondez pas à cette lettre. Ne la lisez même pas. Je saurai comprendre ce silence et accepter cet arrêt. Je souffrirai cruellement, mais avec un merci pour vous qui ne cessera jamais, un merci pour m'avoir donné dans ma vie cette joie absolue, complète, de voir l'Idéal de tous mes songes de jeune homme marcher et vivre devant moi. De cela, voyez-vous, quand je devrais mourir de douleur pour vous avoir rencontrée et aussitôt perdue, je ne vous serai jamais assez reconnaissant. Vous m'êtes apparue, et par*

*votre seule existence vous m'avez attesté que cet Idéal ne mentait pas ! Quelque dure que me soit jamais la vie, ce cher, ce divin souvenir me suivra comme un talisman, comme un magique charme...*

*Mais, tout indigne que je sois, si le sentiment que j'ai vu flotter dans vos yeux, — qu'ils étaient beaux à cette minute, et comme je me les rappellerai toujours ! — oui, si ce sentiment survit en vous au passage de révolte qui vous a saisi ce matin ; si cette sympathie, dont vous vous êtes reproché la violence, demeure vivante dans votre cœur ; si vous restez, malgré vous, celle qui a pleuré en m'écoutant lui dire mon ravissement, mon adoration, mon culte ; alors, je vous en conjure, Madame, de cette sympathie, de cette émotion tirez un peu de pitié ; avant de confirmer cet arrêt auquel je suis tout prêt à me soumettre, ce terrible arrêt de ne plus vous revoir, laissez-moi vous demander de me permettre une seule épreuve. Cette demande est si humble, si résignée à vos ordres ! Écoutez-la. Si j'ai deviné juste à travers les conversations trop courtes, trop rapides, qu'il m'a été donné d'avoir avec vous, votre vie, sous son apparence comblée, est déshéritée de bien des choses. N'avez-vous jamais éprouvé le besoin auprès de vous d'un ami à qui vous pourriez tout dire de vos peines, d'un ami qui ne vous parlerait plus comme il a osé le faire une fois, mais qui serait là, heureux de respirer dans votre air, content de votre joie, triste de vos tristesses ; un ami sur qui vous compteriez, que vous prendriez, que vous laisseriez, sans qu'il se plaignît ; un être à vous enfin, et dont toutes les pensées vous appartiendraient ? Cet ami sans espérance criminelle, sans désir que de se dévouer, sans regrets que de ne pas vous avoir toujours servie, c'est cela que je rêvais de devenir avant cette entrevue où l'émotion a été plus forte que ma volonté. Et je sens que je vous aime assez pour réaliser ce rêve, encore maintenant. Non ! ne secouez pas votre tête. Je suis sincère dans ma supplication, sincère dans ma volonté de ne plus jamais prononcer un mot qui vous force à vous repentir de votre indulgence, si vous m'accordez d'essayer seulement cette épreuve. Ne serez-vous pas toujours à temps de me rejeter loin de vous le jour où vous verrez que je suis prêt à enfreindre l'engagement que je prends ici ?*

*Mon Dieu! que les phrases me manquent! Mon cœur tremble à l'idée que vous lirez ces lignes, et voici que je puis à peine les tracer. Que répondrez-vous? Me rappellerez-vous dans ce sanctuaire de la rue Murillo où vous m'avez été si bonne déjà, si complètement douce et bonne que songer à ces minutes, passées là auprès de vous, c'est comme me parer le cœur avec un lis? Ah! dans ce cœur il n'y a pour vous que dévouement, admiration obéissante et prosternée. Dites, dites le mot : « Je vous pardonne. » Dites : « Je vous permets de me revoir. » Dites : « Essayez, essayons d'être amis. » Vous le diriez, si vous pouviez lire en moi jusqu'au fond. Et si vous ne le dites pas, ce ne sera ni un murmure, ni un reproche, ni rien que merci toujours. Un merci dans le martyre comme l'autre l'aurait été dans l'extase. Je comprends aujourd'hui que souffrir par ce qu'on aime est encore un bonheur!...*

---

Il était six heures du soir quand le jeune homme jeta cette lettre à la boîte. Il regarda l'enveloppe disparaître. Elle n'était pas plus tôt échappée de sa main qu'il regretta de l'avoir envoyée, avec une angoisse de ce qui en résulterait pire que son anxiété de tout l'après-midi. Dans le désarroi de ses idées, il avait entièrement oublié les habitudes de sa vie de famille, et que jamais il n'était demeuré une journée entière hors de la maison sans prévenir. Il prit son diner dans un cabaret de hasard sans penser davantage aux siens, tout entier au dévorant calcul de ses hypothèses sur la conduite que Suzanne tiendrait après la lecture de sa lettre. Le premier détail qui le réveilla de ce somnambulisme à demi lucide fut l'exclamation de Françoise lorsque, revenu à pied et vers neuf heures et demie, il ouvrit la porte de l'appartement de la rue Coëtlogon et se trouva nez à nez avec l'Auvergnate, qui faillit en laisser tomber sa lampe :

— « Ah! monsieur, » s'écria la brave fille, « si vous saviez quelle inquiétude vous avez baillée à Mme Fresneau, qu'elle en a les sangs tournés... »

— « Comment, » dit René à Émilie, qui se précipita dans le couloir au-devant de lui, « tu t'es tourmentée parce que tu ne m'as pas vu rentrer? Ne me reproche rien, » ajouta-t-il en l'embrassant, « c'est à cause d'Elle... »

La jeune femme, qui avait réellement traversé une fin de journée cruelle, regarda son frère. Elle le vit bouleversé lui-même, avec la fièvre dans les yeux; elle ne trouva plus la force de lui reprocher cet égoïsme naïf qui avait tenu si peu de compte des déraisonnables susceptibilités de son imagination; — il les connaissait pourtant si bien, — et elle lui répondit, tout bas, elle aussi, en lui montrant la porte entr'ouverte de la salle à manger :

— « Les dames Offarel sont là... »

Cette simple phrase suffit pour que la fièvre de René changeât soudain de caractère. Une appréhension angoissée lui succéda. Dans le plus doux moment de sa promenade au Louvre, ce matin, l'image de Rosalie avait eu le pouvoir de le faire souffrir, — quand il était auprès de Suzanne! Et maintenant il lui fallait, sans préparation, revoir, en face, non plus cette image, mais la jeune fille elle-même; rencontrer ces yeux qu'il avait évités lâchement depuis des jours, subir cette pâleur dont il se savait la cause. La sensation de sa perfidie lui revint, plus douloureuse, plus aiguë qu'elle n'avait jamais été. Il avait dit des mots d'amour à une autre femme, sans s'être délié de ses engagements envers celle qui se considérait à juste titre comme sa fiancée. Il entra dans la salle à manger comme s'il eût marché au supplice, et il ne fut pas plus tôt en pleine clarté de la lampe qu'il sentit au regard de Rosalie qu'elle lisait dans son cœur comme dans un livre ouvert. Elle était assise entre Fresneau et Mme Offarel, travaillant ainsi que d'habitude, les pieds posés sur une chaise vide, où elle avait placé son peloton de laine et le chapeau de son père; René comprit par quelle innocente ruse, afin qu'à son arrivée il fût obligé de se mettre auprès d'elle. Elle et sa mère tricotaient des mitaines longues, destinées à être portées au bureau par le vieil Offarel, qui se prétendait maintenant me-

nacé de la goutte aux poignets. Ce père chimérique était là, lui aussi, buvant, malgré ses craintes de malade imaginaire, un grog très fort, et jouant au piquet avec le professeur. C'était Émilie qui avait proposé cette partie pour éviter la conversation générale et se livrer toute à l'idée de son frère absent. Angélique Offarel l'avait aidée, de son côté, à débrouiller des écheveaux de soie. Cette scène d'humble intimité s'éclairait d'une douce lueur, et le poète y retrouva du coup le symbole de ce qui avait fait longtemps son bonheur, de ce qu'il avait quitté pour toujours. Heureusement pour lui, la grosse voix du professeur s'éleva tout de suite et l'empêcha de se livrer à ses réflexions :

— « Hé bien ! » disait Fresneau, « tu peux te vanter d'avoir pour sœur une personne raisonnable... Ne parlait-elle pas de passer la nuit à t'attendre ? Mais il aurait envoyé une dépêche... Mais il lui est arrivé un malheur... Pour un peu, elle m'aurait chargé de passer à la Morgue... Et je lui disais : René a été retenu à déjeuner et à dîner... Allons, père Offarel, à vous de donner. »

— « J'ai dû faire une visite à la campagne, » répondit René, « et j'ai manqué le train, voilà tout. »

— « Comme il sait mal mentir ! » se dit Émilie, qui se surprit admirant son frère de cette maladresse, signe d'une habituelle droiture, comme elle l'eût admiré d'être adroit jusqu'au machiavélisme.

— « Je vous trouve l'air un peu pâlot, » dit Mme Offarel agressivement ; « est-ce que vous êtes souffrant ? »

— « Ah ! monsieur René, » interrompit Rosalie avec un timide sourire, « voulez-vous que je vous fasse une place ici ? Je vais ôter le chapeau de père. »

— « Donne-le-moi, » dit le vieil employé en avisant un coin libre sur le buffet ; « il sera plus en sûreté ici. C'est mon numéro un, et la maman me gronderait s'il lui arrivait malheur. »

— « Il y a si longtemps qu'il est numéro un !... » s'écria Angélique en riant. « Tiens, papa, voilà un vrai numéro un. »



Et la rieuse prit le chapeau de René, qu'elle fit reluire à la lampe en montrant à côté le couvre-chef du bonhomme dont la soie râpée, la couleur rougeâtre et la forme démodée ressortirent plus encore par le contraste.

— « Mais rien n'est trop beau pour M. René maintenant, » fit Mme Offarel avec son acrimonie ordinaire ; et, tournant sa rancune du côté d'Angélique, dont l'action lui avait déplu : « Tu seras bien heureuse si ton mari est toujours aussi bien mis que ton père... »

René s'était assis cependant à côté de Rosalie. Il n'avait pas relevé l'épigramme de la terrible bourgeoise, et il ne se mêla pas davantage au reste de la conversation, que la sage Émilie fit aussitôt dévier du côté de la cuisine. Sur ce sujet, Mme Offarel se passionnait presque autant que sur Cendrette, Raton, Petit-Vieux et Beaupoil, ses quatre chats. Elle ne se contentait pas d'avoir des recettes à elle pour toutes sortes de plats, tels que le coulis d'écrevisses, son triomphe, et le canard sauce Offarel, comme elle l'avait dénommé elle-même, son orgueil. Elle possédait aussi des adresses particulières pour les diverses fournitures, traitant Paris comme le Robinson de Daniel de Foë traite son île. De temps à autre, elle faisait de véritables descentes dans certains quartiers, à des distances infinies de la rue de Bagneux, allant pour sa provision de café dans tel magasin, et pour les pâtes d'Italie dans tel autre. Elle savait qu'à un certain jour du mois, certain marchand recevait un arrivage de mortadelles, et cet autre d'olives noires, à une autre date. C'étaient, à chaque fois, des voyages dont le moindre épisode faisait événement. Tantôt elle allait à pied, et ses observations étaient innombrables sur les démolitions de Paris, l'encombrement des rues, la supériorité de l'air respirable dans la rue de Bagneux. Tantôt elle prenait l'omnibus avec une correspondance, et ses voisins devenaient l'objet de ses remarques. Elle avait vu une grosse dame très aimable, un petit jeune homme impertinent ; le conducteur l'avait reconnue et saluée ; la voiture avait failli verser trois fois ; un vieillard décoré avait eu beaucoup de mal

à descendre. « J'ai bien cru qu'il tomberait, le pauvre cher monsieur... » Cet abus de détails insignifiants, où se complaisait la médiocrité d'esprit de la pauvre femme, divertissait René d'ordinaire parce que la bourgeoise trouvait quelquefois, dans son flux de paroles, quelque tournure imagée. Elle disait, par exemple, parlant d'un de ses compagnons de voyage qui faisait la cour à une cuisinière chargée de son panier : « Il y a des gens qui aiment les poches grasses... » ou de deux personnages qui s'étaient pris de querelle : « Ils se disputaient comme deux *Darnajats*... » terme mystérieux qu'elle avait toujours refusé de traduire. Ce soir, le contraste était trop complet entre l'excitation romanesque où l'entretien avec Suzanne avait jeté le poète et les mesquineries de ce milieu, dans lequel il était né cependant. Il ne se disait pas que des misères analogues font l'envers de toute existence, et que les dessous du monde élégant sont composés de basses rivalités, de dégoûtants calculs pour briller au-dessus de ses moyens, de compromis de conscience auprès desquels les petites de la vie bourgeoise apparaissent comme empreintes de la plus délicieuse bonhomie. Il regardait Rosalie, et la ressemblance de la jeune fille avec sa mère l'impressionnait d'une manière intolérable. Elle était jolie pourtant. Son visage allongé, que pâlisait un visible chagrin, prenait, à la lumière de la lampe et penché sur le tricot, des tons d'ivoire ; et, quand elle levait ses yeux vers lui, la sincérité du sentiment le plus passionné rayonnait dans ses douces prunelles. Mais pourquoi le noir de ces prunelles était-il de la même nuance que le noir des yeux de la vieille femme ? Pourquoi était-ce, à vingt-quatre ans de distance, le même dessin du front, la même coupe du menton, le même pli de la bouche ? Quelle injustice d'en vouloir à cette innocente enfant et de cette ressemblance, et de cette pâleur, et de ce chagrin, et du silence même dont elle s'enveloppait ! Hélas ! Il suffit d'avoir des torts profonds envers une femme pour trouver en soi contre elle une inépuisable source d'iniques rancunes. Rosalie commettait le crime inconscient de doubler de remords le senti-

ment que René portait à sa nouvelle amie. Elle représentait ce passé du cœur, à qui nous ne pardonnons pas de se dresser comme un obstacle entre nous et notre avenir. Si perfides que soient en amour la plupart des femmes, leur infamie ne punira jamais assez les secrets égoïsmes de la plupart des hommes. Si René avait eu le triste courage de son camarade Claude Larcher, celui de se regarder en face et sans illusion, il aurait dû s'avouer que la cause vraie de sa mauvaise humeur contre Rosalie résidait surtout dans le fait que, lui, l'avait trompée. Mais c'était un poète, et qui excellait à jeter des voiles brillants sur les vilaines portions de son âme. Il se contraignit de penser à Suzanne, à ce noble amour qui avait grandi et fleuri en lui ; et, pour la première fois, il prit la résolution ferme de rompre définitivement avec la jeune fille, en se disant : « Je serai digne d'Elle, » — et cette *Elle*, c'était la femme, perverse et menteuse, qui avait sur la douce, la simple, la sincère enfant cette supériorité d'un luxueux décor, d'une rare science de la toilette, d'une incomparable singerie sentimentale et d'une beauté profondément, intimement troublante. Cette beauté traversait de nouveau l'imagination ensorcelée de René à la minute même où le père Offarel donna le signal du départ en se levant et en disant à Fresneau :

— « Je vous gagne quatorze sous... Hé! hé! mes cigares de la semaine... Allons! » ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, « les dames sont-elles prêtes? »

— « Puisque nous sommes tous ici, » reprit Mme Offarel, et elle souligna le mot « tous » par un coup d'œil lancé du côté de René, « quand venez-vous dîner à la maison? Samedi vous conviendrait-il? C'est le jour de M. Fresneau, je crois... » Et sur la réponse affirmative du professeur, elle s'adressa au jeune homme, directement, cette fois : « Et vous aussi, René? Oh! d'abord, vous serez mieux chez nous que chez tous ces gens riches où M. Larcher va faire le pique-assiette... »

— « Mais, madame... » interrompit le poète.

— « Paix! Paix! » fit la vieille dame; « pour moi, je m'e

rappelle toujours ce que disait bonne maman : mieux vaut un morceau de pain bis chez soi qu'une dinde truffée chez les autres. »

Quoique la réflexion de la mère de Rosalie fût une simple bêtise, appliquée au malheureux Claude, qu'une dyspepsie avancée rendait le plus souvent incapable de boire même un verre de vin fin, elle blessa René comme aurait fait la plus juste des épigrammes dirigée contre son ami. C'est qu'il y voyait le dernier signe d'une hostilité passionnée, et qui ne pouvait que s'accroître, entre son ancien milieu et la nouvelle vie entrevue, espérée, convoitée, depuis le matin, avec tant d'ardeur. Il y avait un droit de ces gens-là sur lui, droit plus complet encore que ne le croyait Mme Offarel, puisqu'il était lié à Rosalie par un accord tacite. Il eut alors un nouveau passage de dureté contre cette pauvre enfant, et il se dit plus àprement encore que tout à l'heure : « Je romprai. » Il se coucha sur cette décision et ne put dormir. Il avait changé de courant d'idées. Il pensait à sa lettre, maintenant. Elle devait être arrivée, et voici que la série des dangers non prévus se développa au regard de son imagination. Si le mari de Suzanne l'interceptait, cette lettre ? Un frisson le saisissait à l'idée des malheurs que son imprudence pouvait attirer sur la tête de cette pauvre femme, aux prises avec un tyran dont la brutalité devinée lui causait une telle horreur. Et puis, même arrivée à bon port, si cette lettre déplaisait à Suzanne ? Et elle lui déplairait. Il cherchait à s'en rappeler le détail. « Comment ai-je été assez fou pour lui écrire ainsi ? » se disait-il, et il souhaitait que la lettre se perdit en route. Il calculait qu'un pareil accident se produit quelquefois alors qu'on désire exactement le contraire. Pourquoi ne se produirait-il pas alors qu'on le désire?... Il avait honte d'une telle puérilité d'imagination. Il l'attribuait à l'énervement de sa soirée, et il se reprenait à maudire les petitesesses d'esprit de Mme Offarel. Sa mauvaise humeur contre la mère paralysait par instants toute pitié pour la fille. Il passa la nuit ballotté ainsi entre ces deux sortes de tourments, jusqu'à ce qu'il s'endormit de

ce lourd sommeil des quatre heures qui assomme plutôt qu'il ne repose; et, à son réveil, la première idée qu'il retrouva en lui-même fut sa volonté de rupture, qui s'était encore affermie durant ce sommeil.

Quel moyen employer, cependant? Il y en avait un tout simple : demander à la jeune fille un rendez-vous. C'était si aisé! Que de fois elle l'avait ainsi prévenu des heures où Mme Offarel devait sortir! Et il allait rue de Bagneux, sûr de trouver Rosalie seule avec Angélique, et cette dernière, par une complicité de sœur analogue à celle d'Émilie, avait bien soin de laisser les deux amoureux causer tranquillement ensemble. Oui, c'était là le moyen le plus loyal. Mais le jeune homme ne se sentit pas la force de seulement supporter l'idée de cette conversation. Il y a une forme déshonorante de la pitié qui apparaît dans des crises pareilles. Elle consiste à reculer devant la vue directe des souffrances que l'on cause. On veut bien torturer la femme que l'on abandonne. On ne veut pas regarder couler ses larmes. René pensa tout naturellement à s'épargner cette émotion insoutenable en écrivant. C'est la grande ressource des volontés lâches dans de semblables ruptures. Le papier souffre tout, dit le peuple. Il se leva pour commencer une lettre qu'il dut interrompre. Il ne trouvait pas ses mots. Pendant ces hésitations, l'heure approchait de la première visite du facteur. Quoiqu'il fût parfaitement insensé d'attendre par ce courrier la réponse de Suzanne, le cœur de l'amoureux battit plus vite lorsque Émilie entra dans sa chambre, apportant, comme d'habitude lorsqu'elle le savait réveillé, le journal et la correspondance. Ah! s'il eût aperçu sur une des trois enveloppes que lui tendit sa sœur cette élégante et longue écriture, reconnaissable pour lui entre toutes les autres, quoiqu'il ne l'eût vue que sur un seul billet! Mais non, ces enveloppes contenaient trois lettres d'affaires qu'il jeta de côté avec un énervement dont s'inquiéta cette pauvre sœur, et elle lui demanda :

— « Tu as un chagrin, mon René? »

Tandis que la jeune femme posait cette question, un si



entier dévouement éclatait sur son visage, ses yeux exprimaient une si vive, une si vraie tendresse pour son frère, qu'elle apparut à ce dernier comme un ange sauveur au sortir des troubles de cette cruelle nuit. Ces mots de rupture qu'il n'osait pas formuler lui-même, qu'il ne savait pas écrire, pourquoi ne chargerait-il pas Émilie de les prononcer? Avec la précipitation dont sont coutumiers les caractères faibles, il n'eut pas plus tôt entrevu ce moyen d'action qu'il s'en empara fébrilement, et il se mit, les larmes aux yeux, à raconter l'état de détresse où il se trouvait par rapport à Rosalie. Tout ce que sa sœur ignorait de ses relations, il le lui révéla. Par une sorte de mirage intime comme en produisent les confessions sans repentir, et à mesure que ce récit se détaillait, des sentiments nouveaux naissaient dans son cœur, venant à l'appui de sa résolution actuelle. C'étaient ceux-là mêmes qu'il aurait dû éprouver à l'époque où il accomplissait les actes dont il se reconnaissait maintenant coupable. Quand il avait noué son intrigue, intrigue innocente en fait, mais cependant clandestine, il ne s'était pas dit que la stricte morale défend d'avoir un engagement secret avec une jeune fille, et que de l'habituer ainsi à tromper la surveillance de ses parents constitue la plus dangereuse des éducations. Il ne s'était pas dit qu'un homme d'honneur n'a pas le droit de déclarer son amour avant d'avoir éprouvé la solidité de cet amour, et que si l'ardeur de la passion excuse bien des faiblesses, l'appétit de l'émotion ne fait qu'aggraver ces mêmes faiblesses. Ces reproches, d'autres encore, lui venaient à l'esprit et aux lèvres tandis qu'il parlait, et il reconnaissait aussi au visage d'Émilie combien il avait trompé cette sœur confiante. Dans un cercle d'étroite, d'absolue intimité, de telles dissimulations comportent un je ne sais quoi de profondément attristant pour les personnes qui en ont été les victimes. Mais si Mme Fresneau éprouva cette tristesse voisine de la déception, elle la traduisit tout entière en sévérité contre la jeune fille seule, et elle s'écria naïvement, lorsque son frère lui eut expliqué le service qu'il attendait d'elle :

— « Je ne l'aurais jamais crue si en dessous. »

— « Ne la juge pas mal, » fit René avec honte. Si toutes ces amours étaient demeurées cachées, à qui la faute? Et il reprit : « C'est moi qui suis le coupable... »

— « Toi? » dit Émilie en l'embrassant. « Ah! Tu es trop bon, trop tendre!... Mais je ferai ce que tu veux, et je te promets d'avoir une légèreté de main!... Comme tu as eu raison de t'adresser à moi!... Nous autres femmes, nous savons l'art de tout dire... Et puis, c'est vrai, la loyauté t'oblige à faire cesser une situation trop fausse... » Et elle ajouta : « Le plus tôt vaudra le mieux; j'irai rue de Bagneux dès cet après-midi. Je la trouverai seule, ou bien je lui demanderai un rendez-vous. »

Malgré la confiance qu'elle avait témoignée dans sa propre habileté, la jeune femme sentait si bien, à la réflexion, les difficultés de son ambassade, qu'elle laissa voir, au déjeuner, un visage soucieux dont s'inquiéta naïvement son mari et que René dut regarder avec remords. N'y avait-il pas, dans le fait d'employer ainsi une tierce personne pour apprendre la vérité à Rosalie, quelque chose de particulièrement dur envers la pauvre enfant, une humiliation ajoutée à l'inévitable douleur? Quand sa sœur vint lui dire adieu, tout habillée, avant de se rendre chez les dames Offarel, il fut sur le point d'empêcher cette visite. Il en était temps encore... Puis il la laissa partir. Il entendit la porte se fermer. Émilie était dans l'allée, elle prenait la rue d'Assas, celle du Cherche-Midi. Mais l'accès de rêverie triste qui avait envahi le poète ne tint pas contre la pensée de l'arrivée du prochain courrier. Suzanne avait certainement reçu sa lettre ce matin. Si elle avait répondu aussitôt, cette réponse allait être là... Cette idée et l'approche toute voisine de l'instant où elle se vérifierait suspendirent du coup sa pitié pour sa petite amie abandonnée. Si compliquée que soit la subtilité d'un cœur, l'amour le simplifie singulièrement. René était en proie à cette inquiétude que tous les amants connaissent, depuis le simple soldat qui espère de sa payse un billet sans orthographe, jusqu'au prince héritier

en correspondance sentimentale avec la plus spirituelle et la plus coquette des dames du palais. L'homme veut se reprendre à ses occupations ordinaires; l'esprit veille, qui compte les minutes et ne peut pas soutenir la sensation de la durée. On regarde l'horloge et l'on suppose les chances possibles. Si l'on osait, on poserait pour la vingtième fois cette ridicule question : « Il n'y a rien ? » à la personne chargée de vous remettre vos lettres. C'est l'attente avec ses anxiétés démesurées, ses folles hypothèses, la fièvre brûlante de ses chimères et de ses désillusions. Au feu de cette impatience, tout se consume et s'abolit dans l'âme. Quand Émilie rentra, une heure et demie environ après être partie, son retour surprit René comme s'il eût absolument oublié la mission dont il l'avait chargée. Mais le visage de sa sœur révélait un trouble tel qu'il en demeura soudain bouleversé.

— « Hé bien ? » fit-il avec angoisse.

— « C'est fait, » dit-elle à demi-voix. « Ah ! René, je ne la connaissais pas !... »

— « Qu'a-t-elle répondu ? »

— « Pas un reproche, » reprit Émilie, « mais des larmes ! Des larmes ! Dieu ! quelles larmes !... Comme elle t'aime !... Sa mère était sortie avec Angélique... vois quelle ironie, pour aller acheter les provisions du diner de samedi... C'est moi qui n'irai pas, à ce diner-là... Quand Rosalie m'a ouvert la porte, j'ai cru qu'elle se trouverait mal, tant elle est devenue pâle... Je ne lui avais pas dit un mot, qu'elle avait tout deviné. Elle est comme moi avec toi. Elle a la seconde vue du cœur... Nous sommes entrés dans sa chambre... Il n'y a que toi dans cette chambre, et tes portraits, et des souvenirs qui se rattachent à des promenades que nous avons faites ensemble, et des gravures des journaux illustrés sur ta pièce... J'ai commencé de lui faire ton message, si doucement, je te jure. J'étais aussi émue qu'elle... Et elle me disait : — Il est si bon de vous avoir choisie pour me parler ! Au moins vous ne me trouverez pas folle de l'aimer comme je l'aime... — Elle a dit encore : — J'y étais préparée depuis longtemps.

C'était trop beau... Et aussi : — Suppliez-le seulement qu'il me permette de garder ses lettres... Ah ! Ne m'en demande pas davantage maintenant... J'ai si peur pour toi, mon René, oui, j'ai peur que ce chagrin ne te porte malheur... »

### XIII

« AT HOME »

La lettre mise par René dans la boîte de poste de Saint-Cloud était bien arrivée à son adresse, le matin même du jour qui devait consommer le malheur de la pauvre Rosalie. Suzanne l'avait reçue avec le reste de son courrier, quelques minutes avant que son mari entrât dans sa chambre, comme d'habitude, pour prendre le thé, et elle était en train de la lire quand la bonne et loyale figure de Paul se présenta dans l'entre-bâillement de la porte. Il lui cria, de sa voix gaie et sonore, le « bonjour, Suzon » qu'il lui adressait toujours, et il ajouta, comme il lui arrivait quelquefois, « ma rose blonde. » Cette allusion à la célèbre romance d'Alfred de Musset n'allait jamais sans un baiser. Musset représentait pour Moraines la jeunesse et l'amour, avec un coin de mauvais sujet, et c'était la naïve fatuité de ce brave garçon, de se poser à ses propres yeux comme traitant Suzanne en amant et non en mari. Il était de ces étranges époux qui vous diraient volontiers en confidence : « J'ai tout appris à ma femme ; c'est la seule manière de lui ôter toute curiosité... » En attendant, il était amoureux de sa « rose blonde » comme au premier jour, et il le lui prouva, ce matin encore, par la manière dont il lui baisa la nuque tandis qu'elle le repoussait en disant :

— « Allons, laisse-moi finir ma lettre et prépare le thé... »

Elle savait bien que Paul ne lui demanderait jamais aucun détail au sujet de sa correspondance, et cela lui procurait une si douce sensation, de se réchauffer au feu des phrases du jeune homme, qu'elle ne se contenta pas de lire cette lettre

une fois ; elle la relut, puis elle la plia en deux et la glissa dans son corsage. Elle avait, en venant prendre place à table, devant la fine tasse de porcelaine où blondissait déjà le thé, un tel rayonnement sur son visage que Moraines lui dit, pour la taquiner, et en grossissant encore sa voix :

— « Si j'étais un mari jaloux, je croirais que vous avez reçu une lettre de votre amoureux, tant vous avez l'air contente, madame... Et si tu savais comme ça te va, » ajouta-t-il en lui baisant le bras au-dessus du poignet, son bras si frais dont la peau dorée était encore toute tiède et toute parfumée de son bain.

— « Hé bien ! monsieur, vous auriez raison, » répondit-elle avec un sourire malicieux. C'est un plaisir divin pour les femmes que de dire avec ces sourires-là des vérités auxquelles ne croient pas ceux à qui elles les disent. Elles se donnent ainsi un peu de cette sensation du danger qui fouette délicieusement leurs nerfs.

— « Est-il gentil au moins, ton amoureux ? » reprit Paul, donnant tête baissée et avec verve dans ce qu'il jugeait être une plaisanterie.

— « Très gentil... »

— « Et peut-on savoir son nom ? »

— « Vous êtes bien curieux. Cherchez. »

— « Ma foi non... » dit Paul. « J'aurais trop à faire. Ah ! Suzanne, » ajouta-t-il avec un sentiment profond et en changeant d'accent tout à coup, « comme ça doit être cruel de se défier !... Me vois-tu jaloux de toi, et, là-bas, à mon bureau, avec cette idée qui me rongerait toute la journée ?... Bah ! » ajouta-t-il finement, « je te ferai surveiller par Desforges... »

— « C'est encore heureux qu'il n'y ait eu personne pour entendre sa plaisanterie, » songea Suzanne quand elle fut seule. « Il a la manie de dire de ces mots-là dans le monde !... » Mais la lettre de René lui avait tant plu qu'elle oublia de se mettre et colère, comme elle faisait quand elle trouvait son mari par trop simple. Ces jolies et spirituelles scélérates ont de ces logiques : elles emploient leur plus fine



adresse à vous passer un bandeau sur les yeux avec leurs blanches mains, puis elles vous reprochent de trébucher. Il ne leur suffit pas que vous soyez trompé, vous ne devez l'être que jusqu'à un certain point. Au delà, c'est trop, vous les gênez, et elles vous en veulent de bonne foi. Celle-ci se contenta de lever ses épaules avec une expression de douce pitié. Puis elle tira la lettre de la place où elle l'avait glissée, et elle la lut pour la troisième fois.

— « C'est vrai, » dit-elle tout haut, « qu'il ne ressemble pas aux autres... »

Et elle tomba dans une rêverie profonde qui lui montrait le jeune homme au Louvre, tel qu'il lui était apparu, sous le grand tableau de Véronèse, le visage penché à droite et guettant sa venue. Quand ses yeux l'avaient rencontrée, était-il ému ! Était-il jeune ! Plus tard, quand il lui avait dit qu'il l'aimait, comme ses lèvres tremblaient, ces belles et pleines lèvres où elle aurait voulu mordre, comme dans un fruit, après s'être caressé les joues à l'or souple de la barbe qui encadrait ce visage aussi frais que viril ! Mais le fruit n'était pas mûr. Il fallait savoir attendre. Elle poussa un soupir. Elle avait bien calculé que le poète lui écrirait dans la journée, après leur rendez-vous, et justement cette lettre-là. Elle s'était promis de ne pas y répondre, non plus qu'à la seconde. Elle l'attendit, cette seconde, un jour, deux jours, trois jours. Si complète que fût sa confiance dans l'ardeur du sentiment qu'elle avait su inspirer à René, elle commençait d'avoir peur lorsque, dans l'après-midi de ce troisième jour, et comme son coupé tournait l'angle de la rue Murillo, elle l'aperçut debout, comme l'autre fois, sur le trottoir. Elle eut un grand soin de ne pas avoir l'air de le remarquer, et elle prit, enfoncée dans son coin, sa physionomie la plus mélancolique, ses yeux les plus noyés de rêve, une pureté de profil à émouvoir un tigre. Il fut transformé aussitôt, ce coupé confortable et garni d'une foule de petits brimborions commodes, en une voiture cellulaire emportant une victime, — victime de son mari, victime de son luxe, victime de son amour, victime de sa

vertu !... Et elle ne mentait pas trop en passant ainsi devant le jeune homme. A le voir pâli par une angoisse de trois jours, perdu d'émotion, elle aurait tant voulu faire arrêter cette voiture rapide, en descendre ou l'y recevoir, l'enlever, lui dire : « Mais je t'aime autant que tu m'aimes !... » Au lieu de cela, elle allait à des courses et à des visites, sûre maintenant que cette seconde lettre si impatiemment attendue ne tarderait pas. Elle l'avait le soir même, mais à une minute où l'arrivée de cette lettre présentait le plus de véritable péril. Voici pourquoi. Rentré chez lui aussitôt après leur rencontre, René avait écrit quatre pages en proie à la fièvre, et, pour que Mme Moraines les eût plus tôt et plus sûrement, il les avait envoyées vers cinq heures, par un commissionnaire, en sorte que le billet fut apporté par le valet de chambre dans un moment où Suzanne avait Desforges avec elle. Il était venu, comme il faisait souvent à cette heure, avec un gentil cadeau : un délicieux étui en or ancien, déniché dans une visite à l'hôtel Drouot. Elle n'eût pas plus tôt reconnu l'écriture de l'adresse qu'elle se dit : « Le moindre signe d'émotion, et le baron devine que j'ai une intrigue... » Comme il arrive, cette crainte de montrer de l'émotion lui rendait plus difficile de cacher les mouvements dont elle était agitée. Elle prit cependant cette enveloppe, la regarda comme quelqu'un qui ne devine pas d'où lui vient une missive, la déchira et parcourut la lettre rapidement après avoir jeté les yeux d'abord sur la signature. Puis, se levant pour aller la placer parmi d'autres sur le bureau entouré de lierre :

— « Encore une lettre de pauvre, » dit-elle. « C'est étonnant, ce qu'il m'en arrive ces jours-ci ; et vous, Frédéric, comment vous en tirez-vous ? »

— « Mais c'est bien simple, » répondit le baron, « cinquante francs à la première demande, vingt francs à la seconde, rien à la troisième. Mon secrétaire a mes ordres pour cela... En voilà encore un cliché auquel je ne crois pas : la charité !... Comme si c'était par manque d'argent que les pauvres sont les pauvres. C'est leur caractère qui les a faits

tels, et cela, vous ne le changerez pas... Tenez, la personne qui vous quête aujourd'hui, gageons vingt-cinq louis qu'en allant aux renseignements vous trouverez qu'elle a eu dix fois, dans sa vie, la fortune en main, ou l'aisance. Vous lui constitueriez un capital, que ce serait la même chose après quelques années... Je veux bien donner d'ailleurs, et tant que l'on voudra... Mais quant à croire que l'argent ainsi dépensé soit de la moindre utilité, c'est une autre affaire... Et puis, je les connais, les bienfaiteurs et les bienfaitrices; je la connais, la réclame, et le chemin fait dans le monde, et les belles relations... »

— « Taisez-vous, » dit Suzanne; « vous êtes un affreux sceptique. » Et avec la finesse d'ironie par laquelle les femmes obligées de mentir se vengent parfois de celui qui les contraint à la ruse : « Ah ! on ne vous en fait pas accroire facilement, à vous... »

Le baron sourit à la flatterie de sa maîtresse. Si sa défiance eût été éveillée, cette phrase l'eût endormie. Les hommes les plus retors ont un point par où on les vaincra toujours : la vanité. Mais toute espèce de soupçon était très loin de l'esprit de Desforges. Il était aussi facile à Suzanne de le tromper, qu'il l'avait été à René de tromper sa sœur. Ceux qui nous voient constamment sont les derniers à s'apercevoir des choses qui sauteraient aux yeux du premier étranger venu. C'est que l'étranger nous aborde sans idée toute faite, au lieu que nos amis de tous les jours se sont formé de nous une opinion qu'ils ne se donnent plus la peine de vérifier et de retoucher. C'est ainsi que le baron ne remarqua point, ce jour-là, que son amie était dans une véritable crise d'agitation durant sa visite, qu'il prolongea plus que d'habitude. Il lui racontait toutes sortes de propos du club, tandis qu'elle allait et venait dans la chambre, sous un prétexte ou sous un autre, guignant sa lettre, qu'elle saisit avec délice quand Desforges se fut enfin décidé à partir. « C'est un excellent ami, » se dit-elle, « mais quelle corvée !... » Quinze jours de passion avaient suffi pour qu'elle en vînt à ce degré d'ingratitude, et

elle se reposait de son impatience de tout à l'heure en absorbant, phrase par phrase, mot par mot, la lettre folle du jeune homme. C'était, cette fois, une supplication ardente, un appel fait à toutes les tendresses de la femme. Il ne lui parlait plus d'amitié. La feinte mélancolie de la voiture avait porté.

« Puisque vous m'aimez, » lui disait-il, « ayez pitié de vous, si vous n'avez pas pitié de moi... » Ce qui aurait paru à Suzanne, de la part de tout autre, une intolérable fatuité, cette confiance absolue dans son sentiment à elle, la toucha profondément. Elle sut y voir, et cela y était vraiment, une adoration si complète qu'elle n'admettait pas l'ombre d'un doute. Il eût été trop naturel que René l'accusât d'avoir joué avec lui au jeu cruel de la coquetterie. Qu'une telle hypothèse était loin de la pensée du jeune homme ! « Pauvre enfant, » se dit-elle, « comme il m'aime ! » En songeant à Desforges par comparaison, elle ajouta tout haut : « C'est le plus sûr moyen de n'être pas trompé. » Elle reprit la lettre. L'accent en était si touchant, elle y respira un tel parfum de douleur sincère ; d'autre part, ce petit salon, avec son intime clarté de six heures, lui rappelait avec tant de précision le souvenir du poète et de sa première visite, qu'elle se demanda si l'épreuve n'avait pas été suffisante. « Non, » conclut-elle, « pas encore... » Cette folle lettre, en effet, ne comportait qu'une réponse : dire à René de revenir chez elle, et c'était chez lui qu'elle voulait le revoir, dans ce petit intérieur qu'il lui avait décrit. Elle y arriverait, éperdue, sous le prétexte de l'arracher au suicide. Ce prétexte, la troisième lettre le lui fournirait assurément, et elle décida de l'attendre, avec quelle jouissance anticipée de ce revoir ! Dans le bouleversement d'idées que produirait chez René sa soudaine et inattendue présence, il n'y aurait place pour aucune réflexion. Ces préliminaires matériels de la chute, si impossibles, si odieux à discuter avec un homme inexpérimenté comme lui, seraient supprimés. Il y avait bien la présence, dans le même appartement, du reste de sa famille. Suzanne n'eût pas été la femme dépravée qu'elle restait, même dans cette crise de

passion véritable, si ce détail n'avait pas ajouté à son projet le charme du fruit deux fois défendu. Oui, elle attendait cette troisième lettre avec une cuisante ardeur. Ses heures s'écoulaient rapides. Elle dinait en ville, allait au théâtre, faisait ses visites sur cette unique pensée. Sa bonne chance voulut que Desforges, sermonné sans doute par le docteur Noiroto, ne lui demandât point de rendez-vous rue du Mont-Thabor pour cette semaine. Elle ne se dissimulait pas que ce n'était que partie remise. Même devenue la maîtresse de René, il lui faudrait continuer d'être celle de l'homme qui suffisait à une portion de son luxe. Elle acceptait cette idée, sans plus de répugnance que celle d'être l'épouse de Paul. « Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque je n'aime que toi?... » disent à leur amant les femmes en puissance de mari ou d'entrepreneur, lorsqu'elles ont à subir une de ces grotesques scènes de jalousie où se manifeste la sottise de celui qui ne veut pas partager. Elles ne sont jamais plus sincères qu'en prononçant cette phrase singulière. Elles savent si bien que de se donner dans l'amour n'a rien de commun pour elles avec se donner dans le devoir, dans l'intérêt, ou même dans le plaisir ! Mais si ce partage de ses caresses n'avait rien qui choquât Suzanne, elle n'en était pas moins heureuse qu'il fût remis à plus tard. Elle pourrait avoir eu quelques bons jours, entièrement consacrés à son sentiment nouveau. En cela encore elle était bien une courtisane, une de ces créatures qui deviennent, lorsqu'elles sont éprises, des artistes en amour, aussi délicates sur certains points qu'elles sont abominablement perverses sur d'autres.

— « Pourvu qu'il n'ait pas eu l'idée de voyager !... » Telle fut la pensée qui lui vint à l'esprit quand elle eut enfin cette troisième lettre tant désirée, et qui n'était qu'un long et déchirant adieu, — sans un reproche. Elle trembla que René n'eût eu recours au procédé conseillé par Napoléon, qui a dit avec son impérial bon sens : « En amour, la seule victoire est la fuite. » En se conduisant comme elle avait fait, elle avait joué son va-tout. Allait-elle gagner ? Ce qu'elle avait



prévu se produisait avec une exactitude qui la ravit et l'épouvanta tout ensemble. Cette troisième lettre exprimait un si navrant désespoir qu'avec toute son expérience la subtile comédienne se sentit prise, à une seconde lecture, d'une nouvelle crainte, plus terrible que l'autre, celle que René eût réellement attenté à sa vie. Elle eut beau se raisonner, se démontrer que si le poète avait dû partir la lettre eût mentionné cette résolution, s'affirmer qu'un beau jeune homme de vingt-cinq ans ne se tue point à cause du silence d'une femme dont il se croit aimé ; — elle était réellement la proie d'une angoisse extraordinaire lorsqu'elle arriva, vers deux heures de l'après-midi, à l'entrée de la rue Coëtlogon. Elle avait reçu la lettre le matin même. Elle s'arrêta une minute pourtant, tout étonnée devant ce coin provincial de Paris dont le pittoresque avait, l'autre soir, ravi Claude Larcher. Il faisait un ciel voilé de fin d'hiver, bas et gris, sur lequel les branchages nus des arbres se détachaient tristement. Les cris de quelques enfants joueurs, en train de faire la petite guerre parmi les décombres, montaient dans le silence. La singularité de cette paisible ruelle, l'in vraisemblance folle de la démarche que hasardait Suzanne, l'incertitude sur l'issue, tout se réunissait pour lui donner la somme la plus complète d'émotions dont elle fût capable. Elle dut sourire en se disant qu'elle n'avait, pour croire que le jeune homme fût chez lui, aucun motif, sinon qu'il attendait, sans l'espérer, une réponse à sa lettre dernière. Mais lorsque le concierge eut répondu à sa demande que M. René était à la maison, en lui indiquant la porte, elle retrouva ses esprits. Il y avait chez elle, comme chez toutes les femmes galantes, un fonds d'homme d'action. Une donnée réelle et circonscrite d'événements la rendait résolue et hardie à suivre son projet. Elle sonna. Des pas se firent entendre, très lourds, et le visage de Françoise lui apparut. Dans une autre circonstance, elle aurait souri de l'ébahissement que l'Auvergnate ne chercha même pas à dissimuler. Colette Rigaud était déjà venue une fois chez le poète pour demander en hâte un petit changement à son rôle,

et Françoise, sa première stupeur dissipée, pensa sans doute que c'était une nouvelle visite du même ordre, car Suzanne put l'entendre qui, ouvrant la porte du fond à droite, disait : « Monsieur René, il y a une dame qui réclame après vous... Une bien belle... Ce sera quelque artiste... » Elle vit le jeune homme sortir de sa chambre lui-même, qui devint, en la reconnaissant, d'une pâleur de mort. Toute légère, elle glissa le long de ce couloir que les lithographies de Raffet transformaient en un petit musée napoléonien. Elle entra dans la chambre du poète, qui s'effaça pour la laisser passer. La porte se referma. Ils étaient seuls.

— « Vous!... C'est vous!... » dit René. Il la regardait, élégante et fine, se tenir debout dans le costume sombre qu'elle avait choisi pour cette visite. Il se trouvait dans cet état de désarroi intime où nous jette un événement inattendu qui nous transporte soudain de l'extrémité de la détresse à l'extrémité de la joie. Durant ces minutes-là, un tourbillon d'idées et de sensations se déchaîne en nous avec une force telle que notre cerveau en est comme affolé. Les jambes se dérobent sous le corps, les mains tremblent. C'est le bonheur, et cela fait du mal. René dut s'appuyer contre le mur, les yeux toujours fixés sur ce charmant visage dont il avait désespéré de ne plus jamais se repaître le cœur. Un détail acheva de le bouleverser. Il s'aperçut que les mains de Suzanne, elles aussi, tremblaient un peu, et, pour cette fois, ce tremblement était sincère. Le caprice passionné que la jeune femme éprouvait pour le jeune homme se combinait d'une crainte, celle de lui déplaire. En pénétrant dans cette chambre, où elle était bien sûre qu'aucune femme n'était venue avant elle, sa résolution de se donner était aussi nette et ferme que peuvent l'être des résolutions de ce genre. Il y rentre toujours une part d'imprévu, que déterminera l'attitude de l'homme. Suzanne sentait trop bien qu'avec René tout serait difficulté, dans ces débuts de la possession que les viveurs mettent leur orgueil à conduire légèrement. Cette naïveté lui plaisait à la fois et l'effrayait. Mais elle comptait aussi sur la folie des

sens, qui en sait plus que les plus subtiles roueries. Seulement il fallait déchaîner cette folie chez le poète sans en avoir l'air, et quand elle-même en était possédée. Elle eut, aussitôt entrée dans la chambre, et tandis qu'il la contemplait, une minute d'hésitation; puis, oubliant à demi et ses calculs et son personnage, elle s'abattit sur la poitrine de René, la tête posée sur son épaule et balbutiant :

— « Ah! j'ai eu trop peur. Votre lettre m'a tout fait craindre, et je suis venue. J'ai trop lutté. J'étais à bout de forces... Mon Dieu! mon Dieu! Qu'allez-vous penser de moi?... »

Il la tenait dans ses bras, frémissante. Il releva cette tête adorable et commença de lui donner des baisers : sur les yeux d'abord, ces yeux dont le regard triste l'avait tant navré, lors de l'apparition de la voiture; — sur les joues ensuite, ces joues dont la ligne idéale l'avait tant charmé dès le premier soir; — sur la bouche enfin, qui s'ouvrit à sa bouche, amoureusement. Que pensait-il d'elle?... Mais est-ce que son âme pouvait former une idée, absorbée qu'elle était par cette union des lèvres qui est déjà une prise de possession de la femme, ardente, enivrante et complète? A Suzanne aussi, comme ce baiser sembla délicieux! A travers les horribles complications de sa diplomatie féminine, un désir sincère avait grandi en elle, celui de rencontrer l'amour jeune et spontané, naturel et vibrant. Cet amour passait avec le souffle de René jusque dans les profondeurs de son être et la faisait se pâmer à demi. Ah! la jeunesse, l'abandon complet, absolu, sans pensée, sans parole; tout oublier, sinon la minute actuelle; tout effacer, sinon la sensation qui va fuir, mais qui est là, dont notre baiser palpe la douceur, dont il dessine le contour! Cette femme corrompue par la plus désenchantée des expériences, celle d'un Parisien cynique de cinquante ans; dégradée par la pire des vénalités, celle que le besoin n'excuse pas; cette machiavélique courtisane, et qui avait fait de son intrigue avec René un problème d'échecs, goûta pendant une seconde cette joie divine. Le châtiment de ceux qui commettent

le crime de calculer en amour, c'est que leur calcul leur revient dans des secondes pareilles. Tout envahie qu'elle fût par l'ivresse de ce baiser, Suzanne eut la triste lucidité de penser qu'elle ne pouvait pas se donner ainsi, tout de suite, et le non moins triste courage de se retirer des bras du jeune homme en lui disant :

— « Laissez-moi partir. Je vous ai vu. Je sais que vous vivez. Je vous en supplie, laissez-moi m'en aller. Oh ! René!... » — elle ne l'avait jamais appelé par son petit nom, — « ne m'approchez pas!... »

— « Suzanne, » osa répondre le jeune homme, qui venait de boire sur cette bouche fine la plus brûlante des liqueurs : la certitude d'être aimé, « n'ayez pas peur de moi... Quand aurons-nous une heure à nous comme celle-ci ? C'est moi qui vous supplie de rester... Voyez, » ajouta-t-il gracieusement en se reculant plus loin d'elle, « je vous obéis. Je vous ai obéi quand cela m'était si cruel !... Ah ! vous me croyez!... » fit-il en voyant que les traits de Mme Moraines n'exprimaient plus le même effroi. « Voulez-vous être bonne?... » continua-t-il, avec ce rien d'enfantillage qui plait tant aux femmes, et qui leur fait dire à toutes, depuis les grandes dames jusqu'aux filles, qu'un homme est *mignon*; « asseyez-vous là, sur ce fauteuil où je me suis tant assis pour travailler, et puis soyez bonne encore, n'ayez pas l'air d'être en visite... » Il s'était rapproché d'elle pour la forcer de s'asseoir, et il lui enlevait son manchon ; il lui dégrafait son manteau... Elle se laissait faire avec un sourire triste, comme de quelqu'un qui cède. C'était l'agonie de la madone que ce sourire, le dernier acte dans cette comédie de l'Idéal qu'elle avait jouée. Il lui retira son chapeau aussi, une espèce de toque assortie à son manteau. Il s'était agenouillé devant elle, et il la contemplait avec cette idolâtrie qu'une femme sera toujours sûre de provoquer chez son amant, si elle lui donne une de ces preuves de tendresse qui flattent à la fois chez l'homme la tendresse et la fatuité, les passions hautes du cœur et les passions basses. Le poète se disait : « Faut-il qu'elle m'aime, pour être venue

chez moi, elle que je sais si pure, si religieuse, si attachée à ses devoirs ! » Tous les mensonges qu'elle lui avait servis soigneusement lui revenaient, comme des raisons de croire davantage à sa sincérité, et il lui disait : « Que je suis heureux de vous avoir ici, et à ce moment !... Ne craignez rien, nous sommes si seuls ! Ma sœur est sortie pour tout l'après-midi, et l'esclave... » — il appela Françoise de ce nom pour amuser Suzanne, — « l'esclave est occupée là-bas... Et je vous ai !... Voyez, c'est mon petit domaine à moi, cette chambre, l'asile où j'ai tant vécu ! Il n'y a pas un de ces recoins, pas un de ces objets qui ne pourrait vous raconter ce que j'ai souffert durant ces quelques jours... Mes pauvres livres... » — et il lui montrait la bibliothèque basse, — « je ne les ouvrais plus. Mes chères gravures, je ne les regardais plus. Cette plume, avec laquelle je vous avais écrit, je ne la touchais plus. J'étais là, juste à la même place que vous, à compter les heures, indéfiniment... Dieu ! quelle semaine j'ai passée ! Mais qu'est-ce que cela fait, puisque vous êtes venue, puisque je peux vous contempler?... Une peine que vous me laissez vous dire, ah ! c'est du bonheur encore !... »

Elle l'écoutait, fermant à demi les yeux, abandonnée à la musique de ses paroles, sans que la volupté profonde qui l'envahissait l'empêchât de suivre son projet. — L'émotion du danger empêche-t-elle un adroit escrimeur de se rappeler sur le terrain les leçons de la salle ? — L'assurance qu'il lui avait donnée de leur solitude l'avait fait tressaillir de joie ; le coup d'œil jeté sur cette petite chambre si intime, si minutieusement rangée et parée, l'avait ravie comme un signe qu'elle ne s'était pas trompée au sujet du passé de René. Tout ici révélait une vie studieuse et séparée, la pure et noble vie de l'artiste qui s'enveloppe d'une atmosphère de beaux songes. Et plus que tout, c'était le jeune homme qui lui plaisait, avec ses prunelles brûlantes, sa câline manière de s'approcher d'elle, et elle comprenait que ce chemin des confidences réciproques sur leurs souffrances communes devait la conduire à son but sans qu'elle risquât de rien diminuer de son prestige.



— « Et moi, » répondait-elle, « croyez-vous que je n'ai pas souffert ? Pourquoi vous le nier?... Vos lettres ? Dieu m'est témoin que je ne voulais pas les lire. Je suis restée un jour entier avec la première dans ma poche, sans pouvoir la détruire et sans déchirer l'enveloppe. Vous lire, c'était vous écouter de nouveau, et je m'étais tant promis que non ! J'avais tant demandé à mon ange gardien la force de vous oublier !... Ah ! j'ai bien lutté !... » Ici la madone apparut pour la dernière fois. Elle leva ses yeux au ciel, — représenté, pour la circonstance, par un plafond auquel le poète avait appendu de petites poupées japonaises. Il passa dans ces beaux yeux le reflet des voiles de cet ange gardien dont elle avait osé parler, s'envolant là-bas, là-bas... Puis elle reporta ces yeux bleus sur René, et, avec tout l'abandon d'un cœur vaincu, elle lui dit :

— « Je suis perdue maintenant, mais qu'importe ? Je vous aime trop... Je ne sais plus rien, sinon que je ne peux pas supporter de vous savoir malheureux... »

Des sanglots la secouaient, convulsifs, et de nouveau sa tête s'abattit sur l'épaule du jeune homme, qui recommença de lui donner des baisers. Comme enfantinement, elle lui mit les bras au cou, et elle appuya sa gorge contre cette poitrine, où elle put sentir battre un cœur affolé. Elle vit encore passer dans le regard de René cette fièvre du désir qui conduit les plus timides et les plus respectueux aux pires audaces. Elle dit encore : « Ah ! laissez-moi, » et se releva pour s'échapper des bras qui la pressaient ; mais, cette fois, elle recula du côté du lit. Il la poursuivit, et, en la serrant contre lui, il sentit ce corps si souple tout entier contre le sien. Les mots de l'amour le plus insensé lui venaient aux lèvres, et, emportant Suzanne entre ses bras, dont la force était décuplée par la passion, il la mit sur le lit, et, s'y jetant à côté d'elle, il l'étreignit d'une de ces étreintes qui abolissent tout, chez un enfant de vingt-cinq ans, jusqu'au pouvoir d'observer si les sensations qu'il éprouve sont partagées. Rien que sa toilette intime eût suffi pourtant à démontrer dans quelle intention hardie elle était

arrivée rue Coëtlogon. Elle avait une de ces robes dont la souple étoffe ne redoute pas les froissements, une ceinture au lieu de corset, pas un bijou, rien que de la soie molle et de la batiste ; mais comment René eût-il gardé la force de recueillir ces indices qui auraient dénoncé un impur calcul même au moins expérimenté ? Comment se serait-il demandé s'il avait raison ou tort d'adorer cette femme et s'il en était la dupe ? Et l'était-il ? Est-on jamais dupe de goûter le bonheur ?

## XIV

## JOURNÉES HEUREUSES

Lorsque Suzanne quitta l'appartement de la rue Coëtlogon, ce petit appartement silencieux dont René voulut lui ouvrir la porte lui-même, afin de lui épargner le regard désapprobateur de Françoise, la suite de leurs rendez-vous prochains était déjà convenue entre eux. Arrivée dans la petite ruelle, et quoique la prudence lui commandât de s'en aller, comme sur le trottoir de la rue du Mont-Thabor, toute droite et sans tarder, elle tourna la tête. Elle vit René debout derrière le rideau de la fenêtre qui ouvrait sur le jardinet. Le charme de son roman avait si bien envahi cette âme, prudente d'ordinaire jusqu'à la froideur, qu'elle eut un sourire et un geste de la main pour le poète qui la regardait ainsi partir dans le crépuscule, du fond de cette chambre où elle avait pleinement triomphé, car ses moindres calculs s'étaient trouvés justes. Remontée en fiacre à la station du coin de la rue d'Assas, et tandis qu'elle s'acheminait vers le magasin du Bon Marché, où elle avait commandé sa voiture, les détails divers de sa conversation lui revenaient, et, en les repassant, elle s'applaudissait de la manière dont elle les avait conduits. Dès qu'une femme est la maîtresse d'un homme, les débats sur la façon de se retrouver deviennent aussi faciles et aussi

délicieux qu'ils étaient auparavant odieux et difficiles. Tout à l'heure c'était un désenchantement, un rappel à la réalité. Après la possession, ces mêmes débats deviennent une preuve d'amour, parce qu'ils enveloppent une promesse de bonheur. Dans le quart d'heure même qui avait suivi l'abandon entier, et après la comédie de fausse honte dont s'accompagne, durant ces minutes-là, le retour à la décence, Suzanne avait commencé l'attaque et dit à son amant :

— « Il faut que j'aie de vous une promesse... Si vous voulez que je ne me reproche pas cet amour comme un crime, jurez-moi de ne pas aller dans le monde à cause de moi. Vous devez travailler, et vous ne savez pas ce que c'est que cette vie... Ce magnifique talent, ce génie, vous les gaspilleriez en futilités, en misères, et j'en serais la cause!... Oui, promettez-moi que vous n'irez chez personne... » Et tout bas : « Chez aucune de ces femmes qui tournaient autour de vous, l'autre soir... »

Comme René l'avait tendrement embrassée, après cette phrase où l'artiste pouvait voir un hommage rendu à son œuvre future, et l'amoureux l'expression délicate d'une secrète jalousie ! Il avait répondu un timide :

— « Pas même chez vous ? »

— « Surtout pas chez moi, » avait-elle dit. « Maintenant je ne pourrais pas supporter que vous serriez la main de mon mari... Tu dois me comprendre... » avait-elle ajouté, en bouclant les cheveux du jeune homme d'un geste caressant. Il était à terre, lui, à ses pieds, et elle assise de nouveau sur le fauteuil. Elle pencha son visage, qu'elle cacha sur l'épaule de René : « Ah ! » soupira-t-elle, « ne m'en faites pas dire davantage... » Puis, après quelques minutes : « Ce que je voudrais être pour vous, c'est l'amie, qui n'entre dans la vie de celui qu'elle aime que pour y apporter de la joie et du courage, de la douceur et de la noblesse ; l'amie qui aime et qui est aimée dans le mystère, en dehors de ce monde moqueur et qui flétrit les plus saintes religions de l'âme. C'est une si grande faute que j'ai commise ! » Cette fois elle cacha son

visage dans ses jolies mains. « Que ce ne soit pas cette série de bassesses et de vilenies qui m'ont fait tant horreur chez les autres... Épargne-les-moi, mon René, si tu m'aimes comme tu me l'as dit... Mais m'aimes-tu vraiment ainsi?... »

A mesure qu'elle défilait ce coquet rosaire de mensonges, elle avait pu voir le ravissement se peindre sur la transparente physionomie de son naïf complice, que cette beauté de sentiment extasiait... Elle remettait à son front l'auréole de madone qu'elle avait déposée pour se laisser aimer... Mélangeant de la sorte la ruse à la tendresse, et les calculs du positivisme le plus précis aux finesses de la sensibilité la plus subtile, elle l'avait conduit à accepter, comme seule digne de la poésie de leur amour, la convention suivante : il prendrait sous un faux nom, et dans un quartier pas très éloigné de la rue Murillo, un petit appartement meublé, pour s'y rencontrer deux fois, ou trois, ou quatre, par semaine. Elle lui avait suggéré les Batignolles, mais avec tant d'adresse qu'il pouvait s'imaginer avoir trouvé lui-même cette dernière idée, comme les précédentes d'ailleurs. Il se mettrait à la recherche dès le lendemain, et il lui écrirait, poste restante, sous de certaines initiales, à un certain bureau. Ce surcroît d'inutiles précautions attestait à René dans quelle servitude vivait son pauvre ange, — si l'on peut appeler cela vivre ! « Pauvre ange, » lui avait-il dit en effet, comme elle étouffait une plainte sur le despotisme de son mari, en se comparant elle-même à une bête traquée, « que tu dois avoir souffert!... » Et elle avait levé derechef ses prunelles vers le plafond en ne montrant plus que le blanc de ses yeux, par un de ces mouvements si bien joués que, des années après, l'homme qui a été attendri par cette pantomime se demande encore : « N'était-elle pas sincère?... »

Il n'était pas besoin de cette perfection de comédie pour que René accédât avec bonheur au plan proposé par la savante élève de Desforges. En principe, et simplement parce qu'il aimait, il eût accueilli n'importe quel projet avec béatitude, avec dévotion. Mais le programme esquissé par

Suzanne correspondait en outre à toutes les portions artistiques de son être. Le caractère clandestin de cette intrigue enchantait le lecteur de romans, qui se délectait d'avance à l'idée d'un pareil mystère à porter dans la vie. La phraséologie par laquelle la jeune femme s'était posée en muse soucieuse de son travail avait flatté en lui l'égoïsme de l'écrivain, qui rêve de concilier l'art avec l'amour, le plaisir de la volupté avec la solitude et l'indépendance nécessaires à la composition. Enfin le poète, après de longues journées de torture, se sentait comme des ailes à l'esprit et au cœur. Telle était l'ardeur de sa félicité qu'il ne remarqua même pas l'étonnement douloureux dont le visage de sa sœur resta empreint durant la soirée qui suivit la visite de Suzanne. Qu'avait entendu Françoise? Qu'avait-elle rapporté à Mme Fresneau? Toujours est-il que cette dernière souffrait visiblement. La profonde ignorance de certaines femmes à la fois romanesques et pures leur réserve de ces surprises. Elles s'intéressent aux choses de l'amour, parce qu'elles sont femmes, et elles prêtent la main à des débuts de relations qu'elles croient innocentes comme elles. Ensuite, lorsqu'elles entrevoient les brutales conséquences auxquelles ces relations aboutissent presque nécessairement, leur surprise serait comique si elle n'était pas aussi cruelle que respectable. Sur la description faite par la bonne, Émilie avait deviné l'identité de la visiteuse, et les autres indices donnés par Françoise, les bruits de baisers surpris, la durée de cette visite, le désordre mal réparé du lit, l'exaltation du regard de René, un de ces instincts aussi que les femmes les plus honnêtes possèdent à leur service dans ces occurrences, tout la conduisait à penser que Mme Moraines avait été la maîtresse de René, là, chez eux. Et la mère de famille, la bourgeoise pieuse, se révoltait contre cette pensée, en même temps qu'elle se souvenait des larmes amères aperçues sur les joues pâles de Rosalie. Songeant à la jeune fille, dont elle avait pu mesurer la sincère tendresse, et à la grande dame inconnue, pour laquelle sa naïveté avait si imprudemment pris parti, elle en venait à se demander :



— « Si René s'était trompé sur le compte de cette femme?... »

Mais elle était sœur aussi, — une sœur complaisante jusqu'à la faiblesse, — et elle ne trouvait pas la force de faire la moindre observation à son frère en le voyant si heureux. Elle avait trop nourri d'inquiétudes à constater le désespoir du jeune homme pendant la dernière semaine. Ce mélange de sentiments opposés l'empêcha de provoquer aucune confiance nouvelle, et, de son côté, la possession rendait René discret, comme il arrive quelquefois, par l'excès de l'amour où elle le jetait. Il ne pouvait plus parler de Suzanne maintenant. Ce qu'il éprouvait pour elle n'était plus exprimable avec des mots. Il avait trouvé, presque tout de suite, dans la silencieuse et bourgeoise rue des Dames, et au milieu du quartier des Batignolles, indiqué par Suzanne, le petit appartement désiré. Presque tout de suite aussi, les circonstances s'étaient arrangées pour qu'il fût libre de voir Suzanne uniquement. Il n'y avait pas huit jours qu'elle était sa maîtresse, et Claude Larcher, le seul de ses confrères qu'il fréquentât beaucoup, quittait Paris. René, qui l'avait négligé ces derniers temps, le vit arriver rue Coëtlogon vers six heures et demie du soir, en costume de voyage, pâle et défait, avec sa physionomie des mauvaises crises. On venait de se mettre à table pour le dîner.

— « Le temps de vous serrer la main, » dit Claude sans s'asseoir. « Je prends l'express du Mont-Cenis à neuf heures, et je dois dîner à la gare. »

— « Vous resterez longtemps absent? » interrogea Émilie.

— « *Chi lo sa?* » fit Claude, « comme on dit dans cette belle Italie où je serai demain. »

— « Voyez-vous ce chançard, » s'écria Fresneau, « qui va pouvoir lire Virgile dans sa patrie au lieu de le faire traduire à des ânes? »

— « Très chançard, en effet!... » dit avec un rire énervé l'écrivain, qui, reconduit par René jusqu'à la grille de la rue, où l'attendait un fiacre chargé de ses bagages, éclata en san-

glots : « Ah ! cette Colette !... » dit-il. « Vous vous rappelez quand vous êtes venu rue de Varenne ?... Dieu ! était-elle jolie ce jour-là !... Elle m'a plaisanté au sujet des femmes... Hé bien ! c'est d'une femme que j'ai la honte d'être jaloux aujourd'hui, d'un monstre avec qui elle s'est liée intimement, en quelques jours, à ne plus la quitter, cette Aline Raymond, une infâme connue comme telle dans tout Paris. Son nom seul me salit la bouche à prononcer. Cela, non, non, non, je n'ai pas pu le supporter, et je m'en vais... Je n'avais pas d'argent, imaginez-vous ; j'ai déniché un usurier qui m'a prêté à soixante pour cent. Celui-là, par exemple, je le mettrai dans ma prochaine comédie... Il a trouvé à me servir mieux que le trou-madame d'Harpagon, mieux que le luth de Bologne, mieux que le jeu de l'oie renouvelé des Grecs et fort propre à passer le temps lorsque l'on n'a que faire... Savez-vous ce que j'ai dû acheter et revendre audit usurier, outre l'argent vivant ?... Deux cent cinquante cercueils !... Vous entendez bien... Est-ce énorme, cela ?... Enfin, l'usurier, ma vieille tante d'Auvergne, à qui j'ai écrit bassement ; mon éditeur, *la Revue parisienne*, à qui j'ai promis de la copie par traité, signé, s'il vous plaît... j'ai dix mille francs ! Ah ! quand le train va m'emporter, chaque tour de roue me passera sur le cœur, mais je la fuirai ; et quand elle apprendra que je suis parti, par une lettre que je lui écrirai de Milan, quelle vengeance pour moi !... » Il se frotta les mains joyeusement, puis hochant la tête : « C'a toujours été comme dans la ballade du comte Olaf, de Heine... Vous vous souvenez, quand il parle d'amour à sa fiancée, et que le bourreau se tient devant la porte... Il s'est toujours tenu, ce bourreau, à la porte de la chambre où j'aimais Colette... Mais, quand il a pris les jupes et le visage d'une Sapho, non, c'était à en mourir ! Adieu, René. Vous ne me reverrez que guéri... »

Et, depuis lors, aucune nouvelle de cet ami malheureux auquel René pensait surtout pour comparer la femme qu'il idolâtrait, et qui était si digne de son culte, à la dangereuse, à la féroce actrice. L'absence de Claude lui était une raison

pour ne plus jamais reparaitre au foyer du Théâtre-Français. Pourquoi se serait-il exposé à recevoir les bordées d'outrages dont Colette couvrirait sans nul doute son amant fugitif lorsqu'elle en parlait? Grâce à cette même absence, tout lien était rompu aussi entre le poète et le monde où Larcher l'avait patronné. Sous l'influence de sa passion naissante pour Suzanne, l'auteur du *Sigisbée* avait négligé jusqu'aux plus élémentaires devoirs de la politesse. Non seulement il n'avait pas mis de cartes chez les diverses femmes qui l'avaient si gracieusement prié, mais il n'était même pas retourné chez la comtesse. Cette dernière, assez grande dame et assez bonne personne à la fois pour comprendre la nature irrégulière des artistes et pour leur pardonner ces irrégularités, s'était dit : « Il s'est ennuyé chez moi... » et elle ne l'avait plus invité, sans lui en vouloir. Elle était d'ailleurs en train, pour l'instant, d'imposer à sa société un pianiste russe et spirite qui se prétendait en communication directe avec l'âme de Chopin. René, qui se trouvait tranquille de ce côté, eut encore la chance que Mme Offarel se froissât de ce qu'ils n'avaient pas assisté, Émilie et lui, au fameux diner préparé une semaine durant, à grand renfort de courses à travers Paris. Fresneau s'y était rendu seul.

— « En voilà une expédition où tu m'as envoyé! » avait-il dit à sa femme en revenant. « Quand j'ai parlé de ta migraine, la vieille Offarel a fait un *ah!* qui m'a coupé bras et jambes. Quand je lui ai raconté que René se trouvait absent, auprès d'un ami malade, — quelle drôle d'excuse, entre parenthèses, mais passons!... — elle m'a demandé : — Est-ce dans un château? — Et à table, ce malheureux Claude a fait les frais du diner. Elle me l'a déshabillé, il n'en est pas resté un cheveu!... Et c'est un égoïste, et il a de mauvaises manières, et il a la santé perdue, et il n'a aucun avenir, et ceci et cela, et patati et patata... Brr... brr... S'il n'y avait pas eu le piquet du père Offarel!... Il m'a encore gagné, le vieux malin... Ah! il y avait encore là Passart. Fais-moi penser à le recommander à notre oncle pour l'école Saint-André... C'est un

charmant garçon. Entre nous, je crois que la petite Rosalie en tient pour lui... »

Émilie avait dû sourire de la perspicacité surprenante de son mari. Elle avait entendu autrefois Mme Offarel se plaindre des assiduités du jeune professeur de dessin, et elle se rendit compte tout de suite qu'il avait été prié à la dernière minute, pour bien prouver qu'à défaut de René on avait sous la main d'autres prétendants. Puis les dames Offarel étaient demeurées deux semaines sans mettre les pieds rue Coëtlogon, elles qui ne laissaient guère passer quatre soirs sans paraître à la fin du dîner. Quand elles se décidèrent à revenir, toujours à cette même heure, et après ces deux semaines, elles entrèrent, escortées dudit Passart, grand garçon blond et gauche, avec des lunettes et un visage timide, le teint semé de taches de rousseur. Émilie n'eut pas longtemps à chercher le motif de cette visite en commun. Il s'agissait de rendre son frère jaloux, naïve manœuvre que la vieille dame découvrit tout de suite en disant :

— « M. Offarel se trouvait occupé ce soir, et M. Passart a bien voulu nous servir de cavalier... Allons, Rosalie, donne une place à M. Jacques auprès de toi... »

La pauvre Rosalie ne s'était plus retrouvée en face de René depuis la cruelle explication qu'elle avait eue avec Émilie. Elle était bien émue, bien tremblante, et le cœur lui avait fait bien mal durant le trajet entre la rue de Bagneux et la rue Coëtlogon, — court trajet, mais qui lui avait paru interminable. Elle eut cependant la force de couler un regard vers son ancien fiancé, comme pour lui attester qu'elle n'était pas responsable des mesquins calculs de sa mère, et la force aussi de répondre froidement en s'asseyant dans un angle, et mettant un autre siège devant elle :

— « J'ai besoin de cette chaise pour y poser mes laines... M. Passart ne voudra pas m'en priver... »

— « Mais voilà une place libre, » interrompt Émilie, qui fit asseoir le jeune homme auprès d'elle et vint ainsi au secours de la courageuse enfant. Cette dernière, quoiqu'elle sût très

bien qu'une affreuse scène l'attendait à la maison, se refusa obstinément à jouer le rôle auquel on la conviait. Il eût été si naturel que le dépit lui inspirât cette petite vengeance ! Mais les femmes vraiment délicates et qui savent aimer n'ont pas de ces dépits. Rendre jaloux l'homme qui les a abandonnées leur fait horreur, parce qu'il leur faudrait être coquettes avec un autre ; et cette idée, elles ne la supportent pas. Preuve divine d'amour que cette scrupuleuse fidélité quand même, et qui grave pour toujours une femme dans le regret d'un homme !... Pour toujours... — mais quand il s'agit de l'heure présente et du résultat immédiat, ces sublimes amoureuses font fausse route, et les coquettes ont raison. Lorsque les années auront fui, et que l'amant vieilli passera la revue de ses souvenirs, il comprendra, par comparaison, la valeur unique de celle qui n'aura pas voulu le faire souffrir, — même pour le ramener. En attendant, il court après les gueuses qui lui versent le philtre amer de cette avilissante, de cette ensorcelante jalousie. Il est juste de dire, à l'excuse de René, qu'en immolant Rosalie à Suzanne il croyait du moins faire ce sacrifice à un amour véritable. Et comme sa sœur lui vantait, le lendemain, la noblesse d'attitude de la jeune fille, ce fut très sincèrement qu'il répondit par cette parole empreinte de la plus naïve fatuité :

— « Quel dommage qu'un si beau sentiment soit perdu ! »

— « Oui, » répéta Émilie en soupirant, « quel dommage ! »

L'accent avec lequel cette phrase fut prononcée aurait suffi à éclairer le poète sur le revirement d'opinions qui s'était fait dans sa sœur à l'endroit de Mme Moraines, s'il eût eu l'esprit assez libre pour penser à autre chose qu'à son amour. Mais cet amour l'absorbait tout entier. Pour lui, maintenant, les journées se répartissaient en deux groupes : celles où il devait se rencontrer avec Suzanne, celles qu'il devait passer sans la voir. Ces dernières, de beaucoup les plus nombreuses, se distribuaient ainsi d'habitude : il restait au lit assez tard dans la matinée, à rêver. Il éprouvait cette diminution de l'énergie animale, conséquence inévitable des excès de



l'amour sensuel. Il vaquait à sa toilette, avec cette minutie qui, à elle seule, révèle aux femmes d'expérience qu'un jeune homme est aimé. Cette toilette finie, il écrivait à sa madone. Elle lui avait imposé la douce tâche de lui tenir le journal de ses pensées. Quant à elle, il n'avait pas une ligne de son écriture. Elle lui avait dit : « Je suis si surveillée, et jamais seule ! » Et il l'en plaignait, tout en se livrant à ce travail de correspondance détaillée auquel Suzanne l'assujettissait. Pourquoi ? Il ne se l'était jamais demandé. Cette posture de Narcisse sentimental en train de se mirer sans cesse dans son propre amour convenait si bien à ce qu'il y avait en lui de profondément vaniteux, comme chez presque tous les écrivains. Suzanne n'avait pas assez réfléchi aux anomalies de la nature de l'homme de lettres pour avoir spéculé sur cette vanité. Le journal de René lui plaisait à relire, quand il n'était pas là, comme un souvenir enflammé des caresses données et reçues, simplement. Quand le poète avait ainsi fait sa prière du matin à sa divinité, l'heure du déjeuner sonnait déjà. Aussitôt après, il allait à la bibliothèque de la rue de Richelieu prendre avec conscience des notes pour son *Savonarole*, auquel il s'était remis. Il y travaillait d'arrache-pied, durant la fin de l'après-midi, et jusque dans la soirée. Il y travaillait, — sans plus jamais ressentir, comme à l'époque du *Sigisbée*, cette plénitude de talent qui du cerveau passe dans la plume, si bien que les mots se pressent dans la mémoire, que les images se dessinent avec les contours et les couleurs de la réalité, que les personnages vont et viennent, que l'effort d'écrire enfin se transforme en une ivresse à la fois légère et puissante d'où nous sortons épuisés ; — mais quelle fatigue délicieuse ! Il fallait à René, pour échafauder les scènes de son drame actuel, une tension presque douloureuse de toute sa pensée, une pire tension pour mettre en vers les morceaux qu'il avait, au préalable, esquissés en prose. Sa verve ne s'éveillait plus en fougues heureuses. Il y avait à cela plusieurs raisons d'ordres très divers : une, toute physique, d'abord : le gaspillage de sève vitale qu'entraîne toute passion

partagée ; — une, morale : la préoccupation constante de Suzanne et l'incapacité de l'oublier jamais entièrement ; — une, intellectuelle, enfin, et la plus puissante : le poète subissait, et il ne s'en rendait pas compte, cette influence du succès, meurtrière aux plus beaux génies. En concevant et en écrivant, il commençait de penser au public. Il apercevait en esprit la salle de la première représentation, les journalistes à leurs fauteuils, les gens du monde ici et là, et, sur le devant d'une baignoire, Mme Moraines. Il entendait à l'avance le bruit des applaudissements, aussi démoralisant pour les auteurs dramatiques que le chiffre des éditions pour les romanciers. La vision d'un certain effet à produire se substituait en lui à cette vision désintéressée et naturelle de l'objet à peindre, pour le plaisir de le peindre, qui est la condition nécessaire de l'œuvre d'art vivante. Trop jeune encore pour posséder cette habileté de main grâce à laquelle les vétérans des lettres arrivent à écrire des phrases passionnées, sans émotion aucune, et de manière à tromper les plus fins critiques, René cherchait en lui une source, un jaillissement d'idées qu'il n'y trouvait pas. Son drame ne se faisait pas dans sa pensée, naturellement, nécessairement. Les figures tragiques du moine florentin au profil de bouc, du terrible pontife Alexandre VI, du violent Michel-Ange, du prudent Machiavel et du redoutable César Borgia ne s'animaient pas devant ses yeux, malgré les documents amassés, les notes prises, les pages indéfiniment raturées. Alors il posait sa plume ; il regardait le ciel bleuir à travers la guipure des rideaux de sa fenêtre ; il écoutait les petits bruits de sa maison : une porte qui se fermait, Constant qui jouait, Françoise qui grondait, Émilie qui passait légère, Fresneau qui marchait lourdement, et il se prenait à compter combien d'heures le séparaient de son prochain rendez-vous avec sa maîtresse.

— « Comme je l'aime ! Comme je l'aime !... » se disait-il, exaltant sa passion par son ardeur à prononcer tout haut cette phrase. Puis il se délectait à se ressouvenir du petit appartement meublé où aurait lieu ce rendez-vous, attendu avec une

si fiévreuse impatience. Il avait eu, dans ses recherches, la main plus heureuse que son inexpérience ne l'avait fait espérer à Suzanne. Cet appartement se composait de trois chambres assez coquettement meublées par les soins de Mme Malvina Raulet, une dame brune, d'environ trente-cinq ans, dont les manières discrètes, la toilette presque sévère, la voix adoucie, les yeux avenants, avaient aussitôt enchanté René. Mme Malvina Raulet se donnait comme veuve. Elle vivait officiellement des petites rentes que lui aurait laissées feu Raulet, personnage chimérique dont elle définissait la profession par cette phrase vague : « Il était dans les affaires. » En réalité, l'astucieuse et fine loueuse du logement meublé n'avait jamais été mariée. Elle était, pour le moment, entretenue par un homme sérieux, un médecin de quartier, père de famille, qu'elle avait enjôlé avec son air distingué et sans doute par de secrètes séductions, au point d'en tirer cinq cents francs par mois, payés le premier et d'une façon fixe, à la manière d'un traitement de fonctionnaire. Comme elle était avant tout une femme d'ordre, elle avait imaginé d'augmenter ce revenu mensuel en détachant de son appartement, beaucoup trop vaste pour elle, trois pièces, dont l'une pouvait servir de salon, une autre de chambre à coucher, la dernière de cabinet de toilette. L'existence de deux portes sur le palier lui permit d'attribuer à ces trois pièces une entrée particulière. Le mobilier presque élégant qu'elle y disposa lui venait du plus funèbre héritage. Elle avait été, pendant dix années de sa vie, la maîtresse d'un fou, payée par la famille, qui n'avait pas voulu que cette folie fût déclarée. A la mort du malheureux, Malvina avait touché vingt mille francs, promis à l'avance, et gardé tout ce qui garnissait la maison, théâtre de son étrange métier. Le sinistre et hideux dessous de cette existence ne devait jamais être connu de René. Mais dans ce vaste Paris, si propice aux intrigues clandestines, combien, parmi les beaux jeunes gens qui vont à un rendez-vous dans un endroit pareil, savent l'histoire de la personne qui leur fournit un asile d'amour tout préparé? Le poète ne se doutait guère non plus

qu'au premier coup d'œil cette personne aux attitudes irréprochables avait vu clair dans ses intentions. Il s'était donné comme habitant Versailles et obligé de venir à Paris deux ou trois fois la semaine. Par enfantillage, il avait choisi comme nom d'emprunt celui du héros de roman qui l'avait séduit le plus dans sa jeunesse, le paradoxal d'Albert de *Mademoiselle de Maupin*. Tout en écrivant ce nom au bas du petit billet d'engagement que Mme Raulet lui fit signer, il avait posé sur la table son chapeau, dans le fond duquel la rusée hôtesse put lire les véritables initiales de son locataire de passage, et elle reprit :

— « Monsieur d'Albert voudra-t-il que ma domestique se charge aussi du service ? Ce sera cinquante francs de plus par mois... »

Ce prix exorbitant fut demandé avec un ton de voix si candide, et, d'autre part, Mme Raulet lui paraissait si respectable, que le jeune homme n'osa pas discuter. Il la regarda cependant avec une première défiance. Son aspect démentait toute idée d'exploitation de l'adultère. Elle portait une robe de nuance sombre, joliment coupée, mais très simple. Sa montre passée dans sa ceinture était attachée à une de ces chaînes de cou jadis très en faveur dans la bourgeoisie française, et qui lui venait certainement d'une mère adorée. Un médaillon renfermant sous verre une mèche de cheveux blancs, ceux d'un père chéri, sans nul doute, fermait son col modeste. Ses doigts longs passaient à travers des mitaines de soie qui laissaient deviner l'or de son alliance. Il est juste d'ajouter que cette veuve distinguée avait, outre le médecin, deux amants très jeunes : l'un, étudiant en droit ; l'autre, employé dans un grand magasin de nouveautés, qui croyaient posséder en elle une femme du monde, surveillée par une famille implacable ! Ces deux amants représentaient, dans l'équilibre de son budget, toutes sortes de petites économies : des diners au restaurant, des promenades en voiture, des cadeaux de bijoux, des loges de théâtre ; ce qui n'empêcha pas cette vertueuse créature de dire au faux d'Albert :



— « La maison est bien tranquille, monsieur. Vous êtes un jeune homme, » ajouta-t-elle avec un sourire, « vous ne vous offenserez pas si je me permets de vous faire observer que le moindre bruit, dans l'escalier, le soir par exemple, serait un motif pour résilier notre contrat... »

René s'était senti rougir quand elle lui avait parlé ainsi. Dans l'excès de sa naïveté, il trembla que l'honorable veuve ne lui donnât congé après le premier rendez-vous. Cette ridicule crainte le poussa, au sortir même de ce premier rendez-vous, et quand Suzanne fut partie, à faire visite à son hôtesse, sous le prétexte d'une petite recommandation relative au service. Elle la reçut avec la politesse gracieuse d'une femme qui ne sait rien, qui ne comprend rien, qui n'a rien vu, quoiqu'elle eût, à travers la fenêtre sur la rue, suivi du regard Mme Moraines. Cette dernière s'en était allée, le long du trottoir, avec cette allure à laquelle un œil parisien ne s'est jamais trompé. Malvina savait désormais à quoi s'en tenir : son locataire était l'amant d'une femme du monde, et du plus grand monde. Lui-même, cependant, quoique bien mis, n'avait ni dans sa coiffure, ni dans la coupe de sa barbe, ni dans sa démarche, le je ne sais quel caractère qui décèle le fils de famille. La loueuse pensa que, selon toute probabilité, le loyer serait payé par la maîtresse et non par l'amant, et elle regretta de n'avoir demandé que cinq cents francs par mois, outre les cinquante du service. — Son appartement tout entier lui revenait, à elle, à seize cents francs par an et sa bonne à tout faire recevait quarante-cinq francs de gage ! — N'importe, elle se rattraperait sur le détail : le bois à fournir pour le feu, le linge, les repas, si jamais le jeune homme s'avisait de déjeuner là, comme elle le lui offrit.

— « C'est une excellente personne, et bien prévenante... » dit René à Suzanne lorsque cette dernière l'interrogea sur Mme Raulet. Mais quoi ? La confiance du poète n'avait-elle pas raison ? A quoi lui eût-il servi de se livrer, comme eût fait Claude, à une analyse pessimiste du caractère de cette femme, sinon à se configurer d'avance mille dangers de chan-



tage, d'ailleurs imaginaires? Car si Malvina était une nature d'entremetteuse, vénale et retorse, c'était aussi une bourgeoise sincèrement affamée de considération, et qui se proposait, une fois sa pelote faite, de retourner dans sa ville natale, à Tournon, et d'y mener une vie d'absolue décence. L'esclandre possible d'un procès où son nom eût été mêlé suffisait à écarter de son imagination un projet de canaillerie violente. Elle poussait ce culte de la respectabilité à un tel point, qu'elle forgea elle-même, sur son locataire, et auprès du concierge, un mensonge compliqué. Suzanne et René devinrent un gentil ménage, demeurant douze mois de l'année à la campagne et un peu parent du défunt Raulet. Ce fut elle aussi qui, avant toute demande, remit deux clefs au soi-disant d'Albert, afin d'empêcher les relations avec ce concierge, même les plus insignifiantes. Qu'importait à René la cause véritable de cette complaisance? Les jeunes gens ont ce bon esprit de ne pas raisonner avec les faits commodes à leurs passions. Ils s'engagent ainsi sur des chemins périlleux, mais ils en cueillent, ils en respirent du moins toutes les fleurs. Quand celui-ci traversait Paris pour se rendre au petit appartement de la rue des Dames, une musique lui chantait dans le cœur, qui ne lui permettait pas d'entendre les voix attristantes du soupçon. Ses rendez-vous avaient lieu presque toujours le matin. René ne s'était jamais demandé non plus pourquoi ce moment de la journée était plus commode à Suzanne. En réalité, c'était l'heure où cette dernière était le plus assurée d'échapper à la surveillance de Desforges. Avant midi, l'hygiénique baron se consacrait à ce qu'il avait de plus précieux au monde : sa santé. Il prenait une leçon d'armes, ce qu'il appelait « sa pilule d'exercice » ; il trottait dans les allées du Bois, ce qui devenait « sa cure d'air » ; enfin il « brûlait son acide », formule qu'il devait au docteur Noiroi. La madone en partie double, qui connaissait le fonds et le tréfonds de cet homme, le savait aussi enchaîné par les servitudes de cette hygiène que Paul lui-même par celles de son bureau. Elle ressentait un malin plaisir à se représenter,

de la sorte, son mari assis à ce bureau, son « excellent ami » chevauchant sa jument irlandaise, et son petit René entrant chez une fleuriste pour y acheter de quoi parer la chapelle de leurs caresses. C'était des roses qu'il choisissait d'ordinaire, des roses rouges comme les lèvres de son amie, des roses pâles comme ses joues dans les minutes de lassitude, de vivantes, de fraîches roses dont l'arome alanguissait encore la langueur des étreintes. Elle savait, tandis qu'elle s'acheminait de son côté vers ce tendre et furtif asile, que son jeune amant était debout contre la croisée, à écouter le bruit des fiacres qui passaient. Qu'il serait heureux, quand le sien à elle s'arrêterait devant la maison ! Elle monterait l'escalier et il l'attendrait, ayant lui-même ouvert doucement la porte, pour ne pas perdre une seconde, une seule, de sa chère présence. Il la tiendrait, là, contre lui, la dévorant de ces silencieux baisers qui vont cherchant la fraîcheur de la peau et la mobilité des lèvres à travers la dentelle de la voilette. Et c'était presque aussitôt un emportement de désir que Suzanne adorait, une frénésie de l'avoir à lui, qui le faisait la dévêtir avec des mains affolées et des caresses, — ah ! quelles caresses ! La grande séduction de la jeune femme et son habileté suprême consistaient à garder son innocente expression de vierge au milieu des pires désordres. Son pur visage semblait ignorer les complaisances du reste de sa personne, et grâce à cette idéalité de physionomie conservée à travers tout, elle avait pu se faire, sans déchoir, l'éducatrice amoureuse de René, comme découvrant avec lui le monde mystérieux de la vie des sens. Cette passion animale formait l'arrière-fond sincère de ses rapports avec le jeune homme. Cette même passion était la cause de la fréquence de ces rendez-vous, auxquels la singulière créature apportait une âme entièrement heureuse, entièrement étrangère aussi à tout sentiment de remords. Elle appartenait, sans doute par l'hérédité, se trouvant la fille d'un homme d'État, à la grande race des êtres d'action dont le trait dominant est la faculté distributive, si l'on peut dire. Ces êtres-là ont la puissance d'ex-

exploiter pleinement l'heure présente, sans que ni l'heure passée ni l'heure à venir troublent ou arrêtent leur sensation. L'argot actuel a trouvé un joli mot pour désigner ce pouvoir spécial d'oubli momentané; il appelle cela « couper le fil ». Suzanne avait organisé la part de sa vie accordée à Paul, la part de sa vie accordée à Desforges. Pendant le temps où elle se donnait à René, elle lui appartenait tout entière, avec une suspension si absolue du reste de son existence qu'il lui aurait fallu se raisonner pour savoir qu'elle mentait; et ces lugubres raisonnements de la conscience, elle se souciait bien d'y travailler, tandis que l'opium puissant du plaisir envahissait son cerveau!... Ils étaient là, son amant et elle, dans les bras l'un de l'autre, les rideaux tirés, lui en adoration devant cette femme dont la beauté le ravissait, dont l'élégance intime l'extasiait. Il aimait d'elle sa peau si douce et la soie de ses bas, sa gorge souple et la batiste de sa chemise, le parfum de son haleine et les saphirs de son bracelet, ses cheveux blonds et les épingles d'écaille incrustées de petits diamants qu'elle y piquait. Elle se laissait adorer comme une idole, voluptueusement roulée dans le flot de baisers qui montait, montait vers elle : — baisers d'amour, qui n'étaient pas comptés, pesés, étiquetés comme ceux de Desforges; — baisers nouveaux, qui n'avaient pas la monotonie de ceux de Paul; — baisers ardents comme l'homme de vingt-cinq ans qui les lui donnait, qui les lui prodiguait; — baisers si frais, qui lui arrivaient d'une bouche aussi pure que la sienne et qu'accompagnaient des paroles de tendresse empreintes de la plus délicieuse poésie; — enfin un régal exquis de courtisane blasée auquel il lui fallait s'arracher, avec effort! Vers midi, elle devait se rhabiller, et René lui servait enfantinement de femme de chambre, la regardant se coiffer elle-même avant de passer sa robe, avec adoration. Elle avait ses beaux bras levés, sa taille prise dans son cache-corset de batiste fine. Son jupon de soie molle et parfumée, un peu court, laissait voir ses bas, où se moulaient ses jambes fines. Il s'approchait d'elle, et sa bouche courait sur ses épaules nues, qui frémissaient avant de dispa-

raître sous l'étoffe hypocrite du corsage... Et puis, quand elle était partie, il demeurerait là tout le jour, se faisait servir à déjeuner par Mme Raulet dans le salon, soi-disant pour travailler, — car il avait apporté sa serviette remplie de papiers, — en réalité pour se repaître de souvenirs dans la chambre à coucher, dont le désordre lui attestait qu'il n'avait pas rêvé ! Il ne s'en allait qu'au crépuscule, traversant, pour gagner la rue Coëtlogon, tout le Paris qu'étoilent les premiers becs de gaz, si clairs dans la transparence du soir ; et la divine lassitude qu'il sentait en lui faisait comme une volupté suprême où se résumaient, où s'évanouissaient toutes les autres.

## XV

## LES RANCUNES DE COLETTE

Il y avait environ deux mois que cette vie durait, monotone et si douce, sans autres événements que ce regret du dernier baiser et cette espérance des caresses prochaines, lorsqu'un matin, et au moment même où René sortait de chez lui pour aller à un de ces rendez-vous, Françoise lui remit une lettre dont la suscription le fit tressaillir. Il avait reconnu l'écriture de Claude Larcher. Il savait, pour avoir passé à l'hôtel Saint-Euverte et causé avec Ferdinand, que l'écrivain avait séjourné à Florence, puis à Pise. Il avait même adressé à la poste restante de ces deux villes trois billets demeurés sans réponse. Il vit au timbre de l'enveloppe que Claude se trouvait maintenant à Venise. Ce fut avec une curiosité singulière qu'il déchira cette enveloppe et qu'il lut les pages suivantes, tout en longeant les trottoirs des calmes rues du faubourg Saint-Germain qui le menaient vers la Seine, par un matin du premier printemps, aussi frais, aussi lumineux que son propre amour.

---

Venise, palais Dario, avril 79.

*Et c'est de votre Venise que je vous écris, mon cher René, de cette Venise où vous avez évoqué le cruel profil de votre Cœlia, le tendre profil de votre Béatrice; et comme la féerique Venise est toujours la patrie de l'invraisemblable, la cité des ondines, qui, sur ce bord d'Orient, s'appellent des sirènes, j'y ai découvert un appartement meublé dans le plus délicieux petit palais, sur le Grand Canal, comme lord Byron, un palazzino à médaillons de marbre sur sa façade, tout historié, brodé, ciselé, et penché de côté, comme moi dans mes mauvais jours. Pendant que je suis à vous griffonner cette lettre, j'ai l'eau glauque de ce Canal Grande sous mes fenêtres, et autour de moi la paix de cette ville, — la Cora Pearl de l'Adriatique, dirait un vaudevilliste! — où il fait un silence de songe. Ah! mon ami, pourquoi faut-il que j'aie apporté ici mon vieux cœur d'homme de lettres malade, ce cœur inquiet que j'entends battre et gémir plus fort encore dans ce doux silence?... Savez-vous qu'il est deux heures, que je viens de déjeuner à une petite table du Florian, sous les arcades; d'aller à San Giorgio in Bragora regarder un divin Cima, que je dois dîner ce soir avec deux descendantes des doges, belles comme des femmes de Véronèse, et des Russes aussi amusants que le Korazoff de notre ami Beyle, et qu'au lieu d'avoir l'esprit en fête, je suis rentré pour revoir Son Portrait, — avec une grande S et un grand P, — le portrait de Colette! René, René, que ne suis-je simplement assis dans mon fauteuil d'orchestre aux Français, à la voir jouer la Camille d'On ne badine pas avec l'amour, pièce divine, aussi amère que de l'Adolphe et qui chante comme du Mozart! Vous souvenez-vous de son sourire de côté, et comme elle hochait joliment sa blonde tête pour dire : « Mais êtes-vous sûr que tout « mente dans une femme, lorsque sa langue ment? » Vous souvenez-vous de Perdican et de ces mots : « Orgueil, le plus fatal « des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et « moi? » C'est toute mon histoire que ces quelques mots-là, toute notre histoire! Seulement j'étais, moi, le vrai Perdican de la comédie, avec cette source d'idéal et d'amour au fond de l'âme,*



*toujours jaillissante malgré l'expérience, toujours pure malgré tant de fautes !... Et elle, ma Camille, elle avait été souillée, à ne l'en pouvoir laver, par tant de hontes ! Dieu ! Que la vie a donc tristement bavé sur ma fleur ! Et quand j'ai voulu la respirer, quelle odeur de mort !*

*Allons, allons, ce n'est pas pour vous raconter cela que je me suis mis à ma table, devant mon balcon, à travers les colonnettes duquel je vois passer les gondoles. Elles glissent, elles penchent, elles volte-virent, si coquettement funèbres et sveltes ! Si chacun de ces cercueils flottants emportait un de mes rêves défunts, quelle procession interminable sur cette eau morne ! Que ne suis-je aquafortiste ! Je sais bien la composition macabre que je graverais : une fuite de ces barques noires dans le crépuscule, des squelettes blancs pour gondoliers à la proue et à la poupe, ramant tout droits, une rangée de palais ruinés, et j'écritrais en dessous : — « Ainsi est mon cœur. » — Après une jeunesse plus foulée que le raisin des vendanges, et trop misérable, quand je venais d'échapper à peine aux esclavages du métier, c'est l'horrible esclavage de cet amour-là qu'il m'a fallu rencontrer, de cet amour à base de haine et de mépris ! Pourquoi, Dieu juste ? Pourquoi ? Qui m'eût dit, par le soir de juillet où cette folie commença, que j'en étais à une des heures les plus solennelles de ma vie ? J'avais bien travaillé tout le jour et diné seul. J'étais sorti pour respirer un peu, je flânais le long de ma canne et de mon spleen, regardant les passants et les passantes, sans autre projet que de gagner dix heures. Quel invisible démon a conduit mes pas du côté de la Comédie ? Pourquoi suis-je monté au foyer, où je n'étais pas venu depuis des mois, dire bonjour au vieux Farguet, dont je me souciais comme de mon premier article ? Pourquoi ai-je eu de l'esprit, dans ce foyer, et ma fantaisie des meilleures heures, moi qui me suis vu si souvent, aux diners du monde, aussi muet que la carpe à la Chambord du menu ! Pourquoi Colette se trouvait-elle là dans cet adorable costume des jeunes filles de l'ancien répertoire ? Elle jouait la Rosine du Barbier : « Quand dans la plaine — l'amour ramène — le printemps... » J'allai dans la salle lui entendre chanter cet air. Pourquoi me regardait-elle en le chantant, si visi-*

blement émue que je n'osais pas comprendre? Pourquoi avait-elle cette bouche, ces yeux, ce profil, ce visage où il semble que l'on puisse lire la douleur d'une Psyché asservie, torturée par les sens? Que je l'ai aimée dès ce premier soir et qu'elle m'a aimé! Elle ne se disputa pas et je l'avais à moi ce soir même. C'était la seconde fois que nous nous rencontrions. Comprenez-vous cela, que j'aie été assez fou pour espérer une fidélité quelconque d'une fille qui s'était ainsi jetée à ma tête?... — « Montez-vous dans ma loge? » me dit-elle, quand je reparus dans les coulisses; et nous y montâmes. Nous n'y étions pas depuis un quart d'heure qu'elle pressait ses lèvres sur les miennes, avec cet égarement presque douloureux que je lui ai toujours vu dans le plaisir : — « Ah! » me dit-elle, « voilà une heure que j'en ai trop envie!... » Insensé, il fallait la prendre comme elle se donnait, pour une admirable courtisane, folle de son corps, et du mien, par bonheur, et me souvenir que les femmes sont avec les autres exactement les mêmes qu'avec nous... Au lieu que...

Quittons ce chemin, mon bon René. J'aperçois le poteau indicateur sur lequel il y a écrit « route cavalière du désespoir », comme au tournant des allées de cette forêt de Fontainebleau où je l'ai tant aimée un matin d'été que nous nous y promenions, allant de Moret à Marlotte dans une petite carriole attelée d'un cheval noir nommé Cerbère. Je crois le voir, ce cheval, avec la queue de renard qui lui battait le front, et ma Colette auprès de moi, avec ses beaux yeux cernés de nacre par la folie de notre nuit de plaisir... Mais où ne l'ai-je pas aimée? Quittons-la, cette route fatale, et arrivons aux faits, que je vous dois, puisque vous m'avez écrit à plusieurs reprises et si gentiment. Quand je vous ai quitté, rue Coëtlogon, partant pour l'Italie, — cela se chante! — je voulais savoir si je pouvais me passer d'elle. Hé bien! l'expérience est faite... et défaite. Je ne peux pas. Je me suis bien raisonné, j'ai bien lutté. Je me suis levé, depuis ce départ, non pas dix fois, mais vingt, mais trente, en me jurant que je n'y penserais pas de la journée. Cela va pendant un quart d'heure, une demi-heure... Et, au bout de ce temps, je la revois, et ces yeux, et cette bouche, et puis des gestes qui ne sont qu'à elle, une façon tendre et vaincue

qu'elle avait de pencher sa tête sur moi quand je la tenais dans mes bras ; et alors, où que je sois, il faut que je m'arrête, que je m'appuie contre un mur, tant j'ai là comme une aiguille fine et pointue qui se retourne dans mon cœur. Croiriez-vous que j'ai dû quitter Florence parce que je passais mon temps aux Offices, devant ce tableau de Botticelli, la *Madonna Incoronata*, dont vous avez vu la photographie chez moi ? Il m'est arrivé de prendre une voiture à l'une des extrémités de la ville, pour arriver avant la fermeture de la galerie, afin de revoir cette toile, parce que l'ange de droite, celui qui lève le voile, ah ! c'est elle, c'est tellement elle, tellement son regard, ce regard qui m'a fait la plaindre souvent et pleurer sur sa misère, quand j'aurais dû la tuer... J'ai donc quitté Florence encore et je me suis rabattu sur Pise, la ville morte dont j'avais goûté la taciturne douceur. Elle m'avait tant plu, cette place où se dressent le dôme, le baptistère et le campanile, avec un mur de cimetière et un débris de rempart crénelé pour l'enclore ! Et cette plage du Gombo à deux heures, stérile et sablonneuse parmi les pins ! Et cet Arno jaunâtre, tout lent, tout lassé !... Ma chambre donnait sur ce flot mélancolique, mais elle était pleine de soleil, chaude et claire, et j'étais arrivé là, muni d'un grand projet. La vieille maxime de ce Gœthe, tant admiré jadis, m'était revenue : — « Poésie, c'est délivrance... » — « Essayons, » m'étais-je dit, et je me promis de ne quitter Pise qu'après avoir transformé ma douleur en littérature. En faisant des bulles de savon avec mes anciennes larmes, peut-être oublierais-je d'en verser d'autres. Ces bulles de savon s'enflèrent en une nouvelle que j'intitulai *Analyse*. Mais vous l'avez lue sans doute dans la *Revue parisienne*. N'est-ce pas que je n'ai rien fait de mieux ? J'y ai tout mis, comme vous avez pu voir, de ces tristes amours ; tout y est exact, photographique, depuis l'histoire de la lettre jusqu'à ma jalousie pour les Saphos. Et Colette, est-elle assez prise sur le vif ? Et moi-même ?... Hélas ! mon pauvre ami, à salir ainsi l'image de celle que j'ai tant aimée, à trainer dans la fange l'idole parée autrefois des plus fraîches roses, à déshonorer mon plus cher passé de toute la force de mon cœur, si j'avais du moins gagné la paix ! Voici le résultat de ce noble effort : je n'avais pas plus tôt mis à la poste le

*manuscrit de ce petit roman que je rentrais chez moi pour écrire à Colette et lui demander pardon... Ah! La méthode de Gœthe, de ce sublime Philistin, de ce Jupiter suivant la formule, quelle excellente plaisanterie! Oui. J'ai enfoncé ma plume dans ma plaie, j'ai pris mon sang en guise d'encre et je n'ai fait qu'envenimer cette plaie davantage. Je ne guérirai plus qu'avec le temps, si je guéris. Mais après tout, pourquoi guérir?*

*Oui, pourquoi? J'ai été fier, je ne le suis plus. Je me suis débattu contre cette passion qui m'abaissait, je ne me débats plus. Si j'avais un cancer à la joue, en serais-je honteux? J'ai un cancer à l'âme, voilà tout, et je me laisse maintenant ronger par lui, sans résister. Écoutez la suite de mon histoire. Colette n'avait pas répondu à ma lettre. Pouvais-je m'attendre qu'après ma conduite elle me dit merci? J'avais commencé de m'avilir en lui écrivant. Je continuai. J'ai connu alors une volupté inouïe et que je ne soupçonnais pas : celle de me dégrader pour elle, de mettre sous ses pieds toute ma dignité d'homme et d'artiste. Je lui écrivis une seconde fois, une troisième, une quatrième. Ma nouvelle parut. Je lui écrivis encore, et des lettres où je m'humiliais avec ivresse, des lettres qu'elle pût montrer à Salvaney, à l'immonde Aline, et leur dire : « Il m'a quittée, il m'insulte, voyez comme il m'aime! » Combien je l'aimais, est-ce que cette insulte seule n'aurait pas dû le lui montrer? — Mais non, vous ne la connaissez pas, René; vous ne savez pas comme, avec tous ses défauts, elle est orgueilleuse. Ce qu'a dû être, pour elle, ce malheureux roman, je n'ose pas y penser, et voilà pourquoi je n'ose pas non plus revenir. Dans l'état de sensibilité malade où je me trouve, affronter une scène comme celles d'autrefois ne m'est pas possible; et vivre sans Colette plus longtemps, c'est au-dessus de ce qui me reste de force. J'ai donc pris le parti de m'adresser à vous, mon cher René, pour aller en mission auprès d'elle. Je sais que vous lui avez toujours plu, qu'elle vous a de la vraie reconnaissance pour le joli rôle que vous lui avez fait; je sais qu'elle vous croira quand vous lui direz : « Claude en meurt... Ayez pitié de lui. » Dites-lui aussi, René, qu'elle n'ait plus peur de mon mauvais caractère. Le Larcher révolté qu'elle n'a pu supporter n'existe plus. Pour être auprès*



d'elle, pour vivre dans son ombre, l'avoir auprès de moi, je tolérerai tout, tout, vous entendez? Certes, les mois de cet hiver furent une époque de dure tristesse. Quel paradis à côté de cet enfer : l'absence! Et puis, nous avions des heures divines, des après-midi passés chez elle à nous aimer, dans son appartement de la rue de Rivoli qui donne sur le jardin des Tuileries. La vie bruissait autour de nous, et je tenais ma chère maîtresse sur mon cœur. J'avais ses yeux, j'avais sa bouche, j'avais cette caresse triste et passionnée qu'elle sait donner... Voyez, mon écriture s'altère rien que d'y penser. Si j'ai pu vous être ami autrefois, comme vous me le disiez, rendez-moi ce suprême service d'aller la voir, montrez-lui cette lettre, parlez-lui, attendrissez-la. Qu'elle me permette de revenir auprès d'elle et qu'elle me pardonne. Adieu, j'attendrai votre réponse avec agonie, et vous savez ce qu'il peut tenir de souffrance dans cette machine à se torturer elle-même qui s'appelle votre vieil ami.

C. L.

P.-S. — Passez donc au bureau de la Revue, prendre en mon nom cinq exemplaires de ma nouvelle dont j'ai le placement ici.

---

— « Est-ce assez lui?... » se dit René après avoir lu cette étrange épître où se trouvaient comme ramassés en un faisceau les divers éléments qui formaient la personnalité composite de Claude : le goût de l'artificiel, le marivaudage en face des plus amères souffrances, et cependant une sincérité d'enfant, la plus susceptible vanité d'auteur et le plus ingénu sacrifice de toute prétention, le pouvoir de se connaître et l'impuissance à se diriger. « J'irai aux Français dès ce soir si Colette joue, » se dit René. Il acheta un journal et vit qu'elle jouait en effet. « Mais, » reprit-il, « comment me recevra-t-elle?... » Il était si préoccupé par les chances de cet accueil, et aussi par les chagrins de cet ami tendrement aimé, qu'une fois arrivé à son rendez-vous, il ne put s'empêcher de raconter son inquiétude à Suzanne. Il lui fit même lire la lettre, qu'elle lui rendit en lui disant :



— « Le pauvre diable!... » et elle ajouta, comme au hasard : « Vous n'avez vraiment jamais parlé de moi ensemble? »

— « Si, une fois en passant... » répondit René, après une hésitation. Depuis qu'il était l'amant de Suzanne, les scrupules de sa discrétion lui faisaient considérer comme une indélicatesse la simple phrase qu'il avait prononcée, lors de sa visite à Claude, malheureuse phrase qui lui avait attiré la sarcastique exclamation de son ami. Suzanne se trompa sur le sens de cette hésitation et elle insista :

— « Je suis sûre qu'il t'a dit du mal de moi? »

— « Pour cela, non, » répliqua René avec assurance. Il était trop habitué aux jeux de physionomie de Suzanne pour ne pas avoir remarqué le fonds d'anxiété que ses prunelles claires avaient montré en lui posant cette seconde question, et, à son tour, il demanda : « Comme tu te défies de lui! Pourquoi? »

— « Pourquoi? » dit-elle avec un sourire, « c'est que je t'aime tant, mon René, et les hommes sont si méchants!... » Puis, afin de détruire entièrement l'effet que son excessive défiance pouvait avoir produit sur le jeune homme : « Tu sais, » reprit-elle, « il faut aller chez Mlle Rigaud. »

— « C'est bien mon intention, » dit-il, « et dès ce soir. Et toi?... » interrogea-t-il, comme cela lui arrivait souvent, « que fais-tu de cette soirée? »

— « Je vais au théâtre, moi aussi, » répondit-elle, « mais pas dans les coulisses. Mon mari me mène au Gymnase, en tête à tête... Pourquoi me fais-tu penser à cela? J'aurai bien assez de mélancolie lorsque j'y serai. Va, mon amour, » ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras, « aime-moi bien fort pour le temps où tu ne seras pas là à m'aimer!... »

Le poète avait encore la tête remplie de cette voix, douce comme la plus douce musique, et l'âme troublée par ces baisers plus grisants que la liqueur la plus grisante, lorsqu'il franchit vers les neuf heures du soir la porte de l'administration du Théâtre-Français, par laquelle on monte au célèbre

foyer. Il jeta un coup d'œil sur la loge du concierge, en se souvenant que cette pièce avait été une des stations du calvaire de Claude. Autrefois, quand ils arrivaient ensemble au théâtre, ce dernier ne manquait guère à dire à son jeune ami en lui montrant le casier réservé aux lettres de Colette :

— « Si je les volais pourtant, je saurais peut-être la vérité. »

— « Quel bonheur, » songea René, « de ne pas connaître cette horrible maladie du soupçon!... » Et il sourit en montant l'escalier qui tourne contre un mur tout garni de portraits d'acteurs et d'actrices du siècle dernier. Là, figé sur la toile, grimace le rictus des Scapins d'autrefois. Là, clignent des yeux les Célimènes mortes depuis des années et des années. Cette évocation de gaietés à jamais évanouies, d'amours à jamais disparues, d'un joli passé de fêtes à jamais envolé, à quelque chose d'étrangement mélancolique pour les rêveurs qui sentent leur vie s'en aller, comme toute vie, et le peu que dure la joie humaine. Bien souvent René avait éprouvé cette impression de vague tristesse. Il l'éprouva encore, malgré lui, au point de se hâter vers le foyer, s'attendant à y rencontrer force connaissances et à y distribuer force poignées de main. Mais il ne s'y trouvait que deux acteurs, en costumes de marquis du temps de Louis XIV, le chef chargé d'énormes perruques, les mollets pris dans des bas rouges, les pieds serrés dans des souliers à hauts talons. Ces deux personnages soutenaient gravement une discussion relative aux affaires de l'État. Ils ne prirent pas garde au jeune homme, qui put entendre l'un d'eux, long et jaune comme un pensionnaire rongé d'envie et de bile, dire à l'autre, rubicond et replet comme un chanoine du sociétariat :

— « Tout le malheur de notre pays vient de ce que l'on ne s'occupe pas assez de politique... »

— « Quel dommage que Larcher ne soit pas là ! » se dit René en écoutant cette phrase ; et il s'imaginait la joie qu'elle eût causée à son ami, le « C'est énorme!... » que Claude eût

poussé, selon son habitude, en frappant des mains. Tout, d'ailleurs, dans ce coin de théâtre, contribuait à évoquer pour lui ce compagnon de tant de visites. Ils s'étaient assis ensemble dans le petit foyer, maintenant vide. Ensemble ils avaient descendu les quelques marches qui mènent aux coulisses, glissé entre les portants et pris place dans le guignol, — comme les acteurs appellent l'espèce de niche ménagée au fond pour s'y reposer dans l'entre-deux des scènes. Colette n'était pas là. René se décida à monter par le long escalier et par les corridors interminables qui desservent les loges. Il arriva enfin devant la porte en haut de laquelle était écrit le nom de Mlle Rigaud; il frappa, faiblement d'abord; mais sans doute on causait dans la loge, et on ne l'entendit point. Il dut frapper plus fort : — « Entrez ! » cria une voix aigre qu'il reconnut, la même qui savait si bien s'adoucir pour réciter :

Si les roses pouvaient nous rendre le baiser...

La porte ouverte, c'était une minuscule antichambre sur laquelle ouvrait un minuscule cabinet de toilette. René souleva la portière de satin noir à personnages d'or qui fermait cette antichambre; il se trouva dans la pièce étroite, en ce moment surchauffée par les lampes et par la présence de cinq personnes, cinq hommes, dont deux en frac de soirée, évidemment des gens du monde, et les trois autres des amis de l'actrice, d'un ordre un peu inférieur. L'un des deux personnages en frac était Salvaney, qui ne reconnut pas René. Lui et son camarade étaient les seuls assis, sur une chaise longue recouverte d'une ancienne robe chinoise de satin vieux rose. C'était Claude qui avait donné cette robe à Colette, lui qui avait présidé, dans les temps heureux de leurs amours, à l'arrangement de toute la loge. Il avait couru huit jours Paris pour assortir les panneaux encadrés de bambous qui paraient les murs tendus d'une étoffe grisâtre. Trois de ces panneaux représentaient des Chinoises peintes sur de la soie de nuance claire. Sur le plus large, tout en satin noir, comme la portière, des ibis blancs volaient, parmi des muguets et des fleurs

de pêcher. Des éventails aux couleurs vives et des bouquets de plumes de paon dans les intervalles, au plafond un grand dragon d'or aux yeux d'émail, achevaient de donner à ce coquet réduit son charme original. Colette était en train de faire sa figure, au milieu de ces cinq hommes, les cheveux mal noués, les bras nus dans les larges manches d'un peignoir d'une souple étoffe d'un bleu très clair. Devant elle, la table de toilette étalait, sur son tapis d'écorce d'arbre frangé, l'arsenal des boîtes de porcelaine remplies de pommade. Les poudres blanches, jaunes, roses, emplissaient d'autres boîtes, les longues épingles dites de tragédie miroitaient dans les coupes; les pattes de lièvre, rouges de fard, se mêlaient aux houppes énormes, aux crayons noirs, aux petites éponges pour le blanc. L'actrice pouvait, dans la vaste glace dont s'ornait le mur au-dessus de cette table, voir qui entraît. Elle reconnut l'auteur du *Sigisbée*, et, se retournant à demi pour lui montrer ses mains pleines de vaseline et s'excuser ainsi de ne pas les lui tendre, elle lui jeta un regard qui fit comprendre à René combien Claude avait eu raison de ne pas revenir sans parlementaire préalable.

— « Bonjour, vous... » dit-elle. « Sans reproche, j'aurais pu vous croire mort... Je vois à votre mine que vous avez été seulement trop heureux... Je vous joue demain, vous savez... Asseyez-vous, si vous trouvez de la place... » Et, avant que René eût pu répondre un mot, elle s'était retournée vers Salvanev : « Après tout, je veux bien... Venez me prendre à midi. Aline sera là, et nous irons déjeuner tous trois avant cette visite... »

Elle jeta un second regard du côté de René, après avoir parlé. Les coins de sa bouche se rabaissaient; son charmant visage prit soudain la plus implacable expression de cruauté. C'était un défi lancé à Claude, à travers son ami le plus intime, que cette phrase. Cet ami la répéterait à l'amant jaloux. C'était comme si elle eût crié, par delà l'espace, à cet homme qu'elle n'oubliait pas, malgré sa fuite et ses affronts : « Tu n'es pas là, et je m'amuse précisément de la manière

qui peut le plus te faire souffrir. » Elle échangea quelques mots encore avec les autres visiteurs, recommandant à celui-ci un pauvre diable à qui elle s'intéressait, insistant auprès d'un autre pour un article de réclame à publier dans un journal, revenant à Salvaney pour l'interroger sur les chances de la prochaine course, jusqu'à ce qu'enfin, les mains essuyées, elle se releva, et elle dit :

— « Et maintenant, mes petits amis, vous êtes bien gentils, mais... » et elle leur montra la porte, « je vais m'habiller, et il faut me laisser... Non, pas vous, » continua-t-elle en s'adressant à René, sans prendre la peine de se cacher des autres ; « j'ai deux mots à vous dire... » Et, dès qu'ils furent seuls, elle reprit, assise devant sa glace, de nouveau, et travaillant ses yeux avec un crayon : « Vous avez lu l'infamie de Claude ? »

— « Non, » fit René, « mais j'ai reçu une lettre de lui : il est le plus malheureux des hommes... »

— « Ah ! vous ne l'avez pas lue ! » interrompit Colette. « Hé bien ! lisez-la : vous verrez quelle canaille vous avez pour ami !... Ah ça ! » s'écria-t-elle en se retournant vers René, croisant ses bras, et toutes les flammes de la colère s'échappaient de ses yeux, agrandis par le noir, qui brûlaient dans son visage tout blanc, « vous trouvez cela propre, d'insulter une femme, vous ? Et qu'est-ce que je lui ai fait, à ce monsieur ? Parce que je n'ai pas voulu obéir, comme un chien, à ses caprices, rompre avec tous mes amis, mener une vie d'esclave ?... Est-ce que j'étais sa femme, par hasard ? Est-ce qu'il m'entretenait ? Est-ce que je lui demandais compte de ses actions, moi ?... Et quand j'aurais eu des torts envers lui, c'était une raison pour aller raconter au public toutes les saletés qu'il a imaginées sur mon compte ?... C'est une canaille, une canaille, une canaille... Vous pouvez le lui écrire de ma part, et que le jour où je le rencontrerai, je lui cracherai à la figure... Ah ! ce monsieur m'a traitée de drôlesse et de fille !... Il la connaîtra, la drôlesse !... Elle se vengera, la fille !... Non, Mélanie, » dit-elle à l'habilleuse, qui



entrait, « dans un quart d'heure... je vous appellerai. »

— « Mais s'il ne vous aimait pas, » répliqua René, profitant de ce répit, « il ne se déchaînerait pas ainsi contre vous. C'est la douleur qui l'affole... »

— « Laissez-moi donc tranquille avec ces bêtises-là, » reprit Colette en haussant les épaules et de nouveau occupée devant la glace avec son crayon. « Vous croyez encore au cœur de cet être-là ? Mais il n'est même pas votre ami à vous, mon cher... Si vous l'aviez entendu se moquer de vos amours, vous sauriez à quoi vous en tenir sur son compte... »

— « De mes amours?... » interrogea René stupéfié.

— « Allons, » dit l'actrice en riant d'un mauvais rire, « ne jouez donc pas au plus fin avec moi, et quand vous voudrez bien placer vos confidences, choisissez quelqu'un de plus sûr que M. Larcher, votre ami. »

— « Je ne vous comprends pas, » répondit le jeune homme, dont le cœur battait; « je ne lui ai jamais fait de confidences... »

— « Alors c'est lui qui a inventé que vous étiez l'amant de Mme Moraines, cette jolie femme blonde, la maîtresse du vieux Desforges ? Ça me le complète, » continua la cruelle actrice, avec une de ces mordantes ironies, comme en peut avoir une créature profondément atteinte dans son amour-propre. Le malheureux Claude, qui oubliait, dans ses moments de tendresse, ce qu'il pensait de Colette dans ses moments lucides, lui avait simplement dit le lendemain de la visite de René : « Tu sais, ce pauvre Vincy, il est pris... » — « Et par qui ? » avait-elle demandé. Il lui avait nommé Mme Moraines, dont Colette savait déjà la légende, grâce à ces causeries de cabinets particuliers où les viveurs racontent aux femmes du demi-monde toutes les anecdotes, vraies ou fausses, qu'ils ont apprises sur les femmes du monde. Quand elle avait fait allusion aux amours de René avec Suzanne, l'actrice, qui ne se possédait plus, avait parlé presque au hasard, pour diffamer Larcher auprès de son ami. Voyant l'effet que produisait sa phrase sur ce dernier, elle insista.

Faire du mal à celui qu'elle tenait là et dont elle voyait les traits s'altérer de douleur, c'était assouvir un peu sa haine contre l'autre, puisqu'elle savait combien le poète était cher à Claude.

— « Claude ne vous a pas parlé ainsi ! » s'écria René hors de lui. « Et s'il était là, il vous défendrait de calomnier une femme qu'il sait digne de tous vos respects. »

— « De tous mes respects ? » reprit Colette en riant plus haut encore et plus nerveusement. « Dites donc, est-ce que vous me prenez pour une autre, mon petit Vincy ? Parce qu'elle a un mari pour cacher son infamie et manger avec elle l'argent du vieux, n'est-ce pas ?... Tous mes respects ? Parce qu'elle se fait payer plus cher que la fille du coin de la rue qui n'a pas de quoi dîner ? Vous y croyez donc encore, vous, aux femmes du monde ?... Et puis vous savez, » continua-t-elle en se levant et s'avancant vers René avec fureur, et l'arrière-fond populaire de sa nature se révéla dans le tour de tête qu'elle eut pour jeter ces mots en clignant ses yeux, « vous savez, si ça vous ennuie que je vous aie dit qu'elle était votre maîtresse et celle de Desforges, allez en demander raison à Claude. Ça lui fera de la copie, à ce joli monsieur... Ah ! vous commencez à avoir sur lui la même opinion que moi... Sans rancune, mon petit, mais il faudra soigner ça. — De tous mes respects ? — Ah ! ah ! ah ! — Non, c'est un peu trop fort. — Allons, adieu. Cette fois je m'habille pour de bon... Mélanie ! » cria-t-elle en ouvrant la porte, « Mélanie !... Saluez Claude de ma part, » ajouta-t-elle par dernière ironie, « et écrivez-lui que je lui apprendrai qu'on ne badine pas plus avec Colette qu'avec l'amour. » Et sur cette allusion à la pièce dont parlait Larcher dans sa lettre avec une exaltation si folle, elle poussa René hors de la loge, et, en refermant la porte, son rire éclata encore, moqueur, implacable et argentin, un rire où il y avait un peu de tout, du jeu de théâtre et de la haine satisfaite, la moquerie d'une femme du demi-monde déshonorant gaiement, cruellement, une femme du monde et la vengeance d'une maîtresse blessée.

## XVI

## HISTOIRE D'UN SOUPÇON

« La méchante femme ! La méchante femme ! » se répétait René en descendant l'escalier du théâtre, que remplissait de ses éclats la voix de l'avertisseur criant : « On va commencer. » Ses jambes tremblaient sous lui, et il se demandait : « Pourquoi m'en veut-elle ? » sans comprendre qu'un quart d'heure durant il avait représenté Claude au regard de Colette. Peut-être aussi la joie de l'actrice à lui percer le cœur dérivait-elle de la rancune que nous gardent souvent les maîtresses de nos amis, quand elles ont éprouvé que nous ne leur ferons jamais la cour. La fidélité de l'homme à l'homme est un des sentiments qui blessent le plus profondément la femme. « Que lui ai-je fait ? » reprenait le jeune homme, et il était incapable de répondre à cette question, incapable aussi de ressaisir ses idées. Certaines phrases qui tombent sur notre esprit, sans préparation, nous étourdissent, comme un coup asséné brutalement sur notre tête. C'est une stupeur momentanée, un arrêt subit, même de la souffrance. René ne revint à lui tout à fait qu'en se retrouvant sur la place du Palais-Royal, grouillante de voitures. Son premier mouvement fut un accès de rage furieuse contre Claude. « L'indigne ami ! » se dit-il, « comment a-t-il pu livrer mon secret à une pareille fille ? Et qu'en savait-il ? Une rougeur sur ma joue, un peu de trouble en prononçant un nom... C'en est assez pour qu'il aille salir une femme qu'il connaît à peine, auprès d'une coquine dont il va proclamant partout l'infamie... » Le souvenir de la conversation où Larcher avait pu surprendre son sentiment naissant pour Suzanne ressuscita en lui, avec son moindre détail. Il se revit dans l'appartement de la rue de Varenne, et les épreuves d'imprimerie sur le divan, et la face de Claude rendue plus livide encore par la clarté glauque des

vitraux. Il vit le rire qui avait contracté cette face, tandis que cette bouche ironique laissait tomber ces mots : « Ah ! vous n'en êtes pas amoureux ? » Il vit aussi le passage d'hésitation qui avait immobilisé cette bouche quand lui, René, avait demandé : « Alors vous savez quelque chose sur elle ?... » Le même flot de mémoire lui rapporta d'autres images associées à celle-là. Il entendit la voix de Suzanne disant, dès leur troisième causerie : « Votre ami M. Larcher, je suis sûre que je ne lui suis pas sympathique. » Encore ce matin n'avait-elle pas formulé cette défiance ? Oui, elle n'avait eu que trop raison de se défier de cet homme. S'il ne l'avait accusée que d'une intrigue avec lui, René ! Mais cette immonde insinuation, l'autre, qu'elle était entretenue par Desforges, comment Claude avait-il osé la proférer !... Ce qui rendait cette idée intolérable au poète, ce n'était pas qu'il eût une ombre d'ombre de soupçon contre sa divine maîtresse. Seulement, il sentait que Colette n'avait pas menti en prétendant tenir cette infamie de Larcher. Pour que Larcher eût répété cette atroce chose, il fallait qu'il la tint de quelque autre bouche. Et si Suzanne avait insisté comme elle avait fait, à deux reprises, pour apprendre comment Claude parlait d'elle, c'est qu'elle se savait en proie à l'outrage de cette abominable calomnie. René aperçut en pensée ce Desforges qu'il avait rencontré une fois chez elle, ce vieux beau, avec sa tournure d'officier entraîné, son teint à la fois trop rouge et comme flétri, ses cheveux grisonnants... Et elle ! Il se la figura telle qu'il l'avait tant aimée, le matin encore, si blonde, si blanche, si fine, avec ses yeux bleus si purs, avec cette délicatesse de tout son être qui donnait un caractère presque idéal aux baisers les plus passionnés. Et c'était cette femme qui avait pu être salie d'un tel propos ? « Le monde est trop horrible, » dit René tout haut. « Et quant à Claude... » Il avait pour ce dernier une affection si vraie, et c'était cet ami, le plus cher, qui avait parlé contre sa Suzanne de cette ignoble manière, comme un goujat et comme un traître. Quel contraste avec ce pauvre ange ainsi insulté, qui, le sachant, n'avait pas trouvé d'autre vengeance

que de dire : « Je lui ai pardonné!... » Et toutes les autres fois qu'elle avait nommé Claude, ç'avait été pour le louer de son talent, pour le plaindre de ses fautes. Brusquement, René se rappela cette autre phrase de son innocente madone : « Ce n'est pas une raison de se venger sur les autres femmes en leur faisant la cour au hasard. *J'ai presque dû me fâcher un jour que je me trouvais à table à côté de lui...* » — « Voilà la cause! » se dit le jeune homme avec une recrudescence de colère, « il lui a fait la cour, elle l'a repoussé, et il la dif-fame... C'est trop dégoûtant!... »

René avait marché, en proie à ces réflexions cruelles, jusqu'à la place de l'Opéra, et machinalement il avait tourné à droite, remontant ainsi le boulevard sans presque s'en douter. L'amertume et le dégoût répugnaient si profondément à cette âme encore enfantine, que ses sensations se fondirent bientôt en une tendresse infinie pour cette femme si aimée, si admirée, si indignement traitée par le perfide Claude et par la vindicative Colette. Que faisait-elle à cette heure? Elle était là-bas, dans une loge du Gymnase, forcée par son mari d'assister à un spectacle quelconque, envahie par une mélancolie dont leur amour était la cause et en train de songer à leurs baisers... Il n'eut pas plus tôt évoqué l'image de son adorable profil, qu'un besoin de la revoir réellement s'empara de lui, instinctif, irrésistible. Il arrêta un fiacre qui passait et jeta le nom du théâtre au cocher, sans même réfléchir. Que de fois il avait été tenté ainsi, quand il savait que Suzanne passerait la soirée dans quelque endroit public, d'y aller lui-même! Il avait toujours repoussé cette tentation par un scrupule de rien faire en son absence qui fût contraire à ce qu'il lui avait promis en sa présence. D'ailleurs, la nature de son imagination se complaisait étrangement à cette scission absolue entre les deux Suzanne, celle du monde et la sienne à lui, et par-dessus tout, il redoutait la rencontre de Paul Moraines. Il avait lu *Fanny*, et il appréhendait à l'égal de la mort l'affreuse jalousie décrite dans ce beau roman. Un écrivain d'analyse, comme Claude, eût trouvé là un motif de



rechercher cette rencontre avec le mari, afin de se procurer une plaie nouvelle du cœur sur laquelle braquer son microscope. Les poètes chez qui la poésie n'a tourné ni à la corruption ni au cabotinage possèdent un instinct qui leur fait éviter ces dégradantes expériences. Ils respectent en eux-mêmes la fleur fragile de leur émotion. Tandis que la voiture roulait vers le boulevard Bonne-Nouvelle, tout cet ensemble de motifs auquel René avait scrupuleusement cédé autrefois lui revint à l'esprit. Mais il avait été touché par les phrases de Colette plus au vif qu'il ne voulait, qu'il ne pouvait se l'avouer. Une vision de hideur avait passé devant ses yeux. Elle pourrait revenir, il le sentait sans se le formuler, et aussi que la présence de Suzanne était la plus sûre garantie contre ce retour. Les amoureux subissent de ces élans irraisonnés, effet dans leur cœur de l'instinct de conservation que nos sentiments possèdent, comme des êtres... La voiture roulait, et René se justifiait sa désobéissance aux conventions arrêtées avec son amie sur l'emploi de sa soirée. « Mais si elle pouvait savoir ce que j'ai dû entendre, ne serait-elle pas la première à me crier : Viens lire mon amour sur mon visage ? Et puis je la verrai un quart d'heure seulement et je m'en irai, lavé de cette souillure... — Et le mari ? — Il faudrait bien que je le rencontraisse tôt ou tard, et puisqu'il n'est plus rien pour elle !... » Mme Moraines n'avait pas manqué de servir à son amant préféré l'invraisemblable mensonge de toutes les maîtresses mariées, qui est quelquefois une vérité, tant la femme est une créature impossible à jamais connaître, comme le démontrent les comptes rendus des procès en séparation. La délicatesse que Suzanne avait mise à prévenir ainsi jusqu'à ses plus inavouées, à ses moins légitimes jalousies, toucha de nouveau René. Ce lui fut un prétexte de plus à maudire les calomniateurs de cette créature sublime. « La maîtresse de Desforges, cette femme-là ? Et pourquoi ? Pour de l'argent ? Quelle sottise ! Elle, la fille d'un ministre et la femme d'un homme d'affaires ! Ce Claude ! Comment a-t-il pu ?... »

Ce tumulte d'idées s'apaisa par la nécessité d'agir, quand le jeune homme se trouva devant la porte du Gymnase. Il ne voulait à aucun prix que Suzanne l'aperçût. Il resta donc quelques minutes debout sur les marches, réfléchissant. L'acte venait de finir, car les spectateurs sortaient en foule. Cette circonstance fournit au poète l'idée d'une ruse très simple pour voir sa maîtresse sans en être vu : prendre un premier billet qui lui donnât le droit d'entrer, profiter de l'entr'acte pour fouiller la salle du fond des couloirs qui vont aux fauteuils d'orchestre ou de balcon, et, lorsqu'il aurait trouvé la loge de Suzanne, demander au contrôle une seconde place, d'où il pût, en pleine sécurité, repaître ses yeux de cette adorable présence. Comme il débouchait dans le théâtre, il eut un moment de vive émotion à croiser un des élégants rencontrés chez Mme de Komof, le jeune marquis de Hère, qui passa, portant à la boutonnière de son habit un brin de muguet avec de la fougère, balançant sa canne de soirée et chantonnant l'air des *Cloches*, encore à la mode : « Dans mes voyages, — que de naufrages... » d'une voix si basse qu'à peine il s'entendait fredonner lui-même. Il frôla René du coude, sans plus le reconnaître ou sembler le reconnaître que n'avait fait Salvaney. Mais déjà le poète s'était glissé jusqu'à l'entrée de l'orchestre. Il n'eut pas à chercher bien longtemps à travers la salle. Mme Moraines occupait la troisième baignoire à partir de l'avant-scène, presque en face de lui. Elle était là, seule sur le devant de la loge. Deux hommes occupaient le fond : l'un debout, jeune encore, beau garçon à la moustache forte, au teint chaudement ambré, — c'était sans doute le mari ; — l'autre assis... Pourquoi le hasard — ce ne pouvait être que le hasard — avait-il amené dans cette loge, et ce soir-là précisément, l'homme à propos duquel l'abominable Colette avait bavé sur Suzanne ? Oui, c'était bien Desforges qui se carrait sur la chaise placée derrière Mme Moraines. Le poète n'hésita pas une minute à reconnaître le profil énergique du baron, ses yeux si clairs dans son teint presque enflammé, son front encadré de cheveux gris, sa

moustache blonde. Mais pourquoi, de voir ce vieux beau parler familièrement à Suzanne, à demi retournée et qui s'éventait, tandis que Moraines lorgnait les loges avec une jumelle, fit-il du mal à René, tant de mal qu'il se retira brusquement du couloir? Pour la première fois, depuis qu'il avait eu le bonheur d'entrevoir la jeune femme, à la porte du salon de l'hôtel Komof, blonde et mince dans sa robe rouge, le soupçon venait de pénétrer en lui.

Quel soupçon? S'il avait dû l'exprimer avec des mots, il n'aurait pas pu. Et cependant?... Lorsque Suzanne lui avait parlé, le matin même, de sa soirée au Gymnase, elle lui avait dit : « J'y vais avec mon mari, en tête à tête... » Quel motif l'avait poussée à fausser ainsi la vérité? Certes, le détail était sans importance. Mais un mensonge, petit ou grand, est toujours un mensonge. Après tout, peut-être Desforges se trouvait-il seulement en visite dans la loge et durant l'entr'acte? Cette explication était si naturelle, si péremptoire aussi, que René l'adopta tout de suite. Il allait d'ailleurs la vérifier sans plus tarder. Il retourna au contrôle et se fit donner un des fauteuils d'orchestre du fond, à gauche. Il avait calculé que, de cette place, il aurait le plus de chance d'observer la loge des Moraines en toute liberté... La salle se remplit de nouveau, les trois coups résonnèrent, le rideau se leva. Desforges ne partit point de cette loge. Il restait assis sur le siège du fond, penché du côté de Suzanne, échangeant des remarques avec elle... Mais pourquoi non? Sa présence ne pouvait-elle pas s'expliquer de mille manières, sans que Suzanne eût menti en s'en taisant? Pourquoi Moraines ne l'aurait-il pas invité à l'insu de sa femme? Il parlait familièrement à cette dernière, et elle lui répondait de même. Mais lui, René, ne l'avait-il pas rencontré chez elle? Un homme du monde cause, pendant le spectacle, avec une femme du monde. Cela prouve-t-il qu'une liaison ignoble d'adultère et d'argent existe entre eux? Le poète raisonnait de la sorte, et ce raisonnement lui aurait semblé irréfutable, s'il eût constaté sur la physionomie de Mme Moraines un seul de ces passages de

mélancolie qu'il s'était attendu à y rencontrer. Au contraire, dans son élégante robe de théâtre en dentelle noire, et ses cheveux blonds coiffés d'un chapeau rose, elle lui apparaissait complètement heureuse, sans pensée aucune de derrière la tête. Elle avait une si libre façon de rire aux plaisanteries de la pièce, la gaieté de ses yeux se faisait si franche, si communicative, lorsqu'elle échangeait ses réflexions avec l'un ou l'autre de ses deux cavaliers; elle croquait avec une si gentille gourmandise, à de certains moments, les fruits glacés de la boîte posée devant elle, qu'il était impossible de soupçonner qu'elle eût accompli le matin un pèlerinage à l'asile de ses plus secrètes, de ses plus profondes amours. L'émotion du rendez-vous avait si peu laissé de trace sur ce visage, comme rayonnant de frivolité, que René en croyait à peine son propre regard. Il s'était attendu à la trouver tellement autre. Le mari non plus, avec la jovialité cordiale de son mâle visage, ne ressemblait guère à l'homme obscur, ombrageux et renfermé que l'amant crédule s'était figuré d'après les confidences de sa maîtresse... Le malheureux était venu chercher au théâtre un apaisement définitif du trouble où l'avait jeté le discours de Colette. Quand il rentra rue Coëtlogon, ce trouble avait augmenté. On a dit souvent que nous ne gardions pas beaucoup d'amis si nous écoutions parler, quand nous n'y sommes pas, ceux à qui nous donnons ce titre. Il fait encore moins bon surprendre dans son naturel la femme que l'on aime. René venait d'en faire l'expérience. Seulement il était trop passionnément épris de Suzanne pour se rendre à cette première vision de l'autre profil de sa madone.

— « Mais quoi ? » se dit-il lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, et qu'il retrouva sur son oreiller sa sensation pénible, « elle était de bonne humeur hier au soir. Faut-il que je sois assez égoïste pour le lui reprocher ?... Le baron Desforges se trouvait dans sa loge, après qu'elle m'avait dit qu'elle irait au théâtre en tête à tête avec son mari ? Elle me l'expliquera dans notre prochain rendez-vous... Son mari n'a pas la physionomie de son caractère ? Les physionomies sont si menteuses !

Ce Claude Larcher, m'a-t-il assez trompé, avec la câlinerie de ses gestes, avec sa figure ouverte, avec sa manière de me rendre des services et de paraître ne pas s'en souvenir?... Et puis cette ignoble trahison!... » Toute la cruauté des impressions ressenties la veille se transforma de nouveau en une rancune encore plus furieuse contre celui qui avait été, par son coupable bavardage, la cause première de ce chagrin. Dans l'excès de son injustice, René méconnaissait les plus indiscutables qualités de son meilleur ami, de son protecteur : le désintéressement absolu, la grâce à se dévouer sans retour personnel, l'absence radicale d'envie littéraire. Il ne faisait même pas à Claude cette charité d'admettre que ce dernier eût parlé à Colette légèrement, imprudemment, mais sans intention de perfidie. L'amant de Suzanne ne pouvait pas demeurer l'ami d'un homme qui s'était permis de dire contre cette femme ce que Larcher en avait dit. Voilà ce que René se répéta, durant tout le jour. Une fois rentré de la Bibliothèque, où le travail lui avait été presque impossible, il s'assit à sa table pour écrire à ce félon une de ces lettres qui ne s'effacent plus. Cette lettre une fois terminée, il la relut. Il y prenait la défense de Mme Moraines en des termes qui proclamaient son amour, et maintenant plus que jamais il voulait que Claude ne fût pas en possession de son secret.

— « A quoi bon lui écrire ? » conclut-il ; « quand il reviendra, je lui dirai son fait. C'est plus digne. »

Il se préparait à déchirer ce billet dangereux lorsque Émilie entra, comme elle faisait d'habitude avant dîner, pour demander à son frère des nouvelles de son travail. Elle lut, avec sa curiosité naturelle de femme, l'adresse tracée sur l'enveloppe, et elle demanda :

— « Tiens, Larcher est à Venise ? Tu as donc eu de ses nouvelles ? »

— « Ne prononce plus jamais ce nom devant moi, » répondit René, qui lacéra la lettre avec une espèce de rage froide.

— « Vous êtes brouillés ? » interrogea Mme Fresneau, qui gardait à Larcher un culte reconnaissant.



— « Pour toujours, » répliqua René. « Ne me demande pas pourquoi... C'est le plus perfide des amis. »

Émilie n'insista plus. Elle ne s'était pas trompée à l'accent de son frère. Il souffrait, et sa rancune contre Claude était profonde; mais, pour qu'il se tût sur les causes de cette rancune auprès de sa sœur, il fallait qu'il s'agit de toute autre chose que d'une discussion littéraire. Par une de ces intuitions comme la tendresse passionnée en trouve à son service, Émilie devina que les deux écrivains étaient brouillés par la faute de cette femme dont René ne prononçait plus jamais le nom devant elle, de cette Mme Moraines qu'elle commençait à haïr à présent, pour le même motif qui d'abord la lui avait fait aimer. Elle voyait, depuis quelques semaines, les joues de son frère s'amincir, ses yeux se cerner, une pâleur de lassitude s'étendre sur ce visage chéri. Quoique profondément honnête, elle était trop fine pour ne pas attribuer cette fatigue à sa véritable cause. Elle y songeait en recopiant les fragments du *Savonarole*, comme jadis ceux du *Sigisbée*; et, bien qu'elle éprouvât une admiration aveugle pour la moindre page sortie de la plume de René, vingt petits signes lui attestaient la différence d'inspiration entre les deux œuvres, depuis le nombre des vers composés à chaque séance de travail, jusqu'aux remaniements continuels des scènes, jusqu'à l'écriture, qui avait perdu un peu de sa fermeté nerveuse. La source de fraîche, de large poésie d'où avait jailli le *Sigisbée* semblait maintenant tarie. Qu'y avait-il de changé dans l'existence de René? Une femme y était entrée. C'était donc à l'influence de cette femme qu'Émilie attribuait cet affaiblissement momentané dans les facultés du poète. Elle allait plus loin, elle en voulait à la redoutable inconnue des douleurs de Rosalie. Par un mirage de mémoire, familier aux âmes excessives, elle oubliait quelle part elle-même avait prise à la rupture de son frère avec la petite Offarel. C'était Mme Moraines sur qui retombait toute la faute, et, aujourd'hui, cette même Mme Moraines brouillait René avec le meilleur des amis, le plus dévoué, celui que la fidèle sœur

préférerait, parce qu'elle avait mesuré l'efficacité de cette amitié.

— « Mais comment s'y est-on pris, » songeait-elle, « puisque Claude n'est pas là?... »

Elle s'ingéniait à résoudre ce problème, vaquant aux soins de son ménage, faisant répéter ses leçons au petit Constant, vérifiant les comptes du bon Fresneau, examinant boutonnière à boutonnière et pli à pli le linge de son frère. Ce dernier, lui, était enfermé dans sa chambre, où tout lui rappelait l'unique, l'adorable visite de Suzanne, et il attendait, avec une fiévreuse impatience, le jour du prochain rendez-vous. Il subissait ce travail sourd de la médisance une fois écoutée, pareil à un empoisonnement. On va, on vient, on ne se sait malade que par une inquiétude douloureuse et vague. Cependant le virus fermente dans le sang et va éclater en accidents formidables. Certes le jeune homme ne croyait toujours pas aux honteuses accusations portées par Colette contre Suzanne; mais, à force de les reprendre pour les réfuter, il y avait accoutumé, comme apprivoisé son esprit. A l'instant où Colette lui avait parlé, il n'avait pas même discuté une pareille infamie. Il commençait de la discuter, se rattachant, pour ne pas sombrer dans l'abîme affreux du doute et de la plus déshonorante jalousie, aux marques de sincérité que lui avait données Suzanne. Que devint-il lorsqu'il acquit, dès le début de ce rendez-vous si désiré, la preuve, l'indéniable preuve que cette sincérité n'était pas celle qu'il croyait? Il était venu au petit appartement de la rue des Dames avec une expression de souci sur son visage qui n'avait pas échappé à Suzanne. Mais à son tendre : « Qu'as-tu?... » il avait prétexté un injuste article paru dans un journal. Puis il avait eu presque honte de cette innocente excuse, tant sa maîtresse avait mis de grâce à lui dire :

— « Grand enfant, si tu n'avais pas d'envieux, c'est que tu n'aurais pas de succès. »

— « Parlons de toi... » avait-il répondu; et le cœur battant : « Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue? »

Si Suzanne l'avait observé en ce moment, elle aurait deviné avec quelle angoisse il lui posait cette question. C'était un piège, innocent, naïf, mais un piège. En trois fois vingt-quatre heures, le soupçon avait conduit cet amant enthousiaste à ce point de défiance. Mais Suzanne était, vis-à-vis de lui, exactement dans la situation où Desforges se trouvait vis-à-vis d'elle-même. Elle ne pouvait pas croire que René agit en dehors du caractère qu'elle lui connaissait. Comment eût-elle pensé que cet enfant jouât au plus fin avec elle ?

— « Ce que j'ai fait ? » répondit-elle. « Mais d'abord, l'autre soir, je suis allée au Gymnase avec mon mari. Heureusement nous n'avons plus rien à nous dire... J'ai pu penser à toi toute la soirée, comme si j'avais été seule, et te regretter. C'est être si seule que d'être avec lui !... Tu parles des tristesses de ta vie d'artiste. Si tu connaissais celle de ma vie de femme du monde et la mélancolie de ces corvées de plaisir, et celle de ces tête-à-tête ! »

— « Alors, tu t'es ennuyée au théâtre ? » insista René.

— « Tu n'étais pas là, » dit-elle avec un sourire ; et elle le regarda : « Qu'as-tu, mon amour ? » Jamais elle n'avait vu à René cette physionomie amère, presque dure.

— « C'est toujours cette puérile colère contre cet article, » répliqua René.

— « Il était donc bien méchant ? Où a-t-il paru ? » reprit-elle, mise en éveil par son instinct de maîtresse ; et comme le poète, interrogé ainsi à l'improviste, balbutiait : « Ce n'est pas la peine que tu le lises... » elle n'eut plus de doute ! Il avait quelque chose contre elle. Une question lui vint aux lèvres : « On t'a dit du mal de moi ?... » Son esprit de diplomatie profonde eut raison de son premier mouvement. N'y a-t-il pas un demi-aveu dans la défiance anticipée ? Les vrais innocents ignorent. Il fallait savoir ce que René avait fait lui-même depuis l'autre jour, et quelles personnes il avait vues capables de lui parler.

— « Est-ce que tu es allé chez Mlle Rigaud ? » demanda-t-elle d'un air détaché.

— « Oui, » répondit René, qui ne sut pas dissimuler la gêne où le jetait cette question.

— « Et elle pardonne au pauvre Claude? » continua Suzanne.

— « Non, » fit-il; et il ajouta : « C'est une bien vilaine femme, » d'un ton si amer que Mme Moraines entrevit du coup une partie de la vérité. L'actrice avait certainement parlé d'elle à René. De nouveau elle fut saisie du désir de provoquer une confidence. Elle pensa que le plus sûr moyen pour arriver à ce but était d'enivrer son amant de volupté. Elle savait combien l'homme est sans résistance contre le flot d'émotion que les caresses versent dans son cœur. Elle ferma la bouche de René d'un long baiser. Elle put voir passer dans ses yeux la flamme du sombre désir, de celui qui nous jette à la folie des sens, pour y boire l'oubli du soupçon. A l'ardeur silencieuse avec laquelle il lui rendit son baiser et à la frénésie brutale qui succéda, Suzanne put comprendre encore davantage que René avait dû souffrir d'une souffrance à laquelle sa pensée, à elle, était mêlée. Il y avait, dans la fureur de cette étreinte, un peu de cette âpre colère qui avive la passion en excluant la tendresse. Quand ils se retrouvèrent aux bras l'un de l'autre, au sortir de cette crise aiguë de sensualité, la maîtresse reprit, de sa voix la plus douce, la plus propre à s'insinuer jusque dans le fond de cette âme qu'elle avait toujours connue si ouverte :

— « Quel chagrin t'a-t-on fait que tu ne me dis pas? »

Ah! si elle eût prononcé cette phrase dès le début de leur entretien, il n'aurait pas trouvé en lui la force de se taire. Il lui aurait répété son entretien avec Colette, parmi des baisers et des larmes. Hélas! il ne souffrait pas de cet entretien en ce moment. Ce qui lui faisait un mal affreux, ce qui entraît dans son cœur comme une pointe de couteau, c'était de l'avoir surprise, elle, son idole, en flagrant délit de mensonge. Oui, elle lui avait menti; cette fois, il n'en pouvait plus douter. Elle lui avait affirmé qu'elle était allée au théâtre en tête à tête avec son mari, et c'était faux; qu'elle y avait

été triste, et c'était faux encore. A cette interrogation où se trahissait une tendre sollicitude, pouvait-il répondre par ces deux accusations formelles, précises, irréfutables? Il ne se sentit pas l'énergie de le faire, et il se tira d'embarras en répétant sa première réponse. Suzanne le regarda, et ce fut lui qui détourna les yeux. Elle soupira seulement : « Pauvre René ! » Et comme l'instant de se séparer approchait, elle ne poussa pas son enquête.

— « Il me dira tout la prochaine fois, » songeait-elle en s'en allant. Malgré qu'elle en eût, ce silence la tourmentait. Elle aimait le jeune homme d'un amour réel, quoique absolument différent de celui qu'elle manifestait en paroles. Elle adorait en lui, par-dessus tout, l'amant physique ; mais si corrompue fût-elle par sa vie et par son milieu, ou peut-être à cause de cette corruption même, la fraîcheur d'âme du poète ne la laissait pas indifférente. Elle y trouvait cette sorte de ragoût singulier que les débauchés de l'ancienne école éprouvaient à séduire des dévotes. D'ailleurs, même les délices sensuelles de cet amour ne cesseraient-elles pas du jour où serait brisé le cercle d'illusions qu'elle avait tracé autour de lui? Et quel-qu'un avait essayé de le briser, ce cercle magique. Ce quel-qu'un ne pouvait être que Colette. Tout semblait le prouver. Mais d'autre part, quelle raison l'actrice avait-elle de la poursuivre de sa haine, elle, Suzanne, qu'elle ne devait pas connaître, même de nom? Colette était la maîtresse de Claude. Et Mme Moraines retrouvait encore ici cet homme de qui elle s'était défiée dès le premier jour. Pour que Colette eût parlé d'elle à René, il fallait que Claude eût lui-même parlé d'elle à Colette. Ici les idées de la jeune femme se confondaient. Larcher ne l'avait jamais vue avec René. Ce dernier, elle le savait par son propre témoignage, dont elle ne doutait pas, n'avait jamais fait de confidence à son ami.

— « Je suis sur une mauvaise piste, » conclut Suzanne. Elle eut beau se raisonner, elle n'arriva pas à se convaincre que son amant fût attristé à cause de ce prétendu article de journal. Un danger menaçait sa chère intrigue. Elle le sentait.



Cette sensation s'aggrava encore de ce que lui dit son mari au lendemain même du jour où elle avait constaté le trouble inexplicable de René. Sept heures allaient sonner. Suzanne se tenait seule à songer dans le petit salon qui l'avait vue envelopper le jeune homme de ses premiers fils, aussi ténus, aussi souples que ceux dont l'araignée enserre la mouche égarée dans sa toile. Il était venu, à ses cinq heures, plus de personnes que de coutume, et Desforges entre autres, qui sortait seulement. Paul Moraines parut, bruyant à son ordinaire, la gaieté peinte sur le visage, et, la prenant par la taille, — elle s'était levée nerveusement à cette brusque entrée :

— « Un baiser, » dit-il, et il l'embrassa ; « deux baisers, » et il l'embrassa de nouveau, « pour me récompenser d'avoir été sage... — Oui, » ajouta-t-il en réponse à une interrogation des yeux de Suzanne, « cette visite à Mme Komof, que je devais depuis si longtemps... j'en arrive. Et sais-tu qui j'ai rencontré là?... Devine?... René Vincy, le jeune poète. Je ne comprends pas pourquoi Desforges l'a trouvé poseur. Mais il est charmant, ce garçon-là. Il me revient, à moi... Nous avons causé longuement... Je lui ai dit que tu serais contente de le revoir. Ai-je bien fait ? »

— « Très bien fait, » répondit Suzanne. « Qui as-tu vu encore chez la comtesse ? »

Tandis que son mari lui égrenait un chapelet de noms familiers, elle pensait : « René est allé chez Mme Komof. Pourquoi?... » Depuis le début de leurs mystérieuses relations, c'était sa première sortie mondaine. Il avait si souvent redit à sa maîtresse : « Je voudrais n'avoir ici-bas que toi et mon travail... » Et cette visite, en dehors de tout son programme de vie depuis des mois, il la lui avait cachée, à elle, au lieu que c'était son habitude tendre de lui annoncer par avance ses moindres mouvements. Et il avait rencontré Paul, qui avait dû se montrer ce qu'il était, exactement le contraire du portrait tracé par sa femme. Celle-ci eut un mouvement de mauvaise humeur contre ce brave garçon qui avait commis la grande faute d'aller chez la comtesse le

même jour que le poète, et elle lui dit, presque aigrement :

— « Je suis sûre que tu n'as pas écrit à Crucé pour l'Alençon?... »

— « Hé bien ! j'ai écrit, » répondit Moraines d'un air de triomphe, « et tu l'auras. » Il s'agissait de vieilles dentelles, dont le collectionneur, espèce de courtier clandestin de toutes les élégances, avait parlé à Suzanne, et que cette dernière voulait se faire donner par son mari. De temps à autre, elle lui demandait ainsi quelque présent qu'elle pût montrer, et dont l'origine conjugale lui permit de dire à des amis bien choisis : « Paul est si gentil pour moi ! Voyez le cadeau qu'il m'a encore fait l'autre jour... » Elle oubliait d'ajouter que l'argent de ce cadeau provenait d'ordinaire de Desforges, d'une manière indirecte, il est vrai. Quoique le baron ne s'occupât d'affaires que dans la mesure exigée par le sage gouvernement de sa fortune, il rencontrait souvent des occasions de spéculer avec une quasi-certitude, et il en faisait gracieusement profiter Moraines. C'est ainsi que récemment la Compagnie du Nord, dont Desforges était administrateur, avait racheté une ligne d'intérêt local, réputée perdue. Paul avait pu, prévenu à temps, réaliser sur la hausse subite des actions de cette ligne un bénéfice de trente mille francs dont une partie allait payer les précieuses dentelles. Cette petite opération financière avait même produit, par ricochet, une scène assez singulière entre la jeune femme et René. Elle l'avait interrogé, à l'un de leurs rendez-vous, sur la somme qu'avait rapportée *le Sigisbée*, et elle avait ajouté :

— « Où as-tu placé cet argent ? »

— « Je ne sais pas, » avait dit René en riant. « Ma sœur m'a acheté des obligations avec les premiers mille francs, et puis j'ai gardé le reste dans mon tiroir. »

— « Veux-tu me laisser te parler, moi aussi, comme une sœur ? » avait-elle répondu. « Nous avons un ami qui est administrateur du Nord et qui nous a donné un renseignement précieux. — Me promets-tu le secret?... » Et elle lui avait expliqué la combinaison du rachat d'actions. « Donne

un ordre dès demain, » avait-elle conclu, « tu gagneras ce que tu voudras... » — « Tais-toi ! » avait repris le poète en lui fermant la bouche avec sa main. « Je sais que tu me parles ainsi par tendresse, mais je ne peux pas te laisser me donner des conseils de ce genre. Je ne m'estimerai plus. »

Il avait été si sincère en lui parlant ainsi, que Suzanne n'avait pas osé insister. Cette délicatesse lui avait paru un peu ridicule. Mais s'il n'avait pas eu de ces naïvetés-là, ce côté « gobeur », comme elle disait dans cet affreux patois parisien qui déshonore même le plus beau des sentiments : la confiance, lui aurait-il plu à ce degré ? C'est bien aussi cette jeunesse de cœur qu'elle redoutait. Si jamais il était éclairé sur les dessous réels de sa vie, quelle révolte contre elle de cet être trop naïf, trop noble, trop incapable de pactiser avec l'honneur pour lui pardonner jamais ! Et l'éveil lui avait été donné. En songeant aux divers signes de danger constatés coup sur coup : la tristesse de René, sa colère contre Colette Rigaud, ses réticences, sa rentrée subite dans le monde, Suzanne se dit : « C'a été une faute de ne pas provoquer une explication immédiate... » Aussi, lorsqu'elle entra dans l'appartement de la rue des Dames à quelques jours de là, sa volonté était bien nette de ne pas commettre cette faute une seconde fois. Elle vit au premier regard que le jeune homme était plus troublé encore et plus sombre. Elle ne fit pas semblant de remarquer ce trouble ni la froideur avec laquelle il reçut son baiser d'arrivée. Elle eut seulement un sourire mélancolique pour dire :

— « Il faut que je te fasse un reproche, mon René ; pourquoi ne m'as-tu pas prévenue que tu irais faire une visite à la comtesse ? Je me serais arrangée de manière à t'éviter une rencontre qui a dû t'être bien pénible ? »

— « Pénible ? » répondit René avec une ironie que Suzanne ne lui connaissait pas ; « mais M. Moraines a été charmant pour moi... »

— « Oui, » reprit-elle, « tu as fait sa conquête. Lui, si sarcastique d'habitude, il m'a parlé de toi avec un enthousiasme

qui m'a fait mal... Est-ce qu'il ne t'a pas invité à venir à la maison?... Tu peux être fier. C'est si rare qu'il fasse bon accueil à un visage nouveau... Mon pauvre René, » continuait-elle en appuyant ses deux mains sur l'épaule de son amant, et posant sa tête, de profil, sur ces deux mains, « que tu as dû souffrir de cette amabilité! »

— « Oui, j'ai bien souffert, » répondit René d'une voix sourde. Il regardait ce gracieux visage si près du sien. Il se rappelait ce qu'elle lui avait dit au Louvre devant le portrait de la maîtresse du Giorgione : « Mentir avec une physionomie si pure!... » — Elle lui avait menti cependant. Et qui lui prouvait qu'elle ne lui eût pas menti toujours? Il avait, en proie aux tourments de la défiance et depuis la rencontre de Paul, subi un assaut d'affreuses hypothèses. Le contraste avait été trop fort entre l'accueil que lui avait fait Moraines et le caractère de mari tyrannique décrit par Suzanne : « Pourquoi m'a-t-elle trompé sur ce point encore? » s'était demandé René, qui était venu chez Mme Komof sans but bien précis, mais avec l'espérance secrète, au fond de lui, qu'il entendrait parler de Suzanne par les gens de son monde. Ceux-là, du moins, devaient la connaître. Hélas! d'avoir causé avec Moraines lui avait suffi pour le jeter de nouveau dans le pire abîme du doute. Une vérité lui était devenue évidente : Suzanne s'était servie de son mari comme d'un épouvantail afin de n'avoir pas à le recevoir chez elle, lui, René. Pourquoi? sinon qu'elle avait un mystère à cacher dans sa vie. Quel mystère?... Colette s'était par avance chargée de répondre à cette question. Sous l'influence de cet horrible soupçon, René avait conçu un projet d'une exécution très simple, dont le résultat lui parut devoir être décisif : profiter de l'invitation du mari pour demander à Suzanne d'aller chez elle. Si elle disait oui, c'est qu'elle n'avait rien à dissimuler; si elle disait non?... Et le jeune homme, en qui remuaient ces pensées, continuait à regarder ce visage adoré, là, sur son épaule. Comme chacun de ces traits si fins éveillait en lui une rêverie! Ces prunelles d'un bleu frais et clair, combien il avait eu foi



en elles ! Ce front d'une coupe si noble, de quelles pensées délicates il l'avait cru habité ! Cette bouche menue et sinueuse, avec quel tendre abandon il l'avait écoutée parler !... Non, ce qu'avait raconté Colette n'était pas possible !... Mais pourquoi ces mensonges : un premier, un deuxième, un troisième ?... Oui, elle lui avait menti trois fois. Il n'y a pas de mensonges insignifiants. René le sentait à cette minute, et que la confiance subit, comme l'amour, la grande loi du tout ou rien. Elle est ou elle n'est pas. Ceux qui ont dû la perdre le savent trop.

— « Mon pauvre René !... » répéta la voix de Suzanne. Elle le voyait dans cet état d'extrême tristesse où d'être plaint amollit le cœur, l'ouvre tout entier.

— « Oui, bien pauvre, » reprit le jeune homme, qui venait d'être remué par cette marque de pitié reçue au moment où il en éprouvait le plus intime besoin ; et, la regardant jusqu'au fond des yeux : « Écoute, Suzanne, j'aime mieux tout te dire. J'ai bien réfléchi. Cette vie que nous menons ensemble ne peut pas durer. J'en suis trop malheureux... Elle ne suffit pas à mon amour... Te voir ainsi, furtivement, une heure aujourd'hui, une heure après-demain, et ne rien savoir de ce que tu fais, ne rien partager de ton existence, c'est trop cruel... Tais-toi, laisse-moi parler... Il y avait une grosse objection à ce que je fusse reçu chez toi, ton mari... Hé bien ! je l'ai vu. J'ai supporté de le voir. Nous nous sommes donné la main. Puisque c'est fait, permets-moi du moins d'avoir les bénéfices de cet effort... Je le sais, ce n'est pas fier, ce que je te dis là, mais je ne suis plus fier... Je t'aime... Je sens que je vais me mettre à nourrir sur toi des idées mauvaises... Je t'en supplie, permets-moi d'aller chez toi, de vivre dans ton monde, de te voir ailleurs qu'ici, où nous ne nous rencontrons que pour nous posséder... »

— « Pour nous aimer, » interrompit-elle en se séparant de lui ; et secouant sa tête : « Ne blasphème pas... » et, se laissant tomber sur une chaise : « Ah ! mon beau rêve, ce rêve que tu avais compris cependant, auquel tu semblais tenir comme



moi, d'un amour à nous, rien qu'à nous, sans aucun de ces compromis qui te faisaient horreur comme ils me font horreur, c'en est donc fini!... »

— « Ainsi, tu ne veux pas me permettre d'aller chez toi comme je te le demande? » insista René.

— « Mais c'est la mort de notre bonheur que tu veux de moi, » s'écria Suzanne; « tel que je te connais, si délicat, si sensible, tu ne te supporteras pas dans mon intimité. Tout t'y blessera... Tu ne le connais pas, ce monde où je suis obligée de vivre, et combien tu es peu fait pour lui. Et puis, tu me tiendras responsable de tes désillusions. Renonce à cette fatale idée, mon amour; renonces-y, je t'en conjure. »

— « Qu'avez-vous donc à cacher dans votre vie que vous ne voulez pas que je voie? » interrogea le jeune homme, qui la regarda de nouveau fixement. Il ne se rendait pas compte que Suzanne, en lui parlant, n'avait qu'un but : lui faire expliquer cet inattendu désir de bouleverser leurs relations. Ce devait être la même raison qui l'avait rendu triste l'autre jour, la même qui l'avait conduit chez Mme Komof si soudainement. Elle ne se méprit point au sens de l'interrogation de René, et elle lui répondit, avec la voix brisée d'une victime qu'une injustice écrase :

— « Comment, René, c'est toi qui me parles ainsi?... Mais non. Quelqu'un t'a empoisonné le cœur... Ce n'est pas toi qui as formé de semblables idées... Mais viens chez moi, mon ami, viens-y tant que tu voudras... Quelque chose à te cacher de ma vie, moi qui aimerais mieux mourir que de te faire un mensonge!... »

— « Mais alors pourquoi m'as-tu menti l'autre jour? » s'écria René. Vaincu par le désespoir qu'il croyait lire dans ces beaux yeux, désarmé par l'offre qu'elle venait de lui faire, incapable de garder plus longtemps le secret de sa peine, il éprouvait ce besoin de dire ses griefs qui équivaut, dans une querelle avec une femme, à passer sa tête au lasso.

— « Moi, je t'ai menti?... » répondit Suzanne.

— « Oui, » insista-t-il, « quand tu m'as dit que tu étais allée au théâtre en tête à tête avec ton mari. »

— « Mais j'y suis allée... »

— « Moi aussi, » interrompit René; « il y avait quelqu'un d'autre dans ta loge. »

— « Notre vieil ami Desforges? » fit Suzanne; « mais tu es fou, mon pauvre René, tu es fou... Il est venu nous rendre visite dans un entr'acte et mon mari l'a gardé jusqu'à la fin de la pièce. Desforges? » continua-t-elle en souriant, « mais ce n'est personne... Je n'ai seulement pas songé à t'en parler... Voyons, sérieusement, tu ne peux pas être jaloux de Desforges?... »

— « Tu étais si gaie, si heureuse, » reprit René d'une voix qui cédait déjà.

— « Ingrat, » dit-elle, « si tu avais pu lire au dedans de moi! Mais c'est cette nécessité de toujours dissimuler qui fait le malheur de ma vie, et te voir, toi, me la reprocher! Non, René, c'est trop dur! C'est trop injuste!... »

— « Pardon! Pardon! » s'écria le jeune homme, que le naturel parfait de sa maîtresse remplissait d'une irrésistible évidence. « C'est vrai! Quelqu'un m'a empoisonné le cœur, cette Colette... Que tu avais raison de te défier de Claude! »

— « Je ne me suis pas laissé faire la cour par lui, » dit Suzanne; « les hommes ne pardonnent pas cela. »

— « Le misérable! » reprit le poète avec violence, et comme pour se débarrasser de ses angoisses en les disant : « Il a su que je t'aimais. Comment?... Parce que j'étais gauche, embarrassé, la seule fois où je lui ai parlé de toi... Il me connaît si bien!... Il a tout supposé et tout dit à sa maîtresse, et d'autres infamies... Mais non, je ne peux pas te les répéter. »

— « Répète, mon ami, répète, » insista Suzanne. Elle avait sur son visage, en ce moment, le fier et résigné sourire des innocents qui marchent à la mort. Elle continua : « On t'a dit que j'avais eu des amants avant toi? »

— « Si ce n'était que cela! » fit René.

— « Quoi, alors, mon Dieu? » reprit-elle. « Que m'importe

d'ailleurs ce que l'on t'a dit; mais que toi, mon René, tu aies pu le croire!... Allons, confesse-toi tout de même, pour ne rien garder sur le cœur. J'ai au moins le droit d'exiger cela. »

— « C'est vrai, » répondit le jeune homme, et, aussi honteux que si c'eût été lui le coupable, il balbutia plutôt qu'il ne prononça les mots suivants : « Colette m'a dit tenir de Claude que tu étais... Non! je ne peux pas l'articuler... enfin, que Desforges... »

— « Encore Desforges, » interrompit Suzanne en souriant avec une douce ironie; « mais c'est trop comique!... » Elle ne voulut pas que René formulât l'accusation qu'elle devinait maintenant. Sa dignité de maîtresse ne devait pas descendre à une telle discussion. « On t'a dit que Desforges avait été mon amant, qu'il l'était encore, sans doute... Mais ce n'est même plus infâme, tant c'est bouffon. — Pauvre vieil ami, lui qui m'a connue haute comme cela... Il était toujours chez mon père. Il m'a vue grandir. Il m'aime comme sa fille. Et c'est cet homme-là!... Non, René, jure-moi que tu ne l'as pas cru... Est-ce que j'ai mérité que tu me juges ainsi?... »

## XVII

### ÉVIDENCES

Il y a, dans l'évolution de cette véritable maladie mentale qu'on appelle la jalousie, des périodes délicieuses : celles de l'entre-deux des accès. Pour quelques jours ou pour quelques heures, les sensations de l'amour reprennent leur divine saveur, comme celles de la vie dans une convalescence. Suzanne avait si bien convaincu René de la folie de ses soupçons, qu'il voulut rivaliser de générosité avec elle. Cette permission d'aller rue Murillo, demandée si instamment, il refusa d'en profiter. Deux ou trois phrases prononcées avec un certain regard et un certain tour de tête prévaudront toujours contre les pires défiances d'un amant épris, à moins qu'il n'ait vu

des yeux de sa tête une preuve de la trahison, — et encore?... Mais ici les éléments dont se composait ce premier soupçon étaient trop fragiles. Et ce fut avec une bonne foi absolue que le jeune homme dit à sa maîtresse, elle-même ravie de ce résultat inespéré :

— « Non, je n'irai pas chez toi... J'étais fou de vouloir rien changer à notre amour. Nous sommes si heureux dans ce mystère !... »

— « Oui, jusqu'à ce qu'un méchant te fasse douter de moi, » répondit-elle. « Promets-moi seulement de tout me dire. »

— « Je te le jure, mon amour, » répliqua-t-il ; « mais je te connais maintenant, et je suis sûr de moi. »

Il le disait, et il le croyait. Suzanne le crut aussi ; et elle s'abandonna au charme de cette reprise de bonheur, en comprenant bien qu'elle aurait une seconde bataille à livrer, lors du retour de Claude. Mais ce dernier pouvait-il en dire plus que Colette n'en avait dit ? D'ailleurs elle serait prévenue de ce retour par René, et, si la première entrevue des deux hommes n'aboutissait pas à une rupture définitive entre eux, il serait temps d'agir. Elle mettrait son amant en demeure de briser avec Claude ou de cesser de la voir. Elle était d'avance sûre de la réponse. Le poète, lui, malgré ses protestations, se sentait sans doute moins maître de lui, car son cœur battit avec une émotion singulière lorsque sa sœur lui dit à brûle-pourpoint, une semaine environ après la scène avec Suzanne, et comme il rentrait de la Bibliothèque :

— « Claude Larcher est revenu... »

— « Et il a osé se présenter ici ? » s'écria René.

— « C'est moi qui l'ai reçu, » fit Émilie ; et, visiblement embarrassée, elle ajouta : « Il m'a demandé quand il te trouverait ? »

— « Il fallait lui répondre : Jamais... » interrompit le jeune homme.

— « René ! » répondit Émilie, « un si vieil ami, et qui t'a été si bon, si dévoué, est-ce que je pouvais?... J'aime mieux

ne rien te cacher, » continua-t-elle ; « j'ai voulu savoir ce qu'il y avait entre vous. Je l'ai interrogé. Il m'a paru si étonné, oui, si douloureusement étonné... Non, cet homme-là n'a rien fait contre toi, René, je te le jure. C'est un malentendu... Je lui ai dit de venir demain matin, qu'il serait sûr de te rencontrer. »

— « De quoi te mêles-tu ? » reprit René avec emportement. « Est-ce que je t'ai chargée de t'occuper de mes affaires ? »

— « Comme tu me parles ! » dit Émilie, que l'accent de son frère venait de frapper au cœur, et les larmes lui montaient aux yeux.

— « Allons, ne pleure pas, » fit ce frère, honteux de sa brusquerie ; « cela vaut peut-être mieux ainsi. Je verrai Claude. Je le lui dois. Mais ensuite, je ne veux plus jamais que son nom soit prononcé devant moi. Entends-tu ? jamais, jamais... »

Malgré cette apparente fermeté de rancune, le poète eut bien de la peine à s'endormir durant cette nuit qui le séparait de cette entrevue. Il ne doutait pas de l'issue cependant. Mais il avait beau se raidir dans ses ressentiments contre son ancien ami, il n'arrivait pas à le haïr. Il avait trop sincèrement aimé cet être singulier, si attachant, quand il ne déplaisait pas du premier coup, par sa bonne foi dans la mobilité, par son tour d'esprit original, par ses défauts même, qui ne faisaient de tort qu'à lui, et surtout par une espèce de générosité native, indestructible et invincible. Au moment de rompre pour toujours, René se rappelait la façon délicate dont l'auteur connu avait accueilli ses premiers essais... Claude, alors très pauvre, était répétiteur à l'institution Saint-André, lorsque René lui-même y était écolier de sixième. Dans cette honnête et pieuse maison, une légende entourait ce professeur excentrique. Des élèves prétendaient l'avoir rencontré qui se promenait en voiture découverte avec une femme très jolie et habillée de rose. Puis Claude avait disparu de la pension. René l'avait retrouvé, témoin de Fresneau lors du mariage d'Émilie, et à demi célèbre déjà. Ils avaient causé.



Claude lui avait demandé à voir ses vers. Avec quelle indulgence de frère aîné l'écrivain de trente ans avait lu ces premiers essais ! Comme il avait tout de suite traité son jeune confrère en égal ! Avec quelle finesse de jugement il avait appliqué à ces ébauches les procédés de la grande critique, celle qui encourage un artiste et lui indique ses fautes, sans l'en écraser ! Et puis était survenue l'histoire du *Sigisbée*, à l'occasion duquel Claude s'était dévoué à René comme si lui-même n'eût pas été auteur dramatique. Le poète connaissait assez la vie littéraire pour savoir que la simple bienveillance, d'une génération à la suivante, est chose rare. Son rapide succès lui avait déjà fait éprouver cette sensation, la plus amère peut-être des années d'apprentissage, l'envie rencontrée chez les maîtres que l'on admire le plus, à l'école desquels on s'est formé, à qui l'on voudrait tant offrir son brin de laurier. Chez Claude Larcher, le goût du talent des autres était aussi instinctif, aussi vivant que s'il n'eût pas eu déjà quinze années de plume. Et cette amitié plus que précieuse, unique, allait sombrer !... Mais était-ce sa faute, à lui, René, qui se retournait dans son lit, prenant et reprenant ses souvenirs l'un après l'autre ? Pourquoi Larcher avait-il parlé à l'atroce Colette comme il avait fait ? Pourquoi avait-il trahi son jeune ami, son frère cadet ? Pourquoi ?... Cette douloureuse question conduisait René à des idées dont il se détournait instinctivement. Le célèbre « Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose » de Basile traduit une des plus tristes et des plus indiscutables vérités sur le cœur humain. Certes René se serait méprisé de douter de Suzanne après leur explication. Mais il y a un résidu empoisonné de méfiance que laisse dans l'âme le soupçon, même dissipé ; et si le jeune homme avait osé regarder jusqu'au fond de son être, il en aurait trouvé la preuve dans sa curiosité malade d'apprendre par Claude lui-même les raisons complètes de la mensongère accusation lancée contre sa maîtresse. Cette curiosité, les réminiscences d'une si longue liaison, une obscure appréhension de revoir un homme qui, par sa situation d'aîné,

avait toujours eu barre sur lui, si l'on peut dire, tout contribuait à diminuer la colère de l'amant blessé. Il s'efforçait de la retrouver en lui, comme au soir où il arpentait l'avenue de l'Opéra en sortant de la loge de Colette, — et il n'y parvenait pas. Comme tous les gens qui se savent faibles, il voulut mettre aussitôt un événement irréparable entre lui et Claude, et quand ce dernier, introduit par Françoise, dès les neuf heures du matin, s'approcha la main tendue, avec un « bonjour, René, » le poète garda sa main, à lui, dans sa poche. Les deux hommes restèrent un moment debout en face l'un de l'autre, et très pâles. Le visage de Larcher, hâlé par le voyage, offrait cette physionomie contractée qui révèle les ravages de l'idée fixe. Sous le coup de l'insulte, ses yeux s'étaient enflammés. René le connaissait emporté jusqu'à la folie, et il put croire que cette main dont il avait refusé l'étreinte se lèverait pour un soufflet. La volonté fut plus forte que l'orgueil offensé, et Claude reprit d'une voix où tremblait la fureur contenue :

— « Vincy, ne me tentez pas... Mais non, vous êtes un enfant; c'est à moi d'avoir de la raison pour deux... Allons! Allons!... Écoutez, René, je sais tout, vous comprenez, tout, oui, tout... Je suis venu hier. Votre sœur m'a dit que vous étiez brouillé avec moi et bien d'autres choses qui ont commencé de m'éclairer. Votre silence m'avait frappé au cœur. Je vous avais cru l'amant de Colette. La coquine n'a heureusement pas deviné que c'était là le point où m'atteindre... En sortant de chez vous, j'ai couru chez elle. Je l'ai trouvée, et seule. J'ai appris là l'infamie qu'elle avait commise et ce qu'elle vous avait dit dans sa loge. Elle triomphait, la malheureuse. Alors j'ai pris le vrai parti... » Et il se mit à marcher de long en large dans la chambre, absorbé dans le souvenir de la scène qu'il évoquait, et comme oublieux de son interlocuteur : « Je l'ai battue, mais battue... comme un manant. Que cela m'a fait du bien! Je l'avais jetée par terre, et je frappais, je frappais! Elle criait : Pardon! Pardon! Ah! je l'aurais tuée — avec délices! Et qu'elle était belle avec ses

cheveux défaits, ses seins qui sortaient de sa robe de chambre déchirée ! Elle s'est roulée à mes pieds ensuite, mais c'est moi qui n'ai pas voulu et qui suis parti... Elle pourra montrer les noirs de son corps à son amant de cette nuit, et raconter qui les lui a faits !... Que cela soulage quelquefois d'être une brute !... » Puis, s'arrêtant brusquement en face de René : « Et tout cela parce qu'elle avait touché à vous !... Oui ou non, » insista-t-il avec son même accent de colère, « est-ce à cause de ce que vous a dit cette fille que vous êtes brouillé avec moi ?... »

— « C'est à cause de cela, » répondit René froidement.

— « Très bien, » reprit Claude en s'asseyant, « alors nous pouvons causer. Pas de malentendus entre nous, n'est-ce pas ? Vous me permettez donc de poser tous les points sur tous les *i*. Si j'ai bien compris, cette drôlesse de Colette vous a dit deux choses. Procédons par ordre... Voici la première : je lui aurais raconté que vous êtes l'amant de Mme Moraines...

Excusez-moi, » insista-t-il sur un geste du poète. « De vous à moi, et quand il s'agit de notre amitié, je me moque des solennelles conventions du monde qui défendent de nommer une femme. Je ne suis pas du monde, moi, et je la nomme... Première infamie. Colette vous a menti. Je lui avais dit ceci exactement, — je me rappelle ma phrase comme si c'était d'hier ; je regrettais mes paroles en les prononçant : — Je crois que le pauvre René devient amoureux de Mme Moraines...

— Je ne savais rien que votre émotion quand vous m'aviez parlé de cette femme. Mais Colette vous avait vu soupant à côté d'elle et très empressé. Nous avons plaisanté, comme on plaisante sur ces hypothèses-là, sans y attacher d'autre importance, moi du moins... C'est égal. Vous étiez mon ami. Votre sentiment pouvait être sérieux, il l'était. J'ai eu tort, et je vous en demande pardon, là, franchement, et malgré l'affront que vous venez de m'infliger, sur la foi de la dernière des filles, à moi, votre meilleur, votre plus vieil ami. »

— « Mais, malheureux ! » s'écria René, « puisque vous saviez, vous, que c'était une fille, pourquoi m'avez-vous vendu

à elle ? Et encore, si vous n'aviez parlé que de moi, je vous pardonnerais... »

— « Passons à ce second point, » interrompit Claude avec sa même voix méthodique et résolue, « c'est-à-dire au second mensonge. Elle vous a raconté que je lui avais appris les relations de Mme Moraines et de Desforges. C'est faux. Elle les savait, depuis longtemps, par tous les Salvaneys avec qui elle a dîné, soupé et le reste... Non, René, s'il y a un reproche que je m'adresse, à moi, ce n'est pas d'avoir causé de Mme Moraines avec elle, — je ne lui en ai rien dit qu'elle ne connût mieux que moi, — c'est de ne pas en avoir parlé à cœur ouvert avec vous lorsque vous êtes venu chez moi. Je n'ignorais rien des turpitudes de cette Colette du monde, et je ne vous les ai pas dénoncées quand il en était temps encore... Oui, je devais parler, je devais vous avertir, vous crier : Courtisez cette femme, séduisez-la, ayez-la, ne l'aimez pas... Et je me suis tu ! Ma seule excuse, c'est que je ne la jugeais pas assez désintéressée pour entrer dans votre vie comme elle l'a fait... Je me disais : Il n'a pas d'argent, il n'y a pas de danger... »

— « Ainsi, » s'écria René, qui se contenait à peine depuis que Claude avait commencé de parler de Suzanne en de pareils termes, « vous croyez aux infamies que Colette m'a rapportées sur Mme Moraines et le baron Desforges ? »

— « Si j'y crois ? » répondit Larcher en regardant son ami avec étonnement. « Suis-je donc un homme à inventer une histoire comme celle-là sur une femme ? »

— « Lorsqu'on a fait la cour à cette femme, » dit le poète en prononçant ces mots très lentement et leur donnant l'intonation du plus pur mépris, « et qu'elle vous a repoussé, c'est bien le moins pourtant qu'on la respecte !... »

— « Moi ? » s'écria Claude, « moi ? j'ai fait la cour à Mme Moraines ? Moi ? moi ? moi ?... Je comprends, elle vous l'a dit... » Il éclata de son rire nerveux... « Quand nous racontons de ces traits-là dans nos pièces, on nous accuse de les calomnier, les gueuses ! Les calomnier ? Comme si c'était

possible ! Toutes les mêmes. Et vous l'avez crue ?... Vous avez cru de moi, Claude Larcher, cette vilénie que je déshonorais une honnête femme par vengeance d'amour-propre blessé ? Voyons, René, regardez-moi bien en face. Est-ce que j'ai la figure d'un hypocrite ? Est-ce que vous m'avez jamais connu tel ? Vous ai-je prouvé que je vous aimais ? Hé bien ! Je vous donne ma parole d'honneur que celle-là vous a menti, comme Colette. Elle a voulu nous brouiller, comme Colette. Ah ! les scélérates ! Et j'étais là-bas, je mourais de douleur, et pas un mot de pitié parce qu'entre deux baisers cette créature, pire que les autres, m'avait accusé d'une saleté !... Oui, pire que les autres. Elles se vendent, pour du pain ; et celle-là, pour quoi ? Pour un peu de cet infâme luxe des parvenus d'aujourd'hui. »

— « Taisez-vous, Claude, taisez-vous, » dit René d'une voix terrible. « Vous me tuez. » Une tempête de sentiments s'était déchainée en lui, soudaine, furieuse, indomptable. Il ne doutait pas que son ami ne fût sincère, et cette sincérité, jointe à l'accent de conviction avec lequel Claude avait parlé de Desforges, imposait au malheureux amant une vision de la fausseté de Suzanne, si douloureuse qu'il ne put pas la supporter. Il ne se possédait plus, et, s'élançant sur son cruel interlocuteur, il le saisit par les revers de son veston et les lui secoua si fort qu'un parement de l'habit se déchira : « Quand on vient affirmer des choses pareilles à un homme sur la femme qu'il aime, on lui en donne des preuves, entendez-vous ? des preuves, des preuves... »

— « Vous êtes fou, » repartit Claude en se dégageant. « Des preuves ? Mais tout Paris vous en donnera, mon pauvre enfant. Ce n'est pas une personne, c'est dix, c'est vingt, c'est trente, qui vous raconteront qu'il y a sept ans les Moraines étaient ruinés. Qui a placé Moraines dans une compagnie d'assurances ? Desforges. Il est administrateur de cette compagnie, comme il est administrateur du Nord, député, ancien conseiller d'État, que sais-je ? Mais c'est un personnage énorme que Desforges, sans qu'il en ait l'air, et qui peut suffire à bien



d'autres dépenses ! Qui trouvez-vous là quand vous allez rue Murillo ? Desforges. Quand vous rencontrez Mme Moraines au théâtre ? Desforges... Et vous croyez que le lascar est un homme à filer l'amour platonique avec cette femme jolie et mariée à son cocquebin de mari ? C'est bon pour vous et moi, ces bêtises-là. Mais un Desforges !... Ah ça ! où avez-vous donc vos yeux et vos oreilles quand vous êtes chez elle ? »

— « Je n'y suis allé que trois fois, » dit René.

— « Que trois fois ? » répéta Claude, et il regarda son ami. Les plaintives confidences d'Émilie, la veille, ne lui avaient laissé aucun doute sur les rapports de Suzanne et du jeune homme. Cette imprudente exclamation lui fit entrevoir quel caractère singulier ces rapports avaient dû revêtir. « Je ne vous demande rien, » continua-t-il ; « il est arrêté que l'honneur nous ordonne de nous taire sur ces femmes-là, comme si l'honneur véritable ne consisterait pas à dénoncer au monde entier leur infamie. On épargnerait d'autres victimes !... Des preuves ? Vous voulez des preuves ? Cherchez-en vous-même. Je ne connais que deux moyens pour savoir les secrets d'une femme : ouvrir ses lettres ou la faire suivre. Il est bien probable que Mme Moraines n'écrit jamais... Faites-la filer... »

— « Mais c'est ignoble, ce que vous me conseillez là ! » s'écria le poète.

— « Il n'y a rien de noble ou d'ignoble en amour, » répliqua Larcher. « Moi qui vous parle, je l'ai bien fait. Oui, j'ai mis des agents aux trousses de Colette !... Une liaison avec une coquine, c'est la guerre au couteau, et vous regardez si le vôtre est propre ?... »

— « Non, non, » répondit René en secouant la tête, « je ne veux pas. »

— « Alors, suivez-la vous-même ! » continua l'implacable logicien. « Je connais mon Desforges. C'est quelqu'un, ne vous y trompez pas. Je l'ai pioché autrefois, quand je croyais encore à cette sottise, l'observation, pour avoir du talent. Cet homme est un étonnant mélange d'ordre et de désordre, de libertinage et d'hygiène. Leurs rendez-vous doivent être

réglés, comme tout dans sa vie : une fois par semaine et à la même heure ; pas trop près du déjeuner, ça troublerait sa digestion ; pas trop près du dîner, ça gênerait ses visites, son bésigue au cercle. Espionnez-la donc. Avant huit jours vous saurez à quoi vous en tenir. Je voudrais vous dire que j'ai des doutes sur l'issue de cette enquête... Ah ! mon pauvre enfant, et c'est moi qui vous ai jeté dans cette fange ! Vous aviez une vie si heureuse ici, et je suis venu vous prendre par la main pour vous mener dans ce monde abominable où vous avez rencontré ce monstre. Et si ce n'avait pas été celle-là, ç'aurait été une autre... Tous ceux que j'aime, je leur fais du mal... Mais dites-moi donc que vous me pardonnez ! J'ai besoin de votre amitié, voyez-vous. Allons, un bon mouvement... » Et comme Claude tendait les mains au jeune homme, ce dernier les prit, les serra de toute sa force et se laissa tomber sur un fauteuil, le même où Suzanne s'était assise, en fondant en larmes et s'écriant :

— « Mon Dieu ! que je souffre !... »

Claude avait donné huit jours à son ami. Quatre ne s'étaient pas écoulés que René arrivait à l'hôtel Saint-Euverte par une fin d'après-midi, le visage si bouleversé que Ferdinand ne put se retenir d'une exclamation en lui ouvrant la porte :

— « Mon pauvre monsieur Vincy, » dit le brave domestique, « est-ce que vous allez être comme monsieur, à vous brûler le sang ? »

— « Mon Dieu ! Que se passe-t-il ? » s'écria Claude quand René entra dans le fameux « souffroir ». L'écrivain était assis à sa table, qui travaillait en fumant. Il jeta sa cigarette et, à son tour, son visage exprima l'anxiété la plus vive.

— « Vous aviez raison, » dit René d'une voix étranglée ; « c'est la dernière des femmes. »

— « L'avant-dernière, » interrompit Claude avec amertume ; et, parodiant le mot célèbre de Chamfort : « Il ne faut pas décourager Colette... Mais qu'avez-vous fait ? »

— « Ce que vous m'avez conseillé, » répondit René avec une âpreté d'accent singulière, « et c'est moi qui viens vous

demander pardon d'avoir douté de vous... Oui, je l'ai épiée. Quelles sensations ! Un jour, deux jours, trois jours... Rien. Elle a fait des visites, couru des magasins, mais Desforges est venu rue Murillo chacun de ces jours-là. Quand je le voyais entrer, du fond de mon fiacre, qui stationnait au coin de la rue, j'avais des sueurs d'agonie... Enfin, aujourd'hui, à deux heures, elle sort en voiture. Mon fiacre la suit. Après deux ou trois courses, sa voiture arrête devant Galignani, vous savez, le libraire anglais, sous les arcades de la rue de Rivoli. Elle en descend. Je la vois qui parle à son cocher, et le coupé qui repart à vide. Elle marche quelques pas sous les arcades. Elle avait une toilette sombre. — Si je la lui connais, cette toilette!... — Mon cœur battait. J'étais comme fou. Je sentais que je touchais à une minute décisive. Je la vois qui disparaît sous une porte cochère. J'entre derrière elle. Je me trouve dans une grande cour avec une espèce de passage à l'autre extrémité. La maison avait une autre sortie rue du Mont-Thabor. Je fouille du regard cette dernière rue... Non. Elle n'aurait pas eu le temps de filer... A tout hasard, je m'installe, surveillant la porte. Si elle avait là un rendez-vous, elle ne sortirait point par où elle était entrée. J'ai attendu une heure et quart dans une boutique de marchand de vins, juste en face. Au bout de cette heure, je l'ai vue reparaitre, un double voile sur la figure... Ah ! ce voile et cette démarche ! C'est comme la robe, je les connais trop pour m'y tromper... Elle était sortie, elle, par la rue du Mont-Thabor. Son complice devait s'échapper par la rue de Rivoli. J'y cours. Après un quart d'heure, la porte s'ouvre, et je me trouve face à face, vous devinez avec qui?... Avec Desforges ! Cette fois, je la tiens, la preuve!... Ah ! la misérable!...

— « Mais non ! Mais non ! » répondit Claude, « c'est une femme, et toutes se valent. Voulez-vous que je vous rende confidence pour confidence, c'est-à-dire horreur pour horreur ? Vous savez comme Colette me traitait quand je lui mendiais un peu de pitié ? Je l'ai battue, l'autre soir, comme un portefaix, et voici ce qu'elle m'écrivit. Tenez... » Et il tendit à son

ami un billet qu'il avait, ouvert devant lui, sur sa table. René le prit machinalement, et il put lire les lignes suivantes :

---

Deux heures du matin.

*Tu n'es pas venu, m'amour, et je t'ai attendu jusqu'à maintenant. Je t'attendrai encore aujourd'hui toute la journée, et ce soir, chez moi, depuis l'heure où je rentrerai du théâtre. Je suis de la première pièce, et je me dépêcherai. Je t'en supplie, viens m'aimer. Pense à ma bouche. Pense à mes cheveux blonds. Pense à nos caresses. Pense à celle qui t'adore, qui ne peut se consoler de t'avoir fait de la peine et qui te veut, comme elle t'aime, — follement.*

*Ta petite COLETTE.*

---

— « Pour une lettre d'amour, c'est une lettre d'amour, hein ? » dit Larcher avec une espèce de joie féroce. « C'est plus cruel que le reste, d'être aimé ainsi, parce que l'on s'est conduit comme un goujat... Mais je n'en veux plus, ni d'elle, ni d'aucune autre... Je hais l'amour maintenant, et je vais m'amputer le cœur. Faites comme moi... »

— « Est-ce que je le peux ? » répondit René. « Non ! Vous ne savez pas ce que cette femme était pour moi !... » Et tout d'un coup, s'abandonnant aux fureurs de la passion qui grondaient en lui, il commença de gémir, la face convulsée, versant des pleurs, tordant ses mains. « Vous ne le savez pas, ni combien je l'ai aimée, ni combien j'ai cru en elle, ni ce que je lui ai sacrifié ! Et puis cette chose hideuse, elle, dans les bras de ce Desforges ! Ah !... » — Et il fut comme secoué par une nausée. « Elle m'aurait trompé avec un autre seulement, avec un homme à qui je pourrais penser avec haine, avec rage, — mais sans ce dégoût !... Voyez, je ne peux même pas être jaloux de celui-là... — Pour de l'argent ! Pour de l'argent !... » Et se levant il serrait le bras de Claude avec frénésie : « Il est administrateur du Nord, vous me l'avez

dit... Ilé bien ! savez-vous ce qu'elle m'a proposé, l'autre jour?... De me faire gagner de l'argent d'après ses conseils... Moi aussi, j'aurais été entretenu par le baron... C'est trop naturel, n'est-ce pas, que le vieux paie tout, et la femme, et le mari, et l'amant de cœur ! — Dieu ! si je pouvais !... Elle va être à l'Opéra ce soir : si j'y allais ? Si je la prenais par les cheveux et si je lui crachais au visage, là, devant son monde, en leur criant à tous qu'elle est une fille, la plus dégradée, la plus malpropre des filles?... » Puis, se laissant retomber sur sa chaise et fondant en larmes : « Elle m'a pris... si vous aviez vu, heure par heure !... Vous m'aviez bien dit de me défier des femmes. Mais quoi ? Vous aimiez une Colette, une actrice, une créature qui avait eu des amants avant vous ? Au lieu qu'elle !... Il n'y a pas une ligne de son visage qui ne jure que c'est impossible, que j'ai rêvé... C'est comme si, tout petit, j'avais vu mentir les anges... Oui, je tiens la preuve, la preuve certaine... Elle descendait ce trottoir de la rue du Mont-Thabor avec ce même pas... Pourquoi ne lui ai-je pas couru dessus, là, dans cette rue, au seuil de cette porte infâme ? Je l'aurais étranglée de mes mains, comme une bête... Ah ! Claude, mon bon Claude ! Et moi qui ai pu vous en vouloir à cause d'elle !... Et l'autre ! J'ai marché sur le plus noble cœur, je l'ai piétiné, pour aller vers ce monstre !... Ce n'est que justice, j'ai tout mérité... Mais quel ferment de hideur y a-t-il donc dans la nature pour produire de pareils êtres ?... »

Longtemps, longtemps, cette lamentation continua. Claude l'écoutait, la tête appuyée sur sa main, sans rien répondre. Il avait souffert, et il savait que de crier sa souffrance soulage. Il plaignait le malheureux enfant qui sanglotait de tout son cœur, et l'analyste lucide qui était en lui ne pouvait se retenir d'observer la différence entre la sorte de désespoir propre au poète et celui qu'il avait éprouvé lui-même, tant de fois, dans des circonstances semblables. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais, même à ses pires heures, agonisé ainsi sans se regarder mourir, au lieu que René lui donnait le spectacle d'une créature vraiment jeune et sincère, qui ne tient pas un



miroir à la main pour y étudier ses larmes. Ces étranges réflexions sur la diversité de la forme des âmes ne l'empêchèrent pas d'avoir mieux qu'une sympathie, une émotion profonde dans la voix, pour reprendre enfin, lorsque René s'arrêta de sa plainte :

— « Le juif Henri Heine l'a dit : l'amour, c'est la maladie secrète du cœur... Vous en êtes à la période d'invasion... Voulez-vous le conseil d'un vétérinaire du lazaret ? Bouclez votre malle et mettez des lieues entre vous et cette Suzanne... Un joli nom et bien choisi ! Une Suzanne qui se ferait payer par ses vieillards... A votre âge, vous guérirez vite... J'ai bien guéri, moi. Si je sais comment et quand, par exemple !... J'en suis encore stupéfié... Mais voilà trois jours que je n'aime plus Colette... En attendant, je ne veux pas vous laisser seul. Venez dîner avec moi. Nous boirons ferme, et nous ferons de l'esprit. Cela venge des misères du cœur... »

René était tombé, au sortir de sa lamentation, dans cette espèce de coma moral qui succède aux grands éclats de douleur. Il se laissa conduire, comme un halluciné, par la rue du Bac, puis la rue de Sèvres et le boulevard, jusqu'à ce restaurant Lavenue qui fait le coin de la gare Montparnasse, et que hantèrent longtemps plusieurs peintres et sculpteurs célèbres de notre époque. Les deux écrivains s'installèrent dans un cabinet particulier que désigna Claude, et sur la glace duquel il retrouva vite le nom de Colette, gravé gauchement entre des vingtaines d'autres. Il montra ce souvenir d'anciennes soirées à son ami, puis, se frottant les mains et répétant : « Il faut *ironiser* son passé, » il ordonna un menu des plus compliqués ; il demanda deux bouteilles du Corton le plus vieux, et, durant tout le dîner, il ne cessa d'émettre ses théories sur les femmes, tandis que son compagnon mangeait à peine et regardait dans son souvenir le divin visage auquel il avait tant cru ! Était-ce bien possible qu'il ne rêvât point, que sa Suzanne fût une de celles dont Claude parlait avec tant de mépris ?

— « Surtout, » disait ce dernier, « ne vous vengez pas. La

vengeance sur l'amour, voyez-vous, c'est de l'alcool sur du punch qui brûle. On s'attache aux femmes par le mal qu'on leur fait, autant que par celui qu'elles nous font. Imitez-moi, pas le moi d'autrefois, celui d'aujourd'hui, qui boit, qui mange, qui se moque de Colette, comme Colette s'est moquée de lui. L'absence et le silence, voilà l'épée et le bouclier dans cette bataille. Colette m'écrit. Je ne lui réponds pas. Elle est venue rue de Varenne. Porte close. Où je suis ? Ce que je fais ? Elle n'en sait rien. Voilà qui les enrage plus que le reste. Une supposition. Vous partez demain matin pour l'Italie, l'Angleterre, la Hollande, à votre choix. Suzanne est là, qui vous croit en train de communier pieusement sous les espèces de ses mensonges, et vous êtes, vous, dans votre angle de wagon, à regarder fuir les fils du télégraphe et à vous dire : — A deux de jeu, mon ange. — Et puis, dans trois jours, dans quatre ou dans cinq, l'ange commence à s'inquiéter. Il envoie un domestique, avec un billet, rue Coëtlogon. Et le domestique revient : — M. Vincy est en voyage. — En voyage?... Et les jours se succèdent, et M. Vincy ne revient pas, il n'écrit pas, il est heureux ailleurs. Que je voudrais être là, pour voir la tête du Desforges quand elle passera sur lui sa colère ! Car avec ces équitables personnes, c'est toujours à celui qui reste de payer pour celui qui s'en va. Mais qu'avez-vous ?... »

— « Rien, » dit René, à qui Claude venait de faire physiquement mal en prononçant le nom haï du baron ; « je pense que vous avez raison, et je quitterai Paris demain sans la revoir... »

C'est sur une phrase pareille que les deux amis se séparèrent. Claude avait voulu reconduire Vincy jusqu'à la rue Coëtlogon. Il lui serra la main devant la grille, en lui répétant :

— « J'enverrai Ferdinand dès le matin s'informer de l'heure où vous partez. Le plus tôt sera le mieux, et sans la revoir, surtout, — sans la revoir ! »

— « Soyez tranquille, » répondit René.

— « Le pauvre enfant ! » songea Claude » en remontant la

rue d'Assas. Il marchait lentement du côté des fiacres qui stationnent le long de l'ancien couvent des Carmes, au lieu de reprendre le chemin de sa propre maison. Il se retourna pour vérifier si réellement son compagnon avait disparu. Il s'arrêta quelques minutes, en proie à une visible hésitation. Il regarda le cadran de la guérite de l'inspecteur et put y lire que l'aiguille marquait dix heures un quart.

— « Le théâtre commence à huit heures et demie, le temps de changer de costume... Bah ! » continua-t-il tout haut en se parlant à lui-même... « je serais trop bête de manquer une nuit pareille... Cocher, cocher, » et il réveilla l'homme endormi sur le siège du fiacre dont le cheval lui avait semblé le plus rapide, « rue de Rivoli, au coin de la statue de Jeanne d'Arc, et allez bon train. »

Le fiacre détala et croisa le coin de la rue Coëtlogon. « Il pleure maintenant, » se dit Claude ; « s'il me voyait, tout de même, aller chez Colette?... » Il ne se doutait guère qu'à peine rentré chez lui, le jeune homme avait demandé à sa sœur stupéfiée qu'on lui préparât son frac. La pauvre Émilie voulut l'interroger ; elle fut accueillie par un « je n'ai pas le temps de causer... » si sec et si dur qu'elle n'osa pas insister. C'était un vendredi, et René, comme il l'avait dit à Claude, savait que Suzanne était maintenant à l'Opéra. Il avait calculé que c'était sa soirée de quinzaine. Pourquoi l'idée de la revoir sans plus tarder s'était-elle emparée de lui, avec tant de force, qu'il bouscula sa sœur tour à tour et Françoise ? Allait-il réaliser sa menace et insulter sa perfide maîtresse en public ? Ou bien voulait-il repaître ses yeux de cette beauté si menteuse, une dernière fois, avant son départ ? Il avait pu, l'autre semaine, quand il courait au Gymnase après l'entretien avec Colette, se raisonner et discuter son soudain projet. L'analogie extérieure de cette démarche avec celle d'aujourd'hui lui fit mieux sentir, tandis que la voiture l'emportait vers l'Opéra, combien tout avait changé en lui et autour de lui, et en si peu de temps. Avec quelle espérance il se rendait au théâtre alors, et maintenant sur quelle pensée

de désespoir ! Et pourquoi cette démarche ?... Il se posa cette question en gravissant l'escalier, mais il se sentait poussé par une force supérieure à tout calcul, à tout désir. Depuis qu'il avait vu Suzanne entrer dans la maison de la rue du Mont-Thabor et en sortir, il agissait comme un automate. Lorsqu'il s'assit dans son fauteuil d'orchestre, le ballet de *Faust*, que l'on donnait ce soir-là, était sur le point de s'achever. La première impression de la musique sur ses nerfs tendus fut un attendrissement presque morbide. Des larmes affluèrent à ses yeux, si abondantes qu'elles brouillaient le verre de sa lorgnette, quand il la braqua sur la portion de la salle où se trouvait la baignoire de Suzanne, cette baignoire où elle lui était apparue si divinement pudique et jolie au lendemain de la soirée chez la comtesse Komof, — ni plus pudique ni plus jolie que maintenant... Elle se tenait sur le devant, dans une toilette bleue cette fois, avec des perles autour de son cou délicat et des diamants dans ses cheveux blonds. Une autre femme, que René n'avait jamais vue, était assise auprès d'elle, très brune, tout en blanc et parée de bijoux. Trois hommes s'apercevaient dans l'ombre de la loge. L'un était inconnu du poète, les deux autres étaient Moraines et Desforges. Oui, le malheureux les tenait tous les trois sous ses yeux : cette femme vendue à ce viveur âgé, et ce mari qui en profitait. — Du moins, René le croyait ainsi. — Ce tableau d'infamie changea son attendrissement en fureur. Tout se réunissait pour l'affoler : l'indignation de rencontrer tant de grâce idéale sur le visage de cette Suzanne qui, cet après-midi encore, s'échappait, furtive, d'un rendez-vous immonde ; la jalousie physique, portée à son comble par la présence du rival heureux ; enfin un sursaut d'impuissante humiliation à retrouver cette perfide maîtresse heureuse, admirée, dans l'éclat de sa royauté mondaine, tandis qu'il était là, lui, sa victime, à mourir de douleur, sans l'avoir châtiée !

Le ballet fini, et quand l'entr'acte commença, René en était arrivé à cette crise de la colère que le langage quotidien appelle si justement la rage froide. Durant ces minutes-là, et

par un contraste analogue à celui qui s'observe dans certains accès de folie lucide, la frénésie de l'âme s'accompagne d'une complète domination des nerfs. L'homme peut aller et venir, sourire et causer; il a toutes les apparences du calme, et, au dedans de lui, c'est un tourbillon d'idées meurtrières. Les pires audaces alors semblent naturelles, et aussi les pires cruautés. Une idée avait traversé le cerveau du poète : aller dans cette loge où trônait Mme Moraines et lui dire tout son mépris. Comment? Il ne s'en inquiétait guère. Ce qu'il savait, c'est qu'il lui fallait se soulager, quoi qu'il dût en résulter. En suivant le couloir, à ce moment rempli d'élégants de tous âges, il était à ce point aliéné de lui-même, qu'il heurta plusieurs personnes sans seulement y prendre garde ni prononcer un mot d'excuse. Il demanda enfin à l'ouvreuse de lui indiquer la sixième baignoire à partir de l'avant-scène à droite.

— « Celle de M. le baron Desforbes? » dit cette femme.

— « Parfaitement, » répondit-il. « Il paye aussi le théâtre. » pensa-t-il, « c'est trop naturel... » Mais déjà on lui avait ouvert la porte, il avait traversé le petit salon qui précédait la loge proprement dite, il voyait Moraines se retourner, lui sourire avec sa franche et simple physionomie, et l'excellent homme lui secouait la main à l'anglaise, en lui disant, comme s'ils fussent habitués à se rencontrer chaque jour :

— « Vous allez bien?... » Et, interpellant sa femme, qui avait aperçu René sans que rien, sur son visage, marquât le moindre étonnement : « Ma bonne amie, » fit-il, « monsieur Vincy... »

— « Mais je n'ai pas oublié monsieur, » répondit Suzanne en saluant le visiteur d'une gracieuse inclination de la tête, « bien qu'il paraisse, lui, m'avoir oubliée... »

La parfaite aisance avec laquelle cette phrase fut prononcée, le sourire qui la souligna, l'obligation honteuse de serrer la main à ce mari qu'il considérait comme un souteneur légal et de saluer le baron Desforbes en même temps que les autres personnes présentes dans la loge, tous ces petits détails



contrastaient trop fortement avec la fièvre intérieure du jeune homme pour qu'il n'en demeurât pas, quelques minutes, comme déconcerté. La vie mondaine est ainsi. Des scènes tragiques s'y produisent, mais sans éclat et parmi les fausses amabilités des conversations, les habituels compromis des manières et le futile décor du plaisir. Moraines avait offert un siège à René derrière Suzanne, et celle-ci le questionnait sur ses goûts musicaux, avec autant d'apparente indifférence que si cette visite n'eût pas eu pour elle la signification la plus redoutable. Desforges et Moraines causaient avec l'autre dame. René les entendait faire des remarques sur la composition de la salle. Il n'était pas habitué, lui, à cette maîtrise de soi qui permet à une femme élégante de parler chiffon ou musique avec une dévorante anxiété au fond de son cœur. Il balbutiait des réponses aux phrases de Suzanne, sans comprendre lui-même ce qu'il disait. A une seconde, et comme elle se penchait un peu de son côté, il respira le parfum d'héliotrope qu'elle employait d'ordinaire. Cette impression remua en lui le souvenir des baisers qu'il lui avait donnés. Il osa enfin la regarder. Il vit ces lèvres sinueuses, ce teint rosé, ces prunelles bleues, ces cheveux blonds, ces épaules et cette gorge où sa bouche avait erré, dont ses mains retenaient dans leur paume la forme divine. Ses yeux exprimèrent alors un sauvage délire dont Suzanne Moraines eut presque peur. Elle avait bien compris, rien qu'à l'apparition du jeune homme, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; mais elle était sous le regard de Desforges, et il s'agissait de ne pas commettre une seule faute. D'autre part, la moindre imprudence de René pouvait la perdre. Toute sa vie dépendait d'un geste, d'un mot du jeune homme, et elle le savait si instinctif qu'il était capable de prononcer ce mot, d'oser ce geste ! Elle prit l'éventail et le mouchoir de dentelle qu'elle avait posés sur le devant de la loge, et elle se leva en passant sa main sur son front :

— « J'ai trop chaud ici, » fit-elle, et s'adressant au poète, qui s'était levé en même temps qu'elle : « Voulez-vous venir

dans le petit salon, monsieur Vincy, nous y serons mieux pour causer? »

Quand ils furent assis tous les deux sur le canapé de cette étroite antichambre, elle lui dit à voix haute :

— « Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu notre amie Mme Komof? » Puis, à voix basse : « Qu'as-tu, mon amour? Que se passe-t-il? »

— « Il y a, » répondit René en étouffant sa voix, « que je sais tout, et que je suis venu vous dire que vous êtes la dernière des femmes... Ce n'est pas la peine de me répondre... Je sais tout, vous dis-je, je sais à quelle heure vous êtes allée dans la rue du Mont-Thabor et à quelle heure vous en êtes sortie, et qui vous y avez retrouvé... Ne mentez pas. J'étais là, je vous ai vue. C'est la dernière fois que je vous parle, mais vous entendez : vous êtes une misérable, une misérable... »

Suzanne s'éventait tandis qu'il lui jetait ces phrases terribles. L'émotion du coup qu'elles lui portaient ne l'empêcha pas de sentir qu'il fallait à tout prix couper court à cette scène avec cet amant affolé, qui visiblement ne se possédait plus. Elle se pencha du côté de la loge, et elle appela son mari :

— « Paul, » dit-elle, « voyez donc si la voiture est avancée... Je ne sais pas ce que j'ai, si c'est la chaleur de la salle, mais je viens d'avoir un étourdissement... Vous m'excuserez, monsieur Vincy? »

— « C'est extraordinaire, » disait Moraines au poète, qui dut sortir de la loge avec le mari, « elle avait été si gaie, ce soir... Mais ces salles de théâtre sont trop mal aérées... Elle aura été désolée de n'avoir pu causer avec vous davantage, elle admire tant votre talent! Revenez nous voir... A bientôt, cher monsieur... »

Et il secoua de nouveau avec sa force habituelle la main du jeune homme, qui le regarda disparaître derrière Suzanne au bras de Desforges, du côté du vestibule où se tenaient les valets de pied attendant leurs maîtres. Les premières me-

sures du cinquième acte de *Faust* commençaient à se faire entendre. Il eut un nouvel accès de rage qui se soulagea par ce mot jeté presque à voix haute dans le couloir, maintenant désert :

— « Ah ! Je me vengerai ! »

## XVIII

### LE PLUS HEUREUX DES QUATRE

Suzanne connaissait trop bien le coup d'œil du baron Desforges pour s'imaginer que la scène de la loge lui eût échappé tout entière. Qu'en avait-il saisi ? Qu'en pensait-il ? C'étaient pour elle deux questions d'une importance capitale. Il lui fut impossible d'y répondre durant les minutes qu'ils mirent, elle appuyée à son bras et lui la soutenant comme s'il l'eût réellement crue souffrante, depuis la baignoire jusqu'au bas de l'escalier qui donne sur le portique réservé aux voitures. Le visage du baron était demeuré impénétrable. Elle-même ne se sentait pas la force d'employer ses facultés habituelles d'observation. La comédie de son malaise n'avait été qu'à moitié jouée, tant le coup subit de cet entretien avec René l'avait frappée d'épouvante et aussi de douleur. Elle avait pu craindre que le jeune homme, évidemment hors de lui, ne fit un éclat et ne la perdit à jamais. En même temps, sa passion très sincère, très vivante, avait saigné de cet affreux outrage et de cette découverte plus affreuse encore. Tandis que, relevant sa robe à traîne, elle assurait sur les marches ses souliers de satin bleu, elle était secouée d'un frisson, comme il arrive au sortir d'un mortel danger que l'on a eu pourtant le courage de braver. Elle souriait à demi, avec des lèvres frémissantes dans un visage qu'envahissait la pâleur. Ce lui fut un véritable soulagement que de s'asseoir dans l'angle de son coupé, où son mari prit place auprès d'elle. Devant Paul, du moins, elle n'avait pas besoin de se dominer. Au moment

où le cheval partit, elle se pencha, comme pour un dernier salut. La clarté d'un bec de gaz portait en plein sur le masque du baron, qui exprimait maintenant sa vraie pensée. Suzanne ne s'y méprit pas une seconde :

— « Il a tout compris... » se dit-elle. « Que devenir?... »

Le coupé avait disparu depuis un instant que Desforges était encore là, qui tirait sa moustache, — signe chez lui d'une préoccupation extrême. Comme il faisait beau, il n'avait pas commandé sa voiture. C'était son habitude, par les temps secs, de marcher jusqu'à son cercle favori, rue Boissy-d'Anglas, depuis l'endroit où il avait passé la soirée, même quand cet endroit était un petit théâtre situé à l'autre extrémité des boulevards. Tout en fumant son cigare, le troisième de la journée, — le docteur Noirot n'en permettait pas davantage, — il aimait à traverser Paris, son Paris qu'il se piquait avec raison de connaître et de goûter comme personne. Ce n'était pas un cosmopolite, que Desforges, il avait en horreur les voyages, ce qu'il appelait « la vie de colis ». Cette promenade à pied, le soir, c'était son délice. Il en profitait pour « faire sa caisse », — c'était un de ses mots, — pour repasser en esprit les divers incidents de la journée et mettre en parallèle ses recettes d'un côté, ses dépenses de l'autre : « Avoir fait du massage, de l'escrime, du cheval le matin... » Colonne des recettes. C'était emmagasiner de la santé... « Avoir bu du bourgogne à dîner, ou du porto rouge, son péché mignon, ou mangé des truffes, ou aimé Suzanne... » Colonne des dépenses... Quand il s'était permis un petit excès contraire aux règles très réfléchies de sa conduite, il pesait avec soin le pour et le contre, et il concluait par un « ça valait » ou « ça ne valait pas la peine... » motivé comme un arrêt de justice. Et puis ce Paris, où il habitait depuis sa plus lointaine enfance, lui était toujours une occasion de souvenirs. Le cynisme se joignait en lui à la finesse, et il ne pratiquait pas que l'épicurisme des sens. Il professait l'art de jouir une seconde fois des bonnes heures en se les rappelant. Dans telle maison, il avait eu des rendez-vous avec une charmante maî-

tresse; telle autre lui remémorait des diners exquis en compagnie fine. « Il faut se faire quatre estomacs, comme les bœufs, pour ruminer, » disait-il; « ils n'ont que cela de bon, je le leur ai pris. » Mais quand la voiture des Moraines fut partie, par ce soir de mois de mai qui était pourtant bien tiède, bien doux, et quoique la journée eût été pour lui particulièrement heureuse jusqu'à la visite de René Vincy dans la baignoire, il commença sa promenade sur les impressions les plus tristes et les plus amères. Suzanne ne s'y était pas méprise. Il savait tout. Cette entrée du poète l'avait saisi d'autant plus que, cet après-midi même, en sortant de la maison de ses rendez-vous par la rue de Rivoli, il s'était trouvé nez à nez avec le jeune homme, qui l'avait regardé fixement : « J'ai vu cette figure-là quelque part? » s'était vainement demandé Desforges. « Où avais-je la tête? » s'était-il dit, quand Paul Moraines avait nommé René Vincy à Suzanne. Tout de suite, à la physionomie du visiteur, il avait flairé un mystère. Quand Suzanne avait passé dans l'arrière-salon, il s'était placé de manière à suivre l'entretien du coin de l'œil. Sans entendre ce que disait le poète, il avait deviné à l'expression de ses yeux, aux plis de son front, au geste de sa main, qu'il faisait une scène à Suzanne. La fausse indisposition de cette dernière ne l'avait pas dupé un quart de minute. Il était de ceux qui ne croient aux migraines des femmes que sous bénéfice d'un inventaire dix fois vérifié. Le tremblement de la main de sa maîtresse sur son bras, en descendant l'escalier, avait achevé de le convaincre; et, maintenant, en traversant la place de l'Opéra, au lieu de s'extasier comme d'ordinaire sur la vaste perspective de l'avenue éclairée depuis peu à l'électricité ou sur la façade du théâtre, qu'il déclarait préférer à toutes les Notre-Dame, il se formulait à lui-même les vérités les plus mortifiantes.

— « J'ai été mis dedans, » se disait-il, « à mon âge! Voilà qui est un peu fort... Et pour qui? » Toutes les circonstances se combinaient pour lui rendre cette humiliation plus cruelle : la perfection de ruse avec laquelle Suzanne l'avait trompé,



sans qu'il pût concevoir un soupçon, un seul ; — la soudaineté foudroyante de la découverte, — la qualité de son rival enfin, un petit jeune homme, un poète de hasard. Vingt détails lui revenaient, pêle-mêle, et les uns plus désolants que les autres : la piteuse et gauche mine qu'il avait trouvée à Vincy lors de leur unique rencontre, le lendemain de la soirée à l'hôtel Komof ; des rêveries de Suzanne, depuis, inexplicables, et auxquelles il avait pris à peine garde ; des allusions faites par elle à des visites du matin chez le dentiste, au Louvre ou au Bon Marché. Et il avait tout avalé, lui, le baron Desforges ! « J'ai été trop bête ! » se répéta-t-il à voix haute. « Mais comment a-t-elle pu?... » Ce qui achevait de l'accabler, c'était de ne pas comprendre la façon dont elle s'y était prise, même à cet instant où l'attitude de René dans la loge ne lui laissait aucun doute. Non, il n'y avait pas de doute possible. Pour qu'il se fût permis cette scène, et que Suzanne l'eût prise de la sorte, il fallait qu'elle fût sa maîtresse. « Mais comment ? » se demandait l'amant en titre. Elle ne l'a pas reçu chez elle, je l'aurais su par Paul. Elle ne l'a pas vu dans le monde, il ne va nulle part... » Il dit encore une fois : « J'ai été trop bête !... » Et il ressentait un véritable mouvement de colère contre celle qui était la cause du trouble pénible auquel il était en proie. Il avait dépassé le café de la Paix, et il dut écarter deux femmes qui l'abordaient avec des discours infâmes. « Ma foi, » se dit-il, « elles se valent toutes !... » Il fit encore quelques pas et s'aperçut qu'il avait laissé son cigare s'éteindre. Il le jeta d'un geste presque violent : « Et les cigares sont comme les femmes... » Puis il haussa les épaules en constatant ce mouvement de puérile humeur : « Frédéric, mon ami, » lui murmura la voix intérieure, « vous avez été une bête et vous continuez... » Il tira un second cigare de son étui, le fit craquer à son oreille et avisa un bureau de tabac où l'allumer. Le havane se trouvait par hasard être délicieux. Le baron en aspira la fumée en connaisseur : « J'avais tort, » pensa-t-il, « voilà qui ne trompe pas... »

Cette sensation agréable commença de changer le cours de ses idées. Il regarda autour de lui. Il était en ce moment presque à l'extrémité du boulevard. Les passants allaient et venaient, comme en plein jour. Les voitures filaient, rapides. Le gaz éclairait d'une manière presque fantastique les feuillages nouveaux des arbres. A droite, au fond, la Madeleine dressait sa masse sombre et le ciel bleuissait, plein d'étoiles. Ce tableau parisien amusa les yeux de Desforges, qui reprit ses réflexions avec un esprit un peu plus rasséréné : « Ah ça ! » se demanda-t-il, « serais-je jaloux ? » Il lui arrivait d'ordinaire, quand on citait devant lui un exemple de cette triste passion, de hocher la tête et de dire : « On fait la cour à votre maîtresse?... C'est un hommage rendu à votre bon goût. » — « Moi, jaloux ? Ce serait complet ! » Quand nous nous sommes dressés à jouer dans le monde un certain personnage pendant des années, nous le jouons aussi pour nous tout seuls, et en tête à tête avec nous-mêmes. Desforges eut honte de cette faiblesse, — comme un officier envoyé en mission, la nuit, en temps de guerre, rougit d'avoir peur et refuse d'admettre en lui cette sensation : « Ce n'est pas vrai, » se répondit le baron à lui-même, « je ne suis pas jaloux. » Il ramassa toute sa pensée et se figura Suzanne entre les bras de René. Il eut un léger chatouillement de vanité heureuse à constater que cette image, si elle ne lui était pas agréable, ne lui donnait pas non plus cette crise de souffrance aiguë qui est la jalousie. Par contraste, il revit l'entrée du poète dans la loge, son visage altéré, l'indomptable frénésie de douleur dont frémissait son être. C'était là un vrai jaloux, et dans la pleine crise de la funeste manie. L'antithèse entre le calme relatif qu'il venait de constater chez lui-même et le désespoir de son rival fut une telle flatterie pour l'orgueil du baron qu'il eut une seconde de réelle volupté. Il se surprit à prononcer son mot familier, celui qu'il tenait de son père, l'habile spéculateur, qui le tenait lui-même de sa mère, une belle et forte Normande associée à la fortune du premier baron Desforges, le préfet du grand empereur : « De la jugeotte!... — Et

pourquoi serai-je jaloux? En quoi Suzanne m'a-t-elle trompé? Est-ce que j'attendais d'elle un amour comme celui qu'a dû rêver ce benêt de rimailleur? A cinquante ans passés, que lui demandais-je? D'être aimable? Elle l'a été. De me faire un intérieur à côté du mien, de quoi tuer mes soirées? Elle me l'a fait. Hé bien! alors?... Elle a rencontré un garçon jeune, robuste, qui ne se ménage pas, avec une peau fraîche et qui sent bon, une jolie bouche. Elle se l'est payé. Elle ne pouvait cependant pas me demander de le lui offrir... Mais de nous deux, le cocu, c'est lui!... » Il était devant la porte de son cercle quand il se formula cette conclusion à la gauloise. La brutalité du mot qui lui était venu à l'esprit le soulagea une seconde. « C'est égal, » pensa-t-il, « que dirait Crucé? » L'adroit collectionneur lui avait autrefois vendu un faux tableau à un prix exorbitant, et Desforges nourrissait à son égard, depuis lors, cette estime rancunière que les hommes très fins gardent à ceux qui les ont joliment dupés. Il se représenta le petit salon du club, et le futé personnage racontant l'aventure de Suzanne et de René aux deux ou trois collègues choisis parmi les plus envieux et les plus bavards. Cette idée fut odieuse au baron, au point qu'elle l'empêcha de monter l'escalier, et il marchait dans la direction des Champs-Élysées en la combattant. « Bah! ni Crucé ni les autres ne sauront rien. C'est encore heureux qu'elle n'ait pas choisi pour amant tel ou tel de ces gommeux d'aujourd'hui... » Et il se retourna pour regarder les fenêtres du cercle de la rue Royale qui donnent sur la place de la Concorde, tout éclairées. « Au lieu de cela, elle a pris quelqu'un qui n'est pas du monde, que je ne rencontre jamais, et elle ne l'a ni présenté ni patronné. Il faut lui rendre cette justice qu'elle y a mis des formes... Tout à l'heure encore, si elle était si tremblante, c'est à cause de moi... Pauvre petite!... »

— « Oui, pauvre petite!... » reprit-il en continuant son monologue intérieur sous les arbres de l'avenue. « Cet animal est capable de lui faire expier durement son caprice. Était-il assez en colère, ce soir! Quel manque de goût et de savoir-

vivre!... Et dans ma loge! Quelle ironie!... Si ce brave Paul n'était pas le mari que j'ai formé, elle était perdue. Et puis voilà le secret de nos rendez-vous entre ses mains. Il va falloir quitter la rue du Mont-Thabor... Non, ce garçon-là est inhabitable!... » C'était une de ses expressions favorites. Il eut un nouveau mouvement d'humeur, contre le poète cette fois; mais comme il se piquait d'être un homme d'esprit et de ne pas trop se duper lui-même, il s'interrompit dans cet accès : « Je vais lui en vouloir d'être jaloux de moi, maintenant. Ce serait un comble... Pensons plutôt à ce qu'il peut faire. Du chantage? Non. C'est trop jeune encore... Un article dans quelque journal? Un poète à prétentions sentimentales?... Ce ne doit pas être son genre... S'il pouvait se brouiller avec elle, par indignation? Ce serait trop beau! Un pauvre diable, à cet âge-là, qui a de l'argent comme un crapaud des plumes, et sous la main une maîtresse jolie, amoureuse, avec tous les raffinements de l'élégance autour d'elle, et gratis, il y renoncerait!... Allons donc... Mais s'il lui demande de rompre avec moi et qu'elle soit assez folle de lui pour céder?... » Il eut la vision, immédiate et précise, des dérangements que cette rupture amènerait dans sa vie : « D'abord plus de Suzanne, et où en trouverai-je une autre si charmante, si spirituelle, qui ait cette allure et mes habitudes?... Et puis, que d'emplois de soirée à organiser, sans compter que je n'ai pas à Paris de meilleur ami que cet excellent Paul... » Il eut besoin, pour se rassurer contre ces tristes éventualités, de se rappeler les liens d'intérêts qui le rendaient indispensable au ménage Moraines. « Non, » conclut-il au moment même où il arrivait devant la porte de son hôtel du cours la Reine, « elle ne me sacrifiera pas, il ne la lâchera pas, et tout s'arrangera... Tout s'arrange toujours... »

Cette assurance et cette philosophie n'étaient sans doute pas aussi sincères que l'aurait voulu la vanité d'homme fort qui était la seule petitesse du baron, car il montra, pour la première fois de sa vie, une impatience injuste à l'égard du remarquable valet de chambre, son élève, qui présidait, de-



puis des années, à sa toilette de nuit. Pourtant, s'il restait en lui, avec la préoccupation de la conduite à tenir, plus de froissements intimes qu'il ne consentait à se l'avouer, cet aimable égoïste n'en dormit pas moins ses sept heures d'affilée, comme toutes les nuits. Parmi les principes d'hygiène systématique d'après lesquels il s'exerçait à vieillir, le respect de son propre sommeil venait en première ligne. Grâce à une vie modérément, continuellement active, grâce à une nourriture surveillée, grâce à une régularité absolue dans le lever et le coucher, grâce au soin, comme il disait encore, « de se déshabiller, à minuit, le cerveau de toute idée noire, » il avait conquis une si parfaite habitude de reposer à heure fixe qu'il aurait fallu l'annonce d'une nouvelle Commune — la plus gênante des contrariétés qu'il prévit — pour le tenir éveillé. Quand il ouvrit les yeux, le lendemain, les idées rafraîchies par cette excellente nuit, ce qui pouvait lui rester d'irritation était si bien dissipé qu'il se rappela les événements de la veille avec un sourire.

— « Je suis sûr qu'il n'en a pas fait autant... » se dit-il en songeant aux heures d'insomnie que René avait dû traverser, « ni Suzanne... » Elle était si bouleversée la veille ! « Ni Moraines... » Une indisposition de sa femme mettait ce brave garçon aux cent coups. « Quel joli titre de comédie : Le plus heureux des quatre !... — Je le placerai, ce mot-là... » Sa plaisanterie le divertit lui-même, et quand le docteur Noirost lui eut répété, au cours de son massage : « L'estomac, mon cher ami, est excellent ce matin, plus trace de dilatation, et quels muscles !... C'est souple, c'est robuste, c'est ferme : des muscles de trente ans... » l'impression de bien-être acheva d'abolir en lui toute amertume. Il n'eut qu'une seule idée : comment empêcher que la scène de la veille changeât quoi que ce fût à une existence si confortable, si bien adaptée à sa chère personne ?... Il y pensait en buvant son chocolat, au sortir du massage : une espèce de mousse légère et parfumée que son valet de chambre battait avec un tour de main étudié chez un maître. Il y pensait en trottant le long des allées ca-



valières du Bois, par le plus limpide ciel de printemps. Il y pensait, assis à la table du déjeuner, vers midi et demi, en face de sa vieille parente, qui dirigeait toute une partie de sa maison : la lingerie, l'argenterie, les comptes des domestiques, en attendant qu'elle devînt la sœur de charité de ses infirmités suprêmes. Sa conclusion fut pour le grand mot de toute politique sage, tant privée que publique : « Attendre ! Il faut laisser le petit jeune homme faire des sottises et se couler tout seul... Soyons très aimable et n'ayons rien vu... » Il se rendit rue Murillo de pied, vers deux heures, en ruminant cette résolution. Il s'arrêta devant la devanture d'un magasin d'antiquités qu'il connaissait bien, et il y remarqua une montre Louis XVI, en or ciselé, avec un encadrement de roses et une miniature exquise : « Voilà, » songea-t-il, « un excellent moyen de lui prouver que je suis pour le *statu quo*. » Il paya ce gentil bibelot un prix très raisonnable et se félicita doublement de cet achat, quand il vit, à son entrée dans le petit salon où se tenait Suzanne, combien la jeune femme attendait sa visite avec angoisse. Ses yeux meurtris et sa pâleur révélaient qu'elle avait passé la nuit à machiner des plans pour sortir de l'impasse où la scène avec René l'avait acculée. A la manière dont elle le regarda, le baron comprit qu'elle n'espérait pas avoir échappé à sa perspicacité. Ce fut comme un dernier hommage qui finit de panser la blessure de son amour-propre, et il éprouva un réel plaisir à lui tendre l'écrin où se trouvait enfermée la petite montre, en lui demandant :

— « Ceci vous plaît-il ? »

— « Ravissant, » dit Suzanne ; « et ce berger et cette bergère... Ils sont vivants. »

— « Oui, » répondit Desforges, ils ont l'air de chanter la romance de l'époque :

J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie,  
Elle me quitte et prend un autre amant!...

Il avait dû jadis quelques jolis succès de salon à une voix de

ténor fine et bien manœuvrée ; il fredonna le refrain de la célèbre complainte avec une variante de sa façon :

Chagrins d'amour ne durent qu'un moment,  
Plaisirs d'amour durent toute la vie...

— « Si vous voulez mettre ce berger et cette bergère sur un coin de votre table, ils y seront mieux que chez moi... »

— « Que vous me gêtez ! » répondit Suzanne un peu embarrassée.

— « Non, » fit Desforges, « je me gête moi-même... Ne suis-je pas votre ami avant tout ? » Puis, lui baisant la main, il ajouta d'un ton sérieux, et qui contrastait avec son badinage : « Et vous n'en aurez jamais de meilleur... »

Et ce fut tout. Un mot de plus, et il compromettait sa dignité. Un mot de moins, et Suzanne pouvait le croire sa dupe. Elle éprouva, pour la délicatesse avec laquelle il venait de la traiter, un mouvement de reconnaissance, — d'autant plus sincère que cette délicatesse lui permettait de ne plus penser qu'à René. C'avait été là un comble d'anxiété durant son insomnie de la nuit : comment ménager l'un en gardant l'autre, maintenant que les deux hommes s'étaient vus, s'étaient pénétrés ? Rompre avec le baron ? Elle y avait pensé, mais comment faire ? Elle se trouvait prise au piège des mensonges qu'elle faisait à son mari depuis plusieurs années. Leur train de vie ne pouvait se soutenir sans le secours de cet amant riche dont elle espérait secrètement hériter. Briser avec lui, c'était se condamner à chercher une relation du même genre, ou bien à tomber plus bas encore, dans cette prostitution payée comptant, chez les procureuses, que la chronique attribuait à telle ou telle femme de sa connaissance. D'un autre côté, garder Desforges, c'était rompre avec René. Jamais le baron ne comprendrait qu'en aimant le poète elle ne lui volait rien. Est-ce que les hommes admettent jamais de pareilles vérités ? Et voici que celui-là était assez spirituel, assez bon, pour ne pas même lui parler de ce qu'il avait pu remarquer. Jamais, en payant pour elle les notes les plus

lourdes, il ne lui avait paru aussi généreux qu'à cette minute où il lui permettait, par son attitude, de se livrer tout entière au soin de reconquérir son jeune amant, des baisers duquel elle ne pouvait, elle ne voulait pas se passer.

— « Il a raison, » se dit-elle quand Desforges fut parti, « c'est mon meilleur ami... » Et, aussitôt, avec cette admirable facilité d'espérance que possèdent les femmes, lorsqu'un premier bonheur les surprend, elle voulut croire que les choses s'arrangeraient aussi aisément de l'autre côté. Étendue sur la chaise longue du petit salon, et tandis que ses doigts maniaient distraitemment la jolie montre, sa pensée s'appliqua tout entière au poète et au procédé qu'il convenait d'employer pour le reprendre. Il s'agissait de préciser la situation et de la regarder bien en face. Que savait René? Il l'avait renseignée lui-même sur ce premier point : il l'avait vue sortir de la maison de la rue du Mont-Thabor, et il en avait vu sortir Desforges. Or, le baron, par prudence, ne s'en allait jamais par la même porte que sa maîtresse. Donc René connaissait l'existence des deux entrées. L'avait-il vue, elle, laisser sa voiture et marcher jusqu'à celle de ces entrées qui donnait sur la rue de Rivoli? C'était bien probable. Si le seul hasard l'eût fait se rencontrer avec elle d'abord, puis avec le baron, il n'eût rien conclu de ces deux rencontres. Non. Il l'avait épîée, suivie. Poussé par quelle influence? Elle l'avait quitté au commencement de la semaine, à leur dernière entrevue, si rassuré, si tendre, si heureux! Il n'y avait qu'une cause possible à une reprise de soupçon assez violente pour aller jusqu'à l'espionnage : le retour de Claude. Elle eut un mouvement de haine contre ce personnage. « Si c'est à lui que je dois cette nouvelle alerte, il me la paiera... » songea-t-elle. Mais elle revint aussitôt au danger qui, pour l'instant, lui importait plus que sa rancune contre l'imprudent Larcher. Le fait était là, positif : pour une raison ou pour une autre, René avait surpris le secret de ses rendez-vous avec Desforges, et la douleur avait été si forte que, sur-le-champ, il avait dû la lui crier. Que d'amour dans cette folle démarche à l'Opéra qui avait failli la

perdre ! Au lieu de lui en vouloir, elle l'en chérissait davantage. Cette preuve insensée de passion lui mesurait sa puissance sur le jeune homme. Non, un amant qui aime avec cette frénésie n'est pas difficile à ramener. Il fallait seulement qu'elle le vît, qu'elle lui parlât, qu'elle lui expliquât de vive voix cette visite rue du Mont-Thabor. Elle pouvait être allée simplement chez une amie malade, qui fût aussi l'amie de Desforges. Mais la voiture renvoyée devant Galignani?... Elle avait eu envie de marcher quelques pas. — Mais les deux entrées?... Tant de maisons honnêtes sont ainsi. — Elle connaissait trop, par expérience, les côtés confiants du caractère de René pour douter qu'il se laissât convaincre. Sur le premier moment, il avait été terrassé par une évidence qui corroborait ses soupçons. Aujourd'hui déjà, il devait douter, plaider en lui-même la cause de son amour... Elle en était là de ses raisonnements lorsqu'on lui annonça que sa voiture était avancée. Le désir de s'emparer à nouveau de René la possédait si complètement, elle était d'autre part si persuadée que sa présence enlèverait les dernières résistances, qu'un projet soudain se saisit d'elle : pourquoi n'essayerait-elle pas de retrouver le jeune homme tout de suite ? Oui, pourquoi, maintenant qu'elle n'avait plus rien à craindre de Desforges ? Dans les brouilles d'amour, les plus rapides raccommodements sont les meilleurs... Aurait-il en lui la force de la repousser, si elle lui arrivait, dans ce petit intérieur témoin de sa première visite, s'offrant à lui comme alors, lui apportant cette nouvelle et indiscutable preuve de sa sincérité, lui disant : « Tu m'as outragée, calomniée, torturée... Je n'ai pu supporter ni tes doutes, ni ta douleur... Me voici... » Elle n'eut pas plus tôt conçu la possibilité de cette décisive démarche qu'elle s'y attacha comme à un moyen sûr d'échapper à l'angoisse qui la torturait depuis la veille. Elle s'habilla d'une manière si rapide, que sa femme de chambre Céline en demeura étonnée. Elle n'avait jamais été plus jolie qu'avec la robe de printemps, grise et claire, qu'elle avait choisie : une robe un peu serrée aux jambes, comme on les portait cette année-là,

souple fourreau qui la dessinait tout entière. Et, sans hésiter, elle jeta le nom de la rue Coëtlogon à son cocher. Cette femme si calculatrice, si préoccupée de tout ménager, en était arrivée là.

— « Pour une fois!... » se disait-elle, tandis que son coupé traversait Paris, « j'arriverai plus vite... » Les sèches idées de prudence eurent bien vite fait de céder la place à d'autres : « Pourvu que René soit chez lui?... Mais il y est. Il attend une lettre de moi, un signe quelconque de mon existence. » C'était à peu près la même question qu'elle se posait, et pour y répondre dans les mêmes termes, lors de sa première visite en mars, deux mois et demi auparavant. Elle put mesurer, à la différence des émotions ressenties, quel chemin elle avait parcouru depuis cette époque. Dans ce temps-là, elle courait vers le logis du jeune homme, attirée par le plus fougueux des caprices, mais un caprice seulement. Aujourd'hui, c'était bien le véritable amour qui brûlait son sang de ses fièvres, l'amour qui a faim et soif de l'être aimé, l'amour qui ne voit plus que lui au monde, et qui marcherait vers son désir sous la gueule d'un canon chargé, sans trembler. Oui, elle aimait avec son corps, avec son esprit, avec tout son être; elle le sentait à la fureur d'impatience où la jetait le train de sa voiture, pourtant rapide; à son épouvante que sa démarche se trouvât vaine. Elle reconnut la grille qui fermait l'entrée de la ruelle, avec une émotion extrême. C'était maintenant un coin vert et frais, grâce aux beaux arbres dont le feuillage frémissait derrière le mur du jardin, à droite, sous la caressante lumière de cet gai après-midi du mois de mai. Elle n'était pas aussi troublée l'autre fois, quand elle avait demandé au concierge si M. Vincy était à la maison. Il y était cette fois encore. Elle sonna, et, comme l'autre fois, le tintement de la clochette lui retentit jusqu'au fond du cœur. Elle entendit une porte s'ouvrir, des pas s'avancer, tout légers, tout lestes. Elle se souvenait de l'approche de gendarme écoutée jadis à cette même place. Ce n'était pas la bonne qui venait lui ouvrir maintenant, ce n'était pas non plus René.



Elle connaissait si bien le bruit particulier de sa démarche. Elle pressentit qu'elle allait se trouver devant la sœur de son amant, cette Émilie dont l'absence avait favorisé son autre visite. Elle n'eut pas le temps de raisonner sur les désavantages de cet incident inattendu. Déjà Mme Fresneau — c'était bien elle — avait entr'ouvert la porte et montré un visage qui ne laissa plus de doute à Suzanne, tant était grande la ressemblance entre la sœur et le frère. Émilie, elle non plus, n'hésita pas sur l'identité de la visiteuse, et, sans doute, les nouvelles souffrances de René durant ces derniers jours, jointes aux révélations de Claude durant leur entretien, avaient exaspéré son antipathie contre Mme Moraines, car elle ne put dissimuler une expression d'hostilité passionnée, et elle répondit à la demande de la jeune femme, du ton le plus pincé :

— « Non, madame, mon frère n'est pas là... » Puis, son affection de sœur lui suggérant une ruse subite pour prévenir toute question sur l'heure possible de la rentrée de René, elle ajouta : « Il est parti en voyage ce matin même... »

Que cette réponse fût un mensonge, le concierge s'était comme chargé de le démontrer à l'avance. Mais que ce mensonge fût une soudaine invention d'Émilie, cela, Suzanne ne pouvait pas le penser. Elle dut croire et elle crut que Mme Fresneau obéissait à une consigne donnée par son frère. Elle n'essaya pas d'en savoir davantage et se contenta de dire un : « Madame... » où la grâce parfaite de la dame prenait la seule revanche qui lui fût permise sur la maussaderie presque impolie de la bourgeoise. Cette grâce n'empêcha point qu'elle n'éprouvât plus qu'un désappointement, une réelle douleur. Que l'étrange accueil d'Émilie s'expliquât ou non par des indiscrétions de René, elle ne se le demandait même pas. Elle se disait : « Il ne veut plus me revoir!... » Et cette idée lui perçait le cœur. Quand elle fut dans la rue, elle se retourna pour jeter un coup d'œil sur la fenêtre de cette chambre où elle s'était donnée à lui pour la première fois. Cette première fois, elle s'était, en s'en allant, retournée de

même, et elle avait pu voir son jeune amant debout derrière le rideau à moitié relevé. Ne se remettrait-il pas à cette place pour la regarder partir, quand sa sœur lui aurait dit qui venait de sonner à la porte ? Elle attendit cinq minutes, debout sur ce coin de trottoir, et ce lui fut comme un nouveau malheur que ces rideaux demeuraissent baissés. Elle monta dans son coupé, en proie à toutes les agitations d'une femme qui aime véritablement et qui change de projet à chaque seconde. Après des débats infinis avec elle-même, elle se décida, elle qui n'écrivait jamais, à écrire au poète le billet suivant :

---

Samedi, cinq heures.

*Je suis allée rue Coëtlogon, René, et votre sœur m'a dit que vous étiez en voyage. Mais je sais que ce n'est pas vrai. Vous étiez là, à deux pas de moi, qui ne vouliez pas me recevoir, dans cette chambre dont chaque meuble devrait pourtant vous rappeler une heure où vous ne pouvez pas douter que j'aie été sincère. Quelle raison avais-je de vous mentir alors ? Je vous en supplie, voyez-moi, ne fût-ce qu'une minute. Venez lire dans mes yeux ce dont vous m'aviez juré de ne plus douter, que vous êtes mon tout, ma vie, mon ciel. Depuis hier soir, je ne vis plus. Vos horribles paroles me résonnent toujours dans les oreilles. Non, ce n'est pas vous qui les avez prononcées. Où auriez-vous pris tant d'amertume, presque de haine ?... Ah ! Comment avez-vous pu me condamner ainsi sans m'entendre, sur la foi d'un soupçon dont vous aurez honte, quand je vous en aurai fait toucher au doigt la misère ? Oui, je devrais vous en vouloir, être indignée contre vous, mais je n'ai dans le cœur que tendresse pour toi, mon René, que désir d'effacer de ton âme tout ce que les ennemis de notre bonheur ont pu y graver. Cette démarche, si contraire à ce qu'une femme se doit à elle-même, je m'étais tant réjouie de la faire, tu ne pouvais douter du sentiment qui me l'inspirait. Ne me réponds pas. Je sens, même en t'écrivant, combien une lettre est impuissante à montrer le cœur. Je t'attendrai après-demain lundi, à onze*

*heures, dans notre asile. J'aurais le droit de te dire que je veux t'y voir, car un accusé a toujours le droit de se défendre. Je ne te dirai qu'un mot : viens-y si tu as vraiment aimé, ne fût-ce qu'un jour, celle qui ne te ment pas, qui ne t'a jamais menti, qui ne te mentira jamais, je te le jure, mon unique amour.*

---

Quand Suzanne eut terminé cette lettre, elle la relut. Un dernier instinct de diplomatie l'avait fait hésiter devant la signature. Elle était si complètement prise qu'elle en eut honte, et elle écrivit son nom au bas de ce billet, image exacte de l'étrange situation morale où elle s'était laissé entraîner. Elle y mentait une fois de plus en jurant qu'elle ne mentait pas, et rien n'était plus vrai, plus spontané, moins artificiel que l'émotion qui lui dictait cette tromperie suprême après tant d'autres. Elle sonna, et, contre toute prudence encore, elle donna au valet de pied cette lettre, dont chaque phrase la déshonorait, pour qu'il la fit porter tout de suite rue Coëtlogon par un commissionnaire. Depuis ce moment, et durant les trente-six heures qui la séparaient du rendez-vous qu'elle avait fixé, elle vécut dans un état de surexcitation nerveuse dont elle ne se serait jamais crue capable. Cette femme, si maîtresse d'elle-même et qui s'était engagée dans cette aventure, comme elle se maintenait dans le monde, depuis des années, avec le machiavélisme d'une rouée, se sentait impuissante à suivre, à former aucune espèce de projet pour la conduite qu'elle tiendrait avec son amant. Elle devait, ce samedi soir, dîner dehors. Elle fit sa toilette, ce qui ne lui était jamais arrivé, comme une somnambule, sans se regarder dans la glace. Elle ne trouva pas un mot à dire, durant tout ce dîner, à son voisin, qui était l'inévitable Crucé. Sous prétexte que son malaise de la veille continuait, elle avait commandé son coupé pour dix heures. Elle rentra sans prendre garde aux discours que lui tenait son mari, dont la présence lui était intolérable; c'était à cause de

lui, et parce qu'il restait à la maison le dimanche, qu'elle avait dû reculer jusqu'au lundi le rendez-vous avec René. Si seulement ce dernier consentait à ce rendez-vous? Avec quelle angoisse, tout en abandonnant son manteau au domestique, elle regarda le plateau où l'on déposait le courrier du soir! L'écriture du poète n'était sur aucune enveloppe. Tout ce triste dimanche, elle le passa au lit, accablée soi-disant par la migraine; en réalité, elle essayait de rassembler ses idées pour le cas où il ne la croirait pas quand elle lui expliquerait la visite rue du Mont-Thabor par l'histoire de l'amie malade... Mais il y croirait. Elle n'admettait pas qu'il n'y crût point. Cela lui était trop douloureux. Sa fièvre de désir et d'angoisse, d'espérance et d'appréhension, fut portée à son comble le lundi matin, tandis qu'elle montait l'escalier de la rue des Dames. Si René l'attendait, caché comme d'habitude derrière la porte à demi tirée, c'est que son billet avait suffi à le toucher. Elle était sauvée... Mais non. Elle vit cette porte fermée. Sa main tremblait en glissant la clef dans la serrure.

Elle entra dans la première chambre, qui était vide et les volets clos. Elle s'assit dans l'ombre de cette pièce, dont chaque détail lui parlait d'un bonheur si récent, — si lointain! C'était le salon d'une bourgeoise rangée, avec des fauteuils et un canapé en velours bleu que des carrés de guipure au crochet protégeaient à la hauteur de la tête. Les quelques livres que René avaient apportés montraient dans l'étagère leurs dos réguliers et bien époussetés. L'ordre méticuleux de la respectable Mme Raulet avait même veillé à ce que la pendule de bronze doré, représentant une Pénélope, fût remontée avec exactitude. Suzanne écoutait le battement du balancier remplir le silence de cette chambre. Les secondes passaient, puis les minutes, puis les quarts d'heure, et René ne venait pas. Il ne viendrait pas. Cette femme, habituée, depuis sa première jeunesse, à toujours aller jusqu'au bout de son désir, subit, à cette évidence, un véritable accès de désespoir. Elle se mit à pleurer comme une enfant, et de vraies larmes qui tombaient, tombaient, sans qu'elle songeât

à jouer la comédie, cette fois. Elle voulut écrire, puis, quand elle eut trouvé du papier dans le buvard que son amant laissait sur la table du milieu, ouvert l'encrier, pris la plume, elle repoussa tous ces objets en se répétant : « A quoi bon ? » et, pour laisser une trace de son passage, si René venait après son départ, elle posa sur cette table ce mouchoir parfumé avec lequel elle avait essuyé ses larmes amères. Elle se dit : « Il aimait ce parfum... » Auprès de ce mouchoir, elle mit aussi ses gants, qu'il lui boutonnait toujours à leurs fins de rendez-vous ; et elle partit, la mort dans le cœur, après être allée dans la chambre à coucher, où le lit dormait avec son couvre-pied de dentelle. Qu'elle avait été heureuse dans cette chambre ! Était-il bien possible que ces heures-là fussent passées, — et pour toujours ?

## XIX

### TOUT OU RIEN

Quand le commissionnaire avait apporté la lettre de Suzanne rue Coëtlogon, la famille Fresneau était à table. Françoise entra, tenant l'enveloppe élégante entre ses gros doigts rouges, et, rien qu'au visage de René au moment où il déchira cette enveloppe, Émilie devina de qui venait le message. Elle trembla. Elle avait bien eu, poussée par la vue du farouche désespoir de son frère, le courage de refuser la porte à l'inconnue dans laquelle son instinct avait deviné la dangereuse femme, cause certaine de ce désespoir, celle dont Claude Larcher lui avait parlé, lors de sa visite, comme de la plus perverse créature. Mais de dire au jeune homme ce qu'elle avait fait, elle le remettait d'heure en heure, incapable maintenant de braver sa colère. Le regard que René jeta sur elle, après la lecture de cette lettre, lui fit baisser les yeux, rougissante. Fresneau, qui était en train de démembrer un poulet avec une habileté rare, — il devait cette science,



invraisemblable chez lui, à son rôle de découpeur, durant sa jeunesse, à la table de son père, le chef d'institution, — en demeura immobile, avec une aile piquée au bout de sa fourchette. Puis il eut peur d'avoir été lui-même remarqué par sa femme, et il se justifia de la stupeur peinte sur sa figure en disant avec un gros rire :

— « Voilà un couteau qui coupe comme le talon de ma grand'mère. »

Sa plaisanterie se perdit dans un silence qui dura jusqu'à la fin du diner, silence menaçant pour Émilie, inexplicable pour Fresneau, inaperçu pour René, qui avait la gorge serrée et ne toucha pas un seul plat. Françoise avait à peine fini d'enlever la nappe et de poser, sur la toile cirée à personnages, le pot à tabac près du carafon de liqueur, que déjà le poète avait passé dans sa chambre, après avoir demandé à la bonne une lampe pour écrire.

— « Il a l'air fâché?... » interrogea le professeur.

— « Fâché?... » répondit Émilie. « Ce sera sans doute quelque idée pour son drame qui lui sera venue à l'esprit, et qu'il aura voulu noter tout de suite... Mais c'est si mauvais de travailler aussitôt après le diner... Je vais le lui dire... »

Tout heureuse d'avoir imaginé ce prétexte, la jeune femme passa, elle aussi, dans la chambre de son frère. Elle le trouva qui commençait de griffonner une réponse au billet de Suzanne, sans même attendre la lumière, dans le crépuscule. Il comptait sans aucun doute sur cette venue de sa sœur, car il lui dit brusquement, et d'une voix où grondait sa sourde colère :

— « Te voilà!... Il est venu quelqu'un me voir aujourd'hui à qui tu as refusé la porte en racontant que j'étais en voyage?... »

— « René, » dit Émilie en joignant les mains, « pardonne-moi, j'ai cru bien faire... C'est vrai, dans l'état où je te voyais, j'ai eu peur pour toi de la présence de cette femme. » Et, trouvant dans l'ardeur de sa tendresse la force de dire toute sa pensée : « Cette femme, » répéta-t-elle, « c'est ton mauvais génie... »

— « Il paraît, » reprit le poète avec une rage concentrée, « que tu me prends toujours pour un enfant de quinze ans... Oui ou non, suis-je chez moi ici? » continua-t-il en éclatant. « Si je ne suis pas chez moi, dis-le, et je vais habiter ailleurs. J'en ai assez, entends-tu, de cette tutelle... Occupe-toi de ton fils et de ton mari, et laisse-moi vivre à ma guise... »

Il vit sa sœur rester devant lui, toute pâle, comme écrasée par la dureté de l'accent avec lequel il lui avait parlé. Il eut honte lui-même de son emportement. C'était une grande injustice que de faire expier à la pauvre Émilie la douleur qui le rongait. Mais il n'était pas à une de ces minutes où l'on revient sur un tort semblable, et, au lieu de se jeter dans les bras de celle qu'il avait cruellement frappée à sa place la plus sensible, il quitta la pièce, fermant la porte avec violence ; il prit son chapeau dans l'antichambre ; et, de la place où elle était demeurée, les jambes brisées, Émilie put l'entendre qui sortait de l'appartement. Le brave Fresneau, qui, après avoir été surpris par l'éclat de la voix de René, avait entendu, lui aussi, le bruit de sa sortie, entra dans la chambre à son tour, afin d'apprendre ce qui se passait. Il aperçut sa femme, dans la pénombre, comme morte. Et il lui saisit les mains en lui disant : « Qu'arrive-t-il?... » d'une façon si affectueuse qu'elle se tapit contre sa poitrine en sanglotant :

— « Ah ! mon ami, je n'ai que toi au monde !... »

Elle pleurait, la tête sur l'épaule de l'excellent homme, qui ne savait plus s'il devait maudire ou bénir son beau-frère, tant il était à la fois désespéré de la douleur de sa femme et touché du mouvement qui l'avait précipitée vers lui.

— « Voyons, » disait-il, « sois raisonnable. Raconte-moi ce qu'il y a eu entre vous. »

— « Il n'a pas de cœur, il n'a pas de cœur, » fut la seule réponse qu'il put obtenir.

— « Mais si ! mais si !... » répondait-il ; et il ajouta cette parole profonde, avec la lucidité que les sentiments vrais donnent aux moins perspicaces : « Il sait trop combien tu l'aimes, voilà tout, et il en abuse... »

Tandis que Fresneau consolait Émilie de son mieux, sans lui arracher pourtant le secret de sa discussion avec le poète, ce dernier marchait à travers les rues, en proie à une nouvelle attaque du chagrin qui, depuis la veille, lui dévorait l'âme. Suzanne avait eu raison de penser qu'une voix plaiderait en lui contre ce qu'il savait, contre ce qu'il avait vu. Qui donc a pu aimer et être trahi sans l'entendre, cette voix qui raisonne contre toute raison, qui nous dit d'espérer contre toute espérance ? C'en est fini de croire, et pour toujours. Comme on voudrait douter au moins ! Comme on regrette, à l'égal d'une époque heureuse, les jours, si cruels cependant, où l'on n'en était encore qu'au soupçon, mais pas à l'atroce, à l'intolérable certitude ! Hélas ! René aurait payé de son sang l'ombre de l'ombre d'un doute, et plus il reprenait les détails qui l'avaient mené à l'évidence, plus cette évidence s'enfonçait dans son cœur. « Mais si elle avait fait une visite innocente ?... » hasardait la voix de l'amour... « Innocente ? Et se serait-elle cachée de sa voiture pour entrer ? Serait-elle partie par l'autre porte, voilée, marchant de ce pas et fouillant la rue de ce regard qu'elle avait pour s'en aller de ses rendez-vous avec moi ? Et puis l'apparition de Desforges presque aussitôt, à l'autre sortie !... » Et toutes les preuves fournies par Claude s'accumulaient : l'opinion du monde, la ruine des Moraines à une époque, la place procurée au mari, l'offre que Suzanne lui avait adressée à lui-même de lui faire gagner de l'argent, et ses mensonges avérés. « Quelles preuves puis-je avoir plus fortes, » se disait-il, « à moins de les surprendre couchés dans le même lit ? » Cette formule ravivait en lui l'affreuse image des caresses séniles promenées sur ce beau corps, et il fermait les yeux de douleur. Puis il pensait à la visite de sa maîtresse rue Coëtlogon, au billet qu'il avait là, dans sa poche : « Et elle ose me demander de me voir !... Que peut-elle vouloir me dire ?... Oui, j'irai à ce rendez-vous, et ce sera là ma vengeance, de l'insulter comme Claude insulte Colette !... Non, » continuait-il, « ce serait m'abaisser jusqu'à elle. La vraie vengeance, c'est de l'ignorer. Je n'irai pas... »

Il était ballotté de l'une à l'autre de ces deux idées, et il se sentait impuissant à choisir, tant son appétit de revoir Suzanne était profond, et sincère sa résolution de ne pas retomber dans le piège de ses mensonges. Son anxiété devint si grande qu'il voulut demander conseil à Claude. Alors seulement il s'étonna que cet ami fidèle n'eût pas envoyé prendre des nouvelles dès le matin, comme il l'avait annoncé.

— « Allons-y. Mais, si tard, ce sera une visite inutile... » se disait René en gagnant la rue de Varenne et l'hôtel Saint-Euverte. Il était environ dix heures et demie du soir quand il sonna à la grande porte. Il vit de la lumière à l'une des fenêtres de l'appartement occupé par l'écrivain. Claude était chez lui, en effet, contre toute probabilité. René le trouva qui se tenait, cette fois, dans la première des trois pièces du haut, le fumoir. Une lampe à globe rose éclairait d'un joli jour cette pièce étroite, qu'un grand morceau de tapisserie décorait, et une photographie représentant *le Triomphe de la Mort*, attribué à Orcagna. Dans un coin, la flamme bleuâtre de l'esprit-de-vin brûlait sous une bouilloire. La théière avec ses deux tasses à thé, un flacon de vin d'Espagne et des bouchées au foie gras, sur un plateau de porcelaine, témoignaient que l'hôte de ce tranquille logis attendait quelqu'un. De petites cigarettes russes à long bout de papier dans une coupe, les favorites de Colette, indiquèrent assez à René qui était ce quelqu'un. Il n'aurait pas osé y croire cependant sans le visible embarras de son ami, qui finit par lui dire, avec un sourire un peu honteux :

— « Ma foi, j'aime mieux que vous le sachiez : *canis reversus ad vomitum suum*. — Oui, j'attends Colette. Elle doit venir après le théâtre. Vous serait-il désagréable de la rencontrer?... »

— « Franchement, » dit René, « j'aime mieux ne pas la voir. »

— « Et vous, » interrogea Claude, « où en êtes-vous?... » Et quand le poète lui eut raconté, en quelques mots, sa situation actuelle, la scène à l'Opéra, la visite de Suzanne, puis la

demande de rendez-vous par lettre, il reprit : « Que vous répondre? Avec ma faiblesse actuelle, est-ce que j'ai qualité pour vous parler? Qu'importe! J'y vois bien juste pour moi, tout en me laissant choir à chaque pas, comme un aveugle. Pourquoi n'y verrais-je pas juste pour vous, qui aurez peut-être plus d'énergie que je n'en ai? Vous êtes plus jeune, et surtout vous n'êtes pas tombé encore... Voici. Êtes-vous décidé à devenir, comme moi, un maniaque d'érotisme, un dégradé qui va dans la vie où le conduit son sexe, un avili lucide, — c'est la pire espèce?... Alors courez à ce rendez-vous. Suzanne ne vous donnera pas une raison, pas une... Malheureux, après ce que vous lui avez dit, si elle était innocente, vous lui feriez horreur et elle ne voudrait plus vous voir!... Elle est venue chez vous. Pourquoi? Pour vous tenir là, dans votre chambre, et vous mettre sa beauté sur les sens. Elle vous appelle, où? Précisément dans l'endroit où vous pourrez le moins résister à cette beauté... Elle vous dira ce que disent les femmes dans ces circonstances... Des mots... Des mots et encore des mots... Mais vous la verrez, vous entendrez le frisson de sa jupe... Et puis quelle poudre de cantharides que la trahison! Vous le saurez, quand vous vous jetterez sur elle, comme un animal... Et, adieu les reproches!... Tout sera effacé, — pour dix minutes. Mais après?... Vous avez vu mon courage d'hier. Regardez bien mes lâchetés d'aujourd'hui, et dites-vous, comme l'autre devant l'ivrogne en train de vomir au coin de la borne : Voilà pourtant où j'en serai dimanche!... Après tout, si vous ne vous sentez pas capable de vous passer d'elle, s'il vous faut de ce trois-six-là, comme à cet ivrogne, dussiez-vous être malade à en mourir, cette lâcheté est une solution. Moi, je l'ai prise. Saoulez-vous de cette femme. Votre amour ou vous, vous y resterez. Nous allons bien au mauvais lieu quand la luxure nous démange. Suzanne sera votre mauvais lieu, comme Colette est le mien... Seulement, rappelez-vous ce que je vous aurai dit ce soir : c'est la fin de tout... Du talent? je n'en ai plus... De l'honneur? où le placerais-je maintenant que j'ai pardonné ce que j'ai pardonné?...



Ah ! » conclut-il avec un accent déchirant, « vous êtes encore à temps de vous sauver. Vous êtes en haut de l'escalier qui mène à l'égout, entendez le cri d'un malheureux qui est en bas et qui en a jusqu'aux épaules... Et maintenant, adieu, si vous ne voulez pas voir Colette... Pourquoi vous a-t-elle dit ce qu'elle vous a dit?... Vous ne saviez rien, et quand on ne sait rien, c'est comme si ce n'était pas... Encore, adieu ; aimez-moi, René, et plaignez-moi. »

— « Non, » se disait le poète en rentrant chez lui, « je ne descendrai pas dans cette boue... » Pour la première fois peut-être, depuis qu'il assistait, en témoin attristé, aux douloureuses amours de Claude, il comprenait vraiment de quel mal son misérable ami était atteint. Il venait de découvrir chez lui-même la monstruosité sentimentale qui dégradait l'amant de Colette : l'union du plus entier mépris et du plus passionné désir physique pour une femme définitivement jugée et condamnée. Oui, après tout ce qu'il savait, il désirait cette gorge palpée par Desforges, cette bouche baisée par Desforges, cette fine beauté que la débauche du viveur vieillissant n'avait pu que souiller, sans la détruire. C'était cette chair blonde et blanche qui troublait son sang, plus rien que cette chair ! Voilà où en était descendu son noble amour, son culte pour celle qu'il avait d'abord appelée sa Madone. S'il cédait à cet immonde désir une première fois, Claude avait raison, tout était fini. La nausée devant les abîmes de corruption où se débattait son ami avait été si forte qu'elle lui rendit l'énergie de se dire : « Je me donne ma parole d'honneur de ne pas aller rue des Dames lundi, » et, cette parole, il sut la tenir. A l'heure même où Suzanne l'attendait dans le petit salon bleu, frémissante de désir et désespérée, il frémissait, lui aussi, mais enfermé dans sa chambre et se répétant : « Je n'irai pas, je n'irai pas... » Il songeait à son ami, et il reprenait : « Pauvre Claude ! » sentant à plein cœur toute la détresse de ce vaincu de la luxure, vaincu dans la lutte que lui-même engageait à son tour. Il se plaignait en plaignant la victime de Colette, et cette pitié aidait son courage, comme aussi

les habitudes religieuses prolongées si tard dans sa vie. Il avait cessé de pratiquer depuis qu'il avait cessé d'être pur, et il s'était laissé gagner par cette atmosphère de doute que tout artiste moderne traverse plus ou moins avant d'en revenir au christianisme, comme à la grande source de vie intérieure, comme au seul principe de santé sociale. Mais, au moment même du doute, le muscle moral développé par la gymnastique de l'enfance et de l'adolescence continue à déployer sa force : dans cette résistance au plus pressant appel du désir physique, le neveu et l'élève de l'abbé Taconet retrouvait cette énergie à son service. Quand les douze tintements de midi eurent sonné à la pendule de la rue Coëtlogon, en même temps qu'ils sonnaient à la pendule de la rue des Dames, il se dit : « Suzanne est rentrée chez elle... Je suis sauvé. »

Il ne l'était pas, et son impuissance à suivre dans sa pleine rigueur le conseil donné par Claude aurait dû lui en être la preuve. Ni ce lundi, ni les jours qui suivirent, il ne se décida nettement, bravement, à quitter cette ville où respirait cette femme, dont il se croyait, dont il se voulait délivré. Il se donnait, pour rester à Paris, toutes sortes de prétextes spécieux : « Je suis aussi loin d'elle, dans cette chambre, que je le serais à Venise ou à Rome, puisque je n'irai pas chez elle et qu'elle ne viendra pas ici... » En réalité, il attendait, — il n'aurait su dire quoi. Mais il sentait que cette passion était trop ardente pour s'éteindre de la sorte. Une rencontre aurait lieu entre Suzanne et lui. Comment ? Où ? Qu'importait. Elle aurait lieu. Il ne s'avouait pas cette lâche et secrète espérance. Elle était si bien en lui qu'il ne quittait plus son logement de la rue Coëtlogon, toujours prêt à recevoir une nouvelle lettre, à se voir l'occasion d'une démarche suprême. La lettre n'arrivait pas. Aucune démarche n'était tentée, et il se mangeait le cœur. Quelquefois ce désir de se retrouver en face de Suzanne, qu'il subissait sans l'admettre, s'exaspérait au point de le jeter subitement à sa table, et là il écrivait à l'adresse de cette infâme des pages de l'amour le plus effréné. Sa rage de jaloux se donnait carrière en des lignes folles où il l'in-

sultait et l'idolâtrait, où il entremêlait les mots de tendresse aux paroles de haine. C'est alors que les lamentations de Claude retentissaient de nouveau dans son souvenir, et il lacérait ce papier, confident de la plainte insensée qu'il étouffait en lui. Il se couchait sur des idées de désespoir, pensant à la mort comme au seul bienfait qu'il pût désirer maintenant. Il se levait sur des idées pareilles. L'éclat du jour, si radieux dans ce renouveau de toute la nature, lui était intolérable, et le poète qui survivait en lui, malgré tout, aspirait vers cette heure du crépuscule, où la détresse de la lumière s'accorde trop bien avec la détresse intime. Car, dans les ténèbres commençantes, il pouvait goûter la douceur des larmes. C'était l'heure aussi que sa pauvre sœur redoutait pour lui davantage. Ils s'étaient reconciliés dès le lendemain de leur dispute :

— « Tu es fâché contre moi, toujours? » était-elle venue lui demander, avec cette grâce dans le retour propre à la véritable tendresse.

— « Non, » avait-il répondu, « tous les torts étaient à moi ; mais je t'en conjure, si tu ne veux pas me revoir injuste et mauvais comme hier, ne me parle plus jamais de ce dont tu m'as parlé... »

— « Plus jamais, » avait-elle dit, et elle tenait sa promesse. Cependant elle voyait son frère dépérir, ses joues se creuser encore, et surtout un feu sombre brûler au fond de ses yeux, qui lui faisait peur. C'est pour cela qu'à cette heure dange-reuse de la fin du jour elle venait s'asseoir auprès de lui. Fresneau était au Luxembourg, qui promenait Constant. Elle avait trouvé un prétexte pour rester à la maison. Elle prenait la main de ce frère adoré, et cette muette caresse attendrissait l'infortuné, démesurément. Il répondait à cette étreinte sans parler non plus. Cette détente dans une émotion plus douce durait jusqu'à la minute où l'idée de Desforges ressuscitait en lui, soudaine. Il le voyait possédant Suzanne. Il disait à Émilie : « Laisse-moi... » Elle lui obéissait, dans l'espérance de l'apaiser. Elle partie, il se jetait sur le lit où Suzanne lui

avait appartenu, et la jalousie lui tordait le cœur dans sa tenaille brûlante. Ah ! quelle agonie !

Combien de jours s'étaient écoulés ainsi ? A peine sept, mais qui lui avaient paru infinis, comme sa souffrance. En regardant le calendrier, vers le matin du huitième, il vit que la fin du mois de mai approchait. Les habitudes de régularité bourgeoise qui avaient toujours présidé à sa vie le décidèrent, bien que la démarche lui fit horreur, à se rendre jusqu'à l'appartement de la rue des Dames. Il voulait régler le compte de la propriétaire et donner congé. Il choisit l'après-midi pour cette visite, afin d'être bien sûr qu'il ne rencontrerait pas Suzanne. « Comme si elle ne m'avait pas déjà oublié !... » se disait-il. Que devint-il, en trouvant sur la table du petit salon non seulement le mouchoir et les gants, mais un billet plié, avec cette suscription : « Pour M. d'Albert, » qu'elle avait laissé là, au cours d'une seconde visite ? Il l'ouvrit, ce billet, avec des mains si tremblantes qu'il lui fallut cinq minutes pour en lire les quelques phrases, dont plusieurs mots avaient été à demi effacés par les larmes.

---

*Je suis revenue ici, mon aimé ! C'est dans notre asile et au nom des souvenirs qui doivent s'y trouver, pour toi comme pour moi, que je te supplie encore une fois de me revoir. Dis, ne songeras-tu pas à moi, dans ce cher asile, sans les horribles passages de haine que j'ai vus dans tes yeux ? Souviens-toi de la tendresse que je t'ai montrée ici, là où tu es en lisant ces lignes. Non ! je ne peux pas vivre si tu doutes de ce qui est la seule vérité, la seule de ma vie. Je te le répète, je ne suis ni indignée, ni froissée, je suis désespérée ; et si tu ne le sens pas, c'est que je ne peux plus rien te faire sentir, parce qu'à cette minute il n'y a dans mon âme que mon amour et ma douleur. Adieu, mon aimé !... Que de fois je t'ai dit ces mots sur le pas de cette porte ! Et puis j'ajoutais : Au revoir... Et, maintenant, il faudrait que ce fût adieu vraiment, sur mes lèvres et dans mon cœur. Mais se peut-il que ce soit à jamais et ainsi ?...*

---



— « Adieu, mon aimé ! » se répéta le jeune homme. Il eut beau se raidir là contre : ces mots si simplement tendres, la vue de ces murs, l'idée que Suzanne était venue là, sans espérance de l'y revoir, comme en pèlerinage vers les heures passées, tout contribuait à le jeter dans un état de sensibilité folle, qu'il combattait vainement. « Son aimé ! » se redit-il soudain avec fureur, « et elle se donnait à l'autre pour de l'argent !... Que je suis lâche !... » Pour échapper au frisson de regret qui l'envahissait dans cette solitude, il sortit de la pièce brusquement, et il alla sonner à la porte de Mme Raulet. Le mielleux visage de la logeuse d'amour apparut dans l'entre-bâillement de cette porte. Elle fit entrer le jeune homme dans son petit salon à elle, garni avec le reste des meubles qu'elle n'avait pu disposer dans l'autre. Quand il lui annonça qu'il quittait l'appartement pour toujours, sa physionomie trahit une contrariété non jouée :

— « Mais la petite note n'est pas prête... » répondit-elle.

— « J'ai tout le temps, » reprit René. Il ajouta, craignant de subir dans la chambre d'où il sortait un nouvel assaut de désespoir : « Si je ne vous dérange pas, j'attendrai ici... »

Quoiqu'il ne fut guère en humeur d'observation, il ne put s'empêcher de remarquer que, durant les vingt minutes qu'il passa ainsi à l'attendre, Mme Raulet avait trouvé le temps de changer de toilette. Au lieu du peignoir de chambre en cotonnade rayée dans lequel elle l'avait reçu, elle revenait vêtue d'une jolie robe de grenadine noire, taillée pour la soirée ; — dans le haut du corsage, les bandes d'étoffe alternaient avec des bandes de guipure à travers lesquelles se devinait la blanche peau de la coquette veuve. Elle avait dans les yeux un éclat plus vif, aux joues une couleur plus rouge que d'habitude, et, après avoir déployé sur la table cette note demandée, dont l'écriture témoignait que la prudente personne y avait pensé d'avance, elle dit :

— « Vous m'excuserez d'avoir tardé. Je ne me sentais pas bien. J'ai de telles palpitations au cœur !... Tenez !... » Elle prit la main du jeune homme qu'elle posa sur sa gorge, avec



un demi-sourire, sur lequel la pire naïveté ne se serait pas trompée. Elle avait deviné la rupture entre le faux d'Albert et sa maîtresse, rien qu'aux deux visites solitaires de la jeune femme. Le congé significatif de René avait fini de l'éclairer, et elle avait eu l'idée d'en profiter, soit qu'il lui plût réellement avec sa beauté mâle et fine, soit qu'elle entrevît des avantages analogues à ceux que lui rapportaient déjà l'étudiant et le commis. Elle était encore fraîche et se croyait très séduisante. Mais lorsqu'elle eut fait le geste de porter à sa poitrine la main de son locataire et qu'elle le regarda, elle vit dans ses yeux, à lui, une si méprisante froideur, mêlée d'un tel dégoût, qu'elle lâcha cette main. Elle reprit la note et tâcha de couvrir sa confusion par un flot de paroles, expliquant tel ou tel détail d'un compte augmenté fantastiquement, que le jeune homme ne daigna pas vérifier. Il lui remit la somme qu'il lui devait, par moitié en papier, par moitié en or. L'échec humiliant de sa tentative amoureuse n'avait pas aboli chez elle la force du calcul, car elle vérifia les billets bleus en les regardant à contre-jour, et, comme elle comptait les louis d'or, elle les examina l'un après l'autre. Une pièce ne lui ayant pas semblé de poids, elle la fit tinter, puis, après quelque hésitation :

— « Je vais être obligée de vous en demander une autre... » dit-elle.

Cette double impression d'éhontée luxure et de basse cupidité s'accordait si bien avec les pensées de René, qu'il éprouva, pendant le quart d'heure qu'il mit à porter de l'appartement dans son fiacre les quelques objets intimes épars dans les trois pièces, cette gaieté terrible, appelée si âprement et si justement, par un humoriste, la « gaieté d'un croque-mort qui s'enterre lui-même ». Quand la voiture roula, cette voiture de place cahoteuse, au drap taché, où il faisait comme le déménagement lamentable de ce qui avait été son bonheur, cette cruelle gaieté tomba pour laisser la place à la mélancolie la plus navrée. Il reconnaissait chaque détour du chemin qu'il avait accompli tant de fois dans l'extase du désir, qu'il

n'accomplirait plus jamais. Le ciel pesait, gris et bas, sur la ville. C'était, depuis la veille, une de ces reprises inattendues de l'hiver comme il s'en produit souvent à Paris vers le milieu du printemps, et qui donnent des frissons de froid à la jeune verdure. Quand le fiacre traversa la Seine, qui coulait, si morne, si verte, le malheureux la regarda, et il songea :

— « Il est pourtant facile d'en finir... »

Il chercha dans sa poche le billet de Suzanne, après ce mouvement de désespoir, comme pour se convaincre lui-même de la réalité de son malheur. Il prit aussi le mouchoir et le respira — longtemps ; — il mania les gants, et il retrouva la forme des doigts qu'il avait tant aimés. Il sentit qu'il était allé, dans sa résistance à la tentation, jusqu'aux dernières limites de sa force, et, quand il fut seul dans sa chambre, après cette nouvelle crise aiguë de sa peine, il dit tout haut :

— « Je ne peux plus... »

Tranquillement, presque automatiquement, il ouvrit un tiroir de son bureau, et il en tira, enveloppé dans sa gaine de peau de daim, un revolver de poche que sa sœur lui avait donné, pour les soirs où il rentrait du théâtre. Il fit jouer la batterie à vide. Il chercha le paquet des cartouches, et il en soupesa une. — Pauvre machine humaine, qu'il faut peu de chose pour tout endormir ! — Il chargea le pistolet, défit sa chemise, trouva de sa main gauche la place où battait son cœur, et il appuya le canon sur sa poitrine.

— « Non, » dit-il tout haut encore, « pas avant d'avoir essayé. »

Cette parole correspondait à une pensée qui l'avait assiégé à plusieurs reprises, qu'il avait toujours repoussée comme folle, et qui, maintenant, avec la netteté propre aux idées dans les minutes de délibération suprême, prenait forme et corps devant lui. Il remit le pistolet dans le tiroir, s'assit dans son fauteuil, — le fauteuil de Suzanne, — et il se laissa rouler dans cet abîme de la rêverie tragique où les images se dessinent avec un relief extraordinaire, où les raisonnements se font rapides comme dans la fièvre, où s'élaborent les réso-

lutions désespérées. « Mon aimé... » se répétait-il, en se ressouvenant de ce que Suzanne lui avait écrit dans le billet. Oui, malgré ses mensonges, malgré la comédie qu'elle lui avait jouée, et dont il repassait en esprit les innombrables scènes, malgré cette abjection de son intrigue avec Desforges, elle l'avait vraiment, elle l'avait passionnément aimé. Sans la sincérité de cet amour, leur histoire commune était-elle intelligible une minute? Quel autre mobile avait pu la jeter à lui? Ce n'était pas l'intérêt? René était si pauvre, si humble, si au-dessous d'elle! Ni la gloriole de séduire un auteur à la mode? Elle-même avait exigé que leur liaison demeurât secrète. Ni la coquetterie? Elle ne l'avait pris à aucune rivale, elle ne s'était pas disputée, jour par jour, semaine par semaine. Oui, si monstrueux que fût cet amour, mélangé à cette corruption, à cette fourberie, elle l'avait aimé, elle l'aimait encore. Cette âme, dont la lèpre morale l'avait consterné d'horreur, demeurait pourtant capable d'une sincérité. Quelque chose s'agitait en elle, qui valait mieux que sa vie, mieux que ses actions. René consentait enfin à écouter la voix qui plaidait pour sa maîtresse, et il regardait bien en face cette vénalité dont la découverte l'avait terrassé. Son entrée à l'hôtel Komof et ses premières impressions puériles d'aristocratie, la possession de Suzanne et la grâce des moindres détails de sa parure, en lui révélant le décor du grand luxe et sa minutie raffinée, l'avaient initié à bien des mystères. Le mirage de haute vie évoqué par ses premiers rêves naïfs de poète et de bourgeois s'était dissipé à ses yeux pour lui laisser une vision presque juste des effrayantes prodigalités que comporte une opulente existence à Paris. A l'heure présente, et tandis que son amour, qui voulait vivre, s'appliquait à justifier Suzanne, à la comprendre du moins, à découvrir en elle de quoi ne pas la mépriser entièrement, il entrevoyait, grâce à cette connaissance plus vraie du monde, le drame intime qui s'était joué dans sa maîtresse... Claude le lui avait dit en propres termes : « Il y a sept ans, les Moraines étaient ruinés... » Ruinés? Ces trois syllabes se traduisaient maintenant pour le

jeune homme par l'exacte image de ce qu'elles comportent de renoncements et d'abaissements. Suzanne avait grandi dans le luxe et pour le luxe. C'était son atmosphère, c'était sa vie. Son mari, ce Marneffe en habit noir, — le poète continuait à juger ainsi le pauvre Paul, — avait dû, le premier, la pousser dans la voie funeste. Desforges s'était présenté. Elle avait cédé. Elle n'aimait pas... Et quand elle avait aimé, pouvait-elle briser sa chaîne?... Oui, elle le pouvait, en lui proposant, à lui, René, de tout quitter, tous les deux, pour vivre ensemble, à jamais...

— « Tout quitter?... Tous les deux?... Pour vivre ensemble?... » Il se surprit à prononcer ces mots, comme dans un songe. Mais était-ce trop tard? Cette offre de tout sacrifier à leur amour, de tout abolir du passé, sinon cet amour, d'y enfermer, d'y emprisonner leur être entier, tout le présent et tout l'avenir, s'il allait la faire à Suzanne, lui, maintenant? S'il allait lui dire : « Tu me jures que tu m'aimes, que cet amour est la seule vérité de ton cœur, la seule. Prouve-le-moi. Tu n'as pas d'enfants, tu es libre. Prends ma vie et donne-moi la tienne. Pars avec moi, et je te pardonne, et je crois en ton cœur?... » — « Je deviens fou, » fit-il en rejetant toute son âme en arrière, lorsque ce projet se présenta devant lui, si précis qu'il voyait Suzanne, là, qui l'écoutait... Fou? mais pourquoi?... Les phrases lues dans sa jeunesse sur le rachat des prostituées par l'amour, idée si profondément humaine qu'elle a tenté les plus grands artistes, lui remuèrent dans la pensée. La plus divine figure de courtisane amoureuse qui ait jamais été peinte, l'Esther de Balzac, avait tant séduit ses rêves d'autrefois, et chez les natures comme la sienne, en qui les impressions littéraires précèdent les autres, celles de la vie, des rêves pareils ne s'en vont pas tout à fait du cœur... Il aimait Suzanne et Suzanne l'aimait. Pourquoi n'essaierait-il pas, au nom de ce sentiment sincère, de l'arracher, elle, à l'infamie où elle gisait; de s'arracher, lui, à ce gouffre noir de la mort vers lequel il se sentait attiré? Pourquoi ne lui apporterait-il pas cette occasion unique de réparer



les hideuses misères de sa destinée?... Mais elle, que répondrait-elle?... « Je saurai enfin si elle m'aime, » reprenait René. — « Oui, si elle m'aime, avec quelle ardeur elle saisira ce moyen d'échapper au baignoir de luxe où elle est enchaînée!... Et si elle dit non?... » Un frémissement d'épouvante le secoua tout entier à cette pensée... « Il sera temps d'agir alors, » conclut-il. La tempête déchaînée par la subite invasion de ce projet dura près de trois heures. Le jeune homme s'y abandonnait sans comprendre que son parti était pris d'avance, et que ces allées et venues de ses idées ne faisaient que déguiser à ses propres yeux le sentiment qui dominait en lui par-dessus tout : l'appétit, le besoin furieux de ravoir sa maîtresse. Quand ce plan d'une fuite en commun eût été plus insensé, plus impraticable, plus contraire à toute espérance de succès, il s'y serait livré comme au plus raisonnable, au plus facile, au plus assuré, parce que c'était en effet le seul qui conciliait l'ardeur irrésistible de son amour et les exigences de dignité sur lesquelles son honneur encore vierge ne transigerait du moins jamais.

— « A l'action... » se dit-il enfin. Il s'assit à sa table pour écrire à Suzanne un billet, dans lequel il lui demandait d'être chez elle le lendemain, à deux heures de l'après-midi. Il courut lui-même jeter cette lettre à la boîte, et il éprouva, en rentrant, cette détente qui suit les résolutions définitives. Lui qui s'était, durant la semaine et après son premier, son sauvage accès de violence, senti incapable de la plus faible énergie, jusqu'à n'avoir pu rouvrir le manuscrit de son *Savonarole*, il se mit sur-le-champ à tout préparer, comme si la réponse de Suzanne ne pouvait être douteuse. Il compta la somme d'argent enfermée dans son tiroir : un peu plus de cinq mille francs. C'était de quoi suffire aux premiers embarras. Et ensuite?... Il calcula de quel capital il avait le droit de disposer dans la fortune de la famille, restée indivise entre sa sœur et lui. La grande affaire était de passer les deux premières années, durant lesquelles il terminerait son drame et le ferait jouer. Il publierait, aussitôt après, son roman,



que le succès de sa pièce pousserait comme une vague pousse une vague, puis son recueil de vers. Un horizon de travaux et de triomphes se développait devant lui. De quel effort ne serait-il pas capable, soutenu par cet élixir divin : le bonheur, et par la volonté de rendre à Suzanne ce luxe qu'elle lui aurait sacrifié ! Sa sœur le surprit, quand elle rentra, qui rangeait des papiers, classait des livres, mettait à part des gravures.

— « Que fais-tu là?... » demanda-t-elle.

— « Tu vois, » répondit-il, « je me dispose à partir. »

— « A partir?... »

— « Oui, » reprit-il, « je compte aller en Italie. »

— « Et quand cela ? » fit Émilie stupéfaite.

— « Mais sans doute après-demain. »

Il était de bonne foi dans sa réponse. Il avait calculé qu'il faudrait à Suzanne environ vingt-quatre heures pour ses préparatifs à elle, si elle se décidait. Si elle se décidait ? Ce seul doute sur l'issue de sa démarche lui faisait maintenant tant de mal qu'il ne le discutait même pas. Depuis la scène de l'Opéra, où il l'avait laissée pâle et comme foudroyée dans l'ombre de l'arrière-logé, il s'était imposé la plus surhumaine contrainte, en endiguant le flot de ses désirs passionnés. Son espérance soudaine était comme une brèche ouverte, par laquelle ce flot se précipitait, furieux, effréné, d'un jet si violent qu'il renversait, emportait tout. Sa folie alla, par cette matinée qui précéda l'entrevue, jusqu'à passer chez deux ou trois marchands d'objets de voyage de l'avenue de l'Opéra, pour y examiner des malles. Depuis le départ de Vouziers, personne, dans la famille Vincy, n'avait quitté Paris, même pour vingt-quatre heures. Il n'y avait, rue Coëtlogon, comme instruments d'emballage, que deux vieux coffres mangés aux vers et trois valises de cuir délabrées de vétusté. Ces soins matériels, qui donnaient comme une réalité concrète aux chimères du jeune homme, trompèrent la fièvre de son attente jusqu'à l'heure du rendez-vous. L'hallucination de son désir avait été si forte que la vue des circonstances réelles ne se

produisit en lui qu'au moment où il entra dans le petit salon de la rue Murillo. Tout restait à faire.

— « Madame va venir... » avait dit le domestique, en le laissant seul dans cette pièce. Il n'y était pas revenu depuis le jour où il lisait ses vers les plus choisis à celle qu'il considérait alors comme une madone. Était-ce, de la part de cette dernière, une suprême ruse que ces cinq minutes d'abandon, avant leur entretien, dans cet endroit, rempli pour lui de souvenirs ? Ils se dressèrent en effet devant lui, ces souvenirs, mais pour le remuer d'une tout autre émotion que celle dont se flattait Suzanne. Ce cadre d'élégance, tant admiré jadis, lui faisait horreur maintenant. Il lui semblait qu'une vapeur d'infamie flottait autour de ces objets dont beaucoup avaient dû être payés par Desforges. Cette horreur accrut encore en lui la volonté d'arracher celle qu'il aimait à ce passé de honte, et, quand elle apparut sur le seuil de la porte, ce n'est pas la tendresse qu'elle rencontra dans ses yeux, mais le fixe, l'implacable éclat de la résolution prise. Quelle résolution ? De tous deux elle était la plus émue à présent, la plus incapable de se maîtriser. La blancheur de sa longue robe de dentelle faisait ressortir les teintes jaunies de son visage, épuisé par l'anxiété de ces derniers jours. Elle n'avait pas eu besoin d'avoir recours au crayon noir pour cerner ses yeux, comme il arrive aux comédiennes du monde aussi bien qu'aux autres ; ni d'étudier le geste par lequel, à la vue du jeune homme, elle mit la main sur son cœur, en s'appuyant au mur, afin de ne pas tomber. Au premier regard, elle avait compris qu'il lui faudrait livrer une dure bataille pour le reconquérir, et tout son être tremblait. Il y eut entre les deux amants un de ces passages de silence où il semble que l'on entende frémir le vol de la destinée, tant ils sont redoutables et solennels. La durée de celui-ci fut intolérable pour la malheureuse, qui le rompit la première, en disant d'une voix très basse :

— « Mon René, que tu m'as fait souffrir !... » Et, s'avançant vers lui, folle d'émotion, elle lui prit les deux mains et

s'abattit sur sa poitrine, cherchant ses lèvres pour un baiser. Il eut l'énergie de la repousser :

— « Non, » disait-il, « je ne veux pas... »

— « Ah ! » gémit-elle en se tordant les bras, « tu y crois donc toujours, à ces abominables soupçons!... Et tu n'es pas venu, et tu m'as condamnée ainsi sans m'entendre!... Et quelles preuves avais-tu pourtant?... De m'avoir vue sortir d'une maison!... Et pas un doute en ma faveur, pas une seule des vingt hypothèses qui pouvaient plaider pour moi!... Si je te disais pourtant que dans cette maison habite une amie malade, que j'étais allée voir ce jour-là?... Si je te disais que la présence de l'autre personne, dont la vue t'a rendu fou, avait la même cause? Si je te le jurais sur ce que j'ai au monde de plus sacré, sur... »

— « Ne jurez pas, » interrompit René durement, je ne « vous croirais pas, je ne vous crois pas... »

— « Il ne me croit pas, même maintenant; mon Dieu! Que faire? » Elle marchait à travers la chambre en répétant : « Que faire? Que faire? » Durant toute cette semaine, elle avait tourné et retourné cette idée qu'il pouvait cependant être assez irrité contre elle pour ne pas la croire. Qu'il lui restât un soupçon, un seul, et elle était perdue. Il la suivrait de nouveau ou la ferait suivre. Il saurait qu'à chaque visite à la maison de la prétendue amie elle se rencontrait avec Desforges, et ce serait à recommencer? A quoi bon continuer de mentir, alors? Et puis, elle en avait assez, de la tromperie. Maintenant que la plus sincère des passions grondait dans son cœur, elle éprouvait le besoin de dire à son amant la vérité, toute la vérité, mais, en la lui disant, de lui crier aussi cette passion, et, cette fois, il faudrait bien qu'il entendit ce cri suprême et qu'il y crût. Et, comme hors d'elle : « C'est vrai, » dit-elle, « je te mentais... Tu veux tout savoir, tu sauras tout... » Elle s'arrêta une minute et passa les mains sur son visage, avec égarement... Hé bien! Non! Elle se sentait incapable de se confesser ainsi... Il la mépriserait trop, et, imaginant, à mesure qu'elle parlait, une espèce de com-

promis incohérent entre son besoin de sincérité et l'épouvante que René la prit en dégoût, elle continuait : « C'est une affreuse histoire, vois-tu... Mon père mort... Des lettres à racheter avec lesquelles des misérables pouvaient salir sa mémoire... Il fallait de l'argent, beaucoup... Je n'avais rien... Mon mari me repoussait... Alors, cet homme... J'ai perdu la tête, et puis il m'a tenue, il me tient par ce secret... Ah ! ne sens-tu pas que je ne t'ai menti que pour t'avoir, que pour te garder?... »

Tandis que ces mots se pressaient au hasard sur sa bouche, René la contemplait. Cette histoire de l'honneur de son père ainsi sauvé n'était qu'un nouveau mensonge : il le comprenait, il le voyait. Mais ce dernier cri, poussé avec une ardeur presque sauvage, n'en était pas un. Et que lui importait le reste ? Il allait savoir si cet amour, la seule sincérité dont elle se réclamait maintenant, aurait la force de triompher de tout ce qui n'était pas lui.

— « Tant mieux ! » répondit-il. « Oui, tant mieux si vous êtes l'esclave d'un infâme passé qui vous accable ! Tant mieux si cette dépendance à l'égard de cet homme vous fait cette horreur ! Vous me dites que vous m'avez aimé, que vous m'aimez, que vous ne m'avez menti que pour me garder?... Cet amour, je vous apporte l'occasion de m'en donner une preuve après laquelle je n'aurai plus le droit de douter. Ce passé, je viens vous offrir de l'effacer à jamais, tout entier, d'un coup... Moi aussi, je vous aime, Suzanne, ah ! profondément ! Ce que j'ai ressenti quand j'ai dû apprendre ce que j'ai appris, voir ce que j'ai vu, ne me le demandez pas. Si je n'en suis pas mort, c'est que l'on ne meurt pas de désespoir. Je suis prêt cependant à tout oublier, à tout pardonner, pourvu que je sache, pourvu que je sente que vraiment vous m'aimez. Je suis libre et vous êtes libre aussi, puisque vous n'avez pas d'enfants. Je suis prêt, moi, à tout quitter pour vous, et je viens vous demander si vous êtes prête à en faire autant. Nous irons ensemble où vous voudrez : en Italie, en Angleterre, dans un pays où nous soyons sûrs de ne

rien retrouver de ce qui fut votre vie d'autrefois. Et cet autrefois, je l'abolirai. J'en trouverai la force dans ma croyance en votre cœur, après ce que vous aurez fait. Je me dirai : — Elle ne me connaissait pas, et, du jour où elle m'a connu, rien n'a plus existé pour elle que son amour. — Mais d'accepter cet abject partage, que vous m'arriviez au sortir des bras de cet homme et salie par ses baisers; ou bien, si vous rompez avec lui, d'être là, misérable, à me défier de cette rupture, à jouer auprès de vous ce rôle avilissant d'espion que j'ai joué une fois déjà?... Non, Suzanne, ne me le demandez pas. Nous en sommes venus au point où nous devons être l'un pour l'autre ou tout ou rien, des amants qui trouvent dans leur amour de quoi se faire une famille, une patrie, un monde, ou des étrangers qui ne se connaissent plus. — A vous de choisir... »

Il avait parlé avec l'énergie concentrée d'un homme qui s'est pris la main et qui s'est fait le serment d'aller jusqu'au bout de sa volonté. Si extravagante que fût cette proposition au regard d'une Parisienne habituée à ne rencontrer la passion que sous une forme conciliable avec les exigences et les commodités de la vie sociale, Suzanne n'eut pas une minute de doute. René s'exprimait dans la pleine vérité de son cœur, mais cette vérité comportait un tel excès d'amour qu'elle ne douta pas non plus de son triomphe final sur les révoltes et sur les folies du jeune homme.

— « Ah! » répondit-elle toute frémissante, « que tu es bon de me parler ainsi! Que tu m'aimes! Que tu m'aimes! Oui, que tu m'aimes!... » Elle frissonnait en prononçant ces mots, et penchant un peu sa tête, comme si le bonheur de cette évidence eût été presque impossible à soutenir. « Dieu! que c'est doux!... » dit-elle encore. Puis, s'avançant vers lui, et lui prenant la main, presque avec timidité cette fois, pour la lui serrer d'une pression lente : « Enfant que tu es, que viens-tu m'offrir?... S'il ne s'agissait que de moi, comme je te dirais : Prends toute ma vie, et tu ne sais pas comme j'y aurais peu de mérite!... Mais la tienne, est-ce que je peux l'ac-



cepter? Tu as vingt-cinq ans et j'en ai plus de trente. Ferme les yeux et vois-nous dans dix ans... Je suis une vieille femme et tu es encore un jeune homme... Et alors?... Et puis ton travail, cet art auquel tu es si attaché que j'en ai été jalouse? — Pourquoi te le cacher maintenant? — Il te faut Paris pour écrire... Je te verrais triste auprès de moi... Je te verrais m'aimant par devoir, par pitié, malheureux, esclave?... Non, je ne le supporterais pas!... Mon amour, quitte ce projet insensé; dis que tu me pardonnes sans cela, dis-le, mon René, dis-le!... »

Elle s'était rapprochée du jeune homme à mesure qu'elle parlait, appuyant sa gorge contre lui, cherchant sa bouche. Il sentit, avec un tressaillement de désir à la fois, et une nausée contre le plan de séduction attesté par ce détail, qu'elle n'avait pas de corset. Il la prit par le poignet et le lui tordit en la jetant loin de lui, durement :

— « Ainsi tu ne veux pas, » dit-il avec exaltation, « répète-moi que tu ne veux pas... »

— « Je t'en supplie, mon René, » reprit-elle avec des larmes dans sa voix et dans ses yeux, « ne me repousse pas... Mais puisque nous nous aimons, ah! soyons heureux!... Prends-moi comme je suis, avec toutes les misères de ma vie... C'est vrai, j'aime le luxe, j'aime le monde, j'aime ce Paris que tu hais... Non, je n'aurais pas le courage de tout quitter, de tout briser... Prends-moi ainsi puisque tu sais bien, puisque tu sens que je dis vrai quand je te jure que je t'aime comme je n'ai jamais aimé... Ah! garde-moi!... Je serai ton esclave, ta chose. Tu m'appelleras, je viendrai. Tu me chasseras, je m'en irai... Ne me regarde pas avec ces yeux, je t'en conjure, laisse fondre ton cœur!... Quand tu es venu à moi, est-ce que je t'ai demandé si tu avais une autre maîtresse? Non, je n'ai eu qu'une idée : te rendre heureux. Si je t'ai tout caché des tristesses de mon existence, dis! comment peux-tu m'en vouloir? Vois, je suis par terre devant toi, et je te supplie... » Elle s'était jetée à ses pieds, en effet. Que lui importait la prudence maintenant, et la possibilité de l'entrée d'un domes-

tique? Et elle s'attachait à ses vêtements, en se traînant sur les genoux. Elle était admirable de beauté, les yeux fous, son ardent visage éclairé par tous les feux de la passion, et montrant à plein la sublime courtisane qu'elle avait toujours été, mais voilée. Les sens de René étaient bouleversés, quand un souvenir atroce lui revint tout d'un coup, et il lui jeta, comme une insulte, avec un ricanement :

— « Et Desforges?... »

— « N'en parle pas, » gémit-elle, « n'y pense pas! Si je pouvais le renvoyer, le mettre à la porte, est-ce que tu crois que j'hésiterais? Ne sens-tu pas que je suis prise? Mon Dieu! mon Dieu! on ne torture pas une femme ainsi... Non, » ajouta-t-elle d'un air sombre, toujours à genoux, mais immobile et baissant la tête : « Non, je ne peux pas... »

— « Alors, accepte ce que je t'ai offert, » dit René, « il en est temps encore... Fuyons ensemble... »

— « Non, » reprit-elle d'un air plus sombre. « Non, je ne peux pas non plus... Vois, il me serait si facile de te promettre et de ne pas tenir!... Mais j'ai trop menti... » Elle s'était levée. La crise de nerfs qu'elle venait de traverser avait sa réaction, et elle répéta d'une voix épuisée : « Je ne peux pas non plus... Je ne peux pas... »

— « Et que voulais-tu donc de moi? » s'écria-t-il avec un accent furieux. « Pourquoi te trainais-tu à mes pieds tout à l'heure? Un laquais de plaisir, voilà ce que je serais pour toi?... Un jeune homme chez qui tu irais te débarbouiller des caresses du vieux!... Ah!... » et, la colère l'emportant, à la brutalité du langage il joignit celle du geste, et il marcha sur elle le poing levé, avec un visage si terrible qu'elle crut qu'il allait la tuer. Elle reculait, livide d'épouvante, les mains tendues.

— « Pardon, pardon, » disait-elle éperdue. « Ne me fais pas de mal, ne me fais pas de mal! »

Elle s'abrita ainsi derrière une table sur laquelle se trouvait, parmi d'autres menus objets, une photographie du baron dans un cadre de velours. Les yeux de René s'étaient dé-

tournés de Suzanne, il luttait contre la tentation monstrueuse de frapper cette femme sans défense. Il n'eut pas plus tôt vu le portrait qu'il eut un rire d'insensé. Il le saisit, et la prenant, elle, par les cheveux, il lui frotta ce portrait sur la bouche, cruellement, au risque de l'ensanglanter, et, continuant de rire comme un fou, il répétait :

— « Tiens, voilà ton amant ! voilà ton amant, ton amant, ton amant !.. »

Puis il jeta le cadre à terre et il le piétina. Il ne se fut pas plus tôt livré à cette action de démente qu'il eut honte de lui-même. Il regarda Suzanne une dernière fois, les cheveux épars, les yeux fixes, écrasée de terreur dans le coin de la chambre. Il ne prononça pas un mot, et il sortit sans qu'elle eût eu, elle, la force d'articuler une parole.

## XX

### L'ABBÉ TACONET

Deux jours après cette scène terrible, et comme le ciel du mois de mai s'était de nouveau fait pimpant, bleu et tiède, Claude Larcher se trouvait, vers les deux heures de l'après-midi, accoudé au balcon de l'appartement de Colette, qui donnait sur le jardin des Tuileries. Il venait de passer plusieurs nuits à la suite chez sa maîtresse. Les deux amants s'étaient repris d'un de ces caprices qui sont d'autant plus fougueux dans les liaisons de ce genre et plus avides, que le souvenir des querelles de la veille s'y mélange à la certitude de la brouille du lendemain. L'homme et la femme se donnent alors sans réserve. Il semble que la longue suite des plaisirs jadis goûtés en commun ait comme façonné leurs corps l'un pour l'autre, et auprès de ces renouveaux de possession ardente, presque frénétique, toute autre volupté perd sa saveur. Claude réfléchissait à cette loi singulière des habitudes amoureuses en achevant un cigare dont la vapeur s'azurait au gai

soleil. Il regardait les voitures se croiser dans la rue, et, sous les feuillages légers du jardin, le défilé des promeneurs. Il s'étonnait lui-même de la parfaite béatitude où ces quelques jours d'assouvissement l'avaient plongé. Ses jalousies douloureuses, ses trop légitimes fureurs, le juste sentiment de sa dégradation, tout s'abolissait parce que Colette avait fait ses volontés et consigné à la porte Aline aussi bien que Salvaney. Cela ne durerait pas, il le savait trop; mais la présence de cette femme lui procurait une félicité si entière qu'elle détruisait ses craintes pour l'avenir, comme ses rancunes pour le passé. Il fumait son cigare avec une lenteur paisible, et par instants il se retournait pour la voir, elle, à travers la fenêtre ouverte, qui, vêtue d'une robe chinoise toute rose et brodée de fleurs d'or, — la sœur de celle de la loge, — se balançait sur un fauteuil canné à bascule. Au bout de ses pieds chaussés de bas d'une soie rose comme celle de la robe, elle remuait, en se balançant, des mules marocaines, garnies, elles aussi, de broderies. Le fumoir, celui-là même où avait eu lieu la scène de la lettre, était rempli de fleurs. Aux murs se voyaient toutes sortes de souvenirs qui se rapportaient à la carrière de l'artiste : des aquarelles représentant des intérieurs de loges, des tambourins de cotillon, des photographies et des couronnes. Un chat très petit, un angora blanc, dont un œil était bleu, l'autre noir, jouait avec une balle, renversé sur le dos, tandis que Colette continuait de se balancer, tantôt souriant à Claude à travers les bouffées d'une cigarette russe, tantôt lisant un journal qu'elle tenait à la main, et elle fredonnait une adorable romance de Richopin, récemment mise en musique par un étrange compositeur du nom de Cabaner :

Un mois s'ensauve, un autre arrive.  
Le temps court comme un lévrier...

— « Mon Dieu ! » songeait l'écrivain en écoutant ces couplets d'un des deux poètes de notre âge qui ont su rivaliser de grâce avec les divines chansons populaires, — l'autre est Gabriel Vicaire, — « ces vers sont bien beaux, le ciel est bien

bleu, ma maitresse est bien jolie... Au diable l'analyse!... »

La jeune femme interrompit cette calme rêverie d'amant heureux en jetant un léger cri. Elle s'était levée de son fauteuil, tenant le journal dans sa main, qui tremblait. Après avoir examiné, suivant son habitude, la troisième page, celle où se trouvent les nouvelles de théâtre, elle avait passé à la seconde, puis à la première, et ce qu'elle venait d'y lire l'avait bouleversée, car elle balbutiait, en tendant la feuille à Claude :

— « C'est trop horrible!... »

Claude, épouvanté lui-même par cette agitation fébrile et soudaine, saisit le journal, et il y lut, sous la rubrique *Échos de Paris* :

« On nous apporte, au moment de mettre sous presse, une nouvelle qui affectera profondément le monde littéraire. M. René Vincy, l'auteur applaudi du *Sigisbée*, vient d'attenter à ses jours dans son appartement de la rue Coëtlogon. M. René Vincy s'est tiré un coup de pistolet dans la région du cœur. Hâtons-nous de dire, pour rassurer les nombreux admirateurs du jeune poète, que cette tentative n'aura pas de suites fatales. Notre sympathique confrère s'est en effet grièvement blessé, mais la balle a pu être extraite, et les nouvelles sont des plus rassurantes.

« On se perd en conjectures sur le mobile de cet acte de désespoir. »

— « Ah ! Colette, » s'écria Claude, « c'est toi qui l'as tué ! »

— « Non, » gémit l'actrice, hors d'elle-même, « ce n'est pas possible... Il ne mourra pas... Tu vois, le journal assure qu'il va mieux... Ne dis pas cela ! Je ne m'en consolerais pas... Est-ce que je savais, moi ? Je t'en voulais si fort... Tu avais été si dur... J'aurais tout fait pour me venger... Mais vas-y, cours-y... Tiens, ton chapeau, tes gants, ta canne. — Pauvre petit René, je lui enverrai des fleurs. Il les aimait tant... Et tu crois que c'est à cause de cette femme?... »

Tout en parlant, avec cette incohérence où se trahissait à la fois son émotion de bonne fille malgré tout et son enfan-



tillage de comédienne, elle avait achevé d'habiller son amant, et elle le poussait vers la porte.

— « Et où te retrouverai-je ? » demanda-t-il.

— « Hé bien ! à six heures ici pour aller dîner au Bois... Mon Dieu ! » ajouta-t-elle, « si je n'avais pas ces deux rendez-vous chez la modiste et chez la couturière, j'irais avec toi. Mais je ne peux pas les manquer... »

— « Tu y tiens donc encore, à ce dîner au Bois ?... » reprit Claude.

— « Ne sois pas méchant, » répondit-elle dans un baiser ; « il fait si joli et j'ai trop envie de t'aimer à la campagne... »

Sur cette phrase qui finissait de la peindre tout entière, avec ses passages subits des attendrissements les plus sincères au goût passionné du plaisir, Larcher rendit son baiser à sa maîtresse, saisi d'un vague mépris de lui-même, tant il se trouvait faible devant ses moindres caprices, même à cette heure où il venait d'apprendre une catastrophe qui le touchait de trop près. Il s'élança dans l'escalier ; il descendit les trois étages, quatre marches par quatre marches ; il se jeta dans une voiture, et un quart d'heure plus tard il ouvrait la portière devant cette grille de la rue Coëtlogon qu'il avait franchie, de même, quelques mois plus tôt, lorsqu'il venait chercher René pour le conduire à la soirée de l'hôtel Komof... Brusquement, toutes les pensées qu'il avait eues à cette place lui revinrent à la mémoire, et le ciel sinistre de ce soir-là, et la froide lune qui courait parmi les nuages mobiles, et l'étrange pressentiment qui lui avait serré le cœur. Maintenant le jour délicieux de mai remplissait le ciel de lumière, les feuilles verdoyaient dans la bande étroite du jardinet, devant les fenêtres du rez-de-chaussée de Fresneau. Ce printanier décor d'une vie si paisible représentait trop bien ce qu'avait été longtemps le destin de René, ce qu'il fut demeuré s'il n'avait jamais rencontré Suzanne. Et cette fatale rencontre, qui en avait été l'auteur indirect ? Claude essaya vainement de secouer ce remords en se disant : « Pouvais-je prévoir ce malheur ?... » Il l'avait prévu, cependant. Il ne pouvait

résulter que du mal de cette transplantation subite du poète dans un milieu de luxe, où sa vanité et sa sensualité s'étaient épanouies aussitôt. Le pire était arrivé. Par un affreux hasard, soit. Mais qui avait provoqué ce hasard? La réponse à cette question était cruelle pour un ami véritable, et ce fut le cœur serré que Claude sonna à la porte de cette maison où régnaient jadis la simplicité, le noble et pur amour, avec le travail. Que de mortels miasmes y avaient pénétré à sa suite et que de tristesses! Il put le constater une fois de plus au visage décomposé de Françoise, qui vint lui ouvrir, et qui fut prise, à sa vue, d'une crise de sanglots. Elle essuyait ses yeux avec le coin de son tablier bleu, tout en disant dans son langage mêlé de mots de patois :

— « Ah! l'la! Faut-i!... Mon bon monsieur. Vouloir se périr ainsi, un enfant que j'ai connu tout chéti et minaud comme une fille!... Jésus, Marie, Joseph! — Entrez, monsieur Claude, vous trouverez Mme Fresneau et Mlle Rosalie... M. l'abbé Taconet est avec lui qui le console... »

Émilie se tenait avec la petite Offarel dans cette salle à manger où Claude avait été accueilli si souvent par un bien-faisant tableau d'intimité. Le docteur venait sans doute de sortir, car une odeur d'acide phénique remplissait la chambre, comme après un pansement. Une fiole de cette substance, marquée d'une étiquette rouge, traînait sur la table à côté d'une potion, près d'une soucoupe, et parmi des morceaux de coton coupés en carré. Des bandes de linge enroulées, du taffetas, un pot de pommade, étiqueté de rouge comme la fiole et couvert d'un papier métallique, des épingles de nourrice, une ordonnance timbrée, achevaient de donner à cette pièce une physionomie de chambre d'hôpital. La pâleur d'Émilie révélait assez les émotions qu'elle avait traversées depuis quarante-huit heures. La vue de l'écrivain produisit sur elle le même effet que sur Françoise. Il lui rappelait trop, par sa seule présence, les journées anciennes où elle avait été si orgueilleuse de son René. Elle fondit en larmes, et, en lui tendant la main, elle lui dit :

— « Comme vous aviez raison !... »

Rosalie, elle, avait jeté au visiteur un regard aussi explicite que si elle l'eût accusé de vive voix du suicide de René. Il y avait dans ces yeux de jeune fille une telle rancune, l'arrêt exprimé par eux s'accordait si bien avec les secrets remords de Claude, qu'il détourna ses yeux, à lui, et après un silence il demanda :

— « Est-ce que je peux le voir?... »

— « Pas aujourd'hui, » répondit Émilie, « il est si faible. Le docteur craint pour lui les émotions. » Et elle ajouta : « Mon oncle va vous dire comment il se trouve... »

— « Et quand est arrivé ce malheur ? Je n'ai rien su que par les journaux. »

— « Les journaux en ont parlé ? » fit Émilie ; « moi qui avais pris tant de précautions ! »

— « Une petite note de rien... » repartit Claude, qui devina la vérité à la subite rougeur de Rosalie. Le vieil Offarel avait sous ses ordres dans son bureau, à la Guerre, un jeune homme qui s'occupait de littérature, et que l'écrivain connaissait un peu. Le sous-chef avait dû causer, et sa fille le savait déjà. Il tenta de s'attirer un regard plus aimable en égarant les soupçons de Mme Fresneau : « Les reporters furettent partout, » disait-il ; « pour peu qu'on soit connu, on ne leur échappe pas... » Et il continua : « Mais les détails ? »

— « Il est rentré avant-hier, » dit Émilie, « vers les quatre heures, et tout de suite j'ai deviné à sa figure qu'il avait quelque chose... Mais quoi ! J'étais si habituée à le voir triste depuis quelque temps !... Il m'avait annoncé un grand voyage en Italie. Je l'ai interrogé : — Tu pars toujours demain?... — Non, m'a-t-il dit, et il m'a prise contre lui, et il m'a embrassée longtemps, longtemps, avec des sanglots. Je lui ai demandé : — Qu'as-tu?... — Rien, m'a-t-il répondu ; où est Constant ? — Cette question m'a étonnée. Il savait bien que le petit ne revient pas de la pension avant six heures. — Et Fresneau ? a-t-il dit encore. Puis il a poussé un grand soupir, et il a passé dans sa chambre. Je suis restée cinq minutes à me tâter : je

ne devais peut-être pas le laisser seul. Puis j'avais peur. Dans ses passages de désespoir, il est si facile à s'emporter... Et voilà que j'entends une détonation. — Ah! je l'entendrai toute ma vie!... »

Elle s'arrêta, trop émue pour continuer, et après une nouvelle crise de larmes :

— « Et que dit le docteur? » reprit Claude.

— « Qu'il est hors de danger, sauf un accident impossible à prévoir, » répondit Émilie. « Il nous a expliqué que ce malheureux pistolet — c'est moi qui le lui ai donné! — était un peu dur de détente. L'effort par lequel il a dû presser sur la gâchette a fait dévier la balle... Elle a contourné les côtes sans toucher ni le poumon ni le cœur, et elle est ressortie de l'autre côté... A vingt-cinq ans!... Mon Dieu! mon Dieu! quelle misère! Non! il ne nous aime pas, il ne nous a jamais aimés!... »

Comme elle se lamentait ainsi, montrant à nu la plaie de son âme, cette souffrance de la tendresse prodiguée en vain que connaissent surtout les mères, l'abbé Taconet parut sur le seuil de la porte de la chambre du malade. Il serra la main à Claude, auquel il avait pardonné d'avoir jadis quitté la pension Saint-André sans l'avertir, et il répondit au double regard inquisiteur de sa nièce et de Rosalie :

— « Il va reposer, et moi, il faut que je regagne mon école. »

— « Me permettez-vous de vous accompagner? » fit Claude.

— « J'allais vous le demander, » dit le prêtre.

Les premières minutes durant lesquelles les deux hommes marchèrent ensemble furent silencieuses. L'abbé Taconet avait toujours imposé à Larcher par un de ces caractères irréprochables qui contrastent trop avec la bassesse des mœurs courantes pour que leur seule existence ne constitue pas un blâme constant au regard d'un enfant du siècle, comme était celui-là, perdu de vices et affamé d'idéal. Encore maintenant et tandis que l'abbé allait auprès de lui de son pas un peu lourd, il le regardait en songeant aux abîmes moraux qui le séparaient de ce prêtre. Le directeur de l'école Saint-André

était un homme grand et fort, de cinquante ans environ. A première vue, rien, dans sa robuste corpulence, n'annonçait l'ascétisme de sa vie. La grosseur de ses joues et la coloration de son teint lui auraient même donné un air poupin, si le pli sérieux de sa bouche et surtout la beauté de son regard n'eussent corrigé cette première apparence. La sorte d'imagination propre aux artistes, qui, élaborée par l'hérédité, avait produit la mélancolie morbide de la mère de René, le talent du poète et son attrait pour les choses brillantes, comme la tendresse désordonnée d'Émilie à l'égard de son frère; cette imagination qui empêche l'esprit de s'arrêter au fait présent et positif, mais qui teinte sans cesse les objets de couleurs trop brillantes ou trop sombres; cette dangereuse, cette toute-puissante faculté allumait aussi ses éclairs dans les yeux bleus du prêtre. Seulement la discipline catholique en avait corrigé l'excès, comme la foi profonde en avait sanctifié l'emploi. Il y avait une sérénité dans cet ardent regard, celle de l'homme qui s'est endormi chaque soir et réveillé chaque matin, durant des années, sur une idée de dévouement. Cette idée à laquelle la conversation avec l'abbé Taconet revenait toujours, Claude en connaissait la formule si précise et si définie : reconstituer l'âme française par le Christianisme. Telle était, d'après ce robuste ouvrier de la vie morale, la tâche réservée dans notre époque aux hommes de bonne volonté. Claude n'ignorait pas non plus quelles espérances ce prêtre, vraiment supérieur, avait placées sur son neveu. Que de fois il l'avait entendu qui disait : « La France a besoin de talents chrétiens... » Aussi le regardait-il avec une curiosité singulière, étudiant sur ce visage si calme d'habitude un passage d'anxiété, — il aurait presque voulu de doute. Ils marchaient sur le trottoir de la rue d'Assas, et ils allaient franchir la rue de Rennes, quand l'abbé s'arrêta pour interroger son compagnon :

— « Ma nièce m'a dit que vous connaissiez cette femme qui a poussé mon neveu à cet acte de désespoir. Dieu n'a pas permis que ce pauvre enfant disparût ainsi. Le corps gué-



rira, mais il ne faut pas que l'esprit retombe. Qui est-elle ? »

— « Ce que sont toutes les femmes, » répondit l'écrivain, qui ne put résister au plaisir d'étaler devant le prêtre sa prétendue connaissance du cœur humain.

— « Si vous aviez confessé, vous ne diriez pas toutes les femmes, » interrompit le prêtre. « Vous ne savez pas ce que c'est que la Chrétienne et jusqu'où elle peut aller dans le sacrifice... »

— « Ce que sont presque toutes les femmes, soit, » reprit Claude avec une nuance d'ironie ; et il recommença de raconter ce qu'il savait de l'histoire de René, puis il exquissa de Suzanne un portrait assez exact, à grand renfort d'expressions psychologiques, parlant de la multiplicité de sa personne, d'une condition première de son moi et d'une condition seconde : « Il y a en elle, » disait-il, « une femme qui veut jouir du luxe, et elle garde un amant qui la paye ; il y a une femme qui veut jouir de l'amour, et elle a pris un amant tout jeune ; une femme assoiffée de considération, et elle vit avec un mari qu'elle ménage. Et l'amant d'argent, l'amant d'amour, le mari de décor, je gagerais qu'elle les aime tous les trois, — d'une manière différente. Certaines natures sont ainsi, comme ces boîtes chinoises qui en contiennent six ou sept autres. C'est un animal très compliqué. »

— « Compliqué ? » fit l'abbé en hochant la tête. « Je sais : vous avez de ces mots, pour n'en pas prononcer d'autres bien simples. C'est tout simplement une malheureuse qui vit à la merci de ses sensations... Tout cela, c'est de grandes saletés. » Son noble visage exprima un dégoût profond, tandis qu'il prononçait cette phrase brutale. Il était visible que l'idée des choses de la chair lui causait l'espèce de répugnance irritée qu'elle donne aux prêtres qui ont dû lutter contre l'énergie d'un tempérament fait pour l'amour. Ce dégoût céda aussitôt la place à une tristesse profonde et l'abbé continua : « Ce qui m'épouvante pour René, ce n'est pas cette femme. D'après ce que vous m'en dites, son caprice assouvi, elle l'aurait laissé. Malade, elle n'y pensera plus. C'est l'état moral

dont cette aventure témoigne chez ce pauvre garçon... Avoir vingt-cinq ans, avoir été élevé comme il l'a été, se sentir nécessaire à la meilleure des sœurs, posséder en soi ce don incomparable que l'on appelle le talent, et qui peut, mis au service de convictions fortes, produire de si grandes choses; l'avoir reçu, ce don divin, à un moment tragique de l'histoire de son pays; savoir que demain ce pays peut sombrer à jamais dans une tempête nouvelle, oui, savoir que son salut, c'est notre œuvre à tous, à vous, à lui, à moi, à ces passants... » il montrait devant eux quelques gens sur le trottoir, « et que tout cela ne pèse pas dans la balance contre le chagrin d'être trompé par une coquine? Mais... » et il insista, comme si son discours s'adressait à Claude autant qu'au blessé qu'il venait de quitter, « qu'espérez-vous donc rencontrer dans cette redoutable région des sens où vous vous engagez, sous prétexte d'aimer, sinon le péché avec son infinie tristesse?... Vous parlez de complication. Elle est bien simple, la vie humaine. Elle tient tout entière dans les dix commandements de Dieu. Trouvez-moi un cas, je dis un seul, auquel ils n'aient pas répondu d'avance?... Y a-t-il donc un aveuglement sur les hommes de cet âge, qu'un enfant, que j'ai connu pur, en soit arrivé là en si peu de temps, pour avoir seulement respiré la vapeur du siècle?... Ah! monsieur, » ajouta-t-il avec un accent déchirant d'un père trahi par son fils, « j'étais si fier de lui! J'en espérais tant!... »

— « Vous en parlez comme s'il était mort, » interrompit Claude, qui se sentait tout ensemble attendri et irrité à l'égard de son interlocuteur. D'une part, il le plaignait de sa visible souffrance; de l'autre, il ne pouvait supporter les idées que venait d'énoncer le prêtre, quoiqu'elles fussent aussi les siennes dans ses crises de remords. Comme beaucoup de sceptiques de nos jours, il soupirait sans cesse vers la simplicité de la foi, seul principe de la suite dans le vouloir, et sans cesse le goût des complexités intellectuelles ou sentimentales lui montrait dans une foi, quelle qu'elle fût, une mutilation, il n'osait ajouter : une bêtise. Il éprouva subite-

ment le besoin irrésistible de contredire l'abbé Taconet et de défendre ce René sur lequel, en arrivant rue Coëtlogon, il se lamentait lui-même : « Et pensez-vous, » continua-t-il, « que cet enfant ne sortira pas de cette épreuve plus fort, plus capable d'exercer et de développer ce talent d'écrire auquel vous croyez, vous, du moins, monsieur l'abbé?... Ah! écrire, si ce n'était que découvrir des idées en chambre, comme un géomètre devant son tableau noir, pour les énoncer, là, posément, tranquillement, en termes bien choisis, bien nets, mais le premier venu pourrait s'établir écrivain, comme on s'établit ingénieur ou notaire. Il n'y faudrait que de la patience, de la méthode et du loisir!... Écrire, c'est bien autre chose... » Et, s'exaltant à mesure qu'il parlait : « C'est vivre d'abord, et avoir de la vie un goût à soi, une saveur unique, une sensation, là, dans la gorge... C'est se transformer soi-même en champ d'expériences, en sujet auquel inoculer la passion. Ce que Claude Bernard faisait avec ses chiens, ce que Pasteur fait avec ses lapins, nous devons le faire, nous, avec notre cœur, et lui injecter tous les virus de l'âme humaine. Nous devons avoir éprouvé, ne fût-ce qu'une heure, les mille émotions dont peut vibrer l'homme, notre semblable, — et cela pour qu'un inconnu, dans dix ans, dans cent ans, dans deux cents, lise de nous un livre, un chapitre, une phrase peut-être, qu'il s'arrête et qu'il dise : Voilà qui est vrai, et qu'il reconnaisse le mal dont il souffre... Certes c'est un jeu terrible que celui-là, et l'on court le risque d'y rester. Avec cela que le médecin qui dissèque ne court pas le risque de se couper avec son scalpel, et, quand il visite un hôpital de cholériques, de tomber foudroyé?... C'est vrai, René a failli disparaître, mais quand il écrira sur l'amour maintenant, sur la jalousie, sur la trahison de la femme, il y aura un peu de son sang sur ses phrases, du sang rouge et qui a battu dans une artère, et non pas de l'encre prise dans l'encrier des autres. Et voilà une belle page de plus à joindre au patrimoine littéraire de cette France que vous nous accusez d'oublier. Nous la servons à notre manière. Ce n'est pas la vôtre, mais

elle a sa grandeur. Savez-vous que c'est un martyr aussi que de souffrir ce qu'il faut souffrir pour s'arracher des entrailles *Adolphe* ou *Manon*?... »

— « *Quia cognovi litteraturam, non introibo in regnum Domini...* » répondit le prêtre. « Je crois bien avoir entendu soutenir quelque chose d'approchant à l'École normale, il y a quelque trente ans, quand je me promenais dans le préau avec des camarades qui ont fait du bruit dans le monde. Ils avaient moins de métaphores et plus d'abstraction que vous, ils appelaient cela l'antinomie de l'art et de la morale... Les mots sont des mots, et les faits sont des faits... Puisque vous parlez de science, que diriez-vous d'un médecin qui, sous le prétexte d'étudier sur lui-même une maladie contagieuse, se la donnerait et avec lui à toute une ville? Ces grands écrivains que vous enviez, songez-vous quelquefois à la tragique responsabilité qu'ils ont prise en propageant leur misère intime? Je n'ai pas lu ces deux romans que vous avez nommés, mais le *Werther* de Goethe, mais le *Rolla* de Musset, je me les rappelle. Croyez-vous que dans le coup de pistolet que vient de se tirer René il n'y ait pas un peu de l'influence de ces deux apologies du suicide? Savez-vous que c'est une chose effrayante de penser que Goethe est mort, que Musset est mort, et que leur œuvre peut encore mettre une arme à la main d'un enfant qui souffre?... Non! les maladies de l'âme veulent qu'on ne les touche que pour les soulager, et cette espèce de dilettantisme de la misère humaine, sans pitié, sans bienfaisance, que je connais bien, me fait horreur... Croyez-moi, » conclut-il en montrant à l'écrivain la croix dressée au-dessus de la porte de l'église du couvent des Carmes, « personne n'en dira plus que celui-là sur la souffrance et sur les passions, et vous ne trouverez pas le remède ailleurs. »

— « Il trompe comme le reste, » dit Claude, que la certitude du prêtre achevait d'irriter : « c'est en son nom que vous avez élevé René, et vous avouez vous-même que votre espérance a été déçue. »

— « Les voies de Dieu sont impénétrables, » répondit



l'abbé Taconet, dans le regard duquel passa un muet reproche qui fit rougir Claude. Il avait cédé à un vilain mouvement, dont il eut honte. Il avait voulu toucher l'oncle de René à une place douloureuse, parce que la discussion tournait contre lui. Les deux hommes dépassèrent sans parler le coin de la rue de Vaugirard et de la rue Cassette, et ils arrivèrent devant la porte de l'école de Saint-André au moment où une division d'enfants y rentrait, venant du lycée. C'étaient des garçons de quinze à seize ans, au nombre de quarante environ, tous bien tenus, tous l'air heureux, avec cette physionomie franche et gaie de l'adolescence que de précoces désordres ne flétrissent pas. Leur salut, lorsqu'ils passèrent devant le directeur, trahissait une telle déférence, une telle affection personnelle, que l'influence profonde de ce rare éducateur aurait été reconnaissable à ce seul signe ; mais Claude savait, par expérience, avec quelle minutie l'abbé Taconet s'acquittait de sa noble tâche ; il savait que tous ces enfants étaient suivis, par ces yeux vigilants et doux, de journée en journée, presque d'heure en heure, et, prenant la main du prêtre avec une soudaine émotion, il lui dit :

— « Vous êtes un juste, monsieur l'abbé ; c'est encore là le plus beau talent et le plus sûr !... »

— « Il sauvera René... » songea-t-il après avoir vu la soutane du grand Chrétien disparaître derrière la porte du collège, qu'il avait souvent franchie lui-même autrefois, dans les années mauvaises. Sa rêverie devint alors singulièrement sérieuse et mélancolique. Il marchait, presque machinalement, du côté de sa maison de la rue de Varenne, où il avait à peine reparu depuis ces quelques jours, et il laissait son esprit flotter autour des idées que la conversation et plus encore la seule existence du prêtre avaient éveillées en lui. C'en était fini de la félicité physique éprouvée deux heures auparavant sur le balcon de Colette. Les misères de la vie sans dignité qu'il menait depuis deux ans refluaient à la fois dans sa mémoire, rendues plus misérables par la comparaison avec les magnificences cachées de la vie du devoir dont il venait de contem-



pler un exemplaire accompli. Cette impression amère du mépris de soi augmenta quand il se retrouva dans son appartement, rempli du souvenir de tant d'heures coupables et douloureuses. Vingt images se présentèrent dans lesquelles se résumait tout le drame dont il avait été un des acteurs : René lui lisant le manuscrit du *Sigisbée*, la première représentation aux Français, la soirée chez Mme Komof et l'apparition de Suzanne en robe rouge, Colette sur le canapé du *souffroir* au lendemain de cette soirée, puis René de nouveau lui racontant sa visite chez Mme Moraines, son départ à lui pour Venise, son retour, les scènes qui avaient suivi, les deux passions parallèles qui s'étaient développées dans son cœur et dans celui de son ami pour finir par le suicide de l'un et la déchéance de l'autre. « L'abbé a raison, » songea-t-il, « tout cela, c'est de grandes saletés... » Il se dit ensuite : « Oui, l'abbé sauvera René ; il le forcera de partir, une fois guéri, de voyager six mois, un an. Il reviendra, délivré de cette horrible histoire. Il est jeune... Une âme de vingt-cinq ans, c'est une plante si vigoureuse, si verte ! Qui sait ? Il se laissera peut-être toucher par Rosalie, il l'épousera... Enfin, il triomphera. Il a souffert, il ne s'est pas avili... Mais moi ? » En quelques minutes, il dressa le tableau de sa situation actuelle : trente-cinq ans bien passés, pas une raison sérieuse de vivre, désordre au dedans et désordre au dehors, dans sa santé et dans sa pensée, dans ses affaires d'argent et dans ses affaires de cœur, un sentiment définitif du néant de la littérature et des hontes de la passion, avec une incapacité absolue d'abdiquer le métier d'homme de lettres et de quitter le libertinage... « Est-il vraiment trop tard ?... » se demanda-t-il en marchant dans sa chambre de long en large. Il aperçut, comme un port lointain, la maison de sa vieille parente, de cette sœur de son père, isolée en province, à laquelle il écrivait deux ou trois fois chaque hiver, et presque toujours, depuis des années, pour lui demander de l'argent. La petite chambre qui l'attendait se peignit dans sa pensée, avec sa fenêtre ouverte sur une prairie. Un coteau fermait cette

prairie, que traversait une rivière bordée de saules. Pourquoi ne pas faire là une retraite, où il essaierait de se reprendre ? Pourquoi ne pas tenter une dernière fois de s'arracher aux vilenies d'une existence sur laquelle il n'avait plus une illusion ? Que ne partait-il tout de suite, et sans même revoir cette femme qui lui avait été plus funeste que Suzanne à René?... L'agitation où le jeta cette vue subite d'un salut encore possible le chassa de son appartement, non sans qu'il eût dit à Ferdinand de préparer sa malle. Il sortit, et il se laissa conduire au hasard de ses pas jusqu'à l'entrée des Champs-Élysées. Par cette claire soirée de la fin de mai, les équipages passaient, passaient, innombrables. L'antithèse entre ce décor mouvant du Paris des fêtes, tant aimé autrefois, et le décor immobile qu'il rêvait maintenant à une conversion suprême séduisit l'artiste. Il s'assit sur une chaise, et il regarda ce défilé, reconnaissant celui-ci, celle-là, et se rappelant les histoires, ou vraies ou fausses, qu'il savait sur chacun ou chacune... Une voiture tout à coup attira son attention parmi les autres. Il ne se trompait pas... Un élégant vis-à-vis approchait, emportant Mme Moraines avec Desforges assis à son côté et Paul Moraines en face. Suzanne souriait au baron, qui, évidemment, emmenait sa maîtresse et le mari au Bois, — sans doute pour y dîner. Elle n'aperçut pas l'ami de René, qui, après avoir suivi des yeux longtemps la jolie tête blonde tournée à demi vers le protecteur, se mit à rire et dit tout haut :

— « Quelle comédie que la vie et quelle sottise d'en faire un drame ! » puis il tira sa montre et se leva précipitamment :

— « Six heures et demie, je serai en retard chez Colette... »

Et il héla un fiacre qui passait à vide, pour arriver rue de Rivoli — cinq minutes plus tôt.

PHYSIOLOGIE  
DE  
L'AMOUR MODERNE



## PRÉFACE

Au mois de septembre 1888, *la Vie Parisienne*, ce curieux journal d'observation et de raillerie, d'élégance mondaine et de philosophie profonde, l'image en un mot de Marcelin, — ce dandy camarade de Taine, — et que son esprit anime encore, publiait la lettre suivante, adressée à son directeur par le signataire de la présente préface :

*« Je vous envoie, cher monsieur, le manuscrit que mon pauvre ami Claude Larcher m'a légué avec mission de vous l'offrir sous ce titre : Physiologie de l'Amour moderne ou Méditations de philosophie parisienne sur les rapports des sexes entre civilisés dans les années de grâce 188... Je ne sais si vous trouverez dans ces pages, d'ailleurs inachevées, la légèreté de main qu'il eût fallu. Quand il commença cette Physiologie, Claude suivait déjà cette carrière d'homme très malheureux en amour, qui est celle de quelques jeunes gens à Paris. Il avait, certes, d'excellentes raisons pour ne pas croire à la fidélité de sa maîtresse, cette Colette Rigaud qu'il a trop affichée pour que ce soit une indiscretion de la nommer. Mais, à force d'en parler, il était devenu un virtuose et comme un dilettante de sa propre infortune, au point qu'il eût été fort embarrassé si elle lui avait offert de l'aimer uniquement, fidèlement, et si elle avait tenu parole. Cette déception lui fut épargnée. Il continua de gémir sur les perfidies de cette fille avec une persévérance qui le rendit intolérable à ses meilleurs amis, et moi-même, dois-je l'avouer ? je l'évitais dans les derniers temps pour ne plus subir le cinquantième récit de ses infortunes amoureuses. L'actrice partit pour la Russie, et nous espérâmes que la*



manie de Claude s'apaiserait. Elle grandit. Il allait au cercle des *Mirlitons* réciter la liste des amants de Colette, au tiers, au quart, à des gens qu'il connaissait de la veille, jusqu'à ce qu'un de nos camarades finît par lui dire : « Laisse-nous donc tranquilles, nous savions tout cela avant toi... » Sur ce mot, il prit le cercle en horreur, comme il avait déjà fait le théâtre, parce qu'elle avait joué la comédie; le monde et le demi-monde, parce qu'il s'y rencontrait avec des rivaux, — et des rivales; — les cafés, parce que nos confrères le plaisantaient sur ses doléances; son intérieur, parce qu'elle y était venue. Il fut la victime, comme il arrive, de cette comédie, aux trois quarts sincère, qu'il se jouait à lui-même et aux autres. Il crut, en effet, devoir à ses désillusions de se livrer à l'alcool, et ne sortit plus de deux ou trois bars anglais où il s'intoxiquait de cocktails et de whisky en compagnie de jockeys et de bookmakers. Une dyspepsie, causée par ces absurdes excès, le força de quitter Paris, au moment même où la reprise fructueuse de sa première pièce allait lui permettre de régler ses dettes les plus pressantes et de remonter le courant. Il se retira, en Auvergne, chez une vieille parente; il dut ébaucher là les derniers chapitres de sa *Physiologie*, avant la crise de foie, mal soignée dans cette campagne perdue, qui l'emporta en juin dernier. Vous voyez, cher monsieur, que les quelque vingt méditations, peu cohérentes par les dates et les endroits de travail, qui composent ce livre, et que je vous adresse, sont l'œuvre d'un cerveau singulièrement morbide. Cela soit dit pour excuser de nombreux paradoxes et des allusions qui font songer au vers classique et regretter que le style de Claude

... se ressente des lieux où fréquentait l'auteur...

« Mon devoir d'exécuteur testamentaire m'interdisait de toucher même aux passages qui peuvent choquer le plus mon goût personnel; voici donc le manuscrit intact avec son épigraphe : « Pas de pudeur devant le vrai pour qui se sent un savant. » Publiez ce que vos abonnés en pourront supporter sans trop d'ennui, et croyez-moi, etc., etc. »

Elle était bien nette, semble-t-il, cette lettre. C'était avertir le lecteur dès la première page qu'il ne trouverait pas dans le livre, — ou les fragments de livre, — ainsi présenté, un traité de l'amour à la Beyle ou à la Michelet, avec un plan raisonné, avec des généralisations savantes, avec une doctrine enfin, bonne ou mauvaise. Cette *Physiologie* — dénommée de ce gros nom par naïf snobisme littéraire et ressouvenir d'un vieux genre démodé — ne pouvait être, dans ces conditions, qu'une mosaïque de notes écrites au jour la journée par un humoriste désenchanté. L'étiquette annonçait une œuvre sans suite, avec des pages sans lien, au ton inégal, heurtées, parfois justes, plus souvent excessives, quelque chose comme des propos de club ou de fumoir, entre voisins qui goûtent la malice des anecdotes sans trop y croire, qui ne peuvent se passer d'aimer et qui voudraient n'être pas trop dupes, tout en se résignant d'avance à l'être beaucoup. Ce ne serait pas du grand art, ce ne serait pas non plus de l'art très délicat que la notation d'une causerie de ce genre. Pourtant, cela pourrait être de l'art encore, et tel fut évidemment le rêve de mon camarade tant regretté. J'avais cru devoir accomplir ses dernières intentions, en donnant au public ces débris d'un ouvrage qu'entre parenthèses je considère comme impossible à jamais mettre sur pied d'ensemble. Le cœur de chacun est un univers à part, et prétendre définir l'Amour, c'est-à-dire tous les Amours, constitue, pour quiconque a vécu, une insoutenable prétention, presque un enfantillage. Aussi craignais-je surtout, je le confesse, que cette *Physiologie* ne parût bien innocente avec ses allures à demi dogmatiques. Et plusieurs écrivains en jugèrent ainsi. L'un d'eux, le plus raffiné des érotographes contemporains, me fit déclarer que Claude professait sur l'amour les idées d'un bourgeois du Marais. Que ne fût-ce l'avis universel? Je n'aurais pas reçu les lettres dont il est parlé dans la *Méditation* dernière et où mon pauvre *alter ego* des douloureuses années était traité de « Stendhal pour Alphonses ». Je n'aurais pas provoqué l'indignation des vertueuses personnes du quartier Marbeuf qui ont déclaré à leurs

protecteurs que j'étais un homme à ne plus recevoir. Je n'aurais pas subi les conseils attristés des amies qui me font le grand honneur de s'intéresser à la conduite de mon œuvre. Bref, ce fut un universel *tolle* qui m'eût, je le confesse encore, laissé cependant assez indifférent, car je le trouvais un peu conventionnel et très inique, au lieu que je me suis senti très troublé par des éloges qui me firent, eux, craindre vivement que mon cher Claude n'eût fait fausse route.

Mon vieil ami, à travers bien des défauts d'esprit et les égarements de ses sensualités, partageait ma conviction qu'un écrivain digne de tenir une plume a pour première et dernière loi d'être un moraliste. Seulement, c'est encore là un de ces mots qui paraissent simples et qui enferment en eux des mondes de significations. Quand nous discussions ensemble, jadis, — ce jadis qui me paraît si lointain, et il date d'hier ! — Claude définissait ce mot par des phrases dont je retrouve la transcription dans mon journal :

— « Être un moraliste, » disait-il, « ce n'est pas prêcher, l'hypocrite peut le faire, ni s'indigner. Molière a oublié ce trait dans son *Alceste*. Sur dix misanthropes professionnels, il y a neuf farceurs à qui leur indignation à froid sert d'honorabilité. Ce n'est pas conclure, le sophiste le peut. Ce n'est pas éviter les termes crus et les peintures libres. Les pires des livres libertins, ceux du dix-huitième siècle, n'offrent pas une phrase brutale ni qui fasse image. Ce n'est pas davantage éviter les situations risquées, il n'y en a pas une dans les premiers romans de Mme Sand, et ce sont pour moi ceux d'entre les beaux livres que l'on appellerait le plus justement immoraux, — quoique encore ici cette beauté de la forme soit à sa manière une moralité. Non, le moraliste, vois-tu, c'est l'écrivain qui montre la vie telle qu'elle est, avec les leçons profondes d'expiation secrète qui s'y trouvent partout empreintes. Rendre visibles, comme palpables, les douleurs de la faute, l'amertume infinie du mal, la rancœur du vice, c'est avoir agi en moraliste, et c'est pourquoi la mélancolie des *Fleurs du mal* et celle d'*Adolphe*, la cruauté du dénouement des *Liaisons*

et la sinistre atmosphère de *la Cousine Bette* font de ces livres des œuvres de haute moralité. »

— « Il faut pourtant prendre garde à l'audace des peintures, » l'interrompais-je ; « trouverais-tu moral qu'un prédicateur te montrât une gravure obscène en te disant : Voilà ce qu'il ne faut pas imiter de peur de mourir d'une maladie de la moelle?... »

— « Oui, » reprenait-il, « je connais l'objection... On l'a formulée d'une manière plus digne en disant qu'il faut parler de la chasteté chastement... Et cependant interdire à l'artiste la franchise du pinceau sous le prétexte que des lecteurs dépravés ne voudront voir de son œuvre que les parties qui conviennent à leur fantaisie sensuelle, c'est lui interdire la sincérité, qui est, elle aussi, une vertu puissante d'un livre. — Mon avis est qu'il faut résoudre ce problème, quand il se présente, comme Napoléon résolvait ceux du Code. Il s'imaginait, avant de faire une loi, un certain paysan, un bourgeois, un noble, à qui cette loi devait s'appliquer. Imaginons-nous un lecteur de vingt-cinq ans et sincère, que pensera-t-il de notre livre, en le fermant? S'il doit, après la dernière page, réfléchir aux questions de la vie morale avec plus de sérieux, le livre est moral. C'est aux pères, aux mères et aux maris d'en défendre la lecture aux jeunes garçons et aux jeunes femmes pour qui un ouvrage de médecine pourrait être dangereux, lui aussi. Ce danger-là ne nous regarde plus. Nous n'avons, nous, qu'à penser juste si nous pouvons, et à dire ce que nous pensons. Pour ma part, je m'en tiens à ce mot que me disait un saint prêtre : — « Il ne faut pas faire « de mal aux âmes, » et je suis sûr que la vérité ne leur en fait jamais... »

Je ne me charge pas de discuter les mille critiques qui peuvent être soulevées contre cette thèse. Je la crois juste, sans me dissimuler que la peinture de la passion offre toujours ce danger d'exercer une propagande. Rendre l'artiste responsable de cette propagande, c'est faire le procès non seulement à tel ou tel livre, mais à toute la littérature. Larcher,



lui, me débitait ces arguments, si j'ai bonne mémoire, une nuit, et sur le seuil d'un de ces bars où il passait des heures d'une si étrange abjection à se griser systématiquement. C'était un peu, cette profession de foi, à cette heure et dans cet endroit, le symbole de toute cette *Physiologie*. Pour y revenir, ce même devoir d'exécuteur testamentaire m'imposait simplement de savoir si mon ami eût jugé conforme à ses idées, vraies ou fausses, l'impression produite par son livre. Je dois avouer que j'en ai douté quand je me suis trouvé en présence de ceux de ses lecteurs qui m'ont dit : — « Ça devait être un rude viveur que votre ami Claude!... Est-ce que vous n'avez pas encore de côté quelques petites polissonneries de sa façon?... » Ou encore : — « Vous savez, moi, j'aime les choses un peu montées. Et cette fois, ce n'est pas le poivre qui manque!... » Devant ces éloges d'une affreuse ironie pour un écrivain, chrétien d'inspiration et de pensée, sinon de pratique, je voyais la colère qui eût saisi mon névropathe d'ami, et je me demandais avec angoisse si j'avais eu raison d'obéir à son désir d'une publicité posthume. Ce scrupule vis-à-vis de sa pauvre mémoire m'a empêché deux ans de donner en volume ces morceaux épars dans les numéros divers de la *Vie*. A parler franc, il ne portait, ce scrupule, que sur certains détails des toutes premières méditations, — qui me paraissaient compromettre, comme à plaisir, par des partis pris de plaisanterie brutale, ce qu'il y a dans les autres d'analyse sérieuse et douloureuse. « Si Claude pouvait revoir ses épreuves, » me disais-je, « avec deux ou trois coups de crayon il mettrait ces vingt malheureuses pages au point, et je me moquerais du prudhomisme et de la tartuferie des critiques sur le reste... » Aussi quelle joyeuse surprise lorsque je reçus de Mlle Claudia Larcher, la tante de mon malheureux ami, un dernier paquet de notes, retrouvées dans un coin de secrétaire où Claude les avait sans doute cachées et oubliées ! C'était un nouveau projet des deux premières méditations. Il y reste trop d'inutile cynisme, mais du moins ce texte-ci ne permettra plus au lecteur de bonne foi de se méprendre sur



l'intention de l'écrivain. D'autre part, les curieux de variantes, s'il en est pour ce livre incomplet, retrouveront dans la collection de *la Vie Parisienne* les pages remplacées dans le volume par une version plus conforme au ton général de l'œuvre. Sur la feuille de garde qui enveloppait les morceaux corrigés, Claude avait écrit : « Ces brutalités sont nécessaires pour amener la *Méditation IV*, d'un si essentiel enseignement. » On jugera de cet enseignement et de cette nécessité. Quant à moi, quoiqu'il me fût cruel de voir lancer à mon meilleur ami le reproche d'avoir spéculé sur le scandale, je n'aurais pas supprimé de mon chef une ligne d'un manuscrit qui m'était sacré. Je me réjouis qu'un hasard inattendu ait levé mes doutes, et je livre cet ouvrage, sans crainte, aujourd'hui, qu'on y voie autre chose — j'entends légitimement — qu'un recueil de remarques plus ou moins intéressantes sur un sujet dont les sages passent leur vie à dire : « Il n'y a pas que cela dans le monde, » et à prouver par leur conduite qu'il n'y a pourtant que cela. Car cela, ce mystérieux et fatal charme d'amour, — heureux, c'est le paradis, — malheureux, c'est l'enfer. J'ajouterai, pour ne pas manquer au goût de ce que mon ami appelait *l'auto-ironie*, qu'il en est de cet enfer comme de l'autre. « Ce grand roi, » disait le prince de Ligne de Frédéric II, « attachait beaucoup d'importance à sa damnation. Il en parlait trop... » J'ai souvent pensé à cette phrase en lisant les plaintes de Claude. Que sa sincérité lui serve d'excuse !

P. B.

Rapallo, 3 octobre 1890.



# PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE

FRAGMENTS POSTHUMES D'UN OUVRAGE  
DE CLAUDE LARCHER

---

## MÉDITATION I

NUIT ÉTRANGE D'OU EST SORTI LE PRÉSENT LIVRE

J'avais dit beaucoup de mal de Colette dans la journée, — ce qui ne m'avait ni changé ni soulagé. Je rentrai mécontent de moi, comme un homme qui s'est abaissé à commettre l'action qu'il blâmerait le plus chez un autre, et malade d'elle comme je ne l'avais jamais été. Ces fins d'après-midi de février, avec leurs brumes aigres et cruelles, vous pincement les nerfs à vous les casser. Mon domestique alluma la lampe. Je m'assis au coin du feu dans mon « souffroir » de la rue de Varenne, qui fut autrefois mon « aimoir ». Des baisers de cet autrefois me revinrent, un autrefois d'il y a pourtant deux ans, *grande meretricii ævi spatium*, eût dit le père Aubert, mon vieux maître de rhétorique. — Je sentis une amertume infinie noyer mon cœur, et, comme d'habitude, je me raisonnai :

— « Hé quoi ! Claude Larcher, mon ami, tu souffres et tu l'as quittée ! Oui, c'est toi qui l'as quittée, et tu possèdes là, dans un tiroir à la portée de ton bras, des lettres où elle te supplie de revenir et auxquelles tu as répondu, comme il sied, par du persiflage. Ton imbécile amour-propre d'homme doit être satisfait, que diable !... Elle est bien jolie avec ses

cheveux cendrés, ses yeux couleur d'eau et sa bouche à la Botticelli. Mais n'a-t-elle pas abandonné cette beauté à tous tes désirs? Y a-t-il une place de ce corps, si jeune et si frais, que tu n'aies profanée dans des heures de délire? Donc, avec cette femme, pas de recherche d'une sensation nouvelle. Quant à son cœur, c'est par horreur de lui que tu l'as quittée, ayant éprouvé qu'il n'en est pas de plus perfide, de plus gangrené par les vices de son métier de comédienne en vogue, de plus incapable d'aimer. Pourquoi donc, pensant tout cela, éprouves-tu cette brûlure affreuse à la seule idée de son existence, là, sous le sein gauche? Pourquoi cette étreinte de ton cerveau par ce souvenir que tout rappelle : une nuance du ciel, un mot entendu, un coin de rue tourné, un camarade rencontré? Pourquoi surtout ce cuisant et monstrueux désir de lui faire du mal?... Ah! si je pouvais aller jusqu'à l'extrémité de ce désir!...

Je fermai les yeux. Je vis devant moi ce corps dont je connais chaque ligne, ces épaules pleines à la fois et minces, cette gorge souple, ces hanches sveltes, toute sa nudité, et moi, avec un couteau, déchirant cette chair, ensanglantant ces membres, et leur frémissement sous la pointe de l'acier, — et *sa douleur*... Non, je ne ferai jamais cela, parce que chez moi, civilisé de décadence, l'action ne sera jamais la sœur du désir... Dieu juste! que je l'ai rêvé de fois, et rien que de le rêver me soulage. — Ah! la hideuse chose!...

---

— « C'est positif pourtant que cet accès de fureur m'a soulagé, » me disais-je un peu plus tard, en vaquant aux soins de ma toilette de soirée. J'eus un moment de franche gaieté à répéter tout haut la phrase de Boisgommeux dans *la Petite Marquise* : « C'est ça, l'amour... » Ah! j'aurais cette gaieté-là, le soir, j'en suis sûr, *je le sais*, si j'avais tué Colette le matin, et puis, quel divin sommeil! Oui, comme je dormirais bien avec la certitude que personne ne possédera plus ce corps de femme, qu'aucune bouche ne la salira plus de ses baisers!...

Si tout à l'heure, dans la maison où je vais dîner, un des hommes de cercle qui viendront là prononçait cette phrase, seulement cette petite phrase : « Vous vous rappelez Colette Rigaud?... Elle est morte hier, à Pétersbourg, subitement... » quel flot de délices inonderait mon cœur ! Non, ce ne serait pas assez, je voudrais apprendre qu'elle a souffert. — Et je l'aime ! Que lui souhaiterais-je donc si je la haïssais?... »

J'avais fini de m'habiller en dégustant cette absinthe amère de la rancune, qui a ceci de commun avec l'autre qu'elle ne donne guère d'appétit et qu'elle rend méchant et fou. Je continuai dans mon fiacre, et je me réveillai comme d'un songe quand j'entrai dans le vestibule de l'hôtel où je devais dîner, — en plein décor du luxe le plus moderne, le luxe du bourgeois qui peinait dans la coulisse, voilà dix ans, et que des chances extraordinaires ont porté à un degré invraisemblable de fortune. Simple remisier, Michel Mayence se donnait déjà les gants de frayer avec des artistes. Il ne manquait pas une première, pas une ouverture d'exposition. Avec son teint pâle et comme fané une fois pour toutes, avec ses yeux noirs qui trahissent l'origine sémitique et qui prennent dans cette face exsangue l'éclat des yeux d'un portrait, avec ses mains maigres où luisent quelques bagues, avec son élégance impersonnelle et irréprochable, sa moustache fine et son front dénudé, — il est le type de ce personnage nouveau qui peut être bookmaker ou grand seigneur, simple reporter ou grand financier, usurier ou emprunteur, diplomate habile ou mondain véreux, — on ne sait pas. Le krach, qui a ruiné tant de personnes, acheva de l'enrichir. Tout jeune, je ne lui ai connu que des maîtresses utiles, et qu'il lâchait — avec une légèreté ! — comme le pied quitte une marche d'escalier pour se poser sur une autre. Voilà un homme dont j'envie le cœur. Une fois riche, il s'est marié dans les mêmes principes, à une femme laide comme la vertu, mais qui lui représentait quatre millions de plus et un parentage de choix. Et il l'a réduite en servitude avec les formes les plus courtoises, d'une manière si absolue que c'en est beau de travail. C'est une des rares



maisons où je me plaise. Je m'y sens vengé de mes lâchetés devant le sexe. Aussi le diner se passa-t-il pour moi sans trop de mélancolie, à voir l'esclave aux quatre millions, assise en face de son maître et seigneur, et médusée par lui, du regard, comme une négresse, dont elle a la bouche, par son négrier. Nous étions seize à table, en me comptant. Mais à quoi bon nommer ces personnages, figurants de la coterie dont je fais un peu partie? Toujours les mêmes, comme les soldats dans les pièces militaires, ils s'asseyaient tous les soirs dans les mêmes maisons, devant le même diner, pour dire les mêmes paroles. Il s'en trouve, de ces coteries, cinquante à Paris, chacune avec ses anecdotes, ses préjugés, ses exclusions. Et les anecdotes ne sont pas trop sottes ni les préjugés trop étroits. Car c'est encore une des naïves fatuités répandues parmi les gens de lettres que la croyance à la bêtise des gens du monde. C'est comme de prétendre que leurs diners sont mauvais et que leur luxe sent le parvenu. Nous avons changé tout cela. Le diner de Mayence était remarquable, son château-margaux 74 de premier ordre, et Raymond Casal, qui a consenti à parler, est, quand il le veut, un des plus jolis diseurs de mots que je connaisse. C'est lui qui répondait un jour, ou plutôt une nuit, à une drôlesse devenue sentimentale, et très occupée à regarder la lune après boire en soupirant : « Comme elle est pâle... » — « Elle a passé bien des nuits. » Enfin la salle à manger, comme le service, comme le salon, comme le fumoir où nous nous retirâmes après le diner, étaient du goût le plus exquis. Peu de tableaux dans cet hôtel, mais de choix, entre autres un Pietro della Francesca, un profil de femme aux cheveux blonds, presque blancs sous la coiffe brodée de perles, qui vaut celui du musée Poldi-Pezzoli à Milan. Peu de tapisseries, mais italiennes, celles qu'un duc de Ferrare fit exécuter sur les dessins de Raphaël. Aucun encombrement de bibelots. Rien qui sente le bric-à-brac. Il n'y a qu'un prince héritier ou un seigneur d'Israël qui puisse s'offrir les quelques objets d'art dont se décore cette demeure. Voilà encore un trait de nos

mœurs contemporaines qui ne sera dans aucun livre avant vingt ans : l'enrichi intelligent, si bien conseillé ou de tant de flair qu'il cherche du coup la demi-teinte dans le luxe, cette coquetterie par laquelle les vrais praticiens humiliaient autrefois leurs rivaux... Seulement, — il y a toujours un seulement au travail où l'homme essaie de se passer du temps, — c'est un peu trop réussi. On ne rencontre pas une fausse note, et de là une vague impression de factice. C'est comme la politesse de Mayence, c'est trop égal, trop complet, trop soigné. On la croirait faite à la main, comme les cigarettes de contrebande. Il a trop bien réalisé le type idéal de l'homme du monde. Malgré moi, je songe, devant la perfection de ses manières, à ce personnage de comédie que l'on accuse d'avoir volé de l'argent dans la caisse : « Si c'est possible ! » s'écrie-t-il ; et, pour mieux attester son innocence : « J'en ai remis... »

Nous étions donc, après dîner, dans le fumoir, à digérer paresseusement et à prendre de la véritable eau-de-vie, de 1810, devant un Rubens enlevé à la vente d'un duc anglais. — D'ici à cinquante ans, tous les tableaux de valeur s'achèteront là-bas, à mesure que se dépècera cette vieille aristocratie britannique. Notre hôte a deviné le premier le coup à faire. Pour ma part, je regardais attentivement cette merveilleuse toile, la musculature de l'Hercule étouffant le lion, et le coloris bleuâtre du paysage, tout en comparant ce faire au faire si différent du Pietro, et pensant paresseusement à ce problème insoluble : les conditions de la vie dans l'œuvre d'art... Le nom d'une femme dont j'ai remarqué la beauté, à je ne sais quelle soirée, ayant frappé mon oreille, j'écoutai, et il me fut donné d'assister à une des plus aiguës et des plus complètes dissections de caractère que j'aie suivies. Je m'y connais, c'est mon gagne-pain. L'opérateur était un joli et mince jeune homme en gilet blanc, qui n'avait pas dit grand-chose à dîner. En ce moment ses moindres phrases portaient, ne laissant rien d'intact de la charmante femme, la montrant fausse dans sa nature plus encore que dans ses actes, toujours

en train de se jouer un personnage à elle-même, incapable d'une émotion vraie, mais adroite en diable à se servir de ses moindres nuances de sentiment, comme d'une mouche que l'on se pose au coin de l'œil, et une description physique non moins évocatrice. Je voyais, tandis qu'il parlait, la créature fine et blonde, d'un blond d'ondine, toujours comme les cheveux du portrait de Pietro, avec des dents de jeune louve dans une bouche mince, avec un estomac d'acier sous des formes frêles, des nerfs invincibles dans une langueur de jeune saule.

— « Quel coup d'œil ! » dis-je à Casal comme nous sortions du fumoir ; « savez-vous qu'il aurait du talent s'il écrivait comme il parle, ce jeune homme ?... »

Raymond mit son doigt sur sa bouche :

— « C'est bête, et bourgeois, et de dixième ordre... » dit-il. « Mais la haine ce soir l'a rendu étonnant... Il a été son amant dix-huit mois, à ma connaissance... C'est toujours drôle, n'est-ce pas ? »

---

— « Casal a raison, » me disais-je en sortant de l'hôtel Mayence à pied, et tout seul, par cette belle et froide nuit. « C'est toujours drôle... Hé bien ! je ne suis donc pas le seul que l'amour conduise à la fureur. Faut-il que ce garçon détecte cette femme, pour en oublier ainsi les plus élémentaires principes de la délicatesse, et diffamer devant dix personnes sa maîtresse d'hier, de demain peut-être ? Et c'est ça l'amour !... Une haine féroce entre deux assouvissements... » Cette définition m'amusa. Puis j'avais découvert un nouveau compagnon de baigne. Cela console toujours. Bref, je marchai allégrement jusqu'au boulevard, puis de là vers la place Vendôme. J'entrai au cercle, espérant rencontrer un camarade avec qui tuer un peu de nuit avant d'aller me coucher. Personne. Il était onze heures. L'idée me vint de pousser jusqu'aux bureaux du journal *le Conservateur*, où je me croyais sûr de trouver l'homme de Paris qui dit le plus volontiers du mal des femmes, mon vieux confrère Rodolphe Accard, le

journaliste de ce temps qui a peut-être le plus écrit d'articles et qui en a le moins signé. Et quel original!... Accard a cinquante ans environ aujourd'hui. Il est sale, je dirais comme son peigne, s'il avait jamais peigné ses cheveux embroussaillés et sa barbe inculte. Des dents fortes à broyer des noyaux de pêche, mais jaunes comme le culot de sa pipe; des mains à croire qu'il en ferait de l'encre au besoin, rien qu'en les lavant; la taille d'un géant, une carrure de buveur de bière et l'œil bleu le plus fin derrière un lorgnon dont le cordon toujours cassé en vingt endroits a l'air d'une petite corde à nœuds pour bateau d'enfants. Voilà un homme aussi sage que Michel Mayence dans ses rapports avec le sexe. Ses mœurs sont simples et franches. Il proteste lui-même n'avoir jamais fréquenté que des « fenestrières ». Pour s'expliquer ce goût particulier, il faut se rendre compte que ces dames sont des personnes de l'après-midi, qu'elles abondent rue Montmartre et dans le voisinage, que c'est là le quartier où sont établis les bureaux de beaucoup de journaux et que ledit Accard est le journaliste maniaque, le professionnel le plus enragé, celui qui n'a qu'une passion, qu'une idée, qu'un vice : le Journal. Le vieux Buloz était ainsi pour sa Revue. Depuis sa mort, je crois que personne n'a aimé l'odeur de l'imprimerie comme Accard.

Vers deux heures, il arrive à la rédaction. Remarquez qu'il est officiellement simple bulletinier. Mais ne faut-il pas lire les feuilles du matin? A quatre heures, il les connaît toutes. Puis vient le tour des dépêches, puis le compte rendu des commissions et de la Chambre. A six heures, il s'enferme dans un petit bureau qu'il s'est fait attribuer et que meuble une collection du journal depuis 1840, — époque de sa fondation, par Montalembert, s. v. p.! Il écrit un premier article, quitte à en écrire un second, si l'actualité l'exige. — Vers sept heures, il va dîner, dans un petit restaurant, pas loin du *Conservateur*, où il possède son rond de serviette. Vers huit heures, il fait sa promenade hygiénique, cent pas de long en large pendant quelque cinquante minutes, — sur



le trottoir du boulevard qui longe le journal. A neuf heures, il monte. Personne encore. Le directeur dîne en ville. Le rédacteur en chef est au théâtre. Les reporters courent les cafés. Le secrétaire lui-même est en retard, ayant accepté une invitation chez un romancier qui prépare le langage de sa prochaine « Étude » psychologique, intuitiviste, naturaliste, symboliste, vériste, — ou rienologiste ! Alors commence, pour le vrai, le pur ouvrier en journal, une petite angoisse quotidienne. Elle lui représente ce que peut être, pour le cuisinier de race, le dîner à ne pas manquer, le mat à donner pour le joueur d'échecs, un contre à tromper pour l'escrimeur, une bataille à livrer pour un général. Toutes les passions sont sœurs. Elles se ressemblent par l'intensité du paroxysme et sa spécialité. Accard revoit en détail toute la portion de la feuille déjà composée. Il s'agit de ne pas laisser passer quelques-unes de ces monstrueuses bourdes qui déshonorent notre presse : un Lord Churchill au lieu d'un Lord Randolph Churchill, un Sir Dilke au lieu d'un Sir Charles Dilke. Et puis il reste la place vide à remplir, et c'est au *filet* que notre ami s'attaque. Ah ! le filet, les dix lignes où l'on rive son clou à tel ministre, où l'on donne sur les doigts à tel confrère, où on larde d'une savante épigramme un député !... Le filet ! Voilà l'épreuve du journaliste ! Avec quelle mélancolie Accard rappelle ceux du *Français*, il y a encore un an !... « Le moule en est perdu... » gémit-il. Vers minuit et demi, tout le monde est sur les dents, excepté lui. Le directeur va se coucher. Le rédacteur en chef aussi. Accard reste là, auprès du secrétaire, pour la *morasse*, l'épreuve dernière du journal. Il la voit. Il la corrige. Il rentre au logis, en chantonnant un air d'opéra que personne n'a jamais reconnu. Il consacrera le lendemain matin à son grand ouvrage toujours inachevé : « *Du droit divin dans ses rapports avec le droit historique.* » Il y établit cette thèse d'où dépend, d'après lui, — et d'après moi, — l'avenir du pays : l'identité entre la conception moderne et scientifique de l'évolution par hérédité et la monarchie, entre la loi de sélection et l'aristocratie, entre



la réflexion et la coutume. Ce profond politicien, qui s'appelle lui-même un Bonaldiste Tainien, est l'homme le plus heureux que je sache. Quant aux femmes, son opinion est carrée sur elles : « Il n'y en a pas une qui ait su corriger une épreuve. Pas même la mère Sand... Ah ! sans Buloz!... »

— « M. Accard ? » me dit le garçon de bureau. « Mais il est parti d'hier... sa mère est mourante... »

— « Ça n'arrive qu'à moi, ces choses-là... » murmurai-je dans un bel élan d'égoïsme qui me divertit à constater. J'entraî malgré tout dans la salle de rédaction, pour jeter un coup d'œil sur les journaux du soir, machinalement. J'y trouve deux jeunes gens, que je ne connais pas, en train de boire de la bière ; un troisième, que je connais un peu, qui découpe des « échos » ; un quatrième, que je ne connais plus depuis qu'il m'a diffamé après m'avoir emprunté de l'argent pour l'accouchement de sa maîtresse, qui joue au bilboquet. Je m'assieds sans trop savoir pourquoi, je parcours deux ou trois feuilles, et je tombe sur ce fait divers :

— « Un drame épouvantable vient de consterner la jolie petite commune de Saint-Sauve (Puy-de-Dôme). Un jeune cultivateur du nom de Pierre Trapenard était sur le point d'épouser une fille du village. Tout était préparé pour la noce, quand Trapenard reçut une lettre anonyme lui racontant que cette fille avait été la maîtresse d'un des grands propriétaires du pays. En proie à un excès de jalousie inexplicable autrement que par la fureur de la passion, Trapenard, ayant surpris sa fiancée en train de causer avec celui qu'il croyait son rival, les a tués tous les deux et s'est pendu ensuite. La jeune fille avait reçu plus de trente coups de couteau, dont vingt au visage, qui était comme déchiqueté et méconnaissable. »

---

J'étais de nouveau sur le boulevard, et je songeais : « A la campagne aussi, dans la libre nature, la haine toujours, comme dans le monde où a aimé le jeune homme de tout à l'heure, comme dans le demi-monde où j'ai aimé. Oui, la

haine, si l'on aime, et le désespoir; — et, si l'on n'aime pas, si l'on traite la femme en instrument d'ambition, comme Mayence, ou d'hygiène, comme Accard, c'est la paix absolue, la joie profonde. Essayons... » Et, poussé par une bizarre association d'idées, me voici m'acheminant vers Phillips, le bar de la rue Godot-de-Mauroy, dans l'espérance, comme c'était minuit, d'y trouver quelque membre de la société d'intempérance mutuelle où je suis apprenti. Il y aura bien là toujours deux ou trois amis avec qui aller chercher dans quelque maison de débauche, — celle que nous appelons la maison-mère, ou une autre,

De l'amour sans scandale et du plaisir *sans cœur*.

Et voilà qu'à la porte même du bar je me heurte à Machault l'escrimeur et à La Môle, qui montent en voiture.

— « Venez-vous avec nous souper chez le petit Figon? » me dit ce dernier, qui se tenait à peine sur ses jambes; « il y aura là Saveuse, Jardes et Bohun avec quelques *bébés*. C'est moi qui invite... »

Et j'accepte, et qui trouvé-je parmi les cinq filles racolées au hasard de la soirée par les viveurs? Mme de Saint-Elme, — « de la meilleure noblesse de lit, » comme dit Gladys Harvey, — ou plus familièrement Léda-Canot, par allusion à ses goûts peu distingués pour Bougival et la Grenouillère. Mais elle s'appellerait d'un nom plus vulgaire encore : Léda-Bouffe-toujours ou Léda-la-Soif, qu'elle ferait frémir mon cœur malade, chaque fois que je la rencontre, d'un frisson presque sacré, tant cette mince et jolie fille ressemble à Colette, — une Colette plus usée, auprès de laquelle, depuis trois mois, je suis bien souvent allé oublier à la fois et me rappeler l'autre?... Et, ce soir encore, je la reconduisais chez elle vers les deux heures, dans le logement meublé qu'elle habite, comme une débutante, rue de Téhéran. Il y a là une maison qui sert au lancement des nouvelles recrues du Tout-Cythère. J'y ai connu depuis dix ans bien d'autres créatures, mais aucune que j'aie serrée contre moi avec la même sau-

vage ardeur que cette fausse Colette. Dieu! l'étrange sensation que d'avoir à soi, là, dans ses bras, une femme qui n'est pas celle que l'on aime, et sur la bouche de laquelle on cherche les baisers de celle que l'on aime, parce que c'est presque le même visage, les mêmes yeux, je ne sais quoi de si pareil! Et, pendant ce temps-là, on se met à penser que celle que l'on aime est dans les bras d'un autre. Et il y a une minute, une seconde, où la douleur de cette pensée, l'amertume de cette substitution, l'ardeur de la chair, se fondent en une volupté si triste! Ah! le plaisir sans cœur! Il faudrait, pour le goûter, n'avoir pas l'âme malade que m'ont faite tant de souffrances. O folie! folie!...

J'étais assis sur une chaise, près du large lit de cette chambre de prostituée, à la fois riche et pauvre, où il traîne des bracelets de mille francs sur des tapis tachés de bougie, et nous fumions des cigarettes de caporal, Léda, couchée, ses cheveux dénoués, un de ses bras passé sous sa tête, et moi, rhabillé, la regardant avant de m'en aller. Je voyais son joli visage, le frère de celui qui m'a fait si mal, avec les profonds stigmates d'infinie fatigue dont l'a marquée son existence de fille à cinq louis! Que j'aurais pleuré facilement, en proie à l'inexprimable mélancolie de la débauche que je savais si bien devoir trouver là! Léda m'est devenue, depuis ces trois mois que je la connais, une espèce d'amie. Elle sait qui je suis, elle a vu mes pièces. Des camarades lui ont raconté mon histoire.

— « Et ta Colette? » me dit-elle en me voyant si triste.

« Tu y penses toujours? »

— « Toujours... » fis-je en haussant les épaules.

— « Pauvre! » reprit-elle, « n'est-ce pas que ça fait mal d'aimer? »

Cette fille a une douceur infinie, quelque chose de vaincu, de lassé et de tendre dans le vice qui me fait comprendre les pires *Rédemptoristes*, ceux qui vont chercher leur maîtresse — leur femme quelquefois — dans des entresols comme celui-ci, ou dans la susdite maison-mère et ses succursales.

Elle se dressa à demi pour me donner un baiser, par compassion. Le geste qu'elle fit déplaça un petit ruban de velours qu'elle portait au cou. Alors seulement je vis qu'elle avait là une place toute meurtrie, une tache jaune de la grandeur d'un écu de cinq francs. On avait dû la pincer avec une violence inouïe et tordre la peau exprès pour lui faire plus de mal.

— « Ce n'est rien, » répondit-elle à ma question : « Qu'as-tu là ? » et elle ajouta avec son rire fanoché : « C'est Alfred !... »

— « Qui ça, Alfred ? » lui demandai-je.

— « C'est mon amant, » dit-elle, « tu sais, pas comme toi, mais quelqu'un qui m'aime... »

— « Il te bat?... » lui demandai-je.

— « Quelquefois, » dit-elle simplement.

— « Et tu l'aimes?... »

— « Oh ! oui, » fit-elle, « et lui aussi. Qu'est-ce que tu veux ? Il est jaloux, c'est un pauvre employé. Il ne peut pas me prendre chez lui. C'est tout naturel si ça le rend méchant... »

---

Ce mot de fille — il n'y a qu'elles pour en trouver de si navrés dans leur naïveté — s'accordait tellement avec les pensées qui m'avaient hanté tout le soir, que je me le répétais encore, étendu dans mon lit, à moi, une heure plus tard, après avoir quitté Léda, pour ne pas connaître l'horreur de la rentrée en habit à dix heures du matin. Je ne pouvais pas dormir. La misérable luxure d'où je sortais avait exaspéré mon énervement. Je pensais à Colette avec plus de malaise que jamais. C'était comme un jet de bile qui m'inondait toute l'âme. Et puis je reprenais : « C'est ça, l'amour... » mais, cette fois, sans les ironies de Boisgommeux. Machinalement, un vieux fonds d'homme de lettres, qui vit en moi et qui me suivra jusqu'à la mort, me faisait repasser en idée toutes les définitions qui ont été données de ce mot « amour », celles du moins que je me rappelais. Aucune ne correspondait à ce que je sentais si vivement. Je me souvins alors que mon

maître Adrien Sixte parle quelque part avec admiration d'une phrase du dictionnaire de médecine de Nysten, citée déjà par Dumas dans une de ses belles préfaces. Je saute à bas de mon lit, et, à la lueur de la bougie, me voilà, dans ma bibliothèque, cherchant ce gros livre que j'ai acheté, il y a cinq ans, lorsque je croyais encore à cet autre mensonge : le travail, pour avoir du génie, — comme si Prévost avait travaillé *Manon*, Diderot le *Neveu*, Voltaire *Candide*, Benjamin *Adolphe*, tous chefs-d'œuvre griffonnés sans ratures ! — Et je découvre en effet dans ce dictionnaire les lignes suivantes : « *Amour*. En physiologie, ensemble des phénomènes cérébraux qui constituent l'instinct sexuel. Il devient le point de départ d'actes intellectuels et d'actions nombreuses, variant suivant les individus et les conditions, — et souvent il est la source d'aberrations que l'hygiéniste, le médecin légiste et le législateur sont appelés à prévenir ou à interpréter... *Chez la plupart des mammifères et même quelquefois chez l'homme, l'instinct de destruction entre en jeu en même temps que l'instinct sexuel...* »

Le plaisir que me causa cette phrase fut si vif que je cessai du coup de souffrir, pour quelques minutes. Je me remis au lit, je soufflai ma bougie. Nouvelle insomnie, nouvelles pensées, mais tout impersonnelles celles-là, les pensées d'un docteur qui voit dans sa maladie un cas curieux et qui l'étudie. Oui, cette phrase est vraie du mâle originel, je le sens, et de moi aussi, qui en suis si loin. Était-elle vraie du temps de la chevalerie et de l'amour dantesque ? Était-elle vraie du temps de Pascal et de son discours, de Racine et de ses tragédies ? Évidemment non, et pas même du temps de Beyle?... L'homme des arrière-fins de civilisation rejoindrait-il donc la brute primitive ? J'ai si souvent entrevu cette idée, quand je songeais à l'étrange Europe où nous sommes en train de recommencer les grandes guerres des barbares, avec la science en plus !... L'amour moderne et l'amour sauvage seraient-ils donc la même chose avec l'adultère, la prostitution et le sadisme — par-dessus le marché... L'amour moderne?... Je n'eus pas plus tôt prononcé mentalement ces



quatre syllabes, — tout l'écrivain est là dedans, — que j'aperçus une couverture jaune et en belles lettres :

### PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE

PAR CLAUDE LARCHER

Ce titre me fascine, ma tête s'exalte. J'oublie le fenestrier Accard, le diplomatique Mayence, le jeune sycophante qui diffamait sa maitresse devant le Rubens, l'assassin Fauchery ; j'oublie Casal, Machault, La Môle!... J'oublie Colette! Je m'enveloppe de ma fourrure pour ne pas avoir froid. Je me mets à la table de ma chambre à coucher, et j'écris dare dare ce premier chapitre, — sur l'envers d'une demi-douzaine de lettres de faire part de mariage ou de mort. Si les autres m'amusez autant à griffonner, cela vaudra bien autant que d'aller chez Phillips m'entonner du gin, ou chez une Lédà quelconque me friper la moelle. — Nous verrons bien.

### MÉDITATION II

LES EXCLUS

Je ne voudrais cependant pas ressembler au parasite prodigieux que nourrit si longtemps mon vieux camarade André Mareuil, et qui répondait au nom fatidique de M. Legrimaudet. Un jour qu'André, revenu de voyage, lui demandait :

— « Hé bien ! monsieur Legrimaudet, comment vous êtes-vous porté durant mon absence ? »

— « Mais, pas mal, » répondit l'autre ; « sauf que j'ai eu une petite éruption, comme tout le monde. »

Et nous apprîmes par le docteur Noiroto, qui soignait le malheureux gratis, que cette petite éruption avait été, tout simplement, — la gale ! Chaque fois que je rencontre, dans un

article ou dans un livre, quelque'une de ces généralisations auxquelles les écrivains actuels se complaisent si volontiers, — prenant leur petite lèpre sentimentale pour une grande maladie humaine, et leur expérience de boulevard ou de brasserie pour de la vivante et large observation, — je me souviens du « comme tout le monde » de feu Legrimaudet. Ne serait-ce pas le cas, encore à présent?

Cet Amour cruel et si mêlé de haine que j'ai éprouvé, que j'éprouve; cette passion si voisine du meurtre dont la formule de Nysten détermine l'origine sauvage, ne serait-ce pas, même aujourd'hui, une maladie rare, ou bien, en racontant mon cœur, raconterai-je le cœur de beaucoup de mes frères? Ah! cette question, tout écrivain peut toujours se la poser, à la fin de chaque livre, et qui lui répondra? C'est le grand doute du métier, cela, et qui devrait à jamais nous démontrer la vanité de la gloire. Qu'un lecteur nous dise, devant une de nos pages : « Je n'ai jamais senti comme cela... » quelles raisons lui donner pour lui prouver qu'il est dans le faux de l'Ame humaine et que nous sommes, nous, dans le vrai de cette même Ame? Le mieux est de rester simplement sincère et de nous attendre à déplaire à ceux qui ne sont pas de notre race. Je n'essaierai donc pas de savoir si, oui ou non, Nysten y a vu juste pour tous les hommes, ni même si, en croyant retrouver des émotions pareilles chez tant de mes contemporains, je suis la victime de ma jaunisse morale. Je ne discuterai pas un point de départ qui ne peut être légitime que pour mes collègues en sensibilité souffrante. Et pour ne pas manquer à la politesse que l'on doit au lecteur ami, je demanderai simplement à ce lecteur de ne pas aller plus avant dans ce livre, s'il n'admet pas comme vrai l'axiome suivant, — toutes excuses faites pour l'à-peu-près inévitable de la forme :

#### AXIOME

*Il existe un certain état mental et physique durant lequel tout s'abolit en nous, dans notre pensée, dans notre cœur et dans nos*

*sens : ambition, devoir, passé, avenir, habitudes, besoins, — à la seule idée d'un certain être. J'appelle cet état l'Amour.*

Et je prie ce même lecteur de considérer les trois propositions suivantes comme démontrées par leur énoncé même :

## I

*Tout amant qui cherche dans l'amour autre chose que l'amour, depuis l'intérêt jusqu'à l'estime, n'est pas un amant.*

## II

*L'amour complet suppose la possession, comme le courage suppose le danger. Un amoureux est à un amant ce qu'est un soldat en temps de paix à un soldat qui fait la guerre. Il ne connaît pas son cœur.*

## III

*On n'est l'amant d'une maîtresse que si elle vous aime ou vous a aimé.*

Ceci fait, nous nous trouverons à l'aise pour entrer aussitôt au plein de notre sujet en traitant le problème suivant, qui s'impose comme une conséquence immédiate de ces trois principes :

## PROBLÈME

*Tout homme peut-il être amant une fois dans sa vie?*

Si l'on raisonne à *priori*, et en s'appuyant sur cette idée que la femme est par excellence l'être absurde, illogique, impossible à diriger comme à prévoir, on doit répondre que oui. Et l'observateur superficiel de triompher. Il énumère les divers cas de bonne fortune survenus à des manchots, des bossus, des boiteux, des borgnes, des crétins — et des mal-propres ! Il y a des proverbes là-dessus : « On trouve toujours chaussure à son pied, » « Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se case, » et des anecdotes : celle du Chinois échoué à l'hôtel des Grands-Hommes, place du Panthéon. Lorsqu'il lui

prenait fantaisie d'une bonne fortune, ce subtil fils du ciel montait en omnibus. Il n'avait même pas besoin de demander une correspondance. Il n'est jamais arrivé au bout de la ligne sans avoir été cueilli par quelque curieuse. Mais, avec un peu de réflexion, il est trop facile de reconnaître que ces cas variés prouvent seulement cette vérité banale :

## IV

*Les hommes ne sont jamais bons juges des qualités par lesquelles un autre homme plaît ou déplaît aux femmes.*

Le succès du manchot, du bossu, du boiteux, du borgne, de l'imbécile, du malpropre et du Chinois démontre que ni la droiture de la taille, ni l'équilibre des bras, des jambes et des yeux, ni le brillant du jugement, ni l'habitude du *tub* quotidien, ni le blanc du visage, ne représentent cette qualité nécessaire qui fait la séduction, — qualité dont j'entendis un jour une vieille dame donner une formule simple, mais frappante. Nous nous trouvions dans un salon où je m'occupais beaucoup d'elle. Je faisais la cour à sa nièce, et, en galanterie, c'est comme au billard, il faut quelquefois viser la blanche pour toucher la rouge.

— « Quel est donc ce monsieur qui entre ? » me demandait-elle en me montrant un visiteur qui venait de passer la porte. Je le lui nommai. Elle le dévisagea avec son lorgnon, que maniaient d'une façon si impertinente ses mains à mi-taines, sèches et maigres, et elle me dit d'un air de satisfaction :

— « Ce doit être un bon amant. »

J'avais quelques années de moins alors, et je me souviens que je regardai la vieille dame avec stupeur et dégoût. J'avais interprété son mot dans un sens tout physique, et cela m'étonna. Car l'homme en question, robuste pourtant et bien planté, avec ses cheveux blonds et son teint un peu pâle, ne donnait pas l'impression d'un de ces fougueux payeurs d'arrérages qui font rêver certaines grosses femmes mariées à des

gringalets. Je compris plus tard que cette phrase de ma tante du côté gauche signifiait autre chose, quand je vis en effet ce personnage, amoureux d'une femme infiniment séduisante, dépenser pour la conquérir des trésors d'énergie et de délicatesse, l'envelopper, l'emprisonner de sa cour, et l'emporter auprès d'elle sur des rivaux qu'il n'égalait ni en beauté, ni en fortune, ni en esprit, ni en audace. C'était un *amant supérieur*. Nous verrons plus tard ce qu'il convient d'entendre par ce mot. Pour en revenir au problème posé, j'ai repassé tous mes souvenirs, remué des milliers de notes prises autrefois, et ma conclusion est que les hommes, par rapport à cette qualité d'amants, se divisent en trois grandes classes : ceux qui ne seront jamais amants, ou les Exclus ; — ceux qui le sont à une certaine époque de leur vie sous l'influence de certaines circonstances, et jamais avant, jamais depuis, ou les Temporaires ; — ceux qui le sont, l'ont été, le seront toujours. Les derniers seuls méritent d'être appelés les Amants.

---

La monographie de l'Exclu mériterait seule un gros volume. Je me contenterai d'indiquer quelques-unes des raisons en vertu desquelles un homme traverse la vie sans arriver à cet incendie partagé du cœur qui s'appelle l'Amour. On peut être exclu pour toujours du nombre des amants :

1° *Par timidité*. — J'entends par là non point ce joli défaut dont les femmes raffolent et qui consiste à se demander, le cœur battant, devant une blanche main qui évente un blanc visage, comme Thomas Diafoirus : « Baiserai-je, papa ? » Non, mais cette timidité presque sauvage qui n'est plus un ridicule, tant la douleur en est aiguë et paralysante. Rousseau paraît avoir été timide de cette timidité-là, comme d'ailleurs la plupart de ses confrères dans le triste péché de solitude qu'il a confessé, — ce Rousseau dont ses ennemis ont prétendu, non sans vraisemblance, qu'il s'était vanté d'avoir mis ses enfants à l'hôpital pour faire croire qu'il était capable d'en avoir. Ce timide



obscur et farouche est souvent un homme qui adore les femmes, que son invincible accablement en leur présence précipite en de dégradantes débauches, et qui devient l'esclave de quelque bas et facile concubinage. La plupart des *ancillaires* (d'*ancilla*, servante), ceux dont la bourgeoise dit avec un envieux mépris qu'ils aiment les poches grasses, sont des exclus par timidité : ainsi le passionné et malheureux Sainte-Beuve, dont on n'a pas assez admiré le mot si profond, si révélateur, comme on lui demandait ce qu'il voudrait être : « Lieutenant de hussards!... » répondit-il.

2° *Par schlémylade*. — C'est un mot d'origine juive, je crois, et qui mériterait droit de cité dans la langue. Les Juifs, esprits éminemment positifs et d'une analyse tout utilitaire, ont observé qu'il existe de par le monde une espèce d'hommes auxquels il suffit de remuer le petit doigt pour qu'ils fassent manquer l'affaire la mieux ajustée, la plus voisine de la réussite. Ils ont appelé ces hommes-là des Schlémyls. Le Schlémyl n'est pas exactement le « pas de chance » ; il peut être né si riche, par exemple, que ses pires maladresses ne lui nuisent en rien. Ce n'est pas non plus le « gaffeur ». Il y a des « gaffeurs » à qui leur « gaffe » sert de moyen de succès. Un exemple fera mieux comprendre la souplesse de ce terme, qui va d'un bout à l'autre des gaucheries et des défaites de la vie. Celui de mes camarades de collège auquel je dois cette révélation sur l'argot sémitique était atteint d'un rhumatisme articulaire, qui gagna le cœur et l'emporta. Son père, après de longues années de patient travail, avait réalisé une assez belle fortune et acheté du coup un hôtel, une terre avec un château et un titre. « Hein! papa, » disait Samuel à ce vieil homme dont il était le fils unique, « si je meurs, quelle Schlémylade!... » Qui n'a connu le Schlémyl en amour? Qui ne l'a été une heure? Qui n'a rencontré, à dix ans de distance, une femme passionnément désirée autrefois, et qui vous dit avec un malicieux sourire : « Ah! tel jour, vous vous rappelez? Si vous aviez osé?... » Il

y a des gens pour qui la schlémylade galante est l'habitude, voilà tout : ceux qui choisissent, pour essayer de faire une déclaration à une femme, un jour où elle agonise de migraine ; — ceux qui tentent de lui ravir un baiser quand le matin même elle est allée chez le dentiste et qu'elle a encore dans sa jolie bouche l'affreux arôme de l'acide phénique ou de la créosote ; — ceux qui, à la campagne et pour se ménager une déclaration, l'entraînent dans des chemins caillouteux et détournés, l'après-midi où elle a aux pieds des bottines neuves qui lui écorchent la peau... Ce sont des mille riens que le schlémyl ne sait pas deviner, sur lesquels il marche comme il marcherait sur un cor, avec un sourire inconscient qui achève de rendre furieuse la femme la mieux disposée. Et le personnage reste bouche bée devant un accueil glacé, là où il avait d'abord rencontré le plus engageant des sourires.

3° *Par donquichottisme*. — Ici le cas est plus compliqué. Il se rencontre de par le monde une légion d'hommes toujours très délicats, souvent très intelligents, qui n'ont qu'une infirmité d'esprit, mais inguérissable, celle de prendre au sérieux les mystifications variées des fausses pudeurs. Jamais ces mousquetaires du Royal-gogo n'admettront qu'une femme qu'ils voient à cinq heures leur offrir du thé avec un profil de madone, de grands yeux candides et des frissons de sensitive lorsque l'on dit un mot léger, ait pu dans la journée monter en fiacre, entrer dans un grand magasin, sortir par une autre porte, prendre un autre fiacre, débarquer dans un appartement meublé et là... — « Mme une telle, un amant ! » dit le donquichottiste, « vous ne l'avez donc pas regardée ? » Comme vous êtes, par exemple, l'ami intime de l'amant de cette dame, qui vous a dit avec sa délicatesse de fat, à propos d'elle : « Ah ! mon cher, il n'y a que les femmes du monde pour... » vous regardez, vous, le donquichottiste avec une certaine curiosité, et vous reconnaissez l'homme que les femmes estiment, par qui elles se font accompagner en voiture, auprès de qui elles pleurent sans donner d'autre raison

qu'un : « C'est nerveux, mon ami, laissez-moi un peu, ça passera, » — avec qui elles sont en correspondance suivie, — qui fait leurs menues commissions, dont elles disent avec sentiment : « En voilà un qui sait ce que c'est qu'une femme... » Mais elles ont, en attendant, un billet dans leur corsage qui leur fixe le prochain rendez-vous avec le don Juan, lequel n'est bien souvent qu'un don Jeannot. Seulement Juan ou Jeannot, celui-là sait que les robes des femmes galantes sont leur seul spiritualisme, vérité que le donquichottiste ignorera jusqu'à soixante-dix ans et qu'il ignore à vingt. Car il en est de tout âge, et le platonisme dans lequel les relèguent les femmes auxquelles ils ont consacré des années de ce culte ne sert qu'à prouver cet étrange mais indiscutable paradoxe, que ces poétiques personnes ne méprisent rien tant au monde que le respect qu'on leur porte.

4° *Par beauté.* — Nous en avons tous connu, de ces trop jolis garçons, astiqués, cirés, lustrés, qui se regardent dans toutes les glaces, se sourient sans cesse en pensée, prennent des attitudes comme ils respirent, sans le vouloir, contemplant inconsciemment leurs ongles, les pointes de leurs bottines, la coupe de leurs pantalons. Nos ancêtres, qui avaient le verbe libre et autant d'observation que de franchise, les appelaient « des miroirs à *donzelles* ». — C'est un mot plus cru qui tinte dans le texte. — Quand vous voyez un de ces jolis garçons-là, vous pouvez parier neuf fois sur dix, à coup sûr, que s'il est « l'amant d'Amanda », comme disait la stupide chanson, jadis si chère au spirituel Paris, — c'est à prix d'or, et qu'il traversera la vie sans jamais être aimé pour lui-même. Si un homme de cette sorte de beauté se marie, soyez certain que sa femme le trompera avec n'importe qui, — fût-ce le Chinois dont j'ai raconté l'histoire. Comment et pourquoi une certaine beauté trop jolie et inexpressive de l'homme fait-elle horreur à la femme ? En joignant le scalpel au microscope, je ne peux arriver à découvrir la fibre d'antipathie qui explique ce phénomène. Peut-être y a-t-il pour elle quel-

que chose de répugnant à rencontrer dans notre sexe le défaut le plus spécial au sien, cette sottise de la poupée en train de tourner à la devanture du coiffeur qui vient de la friser et de la pomponner. On objectera qu'elle aime le fat, mais le fat est fort différent du Narcisse. Il est enivré des succès qu'il a eus ou qu'il aura, au lieu que le Narcisse n'est enivré que de lui-même. Peut-être aussi le Narcisse est-il un triple sot, préoccupé de sa propre figure avec tant d'intensité qu'il néglige d'observer l'effet qu'il produit, ce qui le conduit à tomber de Schlémylade en Schlémylade? Quoi qu'il en soit, le pommadin est le plus exclu d'entre les exclus, et le plus ironiquement de tous, attendu que chacun dirait volontiers de lui ce que Figaro dit de Chérubin : « Si jamais celui-là manque de femmes!... »

5° *Par laideur*. — Ce triste motif a-t-il besoin de commentaires? Voici quelque quarante ans, un écrivain de beaucoup de talent, G\*\*\* F\*\*\*, était l'amant d'une très jolie femme, — une des chaussettes bleues les plus bleues et les plus... chaussettes de l'époque. Un académicien, âgé mais passionné, faisait, prétend-on, la cour à cette dame. F\*\*\* aurait demandé à sa maîtresse d'assister à une des déclarations de l'Immortel en train d'essayer de transformer son fauteuil en canapé. La gueuse, qui n'avait guère de scrupules, cache un soir F\*\*\* et un poète de ses amis derrière les rideaux, — comme au théâtre. L'Immortel arrive. Le flirt commence, — un mélancolique flirt avec promesses d'articles dans les journaux officiels. — Enfin, à bout d'éloquence, le galantin se jette à genoux avec des sanglots : « Mais je suis si laid que j'aurais beau le raconter, on ne me croirait pas... » Sur quoi F\*\*\*, avec sa voix de brigadier de dragons, aurait crié : « Allons-nous-en, ami, ce vieux est trop répugnant... » Et les deux jeunes gens de passer avec des attitudes de commandeurs indignés devant le pauvre don Juan d'Institut, épouvanté de la perfidie féminine. Si l'anecdote était authentique, — il suffit, hélas! d'avoir subi la grande publicité pour savoir ce qu'elles valent, — elle prou-



verait à quel degré la nature, si prodigue pour lui d'autres dons, avait refusé à F\*\*\* le sens psychologique. Le mot du vieillard était admirable. C'était l'homme avouant, sous l'influence de la passion, et cherchant à utiliser la conscience de sa laideur, le supplice secret de toute sa vie. Il y a en effet une laideur qui tue l'amour, et ceux qui en sont atteints s'en savent atteints dès leur première adolescence. C'est la laideur malheureuse et malsaine, maladroite et chétive, pauvre et vieillie avant l'âge. Soyez bossu, mais ayez de jolies dents, on vous aimera peut-être de votre infirmité. Soyez borgne, mais ayez un charmant profil. Soyez boiteux avec un joli regard. Soyez hirsute et sale avec une encolure d'hercule. Soyez un monstre même. Il y a des chercheuses qui vous désireront. Mais si votre glace à barbe vous révèle tous les matins sur votre visage et toute votre personne la *laideur commune*, n'attendez pas l'expérience pour suivre le conseil que la courtisane vénitienne donnait à Jean-Jacques : « *Lascia le donne e studia la mathematica.* »

6° *Par profession.* — J'ai connu dans un hôpital de femmes un médecin qui avait le génie de la statistique. Il s'appliquait, entre autres curiosités, à dresser la liste des déflorateurs. Pas une malheureuse ne lui passait par les mains qu'il ne lui posât cette question : « Quel a été votre premier amant ? » Il était devenu, de radical, réactionnaire outrageux, parce que cette enquête lui avait révélé que les déflorateurs appartiennent tous à la classe ouvrière. La profession qui en fournit le plus est, chose étrange, celle des maçons, environ cinquante pour cent. Puis viennent les domestiques et les autres corps de métier. Il y a de la logique dans ces chiffres. Le maçon, c'est celui qui passe, que l'on ne reverra plus. Le domestique, c'est celui qui est le voisin de la pauvre fille dans ce dortoir de mansardes qui règne en haut des maisons et où les maîtres chrétiens d'autrefois, ceux qui avaient, avec le souci de leur salut, celui du salut de leurs serviteurs, — ô la noble vision du patronat ! — n'auraient jamais laissé dormir une enfant de



vingt ans. Le bourgeois, lui, ignore ce que c'est que la virginité d'une fille du peuple. Un des internes de ce docteur avait essayé autrefois, sur des données malheureusement très incomplètes et un peu pour mystifier son maître, de dresser un bilan des professions par rapport à l'amour. Les résultats qu'il avait obtenus, tout approximatifs qu'ils puissent être, contiennent une certaine philosophie sociale, — et cela vaut que l'on en consigne ici quelques-uns :

	Amants	
	—	
Magistrats (juges, procureurs, notaires, etc.). . . . .	5 sur	100
Médecins . . . . .	10 sur	100
Universitaires. {	Maitres d'étude. . . . .	25 sur 100
	Professeurs. . . . .	5 sur 100
Officiers. {	Jusqu'à capitaine. . . . .	90 sur 100
	Au delà de capitaine. . . . .	5 sur 100
Peintres. . . . .	80 sur	100
Sculpteurs . . . . .	50 sur	100
Musiciens. . . . .	25 sur	100
Architectes . . . . .	50 sur	100
Acteurs {	tragiques . . . . .	20 sur 100
	ténors. . . . .	60 sur 100
	comiques . . . . .	99 sur 100
Commerçants. {	Commis. . . . .	90 sur 100
	Chefs de rayon. . . . .	20 sur 100
	Patrons. . . . .	5 sur 100
Hommes de lettres. {	Journalistes . . . . .	50 sur 100
	Auteurs dramatiques. . . . .	20 sur 100
	Romanciers . . . . .	15 sur 100
	Poètes. . . . .	30 sur 100
	Académiciens. . . . .	1 sur 40
Agents de change. . . . .	2 sur	100
Banquiers. . . . .	2 sur	100
Chefs d'État (rois, présidents, ministres). . . . .	1 sur	10.000
Etc., etc., etc.		

Il y aurait à dresser une liste contraire, qui serait celle des hommes ayant possédé le plus de femmes, et on trouverait que les professions les plus rebelles à l'amour désintéressé sont inversement les plus propices à l'autre amour. Il est probable que les banquiers et les médecins sont, par exemple, ceux qui ont eu le plus d'aventures. Mais la femme du monde qui se donne au richissime Salomon Mosé, parce qu'elle a une forte note à payer, ou la bourgeoise qui se laisse prendre par son docteur parce qu'il est audacieux, discret, habile, et qu'elle a besoin de son aide pour la direction de sa vie conjugale, ne cèdent ni l'une ni l'autre à un sentiment qui, de loin ou de près, ressemble à l'amour. J'ajouterai que la liste dressée plus haut, en l'admettant comme à demi vraie, porterait avec elle son enseignement consolateur. Elle prouve en effet que l'homme est d'autant plus aimé qu'il est moins haut dans la société. Vous, magistrat ou professeur, vous avez voulu l'honorabilité, la sécurité, le droit de censurer, de régenter, juger, condamner, vous l'avez, mais pas l'amour. — Vous, homme d'affaires, vous avez voulu la grosse fortune, la magnifique sécurité des dix millions, et tout le décor que comporte un luxe princier. Vous avez tout cela, mais pas l'amour. — Vous, ambitieux, vous avez voulu le pouvoir, vous l'avez, mais pas l'amour. — Vous, écrivain, vous avez voulu la renommée, le chiffre : quatre-vingtième mille, sur votre dernier roman, les mots : deux centième représentation, sur les affiches, au-dessous du titre de votre pièce. Mais vous vous apercevez que votre maîtresse, en entrant dans votre lit, vient coucher avec votre réputation ou votre influence, tandis que le petit reporter anonyme qui se fait deux cents pauvres francs au *Conservateur* est aimé pour lui-même, ainsi que le peintre, l'officier, le jeune employé de nouveautés, tous gens qui n'ont pas la poche garnie, dont l'avenir est problématique ; mais ils sont jeunes, insoucians, et pour eux l'amour est la grande affaire, comme pour l'académicien unique qui se rencontre toujours parmi les Quarante. — Cherchez celui d'aujourd'hui. — Il y a soixante-dix ans, cet académicien

était tout bonnement le premier écrivain du siècle, ce mystérieux et passionné Chateaubriand, qui désertait l'Abbaye-au-Bois, sa femme, Mme Récamier, les *Mémoires d'outre-tombe* et les commissions, pour aller dans un petit restaurant, près du jardin des Plantes, se faire chanter du Béranger par une personne aimable, qui raconta ces déjeuners plus tard, en ajoutant : « Le reste du jour, le culte de deux vieilles femmes m'était une garantie de sa fidélité! » — Laissons de côté l'acteur comique, le triomphateur de la liste. C'est du magnétisme, un inexplicable pouvoir de sorcellerie, un envoûtement. J'entends encore une jeune Anglaise, blanche comme un lis, dont elle avait la taille, une bouche idéalement triste, des yeux de songe, me dire à la première représentation du *Luthier de Crémone*, après avoir applaudi Coquelin à en déchirer ses gants :

— « Si vous saviez comme je souffre, quand il joue un personnage où on rit de lui... »

7° *Par scrupule*. — Si bizarre que puisse paraître ce phénomène aux yeux d'un enfant du siècle, l'homme qui reste chaste pour obéir à l'Église se rencontre de nos jours, — et très fréquemment en province. C'est d'ordinaire, comme tous les solides croyants, un garçon de nature forte, que le tempérament tourmente, et qui, vers la vingt-cinquième année, est devenu chauve et très rouge. Il est à la fois usé et congestionné par la tentation. On le marie. Et si par hasard sa femme devient malade ou meurt, la congestion revient à la face du pauvre mari, qui demeure pourtant fidèle à cette épouse, qu'elle soit simplement alitée ou morte. Il entre dans la politique et devient un merveilleux agent électoral. Au temps jadis il eût été un héros des Croisades ou des guerres religieuses, un chevalier de Malte comme celui que le Giorione a peint aux *Uffizi*, tournant son chapelet noir entre ses doigts, si mélancolique de foi profonde et de passions vaincues. Nos sensations comprimées nourrissent notre sentiment. La chair, une fois domptée, ajoute à notre âme.

Mais combien savent cette grande loi de vie morale aujourd'hui ?

8° *Par froideur...*

9° *Par mauvais... goût...*

Mais le détail de ces catégories d'exclus serait infini. Si vous voulez examiner maintenant, parmi les individus de votre entourage, ceux qui doivent être rangés dans l'une ou l'autre des neuf classes que nous nous sommes contenté d'indiquer, vous apercevrez cette triste mais indiscutable vérité, que le nombre des civilisés mis en dehors de l'amour tel que je l'ai défini est incalculable. Vous vous expliquerez, par la même occasion, quelques phénomènes sociaux inintelligibles sans cette analyse : par exemple, l'extraordinaire sottise avec laquelle la plupart des hommes jugent les femmes, leur basse jalousie contre tous ceux qu'elles ont l'air de distinguer, l'importance ridicule qu'ils attachent au moindre semblant d'aventure, la férocité de leur mépris, ou plutôt de leur rancune, contre les amoureuses, la joie profonde qu'ils éprouvent à se mêler des intrigues galantes pour les brouiller, la félicité avec laquelle ils voient vieillir une jolie femme et leur allégresse à dire : « Ça y est ; elle a reçu le coup du lapin... ; » la bassesse de leurs plaisirs, qui attesterait seule par sa voracité grossière le peu de souvenirs délicats qu'ils ont au cœur, l'excès d'indignation qu'ils déploient contre l'amant coupable de s'être fait aider par une maîtresse, — ce qui, étant donnée l'opinion commune sur les beaux mariages, constitue une des plus joyeuses hypocrisies de notre honnête société ; — bref, une quantité de menus faits qui découlent tous de cette loi plus générale :

## V

*L'homme qui n'a jamais été ou qui n'est plus aimé vit à l'état de colère permanente contre tous les amants.*

## MÉDITATION III

## LE VRAI ET LE FAUX HOMME A FEMMES

Entre cette tumultueuse armée des Exclus et le groupe étroit des vrais Amants, se range la légion de ceux que j'ai appelés les Temporaires, mais que l'on nommerait avec plus de justesse et de simplicité à la fois : les faux hommes à femmes. Vous en rencontrerez en grand nombre parmi les attachés et les secrétaires d'ambassade, les auditeurs au Conseil d'État, les jeunes gens frais échappés de l'École de droit et qui viennent d'entrer au Cercle. Ils abondent encore, pour descendre de quelques degrés l'échelle des élégances, parmi les employés de nouveautés et les étudiants. Le faux homme à femmes compte d'ordinaire moins de trente-cinq ans, plutôt vingt-huit ou trente. Il est nécessairement joli garçon et très correct dans sa tenue. Tout dans sa personne exhale cette je ne sais quelle demi-grâce indéfinissable qui se traduit par le mot vaguement banal de « gentil ». Les femmes disent aussi de lui qu'il est « distingué ». Plusieurs années durant, ses rapports avec elles ont été de ceux que résumait devant moi un bourgeois qui se croyait délicat. Il professait : « J'ai dit à mon fils : Amuse-toi, mon garçon, c'est de ton âge ; mais ménage ta santé, et mets toujours dans tes plaisirs une pointe de sentiment : *ça te fera des souvenirs!*... » Le faux homme à femmes a donc eu de gentilles maîtresses, — il est à base de gentillesse comme un savon est à base de tel ou tel parfum, et les moindres détails de sa vie en sont imprégnés. — Il les payait gentiment, d'après sa position, et elles lui servaient un gentil semblant d'amour, quitte à le tromper à chaque tournant de porte, pour cette raison profonde que donnait carrément Christine Anroux, la pire amie de Colette, — avant Aline, — lorsque je lui reprochais de trahir Élie



Laurence, le plus délicieux de nos jeunes diplomates, pour des cabotins infâmes et des rouleurs abjects, de ceux que les filles désignent du terme expressif de *paillassons* :

— « Que veux-tu ? » disait Christine, « Élie est très gentil, mais il me faut du vice, à moi, et il n'en a pas pour deux sous !... »

N'importe, malgré cette regrettable absence de vice, — ou peut-être à cause d'elle, — le jeune homme « bien gentil » fait rêver un jour quelque femme du monde romanesque ou bien une bourgeoise sensationniste, — ou bien encore une camarade de rayon, s'il est employé ; une grisette, s'il est étudiant, la dernière grisette. — Il y a toujours cinq ou six filles par an pour jouer ce personnage dans le quartier Latin. — Voilà notre jeune homme de peu de vice promu à la dignité d'amant, sans qu'il s'en doute plus qu'il ne se doutait autrefois du caractère peu amoureux de ses amours. Si cette bonne fortune inattendue a pour théâtre le monde et pour héros le diplomate ou l'auditeur, les étapes en seront réglées comme les mesures d'un quadrille, depuis le premier rendez-vous jusqu'à la rupture. Il y a une autre étiquette pour ces histoires-là dans les régions plus simples de l'étudiant et de l'employé. Là, il est de règle de se faire des scènes, de s'allonger des soufflets, de s'écrire des lettres d'outrage. Puis, toutes ces tempêtes dans un bock — la brasserie sert de cadre habituel à ces amours — se terminent *alla buona*, comme disent les sages Italiens. Ce qu'il y a d'ailleurs de commun entre le diplomate et l'employé, l'étudiant et l'auditeur, c'est que ni les uns ni les autres n'ont rien compris à leur propre aventure. C'est là le trait essentiel du faux homme à femmes. Il est aimé. Pourquoi ? Il ne le sait pas. Il cesse d'être aimé. Pourquoi ? Il ne le sait pas davantage. Il assiste à sa chance. Il ne la gouverne pas. Il en résulte que s'il tombe sur une créature un peu dangereuse, tout lui arrive, comme à un mauvais écuyer auquel on ferait cadeau d'un cheval de sang difficile et sur l'œil. Le faux homme à femmes est député ; il a besoin de considération. Un affreux scandale éclate sur lui qu'il n'a

pas prévu, qu'il se trouve incapable d'empêcher. Il porte un des grands noms de France, avec de belles rentes, une existence bien simple, bien aisée. Il s'arrange pour recevoir de sa maîtresse un coup de couteau ou une potée de vitriol. Un procès a lieu, des brochures sont écrites pour ou contre le droit des femmes à la vengeance. Comme il a de l'honneur et de la délicatesse, le faux homme à femmes ne charge pas son ancienne amie : elle est acquittée, et lui, blessé, compromis, avec une vie bouleversée pour des années, et tout ce désastre parce qu'il n'a ni compris la créature devant laquelle il se trouvait, ni inspiré à cette créature des sentiments profonds, de ces sentiments que, même délaissée, une maîtresse garde au cœur et qui la rendent bonne pour toujours à celui qui sut la remuer ainsi. Vous rappelez-vous l'affaire Fenayrou ? Il y avait là un excellent exemplaire du faux homme à femmes, ce malheureux pharmacien Aubert. Il avait été, durant des mois, l'amant de Mme Fenayrou. Le mari apprend que sa femme l'a trompé. La jalousie agit sur lui à l'état d'image impure. Elle l'exalte. Il revient à cette femme, il s'en empare avec une simplicité brutale de mâle primitif qui la dompte aussitôt. Il lui ordonne de fixer un rendez-vous à l'ancien amant, pour l'assassiner. Aubert accepte, sans défiance aucune, tant il connaissait peu cette maîtresse dont il avait pourtant reçu de l'argent. — Fiez-vous donc aux apparences ! — On l'assomme et on le noie, ligotté dans du plomb, comme vous savez. Il avait si peu gravé son image dans le souvenir de la dame qu'à l'audience elle n'a pas trouvé une larme, pas un mot de regret pour sa victime. Et les exclus de s'écrier en chœur : « Voilà ce que c'est que d'être l'amant d'une femme mariée ! » Sans ajouter : « Quand on n'est pas fait pour être un amant. »

---

Les choses se passent d'ordinaire avec plus de bonhomie. La vie ressemble à un volume de Labiche interfolié avec du Shakespeare. Fort heureusement, il y a cent pages de vaudeville pour une de drame. Et tout finit par des chansons,

comme dans *la Folle Journée*, — ce qui veut dire simplement que le faux homme à femmes se marie le plus souvent vers sa trente-sixième année, quand l'âge des bonnes fortunes commence à passer, persuadé qu'il connaît les femmes, qu'il connaît la vie et que le sort d'un George Dandin n'est pas fait pour lui. Le diplomate est devenu premier secrétaire, l'auditeur, maître des requêtes. Ils épousent dans leur monde une jeune fille élégante et fine, car ils gardent dans leur mémoire un joli frémissement de dessous parfumés, et ils ont déjà trop goûté à la femme de plaisir pour ne pas caresser en imagination le rêve d'un mariage qui unisse le charme de la galanterie aux sécurités de la vertu, un pot-au-feu cantharidé ! L'étudiant, lui, revenu dans sa ville natale, épouse n'importe qui, pour la dot, et l'employé de nouveautés fait de même. C'est alors, dans cette épreuve de mariage, qu'apparaît leur inexpérience foncière. Le souvenir de leur passé ne leur sert qu'à être un peu plus maladroits, un peu plus gauches que s'ils avaient gardé, avec leur fleur d'innocence, ce fonds de naïveté pure qui est une force puisqu'elle suppose une réserve sérieuse de forces ! S'ils ont épousé une niaise, au lieu de la former, ils se laissent déformer par elle, et vous qui avez connu un célibataire pratiquant, fringant, froufroutant, aimé de celle-ci, aimé de celle-là, vous vous retrouvez en face d'un Prudhomme solennel qui vous dit : « Tu verras, quand tu seras marié ! » avec une componction béate. Si c'est une femme de tête et honnête sur qui le Temporaire est tombé, elle le gouverne, et tout est pour le mieux. Mais si la destinée veut qu'il rencontre une personne qui ait dans son être le plus petit grain de bovarysme, avec quel soin jaloux il cultive ce grain et le fait lever ! Comme il se sert des idées fausses acquises dans ses bonnes fortunes d'autrefois pour être avec certitude et célérité... ce que vous savez ! — J'ai suivi de près quelques-uns de ces ménages où le mari, ancien viveur de l'espèce des faux hommes à femmes, se donnait une peine du diable afin de ne pas manquer le Minotaure, et voici les conseils que je crois pouvoir soumettre au lecteur désireux d'étudier sur lui-

même les sensations de Sganarelle, — comme nous le disait, pour excuser son mariage, après des serments sans fin de ne jamais se marier, un jeune romancier de l'école du document : — « Si ma femme me trompe, j'en profiterai pour peindre un mari trompé d'après nature... » C'est beau, la conscience littéraire !

---

### *Recette pour l'être.*

La première condition pour *l'être* est de vous marier avec la ferme volonté de ne pas *l'être*, — parce que vous *en* avez fait. Vous commencerez, à peine fiancé, par bien vous rappeler vos succès de jeune homme et par en tirer quelques enseignements pratiques, que vous appliquerez, dès les premiers jours, à votre jeune femme. Vous vous empresserez de lui apprendre *tout*, — afin qu'elle n'ait plus de curiosités. Vous la mènerez, suivant votre fortune, dans les petits théâtres ou au café chantant, dans les cabinets particuliers de restaurant, au bal de l'Opéra, ou dans les guinguettes de banlieue et aux Folies-Bergère. L'essentiel est que vous vous trouviez avec elle dans des endroits où vous êtes venu, comme garçon, et que vous le lui laissiez entendre très clairement. Vous profiterez de l'occasion et vous lui raconterez quelques-unes de vos amours, arrangées pour la circonstance. Vous aurez soin par exemple d'indiquer que plusieurs de ces mystérieuses maîtresses étaient mariées. Il importe que votre jeune femme perde peu à peu ce préjugé de son éducation bourgeoise que prendre un amant est une chose rare, presque monstrueuse. Vous ne négligerez donc pas, ce qui fera d'ailleurs valoir votre connaissance de la vie, de lui dénoncer les intrigues galantes qui s'agitent autour de vous dans votre société, et qu'elle pourrait ne pas voir. Partant du principe que la mère et les amies d'enfance d'une femme sont ses alliées naturelles contre le mari, vous la séparerez le plus vite possible de son sage milieu de jeune fille. Vous ne négligerez pas de la détacher de l'Église, en vertu de cet axiome qu'un mari doit être

le confesseur de sa femme, et d'ailleurs parce que vous êtes un esprit fort « qui ne donne pas dans ces godants-là ». Vous vous séparerez vous-même de vos amis et de vos camarades de jeunesse, surtout des plus intimes. Ils n'auraient qu'à garder assez d'honneur pour respecter votre passé commun dans celle qui porte votre nom. Vous choisirez vos nouvelles relations parmi des ménages analogues au vôtre, — de tout jeunes mariés que vous connaissez à peine, avec leurs toutes jeunes femmes que vous ne connaissez pas du tout. Vous serez bien sûr ainsi d'activer la métamorphose complète de la jeune fille que vous avez épousée. Vous ne manquerez pas de vous montrer goulument amoureux d'elle pendant les premières années, ni de suivre, une fois obtenus le garçon et la fille réglementaires, les honnêtes préceptes de Malthus, ce qui vous amènera, vers quarante-quatre ou quarante-cinq ans, à un état de fatigue nerveuse très propice à la pleine réussite de votre œuvre. À votre première attaque de gastrite ou de rhumatisme, d'entérite ou d'anémie, vous vous laisserez simplement aller à votre instinct naturel, et à cette préoccupation anxieuse de la santé qui décèle les égoïstes lâches. Si vous n'oubliez pas de choisir cette période pour transformer définitivement votre femme en lui montrant une humeur de dogue, un despotisme inégal et irraisonné, une jalousie insultante ; — si vous avez soin aussi de resserrer les liens qui vous unissent aux jeunes ménages, maintenant un peu mûrs, comme le vôtre, dont j'ai parlé ; — si vous vous hâtez d'envoyer votre fils interne au collège, dès ses huit ans, « pour lui tremper le caractère ; » — enfin si vous ne dédaignez pas quelques petits procédés accessoires, tels que de chicaner votre femme sur ses dépenses de toilette intime, maintenant que vous n'en profitez guère, d'ouvrir ses lettres, de l'interroger amèrement sur l'emploi de sa journée, — vous avez pour vous, comme on dit, quinte et quatorze en main au noble jeu du Ménélas. Et quand vous apprendrez que votre femme vous trompe depuis des années avec le mari de sa meilleure amie, — celle du premier ménage, — ou avec un



des cousins de cette meilleure amie, ou avec un célibataire que vous avez vu trois fois, ou avec un autre que vous n'avez jamais vu, vous pourrez vous rendre cette justice que l'amant de votre femme vous doit son succès, et que vous triomphez dans sa personne, grâce à l'expérience acquise durant vos bonnes fortunes de garçon. Vous seul avez planté, greffé, cultivé, enrubanné le noble et fier appendice, comme eussent dit gaïement nos pères, dont s'orne votre front, et à l'ombre duquel vous pouvez reposer comme le héros du poème :

Il dormait quelquefois à l'ombre de sa lance,  
Mais peu...

Je vous souhaite, moi, de dormir beaucoup à l'ombre de votre ramure, vous l'avez bien gagné après un si dur labeur.

---

Nous voici enfin face à face avec Lui, le vrai, l'unique, ce personnage incarné par la légende dans le type fascinant de don Juan, — l'*Amant*, pour l'appeler de son vrai et simple nom. Il y a deux sortes de traits à marquer dans cette figure : — ceux qui sont les siens aujourd'hui, comme ils l'étaient hier, comme ils le seront demain ; — ceux qui datent, qui le constituent *moderne* et qui mériteront une méditation à part. Parmi les premiers de ces traits, il en est un très particulier, — mais on ne saurait trop y insister pour prouver combien l'amour est une force de la nature, incompréhensible et ingouvernable. — Le véritable homme à femmes est toujours aimé. Il l'est à quinze ans et il s'appelle Chérubin. Il l'est à vingt, à trente, à quarante, et vous pouvez, suivant le cas, lui donner le nom de tous les jeunes premiers de tous les romans et de toutes les pièces. Il l'est sur le bord de la vieillesse, comme le baron Hulot. L'on en peut citer, entre autres exemples historiques, le premier Lauzun et Richelieu, ces deux héros de séduction de l'ancien régime. Ils furent bien réels, ceux-là, bien vivants, ils ne comptent point parmi les fantaisies des écrivains. Ce ne sont que deux types illustres de cette

race Juanesque qui continue de se reproduire indéfiniment. Je me souviens d'avoir rencontré en Italie le prince Nicolas Wérékiew, un grand seigneur russe âgé d'au moins soixante ans qui aurait pu rivaliser avec ces deux célèbres vieillards. Il était blanc comme neige, avec de vagues reflets blonds qui doraient encore sa moustache, et il ne cherchait à dissimuler son âge par aucun artifice de toilette. Il faut ajouter qu'il n'avait pas perdu un pouce de sa taille de garde-noble, qu'il était mince et souple comme un jeune homme, que son rire montrait une rangée de dents très blanches, que ses yeux bleus y voyaient de tout près et de loin, sans aucune lunette, enfin qu'il donnait, même à son âge, l'impression d'un superbe animal humain. Sa première histoire datait de 1843, — elle fit assez de tapage à l'époque, pour qu'il dût partir de Pétersbourg dans les vingt-quatre heures. Il avait été trouvé trop charmant en trop haut lieu. Je l'ai connu en 188., à Pise, où l'avait appelé une mourante, la pauvre lady Florence Wadham, que je vois toujours, avec son idéal visage de poitrine blonde. Elle avait vingt-cinq ans, se savait condamnée, et elle n'avait pas voulu partir sans dire adieu au seul homme qu'elle eût jamais aimé. Il n'y avait pas huit jours que le prince était à Pise, et la marquise Branciforte y débarquait. C'était la maîtresse actuelle, une des plus belles Italiennes que j'aie rencontrées, le profil d'une médaille de Syracuse, avec des yeux noyés, une pâleur ambrée, une chevelure d'un noir mat et la stature d'une déesse. Folle de jalousie, elle venait se convaincre que sa rivale était bien mourante, et le prince n'éprouvait pas le moindre embarras entre ces deux femmes qui n'auraient pas osé se plaindre devant lui, ni l'une ni l'autre, de peur de lui déplaire. Il ne semblait pas soupçonner lui-même l'immoralité de sa propre conduite, ni qu'il était marié, quelque part, en Europe, ni que son fils aîné devait bien avoir trente ans. Mais c'est là un second trait de l'homme d'amour. Il ignore tout scrupule quand il s'agit d'aimer et d'être aimé. S'il est dans une carrière quelconque, il sera toujours prêt à sacrifier ses devoirs et ses intérêts à un ren-

dez-vous avec la reine du moment. Il fera comme ce sous-officier qui, l'année dernière, offrait à un ministre étranger de lui vendre le secret de fabrication d'un nouveau fusil pour donner des bijoux à sa maîtresse. Il lui arrivera, comme à mon camarade André Mareuil, de bouleverser une situation acquise et tout son avenir pour une femme rencontrée il y a cinq minutes. André était chroniqueur dans un journal du boulevard, — ci quinze cents francs par mois pour deux articles par semaine. Il tenait le courrier dramatique dans une autre feuille, — ci, huit cents francs. Il y avait seize mois déjà que durait cette situation, et André, que nous avions vu autrefois si fou, couvert de dettes, saisi, affolé de désordre, nous semblait définitivement classé parmi les bons ouvriers de lettres qui acceptent la copie comme un métier et se font une vie aussi facile que sûre. Le directeur de son premier journal le prie d'aller, pour un article à sensation, causer avec une célèbre Impure qui revenait d'Égypte. Elle pouvait donner quelques détails intéressants sur un personnage politique alors en vedette. André arrive chez la dame<sup>1</sup> <sup>véritablement</sup> à sept heures avec deux confrères, puis tous les trois <sup>se rendent</sup> à une première des Français. Quatre heures <sup>comme ils le font</sup>. Notre ami dit à son fiacre de l'attendre. Une de <sup>ces</sup> <sup>conversations</sup> <sup>qui datent</sup> <sup>de</sup> <sup>longue</sup> <sup>conversation</sup>, — une heure et demie pour la <sup>faire</sup> <sup>une</sup> <sup>méditation</sup> <sup>est</sup> <sup>pour</sup> <sup>s'habiller</sup> <sup>et</sup> <sup>passer</sup> <sup>au</sup> <sup>journal</sup>, puis <sup>il</sup> <sup>est</sup> <sup>un</sup> <sup>très</sup> <sup>par</sup> <sup>lui</sup>. Ses minutes étaient comptées. On l'introduit dans <sup>un</sup> <sup>salon</sup> <sup>encore</sup> <sup>garni</sup> <sup>de</sup> <sup>ses</sup> <sup>housses</sup>, les murs presque nus. La maîtresse de la maison paraît. Ces deux êtres reçoivent à la fois le coup de foudre. André oublie son fiacre, son dîner, son article, la première représentation. Il envoie prendre dans l'hôtel où il occupait un appartement une valise, quelques chemises, un costume, et il part, le soir même, pour une campagne que la dame possédait près de Fontainebleau. Il y resta six mois sans même avertir ses deux journaux, qui le remplacèrent dans la semaine, sans écrire à un seul ami, sans régler sa note à son hôtel, où ses papiers, ses livres et sa garde-robe étaient demeurés en gages, — bref, sans penser à

rien, sinon qu'il n'avait jamais été aimé comme cela. Et voici le plaisant : la veille au soir, nous avions causé ensemble longuement ; il m'avait raconté son projet d'une installation nouvelle et définitive. Il avait un peu d'argent d'avance, du crédit chez un tapissier.

— « Que veux-tu, » me dit-il plus tard quand je lui rappelai ses sages résolutions, « je voulais me mettre dans mes meubles, je me suis mis dans les siens... »

---

Ce mot fut jeté avec une grâce qui en sauvait le cynisme, la grâce-fille des hommes trop aimés. Je n'eus pas le cœur de lui en faire honte. Je sentais si bien qu'il avait accepté de loger chez sa maîtresse, et d'y vivre une demi-année, comme il l'eût installée dans un hôtel en dépensant deux millions pour elle, s'il les avait eus, avec cet oubli de l'argent, avec cette insouciance absolue du tien et du mien qui fait absoudre ces bohémiens galants de tant de fautes. Aussi est-ce un grand malheur pour un de ces amants professionnels de n'être pas né riche. Les femmes ont vite fait de le corrompre. Elles, non plus, quand il s'agit d'amour, ne tiennent aucun compte de l'honneur et de la morale. Elles ne connaissent pas de plus profond, de plus intime plaisir que d'entretenir celui qu'elles aiment, non point, comme on l'a dit, pour avoir quelqu'un à mépriser, mais tout au contraire pour l'adorer davantage. On l'a bien vu, lors de l'affaire Pranzini, aux efforts désespérés que tenta sa vieille maîtresse pour sauver cette « tête charmante », comme disait Racine. Si abominable que fût ce scélérat, malgré son crime et son infamie, il était resté pour elle *l'Amant*. Que dis-je ? pour elle ? Il l'était resté pour d'autres femmes, témoignant ainsi par un exemple aussi saisissant que monstrueux du pouvoir que le mâle d'une certaine sorte exerce sur le féminin, — pouvoir que la pire ignominie dégrade sans le détruire ! Je parlais tout à l'heure du pharmacien Aubert, cette victime. Comparez, pour mieux apprécier la différence entre le faux homme à femmes et le

vrai, sa piteuse figure à la physionomie de l'assassin de la pauvre Marie Regnault. Quelle *maestria* dans ce dernier ! Quelle certitude ! Quel frémissement de curiosité autour de lui ! Quelle fidélité dans le dévouement inspiré ! A l'heure présente, je gagerais que cet ancien courrier de *sleeping-car* est pleuré dans plus d'un lit. On le revoit dans des rêves, on bénit les nuits où il est venu montrer au regard de ses veuves ce corps dont plusieurs journaux — quel respectable privilège que la liberté de la presse ! — ont cru devoir donner la description pour satisfaire leurs lectrices, et qui lui avait valu ce nom prodigieux de « chéri magnifique... » de la part d'une de ses inconnues ! Car il a eu des inconnues, l'affreux égorgeur d'enfants, comme Mérimée, comme Balzac, comme lord Byron... — O ironie de la gloire qui confond dans les mêmes triomphes le pur génie et l'abjecte crapule !

N'exagérons rien et n'outrageons pas les femmes en prétendant que, pour les séduire, il suffit d'être un Alphonse doublé d'un Hercule. Pour ce qui est du dernier point, le contraire serait plus exact. Parmi les hommes à bonnes fortunes que j'ai bien étudiés physiologiquement, tantôt avec envie, tantôt avec dégoût, toujours avec curiosité, huit sur dix étaient plutôt nerveux que musclés, plutôt minces et souples que robustes et athlétiques. Mais ils avaient tous ce fond de tempérament où git la force vitale. Ils mangeaient et digéraient supérieurement. Ils avaient aussi cette indéfinissable faculté d'adaptation du mouvement qui est l'adresse. Presque tous possédaient quelque talent tout physique : bien danser, bien monter à cheval, bien jouer à la paume, bien tirer des armes. En vertu de cette même agilité corporelle, ils étaient admirablement habillés, ou ils en avaient l'air, sans d'ailleurs s'en occuper davantage. L'élégance qui distingue l'Amant professionnel ne réside en effet ni dans la coupe d'un vêtement ni dans le choix d'une étoffe. Elle résulte d'une espèce de grâce animale qui ne s'apprend pas et que les années n'envèlent guère, témoin le plus fameux des Amants de ce siècle, le seul peut-être qui ait cumulé une existence d'homme



d'amour, d'homme de pensée et d'homme d'action : *Lamar-tine*, adorable séducteur qui demeura superbe d'allure jusqu'à la fin, et à travers quelles dégradations ! Vous aurez beau être habillé, chemisé, botté par les meilleurs faiseurs, chapeauté, ganté, cravaté et blanchi à Londres, manicuré, massé, rasé et peigné par les artistes les plus en renom, les femmes diront de vous, si vous n'êtes pas né *Amant*, un simple : « *M. X\*\*\**, oui, il est très soigné. » Et ce sera tout. Voilà qui prouve la profondeur d'un mot naïf qui nous amusa tant, le spirituel poète *François C...* et moi, quand nous l'entendîmes. Nous causions avec un secrétaire de théâtre d'une triste aventure : une comédienne distinguée, soudain ruinée, à quarante ans passés, pour avoir confié toutes ses économies à un jeune coulissier dont elle était folle. Il était parti avec les quatre cent mille francs, laissant là sa maîtresse, qui ne porta même pas plainte en justice. Nous admirions comment le personnage avait pu duper de la sorte une femme de cet âge et de cette expérience :

— « Ah ! » dit le secrétaire avec conviction, « il était doué !... »

---

Parmi ces dons, quelques-uns si dangereux, quelques-uns si séduisants, il en est un sans lequel tous les autres ne serviraient de rien. C'est le tact. Mais le tact de l'homme à femmes est quelque chose de tout particulier, — presque un organe, comme les antennes chez les insectes, — presque un instinct, car l'éducation n'y ajoute guère. Cet homme, par exemple, du premier coup d'œil, juge exactement quel degré de chance il a auprès d'une femme à laquelle il est présenté. Il sait qu'il y a de par le monde et le demi-monde toute une classe à laquelle il doit plaire et toute une classe à laquelle il ne plaira jamais, quoi qu'il fasse. Il dira mentalement, ou tout haut, comme faisait le même *André Mareuil* quand nous nous promenions ensemble dans Paris : « Celle-ci est pour moi, celle-là, non... » Et, en pensant ou parlant ainsi, le véritable

Amant se trompe rarement. Il procède par intuition et par analogie, en vertu de cet axiome :

## VI

*Chaque femme n'aime jamais qu'un seul et même homme.*

Seulement ce type d'homme que cette femme porte dans le coin le plus mystérieux de sa rêverie, où donc en trouver la réalisation vivante et aimante ? Et la femme cherche. Elle croit avoir trouvé et prend un amant. Cet amant ressemble bien à l'homme qu'elle rêve, par quelques côtés, — par d'autres, non. Le jour où la femme constate cette dissemblance, le charme est rompu. Elle cherche ailleurs. Mais son inconstance est une constance, son infidélité une fidélité. Elle croira voir dans son second amant l'homme idéal qu'elle a cru voir dans le premier, — exactement le même. Et cela va du moral au physique, si bien qu'en comparant les photographies des divers « caprices » d'une fille ou d'une grande dame, — j'entends les caprices vrais, on demeure étonné de la fixité de ces âmes soi-disant mobiles. Elles ne sont qu'enthousiastes tour à tour et dégoûtées, mais toujours pour les mêmes raisons. Le véritable homme à femmes, qui sait l'histoire de presque toutes les personnes de son entourage, — ses maîtresses l'ont renseigné, — sait à un nom près quels amants la femme qu'il rencontre a eus avant lui, et, si elle n'en a pas eu, par qui elle se laisse plus volontiers approcher. Cela lui suffit pour savoir de même ce qu'il peut et doit espérer. Il voit cette femme deux fois, trois fois, et il devine avec une exactitude mathématique à quelle phase elle en est de son existence, si elle est heureuse ou malheureuse, occupée ailleurs et contente, lassée ou libre, — toutes observations qui nuancent à l'infini la direction, l'intensité, la forme et la marche de sa cour.

Dans cette cour même, le tact de l'Amant professionnel se manifeste par des nuances encore, mais qui le différencient radicalement du *frôleur*, du *toucheur*, du *plongeur*, toutes variétés de l'homme à prétentions qui n'est jamais aimé. Il ne

se permettra pas volontiers, par exemple, une de ces indiscretions de manières dont les personnages en question sont coutumiers : baiser un bras un peu trop au-dessus du coude, tapoter trop longuement une main qui s'abandonne, prendre un pied qui s'avance sur un tabouret dans son soulier brodé et son bas de soie à jour, guigner d'un œil allumé une poitrine charmante et pencher la tête pour en mieux saisir les contours. Qui de nous n'a vu de soi-disant hommes à succès se livrer à ces vagues et puériles délices, témoignant ainsi qu'ils n'avaient jamais eu une vraie maîtresse, par leur ignorance de ces deux axiomes élémentaires en amour :

## VII

*Toute caresse sans conséquence risque de diminuer votre pouvoir sur une femme.*

## VIII

*Une femme passionnément éprise peut seule pardonner une familiarité physique devant témoins. Encore en est-elle toujours un peu blessée.*

Si vous aimez et si vous tenez les yeux ouverts malgré cet amour, ne le redoutez pas, le familier, mais bien plutôt ce personnage parfaitement élevé, qui s'approche de votre maîtresse avec un visible respect, et de vous avec des formes irréprochables. Observez son œil discret et fin, entre ses paupières un peu bridées. Remarquez comme votre maîtresse, qui plaisante si aisément, si gaiement, avec l'un et avec l'autre, prend une nuance de sérieux rien que pour offrir à celui-là une tasse de thé. Parlez de lui avec elle et voyez comme elle s'attache aussitôt à endormir votre jalousie, elle qui d'ordinaire s'amuse à l'éveiller. « Ce qu'il y a de charmant avec M. N... » vous dira-t-elle, « c'est qu'on voit si bien qu'il sait que je suis à vous... » Je l'ai entendu, ce mot, voici des années, et j'y ai cru ! Deux ou trois phrases comme celle-là et la présence de plus en plus fréquente de M. N... chez votre

amie, sans qu'il semble faire aucun progrès dans son intimité, — vous pourrez être convaincu que votre bonheur, ou ce que vous appelez de ce nom, court un très grand risque, et convaincu aussi que vous êtes en présence du véritable homme à femmes. C'est son procédé. Avec lui, un *minimum* de drame, de scandale et d'étalage. Il n'opère qu'à coup sûr et dans le tête-à-tête. Sur quoi, si vous appartenez à la catégorie des « combinaisons financières », ou « mondaines », ou « littéraires », — il en est de tous ordres, — c'est-à-dire si vous n'êtes pas aimé pour vous-même, soyez raisonnable, on vous gardera. Votre rival a trop de tact pour demander qu'on vous sacrifie. Mais n'essayez pas de lutter contre lui. Si vous appartenez au groupe des faux hommes à femmes, ne luttez pas non plus. Passez la main avec grâce. C'est la seule manière de garder l'amitié d'une ancienne maîtresse, quand elle vaut la peine qu'on reste son ami. Si vous êtes vous-même un amant de la véritable espèce, passez la main encore. Vous devez savoir qu'aucun homme d'amour ne s'occupe d'une femme sans y avoir été encouragé. Concluez-en que votre maîtresse aguiche votre rival. Par conséquent il faut déménager, sous peine d'essuyer tous les plâtres de la petite maison où vous aviez niché votre cœur et qui est en train de s'écrouler. Malheureusement, ce passage de main est quelquefois difficile. L'amour-propre de l'homme s'y oppose, et, qui pis est, celui de la femme. Elle veut bien vous trahir et vous mettre à la porte. Elle ne veut pas que vous prévoyiez sa trahison et que vous la preniez de vous-même, cette porte ? Et puis il arrive que l'on aime encore au moment où l'on n'est plus aimé. Tâchez cependant de partir, même amoureux, en vous souvenant de ce principe :

## IX

*Un bonheur qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la petite vérole. Il reste grêlé.*

Les amants supérieurs préféreront toujours le chagrin

immédiat de l'abandon à cette avilissante et indéfinie douleur du soupçon. Mais toutes les supériorités sont rares, et la supériorité sentimentale plus que toutes les autres.

## MÉDITATION IV

### DE L'AMANT MODERNE

— « Tu ne peux pas comprendre ça, papa, tu n'es pas assez *fin de siècle* (1). »

Cette phrase dédaigneuse se prononçait dans une salle à manger d'un délicieux appartement de la rue François-1<sup>er</sup>, toute garnie de tapisseries à personnages représentant des scènes d'auberges, d'après Téniers. La mère du jeune homme qui parlait ainsi était absente. Nous achevions de déjeuner, le père, le fils et moi : le père, grand et fort, un vrai type d'homme du second Empire, fils d'un paysan, un *self made man*, comme disent les Anglais, avec de gros os, de larges mains, une immédiate hérédité de rudes travailleurs dans ses larges épaules et son teint rouge ; le fils, long et maigriot, ayant déjà dans son torse étriqué, dans sa pâleur, dans ses muscles appauvris, cette espèce d'épuisement sans aristocratie qui se produit dès la troisième génération dans notre bourgeoisie issue de la glèbe. — Cela n'empêche pas nos politiciens, qui se soucient du problème de la race comme de leur premier programme, de s'extasier sur la société contemporaine et de considérer comme un progrès l'universelle accession du peuple à cet épuisement. Ils n'ont jamais compris qu'en mettant quelques obstacles au passage des classes les unes dans les autres, on ne fait arriver que les familles

(1) On se permet de faire remarquer qu'à l'époque où *la Vie parisienne* publiait cette *Méditation* (septembre 1888) et à plus forte raison quand feu Claude Larcher l'écrivait, ce mot n'était pas devenu une plaisanterie courante et aussitôt banalisé. — P. B.



vraiment dignes de dominer. C'est rendre service aux autres que de les maintenir dans la modestie et leurs habitudes. — Quand cette belle phrase fut tombée de cette jeune bouche, le père et moi, nous nous regardâmes, et nous devînmes tristes au lieu de sourire; lui, parce que ce gommeux, dévirilisé déjà, était son fils; et moi, parce que j'avais encore, en ces temps-là, l'observation amère, un des ridicules pédantismes de l'époque, dont je ne suis pas assez guéri. Nos aïeux y voyaient aussi avant que nous dans la sottise et l'infamie humaines. Seulement, ils savaient raconter gaiement leur misanthropie. Et elle était si gaie, je le comprends aujourd'hui, la mine de cet évidé à monocle, jetant par-dessus bord sa vieille baderne d'honnête homme de père, — lequel avait plus de jeunesse dans son petit doigt que l'autre dans toute sa personne! Puis la formule était excellente et digne de faire fortune. Elle marquait bien qu'il y a en France une nouvelle poussée depuis la guerre, de nouveaux venus et qui s'installent dans la décadence nationale avec sérénité, presque avec verve. Et moi, sur le point de rechercher quelques-uns des traits qui, dans la grande espèce des amants, distinguent l'amant actuel, à la date du jour et de l'heure, je me souviens de l'aimable évidé, et je l'entends qui ricane : « Non, ce n'est pas encore assez fin de siècle... » Ce n'est pas faute, enfant dégénéré, d'avoir regardé à la loupe le progrès que le cancer parisien a fait dans ton cœur. Hélas ! Je devrais ajouter, dans nos cœurs.

---

Ce sont toujours les mêmes qui sont Amants, disais-je ou à peu près dans la *Méditation III*, pour faire pendant au mot célèbre : « A la guerre, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. » Or, ce qui constitue l'Amant, par-dessous l'enguirlandage des théories romanesques ou cyniques, — c'est le Sexe. Pour bien définir la nuance des sentiments que les hommes dont l'amour est l'unique affaire éprouvent auprès d'une femme, c'est leur histoire sexuelle qu'il faudrait établir. Un laboureur, nourri de lard, de fromage et de pommes de

terre, qui peine tout le jour, qui n'ouvre jamais un livre, quand il est assailli par la puberté, comme une bête, vers ses dix-huit ans, peut-il être comparé à ce que nous étions, vous ou moi, à cet âge où notre innocence valait à peu près celle d'un capitaine de hussards ? J'ai parlé du lard, du fromage et des pommes de terre, car ce n'est pas seulement le plus ou moins de pratiques amoureuses qui modifie l'instinct sexuel, c'est la nourriture et c'est la boisson, c'est les occupations et c'est l'air respiré. L'ouvrier qui travaille le caoutchouc perd sa virilité par la seule influence du sulfure de carbone, et celui qui fabrique des allumettes, par celle du phosphore. Voilà deux cas extrêmes d'un fait constant. L'hérédité apparaît aussi comme un puissant modificateur de cet instinct. Entre la fille d'un père chaste et celle d'un père qui a vécu, entre le fils d'une honnête femme et le fils d'une femme galante, il y a la même différence qu'entre les enfants d'un goutteux et ceux d'un phtisique... Imaginons maintenant le jeune homme d'aujourd'hui, que la nature destine à jouer le rôle d'Amant, et suivons les étapes de sa sensualité, en tenant compte de ces quelques réflexions qui ne sont qu'un commentaire du vieil adage : « *Totus homo semen est...* » lequel correspond à cet autre : « *Tota mulier in utero...* » Je laisse au lecteur le soin de traduire ces deux petites formules à mes lectrices, s'il en est qui aient pu supporter l'atmosphère de laboratoire répandue à dessein sur ces *Méditations*, pour en écarter le public à qui elles pourraient nuire.

Le futur Amant vient d'entrer dans sa dixième année. Des deux animaux qui vivent en nous, celui qui se nourrit, celui qui se reproduit, le premier seul fonctionne en plein travail. Le second sommeille. C'est le moment où d'ordinaire les parents mettent le petit garçon interne au lycée. Si le père est occupé, il a trop de soucis en tête pour suivre l'éducation du fils. S'il n'est pas occupé, il a trop de soucis encore, entre le cercle et le théâtre, les visites et ses maîtresses. Et puis, où prendrait-il les éléments d'une éducation qu'il n'a pas reçue lui-même ? Quant à la mère, elle doit tenir sa maison, ou pour

peu qu'elle soit riche, elle est, elle aussi, huit fois sur dix, très « fin de siècle » ; et du jour où l'enfant cesse d'être un joli objet qui marche, une poupée à parer, pomponner, friser, déshabiller, rhabiller, à quoi lui servirait-il, d'autant plus qu'il n'est pas toujours commode à faire taire ? L'autre jour, un monsieur aux yeux de qui elle se pose en madone arrive à la maison, s'assied sur une chaise, et, la trouvant peu solide, change de siège : « C'est Seldron qui l'a cassée, » s'écrie l'enfant. « Pourquoi ne vient-il plus, dis, maman?... » Ledit Seldron est un grand et gros homme de quarante ans, taillé en portefaix, qui a été l'amant de la dame pendant plusieurs années, et dont le postulant actuel a la naïveté d'être jaloux, — dans le passé. C'est des paroles à la suite desquelles une Parisienne de 1885, 6, 7 ou 8 sent en elle pour son fils les entrailles de Médée. Et voilà pourquoi l'ex-enfant-biblot, comme un humoriste appelle les garçonnets riches dont la vitrine est un coussin de coupé ou un fauteuil de salon, se trouve soudain transformé en un potache qui, à dix ans, se lave à peine et mange ses ongles, à onze, fume dans les cabinets des cigarettes de copeaux, chante à douze des chansons de corps de garde, et, vers treize ou quatorze, entreprend sur lui-même et sur ses camarades quelques études pratiques de physiologie comparée.

Je ne voudrais pas les exagérer, ces vices du potache, ni leur donner une importance plus grande que les intéressés eux-mêmes. Tous les pères les connaissent, sinon toutes les mères, et comme ils continuent d'envoyer leurs fils dans les internats de l'Université, — réservons toujours les maisons ecclésiastiques, où la confession corrige tout, — ils ont accepté cela, comme la coqueluche, la rougeole et le vaccin. D'ailleurs, j'ai vu comment furent accueillis par la critique ceux de mes confrères qui, dans leurs livres, ont paru s'intéresser avec passion à ce problème évidemment grotesque : — la pudeur des enfants. Soit, le potache perdra toute pudeur. Dès seize ans, il soignera quelque maladie honteuse, de celles qui fournissent l'occasion à un concours de réclames en

plusieurs langues, sur certaines murailles, ce qui donne, entre parenthèses, une étonnante idée du cosmopolitisme galant des Parisiennes, et il en sera fier comme d'une belle action. Cela l'initiera de meilleure heure à la vie. Il verra s'établir autour de lui des liaisons entre grands et petits, les unes légères, d'autres sérieuses, avec cadeaux et demi-entretien; d'autres avec accompagnement de vers et de prose. Cela ne le préparera-t-il pas aux liaisons d'un autre ordre qu'il trouvera dans le monde? Il chantera des chansons obscènes. Tant mieux, il est mûr pour la caserne et le service obligatoire, cette initiation que le patriotisme parlementaire impose à toute la jeunesse, les futurs prêtres y compris; et nos législateurs ont oublié de se demander ce que représente de destruction sociale la promiscuité militaire sans foi religieuse ni morale d'aucune sorte. Il s'agit d'abord de n'avoir pas une armée de prétoriens, n'est-ce pas? Le collégien se livrera sur lui-même à de vilaines pratiques. Ce sont de petites malpropres qui passent, et puis, êtes-vous sûr que ce soit même vrai? La surveillance du collège est excellente, les maîtres d'étude choisis avec soin; le proviseur est officier de la Légion d'honneur. On a fait beaucoup depuis quelques années pour assainir les internats...

Comme c'est beau, l'optimisme; et quelle force! Elle m'a toujours manqué, et je le déplore. Ainsi, quand je vois passer un troupeau de collégiens en tunique, au lieu de me féliciter sur la savante organisation de la société qui assure ainsi à ces tendres élèves un enseignement d'État, j'ai la malheureuse idée de voir leur père en train de s'amuser avec une catin, leur mère en train de rouler en fiacre avec un amant, le pion qui les conduit en train de penser à une drôlesse. Eux-mêmes, je les regarde, ils n'ont pas le teint très frais ni les yeux très nets, malgré l'introduction des *sports* d'outre-Manche dans les lycées, et au lieu d'attribuer la pâleur de certains visages, la grêle structure de certains corps, à des excès de travail, au *surmenage*, je me souviens d'une conversation que j'eus autrefois avec le docteur Ch..., mort aujour-

d'hui. Un affreux scandale venait d'éclater dans la presse, au sujet d'un grave magistrat, marié, père de famille, et qui, vers cinquante-cinq ans, s'était déshonoré par une de ces fantaisies contre nature dont parlent les livres médico-légaux. « Voilà ce que c'est que d'avoir été un polisson au collège... » me dit le docteur, ancien camarade d'enfance du personnage, et il insista, m'expliquant que les mauvaises habitudes de l'adolescence reparaissent parfois sous forme de vices abominables chez l'homme qui vieillit. Il affirmait que l'ébranlement nerveux qui en résulte n'est, en tout cas, jamais inoffensif, et tend à produire la *cérébration*; — il appelait ainsi cette espèce de décomposition du cerveau et des sens qui, poussée très loin, aboutit à des troubles étranges. L'homme ne peut plus ressentir la volupté que dans des conditions imaginatives d'un certain ordre, comme ce vieillard, très « fin de siècle », qui exigeait de ses maîtresses qu'elles fissent les mortes sur un lit, immobiles, livides de cêruse et de poudre de riz, la bouche ouverte, les yeux clos, tandis que lui-même, costumé en officier des pompes funèbres, venait constater le décès! Enfin ce docteur pessimiste considérait les internats comme le poison de notre classe moyenne française. Il me conjurait d'écrire contre eux un livre fondé sur cette thèse que presque toutes les névroses ont leur principe dans les désordres érotiques, et presque tous ces désordres leur principe dans une mauvaise hygiène morale à l'époque de la puberté. Ce vieux docteur, par exemple, n'était pas du tout « fin de siècle ». Il me citait, avec une naïve admiration, cette phrase des *Idées de Madame Aubray* : « Il faut reconstituer l'Amour en France, ou nous sommes perdus. » Il croyait à la mission de la littérature, à notre devoir à nous, écrivains, de dire, plaisamment ou sérieusement, ce que nous pensons des maladies de l'époque, brutalement même, s'il faut crier pour être entendu; — un tas de sornettes qui ne mènent ni à l'Académie du pont des Arts, ni à celle des Goncourt, ni à la députation, ni à l'enthousiasme des jeunes, ni au culte des cénacles épris de l'art



pour l'art, ni à l'estime des républicains ou des réactionnaires, des hommes du monde ou de la bohème, ni à rien enfin qu'à faire réfléchir les *gens de bonne foi*. Il y a une amusante chanson du poète et philosophe Raoul Ponchon pour laquelle ce titre conviendrait à merveille :

Quand nous partîmes de Melun  
Nous étions un,  
En arrivant à Carcassonne  
N'y avait plus personne...

---

Il y a une grâce d'état pour les futurs amants, — et ils traversent le lupanar scolaire sans trop s'y souiller, — parce qu'ils rêvent de femmes aussitôt que l'instinct sexuel s'éveille en eux. Mettons donc que l'énervement de l'internat n'exerce sur eux qu'un faible ravage, et suivons-les, ces beaux jeunes gens, qui feront plus tard pleurer tant de beaux yeux, dans leur première rencontre avec la Vénus naturelle. Avouons-le tout de suite. Si la statistique des déflorateurs offre quelques difficultés à l'observation consciencieuse, celle des défloratrices est plus simple à dresser, et c'est dans les couvents de plaisir, sous l'œil protecteur de la police, que se fait la cueillette de presque toutes ces jeunes virginités, si l'on peut donner ce nom à des innocences déjà fort entamées ; — des marguerites auxquelles il ne reste plus qu'un pétale ! Je revois en ce moment la cour des moyens, dans le lycée de province où j'ai été élevé, et le coin près de la vieille porte condamnée, où nous nous complaisions par les heures de soleil. Les vendredis matin, — nous sortions le jeudi, — il y avait toujours dans ce coin un de nos camarades que nous regardions comme les Alpes, — celui *qui y était allé* !... Où ? Là-bas dans le faubourg. Nous nous montrions la ruelle quand nous défiliions en promenade. Plus tard, je suis venu achever mes études dans un lycée de Paris, et les confidences des Richelieus à venir sur leurs premières armes étaient exactement les mêmes. Ce qui différait, c'étaient les secondes. Tandis que

les pauvres provinciaux continuaient de pèleriner vers l'unique endroit de leur ville où ils pussent trouver de la belle femme pas trop cher, les Parisiens, eux, commençaient à courir l'aventure. Durant l'année de ma rhétorique, j'avais trois amis en compagnie desquels je me promenais indéfiniment dans un préau planté d'arbres si maigres ! Un d'eux entretenait une passion dans le quartier, une fille de brasserie qui répondait au nom gracieux de Maria la Soulotte ! Par littérature et byronisme, notre ami l'appelait la Souliote. Elle était maigre et pâle comme lui, et venait parfois le voir au parloir, costumée en homme ! — Le second était l'amant d'une veuve équivoque, rencontrée à une des matinées organisées par feu M. Ballande pour l'instruction dramatique des collégiens !... — Le troisième, le plus fortuné, suivait une intrigue poussée aussi avant qu'il est possible avec la fille d'une des amies de sa mère. Et son honorable travail consistait à me ménager à moi-même une aventure parallèle avec une des cousines de cette jeune fille. Ce plan échoua, parce que nous découvrîmes que ladite cousine feuilletait déjà son roman sous la forme d'une amie trop intime. Tel était le vertueux objet de nos causeries tandis que, bras dessus bras dessous, et mordant à même un pain doublé d'un peu de chocolat, nous tournions sous les yeux des pions et des inspecteurs chargés de nous surveiller. Je viens de lire dans un grave journal, qu'« aujourd'hui, dans les internats, l'hygiène morale n'est pas aussi imparfaite ni aussi menacée qu'on le dit... » Ils sont souvent gais, les journaux graves.

Pour rétablir l'équilibre, soyons graves cinq minutes dans cette œuvre de gaieté voulue, j'en conviens, où j'essaie de rire, comme dit l'autre, afin de ne pas pleurer. Rien que de penser à tant de misère humaine fait si mal. Mais pourquoi la taire ? L'hypocrisie de certaines décences est une lâcheté. Marquons plutôt les conséquences de l'hygiène sentimentale et sensuelle que nous venons de décrire sur le futur papillon d'amour qui n'en est encore qu'à la chenille. Il les oubliera,

croyez-vous, ces premières expériences? Lui, peut-être, mais non pas ses sens. Il y a une mémoire du sexe bien connue de tous les libertins, et si indélébile que le souvenir de nos débauches nous suit dans nos plus idéales amours. C'est même une des terribles formes de cette mystérieuse justice qui veut que tout se paie tôt ou tard, comme dans les banques bien tenues, à un centime près. — Comment nier Dieu quand on a constaté cette loi qui ne comporte pas d'exceptions? — Les conséquences? C'est d'abord une atteinte portée au bon équilibre du système nerveux, dans l'âge de la formation complète, atteinte d'autant plus profonde que le régime sédentaire, la respiration comprimée, le travail forcé y surajoutent leur influence, sans parler de la nourriture médiocre et des lassitudes de l'estomac. De mon temps, la punition ordinaire, celle qui nous était distribuée pour un mot dit en étude, un retard, un geste maladroit, était la retenue durant la récréation après le repas de midi. Le jeune homme sortira donc du collège avec des nerfs ébranlés, et cet énervement sera pour toute sa vie ce qu'est la première préparation de couleur pour un tableau. Il donnera le ton à toutes ses sensations, et à la fin, c'est lui qui reparaitra, dominant tout. Le jeune homme emportera encore, de cette adolescence singulière, une flétrissure inévitable de l'idée de la femme, une perception très précise qu'elle est très souvent une bête de proie, et plus souvent encore une bête tout court. Il oscille en effet de la fille qui l'exploite basement à celle qui le corrompt par gaminerie de vice, sans parler de la femme plus âgée qui fait de ce jeune corps un docile et souple instrument de luxure. Le jeune homme grandit, malgré ces causes diverses d'épuisement, et il ne cesse pas d'être en effet un jeune homme avec les puissances d'enthousiasme et d'illusion, de désir et de naïveté propres à son âge. Mais il en est de l'âme comme du corps. Ayez à dix-huit ans une maladie infectieuse, de celles qui firent la gloire et la fortune du vieux Ricord. Ses successeurs vous *blanchiront*, — comme ils disent. Vous n'en aurez pas moins le virus dans le sang, malgré vos apparences

conservées d'adolescent à peine épanoui. Il y a des virus aussi pour le cœur, et contre lesquels on cherche en vain cette liqueur et ces pilules que célébrait une autre chanson composée par un étudiant sans préjugés. Elle donnera, celle-là, une idée de ce que le jeune homme trouve d'aliment de vie morale dans l'atmosphère de sa vingtième année. Nous l'entendîmes, Mareuil et moi, débitée par cet étudiant à une table d'hôte de la rue Monsieur-le-Prince. Il s'agissait d'un carabin et de sa maîtresse. Et le carabin roucoulait :

Nous buvons dans le même verre  
La liqueur de Van Swieten,  
Et nous nous partageons en frères  
Les pilules de Dupuytren...

Et la table de reprendre en chœur :

Les pilules de Dupuytren !

Résumons cette longue et médicale analyse par un aphorisme très simple :

## X

*Le cœur d'un homme a toujours l'âge de son sexe.*

---

Admettons que le cœur de l'amant moderne a d'ordinaire trente ans au sortir des secousses de la Vénus scolaire. Quel âge a-t-il, ce cœur, dix ans plus tard ? C'est la question que je vous pose, à vous tous qui constituez, à Paris, la légion des hommes vraiment aimés, — à vous, clubman délicieux qui avez déshabillé les duchesses, inspiré des caprices aux plus élégantes des impures et goûté le charme du raffinement le plus exquis dans le plus nouveau décor de la grâce féminine ; — à vous, artiste déjà célèbre, qui avez profité du libre asile de l'atelier pour comparer les baisers de vos plus jolis modèles à ceux des grandes et des petites dames qui venaient chez vous faire faire leur buste ou leur portrait ; — à vous, écrivain

connu, qui avez passé vos années d'apprentissage à mettre en sonnets ou en nouvelles des filles de brasserie et des bourgeoises, des actrices et des soi-disant mondaines; — à vous, avocat, plus tendre que retors, et qui avez manié plus de billets doux que de dossiers; — mais les divers corps de métiers qui composent la classe moyenne figureraient pour une part ou pour une autre dans le dénombrement de ladite légion. Et je la sais d'avance, la réponse du légionnaire. Les campagnes de la galanterie comptent double, celles de la passion quadruple. L'homme a trente ans d'âge, mais son cœur, lui, touche à la cinquantaine. La fameuse *cérébration* prédite par le docteur, et qui avait pour point de départ l'énervement de l'adolescence, est installée chez cet homme fait. Il peut avoir et il a un estomac excellent, des muscles agiles, tous ses cheveux, toutes ses dents; c'est l'expérience qui date, et c'est les impressions reçues. Celui-ci a fait le tour de tant de femmes, tant de plaisirs l'ont travaillé, qu'il lui faut, pour que son système nerveux soit vraiment excité, le piquant des sensations, les sentiments complexes, les drames intimes, tout un ragout de romanesque scélératesse qui morde sur son imagination. Cet autre est très fier que son cerveau ait acquis une maîtrise complète de ses sens, si bien qu'il peut enivrer sa maîtresse longuement sans perdre lui-même la tête. Mais ce pouvoir, qui fait de l'homme un virtuose de volupté, capable de mieux s'emparer de l'âme et du corps d'une femme, a son cruel revers : celui qui le possède a besoin pour arriver au plaisir complet, même s'il est amoureux, de quelque chose d'à côté qui est, suivant le cas, une corruption effrénée ou une innocence entière, — une *idée* enfin. Il faut que cette idée fouette les sens, à demi blasés dans ce qu'ils éprouvent, quoiqu'ils soient demeurés intacts dans leur puissance de faire éprouver, — anomalie singulière et qui crée cette variété d'amants presque contre nature : des amoureux avec libertinage.

Mais l'amant moderne n'est pas seulement un cérébral, il est aussi, en vertu de son expérience acquise, une espèce



d'analyseur inconscient; autant dire qu'il présente cette seconde anomalie d'être un passionné sans illusion. Aimer, pour lui, c'est involontairement épier dans le geste par lequel on l'accueille, dans le regard qu'on lui jette, dans le baiser qu'on lui donne, la fourberie possible, probable, certaine. Il a trop vu le fonds et le tréfonds de la femme pour ne pas savoir de quelle étonnante nouveauté dans le mensonge cette créature dangereuse et féline est toujours capable. Chez l'homme naturel, et qui sent comme il agit, dans la franchise de l'instinct premier, la défiance tue l'amour, et l'amour crée la confiance. C'est le vieux mythe du petit dieu antique avec un bandeau sur les yeux, et c'est la comédie fameuse : *les Jocrisses de l'amour*. L'amant moderne pourrait presque fournir matière à une autre comédie qui s'appellerait *les Jocrisses du soupçon*; car il aime avec une partie de son être, et il se défie avec une autre, ce qui l'amène souvent à des états de malheur aussi compliqués que lui-même. Je me rappellerai toute ma vie un diner chez Voisin, en tête à tête avec ce Raymond Casal dont j'ai déjà parlé. Après une histoire assez mystérieuse avec une certaine Mme de T\*\*\*, — et qui dut lui faire du mal, car il changea de caractère en un an, — il s'était lancé à cœur perdu dans une liaison avec la terrible comtesse V\*\*\*, et il en était, de cette liaison, à une période affreuse. Il se savait trompé pour un parfait drôle, et il savait que nous le savions, nous tous, depuis ses camarades de la rue Royale jusqu'à moi, une simple connaissance du monde. Nous nous étions rencontrés l'un et l'autre, autour d'une table à thé, à cinq heures, chez la comtesse. Nous étions sortis ensemble. Il m'avait demandé : « Où dinez-vous ce soir?... » d'un ton que je connais trop bien, celui d'un homme qui a peur de s'asseoir seul à table, l'horrible peur de l'épileptique pensant à l'accès prochain. Bref, nous nous étions retrouvés au cabaret. Je n'avais pas manqué de lui parler de Colette, et il en était venu à me parler de la comtesse, sans la nommer, et en déguisant, dans la conversation, la couleur de ses cheveux. Il me l'avait dépeinte blonde, au lieu qu'elle est

brune, — comme les blés noirs. Il prenait aussi, vis-à-vis de sa délicatesse à lui-même, le soin de mettre au passé toute une histoire que sa voix amère, ses yeux aigus, la fièvre de ses mains, attestaient actuelle et présente. « Et elle m'a trompé, » disait-il, « et pour qui!... Mais est-ce que je ne devais pas le prévoir?... J'ai une théorie, voyez-vous, c'est qu'une femme mariée qui prend un amant ne cherche pas dans cet amant un second mari... Elle veut quelqu'un qui lui donne ce que son mari ne lui donne pas, non plus la popote du cœur et des sens, mais de la cuisine de restaurant, du relevé, de l'épicé, du poivré en diable. Et ce que je lui en avais servi de cette cuisine-là! Si vous aviez vu ce qu'elle était à son début avec moi?... Mais voilà, il y a un chercheur dans tout savant, et j'en avais fait une savante. Pouvait-elle ne pas me trahir?... Hé bien! le cœur est si bête que je m'en suis étonné quand je l'ai su. Et je me suis donné ma parole de la quitter, et puis j'y suis retourné. J'avais une espèce d'atroce plaisir à penser aux caresses de l'autre en la possédant, et surtout à la regarder me mentir... Vous voyez que nous nous ressemblons tous... »

Je l'écoutais me raconter presque mon histoire, avec la curiosité particulière qu'éveillent les analogies d'âme. Elles sont si rares! Il m'apparaissait comme le type, en effet, de l'Amant de nos jours : — quarante-deux ans, entraîné à tous les sports, bon escrimeur et meilleur paumier, cavalier hors ligne, un joli nom très parisien, celui d'un des plus fidèles sénateurs de l'Empire, de la fortune, célibataire, des yeux, des dents et une voix charmante. De l'esprit, avec cela, de cet esprit qui va du mot profond à l'à-peu-près, il venait de me dire cinq minutes avant, à propos de Mme Moraines et du baron qui la payait : « Tout était pour le vieux dans le meilleur des demi-mondes... » Et en a-t-il eu, des maîtresses! En a-t-il charmé et quitté, et peut-être aimé!... Mais ce viveur comblé est au fond un déséquilibré, un malade, — et, à lui aussi, comme à tous ses confrères en amour, on pourrait appliquer le mot qu'un des grands philosophes de ce temps

disait sur un romancier de génie, fanfaron de débauche, qui devait finir tragiquement : « C'est un taureau triste. » — « Cela vaut toujours mieux que d'être un bœuf, » dit le romancier quand je lui répétai cette épigramme. Mais les mots sont les mots, et on n'en est pas moins triste.

## MÉDITATION V

### DE LA MAÎTRESSE

Mettons-le sous le microscope, ce mot *maîtresse*, comme nous avons fait pour le mot *amant*, en essayant de ne pas pleurer sur le verre dudit microscope, ce qui n'a jamais été le moyen d'y voir clair, et commençons par oublier les heures où je disais à Colette : « Ah ! chère, chère maîtresse ! » C'est qu'au premier regard il est si joli, si tendre, ce mot de *maîtresse*, et comme on comprend que ses inventeurs ont voulu signifier par lui la plus gracieuse des servitudes volontaires ! La maîtresse ! C'est la Dame du chevaleresque moyen âge, mais descendue de sa tour féodale. Elle vous sourit. Elle vous tend sa blanche et fine main ; elle daigne vous accepter comme esclave. C'est bien de la sorte que l'entendaient les amoureux du temps jadis, et de quel air aussi, orgueilleux, sentimental et fringant, les gentilshommes des premières comédies de Corneille — ces scènes trop peu connues de la *Vie Parisienne* sous Louis XIII — prononcent ces deux syllabes :

Ma maîtresse m'attend pour faire une visite!...

Et notre Desgrieux, quand il rencontre sa Manon pour la première fois dans une cour d'auberge : « Je m'avançai, » dit-il, « vers la *maîtresse* de mon cœur... » Ils ne s'avisèrent pas, ces naïfs jeunes premiers, qu'une femme fût moins digne de leur respect pour leur avoir cédé. Ils désignaient du même

terme soumis et passionné celle dont ils ne baisaient que le gant parfumé d'ambre et celle qui se donnait à eux tout entière. Ah! temps de jadis en effet et plus loin de nous que les paniers, les mouches, les chapeaux à plumes — et la courtoisie!... Si vous voulez mesurer la route parcourue depuis ces jours romanesques jusqu'au « parbleu » du brutal Camors, pratiquez un peu la simple expérience suivante. Parlez à dix de vos amis ou camarades d'une femme du monde soupçonnée d'avoir une liaison, et vantez-leur ses qualités, si elle en a, — ce qui arrive, — son esprit et sa droiture, la sûreté de son commerce et sa bonté, sa fidélité dans les amitiés et sa grâce dans l'obligeance, enfin les rares vertus qui constituent ce que j'appelle « un honnête homme de femme », et, sur les dix fois, vous obtiendrez la réponse suivante :

— « Ça n'empêche pas qu'elle est la *maitresse* de M. Un Tel... »

Et ce mot de *maitresse* aura des sifflements de crachat sur cette bouche de moraliste. Il est vrai, si le démon de l'ironie vous possède, que vous pourrez aussitôt vous offrir un petit spectacle assez piquant en mettant le même moraliste sur ses amours à lui, et ses lèvres prendront des sourires de victoire pour laisser tomber la phrase suivante :

— « Oui, mon cher, à cette époque-là, j'étais l'amant d'une très jolie femme, mariée, et qui... »

Moi, qui n'ai gardé de mes anciens succès de mathématicien au lycée qu'une habitude, mais incorrigible, celle de la logique, j'ai trop souvent recueilli ces deux phrases ou d'autres analogues, et j'en ai déduit cette évidente conclusion : dans notre société contemporaine, avoir une femme hors du mariage est un des plus grands honneurs dont puisse s'enorgueillir un homme, et, inversement, appartenir à un homme hors du mariage est la pire honte pour une femme. Ce généreux sophisme de la vanité et de l'égoïsme masculin me rappelle toujours le dialogue échangé entre Casanova, qui avait acheté le titre de Seingalt, et l'empereur Joseph II :

— « Je méprise ceux qui achètent la noblesse, monsieur Casanova... » dit l'empereur.

— « Et ceux qui la vendent, sire? » répliqua l'audacieux Aventuros, — comme l'appelait le prince de Ligne, — en s'inclinant.

Quand un Parisien de 1888 soupire à une femme : « Je vous aime, » c'est donc à peu près comme s'il lui disait en termes précis : « Madame, je vous invite à faire avec moi un acte que nous ne pouvons faire qu'à deux, mais qui présente, outre ses agréments intrinsèques, cette particularité qu'il me donnera le droit de nous considérer, moi avec la plus béate satisfaction d'amour-propre, et vous avec le plus mérité des mépris... » Et voilà une première définition du mot *maîtresse* à inscrire dans le dictionnaire galant :

#### DÉFINITION A (côté des hommes).

*Maitresse, s. f., terme d'outrage par lequel un homme flétrit la conduite d'une femme qui a eu l'impudence de se donner à lui ou à quelqu'un de ses semblables.*

---

Les optimistes qui croient au progrès pourront voir dans ce sentiment la preuve d'une équité supérieure. « En pensant ainsi, » diront-ils, « l'homme moderne se rend justice... » Quant à moi qui suis ici pour faire mon métier d'analyste, je n'apprécie pas, je constate, — suivant la formule consacrée. — Je continue à tenir ce mot de *maîtresse* sous le microscope, et, après y avoir reconnu cet absolu mépris de l'homme pour la femme qui aime, j'y constate un mépris égal de la femme... vous croiriez pour l'homme?... Pas du tout, pour la femme encore, si bien que la bouche de la Parisienne se fait aussi dédaigneuse, aussi insultante pour prononcer la même petite phrase...

— « Mme X...? Ah! oui, la *maîtresse* de M. Un Tel... »

Les deux sexes ennemis se rencontrent, semble-t-il, dans une commune sévérité à l'égard des amours illégales. Mais,



quand un homme et une femme affirment la même idée dans les mêmes termes, on peut tenir pour certain que ce touchant accord n'est qu'apparent. Et, de fait, tandis que chez l'homme le mépris pour la maîtresse — pour la sienne et surtout pour celle des autres — suppose comme arrière-fonds cette haine sauvage du mâle primitif retrouvée chez le civilisé de décadence, — le mépris de la femme n'est presque toujours qu'une comédie d'envie, des plus divertissantes à regarder. Commençons, pour bien en comprendre l'origine, par reconnaître cette vérité que, si l'Exclu mâle est à l'état de colère permanente contre tous les amants, cette colère devient, chez l'Exclue femelle, de la fureur, du délire, quelque chose d'innomé qui n'a d'analogue que le sentiment d'un auteur sifflé pour un auteur applaudi, ou la rancune d'un romancier sans articles contre le vingtième « mille » d'un conteur en vogue. L'Exclu mâle, à quelque catégorie qu'il appartienne, même hideux, même pauvre, trouve toujours de quoi offrir de temps à autre une lippée de chair fraîche à sa sensualité, et, s'il a quelque argent, c'est par centaines que se présentent les aimables menteuses prêtes à lui jouer la comédie de « Semblant d'amour », — féerie-vaudeville en autant d'actes que l'Exclu offrira de billets de banque, avec trucs et apothéose... Mais l'Exclue femelle, que lui reste-t-il pour tromper son appétit d'être aimée, si cet appétit la consume? La laide, par exemple, la vraie laide, celle qui ne peut pas dire comme une drôlesse méridionale que j'entendais crier dans le jardin des Folies-Bergère, avec un accent de Marseille : « Pour la tête, je ne dis pas, mais pour le corps! » elle prononçait *corpsse*, « à moi la pige!... » la laide absolue et qui se sait laide, où trouvera-t-elle l'homme disposé à lui mentir, à roucouler avec elle ce duo de Roméo et de Juliette vers lequel la pauvre bâille comme un pharmacien sans clientèle vers la prochaine épidémie? Il ne se tient pas marché de mâles à tant la séance comme il se tient marché de femelles au tournant de toutes les rues sombres, et si l'homme entretenu existe aussi bien que la fille, avouons qu'il est rare dans les hautes

classes, plus rare encore dans la bourgeoisie. Oui, que restait-il à l'Exclue? Si elle n'a pas de dot, sa meilleure chance est un mariage de hasard, espèce d'association froide et triste, avec tromperie assurée dès la première grossesse. Est-elle fortunée? Elle se payera le luxe d'un mari joli garçon qui, lui, s'offrira aussitôt de belles filles avec l'argent de la communauté. De quel regard une femme, ainsi épousée pour son argent, caressée à peine, par devoir, négligée des années durant, et jamais, jamais courtisée, peut-elle bien accueillir l'entrée dans un salon d'une autre femme, rayonnante de jeunesse, de beauté, de bonheur, et qui a dans son sourire, dans sa langueur triomphante, dans la grâce de ses yeux lassés et celle de sa parure, dans son port de tête et dans ses gestes, cet « air aimée » si perceptible à toute la gent féminine? Là-dessus un indiscret montre à l'Exclue un homme jeune, élégant et robuste... « C'est l'amant de cette dame, » insinue-t-il. Si l'envie, cette passion faite avec le résidu de nos espérances déçues, de nos égoïsmes froissés, de nos ambitions rentrées, n'inondait pas de fiel le cœur de la laide, ce serait à se mettre à genoux devant elle comme devant une sainte. — N'ayons pas peur d'user nos pantalons à ces prosternements! — La frénésie jalouse de l'Exclue n'a de supérieure à cette minute que celle de la femme, jadis galante, aujourd'hui vieillie, qui voit son passé ironiquement évoqué devant elle dans la personne de la nouvelle arrivée. Et ces deux rages en grande toilette en coudoient une troisième, celle de la femme que le beau jeune homme a délaissée il y a un an. Et voici les petits sifflements qui partent de ces trois bouches :

— « Si vous croyez que les honnêtes femmes n'ont pas eu, elles aussi, leurs tentations? » dit l'Exclue après avoir exprimé son horreur profonde pour la *maîtresse* en question. Et l'Exclue se croit, en effet, honnête femme, n'ayant à se reprocher que la calomnie, la méchanceté, l'avarice, la paresse, la gourmandise, l'envie, le mensonge, enfin tous les péchés mortels qui n'ont pas besoin de complice.

— « Je ne sais pas ce que peuvent avoir dans la tête les

hommes d'aujourd'hui, à aimer des créatures qui s'habillent et s'affichent comme des cocottes?... » C'est la beauté vieillie qui parle. Elle a fini par se croire sentimentale, tant elle est triste du regret de ne pouvoir plus être franchement sensuelle.

— « Avec cela que c'est difficile d'avoir tous les hommes autour de soi quand on se permet tout?... » glapit la supplantée qui oublie de bonne foi à quelles étranges complaisances elle a consenti pour retenir son ancien amant.

Ces scènes et des milliers d'autres pareilles ne justifient-elles pas cette seconde définition du mot *maîtresse* :

DÉFINITION B (côté des dames).

*Maîtresse, s. f., terme d'outrage par lequel une femme flétrit les personnes de son sexe avec qui un homme fait ce qu'il ne voudra jamais ou ne veut plus faire avec elle...*

et ne sommes-nous pas en droit d'y joindre ces deux notules ?

XI

*Sur cent femmes vertueuses, il n'y a que cinq ou six honnêtes femmes. Les quatre-vingt-quinze autres ne pardonneront jamais leur vertu au reste de la corporation.*

XII

*Les femmes les plus galantes deviennent sincèrement vertueuses quand il s'agit de condamner leurs rivales.*

---

Sincère ou hypocrite, rancunier ou jaloux, ce mépris combiné du sexe fort et du sexe faible pour la femme qui se donne, croyez-vous que cette dernière l'ignore ? Pas le moins du monde. Mais elle est femme, et l'amour lui représente, malgré tout, ce pourquoi elle est faite, — ou se croit faite. Ce qui revient au même. Comme les lois ne lui permettent cet amour que dans le mariage, tandis que d'autre part les

mœurs se chargent d'empêcher le plus possible toute rencontre de l'amour et du mariage, elle passe outre. Nous verrons pour quelles raisons d'ordre, — ou de désordre, — très divers, dans les *Méditations VI* et *VII*. Avant d'aborder ce problème : pourquoi la femme moderne prend un amant ? nous en sommes à la considérer, cette femme moderne, dans ce qui précède la faute, c'est-à-dire dans l'idée qu'elle s'en forme. Or, comme cet idée est en grande partie le produit de l'éducation, nous arrivons à un chapitre délicat et qui devrait faire pendant à notre étude sur le développement de l'instinct sexuel chez l'homme moderne : — du développement de ce même instinct chez la jeune fille actuelle. Mais ici, c'est, pour l'analyste consciencieux, la nuit et l'abîme. Un médecin doublé d'un confesseur n'arriverait pas à bien définir les causes de toutes les modifications intimes chez celles que le chaste Vigny appelait :

... l'enfant malade et douze fois impure...

tant la vie d'une fille de dix-huit à vingt ans, de nos jours et à Paris, comporte de contrastes indéchiffrables. C'est un mélange déconcertant d'ignorances réelles et de divinations anticipées, de virginité intacte et de précoce connaissance du mal. Et il n'y a pas une jeune fille moderne, il y en a deux cents, depuis la sournoise dont sa mère soupire : « C'est un ange, » et qui lit *Faublas* à l'insu de cette mère béate, jusqu'à la fille très *fast*, comme disent les Anglais, la gavrochine si finement dessinée par Gyp, et cette gavrochine est quelquefois une Agnès avec un bagout de cocodette. Pour ma part, j'ai là non pas vingt, non pas trente, mais deux cents observations, recueillies un peu partout et classées dans un portefeuille sous ce titre bizarre : *bocaux*, — par une irrévérencieuse allusion aux très réels bocaux où les naturalistes conservent des reptiles dans de l'esprit-de-vin. J'avoue qu'en passant la revue de cette collection fort incomplète j'y rencontre fort peu d'orvets désarmés ou d'innocentes couleuvres, mais un très grand nombre de redoutables vipères, si bien

qu'après avoir plaint sincèrement les femmes en songeant à l'Amant que leur fabrique cette usine à névroses qui est la civilisation actuelle, je me prends à plaindre cet Amant en considérant la femme que lui prépare la même usine. Henri Heine disait du chevalier aimé de la fée Mélusine : « Heureux homme, dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié... » — mot de circonstance s'il en fut et qui me ramène à mes bocciaux. Voici, au hasard, quelques échantillons de ce musée contemporain :

*Peuple.* — Eugénie V..., dix-sept ans, ouvrière. Rencontrée rue Rousselet, dans le fond du faubourg Saint-Germain. C'est une vieille rue que borne d'un côté le long mur du jardin des frères Saint-Jean de Dieu, — *les frères sergents de Dieu*, dit mon domestique Ferdinand. De l'autre côté, c'est des maisons antiques, tassées, comme ventruées, avec des boutiques de revendeurs, de savetiers, de blanchisseurs et de marchands de vins au rez-de-chaussée. Eugénie, en cheveux, court sur le trottoir. J'étais avec un de mes amis à causer de Stuart Mill... Elle ne nous voit pas. Nous ne la voyons pas. Elle nous heurte. Son rire éclate, si engageant que nous lui parlons. Elle s'arrête pour nous répondre, et, appuyée contre le mur, elle tire de sa poche un papier, de ce papier, une côtelette de porc avec des cornichons, et la voilà qui commence de déjeuner, toujours riant, avec ses cheveux blonds qui luisent au soleil comme de la soie d'or, avec son visage à la fois délicat, fané et crapuleux. Elle nous conte qu'elle travaille dans un atelier, à deux pas, dans la rue Vaneau. Comme elle a une demi-heure devant elle, nous l'emmenons, pour la faire causer, dans un café du boulevard des Invalides, où mangeaient autrefois des confrères, employés à l'Instruction publique. Je lui avais trouvé cette enseigne : *Aux Affres du célibat*. Eugénie demande des escargots et du vin blanc, et elle entame ses mémoires, comme Maria la sage-femme, dans le *Journal* des Goncourt. Elle est née à deux pas, rue Saint-Romain, d'un père menuisier et d'une mère repasseuse. Cinq



enfants. Le père battait le tout : mère, fils et fille, quand il avait bu. Elle nous dit cela gaiement, et aussi que ce père est mort, qu'elle est maintenant avec sa mère, et qu'elle a un petit amant. Elle nous le nomme : un garçon de sa maison qui l'a attirée dans sa chambre, un dimanche que la mère et les sœurs étaient absentes. — « Et voilà comme ça s'est fait... » — ajoute-t-elle ; et de rire encore et de boire. Elle a des mains piquées aux doigts, des bottines éculées, les plus jolies dents du monde. — « Quand j'aurai un chapeau, » dit-elle, « j'irai à Bullier... » — et ses yeux brillent. Je vois d'avance le commis de nouveautés ou l'étudiant qui la ramassera là. Je tire un louis et je le lui donne pour s'acheter le chapeau. Ses yeux brillent davantage, puis un éclair de défiance y passe. — « C'est une pièce fausse ? » — dit-elle, moitié figue et moitié raisin. Elle la mord pour éprouver le métal, puis elle ajoute : « C'est que les hommes, voyez-vous, je sais, c'est tous des *mufles*... » Et elle repart pour son atelier en gémissant : — « Ce que j'aimerais *louper*... » — puis, avec son sourire gamin : « — Au revoir... » nous dit-elle en courant le long du trottoir de nouveau, sans plus se soucier de nous que de ses escargots vidés, du vin de Saumur avalé et de son histoire racontée... Et voilà le point de départ d'une Fille. Dans six mois, le quartier Latin ; dans un an, la Brasserie ; dans cinq ou six, les Folies-Bergère ou un Éden quelconque... Ensuite ?... C'est l'inconnu, qui va du petit hôtel à la maison de prostitution. Mais point n'est besoin de lui dire, à celle-là, que le mâle, c'est l'ennemi. Et tout en la regardant se sauver, déjà perverse et encore si enfant, je ne sais pourquoi je songe au mot par lequel une Fille aussi, mais de vingt-cinq ans près, résuma son opinion sur l'homme en ma présence. Elle était avec une de ses camarades devant la cage des singes au jardin des Plantes, et elle dit cette phrase profonde : « Après tout, il ne leur manque que de l'argent!... »

*Petite bourgeoisie.* — Mathilde M..., dix-huit ans, assez

grande, très mince, brune, un peu trop pâle, avec un lorgnon sur ses yeux, qu'elle a très noirs. Le père est sous-chef dans un bureau. Environ huit mille francs à dépenser par année dans le ménage. Deux enfants : cette fille et un fils qui est boursier dans un lycée de province. La petite a étudié pour être institutrice. Elle a suivi tout ce qui peut se suivre de cours nouvellement fondés, et passé tout ce qui peut se passer d'examens. Ils sont un peu mes parents, de très loin, et je vais dans la maison, à cause d'elle qui me représente un produit curieux des nouvelles idées sur l'éducation des filles. — Je la crois typique, sans en être absolument sûr. Mais c'est l'écueil de toutes les observations. Où finit le cas ? Où commence la classe ? — Elle a beaucoup lu, sans méthode, juste de quoi se munir d'un tas de paradoxes au service de ses mauvais instincts. Son père est un dégustateur assidu des journaux socialistes et un ennemi juré des prêtres. Il prend pour des convictions la rancune, d'ailleurs sincère, que lui laisse au cœur une destinée manquée de fonctionnaire pauvre. La mère, faible et veule, se cache pour aller à la messe. Quant à Mathilde, voici le dialogue que j'ai eu avec elle l'autre jour :

— « Vous croyez en Dieu, vous, monsieur Larcher ? »

— « Ma foi, oui, mademoiselle, tout simplement, comme le charbonnier du coin, » lui répondis-je. « J'ai fini par trouver que c'était l'hypothèse la moins absurde qu'on ait encore imaginée pour expliquer le monde. »

— « Vous vous moquez de moi ? » fit-elle en riant.

— « Pourquoi cela ? »

— « Voyons, » ajouta-t-elle en haussant les épaules, « *est-ce que je ne sais pas qu'il n'y a pas un homme intelligent qui croie en Dieu ?*... »

Telle est sa logique. Avec cela quelques petits mots d'argot qui lui échappent dans la conversation, et qui sentent le potache d'une lieue, me prouvent qu'elle et son frère ont ensemble des causeries au moins singulières. Quand je parle avec elle un peu longuement, je constate que toutes ses asso-

ciations d'idées se rapportent au faux Paris des journaux du boulevard. Du fond de cet appartement des Ternes qui pue la médiocrité, elle rêve « premières » et « monde ». Elle a des anecdotes sur tous les hommes connus, recueillies au hasard de ses lectures ou de quelques conversations, et inexactes comme toutes les anecdotes. C'est pour cela que les pédants de la jeune critique, naturaliste ou autre, les appellent des documents ? En attendant, Mathilde doit songer à donner des leçons, ou prendre un mari dans le goût de son père. Mais ses toilettes, déjà prétentieuses, ses yeux sans innocence, son menton volontaire, tout annonce que, dans dix ans, leçons et mariage seront très loin, et elle, tout simplement une femme entretenue, — de la pire espèce, celle qui veut rentrer dans la bourgeoisie régulière. Une fois le luxe atteint, ces femmes-là vont à la chasse de l'homme qui les épousera, avec la férocité du sauvage qui veut cueillir une chevelure. N'ont-elles pas, elles, un nom honorable à scalper et à pendre à leur mocassin, — un tout petit soulier verni qui luit si joliment sur le bas de soie ?

*Bourgeoisie riche.* — Marthe et Juliette R..., deux sœurs, dix-huit et dix-neuf ans. Il y avait autrefois dans la maison cent mille livres de rente. Mais les R... sont atteints de la maladie de la réception, et ils ont tant dépensé que, s'ils liquidaient, ils se trouveraient réduits d'une fière moitié. Pour le moment, ils font comme les joueurs qui courent après l'argent perdu. Ils continuent de recevoir dans leur petit hôtel de la rue Rembrandt, et aussi de mener leurs filles de diners en soirées et de visites en sauteries. A ce régime, les deux petites, qui avaient déjà le tempérament chétif de Parisiennes issues de Parisiens, sont devenues maigriotes, avec ce teint à demi fané qui joue la fraîcheur aux lumières. Et une conversation ! Leurs parents et les amis de leurs parents se sont permis tant d'allusions devant elles à des liaisons mondaines, réelles ou imaginées ; — le cercle des dames, autour de la table à thé de leur mère, a tant de fois

oublié qu'elles étaient là ; — leurs compagnes de jeunesse déjà mariées leur ont détaillé tant de confidences, qu'il ne leur reste plus rien à savoir de l'amour que sa brutalité physiologique. C'est des estomacs aussi usés déjà que leur innocence, des tempéraments tout en nerfs à qui le médecin défendra la maternité dès le second enfant. De la religion ? Elles en ont comme du papier à leur chiffre et de la maroquinerie de chez Leuchars. Cela fait partie d'une vie élégante. Des principes ? Elles ont celui qu'une fille se marie pour aller dans les petits théâtres, dépenser de l'argent sans compter, sortir seule et lire de dangereux livres, — nos livres, hélas ! — « Ça, c'est pour quand je serai mariée... » m'a dit Marthe l'autre jour en me parlant d'un roman à scandale. Elles savent ce qu'il faut croire des sévérités du monde pour l'adultère, étant donné qu'elles ont passé leur adolescence à voir leurs parents accueillir d'un sourire et inviter ensemble des messieurs et des dames unis par la chronique, mais aussi peu mariés que possible. L'autre jour, comme une visiteuse entraît chez la mère avec son petit garçon qui passe pour être le fils d'un de mes meilleurs amis, involontairement le nom de cet ami vint aux lèvres de Juliette qui bavardait avec moi. Elle connaissait toute cette histoire, je le vis à son sourire lorsque je la regardai, et qu'elle comprit que je démêlais le fil de sa pensée. Toutes deux auront une très petite dot. On les mariera richement à des parvenus en mal de relations. — Dans dix ans, si le dégoût d'observer de pareilles misères ne m'a pas chassé à jamais du monde parisien, je nettoierai le verre du fameux microscope pour lire dans leur jeu... Et dire qu'il y a dans Paris quelque garçon de vingt à trente ans, qui dort tranquille, et dont la destinée est d'être l'amant d'une de ces deux *rossinettes*-là. — Pauvre diable !

*Grand monde.* — Charlotte de Jussat-Randon... — Ici j'ai un renseignement tout contraire, mais il est moins direct et moins précis. D'ailleurs c'est l'exception, tandis qu'Eugénie, Mathilde, Marthe et Juliette sont ou me paraissent plus nor-

males. Est-il besoin de tant d'exemples pour démontrer que d'élever des enfants sans Dieu, sans milieu de famille, parmi les exemples et dans l'atmosphère du monde actuel, équivaut à préparer des prostituées implacables, des adultères déséquilibrées, des séparées dangereuses, enfin le formidable déchet de vertus féminines auquel nous assistons et assisterons de plus en plus avec les internats de filles? On n'avait pas assez de ceux des garçons. Et je préfère achever cette analyse par quelques réflexions que je sou mets aux commentaires du lecteur :

## XIII

*Quand une femme se donne à un homme, ce dernier, s'il était poli, enverrait ses cartes au père et à la mère de sa nouvelle maîtresse, en écrivant au-dessous de son nom, comme il sied : « Avec mille remerciements. » Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il la leur doit.*

## XIV

*Lorsqu'une femme qui est mère prend un amant, c'est presque toujours comme si elle en donnait un à sa fille.*

*N. B. — Cet amant n'est pas toujours le même.*

## XV

*La moralité d'une femme de trente ans, c'est la moralité de ses dix-huit ans, moins ce que la vie lui a enlevé :  $0 - x$  (zéro moins quelque chose). Il y a des formules d'algèbre dans ce goût-là.*

## XVI

*Un père est ravi : « Ma fille, » dit-il, « n'a jamais lu un roman. » Mais il la laisse causer sans contrôle avec son frère qui arrive du lycée, ou s'enfermer dans sa chambre avec ses petites amies. Les plus mauvais livres ne sont pas sur les rayons de la bibliothèque. Ils vont et viennent dans les rues, reliés en tunique ou en robe demi-longue.*

## XVII

*Des virginités sans innocence, — c'est un des tours de force de*



*notre civilisation. Les barbares qui violaient dans les villes prises laissaient derrière eux des innocences sans virginité. Il y a progrès indiscutable dans la délicatesse des procédés.*

## XVIII

*Quand la société moderne a bien convaincu une femme, par le théâtre et par le livre, par la musique et par la conversation, par les exemples et par les conseils, qu'il n'y a, pour elle, de bonheur ici-bas que dans l'amour, elle lui enjoint, par la voix d'un monsieur, ceint d'une écharpe, de sacrifier cet unique bonheur... à quoi? A la commodité d'un homme qui a traîné quinze ans chez des drôlesses; aux hypocrisies d'une coterie de femmes dont quelques-unes ont rôti tous les balais et la plupart des autres regretté de n'avoir ni balai ni feu; — le tout pour obéir aux injonctions d'une loi fabriquée, entre deux pots-de-vin, par des législateurs, qui représentent une majorité d'inconscients et dont neuf sur dix ont passé leur vie à renier leur programme. Tel est le mariage civil dans toute sa noblesse, gâtée jusqu'ici par le mariage à l'église qui lui succède. Mais cette tache tend à disparaître. Les loges veillent.*

## XIX

*Un des plus étonnants cynismes de l'homme consiste à prétendre que la faute de la femme est pire que la sienne, — parce qu'il peut en résulter des enfants, — comme si, entre une maîtresse qui devient enceinte et l'amant qui l'engrosse, il y avait la plus légère différence de responsabilité. Notons pourtant cette différence que pas un amant sur cent n'irait à un rendez-vous, s'il avait une chance contre mille de subir la grossesse, l'accouchement et le reste... Patience! L'éducation nouvelle et « sincèrement laïque », comme disent les programmes électoraux, nous promet une génération de femmes qui, à vingt ans, sauront cela et quelques autres choses. En ces temps-là, il ne restera plus qu'à trouver un troisième sexe, — pour faire des enfants.*

## XX

*La rencontre de deux dégoûts et le duel de deux dépravations,*

*voilà ce que les progrès de notre époque, si étrangement ignorante des lois de la vie intérieure, sont en train de faire de l'Amour, haussé par le Christianisme jusqu'aux sublinités de la religion ! Il en sera de cela comme du bordeaux moderne, où il entre de tout, excepté du vin. Il entrera aussi de tout dans cet amour, — excepté de l'amour.*

## MÉDITATION VI

### DE LA MAITRESSE (suite)

Pour quelles raisons, sachant à quels dangers elle s'expose, à quelles déceptions probables, à quelles angoisses certaines, une femme de nos jours prend-elle un amant ? Ce problème, posé dans la méditation précédente, m'apparaît à cette minute comme aussi insoluble que celui de la quadrature du cercle. Une femme ? Quelle femme ?... Un amant ? Quel amant ?... A mesure que j'avance dans cette œuvre d'analyse, commencée un peu au hasard, je sens de plus en plus la difficulté d'arriver à la découverte de la loi générale dans le plus individuel des sujets. Et je me souviens d'un proverbe espagnol qui me fut enseigné par un philosophe andalou dans des circonstances particulières. Ce philosophe exerçait la profession de cocher et de guide tout à la fois. Il nous montrait, à un de mes amis anglais, lord Herbert Bohun, et à moi, les Murillos de la cathédrale de Séville. Il était de noir vêtu, fort malpropre, avec un teint de cigare, des bottes éculées, peu de linge ; mais quelle bouche, d'une ironie et d'un désenchantement incomparables ! Lord Herbert savait l'espagnol, et comme nous achevions notre visite, le guide lui dit quelques mots qui le firent sourire, étant à jeun et lucide, ce jour-là, par exception.

— « Devinez ce que le drôle nous offre ? Il voudrait, puisqu'il nous voit amateurs de beauté, nous présenter à quelque

beauté vivante, notamment à une jeune fille qui est là, près du quatrième pilier à gauche, avec sa mère. »

Je regardai dans cette direction, et j'aperçus deux formes de femmes en train de prier, ou de s'éventer sous la mantille, deux types dignes de Goya : — la fille avec de grands yeux noirs dans un teint d'une pâleur chaude, et la mère, si maigre, la bouche rentrée, les prunelles flambantes de cupidité. Le métier habituel de ces deux créatures et de notre cocher-guide était trop évident. Mais j'avais dès lors un sinistre goût à voir l'infamie humaine épanouir devant moi sa hideuse fleur; et je dis à mon compagnon, qui se préparait à congédier le ruffian avec les honneurs dus à son rang :

— « Causons donc plutôt avec lui. Demandez-lui s'il n'a pas honte de nous faire une proposition pareille dans une église. »

— « Il dit que ça vaut mieux que dans la rue, » me répondit l'Anglais, traduisant la réplique du personnage et souriant de nouveau, — malgré lui; — car le pire des mauvais sujets d'outre-Manche garde un arrière-fonds de respectabilité.

— « Demandez-lui quel âge a sa protégée et si elle est vierge, » insistai-je, espérant une réponse singulière.

— « Il dit qu'elle a dix-sept ans, » rapporta de nouveau mon ami, « mais, pour la virginité, il dit qu'il ne mettrait pas son doigt dans le feu que la Giralda est vierge... »

Cette étonnante image empruntée à cette gigantesque figure de métal, girouette mobile à la cime du beffroi de la cathédrale, nous donna cette fois, à tous deux, un franc accès de fou rire, d'autant plus que le scélérat continuait de conserver sur son visage un sérieux d'ambassadeur. Ses yeux exprimaient, en nous étudiant, la profonde attention du chasseur qui guette le gibier.

— « Dites-lui, » repris-je, « que la mère ne consentira certainement pas au marché; elle a une physionomie bien sévère. »

— « Il répond qu'avec une clef d'argent on ouvre toutes les portes. »

— « Demandez-lui quel genre de vie mène la fille. »

— « Il dit qu'elle a une petite aisance, qu'elle est très honnête, et que si nous n'étions pas des étrangers, nous n'arriverions seulement pas à lui baiser la main... »

— « Voilà une singulière moralité, » m'écriai-je, découvrant le fond de Prudhomme que, nous autres Français, nous portons tous dans le cœur. Et comme l'Anglais traduisait aussi, et flegmatiquement, cette exclamation, le guide laissa tomber cette sentence que je n'ai jamais oubliée :

— « *Cada persona es un mundo...* Chaque personne est un monde. »

Mon Dieu ! que c'est loin, ce voyage en Espagne, et mon retour à l'hôtel avec le silencieux Herbert le long de la rue des Serpents toute pleine de *toreros* à la veste courte, à la cadennette relevée, au menton rasé et verdâtre, aux breloques énormes, et nos griseries de la nuit, où nous mangions de la *pescadilla*, en buvant de l'*amontillado*, avec des filles, des procureuses et des guitaristes, dans des coupe-gorge de gitanes ! Mais l'aphorisme du psychologue pratique de Séville m'est revenu très souvent au cours de mes travaux, pour me décourager des classifications précipitées. Essayons pourtant celle des maîtresses, en écartant d'une manière absolue les distinctions tirées de l'ordre social, en supprimant bien entendu le côté pécuniaire et intéressé, en accordant enfin que les classes dont il s'agit sont sans cesse bouleversées par les hasards et les complexités de la vie, et posons cette hypothèse que les femmes se distribuent, par rapport à l'amant, en trois groupes : celles qui se donnent par tempérament, celles qui se donnent pour des raisons de cœur, celles qui se donnent pour des raisons de tête. Bien des contradictions restent possibles : telle femme aura été comédienne et cérébrale avec vous, qui sera dans cinq ans amoureuse de quelqu'un par le cœur ou par les sens, quelquefois par les deux. Telle autre aura calculé avec tel homme au point de lui dire le mot presque naïf de

Mme Ethorel à mon ami Casal, à propos du péril que la jalousie du mari leur faisait courir : « Si tout se découvre, au moins que je ne le sache pas!... » et, avec vous, elle aura tous les abandons, tous les courages de la passion sincère. Mais c'est comme dans la nature : de ce que certaines plantes insectivores sont à la fois des animaux et des végétaux, il ne s'ensuit pas que le monde végétal et le monde animal ne soient pas distincts, et de ce que les diverses espèces de maîtresses se mélangent parfois dans la même créature, il ne s'ensuit pas que ces espèces ne soient pas diverses. Voici donc quelques traits qui me semblent caractériser cette diversité dans ces trois domaines du tempérament, du cœur et de la tête.

---

### § I. — *Le tempérament.*

La femme à tempérament est beaucoup plus rare dans nos races fatiguées que notre fatuité masculine n'en veut convenir, ou que notre niaiserie ne l'imagine. Il est vrai que l'observation habituelle la confond souvent avec la femme nerveuse, au lieu que cette dernière devrait être rangée parmi les cérébrales, s'il en fut. Il y a un dialogue légendaire entre deux filles dont il est toujours sage de se souvenir, quand des camarades vous vantent les félicités dont ils enivrent leurs maîtresses.

PREMIÈRE FILLE. — « Un homme, ça te fait plaisir, à toi? »

SECONDE FILLE. — « Toujours au moins deux fois... (Silence.) Quand il me paye et quand il s'en va. »

Mais, rare ou fréquente, elle existe, cette femme à tempérament, et elle peut se définir d'un mot : elle a, pour tout ce qui regarde les choses de l'amour, la nature d'un homme. N'avez-vous pas entendu des vingtaines de fois un monsieur vous dire : « Moi, quand j'ai été huit jours sage, j'ai mes idées toutes brouillées? » Mettons quinze jours, mettons un mois, mettons-en deux, pour n'être pas trop dupes des vantardises. La femme à tempérament est ainsi. Les sexes vivent, chez



elle, d'une vie inférieure et comme séparée, à côté de la tête, en dehors du cœur. Elle se présente d'ordinaire sous deux types très différents : la plantureuse et la consumée... Vous voyez dans ce salon cette femme de vingt-cinq ans, presque trop grande, déjà un peu forte, avec beaucoup de gorge, des épaules de zouave et des bras charnus, facilement rouges. Si vous l'avez observée à table, vous aurez constaté qu'elle est sobre, quoiqu'elle mange avec un réel appétit, mais seulement les plats très sains. Elle a dans ses yeux plutôt petits, dans son nez droit à base large, dans sa bouche plutôt épaisse, dans son menton carré, quelque chose de la faunesse, et un rire qui découvre des dents serrées, blanches et solides comme des dents de bête. C'est une très grande dame, avec un blason qui remonte aux croisades, et vous sentez pourtant que n'importe où, à une table d'auberge comme dans la foule d'un port, dans un théâtre borgne ou dans un tripot élégant, elle saurait être à son aise, et, pour peu qu'elle s'amuse, toujours bonne enfant. Si vous l'avez rencontrée au moment d'une grande peine, après une mort, par exemple, vous aurez observé en elle une sensibilité analogue à celle des gens du peuple, simple, vraie, mais qui n'empêche pas la forte poussée animale de continuer. C'est le paysan qui, au retour de l'enterrement de son père, s'assied à dîner et mange de grand appétit, les yeux en larmes, le cœur gros, tout en redemandant de la viande. Chez la femme à tempérament, rien ne fait plaie, ni douleurs ni joies. Elle pleure un perfide qui l'a trahie et fait comme une charmante bourgeoise qui, ayant pris le petit René Vincy pour confident de ses chagrins, l'entraîne un jour dans sa chambre à coucher, pousse le verrou et lui dit : « René, nous avons un quart d'heure... » Le pauvre René, qui aimait toujours ailleurs et qui avait la naïveté d'être fidèle, se conduisit comme le légendaire Joseph, ce dont la dame ne lui en voulut pas. Elle dit seulement : « Ça m'aurait pourtant fait bien plaisir... » Signe particulier, en effet, ces femmes-là n'ont jamais de rancune. Elles n'ont guère de dépravations non plus, et Lesbos demeure, pour

elles, un port lointain où elles n'abordent que par hasard et sans s'y arrêter.

Avec la seconde espèce de femme à tempérament, celle que j'ai appelée la consumée, les pires dépravations sont au contraire possibles. Celle-ci est mince d'ordinaire et de mine délicate, avec un visage dont le haut est parfois idéal ; mais la bouche, renflée, ourlée, aux coins tombants et volontiers triste, contraste d'une façon inquiétante avec ce haut de visage. Tandis que chez la plantureuse il y a plein accord entre la force vitale et la sensualité, il semble que chez la consumée la passion soit trop forte pour la machine physique. Elle est quelquefois une femme romanesque et quelquefois une femme à principes, mais que les sens tourmentent et qui devient alors silencieuse et sombre. Même honnête, elle a du goût pour les beaux hommes, très grands et très athlétiques, comme la plantureuse a du goût pour une certaine espèce de personnages très bruns et très maigres, aux poignets velus, et noirs de barbe jusqu'au coin des yeux. Le plus remarquable exemplaire de la consumée vertueuse que j'aie connu était la patronne d'un café de peintres, situé pas trop loin du Luxembourg, et décoré par les habitués de pochades rembranesquement enfumées. Elle se tenait, mince, immobile et pâle, derrière le marbre de son comptoir, tandis que son mari causait avec ses clients, dont plusieurs portent aujourd'hui des noms illustres. Les garçons de café étaient toujours des hercules, dignes de prendre place dans la collection de grenadiers du second roi de Prusse. Je m'amusais, en feuilletant la *Gazette des Beaux-Arts*, à observer les yeux dont la jeune femme suivait les allées et venues de ces géants, en train de servir des bocks ou des absinthes. A de certains moments, sa plume en tremblait sur les additions. C'était le brûlant trépied de la sibylle, que la banquette de cuir où se tenait la pauvre enfant, qui finit, devenue veuve, par épouser un des géants. Elle fut ruinée par le bel homme, en deux temps trois mouvements. Le coup fait, le drôle la lâcha ; elle roula dans l'ivrognerie, et je la retrouvai, misérable, cette

année-ci, qui vint me demander l'adresse d'un confrère, resté débiteur de quelque trente francs au petit café. Nous causâmes, et, me parlant de ce second mari, qui l'avait mise sur le pavé :

— « Ah ! » dit-elle, « si seulement j'avais eu un enfant de cette canaille ! »

Cette constance est rare chez la femme à tempérament, et très fréquent au contraire le coup de foudre sensuel, qui n'a rien de commun que la soudaineté avec l'autre coup de foudre, celui du cœur. Voici une anecdote que j'aimerais, celle-là, à croire authentique, car elle serait très significative, de cet égarement subit et irrésistible où le caprice physique peut jeter cette sorte de femmes. D'ailleurs voici ma référence : elle me fut contée par André Mareuil à l'époque même, et pourquoi suspecter sa véracité ? Il était allé, vers la fin de mai, dîner à la campagne chez un musicien très connu. Il se trouve à table à côté d'une très jolie femme de vingt-sept ans, pastelliste d'une rare distinction de facture, et notoirement liée avec un des bons sculpteurs d'aujourd'hui. André, qui savait toute cette histoire, ne pense même pas à faire la cour à sa voisine. Il lui avait été présenté dix minutes avant le dîner. C'était une frêle et gracieuse personne, avec des cheveux châtons, des yeux bruns et doux, quelque chose de profondément correct et convenable, n'eût été la bouche très rouge, très large et très sensuelle. Il passait sur cette bouche, tandis qu'André lui parlait, un trouble si étrange, les yeux se faisaient si fixes quand ils se posaient sur le jeune homme, que ce dernier, très habitué aux aventures rapides, osa parler à cette femme, d'abord avec familiarité, puis avec audace. Le soir même, en rentrant à Paris, elle venait chez lui. A une heure du matin, il la reconduisait en voiture chez le sculpteur, et il ne put s'empêcher de mentionner à sa nouvelle maîtresse l'amant en titre. Cette curiosité absurde était inévitable.

— « Depuis combien de temps as-tu cessé de l'aimer ? » lui demanda-t-il.

— « Mais je l'aime toujours... » répondit-elle.

— « Pas d'amour, en tout cas?... » insista André.

— « Si, d'amour, » fit-elle, « et profondément. »

— « Hé bien! Et moi, alors? » interrogea-t-il avec la brutalité de l'homme qui vient d'enlever une femme et qui la méprise. (Voir *Méditation V.*)

— « Ah! tais-toi, » dit-elle, « tu ne comprends pas... Tu me fais du mal... »

Il eut un second rendez-vous avec cette fille, un troisième, un quatrième. Bref, ce caprice d'un soir devint entre eux une espèce de liaison où elle apportait une sorte de fougue taciturne et presque affolée. Et à chaque rendez-vous il en arrivait, un peu par cette même curiosité, un peu par une inconsciente jalousie, — car elle lui plaisait infiniment, — à parler de l'autre, et toujours la jeune femme répondait comme la première fois :

— « Je l'aime. »

— « Et moi? » recommençait-il.

— « Toi, ce n'est pas la même chose, » répliquait-elle avec cette tristesse qui semblait démentir l'emportement des caresses de tout à l'heure.

— « Mais s'il te fallait choisir?... »

— « Ah! je le choisirais, lui, cent fois, mais je t'aime aussi, autrement... »

— « Sais-tu que tu as un cœur monstrueux, » lui disait-il.

— « Je ne sais pas, » faisait-elle en haussant les épaules, « c'est mon cœur... »

— « Évidemment, » concluait Mareuil après m'avoir rapporté ce bizarre dialogue, « je n'ai d'elle que les sens, et rien de plus. Il faut croire que les sens tout seuls ont par eux-mêmes quelque chose de hideux, » ajouta-t-il après un silence et d'une voix devenue sérieuse, « elle finit par me faire peur, comme un monstre en effet?... »

Cette sensation du plus vivant d'entre les viveurs que j'ai connus est celle que la femme à tempérament doit produire presque toujours sur le civilisé de nos jours, tel que nous l'avons étudié. Il est trop loin de la santé pour comprendre le

naturel de certaines ardeurs païennes, trop fatigué pour les partager, trop affiné pour ne pas répugner à la sensualité simple et franche. Ce même Mareuil, qui a le mot empoisonné, disait d'une autre femme à tempérament, une comédienne, un peu forte celle-là et qui venait de partir pour Madrid : « Elle est allée chercher un *Vachéador*?... » Plantureuses ou consumées, ce qu'il faut à ces femmes, restées toutes voisines de ce que Baudelaire appelle quelque part « la candeur de l'antique animal... » c'est le François I<sup>er</sup> aux larges épaules, à la bouche humide, au nez gourmand, aux appétits joyeux comme son rire. Au lieu de cela, on la marie, la tendre Faunesse, à l'énervé dont j'ai raconté l'histoire sexuelle. Si elle est honnête et qu'elle ne soit pas mère, la voilà qui sèche dans la solitude d'un demi-veuvage. Elle grisonne avant le temps, ses dents se gâtent, son teint se congestionne. Celle qui était née pour devenir une adorable bacchante se fane dans la fièvre inutile de ses instincts comprimés. C'est une malade et c'est une victime. Si elle se laisse aller à ses instincts, la voilà devenue un bourreau : — bourreau physique d'abord, parce qu'elle veut être aimée au sens réel du mot, ce qui représente un *sport* un peu dur pour un homme déjà entamé par une hérédité douteuse et des expériences trop certaines ; — bourreau moral ensuite, parce que c'est la femme qui vous trahit au sortir de vos bras, avec vos baisers sur la bouche et votre image dans le cœur, pour le monsieur qui passe ou celui qui reste, comme Mme de Sauves a trompé, dit-on, ce délicieux Hubert Liauran avec ce goujat de La Croix-Firmin. Lequel est le plus douloureux pour l'amant, surtout s'il se trouve, comme l'homme de nos jours, aussi merveilleusement outillé pour la jalousie qu'il l'est peu pour la tendresse ? Heureuse encore la pauvre Faunesse, si elle ne tombe pas sur un de ces forbans en jaquette, du monde ou de la bourgeoisie, pour qui la cristallisation à propos d'une femme se dessine par un : « Que va-t-elle me rapporter?... » En est-ce assez pour conclure que la théorie posée au début de ce livre sur le duel forcé entre les deux sexes se trouve



vérifiée avec cette première classe d'amoureuses, — celles qui pourtant ne demandent à l'homme et ne lui offrent que le plaisir des sens, ce plaisir qui rend l'âme si bonne, dit le proverbe, — si cruelle, dit l'observation ?

---

## § II. — *Le cœur.*

Parmi les mensonges que les femmes servent aux hommes et auxquels ces derniers ont cru et croiront toujours, le plus habituel est celui qu'il faut appeler, faute d'un meilleur mot, le mensonge de la virginité sensationnelle. Il consiste à soutenir qu'elles étaient, à l'époque où elles ne vous connaissaient pas, la Galatée d'avant Pygmalion, la statue de marbre où rien ne palpitait. C'est vous qui les avez éveillées, vous à qui elles doivent la révélation d'elles-mêmes. Comme la plupart des mensonges débités par ces fines et subtiles personnes, cette allégation repose sur une vérité, à savoir que ce phénomène du réveil par l'amour se rencontre en effet, sans que ce miracle physiologique puisse bien s'expliquer. Un beau jour, et cela peut arriver à toutes les espèces de femmes, celle qui n'avait jamais éprouvé le moindre frisson de volupté a le cœur pris, et elle subit une métamorphose absolue de tout son être. C'est même là ce qui distingue la maîtresse chez qui le don de sa personne a pour principe le cœur, de la femme à tempérament. La sensation voluptueuse se produit, chez la seconde, qu'elle aime ou qu'elle n'aime pas ; la première ne sent que si elle aime. Empressons-nous d'ajouter que ce phénomène est rare et que la crédulité masculine doit en rabattre singulièrement. Il y a beaucoup de Galatées, au moins par l'indifférence, mais elles demeurent telles d'ordinaire, et l'Esther de Balzac, la fille insensible et dégradée qui s'élève, par la vertu de l'exaltation sentimentale, aux plus brûlantes hauteurs de l'amour, reste une exception aussi étonnante que le génie de son père spirituel. Vous vous rappelez la lettre qu'elle écrit avant de mourir. Elle va se tuer parce qu'elle s'est

livrée à Nucingen pour Rubempré, elle laisse à son poète sept cent cinquante mille francs, prix de ce marché, et, gaminant au bord de la fosse pour qu'il ne soit pas trop triste, elle lui dit : « Qui est-ce qui te fera, comme moi, ta raie dans les cheveux?... » On raconte que Balzac, lisant cette lettre à haute voix dans un salon, s'interrompt pour fondre en larmes en s'écriant : « Comme c'est beau !... » — Aussi beau, hélas ! que peu vraisemblable. Pour une de ces métamorphoses possibles, que de comédies ! On ne passe pas aussi froidement d'un domaine dans l'autre. Pourtant le cas existe, quoique peu commun. Le plus souvent la femme destinée à aimer de cet amour complet qui absorbe dans un seul être, pour des années, pour la vie quelquefois, les forces les plus secrètes de l'âme est une femme qui, dès son enfance, a commencé de vivre beaucoup, de vivre uniquement par ce cœur. Il est rare qu'elle soit belle, de cette beauté éclatante qui constitue une sorte de royauté absolue et qui à ce seul titre corrompt ses dépositaires. La femme qui vit par le cœur n'est pas non plus la laide. Laideur est presque toujours synonyme d'envie. Elle est gracieuse plutôt que brillante, et son charme est un peu journalier. Elle aura un joli regard que la passion rendra sublime, et un visage dont la pleine éloquence ne se révélera que dans des moments d'émotion suprême. Il est probable que l'esprit de conversation lui manque, et que, dans un salon, elle se tient à une place volontiers modeste. Elle n'a ni la dureté d'âme qu'il faut pour jouer au fleuret démoucheté avec des phrases aiguës, ni la sèche-resse vaniteuse qui se dissimule sous les plus innocentes coquetteries. Deux analystes ont étudié ce type spécial, Laclos et Beyle. Ils ont ainsi créé, le premier, la céleste Présidente des *Liaisons* ; l'autre, la Mme de Rênal de *Rouge et Noir*. Tous deux ont indiqué soigneusement que la femme de cœur est d'ordinaire pieuse, comme elle est timide, par une délicatesse de sa sensibilité qui fait d'elle, quand elle a le malheur d'apparaître dans notre société contemporaine, une proie aussi certainement vouée à la férocité de l'homme que l'An-

dromède de la fable antique, enchaînée au rocher. C'est la mondaine par qui un amant implacable se fait payer cent mille francs de dettes et qu'il trahit le soir même avec la première venue. C'est la maîtresse qui balaie l'appartement et porte des robes de quatre sous pour que l'homme qui vit avec elle ait le droit d'aller au jeu et de rentrer ivre mort. C'est la femme abandonnée, compromise, outragée, qui franchit des lieues et des lieues pour aller soigner celui qu'elle a aimé et qu'elle sait malade à deux jours et deux nuits de Paris. J'ai vu ces actions s'accomplir et d'autres pareilles à l'époque où j'étais le plus cruellement trompé par Colette et où j'agonisais de douleur. Je constatais que ceux pour qui ces grandes amoureuses marchaient ainsi au martyre ne les aimaient pas, et que moi, j'aimais d'autant plus mon infâme maîtresse qu'elle me trahissait davantage. J'ai tiré de ce contraste les quelques vérités suivantes, à joindre aux autres tas de ces cailloux psychologiques, régulièrement cassés le long du chemin de calvaire que décrit cette *Physiologie* :

## XXI

*Dix-neuf fois sur vingt, pour une femme, mettre de son cœur au jeu de l'amour, c'est jouer aux cartes avec un filou et des pièces d'or contre des pièces fausses.*

## XXII

*L'homme se venge sur les femmes tendres de n'avoir pas été aimé des coquines. Il appelle cela être devenu très fort.*

## XXIII

*Par une affreuse loi de la nature masculine, être aimé d'une femme sans l'aimer nous rend méchants, et nos remords ensuite, quand nous l'avons lassée, ressemblent au regret du paysan qui, ayant tué son chien de garde à coups de pied, se repent — d'être moins défendu.*

## XXIV

*Un poète de ma connaissance perdit sa maîtresse, une veuve*

*avec de petites rentes, qui l'avait fait vivre dix ans en vue d'un chef-d'œuvre jamais commencé. Il l'avait abreuvée de vilenies sous prétexte qu'il faut à l'artiste les expériences de la passion. « Je suis très malheureux, » me dit-il, « je vais profiter de ma douleur pour écrire un petit Intermezzo très éloquent. » La pauvre femme a dû en frémir de joie dans sa tombe. Elle l'entretenait après sa mort.*

## XXV

*J'ai renoncé à plaindre les femmes qui aiment, depuis que j'ai entendu cette même personne, la plus maltraitée de celles que j'aie connues, me dire : « Il est bien dur, mais si je n'étais pas là, qui est-ce qui s'occuperait de son linge ? » Et elle eut un sourire d'ineffable ravissement. Recoudre des boutons de chemise — pour lui — était son bonheur. Je l'envie quand j'y songe, et je me rappelle avoir lu dans une lettre adressée à Raymond Casal par une inconnue — sans doute cette Mme de Corcieux qui faillit mourir par lui — cette étrange phrase. Elle le faisait rire, et elle me donne après des années envie de pleurer : « Ne te reproche pas mes chagrins. Si tu ne m'avais pas fait souffrir, tu ne m'aurais pas connue. »*

## MÉDITATION VII

DE LA MAITRESSE (suite et fin).

§ III. — *La tête.*

Des mots, de tout petits mots jetés d'homme à homme, sur un canapé du *club*, — d'un coin à l'autre d'une table de restaurant, — entre deux bouffées de cigare, la nuit, revenant de quelque soirée, — en disent plus long sur l'âme contemporaine que des pages et des pages de dissertation. Combien de fois, causant ainsi d'une femme soupçonnée d'avoir des

caprices de tempérament, avez-vous dit ou entendu dire : « C'est une malade... » et d'une autre, précipitée par son cœur dans quelque dangereuse et noble imprudence : « C'est une emballée... » ou : « C'est une gobeuse?... » Pauvres femmes, quel cours de morale plus efficace pour elles que tous les sermons de tous les carêmes, si elles pouvaient entendre l'accent dont sont prononcées ces phrases-là, et se rendre compte de l'effet que produisent sur leurs soupirants en habit noir les franches ardeurs de la nature, comme les dangereux enthousiasmes du sentiment ? Il existe, en revanche, une troisième espèce de femmes, que j'ai appelées *de tête*, faute d'un terme plus précis, et que ce même langage masculin étiquette d'un terme aussi mérité que les deux autres sont durs : les *détraquées*. C'est ici que je devrais — en véritable physiologiste littéraire à prétentions plus ou moins justifiées de physiologie scientifique — faire intervenir la Grande Névrose pour décrire avec plus d'autorité professionnelle cette créature, suspecte d'hystérie, qui ne connaîtra jamais ni les ivresses de la volupté physique, ni les magnificences du profond amour, et qui pourtant est la vraie maîtresse moderne, celle que l'Amant d'aujourd'hui rencontre quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, comme l'attestent les comptes rendus de la *Gazette des Tribunaux* et les *faits divers* des autres feuilles, — ces instructifs procès-verbaux de la moralité contemporaine. Dans ces drames multipliés de l'adultère ou de la jalousie auxquels vous assistez chaque matin, commodément assis devant la table de votre déjeuner en lisant votre journal, essayez donc de découvrir le moindre élément d'une émotion vraie — ou sensuelle ou sentimentale... (Pour plus de détails, voir *Méditation XVI*.) Voilà une femme qui a tiré sur son amant comme sur une bête fauve et qui arrive devant le tribunal, fière de son action, heureuse du frisson de curiosité qu'elle soulève, en toilette soignée et la bouche hautaine. Croyez-vous que si jamais son cœur ou seulement ses sens avaient vibré une minute auprès de cet homme qu'elle a tué, elle se pavanerait dans le cabotinage de



sa vengeance avec cette absolue sérénité? Et cette autre qui, elle, a vu hier son amant assassiné par son mari et qui se laisse aujourd'hui interviewer par un reporter, comme un auteur au lendemain d'une « première », que pensez-vous des émotions que lui faisait éprouver cet amant vivant? Et celle-ci qui s'est associée avec cet amant pour étrangler un malheureux et le dévaliser, et qui à présent charge son complice de toute la responsabilité du crime?... Fermez le journal ensuite et rappelez-vous ces autres drames, sans dénouement sanglant ceux-là, que colporte la chronique des salons ou des coulisses, les implacabilités de certaines rancunes, les perfidies froidement accomplies, les oublis et les froideurs des lendemains de liaison. Autant de signes qui attestent qu'une femme peut avoir suivi une longue intrigue, accepté des rendez-vous, compromis son nom, donné sa personne, sans plus de palpitation intérieure que la feuille de papier sur laquelle j'écris ces lignes. Ces amoureuses sans amour, ces dévergondées sans jouissance, sont pourtant poussées à commettre des folies. Par quoi? — Par une *idée*. Ce sont des *cérébrales*, et en cela les vraies femelles du mâle déséquilibré, qu'elles ont presque toujours pour complice. Mais l'analyse de quelques types de l'espèce précisera mieux cette thèse si contraire aux préjugés reçus : à savoir qu'en galanterie les pires égarements viennent de la tête, et que, plus une femme est froide du cœur, froide des sens, plus elle ira, dans la faute, du côté de la perversité. Et voici un léger croquis des divers aspects sous lesquels se présente le plus souvent la cérébrale.

---

1° *La chercheuse*. — Est-il besoin de la définir, celle-ci, et qui ne l'a rencontrée, ou dans sa vie ou dans celle d'un ami? C'est l'affolée qui va, poursuivant à travers les expériences successives, et d'aventures légères en aventures monstrueuses, une sensation dont elle rêve et qui la fuit toujours. Et c'est aussi la romanesque à faux qui multiplie autour d'elle les complications sentimentales, afin d'éveiller dans son être

intime un frémissement d'âme qu'elle ne connaîtra jamais, malgré toutes les raisons de palpiter que son imagination donne à son cœur... Vous avez entendu parler de la première et raconter ses audaces de libertinage. Le hasard vous met en sa présence, et vous demeurez étonné de son masque presque tragique, qui semble démentir toute son histoire, de son regard, aigu à la fois et fatigué, où se devine la tristesse d'une déception éternelle. Elle cause, et son cynisme sans gaieté, flétrissant comme celui d'un viveur blasé, vous serre le cœur. Vous entrevoyez, dans cette femme qui passe pour une assoiffée de plaisirs, et qui parfois a tout quitté, mari, famille et société, afin de vivre en pleine fantaisie de désordre, des abîmes d'ennui, des gouffres de détresse. Dans quelques années, c'est à la morphine qu'elle demandera cette sensation vainement poursuivie dans la souillure de toutes les pudeurs. — La romanesque, elle, a des chances de finir dans une dévotion qui ressemble à la vraie piété comme ses folies volontaires de jeunesse ressemblaient à l'amour. C'est cette figure, indéfinissable par le mélange de corruption et d'angoisse, d'insensibilité foncière et de frénétique démence, qui remplit les romans français modernes depuis la *Madame Bovary* de Flaubert. Ce grand prosateur fut le premier, avec sa dureté chirurgicale d'ancien carabin, à déshabiller la chercheuse de ses oripeaux poétiques. Qu'il a bien montré l'impuissance du cœur et celle des sens dans l'arrière-fond de cette créature qui vous poussera au crime, comme Emma y pousse Léon dans le célèbre roman, prête qu'elle est elle-même à tout oser pour *vibrer*, ne fût-ce qu'une minute, — et elle ne vibrera jamais !

2° *La comédienne*. — Vous est-il arrivé de raconter une histoire à laquelle vous aviez été mêlé, devant un camarade, témoin lui aussi de cette histoire, qui vous a interrompu par un « mais non, mais non... » et il vous a prouvé, clair comme le jour, que vous veniez de fausser la vérité — sans vous en apercevoir ? Avez-vous réfléchi ensuite au petit travail qui s'était accompli dans votre esprit, à la touche d'inexacti-

tude ajoutée ici, ajoutée là, et constaté combien il est aisé de se duper soi-même, avec la plus naïve inconscience ? Je me souviens que nous assistions ensemble, Barbey d'Aurevilly et moi, voici des années, à un spectacle d'acrobates. Nous vîmes là un trapéziste mutilé — il ne lui restait qu'une jambe — qui exécutait d'incroyables voltiges, à tour de poignet, sur une barre fixe. Cette agilité rendait plus navrant le sautellement d'insecte blessé avec lequel, son exercice fini, le malheureux gymnaste regagnait sa place, sur son pied unique. Trois ans plus tard, mon grand ami m'interpelle d'un bout à l'autre de la table d'un diner : « Vous vous rappelez, » me dit-il, « ce danseur de corde qui n'avait qu'une jambe?... » J'ai vainement essayé de lui prouver qu'il se trompait. Sa mémoire de puissant artiste avait travaillé comme un vin qui fermente, et il *voyait* son souvenir, tel qu'il le disait. — Ce phénomène du mensonge de bonne foi, très commun chez les enfants, dont le faux témoignage en justice a fait condamner tant d'innocents, devient chez certaines femmes une habitude constante. Il s'établit réellement chez elles une seconde nature, factice et pourtant sincère, à côté de l'autre. C'est alors un extraordinaire désordre mental dans lequel cette femme elle-même ne se reconnaît plus. Et la comédienne apparaît, non pas celle qui vous joue un rôle par intérêt, mais celle qui se le joue d'abord, ce rôle, à elle et pour elle. Malheur à vous si vous lui servez de prétexte, si, par exemple, elle se met en tête d'avoir pour vous ce que le langage des modistes appelle seul encore une « grande passion » ! Il lui faut étaler du sentiment, et tous les moyens lui seront bons pour y arriver : elle vous bouleversera votre vie, vous traînera de scène en scène, vous trompera pour revenir vous le raconter, s'empoisonnera et en échappera pour crier son suicide à toute la terre. Et le pire de cette mise en scène éternelle sera que vous n'aurez même pas eu, durant cette infernale liaison, cinq minutes de vraie douceur, celle que le petit employé de nouveautés goûte le dimanche, sur la Marne, avec sa maîtresse d'un après-midi, qui ne lui jure pas qu'elle l'aime, qui ne sait que rire et

que chanter en se balançant au fond du canot... Mais cette enfant possède ce charme incomparable hors duquel il n'y a ni joie des baisers ni bonheur des larmes : — le Naturel.

3° *La littéraire*. — Vous trouverez cette variété surtout en province. Elle se rencontre aussi à Paris, en particulier depuis que le goût des auteurs étrangers a commencé de se répandre et que la maladie du roman russe a fait ses premiers ravages. La littéraire ressemble à la comédienne par certains côtés, elle s'en distingue par un trait essentiel : la véritable comédienne s'est créé à elle-même le type qu'elle entreprend de réaliser, et elle en change parfois au cours de sa vie, insinuante et rêveuse avec celui-ci, sceptique avec celui-là, spirituelle avec un troisième, au demeurant géniale et très supérieure à la liseuse qui copie servilement un poète ou un romancier, et dont toutes les démarches, tous les billets, toutes les caresses pourraient porter un renvoi comme les illustrations : page 25, colonne 2. Pendant de longues années, la littéraire était presque toujours une Sandiste, en train de *Valentiniser* d'après la formule. De nos jours, vous risquez de vous heurter à la Feuillettiste, qui rêvera, rue Bellechasse, de rendez-vous dans le pavillon d'un parc, au clair de la lune, comme dans *la Petite Comtesse* ou *Camors*; — à la Sully-Prudhommeiste, qui vous dira sur la plage de Trouville, entre deux parties de petits chevaux :

Il faut tenir des mains de femme  
Quand on rêve au bord de la mer...

— à la Coppéienne, qui ne manquera jamais d'arriver chez vous avec le fameux vers sur sa jolie bouche, même si elle n'a pas trace de voile à sa toque de fourrure :

Oh ! les premiers baisers à travers la voilette...

— à la Goncourtiste, qui vous écrit avec des néologismes qu'elle ne comprend pas et prépare pour vous recevoir une robe de chambre japonaise achetée au Bon Marché; — à la

Tolstoïenne, qui vous décompose ses « états d'âme », tout en vous offrant une tasse de thé; — à la Shelleyenne, qui vous parle, à table, en dégustant une truffe au champagne, d'un monde « où le clair de lune, la musique et le sentiment ne font qu'un » ... — Pauvres grands écrivains ! Il faut cependant leur pardonner les misérables sottises auxquelles leur génie sert de prétexte. Et tous y passent. J'ai lu une lettre adressée à un jeune étudiant de ma connaissance, dans laquelle une femme de trente-sept ans lui proposait de mourir avec lui : « Notre mort, » disait-elle, « sera celle des *Amants de Montmorency* d'Alfred de Vigny !... » Cette vieille folle avait trois petits garçons en bas âge et un honnête homme de mari, qui peinait dans une maison de commerce dix heures par jour, afin de lui gagner de quoi avoir du papier à lettres *moyen âge*, le temps de lire des romans et du vague à l'âme ! Le jeune étudiant me déclamait cette phrase en pleurant, et il ne me pardonna point de lui avoir cité la réponse de Casal à une fille qui se précipitait dans ses bras en lui disant : « O mon beau Rolla, tu me grises... » — « Non, » répondit Raymond, « je ne te grise pas, je te claque... » et il la souffleta bravement, exaspéré de ce surnom. « C'est la seule fois que j'ai battu une femme, » me disait-il, mais aussi la littérature mêlée à l'amour est certes la plus écœurante mixture qu'ait inventée la sottise humaine. Vous croyiez entendre un soupir, c'est une citation ; — serrer une femme sur votre cœur, c'est un volume. Sans compter que la littéraire enferme toujours en elle un bas bleu possible. Elle plane, suspendue sur votre front, la menace du réel volume où vous serez peint avec votre nom à peine défiguré : — Rasal pour Casal, Barcher pour Larcher, — votre maison photographiée, le tout enguirlandé des mille et une calomnies qu'une maîtresse lâchée possède à son service. — (Voir pour plus amples renseignements le livre de Mme Collet où figure un certain Léonce qui de son vrai nom s'appelait tout simplement Flaubert !) — C'est de quoi justifier à jamais la boutade prêtée à Gautier... « Je ne crois au mot : je t'aime, que lorsqu'il est écrit *t'h-é*. »



4° *La vaniteuse*. — C'est là une personne trop facile à classer pour qu'il y faille une longue définition. Il existe de par le monde un très grand nombre de ces paons-femelles que l'on pourrait appeler les *snobinettes* de l'amour et auprès desquelles l'homme dont on parle a seul des chances de réussir. Elles se spécialisent d'ordinaire sur une catégorie de célébrités : il y en a pour politiciens et il y en a pour peintres. L'Institut en fascine d'autres, et d'autres le Théâtre. Les gens de lettres ont les leurs, et les leurs aussi les gens titrés, les leurs enfin les princes de la mode, ceux qui sont cités dans les feuilles pour des *smokings*, et qui méritent, après leur mort, l'oraison funèbre qu'un journal élégant consacrait à ce pauvre d'Avançon : « M. d'Avançon vient d'être emporté hier... C'était un homme mûr du meilleur style. » J'ai connu une cantatrice, très jolie femme et très spirituelle, qui avait ce snobisme de l'alcôve. Elle faisait collection, dans sa chambre à coucher et dans son album, de personnages en vue. Quand elle avait dit de quelqu'un : « C'est une tête, » j'étais sûr qu'avant huit jours elle s'en croirait amoureuse, et qu'avant un mois la photographie de ladite tête figurerait dans la galerie des souvenirs de cette dona Juana pour Tout-Paris, qui avait elle-même une rivale préoccupée de lui souffler successivement toutes ces *têtes*; et ce trait nous amène à...

5° *L'imitatrice*, — qui est, elle aussi, une vaniteuse, mais d'une vanité circonscrite à la lutte contre une autre femme. L'imitatrice a pris comme modèle tout ensemble et comme rivale une personne de son entourage ordinairement, quelquefois d'une société supérieure; et alors commence un *steeple-chase* quotidien, avec ceci de plaisant que l'enviée parfois ne s'en doute même pas. Cette enviée a un hôtel, l'imitatrice aura un hôtel; — des chevaux, l'imitatrice en aura; — des tableaux, et l'imitatrice en achète. L'enviée reçoit le lundi, l'imitatrice prend le même jour. Si vous voulez, vous qui faites la cour à cette imitatrice, la mener très loin et très vite, persuadez-lui que l'enviée vous a distingué. Vous pourrez

vous engager dans cette liaison sans crainte. Vous aurez toujours un moyen assuré d'en sortir. Ce sera de laisser croire à votre maîtresse par ricochet que cette enviée vous dédaigne et en distingue un autre. Vous n'existerez plus pour l'imitatrice, qui vous aura, par-dessus le marché, donné le comique spectacle de la plus charmante inconscience, car elle ne manquera jamais au gentil ridicule de vous dire, en parlant de l'autre : « Mme X..., qui fait toujours tout ce que je fais... » Et elle le croira !

6° *La voyageuse*. — C'est un joli mot d'argot mondain, que je n'ai encore vu écrit nulle part. Il mériterait droit de cité dans la langue, pour désigner ces ambitieuses, en train de voyager en effet de salon en salon et de groupe en groupe ; et chaque nouveau groupe où elles s'introduisent est plus aristocratique ou plus élégant que celui dont elles partent, chaque nouveau salon plus choisi. Parmi les procédés que ces adroites intrigantes emploient volontiers, un des plus simples consiste à découvrir l'homme influent de la coterie qu'elles visent et à se l'attacher par des liens qui lui fassent un devoir — et un orgueil — d'ouvrir devant sa maîtresse toutes les portes, d'abaisser toutes les barrières. L'homme ainsi choisi devient en effet le pilote de la voyageuse, et un pilote d'autant plus passionné qu'il tient à étaler devant sa conquête les preuves de sa supériorité. Mais une fois introduite dans le port, la voyageuse ne manque pas de témoigner au naïf amant qui s'est cru aimé pour lui-même une ingratitude digne de celle dont un nouveau roi gratifie les conspirateurs auxquels il doit son trône. Elle a déjà mis le cap sur un autre îlot et confié le gouvernail à un autre timonier. Il y a des voyageuses de tout ordre, depuis la roturière qui veut entrer dans le faubourg Saint-Germain, grâce à l'appui d'un grand seigneur, jusqu'à la femme d'employé qui se sert d'un député pour procurer à son mari la place de sous-chef, sans parler de la petite cocotte qui flatte un viveur sénile pour être invitée à des dîners avec de grandes impures. Faut-il plaindre

les échelons sur lesquels ces industrieuses friponnes posent leur joli pied, d'avoir été quittés comme de simples échelons?... Cela dépend du pied, dirait un sage, et de la jambe à laquelle appartient ce pied.

7° *La dominatrice.* — L'orgueil est la seule flamme dont celle-ci ait jamais brûlé; mais c'est une flamme inextinguible et qui la consumera jusqu'à sa vieillesse. Vous la verrez plus tard tenir un salon, et elle suffira au travail d'Hercule que ce métier-là représente en correspondance, diplomatie, visites, diners en ville, conversation, etc., pour avoir la satisfaction de faire des académiciens ou des ambassadeurs, — en un mot, pour régner. En attendant, comme elle est jeune et jolie, c'est à inspirer des passions que se dépense tout cet orgueil. Qu'un homme échappe à son pouvoir, et la voilà devenue aussi malheureuse que Napoléon lorsqu'il pensait à Saint-Pétersbourg, la seule capitale de l'Europe où il ne fût pas entré en vainqueur. Le plus souvent, la dominatrice est une coquette. Elle sait que la fatuité naturelle à l'homme en fait un esclave tout enchaîné pour celle qui promet, promet toujours, — et ne donne rien. Mais elle sait aussi qu'avec d'autres hommes ce jeu-là est inutile, et, changeant sa politique, elle se donne juste assez pour accrocher celui dont elle veut être aimée. Elle se donne une fois, deux fois, — et puis plus jamais... Avez-vous vu un poisson goulé avaler un appât dont il compte se régaler? Comme il nageait gaiement vers sa proie! Et il se tord maintenant au bout de l'hameçon; puis, tandis qu'il râle dans un coin du bateau, le pêcheur continue de jeter sa ligne en supputant de combien de douzaines il pourra se vanter demain... De quoi vous plaignez-vous? La dominatrice vous a couru après — comme ce pêcheur court après le poisson tant qu'il ne l'a pas pris — dans la pleine sincérité du plus spontané désir...

---

Et il faudrait encore énumérer, parmi les cérébrales, l'*Ennuyée*, celle qui prend un amant pour avoir quelqu'un là sur

qui elle passe ses nerfs et avec qui elle trompe... son temps ; — la *Dépîtée*, celle qui vous ramasse, comme un enfant rageur fait un caillou, pour vous jeter à la tête d'un homme qui la vexe ; — la *Méchante*, qui ne peut pas supporter le bonheur de ses semblables et vole leurs maris ou leurs amants aux autres femmes, afin de détruire ce bonheur... Pour peu que vous rassembliez vos souvenirs, vous vous rendrez compte de ce que devient un homme de cœur qui aime une de ces femmes-là, et de ce qui l'attend, depuis l'abandon le plus brutal jusqu'à la plus cruelle perfidie, suivant le cas, sans parler de la lettre anonyme et de la calomnie. Vous comprendrez contre quelle monnaie de singe cet homme de cœur est en tout cas assuré de donner ses vraies larmes, ses vraies douleurs, son vrai sang, et peut-être ne trouverez-vous pas trop sévères les trois remarques suivantes :

## XXVI

*Le cœur fait de la femme un être sublime, les sens dans leur brutalité en font un être vrai. Le monstre commence avec la froideur morale et physique, — dans le cerveau.*

## XXVII

*Dalila a dû trahir Samson avec l'espérance d'éprouver une sensation entre ces bras qu'elle allait livrer aux chaînes.*

## XXVIII

*On estimerait certaines femmes d'avoir un amant par plaisir.*

## MÉDITATION VIII

## DU FLIRT ET DES COQUETTES

Si une liaison d'amour entre l'amant et la maîtresse tels que j'ai tenté de les décrire est le plus souvent une guerre, avec marches et contremarches, batailles livrées et perdues,

déroute finale et massacre, — il existe aussi, comme pour les armées véritables, la petite guerre entre les deux sexes, celle où tout n'est que jeu et que simulacre. Cette petite guerre s'appelle le *Flirt*. Qui reconnaîtrait dans ce monosyllabe britannique, sec et cinglant comme un coup de fouet, le délicieux verbe du français d'autrefois : *Fleureter* ou conter fleurette ? Et je me souviens d'une petite scène où j'eus par le contraste la sensation si vive de la différence réelle entre les mœurs, qui a produit la différence entre les deux mots. Voici de cela combien de jours ? J'avais découvert chez un marchand une boîte d'ivoire que j'achetai pour Colette. C'était une boîte du XVIII<sup>e</sup> siècle, ornée d'une miniature qui représentait deux amoureux en train de danser un pas de menuet, gaiement, tendrement, au son d'une espèce de musette tenue par un nain, dans un paysage de rêve. C'est presque l'automne, car le feuillage des arbres prend par places des nuances blondes, comme on en devine sous le rien de poudre qui blanchit les cheveux de la danseuse. C'est encore l'été, car entre les branches luit un ciel d'un bleu doux et pâle comme la soie du justaucorps du danseur. Il est de face, et il rit en levant sa main restée libre, tandis qu'elle se montre, elle, en profil perdu, et qu'elle tourne dans sa robe couleur de rose, un rose à demi fané, un rose sur le point de passer, comme l'heure charmante... — Mon Dieu ! que j'étais peu né pour vivre dans ce Paris de décadence où j'ai tant usé de mon cœur, peu né pour aimer la perverse enfant à qui j'apportais cette miniature par une nuit glacée d'hiver ! Je me vois encore montant l'escalier du Théâtre-Français, et tirant la boîte de ma poche pour regarder une fois de plus ces deux amants. Il faut tout dire. Le jeune homme me ressemblait un peu, et la jeune femme avait tant de Colette, par la ligne fine de la taille, par la grâce triste dans le demi-sourire ! L'idée que c'était, ce songe d'un peintre mort, l'image de deux êtres jadis pareils à nous, mais heureux, me jetait dans cette mélancolie presque folle qui ne fait que rendre si sensibles les places les plus malades de l'âme. Et cela se passait dans



un couloir de théâtre, devant des portes de loges derrière lesquelles des acteurs et des actrices s'habillaient pour le « deux » ou le « trois » !... Quand j'entrai chez Colette, elle était assise devant sa glace, occupée à faire sa figure. Je vis à son regard deux choses : d'abord que je la gênais, et puis qu'elle traversait une de ses minutes de blague sans esprit. Il y avait, assis sur un des fauteuils de cette loge, un élégant à mine de cocher, avec qui elle devait me tromper un jour, — si ce n'était pas déjà fait ? Je lui donnai la petite boîte cependant, je ne sais pourquoi. Elle la prit, elle regarda la miniature, puis la passant au monsieur : « Voyez donc, Sâlvaney, » dit-elle, « en voilà une drôle de manière de *flirter*... » Pouvais-je lui répondre que la danseuse en robe rose et le danseur en justaucorps bleu ne *flirtaient* pas, mais qu'ils *fleuretaient*, et cette cuistrerie sentimentale m'eût-elle empêché d'avoir le cœur navré, une fois de plus, en la voyant, sitôt ma pauvre boîte posée parmi les pots de fard et les pattes de lièvre, aguicher de nouveau ce Salvaney, devant moi, comme si je n'eusse pas été là ? Et voici que je me demande ce qu'elle a fait de la pauvre miniature. Oui, devant quels *flirts* de cette cruelle fille le nain continue-t-il de jouer sa musique, les astres de blondir, le ciel de bleuir, l'homme qui me ressemble de sourire et celle qui lui ressemble, à elle, de tourner dans sa robe couleur de bonheur fini ?... Allons, allons, monsieur le docteur Claude, analyste professionnel, misogynne patenté, prétendu connaisseur de l'âme de la femme, ramassez votre scalpel et votre microscope, et montrez à l'honorable assemblée les petites expériences que vous savez faire. Vous n'êtes pas là pour cueillir des roses, mais pour étaler des fibres et pour disséquer des morceaux de cœur humain... Ah ! que les roses ont un plus doux parfum !...

---

Il est donc bien mort, ce vieux verbe français, aussi mort que les fleurettes blanches ou mauves de la saison où il fut inventé, et le dur mot anglais triomphe. Il désigne : la chose

d'abord, et votre maîtresse vous dit : « Le *flirt* m'amuse ; » — l'habitude ensuite : « Je suis un peu *flirt*, » dit-elle encore ; — enfin le monsieur ou la dame avec laquelle se pratique cette habitude : « Un tel, » dit toujours la même maîtresse, « vous n'allez pas en être jaloux, c'est mon *flirt*, » et vous comprenez qu'elle entend par là une cour légère et sans conséquence. Le bon Littré, que je viens d'avoir la curiosité de consulter sur ce mot nouveau, est de l'avis des femmes, et il le définit : « Mot anglais qui signifie le petit manège des jeunes filles auprès des hommes et des hommes auprès des jeunes filles... » Oh ! ces philologues, quels discrets personnages ! Moi qui ne suis pas un philologue, mais qui ai été, suis et serai jusqu'à ma mort un jaloux, — c'est-à-dire un de ces insensés qui veulent à tout prix savoir ce qui leur sera si dur à connaître, — c'était justement le « petit manège » qui m'intriguait jusqu'à me torturer. Où commençait-il ? Où finissait-il ?... Encore aujourd'hui que je suis, comme on dit dans le bon peuple, retiré des voitures, je voudrais deviner au moins ce que les femmes signifient au juste par ce terme à la fois si clair et si indéfinissable. Un jour que je visitais Florence en compagnie d'une dame américaine rencontrée par hasard, nous nous arrêtâmes devant un tableau de *l'Angelico* qui représentait une résurrection. Des religieux sortaient de leur fosse ouverte, et des séraphins auréolés d'or les embrassaient tendrement sur la bouche.

— « Regardez donc, monsieur Larcher, » me dit ma compagne avec la plus aimable candeur, « ces petits moines qui flirtent avec les anges... »

Cette phrase me rendit rêveur, et le « petit manège » serait resté à jamais flétri aux yeux de mon imagination troublée, si, à quelque temps de là, ayant fait usage de ce terme *flirt* devant une autre dame, Anglaise celle-là, elle ne m'eût interrompu avec un mépris anglo-saxon, — profond comme la mer qui sépare l'île vertueuse du continent corrompu :

— « Pardon, monsieur, mais c'est un mot que je n'ai jamais entendu qu'en France... »

Je me sentis, à cette phrase, couvert du flot de l'infamie gallo-romaine, mais je n'en fus pas plus avancé dans la définition de ce périlleux badinage, ou de cet amour sans amour, qui ressemble au vrai duel des sexes comme un assaut d'escrime à une séance sur le terrain. — Dans *fleureter*, il y a *fleuret*, aurait dit Victor Hugo. — C'est vrai pourtant, il est quelquefois innocent, ce badinage ! Avez-vous vu, dans un salon, une jeune femme entraîner un homme vieux ou jeune vers quelque coin un peu à l'écart, divan drapé ou fauteuil adossé ? De son bras nu elle frôle la manche de l'habit noir. Son pied chaussé de soie ajourée frémit nerveusement sur le coussin de vieille étoffe. A chaque mouvement de l'éventail garni de plumes soyeuses, l'homme sent venir à lui la douceur du parfum qui émane d'elle, de ses épaules délicates, de sa robe frissonnante, de ses cheveux où chatoient des pierreries. Elle lui parle, dans l'intimité de cet angle de salon, avec une voix de tête-à-tête. Que lui dit-elle ? Et que répond-il ? Elle rit, et ses dents apparaissent, si joliment blanches. Ses yeux, à lui, brillent et traduisent la petite grisserie d'amour-propre et aussi de délice physique qui envahit un homme « distingué » — encore un joli mot de vieux français — par une jolie femme. Quand, une demi-heure après, le couple se sépare, il se trouve toujours quelqu'un pour s'approcher de la dame, d'un air ou mécontent, ou ironique, ou indulgent, ou léger :

— « Avez-vous assez flirté, ce soir?... »

— « Que voulez-vous ? » me répondit une aimable personne à qui je servais ce reproche obligatoire, — amicalement, — « le *flirt*, c'est le péché des honnêtes femmes. »

C'est encore une définition, celle-là, dont le seul malheur est de ne convenir qu'au *flirt* des honnêtes femmes, justement, et pas du tout au *flirt* des autres. Or, il faut croire que ces autres considèrent comme licite tout ce qui n'est pas l'essentiel de la possession, depuis les serrements de main jusqu'aux serrements de taille, en passant par les baisers sur la nuque et les baisers sur les lèvres. Du moins, d'étranges

confidences faites par plusieurs de mes jeunes amis m'amènent à le croire. J'en avais un qui venait chez moi de temps à autre m'apporter des sonnets qu'il écrivait pour une jolie marquise, séparée ou veuve, je ne sais plus. Il me racontait, avec la discrétion naturelle à la jeunesse, — qui est généralement celle des tambours, — ses rendez-vous avec la dame, leurs promenades en fiacre, leurs courses dans les bois près de Paris, le tout accompagné de menues privautés qui affolaient ce garçon, et il ajoutait :

— « Elle est loyale... Elle m'a prévenu qu'elle voulait bien *flirter*, mais qu'elle n'aurait jamais d'amant... »

Dans ce cas-là, et si le *flirt* est le péché des honnêtes femmes, il serait l'honnêteté des pécheresses. Il conviendrait donc, si l'on dessinait une carte moderne du Tendre, de distribuer cette province spéciale en deux départements : celui de *Flirt et Vertu*, et l'autre, celui de *Flirt inférieur*. Les amants, eux, ne font pas cette distinction, et, en conservant un terme unique pour l'une et l'autre sorte de familiarité, ils démontrent que cette funeste et trop lucide jalousie est le vrai microscope de l'analyste. Pour ces logiciens de douleur, la femme honnête et l'autre recherchent dans le *flirt* la même sensation : celle du désir de l'homme, ici respectueux, inavoué, poétique comme un hommage ; là provoqué, presque brutal et repoussé brutalement, mais toujours le désir. C'est bien cela, c'est cette joie, ici naïve, là corrompue, que la femme éprouve à se sentir souhaitée par un homme, dont souffrent tous ceux qui aiment cette femme, car ces gêneurs admettraient volontiers cet axiome :

## XXIX

*Il n'y a pas de demi-pudeurs ni de demi-impudeurs.*

Ont-ils raison ? J'ai toujours pensé : oui, quand il s'agissait de ma maîtresse, et : non, quand il s'agissait des maîtresses des autres. — Ce n'est pas là ma plus grande originalité.

---

Lorsqu'on parle de relations qui vont ainsi du moins appuyé des marivaudages à la plus raffinée indiscretion de caresses, tout est nuance; par suite on s'y trompe bien aisément. C'est ainsi que la femme qui flirte est souvent confondue avec la coquette. Un abîme les sépare pourtant. La première a le goût du frémissement qu'elle éveille chez l'homme; elle veut être convoitée, déguster l'hommage que cette convoitise rend à son charme, s'y prêter, s'en amuser, — et c'est fini. La seconde veut être aimée sans aimer, et provoquer des passions qu'elle ne partage pas. Aussi la première peut-elle être une délicieuse créature, qui garde, sous des dehors de légèreté, les plus vraies délicatesses, au lieu que la vraie coquette est toujours une cruelle, qui, dans le fond du fond de ce qui lui sert de cœur, veut se procurer *la sensation de faire souffrir*. Voyez aussi comme elles procèdent l'une et l'autre, de manière diverse. Il y a de la plaisanterie, du rire, un peu de gaminerie même dans le début du *flirt* de la vraie *flirteuse*, — le pétilllement d'un vin de Champagne qui ne serait que de la mousse, sans la moindre goutte d'alcool au fond du verre. La coquette, elle, a toujours soin de vous prouver d'abord que vous avez produit sur elle une impression profonde et surtout sérieuse. Elle veut vous entraîner sur le chemin de la passion tragique, et la familiarité piquante est un mauvais guide pour ce chemin-là. Il s'agit de vous persuader que l'on vous a remarqué, — mais sérieusement. La coquette aura donc l'art d'interroger ceux qui vous connaissent et de savoir les idées qui vous plaisent : vos goûts particuliers en livres, en tableaux, en pièces de théâtre, par exemple. Elle vous en parlera de manière à vous convaincre que lorsque vous n'êtes pas là, elle pense à vous longuement. Entre sa façon de vous accueillir et ses relations habituelles avec les autres hommes, elle mettra une différence dont votre vanité sera chatouillée jusqu'à la pâmoison. Si elle est enjouée avec tout le monde, avec vous elle sera grave, presque triste, et vous croirez découvrir en elle une femme que personne ne connaît. Si elle est réservée d'habitude, avec vous elle aura de



l'abandon, comme une détente et une confiance que vous vous imaginerez avoir provoquées. Si elle est musicienne, elle choisira certains morceaux de piano qu'elle ne jouera que pour vous, et de quel geste religieux elle fermera ce piano en se levant, comme si entre vous et elle il venait de passer, pour vous bénir, l'Ame de Chopin ! Est-elle bibeloteuse ? Elle vous consultera sur ses achats, prête à renvoyer l'adorable éventail ancien que le marchand lui offre et qui vous déplaît. Elle ne voudra plus lire que d'après vos conseils. Si par bonheur elle n'est ni musicienne, ni artiste, ni littéraire, elle vous soumettra sa toilette, et elle vous interrogera sur sa robe, avec un air de mettre son destin à vos pieds. C'est l'A B C du traité de la coquetterie que ces fines manœuvres, traité écrit dans une langue dont aucun homme n'a jamais pu déchiffrer plus de cinq lignes. Le volume a cinq cents pages ! — Quand la coquette vous a bien convaincu de la sorte que vous êtes entré dans son cœur très avant, c'est elle qui se trouve, vous ne savez comment, s'être installée dans le vôtre, et, votre vanité aidant, elle se met à vous torturer avec le plus féroce plaisir, au lieu que la vraie *flirtieuse*, du jour où elle s'aperçoit que le badinage tourne au sérieux, n'a qu'une seule idée, celle de l'interrompre. A celle-ci, inspirer une passion cause une véritable répugnance. Ajoutons tout de suite que, pareille aux grands capitaines qui changent de tactique selon les terrains, la coquette sait employer le *flirt* avec certains hommes, ceux-là précisément qui ont la faiblesse de se croire très forts et qui se défieraient de la grande impression produite par eux. La coquette spéculé alors sur cette loi, que le *flirt* est un état d'équilibre instable, toujours à la veille d'une culbute d'un côté ou de l'autre. C'est d'ordinaire dans le néant que le *flirt* verse, mais quelquefois aussi la nature reprend ses droits. Elle se moque bien, elle, la sauvage et l'indomptable, de nos petites combinaisons de salon. « Je ferai joujou avec les sens... » dit la vertu qui ne veut pas leur céder, ou le vice qui ne veut plus. Et voilà que l'animal s'éveille chez l'homme et chez la femme,

que toutes les colères de l'orgueil et de la sensualité grondent d'un coup. Enfin, pour reprendre la comparaison de tout à l'heure, c'est comme à l'assaut, lorsque le fleuret casse et que l'escrimeur qui se sent touché jette un cri. Le fer a fait plaie. Le sang coule, et le tireur tout pâle tombe à terre, frappé à mort.

---

Suivons-les, une par une, les étapes que le *flirt* peut et doit franchir ainsi pour aboutir à la crise qui transforme en *opera seria* la musiquette, et en passion, parfois si douloureuse, l'innocent, le léger badinage. — Première période : un après-midi vous allez en visite chez une dame que vous rencontrez rarement. Vous vous abandonnez à un accès de jolie humeur, et vous vous montrez plus aimable compagnon que de coutume. Habitée qu'elle est à vous ranger parmi les visiteurs de devoir et d'ennui, elle se surprend à s'amuser de votre causerie. Vous le sentez aussitôt, et vous la quittez, content de vous, autant dire content d'elle, l'ayant découverte, comme elle vous a découvert. Vous retournez dans la maison peu après. Vous la trouvez seule, vaguement ennuyée et qui s'égaie de votre présence. Elle vous taquine sur un ton qu'elle ne prenait jamais avec vous auparavant. Vous lui répondez de même, et rien que ce ton-là, c'est déjà du *flirt*. Il peut se faire qu'à cette époque vous soyez, vous, en puissance de maîtresse. Alors cette espèce d'amitié gaie avec une autre femme vous offre la petite saveur piquante d'une infidélité inoffensive et permise, sans compter qu'il s'y cache un délassement très doux de la corvée sentimentale. Vous contractez donc la charmante habitude d'aller chez votre *flirt* le cœur tranquille, vous croyant bien sûr que vous n'en serez jamais amoureux, ni peu ni prou. Elle, de son côté, si elle n'a dans sa vie que des devoirs, trouve à frôler le danger de cette demi-intrigue juste le même plaisir qu'à diner au cabaret, puis à finir la soirée dans un mauvais théâtre. C'est comme la tartine de caviar, à l'heure du thé. La grignoter, ce n'est pas plus manger que flirter ce n'est aimer. Si la dame est en puis-

sance d'amant, — *chè! chè!* comme on dit en Toscane, — hé, cet amant aura bien mérité qu'on le rende un peu jaloux. Il faut toujours leur prouver, aux hommes, que la fidélité qu'on leur garde a son prix, et que si on voulait... Mais on ne veut pas. Vous ne comptez pas, vous, puisque vous n'êtes qu'en flirt avec elle, un flirt qui en est à sa lune de miel. Vaut-il la peine de passer à l'aphorisme et à l'italique, — comme dans les sonates on passe au mineur, ou comme dans leurs lettres certaines femmes passent à l'anglais, par élégance, — pour insinuer que les lunes de miel ressemblent aux blondes qui se teignent : elles deviennent rousses en vieillissant?

Seconde période : un des deux *flirteurs* commence à éprouver les premières atteintes d'une vague irritation, et ce pour des motifs de l'ordre le plus divers. Elle découvre, elle, ce qu'elle ne savait pas à ce degré, que vous aimez très profondément ailleurs, et la voilà qui se trouve aussi froissée que si vous l'aviez trahie. Pourquoi? Elle n'en sait rien, puisqu'elle ne vous aime pas, et que, si vous l'aimiez, vous l'embarrasseriez beaucoup. Mais l'amour-propre a de ces paradoxes. Vous découvrez, vous, ce que vous ne soupçonniez guère, qu'il se cache un homme dans la vie de cette femme, avec qui elle est engagée, aussi sérieusement qu'elle l'est peu avec vous. Vous acceptiez avec joie d'être la friandise, le goûter, la bouchée au caviar, quand vous pensiez qu'il n'y avait pas de diner. Vous voilà mécontent jusqu'à la fureur de savoir qu'il y a un diner véritable, et que vous n'êtes pas sur le menu. Vous vous jugez un peu naïf, un peu jeunet, tranchons le mot, un peu ridicule. Elle se réveille donc, elle, de son côté, un beau matin... — entre parenthèses, pourquoi cette formule, comme si, sur mille matins, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ne méritaient pas l'épithète contraire? — bref, un matin, laid ou beau, elle se réveille toute piquée de ce que vous observez avec bonne foi le contrat tacite passé entre vous. Et vous vous réveillez, vous, décidé à lui prouver que vous valez la peine que l'on ait un peu peur de vous. C'est l'époque des

inégalités volontaires d'accueil, de sa part, à elle ; des discours presque amers, de votre part, à vous. Elle se moque de vous, avec ces justesses dans la raillerie qui transforment un mot dit plaisamment en un mot qui fait mal. Vous avez avec elle des inquisitions de jaloux et des duretés de mari. L'orage flotte dans l'air à chacune de vos visites, et, s'il n'éclate pas, vous le presentez tous les deux, comme des nerfs malades souffrent de l'électricité de l'atmosphère, quand il n'y a pas encore de nuages. Soyez tranquille, ils arrivent vers vous, ces nuages, et avec eux les éclairs, le tonnerre, la grêle, de quoi couper sur pied les jolies marguerites que vous étiez en train d'effeuiller, en l'espérant toujours rester sur le *pas du tout* du pétale consolateur !

Troisième période : il n'y a plus de lune, ni emmiellée, ni rousse, mais le ciel est devenu noir comme mon encre, ou comme le cœur de Colette. — En cas de *match*, je parierais pour le cœur. — L'homme s'est juré qu'il aurait cette femme dont il connaît parfois les beautés les plus secrètes, comme on connaît un livre dont on a feuilleté, tourné toutes les pages, vu toutes les gravures, manié la couverture en tous sens, sans en lire le texte. Elle, étonnée autant qu'inquiète de voir transformées en instruments d'attaque des privautés auxquelles elle n'attachait pas de conséquence, montre soudain une indignation qui n'est pas jouée. Ou bien c'est elle qui, jalouse de savoir jusqu'où irait sa puissance sur vous, transforme en devoirs les assiduités que vous lui rendiez. Vous vous rebellez, et la guerre commence, mais aussi un autre chapitre de cette *Physiologie*, car, une fois là, vous sortez l'un et l'autre de cette équivoque passagère et charmante de flirt sur laquelle je voudrais encore, cédant, comme dans les fables, au souci de la *Moralité*, formuler quelques aphorismes.

### XXX

*Femme qui flirte, homme qui s'y complait, signe de peu de tempérament, comme le goût de l'aquarelle chez un peintre. Je réserve*

*cette préciosité pour une feuille d'album : « Le flirt, c'est l'aquarelle de l'amour. »*

## XXXI

*Une femme qui a vraiment aimé, autant dire souffert, regarde flirter les autres avec les yeux d'une mère qui a perdu un enfant et qui voit des petites filles jouer à la poupée.*

## XXXII

*Certains flirts salissent une femme plus que la possession. La rose coupée sur sa tige peut rester fraîche et pure. La rose, même en bouton, même sur le rosier, — mais tripotée, — est pire que fanée.*

## XXXIII

*Le seul flirt absolument innocent serait celui d'une jeune fille qui ne saurait rien des réalités physiques de l'amour. On en a connu quelques-unes vers 1820, à l'époque où paraissaient d'autres Méditations.*

## XXXIV

*On badinerait avec l'amour, quoi qu'en dise le fameux proverbe, s'il n'était mélangé ni d'amour-propre, ni de bestialité. Ce n'est pas le cœur qui colore en tragique le marivaudage à demi souriant, à demi tendre. On est jaloux et on désire. Cela suffit pour métamorphoser le gentil caprice en passion cruelle. On se croit sincère et le pire est qu'on le devient, en sorte que la femme qui vous aura fait le plus souffrir est quelquefois une femme que vous n'aurez jamais aimée.*

## XXXV

*Un joueur qui s'assoit à une table et devant des cartes sous la condition que, s'il gagne, il ne gagnera rien, et que, s'il perd, il perdra toute sa fortune, passerait pour un fou. C'est pourtant ce que font les hommes et les femmes qui s'engagent dans un flirt régulier, puisque ce flirt ne peut finir que par le néant, s'il reste flirt, ou par la douleur de la passion, s'il change de nature. Mais lequel de nous ne mourrait pas désolé s'il n'avait pas connu la passion, ou du moins s'il ne pouvait pas dire qu'il l'a connue?*



## XXXVI

*« Les femmes qui flirtent, je les appelle des maitresses sèches... » C'est le mot d'une très honnête femme qui prétendait n'avoir jamais flirté. Elle avait trop de mépris dans les yeux en le prononçant. Le mépris trop intense a trop songé aux choses méprisées, et trop y songer, c'est toujours les regretter.*

---

Ou le néant ou la passion, ai-je écrit tout à l'heure, et j'avais tort. Le flirt peut finir d'autre manière, par un sentiment assez rare, mais qui existe. C'est même la nouveauté la plus heureuse qu'ait inventée la civilisation dans les rapports entre les sexes : l'amitié. Il arrive en effet que la femme qui a flirté avec vous, — il faut, par exemple, que ce flirt ait été du plus pur gris perle, sans la moindre nuance trop forte, — il arrive donc que cette femme possède des qualités réelles d'esprit et de cœur. Elle a de l'âme, pour tout dire, sous la frivolité de ses dehors. Un hasard vous le révèle. Dans cet esprit vous apercevez la plus délicieuse finesse, dans ce cœur la plus vraie droiture. C'était par une fin d'après-midi, cette fois. Vous vous sentiez un peu trop triste, et, au lieu de verser dans le papotage d'habitude, vous lui avez parlé comme vous vous parlez à vous-même, et elle vous a compris. Le crépuscule tombait. Le domestique tardait à installer les lampes. Elle aussi s'est laissée aller à vous découvrir un peu de cet arrière-fond mélancolique sur lequel vivent toutes les femmes, dignes de ce nom, passé vingt-cinq ans, et lorsqu'elles se trouvent ne pas avoir la destinée de leur cœur. — Si elles méritaient cette destinée, soyez assuré qu'elles ne l'ont pas eue ! — Vous étiez venu « potiner » en prenant une tasse de thé ; vous sortez, ayant rencontré une amie que vous ne traiterez plus jamais comme auparavant, avec la légèreté d'un indifférent qui jette une heure de son après-midi à lui dans le vide d'un après-midi de femme, et qui l'oublie, sitôt la porte fermée. Hier, si vous aviez appris que la chronique du monde

accolait son nom au vôtre dans une de ces calomnies qui sont le régal quotidien des conversations parisiennes, vous auriez souri, passablement heureux au fond, avouez-le, dans les coins scélérats de votre vanité d'homme. Aujourd'hui, cette calomnie vous blesserait, et cruellement. Que cette impression de sympathie et de confiance, éprouvée une fois, se renouvelle, et vous connaîtrez la douceur de cette camaraderie féminine qui possède toutes les grâces de l'amour sans aucune de ses terribles rancœurs. Votre amie se montrera dans sa vérité, puisqu'elle n'aura pas besoin de vous mentir. Elle vous saura gré des diverses souffrances que les autres, ceux qui l'ont aimée ou qui l'aiment d'amour, lui ont infligées et que vous lui épargnez, vous, en ne la désirant pas. Elle déploiera pour vous ce charmant esprit de la femme, qui seule sait observer et dire son observation sans formules apprises. Les autres auront eu d'elle, si elle est galante, la courtisane astucieuse et dépravée; si elle ne l'est pas, ses sécheresses et ses défiances. Vous aurez, vous, les jolis abandons de l'intimité la plus délicate, — pourvu que vous soyez de bonne foi, et qu'elle, de son côté, appartienne au groupe des femmes qui peuvent garder un ami. Il faut croire que ces deux conditions sont bien rarement remplies, puisque ces adorables amitiés-là, ces amitiés voluptueuses, comme disait finement un grand écrivain, sont très rares, aussi rares que la poésie dans la galanterie, cette poésie qui teintait de rêve la danse de l'homme en justaucorps bleu pâle et de la dame en robe couleur de rose passée, sur la petite boîte d'ivoire donnée autrefois à Colette... — Il fut un temps où je me disais : « Mon Dieu ! que je voudrais connaître le cœur humain ! » Je suis devenu plus modeste et voici que j'oublie jusqu'au sujet de ces pages d'analyse plus ou moins justes et que je soupire : si seulement je pouvais savoir les yeux qu'elle prend pour regarder la miniature et se souvenir de moi ? Et si elle lit ces feuilles un jour, saura-t-elle que je les lui aurais données avec ivresse pour en faire des papillotes, jusques et y compris l'aphorisme final :

## XXXVII

*Apprendre à connaître les femmes, c'est apprendre à connaître par avance le détail du mal qu'elles vous feront, sans aucun moyen de vous en garantir. Cette science-là consiste à augmenter la misère de l'amour par la prévision lucide de cette misère.*

## MÉDITATION IX

## BONHEURS CONTEMPORAINS

## I

## LES DRAWBACKS

Il y a une providence pour les analystes. Je croyais bien ne venir jamais à bout de ce chapitre sur « la rencontre des amants » qu'a célébrée en vers exquis le poète Auguste Dorchain. Vous vous rappelez :

... Ni les pères ni leurs serments  
N'empêchent que tout aboutisse  
A la rencontre des amants...

J'avais décrit les deux animaux, le mâle et la femelle, chacun à part. Puis, sur le point de les évoquer, s'affrontant, s'étreignant, se dévorant, je me perdais. Voilà que l'autre soir, ayant esquissé un vingtième plan de cette méditation fatale, dans le chiffre de laquelle le X m'apparaissait comme un chevalet de torture, et déchiré ce plan après dix-neuf autres, je sors de ma maison sans but de promenade. J'arrive devant le Théâtre-Français. On donnait : *On ne badine pas avec l'amour*. J'entre dans la salle pour entendre cette prose divine, sans Colette, hélas ! cette Colette qui jouait Camille, pour moi, comme aucune comédienne ne la jouera jamais. Elle me rendait si bien cette fille étrange qui sait tout de la

vie et qui ne sait rien de son propre cœur, qui se veut raisonnable et qu'un sourire de son cousin à Rosette affole, qui repousse Perdican sincère et qui court après Perdican perfide ! Naïve coquette qui brise trois existences, la sienne, celle de son fiancé et celle de Rosette... pour rien, pas même pour le plaisir ! Oui, Colette était adorable de charme incertain, mélancolique et dangereux dans ce rôle ; aussi adorable que l'actrice de l'autre soir y était médiocre. Et le Perdican ! Et le Baron ! Et le Bridaine ! Tous des doublures !... Et moi !... Mes souvenirs se firent si précis, les phrases du drame me touchaient à une place si blessée de mon cœur, qu'après le deuxième acte je n'y pus résister et je quittai mon fauteuil. Dans le péristyle, et devant le buste de Balzac, je me heurte au baron Desforges :

— « Où allez-vous ? » me demande-t-il.

— « Où je n'entendrai plus ces comédiens, » lui répliquai-je.

Il sourit de ma boutade et sort avec moi. Il me prend le bras et nous marchons ensemble. Je ne l'avais pas vu depuis des mois. Il ne vieillit guère. La moustache blonde est devenue tout à fait blanche. Le teint s'empourpre un peu. Mais l'œil demeure bien vif entre les paupières qui le brident, et quoique le baron ait soixante ans sonnés, ses muscles, grâce au massage quotidien du docteur Noirot, sont demeurés souples, comme l'attestent ses moindres mouvements. Seulement plus de cigares, plus de porto rouge, — et plus de Mme Moraines. Il a fort sagement utilisé une nouvelle infidélité de cette charmante coquine pour fermer les volets de sa boutique, comme il dit. Et il a dû très bien faire les choses, car il continue d'aller dans la maison et d'y avoir son couvert à côté de son successeur, un des jeunes barons Mosé. Desforges, depuis cette rupture, a repris du goût pour moi, — sans doute parce que Suzanne Moraines lui a dit jadis beaucoup de mal de ma pauvre personne. Et puis, je l'écoute si complaisamment et je l'admire si sincèrement. Un homme d'affaires qui s'est donné la peine de vivre, quel meilleur maître pour un écrivain d'observation ? Desforges m'entraîne sous les arcades de la

rue de Rivoli et me questionne sur mes travaux. Je lui détaille ma *Physiologie*, le point où j'en suis et mon embarras :

— « Voilà une belle difficulté, » me dit-il. « Avez-vous la prétention de donner une théorie complète de l'amour?... »

— « Je ne suis pas si bête, » répondis-je.

— « Alors, au lieu de vous perdre dans les généralités, prenez donc un cas bien net, bien connu de vous, une histoire très simple et qui soit dans la moyenne des intrigues galantes de ce temps-ci... Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Si l'affaire est bonne ou mauvaise?... Faites comme pour une vraie affaire. Dressez un bilan : une colonne pour l'actif, une pour le passif. Chiffrez le détail des bonheurs et des malheurs, des plaisirs et de ce que les Anglais appellent les *drawbacks*, — les inconvénients à subir pour chaque avantage. — Deux additions et une soustraction, vous saurez à quoi vous en tenir sur ce que les gens d'aujourd'hui ont fait de l'amour. C'est comme la politique. On ne parle que de cela à Paris, et on s'y entend comme les acteurs que nous venons de voir à dire du Musset... Tenez, voulez-vous que nous établissions le bilan, tous deux, du bonheur de Mainterne dans sa liaison avec Mme de Hacqueville ? C'est un excellent exemple, cela... Lui, trente-six ans, trente mille livres de rente, du tact, du goût, joli garçon, toutes ses dents, tous ses cheveux, pas de rhumatismes. Elle, vingt-huit ans, grande, élégante, beaucoup de branche, cent mille francs de rente dans la maison, un seul enfant. Hacqueville, un trésor de mari, vous le connaissez... Ça a bien duré quatre ans. Vous voyez, pas de chaîne... On en a parlé, mais pas trop... Enfin, un joli souvenir, à première vue ; ce que souhaite un père raisonnable à son fils quand ce garçon entre dans la vie, une de ces liaisons qui vous préparent au mariage... Vous n'êtes pas pressé de rentrer?... »

— « Laissez-moi seulement allumer un cigare... »

Nous étions devant la porte d'un bureau de tabac.

— « Prenez plutôt un des miens, » dit le baron, en tirant un étui de sa poche. « Je ne fume plus, mais j'ai toujours à



offrir un de mes bons cigares d'autrefois... C'est tout l'art de vieillir, cela... »

---

Le havane de cet homme aimable était réellement exquis, et, tout en aspirant la fumée avec délice, je l'écoutais me mettre à nu l'envers d'un de ces coquets romans mondains qui font rêver les petits jeunes gens et soupirer les vieillards.

— « Commençons par le commencement, » disait le baron. « J'y ai assisté, moi qui vous parle... Lucie et Mainterne se connaissaient depuis dix ans, sans jamais avoir pris garde l'un à l'autre... Là-dessus, ils se trouvent tous deux assis à une table de souper chez Mme de Hère, vers la fin d'un bal costumé... Elle était en pierrette et lui en arlequin... Je la vois, leur petite table, et, dans ses yeux à lui, une flamme de désir et d'espérance, celle d'un homme qui a du torse et du mollet, qui les montre, qui sent qu'on les regarde et qui se dit : « Tiens ? tiens ? » Et Mme de Hacqueville riait, riait... Vers six heures, Mainterne rentrait chez lui. Il a dû avoir un bon moment, en coupé, à se tenir à peu près ce discours : « Mais, « c'est qu'elle m'irait comme un gant, cette jolie femme-là ; « c'est fin, c'est distingué, c'est jeune, ça n'a pas roulé... Je « serais le premier... La maison est bien tenue... On dit la « table excellente... »

— « Oh ! baron !... » fis-je avec un peu de révolte.

— « Mais oui, mais oui, » insista-t-il, « ça entre en ligne de compte, ces choses-là. On ne se l'avoue pas toujours : c'est la seule différence entre les gens romanesques et les autres... Voyez-vous, à Paris, pour un homme qui a vécu et qui sait compter, comme Mainterne, — je vous répète qu'il avait alors trente mille francs de rente, au plus juste, — le chariot de Vénus doit porter à son fronton la devise du wagon de déménagement : « Je suis capitonné. » La voiture Hacqueville était capitonnée, voilà tout, et Mainterne a eu la cristallisation confortable. Ça le ravissait, ce garçon, en revenant vers sa garçonnière, de sentir que Lucie l'avait trouvé charmant, et ça le ravissait deux fois parce qu'il n'avait, en songeant à une

liaison possible avec cette femme, que des perspectives de diners choisis, et de soirées dans un décor bien entendu... Allez, mettons vingt à l'actif de Mainterne, pour les idées qui lui ont papillonné dans le cerveau ce matin-là et les matins suivants. »

— « N'avait-il pas, » interrompis-je, « une maîtresse à liquider, cette Léona d'Asti qu'il partageait avec Audry, le banquier?... »

— « Parfaitement, » reprit Desforges. « Ah ! il s'était organisé là une combinaison idéale... Léona avait cinquante mille livres de rente à elle et un petit hôtel. Audry donnait six mille francs par mois ; et Mainterne était ce que j'appelle de demi-cœur, c'est-à-dire qu'il représentait les loges au théâtre, les diners au cabaret, un cadeau par-ci, un cadeau par-là, et puis la gaieté. Il aimait la fête, à cette époque ; il amenait des amis, et on s'amusait !... Seulement Léona n'était plus jeune, elle était à l'âge où les petits coquins, comme disait je ne sais plus qui, deviennent de grands pendants. Puis ça tournait entre eux à la pantoufle et à la robe de chambre. Ils se parlaient de leur santé, des plats qu'ils ne digéraient pas, des médecines qu'ils allaient prendre, et Mainterne avait sa crise, celle où l'on veut connaître l'Amour, — avec le plus grand des A... — Bref, au souper chez Mme de Hère succèdent les visites chez Lucie. Il fait sa cour, il se déclare, elle se défend. Et un beau jour, patatras, elle lui parle de Léona. Le scélérat avait bien espéré les garder toutes deux. C'eût été possible, — s'il avait avoué. La franchise trouve toujours les femmes désarmées. Elles ne s'y attendent jamais, et pour cause ! Au lieu de cela, Mainterne s'était cru rusé, comme l'autruche. Il avait compté sans cette chronique de papotages qui fait la navette entre le monde et le demi-monde. Lucie exige la rupture. Elle savait tout. Léona aussi, d'ailleurs. Mais notre ami ne le comprit qu'au moment où il vint apporter à cette dernière un chèque de dix mille francs comme cadeau d'adieu. Léona prit ce papier, le roula entre ses jolis doigts, et elle le lui jeta en ricanant : « Ramasse ta boulette ; ça et ta

« femme du monde, ça t'en fait deux... » Le pauvre garçon eut peur de quelque vengeance. Il s'en alla droit vers la rue de la Paix acheter à Mme d'Asti un rang de perles, un souvenir de plus de deux mille louis ! C'est une somme, pour le capital qu'il avait alors... Passons-la aux profits et pertes. Léona, renseignée par Audry, lui avait donné quelques heureux conseils de placements... Mais perdre une maîtresse comme celle-là, spirituelle, bonne enfant, avec une installation piochée et définitive, un cabinet de toilette dans le goût du mien, pas un embarras, pas un tracas ! Nous pouvons bien lui marquer quarante à son passif, pour cette sottise-là. »

— « J'inscris, » dis-je en riant : « avoir Mainterne, vingt ; doit, quarante... Total, vingt de perte, au bilan. »

---

— « Soyons justes, » continua Desforges, « cette rupture avec Léona fut suivie de bonnes journées. Lucie et Mainterne en étaient à cette période délicieuse où une femme s'est à peu près promise et ne s'est pas donnée. C'est pour l'amoureux tous les plaisirs de la chasse et du voyage, avec cette différence qu'à la chasse il y a toujours quelque boscard maladroit pour vous flanquer du plomb dans le gras de la jambe et quelque tompin pour vous *cîrer* au retour, dans le wagon. Quant aux voyages, je ne les comprends qu'en Belgique et pour les caissiers infortunés. Le vrai voyage, c'est celui que vous entreprenez autour de la personne d'une femme aimée que vous n'avez pas encore, que vous allez avoir demain, après-demain, dans une semaine... Et vous découvrez un univers de jolies choses dans son esprit, cet adorable esprit qui fait que chaque matin les gavroches du télégraphe portent d'un bout à l'autre de Paris de vrais chefs-d'œuvre de grâce, de malice et de coquetterie, sous la forme de petites dépêches bleues... Plus tard, la dame se servira de cet esprit contre vous. Elle l'emploie, en ce moment, tout entier à vous séduire. Et puis c'est des nuances de son goût que vous ne soupçonniez pas, c'est des façons de vous refuser ou de vous donner un

baiser, d'avancer ou de retirer son pied, sa main, de hocher ou de pencher sa tête, qui vous font demeurer bouche bée devant cet être, pour vous unique... Quand elle vous propose une tasse de thé, elle a une manière si à elle de prendre le sucre entre les pincettes, que vous la regardez comme un boursier en voyage regarde la cote, en constatant que ses valeurs ont monté et qu'il a gagné deux cent mille francs rien qu'à se promener... Et puis chaque visite vous apprend à deviner mieux ses beautés cachées. Vous explorez des pays inconnus, un peu davantage, — votre futur royaume... Enfin, c'est du désir, ce qu'il y a de plus difficile à se procurer pour nous autres qui nous sommes assis à tant de tables et qui nous en sommes toujours fourré jusque-là, comme disait la chanson... Du désir! J'ai connu autrefois un juif allemand, cinquante fois millionnaire, devant qui un de nos amis se plaignait d'être moins brillant avec les femmes, et le vieux banquier de répondre, avec un accent que je ne peux pas vous imiter : « Moins brillant!... Vous êtes bien heureux. Moi, je « ne connais même plus les douceurs de l'incertitude... »

— « J'inscris donc cinquante, n'est-ce pas? à l'actif de Mainterne, » interrompis-je ; « cinquante moins vingt... »

— « Pas si vite, jeune homme, » reprit le baron ; « il faut décompter quelques autres *drawbacks*, et d'abord la nécessité de retourner dans le monde... Quand Mainterne était l'amant de Léona, il choisissait ses salons. Il ne faisait pas une visite. C'était un de ses axiomes, à lui : « Si les gens sont assez susceptibles pour se formaliser d'un petit manque d'égards, il « vaut mieux se brouiller tout de suite... » et il pratiquait. Il arrivait au cercle vers les cinq heures, potinait, cartonnait ou billardait jusqu'à sept. Il s'habillait là, neuf fois sur dix, et tantôt il y dînait, tantôt il allait dîner dans quelque maison où il était sûr de se plaire et de plaire. Il avait toujours quelques invitations auxquelles il se rendait ou ne se rendait pas, suivant son caprice. Quand il lui convenait de faire un tour à l'Opéra, il entrait dans une loge à son goût, ou n'y entrait pas. Enfin, c'était un Parisien indépendant, l'espèce la plus

rare, les seuls qui jouissent vraiment de cette incomparable ville... Du jour où il eut la petite Mme de Hacqueville, là, dans sa tête, et là, dans son cœur, il l'eut aussi dans sa vie... Voyez-vous la scène? Elle, assise au coin du feu, après avoir échangé les confidences des âmes sœurs : « Je vous verrai « chez les Taraval, mercredi?... » Lui, hypnotisé par un bas de soie gris perle, aperçu au bord de petits souliers brodés : « Non. Ils ne m'invitent plus, je n'y ai pas mis de cartes « depuis si longtemps... » — « Hé bien! il faut en mettre et « faire votre paix avec Mme Taraval, quand vous la rencon- « trez ici... Elle est si bonne! » Et voilà Mainterne obligé d'avaler les Taraval, qu'il ne peut pas supporter, et les Ethorrel, et les Sermoises, et les Donvé... On le voit à des cinq heures... On l'invite à de grands diners... Vous savez? Ce *drawback*-là, pour moi, c'est cinquante. »

— « Pauvre Mainterne! » dis-je à mon tour. « Toujours vingt à son passif. Il est vrai qu'il n'en est encore qu'aux menus suffrages. »

— « Hé! pas si menus! » reprit Desforges en esquissant un geste qui pouvait passer pour un commentaire de la formule de nos pères, sur ce qu'une jolie femme doit avoir de gorge : de quoi remplir la main d'un honnête homme.

---

Nous avons traversé la place de la Concorde, et nous remontions le trottoir de gauche des Champs-Élysées. Je n'eus pas de peine à comprendre qu'en me prodiguant ainsi les trésors de son expérience le baron avait surtout pour motif le désir d'être reconduit jusqu'à sa porte. Cela l'ennuyait de rentrer seul. Mais je l'aurais accompagné jusqu'au pont de Neuilly pour l'entendre qui m'imitait Lucie d'une voix ironique :

— « Enfin la minute solennelle arrive, celle où Mme de Hacqueville lui soupire : « Hé bien! oui, mon ami, je ne veux « pas que vous souffriez... je serai à vous... » et le jour et



l'heure, ce qui signifie en bon français que l'heureux Mainterne dut recommencer à courir les rez-de-chaussée meublés pour trouver un asile à son bonheur. Avec Léona, il n'avait pas besoin d'*aimer*, — c'est bien là un mot de votre nouvelle écriture, n'est-ce pas? — et il avait compté que Lucie viendrait chez lui. Elle avait eu le bon sens de ne jamais y consentir. C'est très amusant, à vingt-cinq ans, ces courses-là, à la recherche des Paradis en garni. A trente-six, c'est beaucoup moins drôle. Les mobiliers paraissent flétris, fanés, fripés, inhabitables. Les gens vous dévisagent avec des physionomies de maîtres-chanteurs. On se souvient de Léona, de son large lit avec ses draps en fine toile de Hollande, du fameux cabinet de toilette. Mettons vingt au passif pour ces misères-là, ce qui fait quarante, et arrivons au rendez-vous... Une femme du monde, du meilleur monde, et qui en est à sa première faute, c'est très flatteur pour l'amour-propre, — vingt à l'actif pour cette flatterie-là, — mais, dans un lit, ce sont d'autres qualités qu'on apprécie, et les trois quarts du temps vous avez là une ignorante qui ne comprend rien et qui vous fait penser à des amours avec ces statues de reines couchées sur les tombeaux. Et les quatre quarts cette ignorante est une prudente qui a commencé par vous demander votre parole que vous lui éviterez une grossesse parfaitement inopportune... Et alors, avec l'ignorance et la prudence combinées, pas un bon moment, ce que j'appelle un bon moment... C'est comme les repas dans les gares, quinze minutes d'arrêt, buffet. Dîner exécrable, et il vous faut vous lever de table avant d'avoir fini!... Et puis c'est un tas de petits *drawbacks* de détail. Elle ne veut pas s'habiller devant vous. Elle ne sait plus comment remettre ses bottines, car elle est venue en bottines pour ne pas se compromettre. Et si son mari l'avait fait suivre? Et si on la rencontrait? Ah! elle aimerait mieux cela. Elle serait à vous pour la vie... Voyez-vous la tête du Mainterne qui boutonne les bottines tant bien que mal, qui vient d'avoir le triste plaisir que je vous ai décrit et qui songe à cette belle perspective de la solitude à deux...

Il en a la petite mort en y pensant... Cinquante au passif pour ce premier rendez-vous. »

— « Cinquante moins vingt, reste trente... plus quarante. Doit Maintenon soixante-dix, » calculai-je; « mais il y a le second rendez-vous, le troisième, le quatrième, et pour combien comptez-vous le plaisir d'éveiller justement cette innocence, d'instruire cette ignorance, de triompher de toutes ces pudeurs, afin d'avoir d'elle cette ingénuité de sensations?... »

— « Hé là ! Hé là ! » fit Desforges avec l'intonation d'un cavalier qui veut arrêter sa monture. « Ne nous emballons pas. Je vous accorde cinquante à l'actif de Maintenon pour ces félicités-là, quoiqu'en amour, voyez-vous, les éducations ne m'aient jamais beaucoup tenté. On travaille toujours pour d'autres. Soixante-dix moins cinquante. Le passif redescend à vingt. Et puis passons au quinzième de ces rendez-vous. Encore un *drawback*, et un terrible, celui-là ! C'est le jour et c'est l'heure fixes. Quand Maintenon était l'amant de Léona, il allait chez elle, il n'y allait pas. Ça lui était incommode ? Il déplaçait son moment, voilà tout. Avec une femme surveillée comme Mme de Hacqueville, qui arrivait à lui donner une heure sur vingt-quatre chaque trente et un du mois il n'y a pas à dire, il faut y aller, là, comme chez le dentiste : — « On vous arrachera votre dent à quatre heures et demie... » — « Mais ma dent ne me fait pas mal. » — « On vous l'arrachera tout de même... » Ce bonheur sur commande, pour moi, c'est le plus grand des *drawbacks* dans ces liaisons avec les femmes du monde. Mais soyons modérés : estimons à vingt-cinq cet ennui-là ; nous avons vingt au passif de Maintenon, va pour quarante-cinq et nous mollissons. »

— « Et l'argent ? » lui demandai-je triomphalement. « Au moins les femmes du monde ne coûtent rien. »

— « J'y arrive, » répondit avec calme l'ancien protecteur de Mme Moraines, sans être le moins du monde troublé par ma gaffe, dont je m'apercevais, moi, en rougissant. « Écoutez cette petite anecdote : Mme de Hacqueville a un frère, le petit Seldron, le jeune, celui qui s'est marié l'année dernière.

Notre Mainterne s'était cru très habile en se liant avec toute la famille. Il faisait le besigue d'une vieille tante qui le trichait ! Il s'aplatissait devant trois vieux adorateurs platoniques dont Lucie lui avait dit : « Ceux-là, ce sont mes amis, « mes vrais amis, d'excellents amis... Vous serez gentil pour eux !... » Et Mainterne était gentil, gentil... si gentil qu'après l'avoir détesté, les trois vieux l'aimaient. Ils l'aimaient trop, surtout le plus raseur. Mainterne ne pouvait plus monter à cheval sans être accompagné de celui-là. Vous pensez s'il était à tu et à toi avec le frère. Un matin, ce frère débarque chez son meilleur ami, à neuf heures : « Ah ! mon cher Mainterne, « tu vois un grand misérable. » — « Que se passe-t-il ? » répond l'autre, flairant la carotte. — « J'ai joué au cercle « hier, j'ai perdu... Si je n'ai pas payé avant midi, je suis « affiché... » Je vous passe le discours, qui peut se résumer ainsi : « Cinq cents louis, ou je me brûle la cervelle. » La cervelle du frère d'une femme à qui l'on jurait la veille un éternel amour dans un rez-de-chaussée clandestin, c'est sacré, n'est-ce pas ? Mainterne a payé. « Surtout pas un mot à ma « sœur... » — « Pas un mot... » Il n'en a jamais parlé, en effet. C'est à sa tête que j'ai tout deviné, moi qui savais l'embarras du frère et que ce garçon était brûlé partout, y compris sa famille et les usuriers... Ces petits embêtements-là, et d'autres semblables que je vous passe sous silence : tels que l'obligation de la correspondance d'été, lui qui tenait en sainte horreur le papier, la plume et l'encre, — tels que les innombrables cadeaux du jour de l'An chez tous les Taraval, Ethorel, Donvé, enfin les vingt-cinq maisons solennelles où il faisait tapisserie le reste de l'année, — c'est bien cinquante ou quarante de *drawback*, cela. »

— « Mettons trente ? » interrompis-je.

---

— « Soit ; nous voilà à soixante-quinze, » reprit Desforges. « Je vais vous étonner, » fit-il en prenant un temps ; « je les lui passe à son actif, ces soixante-quinze, pour l'amitié de

Hacqueville. Mainterne n'avait pas triomphé depuis six mois, qu'il était, bien entendu, le camarade intime du mari. C'est classique, mais voici l'étonnant : — les deux hommes étaient réellement faits l'un pour l'autre. Même âge, même genre d'esprit, mêmes occupations, mêmes idées, mêmes goûts. Hacqueville est réactionnaire comme trente-six gendarmes; Mainterne comme trente-sept. Hacqueville abomine les voyages; Mainterne ne peut pas se supporter hors de Paris. Hacqueville raffole de sport; vous savez l'allure de Mainterne à cheval, et son coup de fusil. Ils aiment les mêmes vins, les mêmes cigares, les mêmes pièces. Enfin, ils avaient le même tailleur, sans le savoir, et choisissaient instinctivement les mêmes étoffes... Vous me demanderez alors pourquoi Lucie a pris Mainterne, ayant déjà Hacqueville? Cruelle énigme, vous répondrai-je, monsieur le psychologue. Mais y a-t-il jamais un pourquoi à la conduite des femmes? Ce sont des charades sans mot. Que dites-vous de cette seconde énigme? Savez-vous ce qui était le plus insupportable à Mainterne? C'était d'entendre Lucie parler de Hacqueville, de cet autre lui-même, avec aigreur : « Ah! quel homme! quel homme! » s'écriait-elle, « que je suis malheureuse!... » — Mais non, » répondait-il, « vous le méconnaissiez... » Il le défendait! Elle insistait, et elle finissait par lui reprocher de ne tenir à elle qu'à cause de son mari. J'en appelle à tous les hommes de goût. Avoir un excellent ami, envers qui l'on se sent des torts, que l'on chérit d'autant plus, et se voir obligé d'écouter une femme qui ne le comprend pas, en dire du mal toute la journée, c'est dur, c'est très dur. Mettons vingt au passif de Mainterne... »

— « C'est comme au jeu de l'oie, » repris-je; « il revient toujours à cette case... »

— « Patience, » reprit Desforges. « Ce mari-là nous mène à Laverdin, le nouvel amant. Mainterne sert si souvent à Lucie l'éloge de Hacqueville, et Hacqueville celui de Mainterne, qu'elle finit par les prendre en une horreur égale tous les deux, et elle les trompa avec le bellâtre en question. C'est

ici que le passif de Mainterne grandit, grandit. Attaques de *jalousite* aiguë, coup sur coup, soupçons, scènes, etc., cinquante, — certitude, cinquante, — ridicule au vu et su de tout Paris, cinquante. — Brouille avec Hacqueville, que sa femme trouva le moyen de reprendre quand elle eut mis Mainterne à la porte, cinquante. — C'est deux cents au passif, plus les vingt de fondation, et zéro à l'actif. Comment voulez-vous que Mainterne n'ait pas, quand on parle de Lucie devant lui, le mauvais sourire de l'homme blessé qui ne veut rien dire, et qu'elle ne lui porte pas, elle, une haine profonde ? Il n'y a que Hacqueville qui le regrette et qui dit : « Ce « garçon-là a déraillé... Il s'est bien mal conduit avec nous, « et pourtant je vous assure qu'il valait mieux que ça... »

---

Nous étions devant l'hôtel du cours la Reine. Le baron me tendait la main pour me dire adieu.

— « Mais ce n'est qu'un cas, » fis-je, « et très spécial. »

— « Parce que Lucie était mariée ? » répondit le baron. « Essayez donc d'appliquer la même méthode du chiffre à tous les autres bonheurs de votre connaissance, depuis celui qu'on goûte auprès de la grande actrice jusqu'à la félicité que vous sert la femme entretenue, quand on l'aime, sans parler de la veuve, de la séparée, ou du demi-castor. Dressez vos deux colonnes par doit et avoir... Vous me direz des nouvelles du résultat... »

— « Pourtant vous-même, » repris-je, « vous conveniez que Léona rendait Mainterne très heureux ? »

— « Oui, » dit le baron, « mais Léona, ce n'était pas l'amour. C'était mieux. C'était l'habitude... »

Et il me dit adieu tout de bon sur ce mot, — qu'il avait un peu trop souligné, — pour ne pas gâter son effet.



## MÉDITATION X

## BONHEURS CONTEMPORAINS

## II

## LES DÉSASTRES

— « Desforges est Desforges, » me disais-je, au lendemain de cette conversation sur les *drawbacks* du bonheur. Ce philosophe en habit noir y voit très clair dans les faits ; mais quand on a énuméré, classé, étiqueté, chiffré tous les faits qui constituent l'histoire visible d'une passion, on n'a rien dit sur cette passion. La preuve en est qu'un homme exploité par une femme, trahi, moqué, déshonoré par elle, y retourne en sachant très bien qu'il sera de nouveau tout cela et pire encore. C'est que le simple contact physique de cette femme, de lui prendre la main seulement, représente pour lui une intensité de sensation que rien d'autre au monde ne lui procure. L'homme moderne est un animal qui s'ennuie. Une émotion qui lui morde sur le cœur, voilà ce qu'il ne saurait payer trop cher. Oui, que d'*ennuis* nous subirions tous, allégrement, — pour éviter l'*ennui* ! Mais il arrive aussi que cette émotion cherchée nous échappe, que cet ennui, cette torpeur de la sensibilité fatiguée reparait au milieu même d'une vie toute consacrée à la poursuite de la sensation ou du sentiment. Les tracas dénombrés par le baron sont des contrariétés. Les vrais désastres du bonheur commencent avec les désordres intimes dont ce bonheur est l'occasion. Ces désastres, c'est la jalousie, c'est les déceptions du cœur qui s'est imaginé rajeunir et qui se retrouve vieux, c'est l'impuissance à sentir, — maladie de tous les âges de décadence, qui n'a rien de commun avec l'affaiblissement physiologique. Je ne sais pourquoi un exemple me revient à la mémoire

d'un de ces désastres-là, que j'ai envie d'évoquer en regard du tableau dressé par Desforges, comme antithèse. Cette anecdote, presque sans incidents, me fut contée par Berthe Vigneau, une actrice camarade de Colette, — la seule dont l'influence ait été bonne sur cette mauvaise fille. Aussi Colette cessa-t-elle de la voir, parce que je lui conseillais de la garder comme amie. On sait cela pourtant, qu'il suffit de critiquer devant une femme quelqu'un qu'elle fréquente pour qu'elle le fréquente davantage, et de le louer pour qu'elle ne veuille plus en entendre parler, puis l'on retombe toujours dans le même chemin banal où tous les amants ont trébuché. Mais ce n'est pas sur l'art de choisir les amis et les amies d'une maîtresse que je me suis promis de méditer aujourd'hui. C'est sur une confidence faite par Berthe, petit roman dont l'épigraphie pourrait être :

### XXXVIII

*En amour, les grands malheurs et les grands bonheurs ont pour cause des nuances de sentiment.*

---

Berthe Vigneau était de ces femmes qui ne sont jolies qu'au second regard. Elle avait, à l'époque où je l'ai connue, — voici sept ans, — un charme délicat d'effacement, de douceur, de « comme il faut », qui contrastait pour moi d'une manière cruelle avec les côtés canailles de ma maîtresse. Celle-là me donnait si souvent l'horrible spectacle d'un Botticelli disant des gueulées ! Berthe était alors pensionnaire au Théâtre-Français, et pensionnaire peu remarquée. Quoique les journaux de Saint-Pétersbourg, où elle est engagée avec Colette, la vantent beaucoup, — je doute que son jeu correct, mais froid et presque terne, ait gagné ce je ne sais quoi de personnel qui ne s'apprend pas au Conservatoire et que ma dangereuse maîtresse possédait. Est-ce une assez triste chose encore, quand on aime une actrice, de se dire que le plus original de son talent est fait quelquefois des vices qui la

rendent si méprisable comme femme ? Sans la cruauté triste de son libertinage, Colette aurait-elle jamais eu cet attrait moderne qui faisait d'elle, dans certaines pièces de Musset ou de Dumas fils, une incarnation unique du rêve de l'artiste ? La pauvre Berthe, elle, n'était pas plus née comédienne que je ne suis né musicien. Son corps fragile, la délicatesse de son teint souffrant, la grâce menue de ses gestes, la rêverie triste de ses yeux, laissaient deviner un de ces passés parisiens dans lesquels il y a de tout : de la misère physique et morale, de la prostitution précoce et d'innombrables déjeuners de pauvres, de l'infamie maternelle et du travail acharné. Seulement, la nature est quelquefois plus forte que les circonstances. A travers les hasards meurtriers d'une jeunesse affreuse, Berthe était demeurée romanesque, et — comment dire ? — non pas pure, mais honnête de cœur, mais incapable d'une perfidie, et capable d'un dévouement absolu, entier, silencieux. C'était une de ces femmes timides, repliées, un peu farouches, qui cachent sous une enveloppe discrète des abîmes de sensibilité frémissante. Comme toutes les personnes de ce genre, elle avait mal aimé. Après avoir été vendue — ou à peu près — par sa mère, elle s'était éprise follement d'un clubman dont le seul talent consistait à s'habiller comme à Londres, avec une telle perfection que les garçons de restaurant hésitaient à lui parler français. Colette et moi, nous appelions ce mannequin ambulante « Bas-de-plafond », à cause de ses cheveux plantés en effet très bas, et de son extraordinaire stupidité. Ajoutez à cela qu'il se grisait au whisky et au porto, — afin d'imiter mon noble ami lord Herbert Bohun, — et alors il battait la pauvre Berthe à coups de canne jusqu'à la rendre malade pour des semaines. Il l'entraînait dans les pires sociétés, la forçant de fréquenter des filles de dernier ordre avec lesquelles il la trompait, presque devant elle. Enfin ce fut une de ces liaisons dont on reste stupéfié quand on y assiste du dehors et que l'on voit une créature fine, hypnotisée à la lettre par un drôle dont on ne voudrait pas comme valet de chambre. « Bas-de-plafond »

lui en avait tant et tant fait, qu'à la fin elle s'était révoltée et qu'elle avait rompu. Le seul avantage de cette horrible aventure fut de lui assurer environ dix mille francs de rente. Car elle avait eu une fille de cet indigne amant, et ce dernier, très heureux à la Bourse à cette époque, s'était retrouvé en un jour d'aberration assez de cœur pour assurer l'avenir de cette enfant et de la mère. Cet argent, joint à celui que Berthe gagnait par son travail, — étant très courageuse, — lui permettait de vivre indépendante. Elle avait gardé de ces cruelles amours une douloureuse appréhension d'un sentiment nouveau, et une pitié profonde pour les chagrins des autres. C'est cette pitié qui fit d'elle ma confidente dans les plus tristes jours de ma vie... Mon Dieu ! En ai-je passé des heures auprès d'elle, dans son petit salon, au second étage d'une maison de la rue de l'Échelle, — un salon d'une bourgeoisie décente, à peine relevé de minces brimborions, ici une aquarelle, là une figurine de saxe, qui indiquaient l'artiste. Sous la lumière d'une lampe voilée de dentelles, et par les mornes fins des après-midi d'hiver, je lui disais mes agonies. Et elle m'écoutait si patiemment ! C'est la plus forte épreuve de la bonté d'une femme, cela : — se plaindre à elle du mal que vous fait une autre. Il lui est si facile alors de vous répondre des mots qui s'enfoncent dans votre plaie comme une aiguille empoisonnée. Mais il en est d'adorables, et Berthe était du nombre, qui savent poser avec une charité si tendre leur main sur votre main, leur doux esprit sur votre esprit, leur sympathie consolante sur votre peine. Il faut tout avouer : lorsqu'un amant outrage sa maîtresse et qu'il l'aime, comme j'aimais la mienne, avec le délire de la passion et les amertumes du mépris, ce dont il a besoin, c'est d'une voix qui plaide auprès de lui la cause de l'infâme, qui le fasse douter de l'évidence, croire, espérer du moins. Ah ! ce salon bleu pâle de la rue de l'Échelle ! Je n'en suis jamais sorti sans avoir puisé dans les paroles de Berthe Vigneau de quoi supporter l'insupportable angoisse. Elle avait cette sorte de délicatesse qui est comme un toucher léger du cœur, et quel

art divin de ne pas se lasser d'une si monotone élogie ! Enfin, causer avec elle dans ces temps-là, c'était pour moi, comme par les nuits d'insomnie, verser dans le verre tout préparé les gouttes noires du laudanum. Demain on retrouvera sa douleur sur l'oreiller. Pour quelques heures, on va l'oublier.

---

Un beau jour, je cessai d'aller chez Berthe. Pourquoi ? Les amoureux ont de ces ingratitude. Je voyageai. Ma maîtresse quitta Paris. Je me plongeai dans ce tourbillon de sensations incohérentes par lesquelles on essaie de tromper sa souffrance intime, quand on la sait inguérissable comme un cancer. Puis, un soir que je me trouvais dans un petit théâtre, j'aperçois dans une loge un visage de femme que je reconnais. C'est Berthe avec une camarade... Je vais la saluer. Elle me reproche de l'avoir abandonnée. Le lendemain, j'étais chez elle. Et cette fois, ce fut à mon tour de l'écouter, qui se plaignait, comme moi jadis, dans ce même petit salon bleu. Seulement, elle trouvait, elle, dans mes douleurs de ce jadis, des mots pour me consoler, et moi, je ne trouvais que de la pitié silencieuse pour le drame moral qu'elle me raconta et qui me parut si contemporain par l'état de l'âme qu'il révélait chez le héros ! De cet homme pourtant, je ne sus rien ce premier jour, sinon qu'il était du monde, qu'il s'appelait Armand, et que Berthe s'était prise à l'aimer, comme elle avait aimé « Bas-de-plafond », malgré ses serments de ne plus donner son cœur, — à la folie ; et voici la conversation que j'eus avec elle, recopiée dans mon journal à la date du 6 février 1884 :

— « Ainsi, vous aimez de nouveau ? » lui dis-je, tout attendri par son pauvre visage, que je retrouvais comme je l'avais connu, consumé de passion souffrante.

— « Oui, » fit-elle, « et je suis très malheureuse. »

— « Il est dur pour vous, lui aussi ? » demandai-je avec une grande tristesse.



— « Non, » dit-elle. « Il ne *lui* ressemble pas... Il est si bon... »

— « Alors, il vous trompe? » demandai-je encore.

— « Non, » répondit-elle. « Il est très loyal. »

— « Il n'est pas libre; vous ne le voyez pas tant que vous voulez? »

— « Tant que je veux... » reprit-elle.

— « Il est souffrant? Vous avez peur pour sa santé? Ou ses affaires vont mal? Il a quelque grand ennui? »

— « Non, » fit-elle de nouveau en secouant sa jolie tête.

— « Alors, » repris-je en riant, « je jette ma langue aux chats, comme on dit. Un homme libre, jeune, riche, que vous voyez tant que vous voulez, loyal, tendre, qui ne vous trompe pas... Mais, c'est le bonheur, ma chère amie! »

— « Ah! » dit-elle, « s'il m'aimait!... » Et songeuse, avec cette voix qui vient de l'arrière-fond de nous-même, la voix que nous avons quand nous nous parlons tout seul, elle continua : — « Mais je vous paraîtrais folle, si je vous disais tout, mon pauvre Claude. Et cependant, qui me comprendra si ce n'est vous?... Rappelez-vous dans quelle disposition j'étais quand vous veniez ici, et comme j'avais peur d'aimer. Ma destinée voulut qu'avant de rencontrer Armand, j'apprisse par un de ses amis l'histoire de sa vie, que je vous dirai, en détail, un jour. Il y a un roman à écrire dans ce roman réel. Imaginez-vous que, trompé par les calomnies du monde, il se crut joué par une femme qui était la vérité même. Il la chassa de chez lui en l'insultant. Dans la folie de la vengeance, cette femme prit le plus indigne amant, pour venir lui crier qu'il l'avait perdue. Et il acquit la preuve qu'en effet il avait jeté au vice le plus noble cœur... Il ne put ni la revoir ni se consoler de ce qu'il appelait, quand il en parlait à son ami : un crime d'amour. Depuis, il vivait sur un fonds d'affreuse mélancolie. Ils sont si rares, les hommes capables de ces remords-là, que je le plains sans le connaître, et, quand je le vis, je l'aimai... Nous nous étions trouvés à dîner justement chez cet ami par lequel je savais son histoire. Il était telle-

ment l'homme de cette aventure, il avait une voix si pressante, des manières si fines, quelque chose de si mâle à la fois et de si brisé ! Et puis, je vous le répète, c'était ma destinée... Je passai les heures qui suivirent ce dîner dans une anxiété inexprimable. Il ne m'avait pas demandé la permission de venir chez moi. Mais je jouais tous les soirs de cette semaine, et il lui était facile de me revoir, s'il le voulait. Le voudrait-il?... Vous savez, nous autres, nous fouillons la salle tout entière d'un coup d'œil quand nous entrons en scène. Vous devinez mon émotion, au lendemain de cette soirée, lorsque j'aperçus Armand dans l'orchestre. Je faillis en manquer ma réplique. Je me dis qu'il viendrait peut-être me saluer au foyer. Je devais changer de costume entre les deux actes. Ah ! vous auriez ri de me voir qui montais l'escalier en courant pour être prête plus tôt. Quand j'y revins, dans ce foyer, et que je le vis qui causait avec un des habitués, je crus que j'allais tomber, tant mes jambes tremblaient sous moi... L'étrange chose pourtant que les pressentiments ! Je ne me fis pas beaucoup d'illusion. Je savais, à ce moment même, que cet homme me ferait beaucoup souffrir. Je le savais, et un mois plus tard, j'étais à lui... »

Elle reprit, après un silence, en appuyant son menton amaigri sur ses deux mains jointes, — ces deux petites mains nerveuses qui se serraient fiévreusement l'une contre l'autre, — et ses prunelles regardaient le feu, comme agrandies par les visions qu'elle évoquait : — « Je ne peux pas bien vous rendre le charme de ces premiers temps de nos amours... Nous n'étions plus très jeunes ni l'un ni l'autre, puisque j'allais avoir trente ans et qu'il en avait bien trente-cinq. Nous avions aimé déjà, et nous connaissions les chagrins l'un de l'autre. Cela faisait un sentiment tendre, triste, comme un peu craintif... Nous avions l'air de ne pas oser espérer... La saison était en harmonie avec l'espèce de gravité qui pesait sur notre passion naissante. C'était en novembre, — un novembre tiède, bleu et doré. Notre plaisir était d'aller dans

les bois et de nous promener indéfiniment dans le grand silence. Pas un oiseau ne chantait dans les branches sèches, pas une fleur ne s'ouvrait dans l'herbe fanée... Ces bois sans oiseaux et sans fleurs, c'était bien le cadre qu'il fallait à la mélancolie de notre tendresse... Et cela était doux, ah ! très doux !... Je m'abandonnais tout entière à cette sensation, pour moi nouvelle, d'avoir enfin rencontré un homme devant qui je pouvais être moi-même, qui ne se moquait pas de mes idées, qui comprenait à demi-mot tout ce que je lui disais, enfin, qui avait l'air de sentir comme moi... Vous voyez, je dis : qui avait l'air... Car, moi, cette langueur dans l'amour, cette tristesse dans le bonheur, c'était bien de l'amour, c'était du bonheur. Je m'enivrais, durant ces promenades, d'une ivresse sans gaieté, sans chanson, — puisqu'il n'y avait ni fleurs ni oiseaux, — mais d'une ivresse si profonde ! J'en avais le cœur plein à en pleurer. Lorsque nous revenions à Paris et que, seuls dans le wagon, je mettais ma tête sur son épaule, il me semblait que je rêvais, qu'une telle félicité, après tant d'années de misère, n'était pas humaine... Je lui prenais les mains quelquefois, et je les lui baisais, comme une esclave, mais sans pouvoir lui dire la reconnaissance infinie qui me débordait de l'âme pour ce qu'il me donnait. Il lui arrivait alors, à lui aussi, d'avoir dans les yeux des larmes que je buvais de mes lèvres... Non, malgré tout, je ne payerai jamais assez cher les sensations qu'il m'a données dans ces premiers mois. On peut mourir quand on a goûté cette douceur-là. On a tant vécu !... »

— « Je devine, » lui dis-je, « vous êtes devenue jalouse de son passé, de cette femme dont il portait l'ombre sur son cœur... »

— « Oui, » dit-elle, « mais pas longtemps... Plût à Dieu que ce fût là mon malheur !... Je lutterais, au moins. J'aurais quelque chose à combattre de précis, de positif. Je ne m'agitais pas dans le vide... Après quelques semaines de cette ivresse que j'ai essayé de vous décrire, et quand je commençai à faire avec mon bonheur comme on fait dans une maison où

l'on s'installe et où l'on range tous les petits objets, je me mis involontairement à observer Armand. Je fus frappée de voir qu'avec notre intimité grandissante, il subissait des heures de plus en plus tristes, mornes, presque sombres, tandis que moi, je vivais dans une extase toujours plus profonde, plus enveloppante, et qui ne me permettait de m'apercevoir ni des ennuis de la vie, ni des petites piqures du théâtre, ni de rien, sinon qu'il était à moi et que je l'aimais... C'était surtout quand je lui prodiguais les marques de ma passion, quand je lui disais combien il me rendait heureuse, que cette tristesse inexplicable paraissait l'envahir. Il m'écoutait sans me répondre. Ses yeux exprimaient non pas la félicité émue de l'amant à qui sa maîtresse montre son amour, mais comme une pitié pour moi qui, au lieu de m'être bienfaisante, me faisait mal. De quoi pouvait-il me plaindre, puisque je l'avais là, lui que j'aimais tant?... D'autres fois, cet être si bon, et que je savais si juste pour tout le monde dans le fond de sa pensée, changeait soudain devant moi, comme si un démon se fût emparé de lui... Il était secoué par une folie d'ironie. A sa conversation, d'ordinaire indulgente et volontiers câline, succédait un persiflage qui m'était intolérable, quoique jamais il ne l'exerçât contre moi... Et je ne sais pas cependant si je ne préférerais pas encore ces heures de moquerie à d'autres où il roulait dans un silence de torpeur. Je lui parlais. Il ne me répondait pas. Il s'asseyait au coin du feu, là où vous êtes, et il semblait m'avoir oubliée. Ou bien il prenait son chapeau et il s'en allait, me disant : — « J'ai besoin de marcher... » Et un billet m'arrivait ces soirs-là, me disant qu'il avait trouvé un ami, qu'il ne pourrait pas me revoir avant le lendemain, quelquefois qu'il était obligé de s'absenter pour deux jours... Ah ! je me rendais trop compte qu'il y avait en lui un principe de chagrin qu'il ne m'avouait pas, une peine inconnue qui le rongait... Je suis toute simple, moi. Je crus donc, comme vous l'avez supposé, comme c'était naturel, qu'il pensait encore à cette femme autrefois méconnue, et qui sait ? qu'il l'aimait peut-être ? Et je le lui dis, un jour, comme je le

croyais. Il m'aurait répondu qu'il ne pouvait pas s'en guérir tout à fait, j'en aurais moins souffert que de cette obscure, de cette étrange maladie de son âme que je constatai alors sans plus la comprendre qu'aujourd'hui et contre laquelle je suis aussi désarmée que je le serais devant une maladie mortelle dont il agoniserait devant moi. Je me vois donc, au commencement d'une de ces crises de tristesse, lui disant, osant lui dire :

— « Tu n'oublieras jamais cette femme ? »

— « Quelle femme ? » me répondit-il.

— « Celle que tu as aimée avant moi, » repris-je, et je la lui nommai.

— « On t'a raconté cette histoire ? » fit-il en hochant la tête. « Ah ! j'en suis bien guéri. Elle est redevenue une honnête femme maintenant et ne vit plus que pour son fils. La maternité l'a sauvée. Elle m'a pardonné ; et je me suis pardonné. Tout s'use, même le remords... »

— « Oh ! mon Armand, » repris-je, « qu'as-tu, alors ? Explique-moi comment tu souffres, et auprès de moi ! »

« Il commença par se défendre de me répondre. J'insistai. Je trouvai des mots qui le touchèrent. Pensez donc. Je défendais mon seul bonheur. C'est alors qu'il me dit sur lui-même des phrases qui me parurent presque insensées en ce moment-là, et dont je sais aujourd'hui qu'elles n'étaient que la simple expression de la vérité. Il me confessa que, dès sa jeunesse, il y avait eu en lui quelque chose de lassé et de dégouté, même avant d'avoir vécu, qui le faisait rencontrer l'ennui dans les plaisirs qu'il avait le plus désirés. Il me dit qu'il s'était cru, dans cette jeunesse, incapable d'aimer complètement ; qu'il était tombé, pour tromper la sensation de vide que tout lui laissait, dans les pires excès de libertinage ; qu'il en était sorti en voyant le tort atroce qu'un débauché pouvait faire à des femmes comme cette maîtresse dont je venais de lui parler. Il ajouta que, depuis sa rupture avec elle, il avait été victime de deux peurs égales et constantes : celle de faire du mal de nouveau à un cœur sincère, et celle de



retomber dans cette sorte d'atonie intime, d'insensibilité invincible... Il m'avoua qu'il s'était engagé dans notre amour avec cette double défiance, qu'il était sûr maintenant de ne jamais être cruel pour moi, mais qu'à de certains moments, même auprès de moi, ce mal incompréhensible de la mort intérieure s'emparait de lui. « Il me semble alors, » me disait-il, « que mon âme est usée, que je ne peux plus, que je « ne pourrai jamais plus sentir... » Je l'écoutais avec une impression que je ne saurais vous décrire... Ce qu'il me disait me paraissait si bizarre à la fois et si amer ! J'avais trop connu la vie déjà pour ne pas savoir qu'il existe des hommes et des femmes d'une dureté que rien ne touche, et qui paraissent, en effet, ne rien sentir. Mais cette insensibilité-là, c'était pour moi de l'égoïsme, et qu'elle fût unie à la délicatesse d'âme d'un être comme Armand, qui me montrait, à la même minute, cette bonté, voilà ce que je ne pouvais pas admettre. Je me souviens que je me jetai dans ses bras en lui disant avec frénésie : « Tais-toi, tais-toi ; tu es fou... Aime-moi simplement... » Et tout de suite, au regard qui passa dans ses yeux, à l'espèce d'effort imperceptible par lequel il me rendit mon baiser, je compris... — qu'il ne m'aimait pas !

« Mon bon Claude, vous qui avez tant pensé à la vie du cœur, m'expliquerez-vous ce que j'éprouve depuis ce jour, ce supplice qui n'est que dans ma pensée et qui pourtant me martyrise ? Ce qu'Armand fait pour moi de si gentil, de si doux, de si tendre même, toutes les attentions dont il m'entoure, ses sourires, ses mots, ses caresses, son amour enfin, tout m'est empoisonné par cette idée qu'il est ainsi par respect de mon sentiment, qu'il m'aime pour moi et non pour lui, autant dire qu'il ne m'aime pas. Si je le quittais, vous m'entendez, et s'il acquérait la certitude que je ne peux pas souffrir de son abandon, peut-être regretterait-il la chaleur du dévouement que j'ai pour lui. Mais rien ne manquerait à son bonheur. J'ai l'horrible sensation qu'il s'est trompé en s'attachant à moi, qu'il a espéré m'aimer, qu'il sait aujourd'hui qu'il s'est trompé et que, s'il me garde, c'est pour ne pas

recommencer son ancienne histoire, et avec elle ses anciens remords. Je le vois, depuis cette fatale confiance, lutter contre des mélancolies qui le saisissent auprès de moi, — et qu'il veut me cacher. Mais il a dit vrai, jamais, jamais je n'arrive à le faire sentir vraiment, jamais à le rendre heureux!... C'est une angoisse presque inintelligible, quand on ne l'a pas traversée, et à laquelle je n'aurais pas cru autrefois, si on me l'avait contée. Il est indulgent, il est gracieux, il est parfait pour moi, et cette bonté, cette tendresse, cette douceur cruelle, ne servent qu'à me prouver toujours et toujours cette affreuse vérité : il ne m'aime pas... J'en arrive à être injuste pour lui, à le tourmenter, pour me rejeter ensuite sur sa poitrine, avec démente... Je voudrais, par instants, le quitter en effet, renoncer à cette liaison dans laquelle, au fond, c'est moi qui fais preuve d'un égoïsme horrible, puisque j'exploite la sympathie dévouée de cet homme au profit de ma passion... Je me sens incapable de me passer de ce que je sens n'être qu'une comédie d'amour. Et puis, à d'autres minutes, je me dis que je suis vraiment une folle et lui un fou, qu'il croit ne pas m'aimer et qu'il m'aime, ne rien sentir et que c'est la chimère d'un esprit malade, fatigué par une mauvaise jeunesse et par des douleurs trop longues... Dites, vous qui comprenez tout, est-ce que cela finira?... »

. . . . .

---

Tout finit, même le remords, comme disait Armand, — même des passions comme celle de Berthe, puisqu'elle joue en Russie, et que cet Armand, avec lequel j'ai voulu à tout prix me lier, vit à Paris. C'est un homme beaucoup plus simple que sa pauvre maîtresse ne se l'imaginait, qui a tout uniment été très libertin dans sa jeunesse, puis très coupable, et qui est blasé, pour employer un vieux mot bien ridicule, le seul juste pourtant. Seulement c'est un blasé devenu tendre, depuis son histoire avec sa maîtresse martyrisée. C'est la pire espèce qui soit. Et Berthe Vigneau, malgré ses

rudés années de bohème et de théâtre, était une âme d'une jeunesse intacte, en qui la vie n'avait rien entamé. J'ai souvent vu se produire le phénomène inverse et des hommes restés tout jeunes de cœur aimer des femmes dont l'âme était aussi usée que leur visage était frais et charmant. Ne fut-ce pas mon cas, hélas. Et quelles conclusions en tirer sinon celles-ci :

## XXXIX

*On n'aime jamais comme l'on est aimé ; aussi l'art d'être heureux en amour consiste-t-il à tout donner sans rien demander. C'est le mot profond de Philine à Wilhelm, dans Goethe : « Si je t'aime, est-ce que cela te regarde?... »*

## XL

*Les vrais drames du cœur n'ont pas d'événements.*

## XLI

*Pour un cœur passionné, la pire douleur est de ne pas suffire au cœur qu'il aime.*

## XLII

*On trahit un cœur qui aime vraiment, on ne le trompe jamais.*

## XLIII

*Il n'y a probablement rien de plus vieux que la vieille âme d'un jeune homme ou d'une jeune femme moderne.*

## XLIV

*A Paris, sur cent hommes d'amour pris au hasard, voici les chances qu'une femme de cœur a d'être heureuse si elle en aime un : vingt l'exploiteront, vingt la compromettent, vingt la corrompront, trente la méconnaîtront. Restent dix amants dignes de ce nom, mais, sur ces dix, neuf ont déjà vécu leur vie. Ils sont usés. Et le centième aime presque toujours ailleurs.*

## MÉDITATION XI

## BONHEURS CONTEMPORAINS

## III

LES DÉSASTRES (*suite*). — LES JALOUSIES

Des désastres de cœur, comme celui dont gémissait Berthe Vigneau, comme ceux que tout amant peut connaître et qui résultent d'un irréparable malentendu, c'est triste, c'est amer, c'est mortel, mais rendons pour une fois hommage au bourgeois rencontré en chemin de fer : « ça vous fait des souvenirs, » de bons souvenirs. Certains fruits sont ainsi, âcres au goût dans leur fraîcheur, et très doux en confiture. J'arrive maintenant au plus cruel de ces désastres, à celui qui empoisonne jusqu'aux bonheurs du passé, parce qu'il vous en fait douter ; jusqu'aux espérances de l'avenir, parce qu'il montre en elles une duperie probable : la jalousie. Certes, je n'ai pas la naïveté de croire que cette affreuse maladie soit moderne et que nous l'ayons inventée comme le symbolisme, le brutalisme, le décadentisme, le féminisme, le nervosisme, le zutisme, l'impressionnisme et autres ismes qui pourraient bien n'être que des formes de ce que Flaubert appelait énergiquement le panmuflisme de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Il est probable que la jalousie a commencé dans le paradis terrestre, du jour où Adam a vu la curieuse Ève pencher son front voilé de ses longs cheveux et prêter sa mignonne oreille aux sifflements du serpent, enlacé à l'arbre et avançant sa tête plate. Peut-être même ce pauvre Adam n'a-t-il mangé la pomme que pour égaler en audace sacrilège son étrange rival aux yeux immobiles, métalliques et tentateurs ? Voici pourtant quelques raisons qui m'amènent à supposer que la jalousie occupe dans l'amour moderne plus de place que

dans l'amour naturel, ou simplement robuste et bien équilibré. Je formulerai la première de ces raisons dans un axiome qui a des physionomies de paradoxe. Je le crois si vrai, pourtant.

## XLV

*Dans un cœur qui aime vraiment, ou la jalousie tue l'amour, ou bien l'amour tue la jalousie. C'est le contraire dans la passion.*

Or, c'est dans la passion que l'amant moderne s'agite presque toujours. Il y est par l'ardeur souffrante avec laquelle il poursuit l'émotion. Il y est par la demi-hystérie qu'il apporte dans ses ivresses, par les inguérissables blessures de déception et de libertinage qui saignent en lui au point de lui rendre cuisante même la légèreté du plaisir. Jugez-en par la surcharge et la tristesse de ses débauches. Il y est par le fond de haine sur lequel il roule et retombe sans fin, soupirant après la tendresse et rencontrant la rancune, après le bonheur et rencontrant le dégoût. Et puis, on aime comme on vit. Lorsqu'une société ressemble à celle du Paris d'aujourd'hui, où, d'un bout à l'autre et du haut jusqu'en bas, ce n'est que conflit, combat pour l'existence, défiance à droite, par devant, par derrière, à gauche, défiance des camarades et des inconnus, défiance de la famille et de l'étranger, — lorsque les pièces de théâtre et les romans, les journaux et la conversation ne sont qu'une école d'ironie et de misanthropie, — pourquoi un homme dressé à cet enseignement découvrirait-il soudain en lui une source de candeur confiante, et cela dans le sentiment qui remue le mieux les bas-fonds de l'animal? Ajoutez que sur vingt amants de nos jours, pour peu qu'ils appartiennent à la dure espèce des hommes à femmes, il y en a dix-neuf qui n'ont pas le souvenir d'une seule maîtresse à laquelle ils aient été fidèles. Et je poserai en passant cet autre axiome :

## XLVI

*Ce ne sont pas les trahisons des femmes qui nous apprennent le plus à nous défier d'elles. Ce sont les nôtres.*



J'en conclus que nous pouvons tous, plus ou moins, fredonner comme dans la chanson populaire :

Le bouquet de jalousie  
Fleurira toute la vie...

Que de choses évoquent en moi ces deux vers si simples ! Je les ai entendus pour la première fois de la bouche d'une fille, morte depuis de la poitrine, et qui venait de débarquer de son pays au quartier Latin. Elle était, comme tant de créatures que j'ai connues là, fraîche encore d'une fraîcheur d'églantine des haies, avec un délicieux et maladroit à peu près d'élégance parisienne autour de sa rustique personne. Ses bas de soie moulaienent une jambe musclée à courir les chemins caillouteux de la montagne. Elle couvrait de poudre de riz un visage encore hâlé de dix-huit ans de grand air. Elle écrivait, sur du papier honteusement parfumé, des lettres d'une orthographe sauvage. Ses ongles, quoique limés et soignés par une manicure, — établie rue Soufflot ! — disaient encore le travail des champs, et l'expression de ses yeux, qu'elle passait au noir avec férocité, gardait un arrière-fonds de bête tranquille. Enfin, c'était chez la Grande Gosse, comme nous l'appelions, un joli charme de paysannerie maquillée, dans un décor de fêtes d'étudiants. Je revois d'ici la chambre mal meublée, au troisième étage d'une haute et mince maison de la rue Monsieur-le-Prince... Il traîne sur la table un quartier de brie qui n'est pas fini, et des bouteilles vides, et du café dans des verres. Un garçon de marchand de vin dessert le tout. Les pipes et les cigarettes s'allument, et avec son clair et grêle filet de voix, une voix de fermière en train de plonger dans les foin le râteau de bois, — la Gosse chante :

Le bouquet de jalousie  
Fleurira toute la vie.  
J'aimerai qui m'aimera...

J'étais bien jeune alors et un peu amoureux, très peu, de la gaie chanteuse, qui était la maîtresse de Jacques Molan, le propriétaire de la chambre. — Il est aujourd'hui célèbre par

ses romans de *high-life* ! — Il y avait là des poètes, des peintres, des musiciens, un cénacle de bohémiens qui s'appelaient les *vivants*, et qui croyaient inventer le monde, suivant la formule de tous les nouveaux venus. Mais quand cette fille chantait ces trois vers, je devenais, tout *vivant* que je fusse, stupidement sentimental, comme si je pressentais que cette chanson me racontait d'avance la mélancolie de mes amours futures. C'est pourtant vrai, que j'ai passé toutes mes journées, depuis lors, à les respirer une par une, les fleurs du mortel bouquet. De ces trois vers, il n'y a que le dernier qui m'ait menti !... Hélas ! c'est la tristesse des tristesses que ce mensonge du dernier vers. Mais cette tristesse-là, quand je commence à vouloir la raconter, ma plume se met à trembler entre mes doigts, mes larmes à tomber sur mon encre, les mots à s'en aller de ma tête. On ne peut pas écrire le cœur de son cœur...

---

Le bouquet de jalousie...

Elles sont très nombreuses et de nuances aussi variées que des fleurs cueillies dans la campagne, les renoncules de ce fatal bouquet, — ou, pour parler sans métaphores, il y a beaucoup de manières très différentes d'être jaloux. Aussi cette méditation porte-t-elle pour titre un pluriel et non pas un singulier. Il semble que les observateurs aient négligé de distinguer et de classer ces diverses jalousies. Le langage vulgaire, lui non plus, n'admet pas de distinction entre l'une et l'autre. « Il est jaloux... » dit une femme en parlant de son mari, de son amant ou de son ami ; et puis, comme glapissait l'incomparable Paulin Ménier dans *le Courrier de Lyon* : « Enlevez, c'est pesé... » Examinons, pourtant, quelques cas au hasard, et voyons s'il n'y a pas jaloux et jaloux, comme il y a coquines et coquines... Un jeune homme est l'amant d'une femme, mariée elle-même à un homme jeune, ou simplement entretenue. L'amant sait très bien que sa maîtresse se donne au mari ou à l'entreteneur. Il ne lui est jamais venu à l'idée de lui reprocher ce partage, qui fait même partie des

petites combinaisons infâmes dont l'amour libre a la spécialité. L'amant trouve cette communauté plus sûre, et si, par hasard, il ouvre la fameuse *Fanny* de Feydeau, il hausse les épaules, et avec l'élégance que les jeunes gens d'aujourd'hui apportent à leur appréciation de la vie, il marmonne : « En voilà un raseur!... » J'ai fait l'expérience et recueilli le mot. Hé bien ! que demain ce même amant constate les assiduités auprès de sa maîtresse d'un nouveau venu, et le voilà inscrit d'office à l'Othello-club. C'est comme dans une autre chanson : « *Ah ! quand on est deux, quand on est deux, mamz'elle Thérèse...* » Ce délicat personnage veut bien partager avec un. A trois son indignation commence. Il n'y a pas besoin de microscope ni de scalpel pour constater que celui-là est un jaloux par amour-propre. C'est la tête qui travaille chez lui. — Soit dit sans mauvais jeu de mots. — ... En voici un autre qui se prend à aimer une honnête femme, sans aucun espoir. Il sait qu'elle n'aura jamais d'amant, et il en arrive à ne plus même désirer cette femme. Il lui semble que, si elle se donnait à lui, elle l'aimerait moins. En nature masculine, tout est vrai, même ce subtil platonisme. Leurs relations deviennent quelque chose de plus en plus spiritualisé, de plus en plus flottant et nuancé. Elle ne lit plus que les livres qu'il lui désigne. Il n'aime plus que la musique qu'elle lui joue. C'est entre eux une de ces liaisons indéfinissables où il ne se prononce jamais un mot trop tendre, et tout y est tendresse, où il ne se hasarde jamais un geste caressant, et tout y est caresse. Que cette femme se mette à s'intéresser, avec un platonisme semblable, à un autre ami, qu'elle se laisse aller à subir une autre influence d'homme, cet amoureux sans espoir et sans droits réels sera transformé du coup en un jaloux, tyrannique, violent, presque cruel, quoiqu'il ne doute pas une minute de la vertu de son amie. Cette dernière s'en aperçoit trop tard, et aussitôt elle lui offre de lui sacrifier le second. Le jaloux refuse parce qu'il a l'âme généreuse, et il continue d'être jaloux. Ce n'est pas l'amour-propre qui saigne chez celui-là, c'est le cœur. — ... Cet autre est marié depuis cinq ans, et il

adore sa femme comme au premier jour. Ils ont diné en tête à tête. Elle s'est habillée, et ils partent pour le bal. Dans le coupé qui les emporte, elle le regarde avec des yeux noyés de félicité. Sa tête sort de la fourrure, petite et souriante, et elle lui murmure en lui prenant la main : « Je voudrais être la plus belle pour te faire honneur, mon doux maître... » Ah ! Quel enivrant parfum emplit ce coupé rapide ! Ils sont dans le bal maintenant. Elle a des épaules dignes de la femme qui puise de l'eau à la fontaine, dans le *Concert* de Giorgione, et elle les montre. Elle tourne dans les bras de celui-ci, de celui-là. Elle est la plus belle, comme elle l'avait dit, et aussi, comme elle l'avait dit, elle ne pense qu'à son doux maître. Elle trouve le moyen de lui jeter un mot de temps à autre sans en avoir l'air, de lui couler un regard sans qu'on le remarque. Mais pourquoi ses yeux, à lui, se font-ils durs ? Pourquoi, en causant, a-t-il de ces distractions qui révèlent un souci caché, au moment même où la fête rayonne du plus vif éclat ? Pourquoi enfin l'emmène-t-il avant le souper, et ne trouve-t-il rien à répondre, dans la voiture qui les reconduit, aux questions anxieuses qu'elle lui pose ? Comment lui avouerait-il qu'à voir les regards des autres hommes se poser sur sa gorge nue, à penser que ses épaules étaient près de leurs lèvres, dans la valse ; à sentir que d'autres la sentaient belle et la désiraient, il a été saisi par un accès furieux d'une jalousie toute physique ?... Ne sont-ce pas là trois types divers du douloureux martyr : la jalousie des sens, la jalousie du cœur, la jalousie de la tête ? Elles se mêlent quelquefois. Elles se succèdent souvent. Leurs caractères sont pourtant un peu différents. Je voudrais essayer d'en fixer quelques-uns.

---

### § I. — *La jalousie des sens.*

C'est la plus simple de toutes et, je crois, la plus généralement connue. Je trouve une ironie délicieuse à ce fait que la meilleure définition de cette brutale folie ait été rédigée, par

qui?... Je vous le donnerais en dix, en cent, en dix mille... Mais ne cherchez pas, madame ; où auriez-vous appris à connaître le nom de Baruch de Spinoza ? Cet homme, madame, était un petit juif qui écrivait, il y a un peu plus de cent ans, en Hollande. Vous avez bien, accroché dans un coin de votre *hall* ou de votre petit salon, un tableautin flamand, quelque intérieur de nuance rembrunie, quelque paysage noyé de vapeur, avec des pesées de nuages sur l'horizon ? A une fenêtre d'une de ces chambres paisibles et devant un de ces horizons brouillés, évoquez la pâle, la chétive figure d'un bonhomme phtisique, au long nez chargé de besicles, et travaillant pour gagner sa vie. Il polit des verres destinés à des astronomes. Ce pauvre diable de solitaire s'interrompt de son labeur afin de manger une soupe au lait que lui apporte une grosse fille de Flandre qui le regarde, avec la compassion d'une plantureuse servante pour un moribond de trente-cinq ans. Le bonhomme s'amuse quelquefois à chercher une toile d'araignée dans un coin de sa chambre, puis une autre. Il prend l'araignée de la première toile et la jette dans le piège tendu par sa voisine. Les deux bestioles se poursuivent, elles s'affrontent, agrippées de leurs pattes velues aux mailles du réseau qui tremble. Une d'elles triomphe et enveloppe sa rivale encore vivante d'un linceul qu'elle tisse en quelques secondes. Sur quoi l'homme éclate de rire. Il passe à son bureau, et, à, se met à écrire sur Dieu, sur l'Ame, sur les passions humaines. Or, voici en quels termes il parle de cette jalousie qui nous occupe : « Celui qui imagine que la femme qu'il aime se prostitue à un autre ne s'attriste pas seulement de l'obstacle que cette infidélité peut dresser contre sa passion, à lui, mais il est forcé d'unir à l'image de ce qu'il aime l'image du sexe et des excréments de cet autre. A cette vue il prend cette femme en haine, et c'est la jalousie qui consiste dans un trouble de l'âme, obligée d'aimer et de haïr à la fois le même objet... » Oui, madame, cette phrase du juif Spinoza se trouve dans son grand traité de l'*Éthique*, *partie III*, *proposition XXXV*, *Scolie*... — « N'oublions pas que nous



sommes des cuistres, » disait un jour avec orgueil le philosophe Cousin, qui a été ministre, académicien, grand-croix de beaucoup d'ordres, et qui n'a pas écrit de sa vie une ligne de la force de celles qu'a tracées ce jour-là l'homme aux araignées.

Cette image de souillure, cette vision de notre rival en train de salir un corps adoré n'a pas la même intensité si ce corps de femme a été à nous, ou si nous ne l'avons jamais possédé, cela est trop évident. Notons donc aussitôt deux sortes de jalousie des sens. Dans le cas où nous sommes jaloux physiquement d'une femme qui ne nous a jamais appartenu, il y a de grandes chances pour que cette jalousie aboutisse au dégoût et diminue notre désir. Si, au contraire, nous avons possédé nous-même cette femme, l'image des caresses qu'elle prodigue à notre rival réveille en nous avec une extraordinaire acuité le souvenir des caresses semblables qu'elle nous a données. Par un détour singulier, ce souvenir agit sur nous à l'état de vision luxurieuse et cette jalousie des sens nous mène au désir. Les femmes le savent si bien que c'est un de leurs procédés pour ramener un amant lassé. — Mais, direz-vous, dans ce retour honteux d'un homme vers une maîtresse qui s'est donnée à un autre, ne rentre-t-il pas aussi de l'amour-propre, la frénésie de la reprendre à cet autre? — J'ai une anecdote sur cette sorte de retour qui répond à cette question. Elle me fut contée à l'époque par Raymond Casal, un soir ou plutôt une nuit que nous revenions ensemble le long des Champs-Élysées, après avoir diné et passé la soirée dans une même maison. Elle me frappa tellement que je lui demandai la permission de la noter, et lui, très galamment, le lendemain matin, m'envoyait les pages que voici, écrites au crayon sur l'envers de formes de télégrammes. J'y ai à peine changé quelques mots.

---

« ... Elle était, » m'écrivait donc Casal, « remarquablement belle et sa beauté était tout son bonheur. Elle s'était donnée à moi, quoiqu'elle fût une très grande dame, avec une

impudeur qui venait justement de ce que l'orgueil de sa chair dominait tout chez elle. Ce fut entre nous aussi un amour tout physique et d'une volupté si entièrement dépourvue d'âme que nous nous parlions à peine, entre des caresses que la brièveté de nos entrevues rendait plus ardentes encore. Par un hasard particulier, l'absence de liberté, résultat de sa position, qui aurait dû, semble-t-il, alléger pour moi les obligations de cette liaison, la rendait très lourde. Voici comment. Pour des raisons qui tenaient au genre de vie de son mari, elle ne pouvait jamais savoir à l'avance si elle aurait quelques heures à elle ou non, et il me fallait attendre tous les jours, chez moi, de deux heures à six heures, un mot qui souvent n'arrivait pas, puis, le soir, ne pas bouger du cercle jusqu'à dix heures, si bien que c'était toute ma vie prise. Le jour, par prudence, nous changions sans cesse le lieu de nos rendez-vous. Le soir, nous nous rencontrions toujours chez un ami intime que j'avais alors, Robert de N\*\*\*. Il habitait, rue Dumont-d'Urville, une maison qui avait une porte de sortie sur la rue la Pérouse. C'était Robert lui-même qui avait mis ainsi son appartement à ma disposition, pour ce moment-là. Il était grand joueur, et ne rentrait jamais avant les trois heures. Ma maîtresse et moi, nous sortions toujours de chez lui avant les onze.

« Cette liaison durait depuis huit mois à peine, et j'en étais arrivé à une lassitude absolue, presque à un dégoût de cette femme. Pourquoi ? A cause de cet esclavage sans doute, et aussi à cause d'une indéfinissable tristesse qui me serrait le cœur au sortir de ces rendez-vous où il n'y avait que de la sensualité brûlante, partagée, raffinée, mais jamais, jamais une émotion. Je voulais rompre, et je ne savais comment m'y prendre, parce qu'avec cela ma maîtresse était parfaite avec moi, et que je n'ai jamais su avoir un procédé brutal avec une femme. Bref, un soir que j'avais dîné au cercle et que je causais avec Robert, en attendant le moment d'aller au rendez-vous, rue Dumont-d'Urville, je reçois un billet d'elle qui me priait de remettre ce rendez-vous au lendemain. A la dernière

minute un contretemps l'avait empêchée. Je jetai ce billet au feu, avec une si visible satisfaction sur ma figure, que Robert la remarqua, et, ma foi, je lui en dis la cause.

— « Tu ne l'aimes donc plus? » me demanda-t-il.

— « Plus du tout, » lui répondis-je en riant, « et je crois que, dans huit jours, je la détesterai. Ah! Ces fins de bonne fortune, c'est comme les fins de voyage, c'est bien long!... »

« Après un silence, Robert reprit :

— « Une simple question : As-tu jamais conduit chez moi une autre femme que celle qui vient de t'écrire? »

— « Jamais d'autre, » répondis-je, « mais où veux-tu en venir? »

— « Hé bien! » dit-il, « puisque tu ne l'aimes plus?... Là, j'ai un aveu sur le cœur, j'aime mieux te le faire franchement... Il y a juste quinze jours, tu avais ton rendez-vous chez moi, tu m'avais prévenu, et j'étais ici, vers onze heures, à tailler de détestables banques. J'avais perdu déjà avant dîner. Mon crédit était épuisé, et pas un ami à moi dans le cercle. L'idée me vint de rentrer rue Dumont-d'Urville pour y prendre de l'argent, afin surtout de couper la veine. « Raymond sera parti, » me dis-je. J'arrive. Je vois sur la table du salon un éventail, un boa et une fourrure. Vous étiez là encore. Que veux-tu? Une curiosité folle me saisit, je marche à pas de loup vers la porte de la chambre à coucher. Je regarde par le trou de la serrure, comme un Bartholo de comédie. Elle venait de sortir du lit et se préparait à se rhabiller. Elle se tenait devant la glace, dévêtue, tordant ses cheveux, et la pleine lumière portait sur elle... Ah! mon ami, pardon, mais quelle femme! Quelle femme! Je n'ai pas vu le visage, mais le corps!... Non, je n'aurais jamais dû te dire cela... Ce n'est pas possible que tu ne l'aimes plus... »

— « Pas possible, » fis-je en éclatant de rire; « tu n'as qu'à voir l'effet que me produit ta confession. »

« Il me regarda très sérieusement, puis, d'une voix un peu sourde :

— « Alors, si tu ne l'aimes plus, présente-moi. »

— « Comme tu y vas!... » répondis-je en riant plus fort encore. « Te présenter? Mais c'est impossible. Moi-même, je ne vais pas chez elle... »

« Tout d'un coup, et tandis que je lui parlais, une idée traversa mon cerveau; elle me parut si bouffonne, que je la lui dis tout de suite. Je le tenais, le moyen de rupture si désiré.

— « Tu la trouves vraiment si belle?... » repris-je.

— « Pour que je t'aie parlé comme je t'ai parlé!... »

— « J'ai rendez-vous demain chez toi avec elle. Veux-tu y être à ma place? »

— « Moi? » s'écria-t-il, « tu plaisantes. Et que lui dirais-je? »

— « Ça, » continuai-je en riant toujours, « ce n'est pas mon affaire, tu lui expliqueras ta présence et mon absence comme tu voudras... Tu auras deux heures devant toi pour la convaincre de ta passion ou ne pas la convaincre... Moi, j'arrive à onze heures tapantes. Je vous surprends. Je fais la scène de rigueur. J'ai l'air de me croire trahi sur toute la ligne, même s'il n'y a rien eu... Ce sera un peu canaille, mais je serai libre!... Je ne te demande qu'une chose, ta parole de ne jamais raconter à personne ce pacte de mauvais sujet, pas même à elle. »

« Et il accepta cette immorale combinaison renouvelée des *Marrons du feu* de Musset. J'employai la journée du lendemain à des préparatifs de départ. J'avais justement l'envie de tuer cette fin d'hiver sur la Corniche, et l'idée que j'allais en finir avec cette sujétion de ces derniers mois me ravissait. A mesure que je me rapprochais du moment où je devais apparaître comme la statue du Commandeur, deux craintes m'angoissaient : celle de ne pas être capable de jouer mon rôle de jaloux, tant je trouvais plaisante cette manière de rompre, — et celle que ma maîtresse n'eût chassé Robert comme un domestique. Me voici donc entrant dans l'appartement et traversant le salon, comme lui, l'autre jour, sans faire de bruit. J'arrive à la porte de la chambre à coucher. Je tourne le bouton. Le verrou était mis en dedans... Je ne peux pas

mieux comparer la soudaineté de ce qui se passa en moi à cette minute qu'à l'impression que j'ai ressentie aux Indes lors d'un tremblement de terre, où Bohun ivre-mort me dit, en tombant, son fameux mot : « *I did'nt believe I was so full...* » Ce fut quelque chose de si subit, un accès si rapide et si violent de douleur et de colère, que je ne me souviens pas en avoir jamais éprouvé un semblable. J'appelai Robert d'une voix d'abord basse, puis impérieuse... « Robert! » — Rien ne répondit. Je frappai, même silence. Alors, ivre de rage, j'appuyai de l'épaule sur cette porte fermée, avec une telle force que je l'enfonçai. J'allai droit au lit. Ma maîtresse y était, qui me regardait avec des yeux égarés. Je la saisis par le bras et je le lui serrai d'une manière si cruelle, que mon ami, qui avait cru d'abord à une fureur simulée, dut me repousser. Il sauta du lit et nous nous trouvâmes face à face.

— « Es-tu fou? » me dit-il tout bas, et très pâle, car il me voyait en proie à une espèce de délire. J'eus alors, devant son costume, une perception si nette du ridicule de cette scène après notre conversation de la veille, et une telle peur de moi-même, que je me sauvai de cette chambre comme un insensé. Mais, le lendemain matin, j'écrivais à ma maîtresse une lettre de l'amour le plus effréné. Deux jours après je me battais avec Robert, que je blessai, par bonheur, très légèrement. Nous sommes sortis de cette affaire brouillés à mort, et j'ai gardé cette femme trois ans!... »

---

Ce très authentique document ne permet-il pas d'établir, sur la jalousie physique, un certain nombre de vérités au moins probables?

#### XLVII

*Nous avons beau connaître tout notre esprit et tout notre cœur, notre bête ne nous est jamais connue tout entière, aussi ne faut-il jamais dire : « Cette femme ne peut rien sur moi. » En amour, la seule victoire est la fuite. C'est un mot du plus grand des psychologues modernes : Napoléon.*



## XLVIII

*La jalousie des sens survit à l'amour. Ce devrait être la consolation de toutes les femmes abandonnées, lorsqu'elles sont sans cœur et qu'elles souffrent seulement dans leur vanité. Elles n'ont, pour se venger, qu'à prendre un amant. Elles ne ramèneront peut-être pas l'infidèle, mais elles sont sûres de lui faire du mal. Voilà une grande misère de l'animal homme.*

## XLIX

*Ce n'est jamais ni l'honneur ni l'amour qui font qu'un homme trahi pense à tuer une femme. Le meurtre vient des sens. La volupté, qui n'est que physique, est toujours près d'être féroce.*

## L

*Les coquettes vraiment savantes ne se refusent pas. Elles se donnent. Elles savent que posséder une maîtresse, pour un homme passionné, c'est être possédé par elle. Une femme qui ne nous aime pas et qui nous tient par la jalousie des sens nous mène où elle veut. Le plus irrésistible désir est fait avec la mémoire de la brute qui sommeille chez nous tous.*

## LI

*J'ai vu toute une salle de théâtre prise du fou rire quand Othello entre chez Desdémone pour la tuer. Ce rire avait sa philosophie. Il n'est jamais certain qu'un jaloux de cette espèce, venu pour assassiner celle qu'il aime, ne va pas la réveiller et lui demander pardon. On devrait broder la devise du bouclier spartiate sur cet oreiller vengeur du Maure : « Ou dessous ou dessus. » L'un est si près de l'autre !*

## LII

*La jalousie des sens se distingue des autres par ce signe qu'elle procède par accès, comme les images qui la suscitent. C'est une aliénation intermittente que nous infligent de sang-froid certaines femmes très perverses. Nous aurions cette arme contre elles de mépriser leur bassesse. Par malheur, ce mépris-là ne fait qu'activer le désir ; et leur bassesse, elles ne la sentent pas.*

## LIII

« On n'est jamais ni le premier ni le dernier amant d'une femme, c'est ce qui m'a guéri de ma jalousie... » disait un de nos amis. Un autre lui répondit : « Et moi, c'est ce qui m'a fait tant souffrir... » Le premier parlait avec sa tête, le second avec ses sens.

## MÉDITATION XII

## BONHEURS CONTEMPORAINS

## IV

LES DÉSASTRES (*suite*). — LES JALOUSIES§ II. — *La jalousie du cœur.*

Pour distinguer aussitôt la jalousie du cœur de la jalousie des sens, qui a fait l'objet de la *Méditation XI* et des diverses jalousies de tête, qui feront l'objet de la *Méditation XIII*, je demande au lecteur de ces notes, forcément incomplètes, de vouloir bien admettre comme démontrée cette proposition :

## LIV

*Aimer par le cœur, c'est avoir d'avance tout pardonné à ce qu'on aime.*

Théorème auquel peut servir de commentaire la phrase que nous disait Berthe Vigneau, à Colette et à moi, quand elle nous racontait les infamies de son amant : « Je lui serai toujours reconnaissante de m'avoir laissée l'aimer... » La raison de cette inépuisable bonté propre au grand amour est aussi facile à donner que la raison de l'inépuisable méchanceté propre aux sens. Aimer d'un amour où les sens dominent, c'est désirer toujours et toujours souffrir de l'inassouvi. Aimer avec le cœur, c'est trouver la volupté suprême dans le

don absolu, dans l'abdication de soi complète. Alors, même les douleurs que l'être aimé vous inflige deviennent des joies. Mais vous voudriez en même temps que personne n'eût aimé ainsi avant vous ce que vous aimez, que personne ne l'aimât ainsi après vous, et c'est en quoi consiste exactement la jalousie du cœur. J'ajoute bien vite, pour ne pas manquer au premier devoir de l'observateur moderne, — la misanthropie, — que cette jalousie du cœur, dégagée entièrement de celle des sens et de celle de tête, est aussi rare qu'une femme qui n'a pas de second amant ou qu'un écrivain sans envie. Mais tout se rencontre, même à Paris, surtout à Paris, et j'ai là, dans mes notes, plusieurs cas singuliers de cette jalousie, nourrie uniquement de tendresse, qui peut agoniser de désespoir, ravager toute une vie, consumer toute une volonté, mais amener à la férocité, à la haine, seulement à la rancune? — Jamais.

---

*Premier cas.* — Roger Valentin, un de mes amis de première jeunesse, avait eu, quelques mois après notre sortie du collège, un innocent roman avec une jeune fille plus riche que lui. Ils s'étaient rencontrés durant une saison à Pierrefonds. Je me rappelle la visite que je fis là cette année même, en 1872, à mon camarade, nos courses au bord des étangs bleuâtres, et dans cette forêt profonde, ses confidences, avec son accent lorrain, — il était de Lunéville, — sous les branches, que remuait un vent aussi doux que nos rêves de ces temps-là. Dieu! Comme à travers les feuilles vertes de ces branches le ciel apparaissait lointain et pur! Revenu à Paris, Valentin continua d'aimer sa compagne de ces quelques semaines d'été. Il l'aima un an, il l'aima deux ans, il l'aima trois ans, devenu rebelle à toutes les tentations de notre libre existence. J'oubliais de dire qu'il était alors élève à l'École centrale. Ses examens de sortie passés, et brillamment, il demanda la main de la jeune fille. Les parents, qui ne s'étaient, comme de juste, aperçus de rien, la lui refusent, d'abord parce qu'il avait à peine six mois de plus qu'elle, ensuite

parce qu'il ne possédait aucune espèce de fortune. Je le vois arriver chez moi un matin, le visage rongé de chagrin, mais l'air résolu.

— « Je viens te dire adieu, » fait-il.

— « Tu pars? »

— « Oui, » répondit-il. « Elle ne peut pas m'épouser maintenant... Mais dans dix ans je serai riche, je l'aimerai toujours, et alors qui sait?... »

Il venait de signer un contrat pour Buenos-Ayres. Il n'avait pas quitté Paris depuis dix mois que la jeune fille, objet de son culte, se mariait. Je dois ajouter qu'il n'avait jamais osé lui parler ouvertement de son amour. Je tremblais d'apprendre qu'à cette nouvelle Valentin se fût tué. Mais non. Je sus qu'il travaillait et réussissait de mieux en mieux. Une fois de plus, je me frottai les mains. J'avais trouvé un cœur humain en flagrant délit de contradiction, — enfantin plaisir de la cuistrerie pessimiste dont j'étais alors infecté. — Des années se passent, la jeune femme devient veuve. Elle avait bien près de trente ans alors, et, de son mariage, une petite fille. Valentin débarque d'Amérique. Il avait gagné une grosse aisance, et, comme il me l'avait dit en partant, il aimait toujours celle qu'il avait aimée à dix-neuf ans, dans l'ombre des arbres de la forêt, « en robe claire, au bord de l'eau. » Vous vous rappelez ces vers divins de Sully : -

L'épouse, la compagne à mon cœur destinée,  
Promise à mon jeune tourment...

Bref, il demande la main de cette femme, qui, touchée d'une pareille fidélité, répond : oui. Le mariage a lieu. J'ai reçu depuis les confidences de cet homme, qui se trouve avoir épousé la seule femme à laquelle il ait jamais pensé. Il serait absolument, complètement heureux, s'il n'y avait pas cette fille du premier lit et qui ressemble à son père. « Ah ! » m'a-t-il dit un jour en me parlant de cette enfant, « je n'ai jamais pu l'embrasser sans avoir là comme une pointe aiguë qui s'enfonçait dans mon cœur... » C'est que cette enfant, qui va et qui vient,

avec son rire clair, ses yeux purs, ses cheveux blonds, est la preuve sans cesse renouvelée, la preuve vivante et parlante, au regard de Valentin, que sa femme d'aujourd'hui a été, des années durant, la femme d'un autre. Jamais cette femme ni l'enfant n'ont soupçonné cette jalousie du passé chez cet homme qui, n'ayant pas d'enfant lui-même, adore cette petite fille autant qu'il en souffre. « Explique-moi cela », me demandait-il avec des larmes au bord des paupières ; et il ajoutait : « Je ne suis pourtant pas jaloux. » Il l'était cependant, mais pas avec les sens, — il eût détesté l'enfant, — pas avec la tête, — il l'eût détestée encore et la blessure de l'amour-propre eût saigné en lui. Cette douleur, à la fois résignée et persistante, tendre dans sa tristesse, et sans une pensée de reproche ou d'amertume, mais cette douleur tout de même et inguérissable, qu'il y eût eu dans la vie de sa femme un autre que lui, avant lui ; qu'elle eût donné à cet autre sa virginité, et qu'elle lui dût aussi la maternité, c'était la jalousie du cœur dans toute sa misère et sa noblesse. Il me disait encore : « Non, je ne suis pas jaloux. J'aime cette petite plus que si elle était ma fille, et quand je pense qu'elle ne l'est pas, c'est ce regret qui me fait si mal... »

---

*Deuxième cas.* — Celui-ci, je le copie exactement sur mon journal à une date qui n'est pas lointaine : « ... Mercredi, 16 mars 188... La vie, qui dépasse l'imagination en brutalités, la dépasse aussi en délicatesses. Été aujourd'hui chez Mmc R\*\*\*, l'ancienne maîtresse de S\*\*\* B\*\*\*. L'ai trouvée seule, au coin de son feu, et causé avec elle du mariage de son amant, mariage auquel elle a eu le courage d'assister après l'avoir fait elle-même. Elle me raconte ses sentiments, l'horreur qu'elle a toujours eue de voir la pitié remplacer chez lui l'amour. « Je n'ai pas voulu qu'il me vît vieillir, » dit-elle. Le fait est que cette femme a donné un des plus étonnants exemples que je sache du romanesque dans la coquetterie. Quand elle eut décidé S\*\*\* B\*\*\* à ce mariage, elle lui accorda



un dernier rendez-vous, et, le lendemain matin, elle ordonnait au coiffeur de lui poudrer tous les cheveux. « Ils commençaient à blanchir, » a-t-elle dit à ses amies. C'était sa manière de lui prouver, à lui, que, l'ayant perdu, elle devenait une vieille femme. Elle venait d'avoir trente-huit ans... Je la regardais donc, ce soir, assise dans un fauteuil, au coin de ce feu paisible, et avec sa jeune physionomie rendue plus jeune encore par cette gracieuse blancheur de sa chevelure, et elle m'expliquait comment, le jour du mariage, elle avait beaucoup pleuré. « ... Mais de douces larmes. Je connaissais cette jeune fille. Je le connaissais si bien lui-même, je savais qu'il serait heureux par elle, et je trouvais une espèce de sauvage douceur, dans mon isolement volontaire, à me dire que ce bonheur de chaque minute, il me le devrait. Vous ne comprenez pas cela, cette ivresse du sacrifice, cette preuve donnée à quelqu'un que personne, personne ne l'aimera comme vous l'avez aimé?... »

— « Et vous n'avez jamais été jalouse? » lui demandai-je.

— « Si, » dit-elle après un silence, « quand j'ai su que, durant son voyage de noces, il s'était arrêté dans une ville où nous avions passé quatre jours ensemble, cachés, la première année de notre amour... Il n'aurait pas dû me faire cela... Et puis, je le lui ai pardonné... Mais moi, je ne pourrais jamais retourner dans cette ville, maintenant... Il y a là, dans ce coin d'Allemagne, un paysage de fleuve que nous avons regardé tous deux et tant aimé... Comment a-t-il pu le regarder avec une autre? »

Puis après un silence : — « Est-ce assez ridicule, pourtant, n'être pas jalouse de toute la vie d'un homme puisqu'on la donne à une autre, et être jalouse d'une impression qu'il a eue avec vous autrefois, et dont on voudrait qu'il ne l'eût eue depuis avec personne !... »

---

*Troisième cas.* — C'est une petite comédie, ou plutôt le scénario d'une saynète à deux personnages qui pourrait porter

comme titre le mot du révolutionnaire : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent point. » Les pauvres morts ! C'est affreux d'en médire, mais c'est quelquefois si commode, en amour comme en politique et en littérature !

### SCÈNE PREMIÈRE

*Le théâtre représente un petit salon d'une femme à la mode, dans un hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, pas bien loin de l'Arc. Ameublement réglementaire : paravents, bibelots, vieilles étoffes, divans avec coussins, lampes anglaises, etc., etc. (Voir pour plus amples renseignements les romans mondains de cette année de grâce 188 .) — Une table à thé de chez Leuchars. (Voir les mêmes romans.) La lampe brûle sous la théière. Mme de Gesvres, — Jeanne, de son petit nom, — est seule dans ce salon : trente ans, très blonde, avec des yeux noirs très doux. Toilette de chez Doucet. (Voir comme plus haut.) Elle se promène de long en large et regarde de temps à autre une montre microscopique enchâssée dans son bracelet. (Toujours comme plus haut.) Elle se parle à elle-même, tout bas.*

Cinq heures... Dans quelques minutes il sera là. Que va-t-il me dire?... La dernière fois qu'il est venu dans ce salon, il y a quinze mois, — quinze petits mois, — Marthe était là ! Pauvre Marthe !... Comme elle l'aimait !... Il partait pour l'Amérique le soir même... Et ils se disaient adieu chez moi, encore une fois, après l'adieu de la journée... Oui, comme elle l'aimait !... Jusqu'au martyre, puisqu'elle avait exigé qu'il acceptât de s'en aller, pour ne pas nuire à sa carrière. On ne devrait jamais s'attacher à un diplomate quand on a le cœur qu'elle avait, cette femme-là... Et lui, comme il avait l'air de l'aimer !... Et deux mois après, elle était morte... Et depuis, il ne m'a pas écrit trois fois, à moi qui lui représente pourtant tout ce qui lui reste de cet amour, puisque j'ai été leur confidente, que je me suis chargée de lui renvoyer tous ses souvenirs... Allons, il l'aura oubliée !... Ah ! les hommes ! Tous les mêmes... Je suis curieuse de savoir comment il se

justifiera... Ce silence de plus d'un an, et, aussitôt de retour à Paris, ce billet pour me demander un rendez-vous, chez moi?... Ça ne me dit rien de bon... Ce serait assez canaille, mais bien dans la note, de vouloir profiter de nos anciennes relations pour me faire la cour... Il me regardait autrefois avec des yeux!... Par exemple, si c'est avec ces intentions que ce monsieur revient, il trouvera à qui parler... — *Longue rêverie.* — Et ce doit être avec ces intentions-là. Une femme ne se trompe pas à cet instinct. Nous verrons bien, et ce qu'il sera remis à sa place!... *Elle tend l'oreille...* Une voiture... Elle s'arrête... Deux coups de cloche... C'est lui... — *Elle s'assied sur le divan, à côté duquel est une petite table garnie d'étuis anciens, de boîtes à miniature, de flacons ciselés et de portraits. Elle prend un livre vêtu d'une gaine de soie brochée, un des romans cités ci-dessus, et fait semblant de lire.*

## SCÈNE DEUXIÈME

*La porte s'ouvre. Le domestique introduit M. Raoul Garnier : trente-cinq ans, tournure élégante, physionomie mâle et fine. Les tempes grisonnantes, les yeux bridés, l'expression de tout le visage, révèlent de grands chagrins. Il est visiblement ému. Il s'avance vers Mme de Gesvres, et lui baise la main en disant simplement d'une voix étouffée : Madame.*

JEANNE. — Mon ami ! *Elle lui prend les deux mains et les lui serre, franchement, virilement...* Mon pauvre ami...

*Un silence. Robert s'assied sur un fauteuil un peu bas, près du divan. On entend le bruit de la théière sur la petite flamme et le craquement du bois dans la cheminée. (Ici, longues banalités de conversation, petits potins de société, nouvelles de celui-ci, de celui-là.) Tous deux sont gênés. Silence.*

JEANNE, après le troisième ou le quatrième de ces silences, prenant une photographie sur la table et la tendant à Raoul : — Avez-vous vu le portrait de notre pauvre amie, que j'ai retrouvé depuis le malheur?... N'est-ce pas, que c'est bien elle et tout son charme?...

RAOUL. — Oui, c'est bien elle!... *Nouveau silence; puis, comme se parlant à lui-même* : Il me semble que c'était hier. Nous étions là tous les trois : vous, juste où vous êtes ; elle ici, à côté de vous, sur ce divan ; moi à cette même place... à cette même heure... Vous nous disiez d'espérer... Moi, j'avais un pressentiment que cette séparation nous serait fatale... J'avais la promesse d'être rappelé au ministère au bout de six mois... Six mois ! En voici quinze que je suis parti, et je ne la reverrai plus jamais, jamais...

JEANNE. *Elle a froncé imperceptiblement le sourcil en écoutant le jeune homme, mais elle secoue la tête avec émotion.* — Comme c'est bon de vous entendre parler ainsi ! Il y a donc des sentiments vrais dans ce monde. Vous me pardonnerez de vous dire cela... En ne recevant pas de lettres de vous depuis des mois et des mois, j'ai cru que vous aviez oublié notre chère morte, et moi, qui sais ce que vous avez été pour elle, j'en avais le cœur tout serré... Je vois que je m'étais trompée...

RAOUL. — C'est vrai, madame, j'ai eu tort... Mais que vous aurais-je écrit?... J'ai été, pendant des semaines et des semaines, à la suite de cette fatale nouvelle, dans un désespoir à ne pas trouver l'énergie de quoi que ce fût... C'a été d'abord une stupeur, presque une folie. Je ne pouvais croire que ce fût vrai, que cette femme que j'avais connue si tendre, si aimante, ne me regarderait plus avec ses yeux, ne me parlerait plus avec sa voix, ne m'aimerait plus avec son cœur... Ensuite, quand j'ai reçu, par vos soins, le paquet de mes lettres qu'elle vous avait légué pour moi, j'ai voulu tromper ma douleur en revivant tout ce passé... Savez-vous comment?... Chaque jour, je cherchais, dans cette correspondance, la trace de ce que nous faisions, de ce que nous pensions, l'année précédente, à pareille date, et l'autre année, celle d'auparavant, la première... J'arrivais ainsi à me donner une hallucination rétrospective qui me rendait Marthe vivante pour quelques minutes, pour une heure quelquefois... Le croiriez-vous ? En même temps que je me plongeais ainsi dans mon passé avec ce délire, j'en avais peur, de ce passé... Oui, j'avais peur de

revoir Paris, de revoir mon appartement où elle est venue, de vous revoir vous-même... Quel battement de cœur quand j'ai reçu votre billet m'accordant le rendez-vous que je vous demandais!... J'allais donc, pour la première fois depuis sa mort, parler d'elle... Ah! j'avais tort d'avoir peur! Cela fait tant de bien de souffrir tout haut!... Vous voyez, je l'aime comme je l'ai aimée au premier jour... Depuis la minute où je l'ai rencontrée, elle a aboli toutes les femmes. Aucune n'a plus existé pour moi. Aucune... Il y a plus d'un an qu'elle est morte et c'est la même chose encore, et je sens que ce sera ainsi longtemps, bien longtemps...

JEANNE. *Elle a de nouveau froncé le sourcil et elle s'est mordu la lèvre tandis que Robert parlait. Son pied, qu'elle avançait sur un coussin, s'est crispé dans le petit soulier verni, puis s'est retiré. Lui n'a rien vu de ce manège.* — Mon Dieu! que n'est-elle là pour vous entendre!... Elle aussi, elle me disait, en me parlant de vous : « Il m'a tout fait oublier... » Hélas! elle n'avait pas été gâtée avant de vous connaître...

RAOUL. — Mariée à dix-huit ans, presque par force, et à quel homme!... Ah! si elle n'avait pas eu son fils, comme je l'aurais arrachée à cette vie!...

JEANNE. — Oui, ce sont ces mariages-là qui nous perdent, nous autres femmes... On ne se sent pas comprise. On est malheureuse, et on fait comme notre pauvre amie : on est la dupe de quelque libertin sans cœur qui vous joue la comédie du grand sentiment, et c'est pire qu'avant, on a le mépris de soi par-dessus le marché... Et puis, quand, après ces affreuses déceptions, on a la chance de rencontrer un vrai, un sincère amour, qui vous panse toutes vos blessures, qui vous guérit de toutes vos douleurs, il faut mourir... — *Un silence.* — Mais voilà que je renouvelle encore vos peines... et les miennes... Allons! causons plutôt de vous maintenant, dites-moi ce que vous allez devenir, et d'abord laissez-moi vous offrir une tasse de thé. — *Elle se lève et marche vers le plateau.* — Très fort ou léger? Deux morceaux de sucre ou trois?...

RAOUL. *Les phrases que Jeanne vient de prononcer lui ont*



*fait fixer les yeux sur elle avec stupeur. Il s'est levé aussi et paraît embarrassé de parler. — Très léger, un morceau. — Il trempe ses lèvres dans sa tasse et cause de nouveau de choses indifférentes, puis avec timidité : En effet, elle avait l'air d'avoir traversé de bien dures épreuves...*

JEANNE, *toujours debout et préparant sa tasse à elle. — De bien dures...*

RAOUL. — Que de fois, quand je la voyais trop triste, j'ai été tenté de l'interroger ! Vous avouerez-je que je n'ai jamais osé?...

JEANNE. — Je reconnais bien là votre délicatesse... Mais, soyez-en sûr, elle ne vous a jamais menti. Du jour où elle a été à vous, elle n'a plus rien eu à vous cacher dans sa vie...

RAOUL. *Ses mains tremblent et il a posé sa tasse. Nouveau silence. — Madame?...*

JEANNE. — Qu'avez-vous ? Vous tremblez?... Vous me faites peur!...

RAOUL. — Pardonnez-moi... Mais je ne peux pas croire que tout à l'heure je vous aie bien comprise... Ainsi Marthe...

JEANNE. *Une stupeur supérieurement jouée; deux soupçons de larmes dans ses yeux, puis quelques phrases comme : — Ah!... je devine... Mais qu'ai-je fait?... Comment? Vous n'en saviez rien?... Et c'est moi qui?... Ah! malheureux!...*

RAOUL, *d'une voix sourde. — C'est donc vrai? Elle avait eu un amant avant moi?...*

JEANNE. — Ne me demandez plus rien. Je ne répondrai pas... Si j'avais pu soupçonner!...

ROBERT. — Avant moi!... Quelqu'un que je connais sans doute, que je rencontrais chez elle, à qui je serrais la main... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... *Il se laisse tomber sur le fauteuil et prend sa tête dans ses mains. Jeanne le regarde et veut parler. Il ne l'écoute pas et ne lui en laisse d'ailleurs guère le temps. Prenant son chapeau et se levant : Vous avez raison, madame, je n'ai rien à vous demander de plus... Excusez-moi si je ne me sens pas la force de continuer à causer avec vous aujourd'hui.*

d'hui. Vous ne pouvez pas savoir le mal que vous m'avez fait... Ce n'est pas votre faute... Je vous demanderai la permission de revenir... bientôt. . Adieu, madame, adieu... *Il s'incline sans qu'elle lui tende la main, comme quelqu'un qui ne veut pas éclater en sanglots. Il sort.*

### SCÈNE TROISIÈME

JEANNE. *Pendant tout le temps que Raoul a parlé, elle est demeurée immobile, très émue. Elle entend le roulement de la voiture et passe les mains sur son front, comme se réveillant d'un mauvais songe. — Non, non, non... Je ne veux pas avoir fait cela, c'est trop horrible... Vite du papier, une plume, de l'encre. — Elle s'assied à un mignon bureau, derrière un paravent de cristal. — Que je lui écrive pour lui demander pardon!... Ah! ce que l'on a de mauvais en soi!... Cette douleur... cet amour... J'ai été jalouse, atrocement jalouse. Est-ce que je l'aimerais, par hasard?... Et puis cette idée de tout lui apprendre de ce qu'elle avait mis tant de soin à lui cacher m'a traversé l'esprit, là subitement... Et puis!... Je vais lui demander pardon de cette infâme révélation, lui jurer que ce n'est pas vrai... — Elle commence une lettre, puis la déchire; une seconde, la déchire; une troisième, la déchire. — Non, je ne peux pas... — Elle mord distraitemment la perle qui termine son porte-plume d'or. — Et il a cru cela tout de suite, sans un mot, sans une preuve... sans une preuve!... Pauvre Marthe!... — Elle se lève, et, refermant le buvard : Décidément, il n'a que ce qu'il mérite. Sans une preuve!... Non, les hommes sont vraiment par trop canailles...*

*Rideau.*

---

... Comment ai-je deviné le secret de la petite infamie commise par l'ange blond aux yeux bruns de l'avenue du Bois contre la mémoire de la pauvre morte, c'est mon secret, à

moi, qui ne fut jamais celui de Raoul. On voit que ce garçon n'avait jamais médité sur l'observation suivante :

## LV

*On rencontre des femmes qui ne prendraient à une amie ni un mari ni un amant. C'est leur honneur professionnel, cela. On en rencontre peu qui supportent sans mauvaise humeur le sentiment absolu d'un homme pour cette amie. On n'en rencontre pas qui aiment ce sentiment.*

Toujours est-il qu'à partir de cette conversation, l'amoureux de Marthe tomba dans le plus étrange état de douleur imaginative que j'aie rencontré. Il était jaloux du passé d'une morte, et il me décrivait ainsi cet état dans une lettre que j'ai relue bien souvent : « ... J'aurais dû, » m'y disait-il, « ne pas quitter Paris comme j'ai fait aussitôt après cette affreuse révélation, revoir Mme de Gesvres, savoir le nom de cet homme, et aussi les raisons de cette femme pour m'avoir ainsi empoisonné un si doux souvenir... A quoi bon?... J'ai tout compris de ma pauvre maîtresse et je lui ai tout pardonné. L'espèce de jalousie sans nom dont je souffre réside en ceci, que je n'ai pas eu le premier l'éveil spontané et volontaire de son cœur. Mais n'est-ce pas une forme de mon égoïsme? Vois-tu, ce que je lui envie, ah! profondément, à cet inconnu, ce sont les années qu'il a eues pour l'aimer, pour lui faire oublier les tristesses de sa vie, et, ces années, il les a employées à la tourmenter, à lui faire du mal, et moi, que le temps où j'aurais pu la rendre heureuse m'a été avidement mesuré!... » Cette confession, — en ai-je reçu de pareilles, et provoqué, par le goût passionné que j'ai toujours eu de sentir sentir! — cette confession, qui se prolonge durant des pages, m'a servi, avec les deux premiers cas que j'ai cités et d'autres analogues, à établir comme probablement exact le parallèle que voici entre la jalousie des sens et celle du cœur. Cette dernière a pour cause la pensée des sentiments éprouvés pour un autre cœur par le cœur que l'on aime, tandis que la jalousie des

sens a pour principe l'image des sensations procurées par une autre chair à la chair que l'on aime. Aussi la jalousie du cœur ne s'apaise-t-elle pas, comme la jalousie des sens, par la présence et par la possession. Elle porte sur le passé et sur l'avenir, précisément parce que la vie du cœur se compose de souvenirs. Nous voudrions que le cœur dont nous sommes épris nous dût toute la mémoire de ses bonheurs, dans ce passé et dans cet avenir. — C'est pour la même raison que la jalousie du cœur ne procède point par intermittences, comme la jalousie des sens. La pensée tourne à l'idée fixe, tandis que l'image va et vient, changeante. La jalousie physique s'exalte donc dans des crises, la jalousie du cœur s'épuise dans la mélancolie continue. C'est de la dernière que l'on meurt. — La jalousie des sens s'exagère de plus en plus dans la brutalité, celle du cœur s'affine de plus en plus dans la nuance. La première est donc plutôt masculine, la seconde, féminine. La jalousie des sens présente cette anomalie qu'elle peut être déloyale avec sincérité. Un homme est souvent jaloux jusqu'à la fureur d'une femme qu'il trompe sans aucun scrupule. Combien n'avons-nous pas vu de femmes, jalouses par le cœur, surtout dans le mariage, refuser de se venger, même par la plus légère coquetterie? « Si je me laissais faire la cour, » me disait une d'elles, « je lui ressemblerais... » C'est que la vie du cœur est celle des subtilités infinies, des susceptibilités intimes de plus en plus malades. — Enfin, si la jalousie des sens a pour résultat d'exciter le désir, la jalousie du cœur a pour effet de l'éteindre quelquefois à jamais. Une maîtresse jalouse, par exemple, de cette jalousie-là peut devenir incapable d'éprouver une volupté quelconque entre les bras de celui qu'elle aime... Mais, pour épuiser la différence entre ces deux sortes de maladies morales, il faudrait écrire un volume entier. Les pages en seraient inintelligibles à ceux qui n'ont jamais aimé qu'avec leurs sens, et à quoi bon convaincre les autres? Je préfère conclure par cette réflexion qui, vraie pour toutes les jalousies, l'est surtout pour celle qui fait la matière de ces quelques pages :

## LVI

*La raison dit : « Une femme qui vous rend jaloux ne mérite pas que vous l'aimiez. Toute jalousie est donc absurde. » Le cœur répond : « C'est justement parce qu'elle ne mérite pas d'être aimée que je suis jaloux... » Il ajoute souvent tout bas : « et que je l'aime!... »*

## MÉDITATION XIII

## BONHEURS CONTEMPORAINS

## IV

LES DÉSASTRES (*suite*). — LES JALOUSIES§ III. — *Les jalousies de tête.*

Condamneriez-vous Othello, si vous étiez juré? — Moi, certainement, parce que le crime passionnel, considéré du point de vue de la défense sociale, me paraît plus redoutable que tout autre. Mais si j'étais son ami, peut-être le serais-je davantage encore après son crime, parce que je croirais plus que jamais en sa sincérité, surtout s'il avait essayé sérieusement de se tuer lui-même après... — Quel original alors! — C'est surtout que je le plaindrais. Autant dire que les *jaloux des sens* me paraissent des maniaques, capables des folies les plus dangereuses, mais aussi des malheureux qui ne sont ni méprisables ni ridicules. Quant aux *jaloux du cœur*, ce sont les martyrs de la religion d'amour. Qui ne les envierait d'aimer jusqu'à l'agonie? Maintenant vont défiler les grotesques de la bande, les jaloux qui ne désirent pas la femme dont ils sont jaloux, qui ne l'aiment pas de cœur; mais la vanité ou la sottise les pousse à tourmenter cette pauvre femme, et à se tourmenter eux-mêmes sans l'excuse d'une



sincérité de passion, sans la grâce d'une sincérité de tendresse. Au premier abord cela paraît insensé qu'il y ait de par le monde des hommes qui se fassent tout à la fois bourreaux et victimes, qui s'engagent dans des aventures de drame quelquefois, de chagrin toujours, simplement parce qu'ils se montent la tête, à froid et à vide. Et cependant, rien de plus fréquent, et pour ne pas discuter cette thèse dans le vague, je choisis aussitôt quelques échantillons de ce que j'appelle les *jaloux de tête*, pour faire pendant aux maîtresses du même genre, et voici par quelles raisons diverses cette maladie singulière peut naître :

---

1° *Par amour-propre simple.* — C'est ici le cas le plus fréquent; il se produit surtout dans les ruptures et au lendemain des ruptures. Cette jalousie-là consiste à ne pas pouvoir supporter qu'une femme, abandonnée par vous, continue sa vie. Vous avez accablé une maîtresse de mauvais procédés. Vous avez répété à tous vos amis, à tous vos camarades, voire à de simples connaissances : « Quelle corvée! mon Dieu! quelle corvée!... Qui me débarrassera de ce crampon?... » Ou encore : « Ne souhaitez pas d'être aimé, allez, ce n'est pas amusant!... » Ou encore : « Si je la quittais, elle en ferait une maladie; c'est ce qui me retient... » Et puis votre égoïsme l'a emporté, vous avez quitté la pauvre femme. Elle a beaucoup pleuré. Elle a été malade. Pourtant elle a commis l'infamie de ne pas mourir. Vous apprenez qu'elle reçoit les visites d'un consolateur, qu'elle devient moins triste, qu'elle se remet, qu'elle est heureuse, et voilà que vous ne parlez plus d'elle qu'avec une âcreté de langage qui n'a d'égale que la fatuité de votre pitié hypocrite quand vous vous lamentiez sur l'excès de ses sentiments. Cette jalousie par amour-propre simple confine à celle que nous avons étudiée dans la *Méditation XI*; elle s'en distingue par ce trait que le jaloux de tête n'est pas tourmenté par des visions physiques. L'irritation ne le mène pas au désir. Il méprise la femme qui a cessé de le pleurer, — et il

la méprise ingénument, — parce que l'idée de la douleur qu'il causait lui constituait une délicieuse flatterie d'amour-propre, et il la hait d'en être privé.

— « Je n'aurais jamais cru ça d'elle, » me disait un camarade, qui venait d'apprendre qu'une ancienne maîtresse à lui s'était mise en ménage avec un de nos amis communs, « moi qui ai hésité trois mois à la lâcher!... »

— « Ah! les femmes!... » lui dis-je sans lui laisser voir que son exclamation me semblait d'un comique à réveiller un mort.

— « Je commence à croire que tu as raison, » me répondit-il avec un air profond, « et que la meilleure ne vaut pas cher... »

Notez que le camarade qui me débitait cette colossale sottise était une façon d'homme à bonnes fortunes, lequel continuait, quoique marié, à courir les diverses sous-préfectures du département de la Haute-Noce (à inscrire sur la carte de Tendre à côté des départements déjà signalés dans la *Méditation VIII*). Il est assez curieux, en effet, de constater que cette vanité grotesque de l'homme qui ne veut pas être remplacé se rencontre surtout chez l'homme qui a beaucoup remplacé. Petit trait de psychologie masculine à joindre à cet autre, que le mépris pour le sexe féminin abonde spécialement chez ceux qui ont commis le plus de coquinerie gaillantes, petit détour du cœur qui peut se résumer paradoxalement ainsi :

## LVII

*Ce que certains hommes pardonnent le moins à une femme, c'est qu'elle se console d'avoir été trahie par eux.*

2° *Par amour-propre composé.* — J'ai entendu un homme d'État, intelligent, — aussi fait-il une merveilleuse carrière politique devant le suffrage universel et vient-il d'échouer aux élections de son Conseil général après avoir été tour à tour éliminé des ministères et de la Chambre, — discuter entre intimes une loi sur le duel. « Il n'y a, » disait ce sage,

« qu'un article à inscrire dans cette loi : les comptes rendus des rencontres sont rigoureusement interdits... » Hé bien ! celui que j'appelle le jaloux par amour-propre composé est le frère du duelliste qui va sur le terrain pour la galerie, cette invisible galerie constituée, suivant le cas, par les vagues lecteurs d'un journal, par quelques membres d'une coterie, d'autres fois par les quatre habitués d'un café. Vous souvenez-vous de ces deux étudiants qui faillirent se tuer dans un combat, en chambre, au fleuret démoucheté, parce que la maîtresse d'un d'entre eux avait parlé familièrement à l'autre « en plein restaurant » ? Un des témoins déposa gravement en ces termes à l'audience, et il nomma le restaurant, qui était, — ô innocence ! — connu dans le quartier Latin sous le nom significatif de *Vacherie* ! Le jaloux par amour-propre composé est donc celui dont la jalousie commence à la pensée de ce que l'on dit. Cet *on* si fuyant et si vain, toujours mal renseigné et encore plus indifférent, que de sacrifices lui avons-nous faits, tous tant que nous sommes ! Et moi, le premier, aurais-je eu contre ma maîtresse cette implacable rancune si je n'avais songé au foyer de la Comédie et aux discours que pouvaient, que devaient tenir sur mon compte tel et tel pensionnaires dont je n'aurais pas voulu pour jouer une panne dans une saynète en un acte ? Cette jalousie par amour-propre composé est certainement la plus misérable de toutes. N'empêche que c'est elle qui pousse l'amant aux plus terribles éclats. On pourrait presque affirmer qu'elle représente le moyen le plus sûr, pour une femme, de savoir si elle n'est pas aimée. Au regard du véritable amoureux, en effet, le public n'existe pas. S'il songe au ridicule, c'est pour se réjouir que ce ridicule lui permette de montrer à celle qu'il aime la profondeur de sa passion. Et nous arrivons aux deux nouveaux aphorismes :

## LVIII

*Pour un amant qui aime avec tout son cœur, une infidélité connue de sa maîtresse offre encore cette douceur qu'il peut lui prouver son amour en lui pardonnant.*

## LIX

*L'amant pour qui la galerie existe ne voit dans sa maîtresse qu'une occasion d'étonner cette galerie. C'est le moment pour cette femme d'avoir vraiment peur.*

3° *Par suggestion.* — On a tant abusé de ce mot depuis quelques années, qu'un écrivain qui se respecte éprouve quelque pudeur à l'employer, — *Eppùre si muove*, comme disait le vieux Florentin. — Il existe un certain nombre d'êtres de reflets et qui vont quêtant, si l'on peut dire, les idées, les goûts, les émotions qu'ils *devraient* avoir. Vous les connaissez, ces miroirs ambulants dans la littérature et dans l'art. C'est le Monsieur qui veut à tout prix être dans le mouvement. Il applaudit aujourd'hui aux pièces dégoûtées et pessimistes, comme il eût applaudi, voici cinquante ans, aux pièces romantiques. Il aime pêle-mêle Degas et Wagner, les poètes anglais et les romanciers russes, parce qu'il sait qu'il *faut* penser ainsi, et il est sincère, comme il le sera plus tard dans son dégoût pour ces mêmes artistes. Une affirmation très décidée de tel ou tel personnage suffira. En politique, cette suggestion se fait plus visible encore, parce qu'elle peut s'étendre d'un individu à toute une foule. Napoléon a suggestionné la France; il lui a persuadé qu'elle avait envie de conquérir l'Europe, et cette folle de nation l'a cru! Dans un ordre d'idées tout simple, tout modeste, tout bourgeois, celui qui nous occupe, où il semble bien que chacun devrait penser et sentir par lui-même, rien de plus commun que la suggestion. La preuve en est dans ce besoin de confiance qui tourmente tant de soi-disant amoureux, quoique ce soit une vérité, connue comme le carré de l'hypothénuse, que faire une confiance à un ami, c'est : 1° la faire à deux, à trois, à dix, puisque votre ami n'a pas plus de raison de garder votre secret que vous-même; 2° vous aliéner cet ami, qui sera certainement un peu envieux de vous; 3° vous préparer bon nombre de chances d'être trompé, si votre maîtresse et cet ami arrivent à se connaître et à se parler. — Osons le dire, neuf fois

sur dix, ce n'est point parce que l'on aime que l'on fait ces imprudentes confidences. C'est parce que l'on fait ces confidences que l'on aime, ou que l'on croit aimer, et on commence de subir la suggestion de l'ami choisi : « Que ferais-tu à ma place?... Que dois-je croire?... » lui demande-t-on, ce qui équivaut à lui demander : « Que dois-je sentir?... » Il se rencontre des camarades qui répliquent à ces étranges questions par des conseils de sentiments délicats et tendres. Ce sont ceux qui vous aiment vraiment et qui vous souhaitent heureux. — La plupart du temps, l'ami nourrit, sans même s'en douter, le secret désir que votre bonheur tourne mal. Et entre parenthèses, c'est ici l'occasion de remarquer le profond bon sens avec lequel les femmes pratiquent d'instinct l'aphorisme suivant :

## LX

*Une maitresse voit dans l'ami intime de son amant presque toujours son pire ennemi, — à moins qu'elle n'y trouve un nouvel amant.*

Et alors s'ouvre la série des conseils perfides qui transforment le confident en un Yago de bonne foi. « Moi, je ne supporterai pas cela... » Avec cette petite phrase, dite d'un certain ton, le confident fait sortir de votre tête l'Arnolphe extravagant qui reposait là, comme les diabolins que l'on donne aux enfants reposent dans leur boîte, et vous vous mettez à faire le jaloux que vous n'êtes pas, et, ce faisant, à le devenir. D'autres fois c'est la femme elle-même qui vous suggère d'être jaloux de celui-ci ou de celui-là, pour que vous négligiez de l'être du rival qui a seul de l'importance à ses yeux, à elle. Ces espèces de jalousies factices, qui ont fourni matière à tant de comédies, sont bien voisines des jalousies d'amour-propre. Elles s'en distinguent par ce trait que le jaloux de cette espèce ne pense pas à la moquerie possible de son confident. C'est un jaloux à la suite, voilà tout, et qui emboîte le pas aux conseils d'un autre, par esprit d'imitation. Qui l'étudierait et le définirait bien, cet esprit, expliquerait



tant d'existences humaines, particulièrement dans ce Paris où il est si malaisé d'être personnel, que les trois quarts des bipèdes couchés à Montmartre, à Montparnasse ou au Père-Lachaise mériteraient pour épitaphe : « *Ci-gît X..., Y..., Z..., mort le...* C'est la première fois qu'il n'a pris l'avis de personne. » — On avait déjà trouvé cette autre à un politicien intrigant : « C'est ici la première place qu'il n'ait pas sollicitée. »

4° *Par snobisme.* — Nos ancêtres, qui n'avaient pas le mot, avaient si bien la chose, que la liste des maris ou des amants trompés par les rois, et qui s'en sont réjouis, est à la liste de ceux qui s'en sont fâchés, dans les proportions de trois cents à un. Et je jurerais sur les mânes réunis de Stendhal et de Benjamin Constant, ces deux grands prêtres de la Sainte Analyse, que cette joie était presque toujours désintéressée. La vanité du Snob est si totale, elle envahit si complètement le champ rétréci de son âme ! Je me rappelle ce mot du jeune Figon, le fils d'un marchand d'habits devenu riche et qui jouait au grand seigneur. Il s'était établi par *chic*, et pour succéder à des princes, l'amant sérieux de la célèbre Gladys Harvey. Elle venait de le quitter pour un employé de nouveautés dont elle s'engoua au point de renoncer à son luxe, à son hôtel, à ses chevaux, — enfin une de ces invraisemblables toquades comme il s'en rencontre une par génération dans le demi-monde.

— « Si seulement, » gémissait Figon, « ç'avait été quelqu'un de la Société !... »

C'était le jaloux par Snobisme dans toute sa candeur. A ce degré de simplicité grandiose, cette jalousie est exceptionnelle, comme toutes les supériorités. Mais rappelez vos souvenirs de vie galante, et dites si vous n'avez pas connu bon nombre de vos compagnons qui toléraient avec la plus singulière indifférence, presque avec plaisir, auprès de leur maîtresse, les assiduités de tel ou tel personnage notable à un titre quelconque, au lieu qu'ils professaient des exclusions

féroces pour celui dont la présence n'eût pas flatté leur amour-propre. Expliquez ces faits comme vous voudrez, et je passe au jaloux de tête, qui est le contraire de celui-là, je veux dire le jaloux

5° *Par envie*. — Un des types les plus saisissants que je connaisse de cette jalousie envieuse a été donné, lors d'un procès célèbre, par ce Fenayrou dont j'ai déjà parlé et qui tua si tragiquement le malheureux Aubert. Dans la haine furieuse et tardive que le premier de ces deux hommes avait vouée à l'autre, il entraînait une part de jalousie physique et une part aussi de cette envie professionnelle qui remue les pires fanges de l'être. Fenayrou avait échoué dans son commerce de pharmacie. Les affaires de l'ancien amant de sa femme prospéraient au contraire, et chaque jour davantage. Il dut se produire alors dans l'âme du mari jadis outragé un de ces mélanges moraux dont le dosage reste presque impossible et que je formulerais à peu près ainsi : — il devint jaloux de l'autre avec toute la force de son envie... — Au cours de mon existence d'artiste, j'ai observé le même phénomène à l'occasion d'une femme très rusée qui avait été la maîtresse d'un des plus délicats d'entre les musiciens de cette époque. Il faut croire que cette femme portait dans le cœur une pédale de piano et qu'elle aimait volontiers en musique, car, ayant rompu avec le jeune maëstro, elle eut une aventure avec un des confrères de ce premier amant. Ce second maëstro avait eu un ballet joué à l'Opéra, tandis que l'autre tournait de plus en plus à l'opérette et au « flon flon ». Entre les deux, la dame avait donné place à un aimable boursier. Je me trouvais à dîner un jour, chez elle, avec les trois hommes, et je ne crois pas avoir vu souvent un spectacle plus bouffon que l'extrême amabilité des deux musiciens pour le boursier et leur aigreur l'un à l'égard de l'autre. J'oubliais de dire que les trois histoires ayant été à peu près publiques, comme la dame, ils savaient tous trois à quoi s'en tenir. Le boursier, qui avait son grain de Snobisme, se montrait visiblement

enchanté de la compagnie. Il eût dit volontiers merci à ses collègues de la pédale; et chacun de ces deux artistes était enchanté que l'autre eût été obligé de partager avec l'homme de finance. Mais quand ils se regardaient, les deux croque-notes se croquaient du regard, s'en dévoraient plutôt. Il y avait entre eux, non pas la femme, puisqu'ils la pardonnaient au troisième, mais la fatale, la furieuse passion qui fait qu'à certains hommes, et quelquefois de grande valeur, le succès, ou simplement le talent d'un confrère procure l'impression d'un calcul qui se retourne dans le foie. Et le plus piquant fut que, les connaissant tous deux, je reçus leurs confidences :

— « Ce que je ne pardonnerai jamais à X..., dont j'adore le talent, » me dit l'un d'eux, « c'est d'avoir été bien avec Madeleine. »

— « Vous savez le cas que je fais d'Y..., » me dit l'autre, « mais après l'histoire de Madeleine, vous comprenez que toute amitié est finie entre nous. »

Et tous les deux étaient de bonne foi !

6° *Par littérature.* — Cette anecdote sur deux compositeurs très habiles pour qui j'ai écrit quelques mauvais vers m'amène à une autre jalousie assez commune parmi les jeunes gens nourris de romans et parmi les écrivains qui veulent « faire vécu », comme on dit à l'heure actuelle. — Pauvre langue française, sur quel chevalet achèverons-nous de te déformer ? — Ces bons jeunes gens et ces honnêtes Trissotins abordent l'amour avec un programme dans la tête, qu'il s'agit pour eux de réaliser. Être heureux, tranquillement, avec une aimable maîtresse ; aller avec elle à la campagne quand le ciel est joli, s'asseoir à ses pieds, se sentir le cœur content, comme dit la chanson, à la bonne et vieille manière, de ce qu'elle est jeune et caressante, de ce qu'il y a des fleurs dans l'herbe, des oiseaux dans les branches, de l'eau mouvante parmi les prairies, du printemps épars dans l'air et de la volupté flottante dans ses yeux, — voilà qui ne ressemble guère au susdit programme. On n'est pas pour rien né dans un âge de décadence,

de complexité, d'analyse à outrance, de dédoublement et de joies morbides ! Ceux dont on a lu les livres, qu'ils s'appelaient Baudelaire, Poe, Flaubert, ont peut-être soupiré toute leur vie après la santé perdue du corps et du cœur, après la simplicité de l'âme, après la joie douce et pure. La fatalité d'un sort cruel a fait d'eux des malades involontaires. La cuistrerie sentimentale du jeune homme moderne ou du preneur de notes fait de ces deux personnages les plus volontaires des malades, et les plus cocasses. — Hélas ! J'ai connu moi-même tant d'heures stupides où je cabotinais avec des chagrins pourtant trop réels, où je pratiquais la coquetterie de mes rancunes, où j'étais presque fier, pour tout dire, d'avoir été trahi indignement, que j'ai presque mauvaise grâce à railler ces candidats au *Dalilaïsme*, et leur passionné désir de rencontrer une femme bien scélérate, — pour le raconter. On les voit alors s'attacher aux pires drôlesses, par choix. Ils arrosent la fleur de la jalousie dans leur cœur comme la grisette de jadis arrosait ses volubilis. J'en ai connu un qui, me détaillant ainsi les perfidies dont il avait été la victime, s'écriait d'un air de triomphe, après avoir dénombré ses heureux rivaux, ainsi que le vieil Homère fait ses guerriers : — « A la fin il y en avait un nouveau tous les jours !... » D'habitude ces jalousies-là se terminent par de la prose ou des vers, — avec néologismes, sensibilités, mourances, et dans l'entre-temps de basses insultes pour les confrères en vogue, bref, cette froide rhétorique de névrose volontaire qui finira par nous ramener au style télégraphique, tant est écœurante cette monotone parodie de style. Mais il arrive aussi que ces amoureux qui ont de « l'écriture artiste » plein le cœur poussent le cabotinage jusqu'au drame. Quelle pitié alors que de rencontrer dans les faits divers d'un journal une de ces tragédies où il n'y a de vrai que le sang versé, et, comme dit l'autre : « tout le reste est littérature ! »

7° *Par méchanceté.* — C'est la plus sincère des jalousies de tête et pourtant la plus méprisable. La méchanceté dans

l'amour — dont le marquis de Sade a donné la théorie la plus complète — représente un phénomène trop constant pour qu'il soit besoin d'en expliquer la cause, déjà indiquée par l'auteur du présent livre dans la *Méditation I*. Mais le divin marquis — ainsi que l'appellent ses fidèles — n'a étudié que le cas extrême de cette méchanceté. Son Dolmancé incarne une espèce de Néron philosophe qui dogmatise parmi les appareils de supplice mêlés à un décor de plaisir. Ses rêves sanguinaires, d'une complication à la fois si tragique et si niaise, épouvanteraient les jaloux dont je veux parler. Ces derniers ne vont pas sur ce chemin de la cruauté jusqu'à la petite maison de la *Philosophie dans le boudoir*, où l'on torture le corps dont on abuse. Ils se contentent de tourmenter l'âme. Leur joie lâche et cruelle se borne à vouloir des pleurs dans les yeux qui les aiment, et ils se font jaloux pour avoir le droit de faire verser ces larmes. Comprennent-ils même toujours leur cœur et l'instinct pervers caché dans ce martyre du soupçon qu'ils infligent à leur maîtresse? Ces jaloux par méchanceté ne laissent point passer l'occasion d'une défiance qui leur permette un reproche. Leur maîtresse a parlé avec amitié d'un homme qu'elle a rencontré autrefois, — cet homme a été son amant. Elle en a parlé avec antipathie, — il a été son amant. Elle n'en parle pas, — il a été son amant. Elle reçoit un monsieur avec un visible plaisir, — il lui fait la cour. Elle déclare ne pas vouloir recevoir cet autre, — elle cache une intrigue. Enfin, c'est pour la pauvre femme une flagellation continue d'outrageantes phrases, de dures enquêtes, d'atroces reproches. Et elle soupire, en parlant de cet amant détestable, un plaintif : « Que lui ai-je fait?... » sans se douter que cette jalousie a pour cause la monstrueuse infirmité propre à certains êtres : ne pouvoir aimer que ce qui souffre, et qui souffre par eux...

Il serait aisé de multiplier les subdivisions et de nuancer à l'infini cette analyse. Ces notes suffiront pour permettre de conclure, comme à la fin de la *Méditation VII*, consacrée à la



*Cérébrale*, que, dans toutes les circonstances où la tête domine le cœur et les sens, l'amour disparaît pour laisser la place à l'égoïsme, et à un égoïsme d'autant plus détestable qu'il est souvent masqué de sentimentalité, gangrené de vanité, pourri de cabotinage. — Seulement, et c'est là ce qui rend de telles études un peu puériles, même quand elles sont justes, cet état cérébral, une fois constaté, dure-t-il avec constance? N'y a-t-il pas des moments où le jaloux de tête se transforme en un jaloux des sens et en un jaloux du cœur? La nature humaine, si fragile, si instable dans ce qu'elle a de meilleur, est-elle plus solide, plus fixe dans ce qu'elle a de pire?... Évidemment non. Il reste cependant que l'on peut demander à un homme de ne pas croire qu'il lui suffise de dire : « Je suis jaloux, » pour avoir tous les droits de supplicier la femme qu'il aime. Ces trois méditations sur les jalousies ont été écrites dans l'intention de démontrer cette vérité : s'il y a des jalousies qui prouvent l'amour, il y en a qui prouvent précisément le contraire de l'amour. Ni ces pauvres pages ni des comédies comme *l'Ami des femmes* ou *la Visite de noces* n'empêcheront d'ailleurs les femmes, tant que le monde ira son train, de considérer la jalousie comme une preuve irréfutable de tendresse, les jurés imbéciles d'acquitter les assassins qui se poseront en bourreaux passionnels, et la badaude opinion de s'extasier devant les Othellos de contrebande, aussi bien que devant les vrais, ce qui me permet de conclure assez mélancoliquement :

## LXI

*En amour, les actions ne montrent pas le fond du cœur. Le cabotinage sentimental a fait commettre plus de meurtres et de suicides que la passion vraie. D'autre part, les paroles ne prouvent rien non plus. Ici donc, comme en religion, il n'y a qu'une sagesse : croire, — et cette sagesse est une folie.*

## MÉDITATION XIV

## BONHEURS CONTEMPORAINS

## V

LES DÉSASTRES (*fin*). — UNE ANECDOTE

Cette longue étude sur les Jalousies ne serait pas complète si je n'y ajoutais un des « cas » les plus singuliers que j'aie connus et que je transcris du *memorandum* où je l'ai noté à l'époque. C'est la preuve qu'il y a dans le monde, comme disait l'autre, plus de choses que n'en voit notre philosophie et que le cabotinage sentimental ne doit jamais nous faire oublier que l'animal féroce est toujours près du civilisé. Voici donc le fait, tout nu et sans commentaire.

... Il existe à Paris, et surtout dans un certain monde, des traditions de plaisir auxquelles nous nous obstinons tous, vous comme moi, même quand ces traditions nous représentent presque avec certitude la pire des corvées : celle de l'amusement avorté. C'est ainsi que je me trouvais cette nuit-là, qui était celle de Noël, réveillonner en nombreuse compagnie dans un salon d'un restaurant à la mode. Je désignerai assez l'endroit aux connaisseurs en géographie boulevardière, quand j'aurai dit qu'un petit groupe de monarchistes intransigeants s'y réunit d'habitude. Aussi le propriétaire du restaurant ne cède-t-il que rarement, et aux personnes de sa clientèle préférée, cette pièce, d'ailleurs étroite, et tour à tour étouffante ou glacée, que préside un buste de monseigneur le comte de Chambord placé en permanence sur la cheminée. Durant la nuit dont je parle, et qui ne remonte pas à beaucoup d'années, ce marbre, sculpté à l'effigie mélancolique du plus pur et du plus méconnu des princes, contemplait un spectacle

moins pur, mais aussi mélancolique, certes, que lui : — un souper triste ! Nous avions tous été priés par une excellente fille, la petite Marguerite Percy, qui gagne aujourd'hui ses quarante mille francs par mois à courir les théâtres des États-Unis. Elle se contentait alors d'être au Palais-Royal la plus gamine des divettes, une vraie comédienne, capable de tenir tous les rôles, et tous avec un je ne sais quoi très à elle, et les tendres et les moqueurs et les spirituels et les bouffons. Elle venait de remporter un de ces triomphes, comme on en remporte à Paris, aussitôt oubliés, mais retentissants comme un scandale, en mimant, dans une revue de fin d'année, *l'Armée du Salut*. Vous la rappelez-vous, avec son visage où il y avait du gavroche et du songe triste, et l'ombre d'un grand chapeau fermé sur ce visage, et sa robe blanche de souple étoffe qui moulait son corps d'éphèbe, et sur cette robe blanche l'effet des gants noirs et de ses fines jambes prises dans leurs bas noirs, et la sveltesse de ses pieds dans leurs souliers vernis, — et cette gigue qu'elle dansait avec une espèce de furie froide ? C'était bien la plus délicieuse parodie de l'Anglaise que l'on ait jamais vue. Il y avait foule dans la petite loge où elle rentrait au sortir de ce frénétique exercice, morte de fatigue, trempée de sueur, le cœur défaillant, pâle sous son rouge, à effrayer. La vanité de la comédienne la soutenait, et elle répondait par un sourire aux compliments, par une malice aux épigrammes. Voilà pourquoi elle avait, dans les derniers huit jours, prié à ce réveillon non pas vingt personnes, mais cinquante, cent peut-être, elle n'en savait plus rien elle-même, à peu près toutes celles qui étaient venues dans cette loge depuis la minute où elle avait dit à son amant :

— « Veux-tu, mon vieux Gustave ? Si nous faisons une fête avec les camarades, pour Noël ? On mangerait du boudin blanc, ça porte bonheur pour toute l'année, et on rirait ! »

L'a-t-elle prononcée de fois durant la semaine, cette dernière phrase ! Les camarades ? C'est d'abord pour elle la rivale, la petite comédienne des *Variétés*, des *Bouffes* ou des *Nouveautés*, qui n'a pu y tenir et qui s'est échappée de son

théâtre, entre le un où elle joue et le quatre où elle reparait, pour venir voir Percy danser son pas :

— « Étonnante, Margot, tu es étonnante... Tu sais, moi, je suis franche, je ne t'aimais pas dans la pièce d'avant... Mais cette fois, ça y est, et en plein... »

— « Tu es gentille, toi, » répond Marguerite, d'un air moitié figue et moitié raisin. Puis un coup de griffe pour ne pas être en retard : « Est-ce que c'est vrai qu'Alfred se marie ? » — Alfred est l'ancien amant, toujours aimé, de la petite actrice. — Puis un remords de cette question méchante : « Qu'est-ce que tu fais de ton soir de Noël ? Viens donc réveillonner avec nous. On mangera du boudin blanc et on rira avec les camarades !... »

Les camarades ? C'est encore le clubman, plus ou moins lié avec Gustave, qui débarque dans la loge, le bouquet à la boutonnière, astiqué, lustré, cosmétiqué, mais le chapeau en arrière et roulant un peu pour avoir bu à diner une bouteille de Léoville en trop. C'est le journaliste auquel on sourit pour obtenir un nouvel « écho » très aimable. C'est un écrivain auquel on voudrait beaucoup extorquer un rôle. C'est un ancien « caprice ». C'est un véritable ami, de ceux qui demeurent, comment ? pourquoi ? dévoués à ces bohémiennes sans leur avoir jamais baisé le bout du doigt. Et c'est la connaissance de hasard, comme moi. Et c'est l'amant possible de demain, quand Gustave n'aura plus assez d'argent pour suffire à la maison. — « Il faut bien qu'on vive, n'est-ce pas ?... » — Et à tous, elle débite la même phrase modulée avec d'autres nuances, ici gaiement, là coquettement : « ... le soir de Noël... du boudin blanc... On rira... » Sur les cinquante qui ont promis, vingt ont eu la naïveté ou la faiblesse de tenir. On mange bien du boudin blanc, mais de rire, c'est une autre affaire ! Les bougies électriques qui simulent d'étranges pistils, dans les calices de cristal du lustre, éclairent d'un jour dur les physionomies rongées de ces forçats de Paris, pressés autour de cette table où les fleurs trop ouvertes vont se faner, où les bouteilles d'eau minérale montrent leur étiquette phar-

maccutique à côté des carafes de tisane frappée. — *Truffe et Vichy*, c'est la vraie devise du fêtard moderne. — Marguerite Percy, elle, est de la couleur de la nappe. Elle a joué deux fois depuis vingt-quatre heures, en matinée d'abord, puis le soir, et joué, comme elle joue, avec tous ses nerfs. Elle tient bon pourtant, mais on dirait qu'il ne lui coule plus une goutte de sang dans les veines, tant elle reste pâle, même en se versant verres de champagne sur verres de champagne. Gustave Verdet, qui lui fait face, mordille sa moustache noire, défrisée d'un côté, avec l'air d'un homme qui a subi, avant le souper, un gros coup de perte au poker. Cinq ou six petites grues d'actrices, venues dans l'espérance d'une rencontre fructueuse, ne cachent guère leur déception. Elles n'ont autour d'elles que des vétérans de la presse ou des coulisses, ou des messieurs aussi peu lancés dans la fête que le père Ebstein, le changeur; pourquoi diable est-il ici, celui-là? — Noiroot, le médecin de Marguerite; pourquoi encore? — Machault, l'escrimeur; pourquoi toujours?... C'est, autour de ce repas, des silences glacés où partent des rires faux, presque un souper de théâtre, tant c'est lugubre, jusqu'à ce qu'un des convives, le musicien Rochette, a l'idée charitable de se mettre au piano et d'entonner une chanson :

« Dans l' courant d' la s'main' prochaine,  
Si le temps est beau,  
Nous partirons pour Fontaine-  
bleau... »

Le bruit de la musique supprime du moins les inutiles efforts vers une conversation générale, et elle permet aux apartés de naître. Le souper s'anime un peu, tous commençant de causer à mi-voix de leurs affaires particulières. On n'entend plus la voix fatiguée de Marguerite interpellé tour à tour les convives. « Dis donc, Machault, raconte-nous donc ton duel avec Figon, c'était si drôle... — Dites donc, père Ebstein, racontez-nous l'histoire de l'Alsacien qui avait mal à l'estomac, c'est à mourir... » Et puis, l'interpellé s'exécute et personne ne rit... Avec l'accompagnement tour à tour tinta-



marresque et sentimental du piano et de la voix qui chante, les soupeurs fatigués se raniment. D'autres femmes arrivent, des comédiennes qui réveillonnaient, elles aussi, dans un autre salon. Ayant appris que Percy est là, elles ont quitté une table où elles s'ennuyaient sans doute autant que nous. Il n'est pas jusqu'à la fumée des cigarettes et des cigares enfin allumés qui ne contribue à réchauffer la fin de cette fête si mal commencée, en ouatant d'une atmosphère bleuâtre et transparente la clarté crue de l'électricité. Malheureusement, il est plus d'une heure, et les gens qui ont à travailler le lendemain matin — je serai du nombre, moi, pauvre manœuvre littéraire, jusqu'à ma mort — profitent du petit tumulte produit par l'entrée des nouvelles venues, et je m'esquive sans être aperçu de Marguerite. Au vestiaire, et tandis que j'attends mon pardessus, je me heurte au docteur Noirot, qui s'échappe aussi, et, comme nous descendons l'escalier de compagnie, je ne peux me retenir de soulager ma mauvaise humeur :

— « Ah ! docteur, » lui dis-je, « penser que c'est vous la cause de cet absurde souper ! Était-il assez raté, l'était-il ? »

— « Moi ? La cause ? » demanda-t-il, étonné.

— « Mais oui. Mais oui... Voyons, vous êtes le médecin de la petite Percy, et vous lui permettez de passer les nuits, et vous vous faites son complice en venant souper à côté d'elle, avec la mine qu'elle a !... C'était une morte ce soir, positivement une morte... »

— « C'est vrai, » répondit Noirot en hochant la tête. « Je n'étais guère à ma place, mais elle avait l'air de tant y tenir ! Elle me l'a demandé si gentiment ; et puis, elle est malade, c'est encore vrai, mais si on changeait quoi que ce soit à son existence actuelle, savez-vous le résultat ? Elle mourrait du coup. Ces habitudes parisiennes, c'est comme la morphine. Cela tue à la longue, mais supprimez-les, et crac, c'est la fin tout de suite... Être malade, c'est encore une façon de vivre. »

— « Je vous vois venir, » repris-je en riant, « vous êtes le médecin qui conseille l'eau-de-vie à l'ivrogne, le tabac au fumeur, les femmes au débauché... »

— « Pas tout à fait, » répondit-il sérieusement, « mais presque... Le proverbe n'a pas si tort : une habitude est ce qui ressemble le plus à une nature... Il en vaudrait mieux de bonnes. Les mauvaises sont pourtant une force qui soutient la bête. »

— « Au moins, vous êtes un original, vous, » lui dis-je. « J'ai mis du temps à m'en apercevoir, mais aujourd'hui j'aime beaucoup à causer avec vous. »

Nous étions sur le boulevard, comme je lui servais ce maladroit compliment, exprimé, pour comble de gaucherie, avec une brusquerie équivoque. Ni ma phrase ni mon ton ne parurent lui plaire, car, à la lumière du bec de gaz sous lequel nous nous préparions à prendre congé l'un de l'autre, je vis un froissement de susceptibilité courir sur son visage : ses sourcils trop fournis se contractèrent un peu, sa bouche rasée aux lèvres longues se serra, et ses yeux d'un gris si vif me fixèrent. Ce ne fut qu'un passage, mais, pour ne pas quitter cet homme, que j'estime vraiment de toutes manières, sur une aussi déplaisante impression, je lui pris le bras, et, marchant avec lui, le long des boutiques maintenant fermées, dont le 1<sup>er</sup> janvier tout proche garnissait le boulevard :

— « Oui, » insistai-je, « vous êtes un original. Voyons, un médecin qui n'a jamais voulu être décoré, qui n'essaie les remèdes nouveaux que lorsqu'il en est sûr, qui soigne des comédiennes sans jamais accepter un coupon de loge, ni toucher ses honoraires en nature, et qui ose préférer devant un profane les théories que vous venez d'énoncer !... C'est-à-dire que vous êtes une bonne fortune pour un romancier... Vous n'y échapperez pas, je vous le promets... » Et, par un retour involontaire sur la fête manquée de laquelle nous sortions : « Savez-vous, docteur, que c'est là ce qui nous manque aujourd'hui, des êtres vraiment personnels à peindre, des individus qui soient des individus, de petits univers à part ?... On trouve encore du tempérament de-ci de-là, de la grosse fougue instinctive qui se prend pour de la nature. Mais des caractères qui aient une saveur intense, c'est comme du bordeaux

authentique, on n'en fait plus... Tout se banalise, jusqu'à la débauche. Les viveurs, tous les mêmes. Les filles, toutes les mêmes. Les amours d'aujourd'hui, toutes les mêmes. Voyez les joujoux que l'on vendra demain dans ces baraques. La veille du jour de l'An, vingt mille petits Parisiens s'amuseront avec le même pantin... Ce monde contemporain, quelle usine à médiocrités!... »

— « Vous avez eu tort de manger du foie gras, » répondit le docteur avec flegme : « Vous ne le digérez pas... Au lieu de rentrer chez vous en voiture, voulez-vous que nous marchions, puisque nous sommes à peu près voisins?... Cela vous permettra de dormir sans trop de cauchemars.. D'ailleurs vous venez de toucher là, chez moi, une corde sensible... J'ai le regret d'être d'un avis absolument contraire au vôtre et de croire que les passions fortes sont tout aussi fortes, davantage peut-être, j'irai jusque-là, dans nos races soi-disant épuisées, les caractères tranchés aussi tranchés, les personnalités vives aussi vives et les tragédies privées aussi fréquentes qu'aux temps préconisés par votre romantisme et celui de vos amis. Seulement, il y a plus de tenue et plus de silence sur tout ce qui s'étalait autrefois au grand jour... Si vous saviez combien vous en coudoyez de ces drames vivants auprès desquels vos drames imaginés sont des enfantillages, et vous ne les soupçonnez pas... »

Quand un homme qui n'est pas de la profession laisse tomber une phrase pareille devant un écrivain, gare à l'anecdote et au sujet de roman ! Il se ménage d'ordinaire son petit récit, lequel est, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, d'une redoutable insignifiance. Mais avec son masque de sorcier à lunettes, tout en os, en maxillaires, en menton et en nez, le docteur Noirot est un de ces physiologistes qui savent voir l'animal humain tel qu'il est. Je lui ai dû, à diverses reprises, des notes précieuses, et je l'encourageai au « document ».

— « Vous n'êtes pas le premier médecin à qui j'entends tenir un pareil discours, » insinuai-je ; « puis, quand il

s'agit de vous détailler un de ces drames extraordinaires, plus personne... »

— « Et le secret professionnel ? » dit Noirot. « Pourtant, » ajouta-t-il après une pose dont je ne devinai pas si elle était sincère et s'il réfléchissait, ou jouée et s'il amorçait ma curiosité, « il y en a un, parmi ces drames de la vie réelle, que j'ai l'envie de vous conter. C'est sans doute l'anniversaire qui veut cela. Je n'ai que cette histoire dans la tête depuis quelques heures. C'est un peu pour ne pas y penser que j'étais venu à ce souper. Et voilà que je vous en parle. Vous souriez de cette logique... Vous sourirez moins tout à l'heure... N'avez-vous jamais rencontré de par le monde un certain baron de Corsègues ? »

— « Comment donc ! » répondis-je, « un petit, l'air mauvais, couleur de cigare, toujours rageur... Un pilier de tripot avec cela... Nous avons même failli nous brouiller parce qu'à une partie au cercle, où je me trouvais auprès de lui, je me permis de plaisanter à haute voix. Il prétendit que j'avais porté la guigne au tableau. Nous échangeâmes quelques mots aigres, et puis Machault justement m'expliqua qu'il était devenu tout à fait braque depuis une atroce aventure : une jeune femme qu'il adorait, dont la robe de bal avait pris feu et qui fut brûlée toute vive... Je suis renseigné, vous voyez... »

— « En effet, » reprit le docteur avec ironie ; « et vous n'avez rien déchiffré d'autre dans le personnage, ô psychologue?... Peut-être savez-vous aussi que Corsègues est mort l'an dernier d'une maladie de foie ? Et voilà enterré un des hommes les plus sinistrement passionnés que j'aie connus et dont je suis sûr, vous entendez, sûr, comme vous êtes là, qu'il avait deux meurtres sur la conscience, pas un de moins. »

— « Vous n'allez pas me raconter qu'il avait mis le feu lui-même à la robe de bal de sa femme, » m'écriai-je.

— « Vous en jugerez, » dit Noirot, sans répondre directement à ma question. « Il y a de cela quinze années. C'est long,

quinze années de clientèle à Paris, et l'on en voit des misères !... Pourtant, je n'oublierai jamais comme j'eus le cœur serré lorsque, par une nuit toute pareille à celle-ci, et à cette date, un domestique vint de l'hôtel Corsègues pour m'emmener tout de suite et qu'il me raconta le terrible accident. La jeune baronne avait donné ce soir-là une fête à ses deux petites filles et à leurs amies. Vers onze heures, et son monde parti, elle avait distraitement passé près de l'arbre de Noël, dressé au milieu du grand salon. Sa robe de dentelles avait effleuré une des bougies qui descendaient jusqu'à terre et s'y était enflammée. En une minute, le feu l'avait enveloppée. Maintenant elle était à l'agonie. Oui, voilà ce que me raconta ce domestique dans le coupé qui nous emportait. Je l'avais fait monter avec moi pour avoir tous ces détails. Vous auriez pu les lire dans les journaux de l'époque. A cet instant, il ne me vint pas un doute sur leur exactitude. — « Et les enfants ? » demandai-je. — « Ils dorment, » répondit le domestique. — « Et M. de Corsègues ? » — « Monsieur ne quitte pas la chambre de Madame. Il est debout à la cheminée. Il ne dit pas un mot. Je ne serais pas étonné s'il devenait fou... » Pour vous faire comprendre quelles émotions soulevaient en moi ces quelques phrases, il faut vous avertir que j'avais toujours été un peu amoureux de la baronne Alice, — c'était son nom, — depuis le jour où le docteur Chargebras, mon maître, m'avait envoyé chez eux, comme tout jeune médecin... Quand je dis amoureux ! Ce sentiment d'un externe à peine sorti de la salle de garde avait surtout consisté dans une admiration intimidée pour cette grande dame aux yeux d'un bleu si clair dans un visage si fin, et joli, et des mains comme fragiles, et une grâce même dans cette demi-familiarité des indispositions, si peu propice à la grâce ! Et puis, je l'avais plainte, la pauvre femme, d'être mariée à ce mari. Non qu'il fût mauvais pour elle. Au contraire, il semblait l'aimer... Vous me comprendrez, trop l'aimer, et c'était justement le genre d'hommes qu'il ne faut pas unir à ce genre de femmes. Lui, vous l'avez connu, brun, velu comme un ours, l'haleine



âcre, un fauve. Elle, vous allez rire de mon vieux mot : une sensitive. Je ne sais pas, entre parenthèses, de comparaison plus scientifiquement exacte que celle de cette plante, qui frémit au moindre contact, et de ces créatures si nerveuses, qu'un geste brusque, un son de voix dur, une brutalité quelconque, remuent des pieds à la tête. Les paupières battent, les lèvres tressaillent, une pâleur subite décolore le visage. Le mari ne le remarque même pas, mais nous autres médecins, nous savons qu'en ce moment la circulation de la pauvre femme est arrêtée, que son cœur lui fait mal, que sa gorge se serre à l'étouffer; et il a suffi de cette interpellation du même mari : « Ah ! docteur, vous arrivez bien... Vous allez » me gronder cette malade-là... »

— « C'est délicieux à fréquenter, des femmes de cette espèce, » dis-je en riant...

— « Ah ! si vous aviez connu la baronne Alice ! » reprit Noiroi. « Si vous l'aviez vue marcher légère dans la chambre d'une de ses petites filles quand l'enfant était malade, et si vous l'aviez retrouvée, comme je la retrouvai, par la nuit de Noël dont je vous parle, tordant son pauvre corps dans les souffrances de la plus atroce des agonies ! Cette chambre, où les moindres détails attestaient le raffinement d'une existence comblée, étalait maintenant le désordre des heures de panique. Les lambeaux de la toilette que la mourante avait portée dans la soirée gisaient çà et là, arrachés par des mains affolées. Une odeur d'étoffe brûlée me saisit à la gorge aussitôt entré. Plus rien des pudeurs coquettes dont la femme élégante entourait ses moindres bobos. Le corset coupé avec des ciseaux traînait dans un coin, les bas de soie déchirés dans un autre. On avait enveloppé la malheureuse de linges pour étouffer l'incendie, puis aussitôt dévêtue au milieu des cris terribles que l'atrocité des brûlures dont elle était couverte avait dû lui arracher. Ses heures étaient comptées. On ne pouvait que lui adoucir sa mort... Tandis que je vaquais à ce devoir avec l'espèce de tremblement intérieur qui nous remue plus souvent que vous ne le croiriez, devant certaines extrémités de

douleur humaine, je fus saisi d'une seconde impression, très différente de la première, mais peut-être aussi tragique. Je sentis que le drame matériel et visible, ce drame d'agonie où j'étais acteur, se doublait d'un autre, et que cette femme si effroyablement atteinte dans sa chair était la victime d'une épouvantable crise intérieure. C'est l'*a b c* du diagnostic, de discerner dans un malade la force de réaction morale. Mme de Corsègues était secrètement en proie à une lutte de sentiments si violente que même l'angoisse physique la plus affreuse qui soit n'en triomphait pas. Quelle lutte ? Quels sentiments ? Que son mari s'y trouvât mêlé, je n'en pouvais douter à voir l'expression de ses regards lorsqu'elle rencontrait les yeux du baron, qui, debout contre la cheminée, et tel que l'avait décrit le domestique, semblait immobilisé dans une attitude de sombre attente. Il m'avait dit à peine deux mots quand j'étais arrivé, d'une voix si sourde qu'elle n'avait plus d'accent. Il continuait de se taire, les bras croisés, la face comme durcie et serrée. Non, ce n'était pas l'homme que j'avais vu à mes autres visites, lorsqu'il me faisait venir pour une simple migraine de la jeune femme, toujours brusque, toujours quinteux, mais montrant une sollicitude bonasse et grondeuse, et si inquiet qu'il en était gênant. Il voulait, il exigeait que je lui expliquasse l'effet des moindres remèdes. La foudroyante soudaineté de la catastrophe l'avait-elle en effet bouleversé au point de lui donner un de ces accès de stupeur, ce coma momentanée qui s'observe dans certaines crises ? J'ai ainsi entendu un de mes amis, — vous l'avez bien connu, ce pauvre Chazel, le grand mathématicien, — qui avait perdu en trois jours une femme idolâtrée, ne prononcer qu'une phrase, toujours la même : « On enterre Hélène demain matin... C'est extraordinaire... » Mais non, les prunelles de Corsègues, ces prunelles si noires dans ce teint bistré que vous vous rappelez, brillaient d'un sauvage éclat qui, à de certaines secondes, ressemblait à du défi, à du triomphe. La baronne avait demandé un prêtre qui tardait à venir. Par instants elle le nommait encore. A la première de ces demandes, Corsègues

avait rompu le silence dont il était comme enveloppé pour me dire, de sa même voix sourde : « Il a fait répondre qu'il venait... » Et il n'avait pas bougé, lui que je savais pratiquant, presque dévot. Cela me parut prodigieux qu'il vit sa femme si mal et qu'il ne se souciât pas davantage de lui assurer ces derniers secours... Cependant, l'agitation de la mourante augmentait à mesure que les narcotiques dont j'avais fait usage pour la calmer commençaient leur œuvre. Elle luttait contre eux, je le sentais. Je sentais aussi qu'elle voulait parler, qu'elle avait besoin de crier une certaine phrase, et je l'entendais qui retombait sur son lit en disant : « Je ne peux pas... » Ce que je vous raconte aujourd'hui dans ce détail, je ne le saisis pas ainsi dans cette sinistre veillée. J'étais trop occupé par des soins immédiats pour que ma sensation aboutit à un raisonnement très net. Les narcotiques, d'ailleurs, gagnaient du terrain. L'anxiété affolée de cette âme cédait comme la douleur du corps, et la pauvre femme s'assoupissait peu à peu. Je vous passe la description de ses dernières heures, durant lesquelles elle ne reprit pas connaissance. Je lui évitai du moins le retour des tortures auxquelles je l'avais trouvée en proie. J'aimerais mon métier, voyez-vous, quand il n'aurait pour lui que cela, d'adoucir l'horreur du suprême passage, dans les circonstances désespérées... »

— « Je comprends, » lui dis-je. Comme de raison, ce que j'apercevais surtout dans son histoire, c'était l'acte, cet acte féroce qu'il avait prêté au baron, et je l'y ramenais pour qu'il ne s'en écartât pas, sous l'influence d'une crise de sentimentalisme professionnel, « dans son délire, elle a dénoncé son mari, qui l'avait brûlée par vengeance... »

— « Vous n'y êtes pas, » reprit Noiroi. « Lorsque je quittai l'hôtel, cette nuit-là, et que je passai dans le grand salon devant l'arbre de Noël, maintenant éteint, auquel la robe de la malheureuse femme avait pris feu, pas un seul mot ne s'était échappé de sa bouche qui pût me mettre sur la voie de la vérité. Je ne la soupçonnais même pas, cette vérité. Je me disais : — Ce ménage allait mal. Elle aimait sans doute

quelqu'un. Elle avait un amant, le baron le savait et le supportait à cause des petites filles. Il s'est vengé en empêchant qu'elle ne revît cet homme avant de mourir ou qu'elle ne lui fit tenir un adieu... — Puis, je repoussais même cette idée. Bien qu'un ancien carabin ne doive guère nourrir de préjugés sur la vertu des femmes, j'avais trop profondément respecté Mme de Corsègues pour admettre ainsi, sans preuves, qu'elle se fût donnée à quelqu'un. Que voulez-vous? Précisément, parce que nous ne nous payons pas de phrases, nous autres, et que ce grand mot : l'Amour, nous représente l'acte physiologique dans sa simplicité animale, nous éprouvons devant ce que vous appelez, vous, du nom magnifique de passion, de ces dégoûts qui vous étonnent. Mais ce que j'ai pensé ou senti à la suite de cette cruelle agonie n'intéresse point la suite de mon histoire. Soyez patient. J'y arrive... Pas beaucoup de temps après la mort tragique de Mme de Corsègues, je commençai de voir venir assez assidûment à mes consultations un client qui m'avait été envoyé par le baron lui-même, six ou sept mois auparavant. Il n'eut pas besoin de me rappeler ce détail. Son nom m'avait frappé, par un air de rareté. Vous savez, on dit : Tiens, un nom de héros de roman... et puis, neuf fois sur dix, on se trouve en présence d'un gros et lourd garçon, qui vous fait penser à une bouchère affublée du prénom d'Yseult... »

— « J'ai bien connu, » l'interrompis-je, « chez un sculpteur, une bonne à tout faire qui s'appelait Yolande Rosemonde, et une patronne de brasserie, au quartier Latin, qui répondait au nom de Paule Meure... »

— « Mon client était moins poétiquement baptisé, » reprit le docteur. « Il s'appelait Pierre de Créance. Quoiqu'il ne portât pas de titre, il appartenait à une assez vieille famille dont Montluc parle dans ses mémoires. C'est lui-même qui me raconta cela, je ne me souviens plus dans quelle occasion, au cours des causeries que nous commençâmes aussitôt d'avoir ensemble. Voici comment. M. de Créance arriva donc un jour, dans mon cabinet, le dernier de toute ma consulta-



tion. Je vous le répète, il n'y avait pas deux semaines que Mme de Corsègues était morte. Il ne me fallut pas un grand effort pour reconnaître que sa visite était presque inutile. Il venait m'interroger sur des troubles nerveux que je jugeai imaginaires d'abord, puis simulés, quand je le vis traîner un peu, une fois la consultation finie... J'étais pressé cet après-midi-là, et je me rappelle mon impatience devant son obstination à rester, jusqu'au moment où il prononça le nom de la baronne Alice. Dans l'éclair d'une intuition irrésistible, je compris alors qu'il n'était venu que pour cela, poussé par quel sentiment? Toutes les imaginations qui m'avaient traversé la tête depuis ma veillée au chevet de la mourante me saisirent de nouveau devant la curiosité de ce jeune homme. Je le regardais tandis qu'il me parlait de cette tragédie où je m'étais trouvé mêlé, — comme les chœurs du théâtre antique, — mais mêlé tout de même. Avec sa nature si évidemment fine et presque appauvrie, avec ses manières délicates, sa voix douce; avec le charme féminin qui émanait de tout son être, avec ses yeux bleus dans un visage au teint fragile, à la barbe rare, il aurait presque pu être un frère, un cousin au moins, de la pauvre morte. C'était physiquement le mâle de cette femelle, une créature qu'elle devait aimer d'instinct, comme elle devait d'instinct haïr Corsègues. A des systèmes nerveux comme avait été le sien, il faut plus de caresse que de force, plus de tendresse que de désir, enfin, un mari ou un amant doit être un peu un ami, j'allais dire une amie. Mme de Corsègues avait-elle eu un roman avec M. de Créance? Ce roman avait-il été innocent ou coupable? La première visite du jeune homme et surtout celles qui suivirent n'étaient explicables que s'il l'avait, lui, aimée? Je me heurtai tout de suite à un fait qui ne me permettait pas de mettre ensemble mes diverses hypothèses. J'avais diagnostiqué, dans la chambre de l'agonisante, un mystère de vengeance entre elle et son mari. Puis ce que je savais des éléments de divorce cachés dans l'animalité de ce ménage m'avait conduit à supposer un amour défendu chez la jeune femme et la connaissance de



cet amour chez le mari. M. de Créance venait de m'apparaître comme le troisième personnage de ce drame, — et tel que mon induction l'eût supposé si j'avais dû dépeindre l'amant de Mme de Corsègues. Je comprenais qu'il avait besoin, oui, besoin, comme on a faim et comme on a soif, de savoir jusqu'aux plus petites circonstances de cette mort affreuse. Mais s'il y avait eu un véritable drame, s'il avait été, lui, soit l'amant, soit l'ami passionnément aimé de la morte, et si le mari l'avait su, comment continuait-il, la femme morte, d'être le familier de la maison, l'ami intime du mari? Je le constatais à chacun de nos entretiens. Car je vous répète que, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, il arrivait sans cesse à mes consultations. Sans cesse aussi il essayait de m'attirer, par quelque politesse que mon existence de travail ne me permettait guère d'accepter : c'était une invitation à diner, une loge au théâtre, des gracieusetés à ma vieille mère qui vivait encore, enfin tout le manège d'un homme qui rêve de s'introduire dans l'amitié d'un autre, et vous pensez bien que je n'avais pas la naïveté de croire ces gentilleses d'attentions désintéressées... »

— « Vous aviez peut-être tort, » lui dis-je; « un homme qui a aimé une femme et qui l'a perdue est quelquefois sincère dans ses effusions pour ceux qui la lui rappellent. Et ç'aurait pu être là une explication encore pour l'amitié qui unissait ce Pierre de Créance à Corsègues. Un de mes confrères, le plus sensitif des humoristes, Henri Lavedan, a fait une nouvelle délicieuse avec ce culte de deux hommes pour la même morte. Cela s'appelle, je crois, *les Inconsolables*... »

— « Soit, » dit le docteur, « mais un de ces deux inconsolables-là n'était pas Corsègues. J'ai su depuis que cette face noire ne mentait pas. Il y avait du Maure dans son affaire. Son grand-père, officier de l'Empereur, avait épousé une Andalouse, d'une famille originaire de Grenade, et l'atavisme, voyez-vous, n'est pas un mensonge, quoique les romanciers en aient abusé au point que vous-même vous n'oseriez plus vous en servir. La nature aura toujours ceci de supérieur à

l'art, qu'elle ne raffine pas sur les moyens et qu'elle emploie les mêmes, indéfiniment... Un matin donc, je reçois un mot de M. de Créance qui me disait qu'étant souffrant il me priait de passer chez lui le plus tôt possible. L'écriture très tremblée du billet me donna une appréhension. Je m'intéressais à ce jeune homme. Son amitié pour moi, quoiqu'elle eût un mobile tout autre que moi-même, m'avait touché. Il avait su être gracieux pour ma pauvre maman. J'aimais aussi le culte discret et douloureux que je sentais si vivant en lui pour la baronne Alice. Mettez qu'il y eût, par-dessus le marché, dans mon cas, un intérêt d'observateur. Il me représentait ma seule chance d'avoir le fin mot de cette sinistre énigme. Bref, je commence mes visites par lui. J'arrive, et je le trouve couché dans son lit, et pâle, pâle!... Vous parliez de la pâleur de la petite Percy, tout à l'heure. Vous n'avez pas vu ce visage. Nous ne fûmes pas plus tôt seuls qu'il rejeta son drap sans rien me dire. Il avait là, entre les deux côtes, une affreuse blessure. Il avait reçu une balle tirée dans la direction du cœur et qui l'aurait tué sur place si, par bonheur, ou par malheur, un tout petit détail ne l'avait sauvé, qui ne ferait pas bien dans un livre, mais c'est ainsi. Le jeune homme portait des bretelles anglaises d'un cuir assez épais qui avait légèrement détourné le coup. L'hémorragie avait dû être extrêmement abondante, car le pauvre garçon gardait à peine la force de me parler. On a beau avoir été, pendant la guerre, aide-major dans une ambulance, comme les camarades, et servi de médecin dans quelques duels, dont un suivi de mort, celui de Paul Durieu, — je vous le raconterai un autre jour, — on ne peut pas voir sans émotion une plaie comme celle-là, et sans une demande que vous devinez : — « Qu'est-il arrivé? Expliquez-moi... » — Le jeune homme mit son doigt sur sa bouche par un mouvement qui lui fut très pénible, car sa bouche se contracta plus douloureusement encore. Ses yeux se tournèrent vers la porte, pour m'indiquer qu'il avait peur d'être écouté : — « Plus près... Venez plus près... » — dit-il; et c'est là, penché sur son lit, que je l'entendis me parler

d'une voix qui n'était presque qu'un souffle : — « Pour tout  
« le monde, je dois être simplement malade... Pour mon  
« valet de chambre, j'ai été blessé en duel... Pouvez-vous  
« me donner votre parole que si je vous dis la vérité, à vous,  
« vous ne dénoncerez personne?... » — « S'il y a assassinat,  
« c'est impossible, » lui dis-je. — « Ah ! fit-il, » avec un rôle  
que j'entends encore, « impossible... Je mourrai donc sans  
« avoir pu confier l'enfant au seul homme qui l'aurait dé-  
« fendue... » — Vous pensez si cette étrange phrase, pro-  
noncée d'un accent de douleur, me remua jusqu'aux entrailles.  
Je voulus, en ce moment, donner un dérivatif à l'état d'exal-  
tation où je le voyais et procéder au pansement de sa bles-  
sure. Il eut l'énergie de me repousser : « Non, » — gémissait-il,  
— « laissez-moi mourir... » Il fallut tout essayer pour le  
sauver ; je lui donnai cette parole qu'il m'avait demandée...  
— « Tenez, » ajouta le docteur, « permettez-moi cette paren-  
thèse. Voilà un des cas de conscience de notre métier. Qu'au-  
riez-vous fait à ma place ? »

— « Comme vous, » lui dis-je. « Mais c'est ensuite que la  
difficulté morale aurait commencé pour moi. Doit-on tenir  
une parole ainsi donnée, quand il s'agit d'un crime ? Et si  
c'est Corsègues qui, après avoir brûlé sa femme, avait encore  
voulu tuer le jeune homme, franchement, cette bête sauvage  
de jaloux méritait les assises... »

— « Oui, » répondit le docteur avec un accent qui me  
prouva combien, en me racontant cette histoire, sous un pré-  
texte plus ou moins philosophique, il avait surtout cédé au  
besoin de soulager d'anciennes et toujours douloureuses  
anxiétés de conscience. « Oui, » répéta-t-il, « Corsègues mé-  
ritait les assises. Mais les enfants ? Pensez qu'il y avait deux  
filles, deux petites filles que j'avais vues hautes comme cela.  
Pensez que leurs jolis yeux bleus, de la couleur de ceux de la  
mère, m'avaient regardé tour à tour avec tristesse, avec sym-  
pathie, avec malice, quand elles étaient malades, conva-  
lescentes ou guéries. Pensez que je les savais si frêles de santé,  
si peu capables de vivre parmi des soins mercenaires. Et cette

bête sauvage les aimait à la passion, comme un barbare qu'il était sous sa redingote de civilisé. Que de fois il m'avait répondu, lorsque je lui reprochais de trop les gâter : — « Je suis jaloux de ceux qui les épouseront; je veux qu'elles regrettent toujours la maison... » Si vous vous les étiez représentées comme moi, couchées dans leur lit de bois de rose; si vous aviez vu en pensée leur chambre à coucher tendue d'une étoffe de nuance bleu pâle, qui était déjà une chambre à coucher de jeunes filles, avec mille brimborions épars et les pièces d'argent de leur toilette qui attestaient cette gâterie, — enfin, si vous les aviez senties si heureuses, je vous le jure, vous auriez tenu votre parole à ce bonheur-là, comme j'ai tenu la mienne... Songez aux révélations irréparables que de parler seulement faisait éclater sur ces deux pauvres têtes innocentes. Oui, Pierre de Créance avait été l'amant de leur mère. Oui, mes divinations avaient eu raison, une tragédie effrayante se jouait au chevet du lit de la baronne mourante. Corsègues avait acquis la preuve de la trahison de sa femme, comment? Par une lettre surprise? Par une dénonciation de domestique ou d'envieux? Par un hasard? Par un espionnage? L'amant l'ignorait lui-même. Tant il y a que, décidé à se venger et ne voulant à aucun prix que les enfants soupçonnassent la vérité, cet homme à face d'Arabe avait imaginé cette infernale combinaison : au sortir de cette fête de Noël, et après s'être montré à tous, à l'amant lui-même, qui y avait assisté, père joyeux, époux attentif, hôte empressé, il avait en quelques mots écrasé sa femme devant l'évidence de sa faute, puis, avec sa force de torero, — c'était un de ces corps noués de muscles sur des os où il n'y a pas un kilo de chair, — il l'avait saisie et portée vers cet arbre de Noël jusqu'à ce que la robe de dentelles de la malheureuse fût tout en flammes, et puis il lui avait dit : — « Dénoncez-moi, maintenant, que vos filles sachent qui vous êtes... »

— « Mais comment Créance a-t-il su cette scène, car ce n'est que de lui que vous la tenez? » interrogeai-je, *empoigné* par ce récit, pour employer ce mot si banal, mais si juste, au

point de ne pouvoir supporter le silence où le docteur était tombé tout d'un coup. Il ne cherchait point à piquer mon intérêt par cette suspension, je le sentis. Mais l'image de la baronne Alice, comme il l'appelait avec une tendresse cachée, venait sans doute de s'emparer de lui, et elle lui faisait mal.

— « Comment? » répondit-il. « Ne devinez-vous pas que la vengeance de Corsègues n'était pas complète, tant qu'il ne l'avait pas dite à l'amant de sa femme? Voilà le mot du problème auquel je m'étais heurté naïvement, niaisement : pourquoi ces deux hommes se fréquentent-ils? Je manquais de la donnée première. On n' imagine pas des férocités de cet ordre chez un personnage que l'on voit aller et venir dans les rues, vêtu comme vous et comme moi, parlant de la politique, des valeurs étrangères, de la pièce en vogue, du froid ou du chaud qu'il fait, comme vous et moi. On a tort, je vous le répète, il n'y a ni de comme vous ni de comme moi qui tiennent. Il y a des passions, aussi violentes, aussi effrénées, aussi implacables, qu'aux temps où les grands singes des cavernes dont nous descendons se faisaient sauter la cervelle les uns aux autres à coups de troncs d'arbres pour les beaux yeux d'une guenuche en train de sucer une noix de coco en haut d'un arbre... »

— « Oh! docteur, vous redevenez par trop docteur... » fis-je en riant.

— « Enfin, » reprit-il sans me répondre, « les six mois qui suivirent la mort de sa femme furent soigneusement employés par Corsègues à bien convaincre le pauvre Créance de son parfait aveuglement. Il avait son idée, le sombre personnage. L'hiver avait passé, puis le printemps. On était au milieu de l'été. Le veuf était venu prendre l'autre pour dîner ensemble à la campagne dans un coin quelconque. La nuit était divinement belle. Il propose à son compagnon de revenir à pied. Il fallait traverser tout le bois de Boulogne pour rentrer. Et là, dans une allée perdue, il saisit à la gorge ce garçon sans défense, et, acculé contre un tronc d'arbre, il le força d'entendre



le récit de tout ce que je viens de vous dire avant de lui tirer en pleine poitrine le coup de pistolet qui devait l'étendre raide mort et faire croire à une agression de rôdeurs. Et voulez-vous savoir ce que c'est que la race tout de même, le pouvoir d'un sang de gentilhomme transmis par des ancêtres qui ont été des soldats? Ce frêle Pierre de Créance, ce jeune homme qui n'était qu'un souffle, trouva l'énergie, n'étant pas mort sur le coup et revenu à lui, de se relever, de gagner une allée d'où il pût héler un fiacre, et il se fit conduire à son appartement, où il raconta cette histoire de duel, pour que même l'ombre d'un soupçon ne pût atteindre son assassin et, à travers cet assassin, la morte qu'il avait aimée. »

— « Permettez, » lui dis-je, « pourquoi vous a-t-il parlé, alors? »

— « Pourquoi? » fit Noirot. « Parce que la seconde des petites filles était la sienne, et il voulait lui léguer un protecteur au cas où le mari étendrait la cruauté de sa vengeance jusqu'à l'enfant. Il est mort tranquille sur ma promesse que j'ouvrirais les yeux et qu'au moindre signe j'agirais... Et je suis resté le médecin de cet assassin quand je savais ce double crime, et je suis retourné dans cette maison, et c'est moi qui étais là quand il a passé. — Dieu, souffrait-il! — Mais je n'ai pas eu à m'acquitter de la mission que m'avait donnée le jeune homme. Jamais Corsègues n'a soupçonné le secret de la naissance de cette enfant; il la préférait à l'autre. Quelle ironie! »

— « Mais, » fis-je à mon tour, « peut-être l'a-t-il soupçonné, ce secret, et a-t-il considéré sa bonté pour cette fille qui n'était pas la sienne comme une expiation? Car, enfin, il avait bel et bien commis deux crimes, comme vous dites, et si la vengeance d'une heure d'affolement a son excuse, cette vengeance-là, si féroce et si calculée, est une scélératesse tout simplement. »

— « Lui, des remords? » reprit Noirot. « S'il avait pensé que la fille fût de Créance, il aurait plutôt coupé cette petite en morceaux que de lui pardonner... Je vous répète qu'il ne

s'est pas défié. Par quelle contradiction singulière?... Je n'en sais rien. Vous le regretterez peut-être pour la beauté du drame, mais, tel qu'il est, ce drame, direz-vous encore que les docteurs vous promettent toujours des récits tragiques et qu'ils ne tiennent pas leur engagement?... »

. . . . .

---

Qu'ajouter à ce récit, sinon d'en ramasser la moralité dans cette pensée :

## LXII

*Du civilisé au sauvage, il y a tout juste la distance qu'il y a de l'amour à la jalousie. On trouvera un jour des instruments pour mesurer ces infiniment petits.*

## MÉDITATION XV

### DE LA RUPTURE

#### I

#### AVANT

J'ai, dans ma chambre de la rue de Varenne, dans mon *souffroir*, ouvert sur des jardins, que ma Colette déshonorait autrefois de sa présence, un groupe du statuaire Rodin, — fragment détaché de sa Porte de l'Enfer, que je ne regarde jamais sans une infinie mélancolie. C'est tout le symbole, ce morceau de marbre, des luttes terribles dont s'accompagnent les fins d'amour... La femme est nue. Couchée sur le ventre, elle se cambre en un suprême effort qu'attestent sa bouche serrée, ses jambes tendues, ses mains crispées dans sa chevelure. Quel effort? Celui de s'arracher à l'étreinte de l'homme qui, nu lui-même, se trouve couché sur ce dos de femme comme sur une claie, épaules contre épaules, reins contre

reins. Et lui aussi voudrait arracher sa chair à cette chair, mais il est le prisonnier de ces beaux seins que ses doigts affolés serrent d'une prise farouche. Jamais, jamais il ne pourra s'en aller de cette gorge torturante, et son visage exprime comme un halètement de douleur. Comme ils se haïssent, ces deux êtres, — presque autant qu'ils se sont aimés! Car ils se sont aimés, et jusqu'à la folie, on le devine à l'épuisement de leurs corps consumés, au frémissement de leurs muscles raidis. Ils ne se fuiraient pas de cette fuite sauvage s'ils ne s'étaient enlacés en d'enivrantes caresses. Et maintenant que leurs regards ne se rencontrent plus, que leurs lèvres s'évitent, que leurs âmes se maudissent, la chaîne de luxure les tient encore serrés de ses imbrisables anneaux. Ah! que le sculpteur, élève du sombre Florentin, a su donner une figure d'une effrayante poésie à ce vulgaire dernier acte du drame de l'amour que l'on appelle la rupture! Et je me souviens, durant des mois et des mois que j'ai mis à quitter ma perfide maîtresse, en proie aux mortelles hésitations d'une âme vaincue par son corps, cela me faisait mal physiquement de regarder ce groupe étrange. Et puis, pour demeurer fidèle à la consigne, je cherchais à m'analyser, et j'écrivais sur ce groupe des poèmes en prose et des dissertations, des pages nouvelles et des scènes de comédie, — tristes essais que j'ai tous jetés au feu, voyant qu'ils ne faisaient guère que commenter cette idée :

### LXIII

*Pour deux amants, s'aimer du même amour est le premier bonheur, le second est de cesser de s'aimer en même temps.*

---

En même temps! Quand votre main se retire, que celle de votre maîtresse se retire aussi! Quand vos yeux laissent transparaître auprès d'elle ce désir d'être ailleurs qui décèle la satiété, que les siens deviennent distraits de la même distraction! Quand vous en avez assez de ses baisers, qu'elle-même n'ait plus envie des vôtres! Sinon c'est un supplice à faire

tenir dans un coin d'appartement parisien, garni de bibelots et de peluches, tout un cycle de cet enfer du Dante, illustré par le ciseau tourmenté de Rodin. Mais cet « en même temps » exige, pour se produire, une absence totale d'amour-propre dans l'amour, et, comme cette absence-là suppose une beauté d'âme presque héroïque, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, toute passion s'achève dans un déchirement aussi meurtrier que mesquin. Ni l'un ni l'autre des deux amants ne veut en effet être quitté, et, comme il y en a toujours un qui manifeste le premier l'intention de quitter l'autre, la rupture dégénère en une odieuse bataille intime. C'est ce qui faisait dire à André Mareuil, le plus réfléchi et le plus spirituel des mauvais sujets que j'aie connus, cette phrase profonde :

— « *L'Art d'aimer* vraiment moderne et nouveau s'appellera *l'Art de rompre*... »

Et la preuve que Mareuil avait raison de vouloir l'écrire, ce traité si nécessaire, c'est que la rupture à l'amiable, et qui laisse après elle des rapports encore possibles, est aussi rare qu'une amitié d'homme de lettres sans trahisons ou qu'une séance de la Chambre sans gros mots. Que ce soit dans le monde ou dans le demi-monde, dans les coulisses d'un théâtre ou dans un salon de la bourgeoisie, ce cinquième acte de la comédie amoureuse se fait toujours amer. Le pire est qu'il dure en général à lui tout seul autant que les quatre autres. On s'est aimé six semaines, deux mois ; on met deux ans à se lâcher. L'amour-propre n'est pas seul coupable dans cette difficulté des ruptures. Si la passion comportait uniquement cette rencontre de deux fantaisies et ce contact de deux épidermes dont parle Chamfort, ce serait vite fait de chercher fortune — et bonne fortune — ailleurs, pour l'amant et la maîtresse. La vanité s'en mêle, et c'est déjà plus long de dénouer le nœud coulant qu'elle excelle à passer au cou de ses victimes. Et il y a, outre la vanité, tant d'autres attaches qui unissent les deux complices l'un à l'autre et qu'il faut briser ! L'amour, quand il s'agit d'amants parisiens, ne compte que

pour un dixième dans une liaison ; les neuf autres dixièmes sont remplis par l'oisiveté, par la commodité, par l'intérêt, par l'habitude. Voilà le réseau hors duquel il est malaisé de s'échapper et qu'il faut ronger comme le rat de la fable, maille par maille et fil par fil...

---

*Premier fil : l'emploi du temps.* — Quelle est la maîtresse dont le grand travail, aussitôt qu'elle se laisse aimer, ne consiste pas à prendre, sous un prétexte ou sous un autre, sinon toute la vie, au moins toutes les heures de son amant ? Et quel est l'amant qui ne se réjouit pas de les donner, ces heures, minute par minute, avec délices, à celle qu'il aime... — tant qu'il l'aime?... C'est une femme du demi-monde, et elle vous demande aujourd'hui de dîner avec elle, demain de la conduire au spectacle, après-demain de la mener à la campagne, ensuite de la rejoindre chez une amie, puis de venir chez elle, puis de venir chez vous. Elle a trop de tact pour vous forcer à l'afficher, mais de menues corvées clandestines en autres menues corvées, elle s'arrange pour que toute la portion disponible de vos journées lui appartienne. Vous trouvez cela délicieux, aussi délicieux que l'amant d'une actrice les rendez-vous au théâtre. Celui-là inaugure la douce habitude de paraître dans la loge de sa maîtresse à chacun des soirs où elle joue. Il appelle les habilleuses par leur petit nom. Il reçoit les doléances des acteurs mécontents de leur rôle, et les machinistes le saluent. Il en arrive à demander le chiffre de la recette, et quand il prononce le sacramentel : « Combien a-t-on fait aujourd'hui?... » il a des émotions égales à celles du directeur. Il subit, sans se plaindre, les interminables poses de l'entre-deux des actes, assis sur un fauteuil canné, tandis que son amie fait sa figure devant la glace... Mais aussi quelle ivresse de lui donner le bras pour descendre l'escalier et monter avec elle en voiture devant les badauds — dire qu'il y en a toujours — qui guettent la sortie des artistes!...



A la même heure, l'amant qui a une liaison dans le monde attend le moment où il causera avec sa maîtresse dans un angle du salon, tandis que la musique du bal prolonge ses accords. Elle lui a dit : « Vous viendrez, n'est-ce pas?... » Et il est venu, pour n'avoir rien d'elle qu'un regard, que deux mots et la vue de ses épaules tandis qu'elle tourne entre les bras de ses danseurs. Mais elle est à lui, il le sait, et voilà de quoi trouver adorable cette séance dans cette soirée où il s'ennuierait à avaler sa langue, comme on dit dans le brave peuple, s'il n'écoutait que ses goûts... Puis il arrive un soir où ce départ pour le restaurant, pour le théâtre ou pour un salon convenu, paraît moins doux à cet amant. L'homme du demi-monde se met à songer, tout en passant chez le confiseur commander des bonbons pour la baignoire n° B... (théâtre au choix), qu'il y a bien du charme dans une vraie société de vraies femmes du monde. L'homme du monde, lui, tout en laissant son pardessus aux mains du valet de pied dans un vestibule tendu de tapisseries, se souvient du demi-monde comme d'une oasis de félicité libre et de bohémianisme délicat, tandis que l'homme des coulisses réfléchit que le fait de venir chaque soir dans cette petite boîte surchauffée, pour y respirer l'odeur combinée des fards, des beurres de cacao, de la poudre de riz, du cold-cream, et pour y entendre les mêmes ragots débités par les mêmes bouches passées au même rouge, constitue un métier cruellement monotone. Cela n'empêchera pas les trois personnages d'être à leur poste le lendemain. Mais ils y seront avec cette nuance de physionomie à laquelle aucun « objet aimé » ne s'est jamais trompé. Gavarni en a fait une légende célèbre... « Déguisé en un qui s'embête à mort... » Et alors commence un dialogue du type suivant :

L'OBJET. — « Vous avez (ou tu as) quelque chose ce soir? »

VOUS (*d'une voix blanche*). — « Moi, non, je vous (ou je t') assure. Pourquoi?... »

L'OBJET (*qui sent soudain s'épanouir en lui cette fleur de chippisme dont la graine sommeille dans les meilleures âmes de*

femmes). — « Si c'est pour être aussi aimable que cela que vous êtes venu, vous auriez pu rester chez vous... »

Et une scène suit, dont la conclusion sera que vous demanderez pardon d'avoir immolé ce qui vous eût amusé ce soir-là au devoir de faire votre cour à votre maîtresse. Concluez :

#### LXIV

*Sacrifiez un plaisir à une femme, elle vous en voudra, et elle aura raison. S'il y a pour vous quelque chose d'agréable hors d'elle et loin d'elle, vous ne l'aimez plus.*

---

*Second fil : les relations.* — Ce même André Mareuil, qui se proposait si cavalièrement d'écrire l'*Art de rompre*, tenait boutique d'axiomes sur toutes les catégories de femmes, les uns vrais, les autres faux, témoin celui-ci : « Pour être l'amant d'une femme du monde, il faut soi-même devenir du monde. La plus belle ne vaut pas cette corvée-là. » Il avait tort, et voici pourquoi. Il y a toujours un monde à côté d'une femme, fût-elle figurante dans le pire bastringue de la banlieue. C'est, pour la petite actrice, la mère, les sœurs, les camarades ; — pour la femme entretenue, c'est les amies et les amis ; — et vous-même, bon gré, mal gré, vous devez vous lier avec toute cette petite société, à moins que vous ne vous décidiez à emmener l'Objet « dans une autre patrie ». Cela se chante à l'Opéra, et cela se fait aussi quelquefois dans la vie. Ne parlons pas d'hypothèses aussi lugubres, et tenons-nous-en au cas quotidien. L'Objet vous a présenté à toutes les personnes qui composent son monde, et alors a commencé le gentil travail par lequel ledit Objet vous accroche particulièrement à celle de ces personnes en qui elle a le plus de confiance pour vous surveiller. Pauvre Objet ! Comment auriez-vous trouvé la force de lui dire « non » quand elle prenait de si jolies mines pour vous demander, à la veille d'une partie projetée : « Nous emmènerons Mathilde, pas?... Elle n'est pas gênante... » Et vous emmenez Mathilde. Ou encore : « Maman sera là... Ça

ne te fait rien ? Tu sais, elle t'aime beaucoup, beaucoup, maman... » Et vous aviez des sourires pour maman. Je doute qu'il soit plus cruel de faire le *patito* à tous les cinq heures des amies de votre amie, si vous la choisissez dans la catégorie pros-crite par la fantaisie d'André. Une heure vient où vous vous apercevez que tous ces gens-là sont franchement insupportables, et vous le dites, croyant de bonne foi que vous l'aimez, votre objet, toujours, et que son milieu seul vous fait souffrir.

VOUS. — « Ah ! Elle m'ennuie, Mathilde, à la fin. Je l'ai assez vue... »

L'OBJET. — « C'est ça, demandez-moi tout de suite de me brouiller avec tous mes amis... »

Autre décor, scène analogue.

VOUS. — « J'ai refusé à dîner chez les Moraines, samedi... On s'y ennuit trop, dans cette maison-là... »

L'OBJET. — « Naturellement. Vous aimez mieux passer votre soirée au cercle ou ailleurs... Allez, mon ami, allez, vous n'avez pas besoin de vous excuser... Vous êtes libre... »

Quand une femme le prononce, ce « vous êtes libre », d'une certaine manière, vous pouvez essayer de vous remuer, vous êtes garrotté jusqu'à l'ongle du petit doigt et, de fait, vous invitez de nouveau Mathilde et maman ; et, après avoir refusé à dîner chez les Moraines, vous y allez le soir, tout en méditant sur l'aphorisme que je vous soumetts. Il y a toujours une consolation à mettre en théorie ses misères :

## LXV

*Toute maîtresse qui présente son amant à un de ses amis, à elle, entend bien le présenter à un espion. Mais il en est de ces espions-là comme des gendarmes. On n'y pense que lorsqu'on a envie de se sauver, et c'est trop tard.*

---

*Troisième fil : les services rendus. — Lisez bien. Je dis rendus et non reçus. Car l'homme assez détaché de tout préjugé pour accepter des services sérieux d'une maîtresse est un philo-*

sophe serein que la pudeur et l'ingratitude n'ont jamais retenu sur le chemin de l'abandon. Je veux parler, moi, de ce sentiment, moins rare qu'on ne le croit, qui fait un reste de moralité à tant d'immorales amours, cette croyance que l'on se juge utile, bienfaisant, nécessaire à une maîtresse, et l'on ne veut pas s'en aller d'elle, de peur de la laisser dans la déchéance. Imaginez — ces aventures arrivent — qu'un jeune homme de trente ans ait encore du cœur, et qu'il se soit lié, à vingt-cinq, avec une femme très galante. Il l'a, non pas rachetée, comme le conseillaient les romantiques, mais tout simplement aimée. Elle n'a gardé de son ancien luxe qu'un cadre d'élégance, sans plus rien de ces folles prodigalités qu'il faut payer comptant par de la prostitution clandestine et des visites chez les vendeuses d'amour. Bref, elle est devenue cette demi-honnête femme que tant d'irrégulières rêvent de devenir, — par esprit de contradiction, sans doute. Le jeune homme qui a pu aider sa maîtresse à vivre ainsi n'est pas assez riche pour lui assurer, le jour où il la quitte, une fortune définitive. Il la voit, en pensée, retournant peu à peu vers son ancienne vie, redescendant cet escalier dont chaque marche est une honte. Et il hésite à rendre cette créature qui lui fut chère à toutes les hideurs du vice. J'ai bien hésité, moi qui écris ces lignes, à m'en aller de la vie de Colette. Elle me trompait, je le savais, et avec qui ! Mais elle s'en cachait encore un peu, et je me disais que sa passion pour moi, car elle m'aimait malgré tout, la retenait du moins assez pour qu'elle ne devint pas ce qu'elle est devenue depuis. — Ah ! misère de nous deux ! — Puis, j'analysais ce sentiment, et, avec l'ironie habituelle, j'y discernais un curieux mélange de générosité et d'égoïsme. Je jouais un noble et beau personnage vis-à-vis de mon propre orgueil, en me jugeant indispensable au dernier honneur de ma pauvre maîtresse. Je constatais ainsi qu'avec la prodigieuse fatuité de l'animal masculin, son amour pour moi me faisait l'estimer et ses caprices pour les autres la mépriser. Alors je tombais dans cet état de gaieté terrible où de se moquer de soi-même avec frénésie rafraîchit

le cœur. Je prenais la résolution de rompre. J'allais jusqu'à la rue de Rivoli, où elle habitait, et rien que de passer son seuil me rendait si tendre pour elle qu'une contrariété dont elle me parlait, une ligne désagréable sur son dernier rôle dans un journal, une migraine, n'importe quelle misère, me faisaient me dire : « Si je m'en vais, elle n'aura personne. » Et je restais. Je me demande aujourd'hui si j'étais aussi nigaud que le petit René Vincy, lorsqu'il redevint l'amant de Suzanne Moraines après son faux suicide.

— « Si je la quittais, » me disait-il pour se justifier, « elle reprendrait Desforges... »

Il ne se doutait pas qu'elle n'avait plus Desforges, en effet, parce que cet habile hygiéniste avait passé la main au jeune Abraham Mosé. Mais quoi? Osons risquer d'être ridicules, si nous risquons en même temps d'être délicats, et adoptons comme vraie cette maxime :

#### LXVI

*Se croire bienfaisant pour une femme, c'est, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, être un niais et un fat. Il vaut la peine de courir ces quatre-vingt-dix-neuf chances pour éviter la centième, qui est de se conduire comme un drôle?*

---

*Quatrième fil : l'Opinion.* — Oui, l'amant voudrait bien rompre avec l'Objet, mais quand il pense aux conséquences de cette rupture, il pense aussi aux commentaires qui la suivront. Il voit, en imagination, le salon du cercle et la fenêtre sur le jardin, à l'angle de laquelle se trouvent les juteurs. C'est pour l'homme qui a aimé dans le monde, cette vision-là. L'homme du théâtre, lui, aperçoit distinctement une loge de la *Comédie française*, ou du *Gymnase*, ou du *Vaudeville*, ou des *Variétés*, et les deux ou trois plus malicieux d'entre les pensionnaires en train de chuchoter et de ricaner sur son compte. L'homme du demi-monde se figure une table couverte de fleurs dans un restaurant de fête, et des vivcuses et



des viveurs discourant sur sa rupture, entre deux bouffées de cigarettes russes. Et c'est les mêmes petites phrases qui lui résonnent aux oreilles :

— « Allons donc, c'est elle qui l'a quitté... Il l'assommait depuis des mois... »

Ou bien :

— « Il s'est douté de quelque chose. Ce n'est pas trop tôt... »

Ou bien :

— « Il sera bientôt remplacé. X... était là qui tournait autour depuis six mois... »

Cela l'ennuie, cet homme, d'être certain que l'on dira ces trois petites phrases et d'autres pareilles, et il reste fidèle à l'Objet quelque temps encore. Mon Dieu ! Si les femmes qui aiment vraiment soupçonnaient sur quels misérables racontars de salons, de tripots et de coulisses se joue leur bonheur ! Si elles le savaient ? Hé bien !... Elles aimeraient tout de même, comme faisait la pauvre petite Mariette, celle qui jouait le rôle du *Génie du Trocadéro* dans la Revue d'il y a six ans : *Par ici la Sortie !* Elle arrivait droit de Russie, où elle avait été séduite par un de nos camarades, un confrère de passage à Pétersbourg. Elle avait juste dix-neuf ans, et, depuis trois mois qu'elle était à Paris, cet homme ne venait guère la voir. Elle vivait, je n'ai jamais su comment, de dettes, de bijoux mis au mont-de-piété, et elle s'obstinait à rester fidèle :

— « C'est tout simple, » me disait-elle en pleurant, au risque de se démaquiller. « Il voit que je n'ai pas d'amant, et alors, comme il croit que c'est parce que je n'ai rien trouvé, il me prend pour une dinde, et il me méprise... »

Et elle ajoutait :

— « Je sais bien, pour le faire revenir, il faudrait qu'on lui dise que je suis avec vous ou un autre de ses amis... Mais je ne peux pas... Je l'aime trop... »

---

Que vous ayiez la patte prise à ce fil ou à un de ceux que

vous imaginerez parmi les autres, il est certain que, du jour où vous vous en apercevez, votre maîtresse s'aperçoit aussi que vous vous en apercevez, et alors commence entre vous deux la comédie qui précède la rupture. Elle consiste en ceci que, tous les soirs, vous essayez de donner un coup de dent au susdit fil et que, tous les matins, vous le retrouvez noué à votre patte d'un nœud plus serré... C'est là une série de mauvais moments à passer qui échappent à l'analyse, parce que les mille détails de l'existence servent de prétexte à ce jeu du fil brisé puis renoué. La comédie varie avec chaque amant et chaque maîtresse. Benjamin Constant a écrit son chef-d'œuvre pour raconter les tristesses de ce jeu cruel, et tous les Adolpes de toutes les variétés trouveront dans son livre l'étude minutieuse de leur aventure que dominent quelques vérités bien connues, quoique peu avouées :

## LXVI

*Beaucoup d'amants qui n'osent pas quitter leur maîtresse parlent de la pitié qu'elle leur inspire. Les femmes discernent avec justesse que cette pitié-là est une forme d'un abominable égoïsme. Il y a un attendrissement sur les maux que l'on cause qui ressemble bien à la plus cruelle férocité. Il est fait d'un délice de se sentir aimé sans aimer, infâme sentiment dont l'homme s'excuse à ses propres yeux en plaignant sa victime. Rien de plus raffiné comme hypocrisie.*

## LXVII

*Pour un amant, chercher le moyen de dire à une maîtresse qui l'aime encore : « Je ne t'aime plus, » sans la faire souffrir, c'est vouloir mettre en pratique la célèbre fantaisie du guillotiné par persuasion.*

## LXVIII

*Personne n'a songé, que je sache, à écrire la contre-partie d'Adolphe, c'est-à-dire l'histoire d'une femme qui, ayant cessé d'aimer, garde son amant par charité. C'est qu'une pareille femme n'existe guère, et leur franchise à elles dans la rupture est vraiment ce qu'elles ont de plus estimable.*

## LXIX

*En amour, tout est rompu du jour où l'un des deux amants a pensé que la rupture était possible. Dire seulement tout bas : « Quand j'aurai cessé d'aimer... » c'est avoir cessé d'aimer.*

## LXX

*Osons cette banale réminiscence, tant elle est juste : un amour qui meurt jeune est béni des dieux.*

## LXXI

*Prolonger un adieu, c'est dire cent, mille, dix mille adieux, et chacun vous déchire à nouveau toute l'âme. En amour, comme ailleurs, les plus courtes agonies sont les seules souhaitables.*

## MÉDITATION XVI

## DE LA RUPTURE

## II

## APRÈS

Je m'en souviens. Le soir où j'eus rompu avec Colette d'une manière si blessante que cette fois je la sentais définitive, je dinai gaiement et de fort bon appétit. Je m'habillai en sifflant un air qu'elle chantait autrefois, avec cette ironie solitaire qui nous venge de nos anciennes faiblesses, et je me rendis de mon pied leste à une première représentation où je rencontrai Masurier, — le plus délicieux des amphytrions du demi-monde. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, riche et célibataire, dont le grand plaisir est d'asseoir à sa table, dans son petit hôtel de la rue Bayard, les plus jolies d'entre les impures et les plus verveux d'entre les viveurs. La chère, chez lui, est excellente, la cave choisie, et le maître de la maison

vaut mieux encore que sa cave et que sa cuisine, car il a toujours un billet de cinq cents francs au service de ses convives ennuyés ou ennuyées, — sans intérêts, — et un sage conseil à l'usage de ceux qui, comme moi, le prennent pour confident de leurs affaires de cœur. Cet homme gros et rieur, aux yeux bleus si pénétrants dans un visage de gai soupeur, a-t-il traversé quelque drame d'amour déçu ? Est-ce un sceptique qui se souvient ou un dilettante qui vit par curiosité ? Je ne le sais pas. Masurier ne parle jamais de lui, et ses plus intimes avouent qu'ils n'ont jamais reçu ses confidences, ni deviné ses secrets. Sceptique ou dilettante, il a du goût pour moi, et je le sens. Les écrivains possèdent un flair pour ces sympathies-là, comme les jolies femmes. Il m'aborda donc à un tournant de couloir :

— « Vous avez l'air tout guilleret... » me dit-il. « Une bonne fortune ?... » Et il ajouta : « Souvenez-vous, l'homme aux aphorismes, qu'on me doit celui-ci : « Il faut faire contre « bonne fortune mauvais cœur. »

— « C'est le contraire, » lui répondis-je. — Et me voici lui racontant ma rupture, et les détails, inutiles à rappeler ici, qui devaient la rendre, en effet, irréparable.

— « Hé bien ! » me dit Masurier, devenu sérieux, « vous avez eu le courage de la quitter ; aurez-vous celui de l'oublier ?... » Puis, avec un sourire et un hochement de tête : — « En amour, les faits ne sont rien. C'est l'idée qui est tout. Tâchez de la quitter, maintenant, dans votre pensée... »

Oui, je me souviens. Je regagnai mon fauteuil presque tout de suite, sans prendre trop garde à la phrase que je venais d'entendre. Mais, le lendemain et les jours suivants, ah ! comme j'en constatai la terrible justesse quand je reconnus que jamais ma cruelle amie ne m'avait fait plus souffrir que depuis nos adieux ! — Je ressemblais à ces mutilés qui ont mal à leur jambe coupée. — Cela me parut d'abord une anomalie trop bizarre pour ne pas m'être personnelle. Puis je regardai autour de moi. Je causai avec celui-ci, avec celui-là, parmi les amants désenchainés, et je reconnus que mon cas

était, la plupart du temps, le leur. J'en conclus que les lendemains de rupture sont presque toujours intolérables. « C'est le mal aux cheveux de l'amour... » disait encore Masurier. Oui, presque toujours, et quelle que soit la situation de l'amant. C'est aisé d'ailleurs à vérifier. Il y a deux hypothèses principales, n'est-il pas vrai, dans toute rupture, et qui se subdivisent chacune en deux ? Ou l'amant a quitté sa maîtresse, ou bien il en a été quitté ; et il l'a quittée ne l'aimant plus ou l'aimant encore ; il en a été quitté grâce à une savante manœuvre de sa part, à lui, ou contre son gré. Cela fait bien quatre cas différents et je ne sais pas lequel est le pire, quand on les regarde au microscope les uns après les autres.

---

*Première hypothèse.* — Adolphe a donc rompu de lui-même, et il a rompu, lassé de sa liaison jusqu'à l'écœurement. Je l'appelle Adolphe, parce que je le suppose ayant subi toutes les crises de l'*Adolphisme* et traversé toutes ses phases. Enfin, c'est fait et il savoure les gaietés du joyeux moment, celui que j'ai décrit à propos de moi tout à l'heure. Mais le lendemain, le surlendemain, trois jours après, il commence, comme moi, à éprouver une vague sensation de vide, et il s'aperçoit, sans vouloir s'en rendre compte, qu'il lui manque quelque chose. Certes, Lucie, Charlotte, Eugénie, Henriette, — un nom au hasard, pour l'Ellénore, — était carrément insupportable ; mais de se mettre en colère contre elle, de se demander comment il la tromperait, de la tromper en effet et d'échapper à son espionnage, cela l'occupait, cet amant sans amour. Cette occupation une fois supprimée, notre homme ne sait plus à quoi employer son temps. S'il a la chance de rencontrer tout de suite une autre aventure, cet ennui passe. Mais c'est une loi bien connue des hommes qui s'occupent des femmes : ayez-en une, vous en aurez dix ; soyez libre, vous n'en aurez plus une seule. Notre homme se lève un matin en bâillant. Il maudissait sa maîtresse jadis de lui prendre deux ou trois heures dans la journée. Ces deux ou trois heures lui bou-



chaient tout l'horizon de sa liberté. Il les a maintenant, et les vingt et une autres avec, et il se demande ce qu'il va en faire... Suivant sa situation sociale, il se rend au café, au théâtre, au cercle. Il retourne voir des amis abandonnés depuis longtemps, des parents négligés. Ces gens l'accueillent froidement. Il s'en aperçoit, et il se rappelle qu'il les a en effet délaissés. C'est la première période qui suit les ruptures, celle de l'*ahurissement*, où l'amputé essaie de marcher comme s'il avait sa jambe, sans se souvenir qu'on la lui a — ou qu'il se l'est — coupée.

Il y a une notable différence entre cette jambe pourtant et une maîtresse. La jambe coupée, les chirurgiens l'emportent. Il peut être mélancolique de penser que cette vieille amie qui nous servit jadis, tout petits, à courir, plus tard à marcher vers d'heureux rendez-vous, fut disséquée fibre à fibre par d'indiscrets carabins sur une table de l'école pratique. Mais c'en est fini d'elle au moins, et nous ne connaissons jamais le chagrin de penser qu'elle a été cousue au moignon d'un autre, — ni l'ironie de le voir, cet autre, aller et venir devant nous lestement sur cette jambe qui fut à nous. — La femme lâchée, elle, continue sa vie. Elle pleure. Elle se désole. Mais il y a toujours quelqu'un pour essuyer ces larmes-là, et pour s'offrir lui-même comme fiche de consolation. Malgré votre fatuité masculine qui vous persuaderait aisément qu'on ne vous remplace pas, vous, un reste de bon sens vous aide à penser qu'après tout vous êtes peut-être remplacé. « Ah ! cela vous est bien égal... Ça vous amuse même... » A l'ami commun que vous rencontrez et à qui vous demandez de *ses* nouvelles, vous dites : « Non, contez-moi donc ça. Puisque c'est moi qui l'ai quittée, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?... » Je m'entends encore la prononcer, cette phrase. C'est la seconde période, celle de la *curiosité*. Vous le poussez, l'ami commun : « Elle dit du mal de moi, n'est-ce pas?... » Il n'a qu'à vous répondre : « Mais non, mais non... » et à vous affirmer que votre maîtresse lâchée ne vous en veut pas et qu'elle vous a pardonné, pour jouir de la plus comique des

comédies, celle de votre mécontentement devant cette indulgence ; et ce mécontentement se change en une colère plus comique encore si l'on vous avoue qu'elle a pris un nouvel amant. C'est la période de l'*indignation* (déjà étudiée dans une des méditations sur la jalousie), et une preuve entre mille à l'appui de cet aphorisme :

## LXXII

*Le rêve de l'amour, pour l'homme, c'est de tromper une maîtresse fidèle.*

D'ordinaire, à cette période de l'indignation, succède aussitôt celle du *regret*, et voilà notre Adolphe, qui, depuis des mois, soupirait après son indépendance, qui n'aimait pas sa maîtresse, qui l'a quittée volontairement, en train de redevenir amoureux d'elle, amour qui se traduit d'ordinaire par le plus amer des persiflages. C'est le moment où l'ancien sigisbée de la femme du monde, et qui se serait cru déshonoré autrefois par la plus légère indiscretion, commence à parler d'elle avec la plus perfide cruauté, — où l'ancien adorateur de l'actrice ne lui trouve plus aucun talent, — où l'ancien amant de la femme entretenue raconte les infamies dont il fut victime et qu'il avait d'ailleurs pardonnées. Et de cette période nous passons aussitôt à celle de la *haine*. — Jolie combinaison de chimie sentimentale que ne comprend pas la pauvre maîtresse délaissée. Après avoir eu beaucoup de peine, elle s'est consolée comme elle a pu, mais elle ne demanderait pas mieux que d'être restée votre amie. Elle le dit du moins, et peut-être le pense-t-elle, quoique bien peu de femmes ignorent cette triste loi de notre triste cœur :

## LXXIII

*Avec un ancien amour on fait de tout, même un nouvel amour, — tout, excepté de l'amitié.*

---

*Seconde hypothèse.* — Ce fut mon cas avec Colette, et j'y ai

tant pensé que je devrais pourtant le connaître. Je l'aimais, cette malheureuse femme, et je la méprisais. Cela faisait un sentiment affreux, que je ne me pardonnais pas d'avoir, car toutes nos caresses, tous les mots passionnés que je lui prodiguais dans cette chambre de la rue de Rivoli, d'où l'on voyait, par les matins de printemps, les massifs fleuris des Tuileries, et, par les après-midi d'hiver, la pesée basse du ciel sur les arbres nus, — oui, ces misérables chutes dans l'abîme des sens m'étaient une honte à n'y pas survivre après ce que j'avais pensé, après surtout ce que j'avais dit d'elle la veille, le matin quelquefois. Et les fureurs de jalousie déshonorante et justifiée auxquelles je me livrais au sortir de ces baisers de délire me prouvaient trop combien j'étais un enfant malade, une âme démantibulée, incapable de vouloir et de vivre. Je cessai donc de la voir — et de l'avoir. Mais, sauf cette première soirée où de m'être enfin prouvé mon énergie me procura durant quelques minutes un renouveau de ma propre estime, en quoi cette rupture soulagea-t-elle ma douleur ? Et il n'en va jamais autrement, après ces adieux où, pour des raisons d'amour-propre ou de dignité, un amant a quitté une maîtresse qu'il adorait. L'absence et la séparation, bien loin de vous guérir de votre sentiment, lui donnent une acuité d'idée fixe qui vous rend plus incapable d'y résister. Tant que vous aviez à vous cette maîtresse, même si elle vous trompait, même si vous le saviez, le lui crier en face était une douceur. On goûte de ces abjectes joies quand on aime en méprisant. Assister de loin à ses galanteries, s'être retiré à soi-même le droit de l'en outrager, s'être emprisonné dans l'orgueil et s'être interdit jusqu'au soupir, c'est de quoi sans doute s'attirer la considération des quelques personnes qui sont dans le secret de vos agonies... Ah ! que l'on donnerait et ces considérations et ces personnes pour dix minutes des anciennes folies, pour une gorgée de ce verre d'eau bourbeuse et empoisonnée que la main de votre démon vous faisait avaler autrefois, et cette boue vous rafraichissait pourtant un peu !... Allez au fond, tout au fond de la conscience chez l'homme qui croit

devoir quitter une femme quand il l'aime encore, vous y trouverez caché l'espoir inavoué que cette femme ne le laissera pas partir. Il s'en va pourtant et sa maîtresse lui court d'abord après. Seulement, elle ne sait pas toujours lui courir après. Les femmes ont beau être très adroites et très fines, il y a une chose dont elles ne tiennent pas assez compte dans le cœur d'un homme, parce que la plupart n'en ont pas trace dans le leur. Cette petite chose est la fierté. Leurs moyens pour ramener celui qui les quitte s'adressent d'ordinaire à ce qu'elles connaissent de nous : nos sens et notre vanité. S'introduire dans notre chambre à coucher et se jeter dans nos bras pour que nous les possédions dans un coup de désir physique ; nous rendre jaloux pour que nous leur revenions en proie à la frénésie de l'image impure ; nous jouer la comédie du désespoir et du faux suicide pour flatter notre niaise infatuation ; — tels sont les procédés habituels de ces habiles metteuses en scène. Elles réussissent d'ordinaire à ramener l'infidèle, avec la résolution bien arrêtée dans leur fine cervelle de lui faire payer avec usure ses velléités d'indépendance, et de le lâcher lui-même au moment où il s'y attendra le moins. Il arrive cependant qu'elles ont affaire à un amant qui se dit : « Si j'y retouruais, je me mépriserais trop... » et qui n'y retourne pas. Pour le dompter, celui-là, il faudrait une autre stratégie et lui donner des raisons de revenir en s'estimant. Celle qui aurait assez de délicatesse pour manœuvrer de la sorte aurait assez de délicatesse aussi pour être loyale en amour. La Dalila, elle, emploie un des trois autres moyens. Et c'est pour l'amant qui a eu le courage de s'en aller un comble de supplice. Car toutes les ruses de son ancienne maîtresse pour le reconquérir lui prouvent qu'il a eu raison de la mépriser et de la quitter. Il n'y a guère de situation morale plus abominable, et c'est acheter cher le droit de se dire : « J'ai été le plus fort. » Le même Masurier, avec qui je philosophais sur ce point, prétendait, lui, qu'avec une maîtresse que l'on aime en la méprisant, il n'y a qu'un remède, arriver au dégoût par la satiété :

— « Que cherchez-vous ? » me disait ce philosophe sans scrupules, tandis que nous déambulions sur le boulevard en revenant du théâtre ensemble, « la destruction du désir que vous donne incessamment cette femme ? Et vous ne voyez pas qu'en vous privant d'elle, vous exaspérez ce désir ? »

— « Vous me conseillez de la reprendre, alors ? »

— « Parfaitement, » répondit-il.

— « Non, » répliquai-je. « Je me vomirais moi-même. »

— « Oui, » dit-il, « et votre amour avec... Attendez, mais ce sera plus long. »

Et, comme il me savait en train d'écrire cette *Physiologie*, il ajouta : « Puisque je travaille aussi dans les axiomes, je vous sou mets les suivants :

#### LXXIV

*« Vouloir se guérir d'une femme que l'on adore en la quittant, c'est vouloir se guérir de la soif en ne buvant pas. »*

#### LXXV

*« La plus sûre vengeance pour une maîtresse que nous quittons en l'aimant est de nous prouver qu'elle méritait d'être quittée. »*

— « Auquel je joindrais cet autre, » lui répondis-je :

#### LXXVI

*« Pour un fou, le pire des malheurs est de ne pas être fou tout à fait, et, pour un amant, de juger son amour. »*

*Troisième hypothèse.* — Ce mauvais sujet d'André Mareuil m'en a donné, une formule piquante, un jour que nous déjeunerions chez D..., dans ce café de la rue Royale, l'un des coins les plus parisiens de Paris, quoiqu'il soit rempli d'Anglais, ou peut-être parce que... Il faisait bleu et gai à travers toutes les fenêtres. Des victorias passaient, avec des ombrelles vertes ou rouges cachant à demi de jolis visages de



femmes. J'avais, moi, la physionomie ridicule d'un désespéré qui mange avec appétit et qui pleure sur les perfidies de sa maîtresse dans son verre de sauterne. Mareuil, lui, ayant arboré un gilet de piqué et une chemise à corps de couleur avec la plus délicieuse des cravates d'été, me racontait un projet de chapitre pour *l'Art de rompre* :

— « Vois-tu, » disait-il, en dépêchant un œuf en cocotte, « étant donné que la femme et l'homme sont deux vanités exaspérées par un sexe, le problème pour se bien quitter consiste à satisfaire d'abord l'animal, mais là, fortement, — ça, c'est facile, — puis à mettre d'accord les deux vanités. Si tu savais comme c'est commode ! Ça consiste simplement pour l'homme à se faire lâcher, — mais exprès, mais à son heure, pas une minute plus tôt, pas une seconde plus tard... Il a son amour-propre en paix, puisqu'il mystifie sa maîtresse en étant plus comédien qu'elle, et elle s'en va, le cœur à l'aise, comme dit la chanson, puisqu'elle croit vous jouer un bon tour... Je conviens qu'il y faut du doigté, et que la moindre faute de tact peut tout gâter... Moi, j'ai un moyen très simple et qui m'a réussi presque toujours... Aussitôt que je commence à en avoir assez d'une maîtresse, je l'assassine de bons procédés, je l'accable de délicates attentions, je l'étouffe d'amour... Je suis toujours là, et toujours, à lui parler de ma tendresse, à l'obséder de mes sentiments... Je lui campe des scènes de jalousie à propos du Monsieur qui passe, et je lui pardonne avec effusion... Enfin, après quinze jours de cette délirante ardeur, la dame, quelle qu'elle soit, n'a plus qu'une idée : se débarrasser de moi. Et c'est ici mon triomphe. J'accepte d'être ridicule pour redevenir libre. Elle se fait faire la cour par n'importe qui, tant elle a hâte de me voir me fâcher... Je ne me fâche pas... Je ne vois rien... Je suis là, toujours là, de plus en plus épris, de plus en plus ardent, de plus en plus confiant... Elle me trompe. Elle me le dit. Je prends mon chapeau, la porte, j'annonce que je vais me brûler la cervelle, et je suis celui dont on parle en soupirant : « Pauvre garçon, il « m'aimait bien, lui... » Est-ce machiné, cela ? »

— « Mais pas trop mal, » fis-je, amusé par la verve avec laquelle il m'avait dévoilé son cynique programme ; « et si elle ne suffit pas tout de même, cette machination?... »

— « Si elle ne suffit pas, » reprit-il, avec un air de triomphe à me montrer les ressources de ses roueries, « hé bien ! c'est que j'ai affaire à une femme très amoureuse, et alors, c'est plus simple encore. Je m'arrange pour avoir à ma disposition quelque créature très belle, très jeune et très vénale. Je me livre sur elle à toute la frénésie du plaisir, de manière à n'aborder jamais ma maîtresse que calme, très calme... Je lui parle de ma santé délabrée, de maux d'estomac, incompatibles avec l'amour, de prescriptions médicales... Ah ! ça ne traîne pas alors, et en quinze jours... »

— « Et tu n'as pas le moindre remords de ces canailleries ? »

— « Pas le moindre, » fit-il.

— « Et pas de regrets ? »

— « Encore moins. »

— « As-tu jamais été vraiment amoureux ? »

— « J'ai cru l'être, mais je me suis convaincu très jeune qu'il n'y a qu'un bonheur en amour, c'est de ne pas aimer... »

— « Et as-tu gardé des ennemies parmi tes anciennes ? »

— « Pas une. »

C'est à la suite de cette conversation que j'écrivis, une fois rentré, ces trois axiomes qui pourraient être signés Don Juan de La Palisse :

#### LXXVII

*Il n'y a qu'une manière d'être heureux par le cœur : c'est de ne pas en avoir.*

#### LXXVIII

*Une femme vous est toujours reconnaissante de vous avoir lâché.*

#### LXXIX

*On n'est plus fort que la femme qu'à la condition d'être plus femme qu'elle.*

Mais ces axiomes seraient incomplets si je n'ajoutais que je viens d'apprendre le mariage d'André avec Christine Anroux, l'ancienne amie de Colette, dont j'ai déjà parlé, et qu'il est brouillé avec moi parce qu'il me soupçonne d'avoir été bien avec elle vingt-quatre heures durant. — Elle le lui aura fait croire. Elle me détestait tant ! — J'aime encore mieux mes pauvres chagrins d'amant sans roueries.

---

*Quatrième hypothèse.* — C'est la plus banale, et, si bizarre que puisse paraître ce point de vue, la plus souhaitable. L'amant toujours amoureux, que sa maîtresse quitte en pleine passion, parle peut-être de se brûler la cervelle. Il y songe. Il dessine des pistolets dans la marge de ses papiers, comme Beyle le raconte de lui-même dans ses *Souvenirs d'Égotisme* : « Je fus préservé du suicide, » ajoute-t-il, « par la curiosité politique et sans doute par la crainte de me faire du mal... » Ce sont de cruelles heures à passer ; mais voulez-vous que nous comptions un peu les misères dont cet amoureux délaissé demeure exempt ? Du doute d'abord, cette pire des douleurs. Cet homme-là, qui aime encore, qui a aimé et qui a été congédié, quelle silhouette amusante en dessine cette jolie comédie de *Ma Camarade*, et comme Daubray jouait finement le personnage ! Sa maîtresse lui dit un brutal : « Petit père, c'est fini, nous deux... » et elle prend la porte. Petit père se couche. Il sanglote ou presque... Du bruit à la porte. « C'est elle ! » s'écrie-t-il avec conviction. « *Elle verra que je n'ai pas douté d'elle...* » Le rire de l'Olympe secouait la salle à cette phrase. Et moi, je riais aussi, d'un rire par trop voisin des larmes. J'aurais tant voulu être trahi, outragé, lâché, — avec le sentiment, qu'exprime cette phrase-là, dans le cœur ! — Une seconde douleur que l'amant de cette sorte ne connaît pas : c'est l'incertitude de la sensibilité, cette espèce de va-et-vient dans l'émotion, aujourd'hui en haut, demain en bas, qui finit par vous donner comme le mal de mer dans l'âme. Cet amour était dans la confiance et la joie. Il est dans le désespoir et

l'évidence de l'abandon. C'est franc. C'est net. C'est simple. Il est de son avis, cet homme, au lieu qu'André Mareuil, moi et tous les autres Adolphes, adroits ou non, nous n'avons jamais été du nôtre. Il ne faut pas se mêler d'aimer, ou il faut aimer ainsi, avec des emballements fous dans le bonheur et des chagrins d'enfant, de vrais et complets chagrins dans le malheur. Aussi, remarquez-le, quand il a bien pleuré, dessiné beaucoup de pistolets dans les marges de ses pages, et après que le temps a fait son œuvre, cet amant très simple et lâché ne garde pas d'amertume au cœur. Il a été bien heureux, puis bien malheureux. Il ne s'est pas empoisonné par la rouerie qui ne sert qu'à être trompé plus amèrement, par la vanité d'être le plus fort qui ridiculise davantage nos faiblesses, par la défiance qui attire la trahison comme le paratonnerre attire la foudre. Seulement, c'est un paratonnerre qui propage l'incendie. Mais quoi ! c'est un don d'être un amant simple, et c'est une chance de rencontrer une femme qui vient vous dire le : « C'est fini, nous deux... » le jour où c'est vraiment fini. C'est un don de ne jamais raisonner sur son amour quand on aime. C'est une chance de subir sans les comprendre les lois exprimées dans ces quelques aphorismes qui achèveront de définir les dangers des lendemains de rupture :

## LXXX

*L'amour est une maladie, et le malade le plus sage, pour cette maladie-là comme pour les autres, est celui qui, n'ayant jamais lu un livre de médecine, ne sait pas ce qu'il a, et qui souffre sans penser, comme une bête.*

## LXXXI

*La maîtresse qui nous quitte quand nous l'aimons le mieux nous épargne des mois ou des années de menues désillusions. L'homme est ingrat pour ce service, comme pour les autres.*

## LXXXII

*Il y a un plaisir délicat — aurait dit La Rochefoucauld — à*

*serrer la main du rival pour qui l'on a été trahi, quand il est trahi à son tour.*

## LXXXIII

*Ce qui prouve que l'expérience ne sert à rien, c'est que la fin de nos anciennes amours ne nous dégoûte pas d'en commencer d'autres.*

## LXXXIV

*On n'est vraiment guéri d'une femme que lorsqu'on n'est plus même curieux de savoir avec qui elle vous oublie.*

## LXXXV

*Chaque fin d'amour est comme un déménagement. Cela ne va pas sans casse. Au dixième, combien y a-t-il de meubles en état?*

## LXXXVI

*Nous ne pardonnons à une maîtresse de nous avoir ennuyé de son amour que si elle nous débarrasse d'elle sans nous rem-  
placer.*

## MÉDITATION XVII

## DE LA RUPTURE.

## II

## APRÈS (suite). — DE QUELQUES VENGEANCES

Décidément ce diable d'André Mareuil, avant d'avoir abdiqué, en se mariant de la sorte, fut un profond philosophe. L'un n'empêche pas l'autre. La Fontaine n'a-t-il pas fait une de ses jolies fables avec l'histoire de l'astrologue qui se laisse tomber dans le puits? En feuilletant mes notes, c'est toujours des conversations avec lui que je rencontre, et la plupart se rapportant à ce fameux traité sur *l'Art de rompre* qu'il écrira peut-être, maintenant qu'il est enchaîné pour la vie. Certains



poètes sont ainsi et ne sentent bien la douceur des choses que par *réaction*. Ces dilettantes célèbrent l'amour pur avec d'autant plus de ferveur au sortir d'un mauvais lieu ; ils goûtent les simples félicités de la famille plus vivement dans l'atmosphère d'un café de Bohémiens ; ils aiment leur maîtresse avec une tendresse plus passionnée quand ils la trompent. Ah ! cette théorie de la vie de réactions, comme elle nous fut chère autrefois à André, à Simon, à Maurice Barrès, à moi-même et à quelques autres ! Il serait piquant que Mareuil s'avisât de l'appliquer aujourd'hui. Mais, à l'époque des notes que je vais transcrire, il se bornait à étudier par le menu des problèmes galants, celui-ci, par exemple : — étant donnée une femme, découvrir à l'avance si elle est capable d'une vengeance et de quelle vengeance, pour le lendemain de la rupture.

— « En amour, » disait-il, « c'est comme en escrime ; il faut connaître d'abord le jeu de l'adversaire, quand on a la prétention, que nous avons, d'être des tireurs de tête... Hé bien ! moi, je me vante, après une demi-heure de conversation, de savoir si la personne dont je m'encaprice sera, oui ou non, de celles qui nous font conjuguer le verbe *j'ai aimé* avec les variantes : « J'ai reçu un coup de pistolet, tu as été vitriolé, « il a été diffamé, nous avons été déshonorés. » Continue, mon Claude ; il y a de l'écho dans ton passé... »

Il me débitait son paradoxe en déjeunant à une table de ce même café D... où il m'avait, l'autre matin, initié aux mystères de ce qu'il appelle plaisamment : le lâchage-paratonnerre. Et comme je haussais les épaules, il continua :

— « Tu ne me crois pas, soit... Regarde cette femme qui parle haut... Là-bas, jolie, grande, un peu forte... Tu la verras mieux dans la glace. Si elle s'aperçoit que nous l'étudions, nous sommes perdus. Elle posera, et, bonsoir, plus personne. Vois-tu comme le geste suit la pensée chez elle, comme elle touche à ce dont elle parle, comme elle dessine les objets en l'air, avec sa main, pour les montrer?... Ça a dix ans de Paris et c'est aussi Méridional qu'au premier jour. Tu la vois bien, et comme elle tourne la tête?... »

— « Parfaitement, » fis-je, après avoir regardé du côté qu'il m'indiquait. « C'est une drôlesse pas très bien élevée, voilà tout. »

— « C'est le type de la femme au revolver, » reprit André avec autorité. « Je ne la connais pas, mais je te parierais les droits d'auteur de *l'Art de rompre* contre ta prochaine main au baccara, d'abord qu'à chaque nouvel amant elle s'imaginerait que c'est son premier amour, ensuite qu'à chaque rupture elle subirait vingt-quatre heures d'absolue folie, vingt-quatre heures durant lesquelles elle ne roule que des idées de mort et de suicide. »

— « Entends comme elle rit, » lui dis-je pour le taquiner.

— « Mais oui, elle rit de tout son cœur, comme elle souffre de tout son cœur et comme elle te *pistolerait* de tout son cœur si elle t'aimait, — es-tu content de cette allusion à ton vieux L'Estoile? — si elle t'aimait et si tu la quittais; — comme elle te soignerait ensuite de tout son cœur si tu en réchappais et elle aussi. Tiens! elle riait. Regarde-la se fâcher... »

L'inconnue venait en effet, à la suite d'une maladresse de garçon qui avait répandu un verre de vin sur la nappe, de froncer les sourcils d'une manière très dure. Ses yeux s'étaient faits brillants, et la pâleur de l'impatience décolorait si profondément son visage, que je ne pus me retenir de répondre à André :

— « Ce n'est pas trop mal diagnostiqué. Et que conseilles-tu à tes clients avec une femme comme celle-là?... »

— « C'est la *brune irascible*, » reprit-il. « Je la conseille, avant tout, le moins que je peux. C'est la fausse bonne enfant qui a des exigences insupportables pour des amoureux aussi compliqués que nous nous piquons de l'être. Mais enfin, tout arrive... Admets que tu l'aimes. Alors, si mon moyen, tu sais, celui de se faire lâcher le premier, ne réussit pas, c'est très simple... Quand tu veux rompre avec cette femme-là, prends simplement le train sans tambour ni trompette, et laisse passer les vingt-quatre heures du revolver. Pendant ces vingt-

quatre heures, elle crie, elle tempête, elle achète du laudanum, elle s'empoisonne, elle se manque. — Elle double toujours la dose, là comme ailleurs. — Et quand tu reviens, tu es remplacé... »

— « Par un autre candidat au vitriol, » interrompis-je en plaisantant.

---

— « Ne dis donc pas de choses médiocres, » reprit André en m'arrêtant net. « La femme qui se venge par le revolver ne se venge jamais, entends-tu, par le vitriol. C'est comme les fous. Celui qui doit se suicider par la pendaison n'est pas le même que celui qui doit se suicider par la noyade. Est-ce que tu ne sais pas cela, que les maniaques de mort volontaire choisissent chacun leur genre de mort, toujours spécial ? »

— « Tu es vraiment très gai, ce matin, » lui dis-je. « Mais montre-moi donc, parmi les jeunes personnes en train de déjeuner ici, la prédestinée au vitriol. »

— « Elle n'y est pas, » me répondit-il le plus gravement du monde après avoir dévisagé toutes les dames, françaises ou non, en train de déguster des fraises de bois, — nous étions au mois de juin, — ou de déchiqueter une caille à la gelée. « La femme qui se venge au vitriol, vois-tu, c'est la blonde féline et pâle, ou la brune fantomatique, enfin l'être d'apparence idéale, mais qui vit de ses nerfs et qui nous aime avec ses nerfs. Il y a du serpent en elle, quelque chose qui vous enlace en vous trahissant, et, remarque-le bien, je n'appelle pas seulement vitriol cette liqueur corrosive qui s'achète chez le droguiste, et qui vous défigure un amant ou une rivale en quelques secondes et pour la vie. Le vitriol, c'est la vengeance sourde et qui s'embusque dans un angle de mur ; c'est la lettre anonyme écrite par une maîtresse délaissée au mari de celle à qui l'amant volage fait la cour ; c'est l'écho inspiré dans un journal où les nouvelles amours de l'inconstant sont dénoncées avec initiales et indications concluantes ; c'est la jolie petite calomnie qui fait son chemin *piano, piano*... La

femme au vitriol a, par exemple, aimé un médecin? Elle insinue que ce médecin abuse de ses malades. Elle a aimé un avocat? Elle laisse entendre qu'il manque au secret professionnel. Un écrivain? Elle l'accuse de vénalité ou de chantage. Et c'est dit, avec des tendresses dans la voix, des regrets d'avoir à mal parler d'un ancien ami, « avec lequel il ne s'est « rien passé... » Et elle en donne la raison. Le malheureux avait la chasteté d'Abélard, par force. Ou bien il aimait mieux frayer avec un sexe plus pareil au sien. Ou bien il était affligé du mal dont Voltaire accuse si plaisamment Christophe Colomb. Ou bien il souffrait de quelque infirmité répugnante, d'une mauvaise haleine, d'un eczéma mal placé, que sais-je? — Elles ont un art, ces vitrioleuses du discours, pour vous brûler votre réputation, égal à celui que leurs sœurs du trottoir déploient à vous brûler votre visage... »

— « Et à quoi les reconnais-tu, celles-là? » interrogeai-je.

— « Avant tout, au cabotinage, » répondit André. « Si la femme au revolver, — et j'entends par là non seulement le coup de pistolet, mais les scènes tragiques et intolérables dont je t'épargne la nomenclature, — si cette femme-là, j'insiste, se décèle, au premier coup d'œil, par ce que les pédants, tes maîtres, appellent l'excès d'impulsion, — la vitrioleuse se distingue par une vanité forcenée qui lui fait attacher une importance désordonnée à sa petite personne... As-tu suivi les procès de ces dernières années? Quand il s'agit d'une basse vengeance, très misérable, très scélérate, très lâche, presque toujours l'héroïne est une femme qui a eu des déceptions d'amour-propre ulcérautes et mesquines : une actrice qui n'a pas réussi à se faire applaudir, une institutrice qui n'a pas réussi à se faire imprimer, une fille à demi galante qui n'a pas réussi à se faire épouser. Et l'amant que l'on vitriolise d'une manière ou d'une autre n'est que la revanche de ces existences manquées. Ce qui n'empêche pas les braves jurés, quand c'est du véritable vitriol qu'il s'agit, de croire au crime passionnel, et d'acquitter la cabotine, raide comme fer, en flétrissant sa victime. Ils sont étonnants, les jurés, dans ces

occasions-là, et, pour citer la vieille et toujours vraie légende, c'est ça qui donne une crâne idée de l'homme !... »

— « Ton remède, maintenant ? » lui demandai-je.

— « Il n'y en a qu'un, » répliqua-t-il carrément, « le seul qui convienne quand on veut lutter contre un être lâche : lui faire peur. Nous autres, gens de nuance, nous ne savons pas assez l'effet que produit sur les femmes la déclamation. Nous n'osons pas leur dire que, si elles nous trompent, nous les tuerons. Nous nous trouverions grotesques de leur montrer un *Purdey* nouveau modèle ou un couteau rapporté du Maroc en leur laissant entendre que nous avons souvent pensé à pratiquer sur elles le fameux : « Tue-la » du Maître... Nous avons tort. Sois bien persuadé, d'abord qu'elles croient toutes à la sincérité de ces vantardises, ensuite qu'elles en sont flattées et reconnaissantes, enfin qu'au moment de se venger de toi par une de ces *crasses*, — comme elles disent, — dont elles ont le secret, elles n'osent pas, s'il leur vient l'idée que tu es bien capable de te venger d'elles, brutalement, toi, à ton tour. C'est tout le secret, cette audace dans le mensonge, des succès prodigieux de certains faquins dont tu ne voudrais pas pour cirer tes souliers jaunes, mais qui roulent de gros yeux, frappent du poing les tables, démantibulent les meubles, parlent d'étrangler leur maîtresse et d'assommer leurs rivaux, comme toi et moi de mettre une lettre à la poste. Ils peuvent aimer la vitrioleuse, ces gaillards-là. La vipère pour eux se fera couleuvre, et douce, et craintive. »

— « Il y a du vrai dans ton paradoxe, » lui répondis-je. « Te rappelles-tu la petite Mariette qui jouait un rôlet dans ma première pièce ? Je ne connaissais pas encore Colette, et je ne pratiquais pas le sage précepte qui dit qu'un auteur dramatique ne doit pas plus être l'amant d'une actrice qu'un architecte ne doit trinquer avec le maçon... Je trinquais avec le maçon, et c'était même fort agréable... Je fais, dans l'entre-deux de ces trinquettes, un petit voyage en province, et le maçon, lui, trinque avec un autre pendant ce temps-là. Je reviens. On me raconte cette histoire. J'arrive chez Mariette



et je cherche à savoir la vérité. Elle finit par m'avouer qu'elle est une infâme, et des sanglots, et des larmes, et des cheveux épars, et des « mais je n'aime que toi!... » — Tu sais que personne n'a moins d'amour que moi, quand je n'en ai pas. Je la relève, car elle était tombée à genoux... Et, la poussant vers le lit : « Tu m'as trompé avec lui. Trompe-le avec moi, « maintenant, » lui dis-je. Et la voilà qui sèche ses larmes, rattache ses cheveux, et, d'une voix sifflante : « Vous n'avez « pas de cœur, vous ne m'avez jamais aimée... » Il n'y a pas de misères qu'elle ne m'ait faites. Mais, puisque tu es en veine de professer, peux-tu me dire si c'est dans le *revolver* ou le *vitriol* que tu ranges la vengeance que Colette a tirée de moi? »

— « Laquelle? » fit-il.

---

— « Voici : quand je l'ai quittée, je venais d'avoir, avec le directeur du Théâtre-Français, une conversation où cet aimable homme m'avait accablé de reproches sur ma paresse. Il m'avait demandé d'écrire une comédie nouvelle. Je lui avais dit mon sujet. Je m'étais donc mis au travail... »

— « Lentement, » interrompit André.

— « Lentement, mais sûrement. Sais-tu ce que Colette a imaginé? Elle savait que je travaillais à une comédie. Elle savait que Jacques Molan en préparait une aussi. Et elle savait une troisième chose, par le théâtre, c'est que l'œuvre nouvelle d'un des fournisseurs habituels de la maison, que l'on répétait alors, ne tiendrait pas l'affiche quinze jours. Ah! elle est intelligente... Elle imagine de se réconcilier avec Molan, qu'elle détestait et avec qui je m'étais brouillé à cause d'un article écrit contre elle!... Elle lui dit la situation, et lui promet de jouer dans sa pièce, si cette pièce est finie à temps. Jacques, prévenu, travaille d'arrache-plume, et voilà que j'apprends par les journaux que sa comédie est reçue, et déjà à l'étude, tandis que la mienne n'en était encore qu'au second acte sur le papier... »

— « Elle peut avoir eu tout simplement envie du rôle, cette fille... » fit Mareuil.

— « Ah ! que tu la connais mal ! Et puis j'ai mes documents, et la peine qu'elle s'est donnée pour me démolir dans le comité, et le fauteuil qu'elle a eu l'ironie de m'envoyer pour la première ! Et j'y suis allé... D'abord, quoique brouillés, j'aime beaucoup le talent de Jacques... »

— « Comme on se connaît !... » reprit Mareuil.

— « Mais oui ! » insistai-je, « et la preuve, c'est que j'ai applaudi cette *Adèle*... Et puis je trouvais cela plus crâne, d'accepter ce billet et de ne pas avoir l'air de deviner la vengeance. Car c'en était une de mettre tout son talent à faire réussir cette pièce qui reculait la mienne de plus d'un an. C'en était une que de commander aux trois ou quatre *soireux* qui vont prendre le mot d'ordre chez elle des chroniques où on laissait entendre que j'avais lu ma pièce à quelques artistes qui m'avaient déconseillé de la présenter... Mais passons... Je détruisais tout ce petit échafaudage de méchanceté par ma simple présence à cette première. Je fus assez content de mon calme dans le péristyle, et durant le premier acte. Mais dans la grande scène du second, tu te souviens, celle où son amant l'accable de reproches, devine ce qu'elle avait inventé ? De donner à Molan quatre ou cinq des meilleurs « mots » de ma pièce à moi. Je ne pouvais pas douter. Il n'y avait qu'elle à qui je l'eusse montrée... Alors, je n'ai pas pu rester !... »

— « Ce n'était pas mal calculé, » fit André ; « et d'abord que le simple fait d'avoir compris que tu enviais Jacques et d'avoir compté sur cette envie... »

— « Moi, j'envie Jacques ?... »

— « Mais oui, mais oui, comme tu peux envier. Tu n'imprimerais, parbleu, pas une fausse lettre de lui où il t'ait refusé de l'argent pour enterrer ton père. Tu ne fabriquerais pas un roman à clef pour insinuer sur lui une infamie. Ce n'est pas ton genre. Mais si *Adèle* était tombée, tu aurais eu tout de même cinq jolies petites minutes d'une abominable satisfaction. Et la preuve, c'est que tu viens de me servir, sans t'en douter, la plus amusante confession de Vadius parlant de Trissotin... »

— « Je ne crois pas, » fis-je en riant. « Mais où veux-tu en venir? »

— « Que ta Colette n'a procédé dans cette vengeance ni par le vitriol, ni par le revolver. C'est une *empoisonneuse*... »

— « J'ai dit quelque chose comme cela dans un sonnet que j'ai fait sur elle :

Elle m'a jour par jour empoisonné le cœur,  
Et voici que j'y sens grandir l'affreuse fleur,  
Aux pétales glacés comme ses yeux : la haine...

« Pourquoi ris-tu? Mes vers ne te plaisent pas? »

— « Mais si... mais si... Seulement je réfléchis, en moi-même, qu'un homme de lettres est vraiment un drôle de corps... As-tu pensé à dresser jamais la liste de ce que tu as déjà touché d'argent pour la *copie* où tu as utilisé ta douleur? »

— « Quel point de vue! »

— « C'est pourtant le vrai. Et tu te plains qu'elle t'ait trompé, ingrat!... Enfin, revenons à nos moutons, ou, si tu veux, pour flatter ta manie, à nos tigresses. J'appelle donc *empoisonneuse* la femme qui se venge froidement, longuement, d'une vengeance qui nous touche au vif de la sensibilité, et pour le plaisir de nous voir souffrir. C'est très différent de la *revolverienne*, toute d'impulsion, et de la *vitrioleuse*, dans laquelle se déchaîne encore la fougue des nerfs détraqués... L'empoisonneuse est, avant tout, réfléchie et observatrice. La première fois que tu l'as rencontrée, elle t'a regardé d'un certain regard qui descendait jusqu'au fond de toi. Elle te connaît dans ton fort et dans ton faible. Elle sait l'ami que tu préfères et dans lequel elle peut t'atteindre. »

— « C'est vrai, » fis-je, « Colette m'a tant fait souffrir, en devenant la maîtresse du petit Vincy! »

— « Tu vois, et pas de moi, qui t'eusse été presque égal, ni de Molan, tandis qu'elle a choisi, pour lui jouer sa pièce au lieu de la tienne, ce camarade de ta jeunesse, celui dont tu ne peux pas ne pas être jaloux. Tu *tiques* encore, ô psychologue!...

Et, remarque-le, cette vengeance savante a ceci de supérieur qu'elle agit en effet, comme le poison, longuement, lentement... Une autre femme de cette espèce avait imaginé d'infliger à un de mes amis un autre supplice : elle lui avait montré durant leurs amours la passion la plus effrénée, et elle savait que mon ami était, d'abord, un vaniteux. Tu les connais, ces hypocrites égoïstes qui se lamentent sur les maux qu'ils causent, avec une si risible fatuité ? Il la quitte. Cette femme au désespoir eut l'énergie de commencer une étonnante comédie d'indifférence à l'endroit du traître. La première fois qu'ils causèrent ensemble, elle lui raconta, avec des yeux clairs comme ce ciel, une bouche fraîche comme ces fraises et un sourire à frapper cette carafe, qu'elle ne l'avait jamais aimé, qu'elle voulait se faire épouser simplement, que c'était une partie perdue et qu'elle préférerait ne pas lui laisser ce remords... Mon ami essaya de douter. Il était atteint au plus saignant de son amour-propre, cet homme... Il voulait bien avoir lâché une amante à l'agonie, mais non pas une personne qui se moquait de lui depuis des années... La petite ne se démentit pas un instant, et même quand elle le vit à ses pieds, implorant une heure de l'ancienne tendresse, toujours ces yeux clairs, toujours ce rire impassible sur cette bouche heureuse. Il lui a fallu, à lui, deux ans pour se consoler. Voilà ce que j'appelle bien travailler. »

— « Et le remède, étonnant docteur ? »

— « Le remède ? Il est plus difficile d'application, celui-là. Il faut être allé un peu à l'école chez Machiavel. Il consiste à savoir d'avance que l'on serre sur son cœur une femme capable de trouver la place malade de ce cœur, et à lui cacher cette place. Si tu avais dissimulé avec Colette, elle n'aurait pas deviné que tu aimais d'une amitié profonde ce petit nigaud de Vincy. Elle n'aurait pas soupçonné que les grands succès de Jacques Molan, coïncidant avec tes échecs, t'ont rendu odieux cet homme. Il fallait que l'empoisonneuse ignorât ce sentiment-là. Voilà tout. Et elle le connaissait, tandis que toi-même, tu en es encore à l'apprendre !... »

— « Ça devient trop compliqué d'aimer ainsi, » m'écriai-je.

— « Pas plus compliqué que de vivre, » dit ce moraliste en veston, en lavant le bout de ses doigts avec le citron de son bol.

---

... Nous discutâmes encore une partie de l'après-midi sur les vengeances féminines que Mareuil m'énumérait si complaisamment. Il m'en cita de toute espèce, prodiguant axiomes, anecdotes, théories, paradoxes. Il n'en oublia parmi ces vengeances, qu'une seule, celle que Christine Anroux exerça sur lui et qui consista — ayant su dans les premiers temps de leur liaison qu'il parlait d'elle cruellement — à se faire épouser. Elle y mit un art infini et lui servit un semblant d'amour à duper Valmont lui-même, et je dis :

#### LXXXVII

*On ne prévoit jamais toutes les ruses d'une femme. Le plus sage est donc de n'en prévoir aucune. A quoi bon se gâter sa sensation d'elle, pour rien?*

#### LXXXVIII

*La plus cruelle vengeance d'une femme est quelquefois de nous rester fidèle.*

#### LXXXIX

*Dire à sa maîtresse le nom de l'ami que l'on aime le plus, c'est trop risquer de les perdre et l'un et l'autre.*

#### XC

*Puisqu'il faut finir par être dupe, soyons-le en restant magnanimes. C'est la seule vengeance contre les vengeances.*



## MÉDITATION XVIII

## DE LA RUPTURE

## II

APRÈS (*fin*). — LES ENFANTS DE L'AMOUR

A l'époque où j'étais vraiment de ce monde et de ce demi-monde, je veux dire quand je ne me réveillais pas le matin et ne me couchais pas le soir martyr d'une idée fixe qui fait de moi un maniaque de mes infortunes amoureuses, — ah ! la manie lucide, c'est la moins excusable, hélas ! — j'avais le goût passionné de la conversation des femmes. Grandes ou petites dames, bourgeoises ou bohémiennes, filles de brasserie ou d'atelier, servantes ou modèles, toute jupe m'était bonne pour la faire bavarder. J'avais la chance en ces temps-là de hanter un ami du même goût, mon grand aîné, ce chimérique d'Aurevilly, avec qui je me suis tant plu ! Et lui, le charmant et vibrant compagnon, comme il savait l'art de leur parler, à toutes aussi, — aux plus dégradées comme aux plus éthérées ! Nous passions alors — c'était dans les étés de 75 et de 76 — des soirées de délices au cirque des Champs-Élysées, où travaillait sur la corde raide une acrobate du nom d'Océanah, dont le vieux Barbey raffolait :

— « Ses yeux ont l'air de la plaindre de son métier, » disait-il, avec un de ces bonheurs du mot qui lui étaient si naturels. Et puis, Océanah partie, nous partions. La nuit était douce. Nous descendions de pied ferme la longue avenue, d'Aurevilly se laissant aborder par toutes les vendeuses de tendresse qui errent sur les trottoirs, et il dépensait à jouter de l'épigramme avec elles autant d'esprit que dans les deux ou trois salons de son choix. Ces malheureuses, peu habituées à ce que des passants leur tinssent des discours désintéressés,

se trompaient parfois étrangement sur mon compagnon, et je me souviens qu'un de ces soirs-là, comme il venait de mari-vauder ainsi avec deux de ces errantes, l'une d'elles, donnant son ombrelle à l'autre, — une ombrelle décorée d'une énorme tête de dogue, — s'écria tout d'un coup :

— « Dieu! qu'il me plaît, ce Mexicain-là... »

Et elle prit Barbey à bras-le-corps et le souleva de terre, comme une gigantesque poupée... J'aimais tant d'Aurevilly, j'admirais si profondément en lui le pittoresque écrivain, le parfait honnête homme, l'étourdissant conversationniste, que j'éprouvai une sensation d'horrible embarras devant cette scène si complètement indigne de son âge et de son talent. Mais lui, quand l'autre l'eut lâché, avec un je ne sais quoi de bonhomme et de grand seigneur qu'il savait allier au besoin, se tourna vers moi, et, touchant l'épaule de cette fille du bout de la canne-cravache qu'il portait toujours :

— « Elle est familière... » me dit-il simplement, et il lui fit raconter son histoire... Seigneur! Que ces soirées d'il y a douze ans me semblent loin, si loin! Et loin, le vieux *laird*, comme nous l'appelions, et loin le sifflement de sa voix quand il me disait : « Les femmes, voyez-vous, sont, avec quelques rares amis, les seules créatures qui vaillent la peine qu'on leur parle... Et toutes savent la vie, parce que chacune a dû se faire sa vie... Et puis, vous qui parlez toujours d'hérédité, il n'y a qu'elles, entendez-vous bien, qui en connaissent les secrets, parce qu'il n'y a qu'elles qui connaissent vraiment de qui est leur enfant, quand elles en ont... C'est pour cela, » ajoutait-il, « que la confession permet seule de les conduire dans l'éducation à donner à ces enfants... A un fils de l'amour et à un fils du devoir, il ne faut pas plus la même direction que la même culture à deux plantes d'essence différente... Quand on creuse ainsi la vie humaine, on trouve toujours des raisons d'admirer davantage le catholicisme... Entendez-vous, monsieur le douteur... » J'étais en effet noyé de scepticisme en ces temps-là. « Et puis, » disait-il encore, « je ne serais pas catholique par conviction, voyez-vous, je le de-

viendrais par mépris de cette triste époque, pour avoir un balcon d'où cracher sur ce peuple... »

---

Elles me sont revenues, ces phrases, au moment de commencer cette méditation sur les lendemains de rupture et sur le sort des enfants qui survivent, eux, à la passion dont ils sont les fils. Je me rappelle avoir eu depuis, sur cette question douloureuse des enfants de l'amour, bien des causeries avec des femmes; — aucune qui m'ait autant touché qu'un entretien avec une personne, aujourd'hui morte, Mme de S... Je l'avais rencontrée à Paris, dans le monde, puis retrouvée à Florence, en avril 187... Elle était là, avec sa fille, une enfant de dix-sept ans, aux beaux yeux purs, et d'un gris qui se fonçait dans l'émotion comme le bleu gris des yeux de sa mère. Elle restait veuve, et, quoique jolie, très jolie, malgré la quarantaine approchante, elle avait une manière d'être qui excluait absolument l'idée d'une cour possible. Elle voyageait en Italie pour la santé de cette fille, et elle avait encore un fils, plus jeune de quatre ans, qui continuait ses études dans un lycée de Paris. J'avais eu le bon sens de comprendre, dès le premier jour, que je perdrais mon temps à espérer d'elle une bonne fortune, et je la traitais, comme elle me traitait, en camarade. Nous visitâmes ensemble les musées où tournent sur les gazons pâles les nymphes de Botticelli, les églises où songent les rudes bourgeois toscans du Ghirlandajo, les couvents où prient les anges de l'Angelico avec leurs ailes mouchetées d'or, et nous roulions en victoria le long des routes bordées d'iris, jusqu'à cette chartreuse d'Ema si taciturne et si fraîche, ou vers l'une de ces villas peintes, dont les jardins de roses fleurissent entre les statues blanches et les cyprès sombres. Quand nous étions avec sa fille, nous ne parlions guère que des choses de l'art, dont l'enfant avait déjà une sensation sûre et fine; mais, quand nous nous promenions en tête à tête par les après-midi où il soufflait, le long du jaune Arno, un vent des Apennins, trop rude pour la faible poitrine

de Marie, — c'était le nom de la petite malade, — nous nous plaisions, la mère et moi, à tourner et retourner ensemble ces insolubles problèmes du cœur, qui sont, de vingt à quarante ans, de si cruelles tortures, et qui laissent ensuite de si amers regrets. Ce fut par un de ces jours de printemps florentin, sous une brise aiguë coupée par les caresses d'un brillant soleil, que cette femme au sourire si doux toujours, si triste quelquefois, me raconta l'histoire que voici. A mon humble avis, elle en dit plus que cent dissertations sur les mélancolies qui peuvent suivre certaines liaisons.

---

— « ... C'était ma meilleure amie, » commença Mme de S... (Nous avons parlé ce jour-là des romans de la vie vécue, plus étranges que tous les romans écrits, et elle m'en avait annoncé un.) « C'était ma meilleure amie, et j'aurais juré que jamais elle n'aurait d'aventures, tant elle était, lors de son mariage, décidée à rester une honnête femme. Permettez-moi de lui donner même un faux petit nom, pour qu'aucun hasard ne puisse jamais vous faire connaître l'autre, le vrai. Admettez donc qu'elle s'appelait Marthe. Marthe avait eu un enfant, un fils, dès la première année de ce mariage, — autre raison, n'est-ce pas, qui aurait dû la préserver pour toujours de toute faute... — Mais elle avait le cœur passionné. Son mari était brutal, inintelligent et indifférent. Enfin c'est la vieille histoire. Elle rencontra quelqu'un qui l'aima, qui sut le lui dire. Des circonstances d'intimité particulièrement dangereuses permirent à cet homme de la presser. Elle perdit la tête. Elle devint sa maîtresse, et elle eut de lui un second fils. »

— « Oui, » repris-je, comme elle se taisait, « c'est une vieille histoire ; mais Henri Heine le dit dans une de ses chansons, en attendant, celui à qui elle vient d'arriver a le cœur brisé. Je voudrais tant savoir les émotions d'une femme qui vaut quelque chose, quand elle se trouve ainsi entre deux hommes, dont l'un est le vrai père, dont l'autre se croit le

père de l'enfant?... Il y a là une tragédie en trois actes : avant, pendant et après, qui doit être affreuse quand elle n'est pas très comique... »

— « Affreuse, » fit Mme de S... en secouant la tête, « et Marthe ne les aurait pas supportées, les scènes de cette tragédie, si elle n'avait pas eu son premier enfant... Voilà ce que vous autres, romanciers, vous ne comprenez pas assez, ces contrastes entre les sentiments que la femme peut garder, qu'elle doit garder dans sa vie composite. Ce premier enfant, Marthe ne l'avait pas chéri, le jour où elle l'avait eu, de cette aveugle, de cette ardente affection à demi animale, par où commence la maternité chez la plupart de nous... Elle était plus réfléchie qu'instinctive, plus raisonnée que spontanée. Ce fut au moment où elle se sentit devenir mère une seconde fois qu'elle aima vraiment son premier-né d'un amour plus tendre, par la pensée du tort qu'elle lui faisait, en lui donnant un frère qui n'était pas entièrement de son sang... Je ne vous explique pas cela... Je ne suis pas une savante, moi, mais je suis sûre de ce que je vous dis, et que Marthe était sincère en me racontant qu'au matin de la naissance du second fils, elle avait embrassé le premier en versant des larmes, avec un amour qu'elle ne se connaissait pas pour ce pauvre petit être... »

— « C'est un cas bien curieux, » lui répondis-je, « car on prétend souvent le contraire, et qu'une femme est toujours plus la mère des fils de l'amour que des autres... Cela semble naturel, puisque les fils de l'amour lui rappellent le bonheur choisi, au lieu que les autres... »

— « *Sarà*, comme on dit ici, » continua Mme de S... « c'est possible pour d'autres, mais toujours est-il que ce premier sentiment d'extrême tendresse envers le premier fils eut bientôt pour contre-partie, chez Marthe, un sentiment de grande douleur à l'occasion du second fils... Voici comment : l'homme à qui elle s'était donnée, — et, ici encore, je n'insiste pas, afin de ne point vous livrer un secret que vous ne devez pas savoir, — cet homme, donc, menait l'existence de



désœuvré riche que vous connaissez. Il était de deux cercles fort élégants, il avait des chevaux, il faisait courir, il jouait. Il avait, quand Marthe l'aima, une de ces physionomies charmantes de la vingt-cinquième année, aussi trompeuses chez vous autres que chez nous. C'est une grâce naturelle de manières, une douceur d'accueil, une gentillesse de paroles, comme un dernier reflet d'adolescence qui pare le jeune homme. Je ne crois pas qu'il y ait rien de dangereux pour un caractère faible comme la gâterie provoquée invariablement par ces façons-là. Le jeune homme finit, rencontrant partout l'indulgence, par croire que tout lui est permis et qu'il saura tout se faire pardonner. Il devient ainsi peu à peu un enfant gâté, en effet. Mais un enfant gâté de trente ans, c'est du triple, du quadruple extrait d'égoïsme... C'est pire quelquefois... Celui-ci, l'amant de Marthe, lancé à toutes guides dans cette grisante vie parisienne, avait marché un peu vite. — C'est votre mot, n'est-ce pas? — Il avait dépensé plus que son revenu, entamé son capital. Il voulut se refaire et se mit à jouer davantage. Il gagna. Il perdit. Il gagna de nouveau, puis il finit par perdre, perdre encore, jusqu'au jour où il dut avouer à sa maîtresse que, si elle ne l'aidait pas de sa bourse, il sombrait, — et elle l'aida... »

— « Permettez-moi, » interrompis-je en souriant, « de ne pas être aussi indigné que vous... Ces jolies petites scélératesses sont trop communes parmi les jeunes gens qui font la fête, et, si l'on fouillait la conscience de tous ceux qui, à cette heure-ci, descendent ou montent les Champs-Élysées en conduisant eux-mêmes un cheval de trois cents louis!... »

— « Permettez-moi, » interrompit-elle à son tour, « de vous dire que vous ne savez pas, vous, ce que c'est que le cœur d'une femme, et comme elle a besoin de ne pas mépriser celui qu'elle aime, ni comme cette estime est lente à s'en aller. Non, Marthe ne s'indigna pas que son amant fût venu lui demander de le tirer d'un mauvais pas... Elle l'en aima, elle voulut l'en aimer davantage. Mais elle exigea de lui un de ces serments comme les femmes délicates ont la naïveté d'en

demander à ces hommes-là. Elle voulut qu'il lui jurât, sur la tête de leur enfant commun, de ne plus toucher aux cartes. Il jura... Il ne s'était pas passé deux mois, qu'il revenait, avouant une nouvelle perte, implorant une nouvelle aide... Elle lui donna de nouveau de l'argent. Elle possédait des bijoux magnifiques sur lesquels elle emprunta. Mais, cette fois, le mépris était entré en elle pour n'en plus sortir... Que vous dire? » insista Mme de S... d'une voix presque altérée de dégoût. « La pauvre femme eut la honte de voir cet homme qu'elle avait aimé revenir encore et encore demander la même chose. Et le jour où elle dit non, il lui fallut voir ce père de son second fils, la menace à la bouche, parlant de lettres d'elle qu'il avait en main, avec lesquelles il pouvait la perdre, et qu'elle dut racheter. Oui, elle dut les racheter, mendier elle-même cet argent en avouant tout à sa mère, jusqu'à ce qu'elle pût enfin mettre à la porte, comme un valet, celui pour qui elle avait trahi les plus saints devoirs... On vit pourtant, après des agonies pareilles... Comment? Par quelles énergies que l'on ne se connaissait pas?... »

— « Mais ces énergies, c'est bien simple, » dis-je, « Marthe a dû les trouver dans ses deux enfants. »

— « Non, mon ami. » — Je crois que jamais Mme de S... ne m'avait appelé ainsi. Dire que je n'ai compris que plus tard pourquoi ce récit réveillait en elle des cordes si vivantes ! — « Non, » reprit-elle, « un de ces deux enfants, le second, au lieu de lui servir d'appui dans cette crise, lui devint une cause d'une angoisse plus tragique encore... Ce fils ressemblait à son infâme père d'une de ces ressemblances absolues, totales, qui crient la vérité à faire se serrer le cœur de la mère, lorsque quelqu'un regarde cet enfant de la faute, un peu attentivement. Et puis, on s'habitue à cette sensation-là aussi, à moins que l'on ne se prenne, comme fit Marthe, à trop détester l'amant d'autrefois. Car alors cette ressemblance emporte avec elle une souffrance d'un ordre bien étrange. La mère ne peut s'empêcher de frémir quand elle retrouve dans son fils les yeux, la bouche, les cheveux, le geste, l'âme de

celui qu'elle méprise de ce terrible mépris. C'est d'abord une sorte de honte... Est-ce sa faute, à cet enfant, s'il ressemble à son père? Vais-je me mettre aussi à détester mon fils? Je serais un monstre?... Ces pensées traversent le cerveau de la pauvre femme et elle les chasse. Elle l'embrasse, ce fils, avec plus d'empportement, mais la fatale ressemblance est toujours là, qui s'impose comme une obsession. Et puis, une nouvelle pensée apparaît. Si cette ressemblance allait être complète, si des traits elle passait au cœur, si ce fils devenait un coquin comme son père?... Il faut que j'ajoute, pour vous justifier Marthe de tout reproche, que son ancien amant était tombé, après leur rupture, plus bas et toujours plus bas. C'avait été d'abord, autour de lui, cette vague réputation d'aigrefin qui n'empêche pas un homme, à Paris, d'être reçu partout; mais chacun sent que de se lier avec le personnage est une imprudence. On dit : « C'est drôle. De quoi peut bien vivre ce « garçon-là? » On ajoute : « Après tout, ce ne sont pas mes « affaires. » Puis on formule quelques accusations, d'abord tout bas, ensuite plus haut. Des anecdotes d'indélicatesses se colportent. L'homme qui se sent déconsidéré tourne à l'insolent. Il cherche une affaire. Il la trouve. Mais les amis intimes de son adversaire ont dit : « Vous avez tort, mon cher; on ne « se bat pas avec certaines gens... » Cette phrase est encore répétée... « Qu'y a-t-il? » Cette question court les cercles et les salons. Et il y a qu'un jour l'aigrefin est attrapé en flagrant délit de quelque vilénie, comme ce fut le cas pour l'amant de Marthe. — Cet homme en vint à tricher au jeu... Il fut pris. On étouffa l'affaire. Mais le drôle disparut pour ne plus revenir... »

— « Pauvre Marthe ! » m'écriai-je presque malgré moi.

— « Ah ! plus pauvre que vous ne le croirez jamais, » dit Mme de S... en secouant la tête. « Pour que vous puissiez bien comprendre tout son martyre, il faut que vous sachiez qu'elle était redevenue une très honnête femme. Elle a été de celles qui font mentir le proverbe, et pour qui le premier amour est le dernier. Certaines expériences guérissent de les recom-

mencer — à jamais... Marthe était pieuse avant sa faute ; elle le devint davantage ensuite. Elle avait conçu cette idée que Dieu la punirait de cette faute dans ce fils de l'adultère qui grandissait cependant, et, à mesure qu'il grandissait, la funeste ressemblance avec le vrai père grandissait aussi. Ce n'était qu'un enfant, et il avait déjà des vices de cœur presque développés, les tristes vices que la mère avait appris à connaître dans son ignoble amant. Il était félin et hypocrite, sensuel et faible, avec des égoïsmes mêlés de câlineries qui ne la trompaient pas, la malheureuse ! Elle avait tant souffert de ce caractère d'homme dont elle retrouvait les linéaments reproduits en miniature dans l'enfant ! Son devoir, à elle, était tracé, n'est-ce pas ? Essayer d'élever cet enfant et combattre à l'avance les défauts futurs de l'homme encore à former... Mais, c'est ici que vous allez la plaindre, elle ne le pouvait pas. Elle était mariée, et son mari s'était mis dans la tête que c'était à lui d'élever ce fils. Une espèce d'atroce ironie voulait qu'il adorât ce second enfant, et qu'au lieu de développer à son égard la virile énergie qui eût été nécessaire, il le traitât d'une façon exactement opposée à celle qu'exigeait cette nature. C'était donc, entre le mari et la femme, des scènes continuelles à propos de ce fils qui n'était qu'à elle et dont elle voyait l'avenir écrit dans la destinée de l'autre, du scélérat qui lui avait empoisonné sa vie. Le pire était qu'à travers ces angoisses secrètes, ces remords, ces scènes, Marthe sentait sa tendresse pour ce second enfant tarir de jour en jour, et augmenter son amour pour le premier, qui lui ressemblait, à elle, et en qui elle voyait déjà s'épanouir sa fine sensibilité... Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de romans plus dramatiques dans les livres que celui de cette femme, et que la tragédie morale qu'elle a traversée?... »

— « Et le dénouement ? » m'écriai-je.

— « Il n'y en a pas eu, » me dit-elle ; « l'enfant est mort trop jeune. »

---

Je l'avais notée, cette histoire, à peu près dans les termes

que je viens de la transcrire, et elle m'avait tant frappé que je la racontai justement à d'Aurevilly, par un de ces soirs où nous revenions du Cirque. Je le vois encore s'arrêtant et me disant :

— « Et vous n'avez pas deviné que c'était son histoire à elle ? »

— « Pas possible ! » lui dis-je.

— « Voyons, Claude, » reprit-il, en me mettant sur l'épaule sa main gantée d'un de ces gants noirs brodés d'or, comme il en portait pour ces sorties de demi-apparat, « est-ce que vous croyez qu'une amie lui eût fait cette révélation ? Rappelez-vous ce que je vous dis : il n'y a pas une femme qui ait assez de confiance dans une autre pour lui révéler la naissance d'un enfant dans de pareilles conditions... Et qu'est devenue Mme de S... ? »

— « Morte aussi. »

— « Oui... Mais le fils vit sans doute. Elle a dû vouloir vous dérouter deux fois en changeant le sexe du premier enfant et vous donnant le second pour mort... Tâchez de le retrouver et de nettoyer votre monocle. Nous en recauserons... »

Je répondis à mon grand ami par je ne sais plus quelle plaisanterie sur le don de double vue dont il se targuait. Puis la vie passa, et voilà qu'un jour ou plutôt une nuit, chez Phillips, dans ce bar célèbre où je buvais de l'alcool avec quelques fous de mes camarades de cercle, pour faire l'Anglais et le sportsman, — ô naïveté !... — le nom de S... me frappe l'oreille, celui de la morte de Florence. Il était porté par un très joli garçon de vingt-deux ans environ, — au chapeau luisant comme du métal, au plastron plissé, à la boutonnière fleurie d'un brin de fougère et de muguet sous le pardessus ouvert, — enfin un parfait *dandy* de l'heure présente, pour employer un mot démodé que d'Aurevilly aimait. Et tout en avalant un *cock-tail* qui devait bien être le cinquième, à en juger par le ton de ces messieurs, il disait :

— « Nous lui avons donné la grande culotte... Six banques de mille louis... Il faudra bien qu'il saute !... »



Je sentis alors, à regarder ce garçon que toute la beauté d'un enfant de l'amour enveloppait comme d'une auréole, combien d'Aurevilly avait vu juste. Mme de S... et Marthe ne faisaient qu'une. Oui, ma compagne de Florence, en donnant un fils aîné à cette soi-disant Marthe au lieu d'une fille, — et la suite, — avait voulu me dépister, et j'avais devant moi le fils de l'Alphonse. Hélas ! je n'ai plus le preux de Valognes — un autre des sobriquets amicaux de Barbey — pour recauser avec lui du dénouement qui approche. Car j'ai pris de nouveaux renseignements depuis la visite chez Phillips, et je suis sûr, sûr comme de l'infamie de Colette, que j'apprendrai demain, après-demain, quelque jour, que ce jeune homme a fini comme son vrai père. Pauvre, pauvre Marthe !... Décidément j'ai eu un bonheur avec cette Colette : celui que notre luxure ait été stérile et que je ne doive jamais retrouver l'âme de cette mauvaise femme incarnée dans quelque petit être, qui aurait à la fois dans les veines de mon sang et du sien. L'atroce mélange !... Il est vrai que j'aurais toujours eu cent raisons pour une de douter que ce fût mon sang. La pelote était trop bien garnie.

## MÉDITATION XIX

### THÉRAPEUTIQUE DE L'AMOUR

#### I

#### LA MÉTHODE DU DOCTEUR NOIROT

Depuis des années j'ai renoncé à la naïve habitude de relire les pages que j'écris. Une fois jetées sur le papier, c'est comme un enfant qui vient de naître. Chétif ou robuste, il est ce qu'il est, et qu'il aille de par le vaste monde !... Les retouches aux phrases, c'est comme les coups de peigne dans la chevelure dudit enfant. Bien vivant et mal peigné, — telle est ma devise, — plutôt que rachitique et cosmétique. Je viens

pourtant de manquer à ce facile principe qui accorde si merveilleusement la rhétorique et la paresse, et j'ai repris d'affilée ces dix-huit premières méditations. Je voulais juger de leur ensemble et vérifier si j'avais bien suivi le plan arrêté dans ma tête sur les trois actes de la tragi-comédie d'Amour : — avant, pendant, après. Le résultat ne s'est pas fait attendre. Un découragement immédiat s'est emparé de moi, et je me suis senti incapable de continuer, incapable de remplir le reste du programme ainsi indiqué sur mon livre de notes et qui devait constituer comme l'épilogue : — « XIX : *Des consolations* (la débauche. Montrer l'identité du Baudelairisme avec la doctrine des gnostiques coupables, l'enseignement par exemple de Carpocrate et de son fils Épiphane qui prêchaient l'affranchissement de l'âme par l'assouvissement du corps et la volupté...); XX : *Le sadisme* (— son histoire. Montrer qu'il y a comme un sadisme personnel dans notre complaisance à certaines sortes de douleurs. De la différence entre la souffrance qui nous améliore et celle qui nous déprave. Pourquoi?); XXI : *Lesbos* (une nouvelle affreuse, la simple histoire de mes jalousies pour Aline. Analyser la fureur impuissante que cela développe, si spéciale et qui ne ressemble pas à l'autre jalousie, à cause de la différence de l'image). Je venais de voir trop clairement mon incapacité d'*expliquer* tous ces phénomènes moraux plus ou moins bien décrits, et de conclure. Et qu'est-ce qu'un livre d'analyse sans explication et sans conclusion? Et puis, un scrupule me saisit. Je me suis souvenu alors de ce que me disait si justement l'abbé Taconet : « Peindre trop complaisamment sa maladie, c'est la propager. » Si ce livre devait ainsi répandre le virus qui me ronge, à quoi bon avoir employé à une œuvre de corruption l'encre de mon encrier? Mieux eût valu la boire, comme au collège. Cela ne faisait de mal qu'à moi. Pourtant, un auteur est un auteur, et je ne me suis pas trouvé le courage de jeter au feu ces dix-huit cahiers de papier, qui m'ont tenu compagnie dans des heures noires, quand la femme cruelle était là, devant les yeux de ma jalousie, offrant à d'autres sa gorge aux pointes

de laquelle j'ai bu ce philtre dont j'agonise. Quand on a vraiment pleuré sur certaines pages, une espèce de vanité singulière vous persuade que ces pages sont vos meilleures, comme si l'on devait avoir, en talent, le bénéfice de ses larmes. C'est misérable et c'est humain, — de cette étrange humanité littéraire où le factice et le naturel, le faux et le vrai se combinent à ne les pouvoir pas démêler. Oui, voilà deux des raisons, l'une tendre et noble, l'autre sottise et mesquine, qui m'ont empêché de brûler ce livre, malgré tout ; puis j'ai cru les concilier l'une et l'autre et l'objection de l'abbé Taconet, en me disant : « Mais si, après avoir étalé la maladie de mon cœur, j'en donnais le remède ? Ce serait une conclusion, cela. » Et tout de suite ce problème se pose à mon esprit : « Y a-t-il un remède contre la passion ? » Cette question se traduit dans cette formule pittoresque : « Y a-t-il une *Thérapeutique de l'amour* ? » Le mot me semble paradoxal et piquant. Je reprends courage et je l'écris sous l'étiquette XIX, à la place du titre projeté. Et je médite, je médite... Je ne trouve rien. « Allons, » me dis-je, « puisqu'il s'agit de thérapeutique et que, d'après Nysten et Buffon, entre autres, l'amour est à base physique, si j'allais consulter un médecin ? » Et dès le lendemain, vers les dix heures, je m'installais dans l'ascenseur d'une maison du quartier Marbeuf, au quatrième étage de laquelle j'étais sûr de trouver le docteur Noiroi.

---

Je l'ai connu, cet excellent docteur, — à qui j'ai dû la tragique anecdote rapportée dans la méditation XIV, — au Quartier Latin. Il était interne à Bicêtre. J'ai bien souvent mangé en sa compagnie, dans la salle de ce vieil hôpital affectée aux repas de ces messieurs, sur les murs de laquelle se profile une suite d'inscriptions bien étrange. Les listes des internes y sont gravées, année par année, et dans chaque liste, depuis quinze ans, il y a un nom à côté duquel se voient deux initiales. Ce sont celles d'une femme de service qui, à chaque nouvelle fournée, devient la maîtresse d'un des futurs docteurs envoyés

dans cet hôpital. J'ai suivi bien souvent Noiroth dans la visite de ses malades, quand le chef de service manquait. Il était dès cette époque, et il est resté infiniment cynique et intelligent, méthodique et doucement implacable, avec un air d'employé plus que de praticien. Il doit avoir aujourd'hui quarante-six ans, et il aurait fait une plus belle fortune, s'il n'avait pas eu à soutenir une nombreuse famille, casée par ses soins. Le souci forcé de la clientèle l'a empêché d'arriver à l'agrégation, et il est probable qu'il ne sera même jamais médecin des hôpitaux. A travers sa vie de labeur et de dévouement, le cynisme dont je parlais a continué de se développer par le plus singulier contraste que j'aie jamais rencontré. Matérialiste outrageux, expliquant la sensibilité humaine par les plus dégradantes hypothèses, Noiroth donne l'exemple des vertus les plus délicates, cousues à l'âme la plus gangrenée de négations. Avec cela, observateur très habile, mais qui ne croit guère à la médecine, il s'est fait depuis des années une spécialité du massage. Il sait, de ses longs doigts souples et noueux, pétrir le corps humain d'une manière quasi miraculeuse, grâce à des connaissances anatomiques de premier ordre. Le baron Desforges, qui reste un de ses clients quotidiens, l'a beaucoup poussé, et, à l'heure présente, Noiroth gagne soixante mille francs par an. Il est venu se loger, depuis la mort de sa mère, dans un appartement meublé à neuf, en haut d'une maison neuve, afin que rien ne lui rappelle sa vie passée ni la vieille femme dont il fut jusqu'au dernier jour l'admirable fils, ce qui ne l'empêche pas, quand on discute devant lui l'immortalité de l'âme, de passer au fil de sa féroce ironie ce qu'il appelle la plus grotesque des vanités de l'homme. A-t-il des maîtresses ? Je lui en ai connu cinq ou six au Quartier, prises pour huit ou quinze jours, — et pendant un an, la femme aux initiales, P. G., je crois, — mais jamais il n'a aimé. Je me souviens que, me montrant un cheval de fiacre fortement battu par son cocher et saignant sous la mèche, il me disait : « Une passion, c'est, sur notre système nerveux, une place comme celle qu'a ce

cheval sur sa croupe. Tâchons de ne pas nous laisser faire de place au cœur... » Je pensais à ce mot en gagnant la maison du docteur. Un homme capable de comparer un amant malheureux à une rosse conduite par un ivrogne doit avoir des panacées contre ce malheur, ou personne n'en a.

Noirot achevait de déjeuner. C'est une de ses théories que l'homme qui travaille doit être nourri avant son travail : « Les Anglais ont raison, » dit-il souvent, « dans l'organisation de leurs repas. C'est pour cela qu'ils sont le peuple le plus actif de la terre... » A dix heures, il se lève de table. Il a, de huit à neuf et demie, visité les deux ou trois clients riches qu'il traite, comme Desforges, par le massage journalier. De onze heures à trois heures, il fait ses courses. De trois heures à six heures, il ouvre son cabinet de consultation. A sept heures, il dine. Autrefois, il donnait toutes ses soirées à sa mère. Il va maintenant un peu dans le monde, un peu au théâtre, un peu chez les trois sœurs qu'il a mariées... Quand je lui eus expliqué que je voulais causer avec lui, à propos d'un livre que j'écrivais :

— « Montez dans ma voiture, » me dit-il ; « nous bavardons entre mes visites. »

---

Nous voici donc roulant dans ce coupé au mois, comme en ont les médecins, rempli d'instruments qui rappellent les chevet d'agonies, et les grands yeux vitreux dans les faces pâles. Je pouvais voir, dans l'espèce de tiroir sans couvercle ménagé sur le devant, un thermomètre de poche, l'acier brillant de deux ou trois outils. — Noirot est un des docteurs qui cumulent la médecine et la chirurgie. C'est même un opérateur très adroit. — Des brochures s'y mêlaient à quelques fioles de pharmacie destinées aux malades pauvres. J'avais presque honte d'exposer à mon compagnon, devant ces témoignages de la vraie douleur, ma douleur à moi, vraie pourtant, elle aussi, quoiqu'elle ne soit que dans ma pensée. Mais que la



pensée paraît peu de chose à côté d'un os qui crie sous le bistouri, ou d'un corps qui grelotte la fièvre!

— « Vous avez tort, » répondit le docteur, quand je lui eus communiqué, avec le problème sur lequel je voulais le consulter, mon espèce de honte à l'entretenir de maux par trop chimériques. « Pour un matérialiste comme moi, un mal moral est un mal physique moins bien défini, voilà tout... Et c'est parce qu'il est moins bien défini que les médecins ne s'en occupent pas... »

— « Alors, à quelqu'un qui viendrait vous dire : « Docteur, je suis amoureux, guérissez-moi, » vous n'éclateriez pas de rire au nez?... »

— « Pas le moins du monde. »

— « Et qu'ordonneriez-vous? » insistai-je. « Est-ce indiscret de vous le demander? »

— « Cela dépendrait naturellement de l'individu, » fit le docteur, hochant la tête. « Vous connaissez, comme moi, l'adage : Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades. Pareillement, il n'y a pas d'amours, il n'y a que des amants. Je n'ai jamais beaucoup réfléchi à la question, parce qu'elle ne m'a jamais été posée. Pourtant, j'entrevois tout de suite quelques règles générales, d'après deux ou trois remarques que j'ai eu souvent l'occasion de faire. Avez-vous observé d'abord que tous les amoureux ont mal à l'estomac?... Tous ou presque tous... Il y a un proverbe qui dit : — Vivre d'amour et d'eau claire, — et qui n'est pas si bête. Traduisez-le en bon français, il signifie qu'un amoureux ne surveille plus l'hygiène de ses repas. Il mange à des heures quelconques et n'importe quoi. A-t-il un rendez-vous à midi, il déjeune à deux heures; un rendez-vous à une heure, il déjeune à midi, hâtivement, goulument. Puis, malgré les plus rigoureux principes, il court posséder sa maîtresse, en plein travail de la digestion... S'il reçoit une mauvaise nouvelle de cette maîtresse, il n'a pas d'appétit; une bonne, il n'en a pas non plus. — Vous riez? Vous avez tort de nouveau... Vous ne savez pas ce que c'est que l'estomac dans la vie. Avoir mal à l'estomac, voyez-vous,

pour un homme, c'est comme pour une plante avoir mal à ses racines... Je vous passe les considérations que je pourrais vous faire sur les rapports du système nerveux avec ce précieux organe, si précieux, si fragile, si négligé... J'arrive à ma conclusion : presque toujours les chagrins de cœur s'accompagnent d'un état dyspeptique. L'amant est malheureux, et l'animal ne digère pas. L'un s'additionne à l'autre, et les deux misères s'aggravent... Je conseillerais donc à mon sujet une première série de soins destinés à lui procurer la félicité physique et irrésistible, dont s'accompagne la bonne digestion... Je sais, je sais... Avec vos airs de mauvais sujet, vous êtes un chrétien, au fond, tout au fond, et ma théorie vous fait horreur... Mais avez-vous assisté, à la campagne, aux déjeuners qui suivent les retours d'enterrement? On s'assied à table les yeux rouges, les lèvres tremblantes, l'âme navrée. On parle à peine. Le bruit des pelletées de terre sur le cercueil retentit encore dans toutes les oreilles, si bien que nos gens commencent par ne pas entendre le bruit des cuillers dans les assiettes... Cependant le bœuf arrive, puis le poulet, puis les légumes, le tout arrosé d'un vieux vin de pays qui sent le raisin... Petit à petit les voix se haussent, le feu de la vie revient aux yeux. Le sang empourpre les joues, et nos inconsolables ont un bon moment, le premier depuis la catastrophe. »

— « J'ai déjà mentionné le fait dans une de mes méditations, » interrompis-je avec un peu de vanité. « Pauvre nature humaine! Cela prouve que nous avons un corps et une âme, simplement, et que la chair est faible, très faible... »

— « Faiblesse ou force, » reprit le médecin, « pourquoi ne pas utiliser ce procédé de consolation? A un amant possédé du délire du regret, comme vous, par exemple, je dirais : Vous allez suivre un régime adapté à votre état actuel, du grand air, beaucoup de grand air, et de l'exercice, beaucoup d'exercice. Prendre et rendre, toute la vie est là, donc dépenser et acquérir; et je vous rédigerai un régime de table qui vous remette l'estomac au point. Plus de tabac, plus d'alcool, plus de vin rouge; du vin blanc léger, additionné

d'eau de Vals, des viandes rôties et des légumes, à part égale ; des heures régulières du déjeuner et du dîner, et, par-dessus tout, une stricte observance des prescriptions... En quinze jours, je vous rends le sommeil, et, après chaque repas, au lieu de ces idées noires que le travail de la digestion laborieuse roule dans votre cerveau, et qui ne sont sans doute que les résidus empoisonnés d'une désassimilation incomplète, — je vous donne des idées légères, des idées roses, celles d'un cheval qui a bien mangé son avoine, d'un chien qui a bien lappé sa pâtée. Hé ! hé ! ce n'est pas à dédaigner, ce bonheur-là. C'est le plus sûr... Seulement, comme vous n'êtes ni un cheval ni un chien, mais un animal raisonnable, — ou du moins qui raisonne, — je vous explique ma méthode, pour vous donner à vous-même, par-dessus le marché, le petit intérêt de suivre le progrès de votre guérison. Au lieu de penser à votre maîtresse uniquement, vous commencez de penser au remède que je vous prescris contre votre maîtresse... Ce jour-là, vous êtes sauvé, — ou, sinon sauvé, du moins soulagé. Mais nous voici à la porte de la maison où je dois m'arrêter... Attendez-moi dix minutes, voulez-vous?... »

---

Je restai non pas dix minutes, mais vingt-cinq, à cette porte, en train de réfléchir sur le paradoxal remède de mon docteur Tant-Mieux et sur cette métamorphose inattendue de l'antique rocher de Leucade en une ordonnance suivant la formule. Comme la manie des axiomes me tourmente un peu partout, j'essayai de résumer mon impression sur ce remède en noircissant, du bout de mon crayon de poche, la feuille de garde d'une brochure ramassée dans le tiroir de la voiture. Elle traitait de l'*agoraphobie* ou peur des espaces, de la *claustrophobie* ou peur de l'étroit, et de la *télénophobie* ou peur des épingles. Mon Dieu ! Que la science moderne de l'esprit est donc singulière dans ses distinctions, et que l'esprit lui-même apparaît, quand on le regarde à la loupe, comme une ma-

chine délicate et facile à fausser ! Mais je retranscris ici mes axiomes :

## XCI

*Pour certains physiologistes, l'âme est la maladie du corps. C'est alors la maladie sacrée dont parlaient les anciens. Mourons-en plutôt que de vivre sans elle.*

## XCII

*Substituer une boîte de pilules à l'Évangile, c'est, au fond, le rêve de dix-neuf savants sur vingt. Ils appellent cela servir le progrès.*

---

Quand le docteur fut de nouveau assis à côté de moi, je lui tendis la feuille où je venais de griffonner ces deux maximes. Il haussa les épaules sans se fâcher, avec la sérénité d'un doucheur qui voit se trémousser un fou, et il reprit, tandis que la voiture recommençait de rouler le long des rues :

— « Parfait ! Voilà qui prouve que vous avez la haine du remède. Cette aversion est un phénomène constant dans les maladies dites morales. En l'espèce, il dérive d'une conception fausse de la femme qui remonte en droite ligne à la dame du moyen âge. Comme Schopenhauer s'en est joliment moqué ! C'est votre maître, celui-là, le nierez-vous ? »

— « Mon maître ?... » répondis-je. « C'est un Chamfort à la choucroute. J'aime mieux l'autre, qui était à l'ambre, en vrai fils du dix-huitième siècle. Schopenhauer, causeur, me représente l'Allemand dont Rivarol disait que, pour prouver qu'il est léger, il saute par la fenêtre. »

— « N'empêche, » continua le docteur, « que, cette fois, il est bien tombé, et sur un des parterres où fleurit le plus abondamment la fleur de la jocrisserie sentimentale... Et je m'attacherais, dans ma cure d'un amant malheureux, à ce point-ci tout particulièrement : rectifier l'image du sexe, de cet organe qui est la cause de tant de souffrances, parce qu'il est le principe de tant d'illusions... Votre meilleur ami a écrit

un livre qui s'appelle *Cruelle Énigme*. Je n'entends rien à la critique littéraire, mais vous pouvez lui dire de ma part que je connais peu de titres qui appartiennent davantage à ce que j'appelle, excusez ma franchise, l'école du doigt dans l'œil. Êtes-vous allé à la Maternité ? »

— « A la Bourbe, boulevard du Port-Royal ? Je crois bien. Ce vieux couvent, qui fut la retraite de Nicole et d'Arnauld, me reste dans la pensée comme un des coins curieux de Paris, avec ses arceaux voûtés, ses couverts de tilleuls, son cloître paisible, ses longs toits qui ressemblent à ceux de Nuremberg, et tant de souvenirs !... »

— « Il ne s'agit pas de ces fadaises, » dit Noirot ; « avez-vous suivi là une clinique ? »

— « Non, » répondis-je ; « l'odeur m'a dégoûté dès la première salle. Vous savez que je n'ai jamais été très passionné pour ces spectacles, même quand je jouais au carabin par paradoxe, en votre compagnie, dans les salles de Bicêtre... »

— « Hé bien ! » continua le docteur, « c'est ce dégoût que je demanderais à l'amant malheureux de surmonter, et je le forcerais d'assister dans cette Maternité à des séries d'opérations. Je le contraindrais de suivre les visites à l'hôpital de Lourcine, qui n'est pas loin. Enfin je le familiariserais avec le féminin dans ce qu'il a de plus endolori, de plus répugnant, direz-vous, et moi, je dis, de plus salubre. Le fameux vers de Vigny :

... La femme, enfant malade...

que vous citez toujours, sans le comprendre, se traduirait alors pour cet amant malheureux en images précises. Quand il penserait que sa maîtresse l'a trahi, au lieu de voir dans le plus simple des faits la cruelle énigme, il y verrait un phénomène vulgaire, quelque chose d'aussi banal que la toux quand on a le rhume, ou que l'éternuement sous un courant d'air. C'est Adrien Sixte qui l'a dit, et ce n'est pas mal pour un benêt de philosophe : « L'amour, c'est l'obsession du sexe. » Et de cette obsession-là il faut se débarrasser comme de toutes



les autres, par la vision bien nette de la misérable cause qui produit ce grand effet... Bon, me voici encore obligé de vous quitter; j'en ai pour cinq minutes, cette fois. »

---

Il en passa plus de cinquante. L'endroit était mal choisi pour m'y faire stationner. C'était à deux pas de l'entrée du Vaudeville, rue de la Chaussée-d'Antin. Or, à ce théâtre du Vaudeville se rattache un de mes plus tristes souvenirs. J'ai vu ma maîtresse en sortir avec un de mes rivaux, après que je l'avais laissée, trois heures auparavant, assise au coin de son feu, me disant qu'elle se mourait d'une migraine. J'étais moi-même rentré chez moi, et, le souci de sa santé m'ayant empêché de travailler, j'avais quitté ma chambre et gagné à pied les bureaux d'un journal. Désireux de causer pour tromper ma mélancolie, j'y avais cueilli André Mareuil, et nous allions, devisant sur le boulevard, entre Tortoni et l'Opéra, indéfiniment. Et puis le mauvais destin veut qu'André s'arrête pour voir la sortie du théâtre. Et puis le reste!... Je me rappelais, dans la voiture de Noirot, cette scène de trahison, et mes sentiments d'alors me revenaient, après tant de jours, avec une extraordinaire précision. Cela me déchirait à nouveau tout le cœur, et je m'amusais à discuter mentalement avec le cynique docteur que je venais de quitter :

— « Non, » me disais-je, « j'ai beau m'imaginer qu'en me trompant Colette a obéi à des nécessités de pure, ou plutôt d'impure physiologie, cela ne peut pas me consoler, puisque c'est là ma peine : qu'avec ce joli visage, qui ressemble tant à mon rêve, elle soit soumise à cette perversion de son cœur par ses sens. Quand même je croirais que son mensonge n'a jamais été que de l'hystérie, et quand je posséderais la véritable théorie de ce mal mystérieux, l'arche sainte de la doctrine nouvelle, cette théorie m'empêcherait-elle d'éprouver que c'est là une grande misère : ne jamais, jamais pouvoir croire aux paroles de cette bouche que j'aime tant? Ah! ces bouches comme en peignait le divin Sandro, dont la ligne est

un peu renflée et fine, sensuelle avec un rien d'amertume dans le pli qui touche à la joue, comment peuvent-elles tant mentir et rester si belles?... »

Pour chasser l'image de cette bouche trop chérie, je me remis à feuilleter la brochure sur l'*agoraphobie*, l'*oïchophobie* ou peur des maisons, sans doute, la *topophobie* ou peur des endroits, je suppose, — et, à la suite de mes réflexions de tout à l'heure, j'écrivis l'aphorisme suivant sous la rubrique :

### XCIII

*Un savant me démontre, pour me consoler, les motifs physiologiques de l'inconstance d'une femme que j'aime. Il y a des gens aussi qui vous disent quand vous pleurez un mort : « Vos larmes ne vous le rendront pas. » Hélas ! c'est justement pour cela que vous le pleurez.*

---

Le docteur reparut. Il avait la figure toute soucieuse :

— « Je vous ai fait attendre, » reprit-il ; « je viens d'assister à une scène navrante. Un homme atteint d'un cancer et qui m'a supplié de lui avouer son état pour qu'il arrangeât ses affaires... Il en a pour un mois... Je le lui ai dit. Les raisons qu'il m'a données m'en faisaient un devoir. C'est le plus dur de notre métier, cela... Il a pris son visage dans ses mains, et il a pleuré, sans parler, de grosses larmes qui tombaient sur le drap... Puis il m'a dit : merci, et il m'a demandé que sa femme n'en sût rien... Quand elle est rentrée, il causait avec moi en souriant... C'est toujours beau, un caractère... »

— « Et cela ne vous fait pas croire à l'âme, à quelque chose d'indéfinissable, d'irréductible au scalpel, qui palpite à travers les défaillances des organes?... »

— « Pas le moins du monde, » dit-il en secouant la tête ; « un sentiment ne doit jamais prévaloir contre une idée... Mais dépêchons-nous, parce que j'ai un pauvre diable à visiter très loin... Encore une histoire navrante... »

Il avait oublié notre discussion, et je n'eus pas le courage de la reprendre. Je l'écoutais me détailler une infortune affreuse, comme il n'y en a qu'à Paris. Je comprenais, sans qu'il me le dit, qu'il perdait une heure de son temps chaque jour, depuis des semaines, à soigner ainsi une pauvre famille... Comment ce grand ouvrier des misères du corps aurait-il le loisir d'apprendre à connaître les misères de l'âme, et à quoi bon? C'est moi qui suis un égoïste et un insensé de venir ennuyer un homme comme celui-là, entre le chevet d'un cancéreux et le chevet d'un typhoïdique, en lui demandant un remède contre une maladie qui ne se touche pas au doigt, qui ne s'apprécie pas au thermomètre, qui ne se sonde pas, qui ne s'opère pas avec l'acier. Ah! que la religion était intelligente, qui bâtissait les cloîtres, précisément pour ces maladies-là! Mais, voilà! Port-Royal est devenu la Bourbe. La Bourbe a sa raison d'être. Port-Royal l'avait aussi, et aujourd'hui il n'y a plus que des Bourbes, et pas un seul Port-Royal... C'est une grande lacune dans l'assistance publique. Noirot ne s'en doutera jamais. Les choses sont micux ainsi, car s'il s'en doutait, il y penserait trop, et s'il pensait trop, il agirait moins.

## MÉDITATION XX

### THÉRAPEUTIQUE DE L'AMOUR

#### II

#### LE SYSTÈME DU PROFESSEUR SIXTE

J'ai pourtant essayé de suivre les deux conseils du docteur Noirot, en vertu de la sage maxime que ce même docteur applique aux eaux minérales : « Je recommande toujours, » dit-il, « celles qui ne peuvent pas faire de mal... Alors, si elles ne font pas de bien... » Et il hoche la tête. Je retournai dans une célèbre salle d'armes de la rive gauche, tenue par

un ancien dragon de l'impératrice, espèce de géant maigre et roux, à profil de don Quichotte, qui venait chez moi autrefois et qui me divertissait par ses ingénieuses plaisanteries prononcées avec un accent méridional. « Il y a neuf parades, monsieur Larcher, » me disait-il. Et il m'expliquait la prime, la seconde, et les autres jusqu'à l'octave : « Et la neuvième, » continuait-il en clignant l'œil gauche, « qui consiste à ficher le camp... » Il m'accueillit fort cordialement dans sa petite salle de la rue Jacob, puis, ayant visité mes fleurets délaissés depuis des années, il en conclut que je devais en acheter de nouveaux, un nouveau masque, une nouvelle veste, de nouvelles sandales, sans compter une paire d'épées d'occasion qu'il prenait la liberté de me recommander : « C'est pour rien, » me dit-il, « et nous les travaillerons ensemble, vous verrez... » Car il est de l'école de ceux qui méprisent l'escrime savante. Pour lui, la planche n'a de raison d'être que si elle vous prépare au terrain. Aussi la salle est-elle fréquentée uniquement par des utilitaires. Avec son jeu, sans élégance aucune, mais qui touche beaucoup, le père Lecontre (niez donc la prédestination des noms!) s'est fait une renommée de maître pratique aussi méritée que sa renommée de terrible carottier. Si j'avais été encore l'homme d'autrefois, le maniaque de caractères, capable de suivre un personnage de semaine en semaine, par curiosité, je me serais plu dans cette petite salle, véritable séminaire de spadassins, dont les habitués principaux sont : quatre députés véreux, deux journalistes diffamateurs, cinq maris de jeunes et jolies femmes et plusieurs amants professionnels. Hélas ! Ma pauvre machine nerveuse ne me permet plus le violent exercice des muscles. Ils oublient cela, les médecins, quand ils vous conseillent la vie d'athlète, que cette vie suppose d'abord l'athlétisme, et cet athlétisme la santé. Après huit jours de plastronnage quotidien, je ne mangeais plus, je dormais moins que jamais. Je pensais à Colette davantage encore, et aux temps où j'étais du moins auprès d'elle à griser de caresses ma jalousie. Je me récitais des vers écrits à cette époque :

Comme Samson sur les genoux de Dalila,  
Je sens la trahison enveloppante et tendre  
A chaque doux baiser sur ma tête descendre,  
Et je dis : « Trahis-moi, mais donne-moi tes yeux,  
« Donne-moi tes deux seins frais et délicieux,  
« Et ta Beauté troublante où se dissout mon être... »

Ces séances d'escrime alternaient, toujours d'après les conseils de Noiroot, avec des séances à l'hôpital, où je voyais des nudités féminines à dégouter du vice un équipage de marins en bordée. Mais non, ces corps misérables et rongés des pires maladies de l'impureté, sur ces grabats d'agonie, dans ce décor de chirurgie et de pharmacie, me rendaient plus présente l'adorable ligne du corps de ma maîtresse, et le frissonnement parfumé autour d'elle des batistes transparentes et des souples dentelles, et sa chambre tendue du satin mauve, et nos enlacements dans les draps de soie molle, et je me rappelais d'autres vers, tels que ce fragment d'un sonnet perdu :

Ton adorable corps, dont le regret me ronge,  
Tu t'en servais, ainsi que d'un sûr instrument,  
Afin de régner mieux sur un trop faible amant,  
Toi qui savais l'extase où la Beauté me plonge.

Ah ! qu'un physiologiste ne voie qu'un sexe dans chaque femme, toujours le même, et qu'il me dise que je suis un romantique d'y voir autre chose ! Qu'est-ce que cela prouve ? sinon qu'à lui aussi l'on peut jeter cette éloquente apostrophe qui commence une strophe d'un poème, lu je ne sais où :

Tu ne la connais pas, la funeste Beauté...

Et toutes les laideurs du monde ne font qu'augmenter la nostalgie de cette Beauté quand on l'a possédée dans un cadre digne d'elle, et perdue, — perdue volontairement ! Quelle sottise !

---

A la suite d'une de ces visites à l'hôpital, je me réveillai un matin d'un sommeil hanté de cauchemars. J'avais vu Colette morte, étendue sur la dalle de l'amphithéâtre, et un carabin



me tendait un scalpel pour l'enfoncer dans cette gorge blanche, à demi voilée de ses fins cheveux blonds. Avec cela je ressentais dans toutes mes jointures la douloureuse lassitude du muscle trop travaillé. « Si cela continue, » me dis-je, « je deviendrai fou... » Et, réfléchissant à la méthode du docteur Noiroto, dans cette paresse du lit où la pensée se dévide toute seule, comme la laine d'un rouet mis en branle par une main d'enfant, j'en aperçus avec une extrême netteté le vice initial, que je formulai ainsi :

## XCIV

*Un remède physique ne peut rien contre un mal moral, pour la même raison qu'une liasse de billets de banque ne peut rien contre une attaque de rhumatisme. L'âme seule agit sur l'âme.*

Mais qui connaît aujourd'hui les choses de l'âme ? Les psychologues, sans doute, puisque c'est leur métier. Si j'allais consulter le fameux Adrien Sixte, l'auteur de l'*Anatomie de la Volonté* et de la *Théorie des Passions* ? Il m'a fait le grand honneur de citer une phrase d'une de mes pièces dans une note de son dernier ouvrage. Je ne l'en ai jamais remercié. Ce sera l'occasion, et aussi de le connaître. Je m'habille en me félicitant de cette résolution nouvelle. — On se raccrocherait à une touffe d'herbes, avec une folie d'espérance, lorsqu'on se noie, la lanterne au cou. — Je cherche l'adresse de Sixte dans le *Tout-Paris*. Elle n'y est pas. Dans le Bottin ? Pas davantage. Je me souviens qu'en effet, je n'ai jamais lu d'article personnel sur le célèbre analyste. N'habiterait-il pas ici ? Je cours chez son éditeur. Après bien des pourparlers et en déclinant mon nom, j'arrive à savoir que le psychologue demeure rue Guy-de-La-Brosse, près du Jardin des Plantes, et le numéro. Me voici donc en fiacre, et roulant vers ce paisible fond du Quartier Latin où j'ai vécu mes années de jeunesse. Je dis au cocher de prendre par le versant de la montagne Sainte-Geneviève qui regarde le Val-de-Grâce, afin de longer la sombre rue de la Vieille-Estrapade, où se trouve la

pension; Vanaboste. Je donnais des leçons dans cette « boîte », il y a tantôt quinze ans. Que de fois j'ai franchi le seuil de la porte peinte en vert pour aller empâter de latin et de grec les estomacs récalcitrants des retoqués de tous les baccalauréats, et j'étais si fervent alors, si passionné d'art!... Je composais des vers entre deux conférences, — à quatre francs l'une. Je griffonnais des pages de roman sur la table d'angle d'un petit estaminet, qui existe toujours, auprès de la pension, en attendant l'heure de mon cours. Mon rêve unique était de vivre de ma plume, afin d'écrire des chefs-d'œuvre, — comme Balzac. Mon temps à moi pour travailler, et je comptais remuer le monde! O chute éternelle de l'éternel Icare! Qu'en ai-je fait de cette liberté conquise, de mon commencement de réputation, de mon temps pour travailler? Qui m'eût dit alors que j'en arriverais à regretter les froids matins de neige, où, levé à trois heures, ayant écrit jusqu'à sept, sous l'influence d'un café plus noir que mon encre, je courais chez le Vanaboste vers les sept et demie, déjeunant en route d'un croissant et d'un verre de vin pris sur un comptoir, comme un ouvrier? « Ah! pauvre, pauvre, qu'as-tu fait de ton Idéal? » me disent les pavés sur lesquels mon fiacre tressaute et que je foulais jadis d'un pied si fier. — Allons, allons, n'y pensons pas!... D'autant que la pente de la montagne Sainte-Genève est dépassée. La voiture a descendu la rampe de la rue Lacépède, elle tourne par la rue Linné et s'arrête devant la maison du Maître :

— « Monsieur Sixte, s'il vous plaît?... » demandai-je à un vieux portier qui travaillait à un ressemelage de bottes, et j'aperçus avec étonnement qu'un coq au plumage lustré sautait dans la loge sur le marbre d'une commode en acajou, à côté du concierge-cordonnier. C'était la toute petite loge d'une antique maison, avec des gravures familiales, rappelant des premières communions, et une image coloriée de Napoléon III à cheval, pendues sur le mur.

— « Au quatrième, la porte à droite, » glapit le vieillard, qui, jaloux sans doute de montrer au visiteur les talents de

son coq, s'écrie avec une feinte colère : — « Ferdinand, veux-tu descendre, grand *abateleux*... »

Ferdinand — c'était, paraît-il, le nom de ce coq familier — descendit en voletant. Et moi, je gravissais l'escalier, ravi de cette entrée dans la maison de l'illustre psychologue. « C'est là évidemment un sage, » me disais-je, « un Spinoza moderne qui mène la vie que j'ai rêvé de mener autrefois. » Ce fut donc avec un mélange de vénération et de curiosité que je sonnai à la porte indiquée. Cette curiosité se changea en stupeur quand je constatai, au bruit du battant tiré, qu'une chaîne de sûreté le retenait à l'intérieur. Dans l'entre-bâillement, je vis apparaître une figure de grenadier, la dure face moustachue d'une servante aux yeux perçants qui me demanda rudement ce que je voulais. Je lui nommai M. Sixte, et je lui tendis ma carte, qu'elle prit en bougonnant : « J'vas voir s'il est là... » mais sans me faire entrer. Elle revint après deux minutes, puis, décadénassant sa chaîne, et devenue un peu moins rogue :

— « J'vas vous dire, monsieur, c'est que nous avons été volés une fois, par un quelqu'un qui avait demandé pour écrire un mot à Monsieur, et un quelqu'un nippé comme vous encore... Alors, vous comprenez... »

Et elle m'introduisit dans un cabinet tapissé de livres, où se tenait assis à une méchante table un bonhomme en cheveux blancs, le chef coiffé d'une calotte noire, le torse pris dans une redingote râpée, les bras protégés par des manches de lustrine. Les lunettes noires de ce personnage, sa face hâve, son air minable, lui donnaient un chétif aspect de pauvre employé qui m'étonna un peu. Je distinguai bien de son côté une certaine surprise à rencontrer l'écrivain d'analyse qu'il avait cité dans ses graves livres, si jeunet encore et vêtu d'un costume de gommeux. J'avais à la main, je m'en aperçus alors, une mince badine que Colette m'avait donnée pour ma fête, et qui se terminait, faut-il l'avouer ? par un petit ivoire japonais représentant un singe en train de se gratter. Nous faisions, le Maître et moi, un contraste éminemment philoso-

pique. Il était, lui, le Faust d'avant la Tentation et sans Marguerite, et moi, le Faust d'après toutes les marguerites, — un Faust, hélas ! aussi effeuillé qu'elles. Derrière la fenêtre s'approfondissait un horizon d'arbres nus, avec la masse noire du cèdre du Jardin des Plantes. Le feu mourait dans la cheminée. Et nous échangeions des compliments embarrassés. J'en vins au fait et j'expliquai au professeur Sixte — comme l'appellent les revues allemandes : *Herr Professor* — que j'écrivais, moi aussi, un livre sur l'amour, mais sous forme humoristique, et que j'en étais à l'article des remèdes :

— « En connaissez-vous ? » lui demandai-je.

---

Le philosophe releva ses lunettes fumées sur son front, s'enfonça dans son fauteuil, prit son coude droit dans sa main gauche, son menton dans sa main droite, et me répondit :

— « Mais, comment ? Comment?... C'est là un problème psychologique des plus faciles à résoudre, pourvu qu'il soit nettement posé... Qu'est-ce que l'amour ? N'entrons pas dans son essence. Entre parenthèses, n'entrons jamais dans les essences, puisqu'il n'y en a pas... L'amour, c'est, au point de vue purement phénoménal, l'absorption de toutes les forces de l'âme autour de l'idée d'un objet aimé. Admettez-vous cette définition ? »

— « Je n'y vois pas d'inconvénients, » lui répondis-je, un peu interloqué par son assurance et un peu confus aussi de penser que la définition, d'où je suis parti moi-même, ressemble fort à celle-là et veut à peu près dire comme elle : qu'est-ce que l'amour ? C'est l'amour.

— « Précisons, » continua-t-il. « J'appelle grand A cet objet aimé, et les diverses forces de l'âme absorbées par grand A, je les appelle *a' b' c' d'*, etc. (*a prime, c prime...*). »

— « Seigneur Dieu ! » soupirai-je in'érieurement, « serait-ce là cette psychologie moderne dont j'ai eu la religion ? Consisterait-elle à appeler Colette grand A, et nos sentiments *a'*,

*b', c', d'?*... Ce serait légèrement comique... Mais oui! Déprime! » dis-je tout haut, sans que le digne philosophe s'aperçût de mon infâme jeu de mots.

— « Cela posé, » continua-t-il, « vous admettez bien que grand A n'existe point en soi? »

— « Comment, » interrompis-je, « la femme que j'aime n'existe pas en soi?... »

— « Indiscutablement non, » dit le philosophe, « je veux dire que ce que vous aimez en elle, c'est une image que vous vous faites d'elle, image créée, développée et nourrie par les puissances de votre âme que j'ai appelées *a', b', c', d'...* »

— « Si vous voulez dire que je l'aime parce que je l'aime... »

— « Justement, » reprit le philosophe, « allez au fond de tout et vous trouverez une tautologie. Le problème de la guérison de l'amour consiste donc à détourner sur d'autres objets quelconques ces puissances *a', b', c', d'...* Est-ce clair? » insista-t-il; et avec un air de triomphe : « La psychologie, voyez-vous, ne sera constituée à l'état de science exacte que si l'on s'habitue à parler de l'âme humaine comme on parle des triangles et des carrés, ou plutôt des roues et des cylindres... Au fond, qu'est-ce que c'est qu'une âme? Une horloge qui sonne des idées et des sentiments. »

— « Et qui peut faire aller ses aiguilles comme elle veut... » dis-je.

— « Elle se l'imagine, » répliqua le savant en haussant les épaules. « Mais reprenons notre raisonnement. Posons donc l'équation suivante :  $\text{grand A} = a' + b' + c' + d'$ ... Cela signifie que la force que vous concentrez sur l'objet aimé doit et peut se décomposer en une série de forces moindres. Ce n'est qu'une addition, et ce même problème de la guérison de l'amour se ramène à cet autre : détacher successivement *a', b', c', d'*, jusqu'à ce que nous ayons  $\text{grand A} = 0$ . »

— « Les choses du cœur sont pourtant plus complexes que cela... » insinuai-je.

— « Traduisons simplement les formules. Vous allez comprendre, » dit le philosophe; et il eut un : « C'est ici que je



vous attendais, » d'une audace égale à celle de l'Empereur, montrant un point de la carte à Duroc et disant des ennemis : « Et ici je les battrai... » « Je vous résume le chapitre sur l'Amour dans ma THÉORIE DES PASSIONS. Je le crois complet. Le premier élément que nous rencontrons dans l'Amour, soit *a'*, c'est la sensualité. Le second, *b'*, c'est l'amour-propre du mâle, qui veut dominer la femelle, la posséder moralement autant que physiquement, d'où cette forme de duel que revêt aussitôt l'amour. Le troisième, *c'*, c'est l'instinct de destruction développé dans toutes les créatures en même temps que l'instinct du sexe et qui pousse certains animaux à tuer l'objet de leur jouissance aussitôt après cette jouissance. L'araignée femelle, par exemple, dévore son mâle, à peine fécondée. Quant à *d'*, ce sera ce besoin d'anxiété, cet appétit d'émotion qui produit l'inquiétude des amoureux déjà signalée par Lucrèce dans son admirable quatrième livre; *e'*... »

— « Je comprends, » dis-je en l'interrompant, « et arrêtons-nous à ces quatre points. — C'est dommage, » pensai-je, « qu'il lui faille tant de détours pour arriver à dire ce qu'il veut dire. Car il y voit juste. Mais ne pouvait-il énoncer tout simplement cette vérité que l'amour est d'ordinaire sensuel et orgueilleux, cruel et inquiet ? » — Et le moqueur que je porte au fond de mon esprit et qui s'est si souvent raillé de mes propres idées faillit ajouter : « Mais, s'il énonçait une vérité simple tout simplement, serait-ce encore de la psychologie?... »

— « Cherchons donc, » reprit Adrien Sixte, « le moyen de détacher d'abord *a'* de notre polynome. Il s'agit, ce qui est tout simple, d'appliquer la sensualité à un autre objet que grand A... J'ouvre Lucrèce et j'y lis : « Celui qui évite l'amour « ne manque pas pour cela des joies de Vénus... *Nec Veneris fructu caret is qui vitat amorem...* »

— « Ce qui veut dire que vous conseillerez à un amant malheureux de prendre d'autres maîtresses?... »

— « Sans les aimer, » insista le philosophe, « sans les

aimer. Tout est là. Si vous pouvez parvenir à associer l'image de la volupté à des femmes différentes de celle qui fait en vous idée fixe, il est évident que vous serez plus fort pour lutter contre votre passion. »

— « Mais voilà, » dis-je, « c'est précisément en cela que consiste l'amour, à ne pouvoir éprouver avec aucune autre femme les sensations que vous donne votre maîtresse. »

— « Passons à b', » reprit Sixte, qui paraissait n'avoir pas entendu ma boutade. J'observai que son regard, au lieu d'aller du dedans au dehors, se repliait du dehors au dedans pour mieux suivre son raisonnement. — « Je conseillerai en second lieu à cet amant malheureux de donner à son amour-propre une puissante satisfaction dans son métier. Mon avis est qu'il faut entendre dans ce sens la célèbre formule de Goethe : « Poésie, c'est délivrance. » Poésie, traduisons toujours, c'est-à-dire création... Le simple fait de se rendre capable d'un travail en dehors de l'amour constitue un triomphe qui produit en vous une certaine joie, en vertu du théorème de Spinoza : « Quand l'âme contemple sa puissance, elle « se sent augmentée et elle est heureuse. » Je dirai à un avocat : Plaidez et gagnez votre procès ; à un marchand : Vendez beaucoup ; à un médecin : Augmentez votre clientèle ; à un écrivain : Composez un beau livre. »

— « Permettez, » interrompis-je encore, « du moment qu'un homme est capable de s'occuper avec ardeur de son métier, il n'est plus amoureux. »

— « Justement. Je l'ai donc guéri, » dit le philosophe avec un bon sourire. « Et j'arrive à c'... Cet instinct de cruauté est plus difficile à diriger. Pourtant il y a tels exercices, la chasse et la pêche, par exemple, que j'ai le premier signalés, chez les Anglais, comme les plus efficaces dérivatifs à la férocité du sexe. J'attribue à leur prédominance la chasteté relative de ce peuple... Voyez-vous, monsieur, l'art de la civilisation, ce n'est pas de détruire les dangereux instincts hérités de la brute ancestrale, du grand singe dont nous descendons, c'est de les employer sagement. Considéré au point de vue de l'intérêt

social, un vice bien appliqué peut être l'équivalent d'une vertu. C'est ce que je me propose d'établir dans mon traité de *Dynamique sociale*. Ainsi pour d'..., dans le sujet qui nous occupe, je ne répugnerais pas à conseiller le jeu, — oh ! à petite dose, — comme un alibi à ce besoin d'anxiété, à cet appétit d'émotion dont je vous parlais. Oui, le jeu, ou plutôt les dangers de grands voyages... Je me résume, j'ai détaché a', b', c', d'... »

---

— « Et grand A égale zéro, » dis-je en riant.

— « Et grand A égale zéro, » répéta-t-il ; et il eut de nouveau son bon sourire, en abaissant ses lunettes sur ses yeux ; « ce qui veut dire encore une fois que l'amoureux est guéri. »

— « Me permettez-vous une question ? » lui demandai-je en me levant, « car je ne veux pas abuser de votre complaisance. »

— « Une et dix, » répliqua-t-il avec bonhomie. « Ces problèmes m'intéressent beaucoup, et il est rare de pouvoir en causer avec un homme qui les analyse comme vous. »

— « Avez-vous jamais été amoureux ? »

— « Jamais, mon cher monsieur, jamais, » répondit-il ; « je n'ai pas eu le temps... Mais j'ai une théorie, c'est que l'on comprend d'autant mieux les passions qu'on les a moins éprouvées. On se place plus facilement au point de vue objectif, comme disent les Allemands. »

## MÉDITATION XXI

### THÉRAPEUTIQUE DE L'AMOUR

#### III

#### LE PROCÉDÉ CASAL

Je partis de chez le philosophe Sixte, étonné d'avoir trouvé, dans ce grand analyste, un côté... — oserai-je le dire ? — un

peu niais. Mais à qui n'est-il pas arrivé de quitter un écrivain, admiré dans ses œuvres, sur cette impression-là ? Au fond, il ne faudrait jamais voir de près ceux dont on goûte les livres, pour cette simple raison que, chez la plupart des hommes, l'être social et l'être intérieur ne se ressemblent pas. Plus l'être intérieur est vigoureux et riche, ample et fécond, plus il a de peine à se manifester dans sa vérité à travers l'être social. D'où malaise, d'où timidité, d'où gaucherie chez l'homme célèbre à qui l'admirateur rend visite ; et, pour cet admirateur, déplaisir et désillusion. — En y réfléchissant, je dus pourtant reconnaître que la méthode du psychologue, traduite en termes par trop pédantesques et avec une si maladroite précision, résumait quelques-uns des procédés capables d'atténuer l'Amour, surtout complétée par les indications du docteur Noiroi. Je comprends qu'un amoureux qui la suivrait, cette méthode, en tirerait un réel soulagement. Pour quoi donc éprouvé-je qu'elle est en même temps très inefficace et jugerais-je grotesque d'en essayer la sérieuse application ? C'est tout uniment qu'elle repose sur une pétition de principes, pour parler le dur langage cher aux Adriens Sixtes. Pouvoir s'y soumettre, suppose que l'on est déjà plus d'à moitié guéri. C'est le désir premier de la guérison, un vrai désir, qu'il faudrait susciter chez le malade d'amour, et ce désir, il ne l'a pas, tout gémissant qu'il est sur son mal. Moi-même, depuis que j'ai commencé ce livre, qu'ai-je fait d'autre que de me complaire dans ma misère en la maudissant ? Je souffre de ma maîtresse absente ; mais, au fond, tout au fond, j'aime cette souffrance dont j'agonise, et je me souviens du mot étrange que me dit une femme abandonnée par Mareuil : « Ah ! laissez-moi pleurer, c'est tout ce qui me reste de mon bonheur... » Le voilà enfin jeté, le triste aveu ! Il justifie l'indifférence absolue des confidents pour nos lamentations à nous autres, les amoureux professionnels, qui arrivons toujours, comme des policiers chargés de rapports, avec des perfidies nouvelles à dénoncer. Nous ressemblons à ces morphinomanes qui se désespèrent sur les funestes conséquences de l'assou-

pissante drogue, sur leur santé perdue, sur leurs énergies détruites, — et ils vous quittent pour se piquer une fois de plus. Dieu ! L'admirable phrase du Père de l'Eglise, et si juste pour toutes les lèpres morales, pour ces vices douloureux dont on est à la fois le Jérémie et le Narcisse : « Il n'y a qu'un remède contre la tristesse, c'est de ne pas l'aimer!... » Autant dire qu'il n'y en a pas, car pouvoir ne plus se complaire dans sa tristesse, c'est n'être plus triste. Vouloir guérir, c'est être guéri, ce qui revient à cet aphorisme, d'autant plus affreux qu'il est trop évident :

## XCV

*Le seul remède contre l'amour, c'est de ne plus aimer, comme le seul remède contre la mort, c'est de vivre.*

---

Je me souviens... Je la formulai, cette peu consolante maxime, le soir de ma visite à l'ermitage d'Adrien Sixte. J'avais diné en tête à tête avec mon spleen dans un restaurant quelconque, et puis tué une couple d'heures dans une stalle du Cirque à suivre de ma lorgnette des acrobates, de ceux dont cet étonnant Barbey me disait jadis : « C'est la seule école de style, mon fils (il prononçait *fi*). Ce qu'ils font avec leur corps, nous devons le faire avec notre esprit... » Le désœuvrement m'avait ramené, vers le tournant de minuit, au cercle de la place Vendôme. J'entrai dans la vaste salle d'en bas, juste au moment où la voix du valet de chambre criait : « Messieurs, il y a deux cents louis en banque. » Les joueurs, épars de-ci de-là, s'approchaient de la table, comme dans Virgile les essaims d'abeilles à l'appel de l'airain. Il y a des années que je n'ai pas touché une carte. Mais la phrase de Sixte m'étant revenue tout d'un coup : « Je conseillerais le jeu. Oh ! à petite dose... » — « Pourquoi pas?... » me dis-je, et je demande cinquante modestes louis au maître d'hôtel chargé de ce service. « Quand je les aurai perdus, je m'en irai... » Me voici, un râteau en main, accoudé sur le tapis



vert, entre deux camarades en frac de soirée, un crayon devant moi et une petite carte à plusieurs colonnes avec les lettres fatidiques B. et P. (Banque et Ponte) imprimées alternativement en tête de ces colonnes, pour y pointer les coups, — « l'esprit de la taille, » disent les joueurs. Et déjà les cartes commencent d'aller, et les discours entendus autrefois à cette même place volent dans l'air, entre les « En cartes. — J'en donne. — Huit. — C'est bien bon, » réglementaires.

— « Saveuse gagne toujours son premier coup... »

— « La main de Machault, c'est presque déloyal de la jouer. Il passe toujours six fois... »

— « Voilà ce que c'est d'avoir tiré à cinq. Le tableau est empoisonné... »

— « Moi, je ne bats jamais les cartes; c'est un principe... »

— « De Hère est à notre tableau. Rien d'étonnant si nous avons la guigne... »

Il y a, comme cela, pour tout endroit spécial, des discours obligatoires qui s'y prononcent nécessairement dans un intervalle d'une heure. Il y en a pour les coulisses des théâtres, pour les boutiques de librairie, pour les salles d'armes, pour les ateliers de peintres, pour les cabinets de restaurants. Je dirais volontiers à ceux qui en sourient : « Essayez de venir là deux fois, et vous prononcerez malgré vous ces mêmes formules, car elles résument ce qui flotte dans l'atmosphère de l'endroit. » Ces incohérents discours des joueurs ne font qu'exprimer la sensation du hasard, et tous, même ceux qui jouent pour gagner et qui, par conséquent, ne sont pas de vrais joueurs, c'est bien cette sensation-là qu'ils viennent chercher ici. Le bonhomme Sixte n'avait pas tort. Nous portons dans l'âme un besoin d'anxiété dont les moralistes à courte vue n'ont jamais tenu compte. Mais de quoi tiennent-ils compte, ces moralistes ? Ils prononcent un solennel : « C'est malsain... » et puis, ils vous tracent le portrait de l'homme équilibré que vous devriez être. Qui nous donnera des connaisseurs d'âme humaine assez courageux pour la regarder en face, cette âme malade, assez lucides pour y lire, assez tendres pour la

plaindre, assez sages pour la diriger, assez complets pour appliquer leur science avec ce je ne sais quel doigté d'artiste qui manquera toujours aux philosophes de métier?...

Tout en avançant et retirant à mesure mes jetons blancs ou rouges, et malgré les alternatives de la veine et de la déveine, je ne pouvais arriver, moi, à m'intéresser vraiment au jeu, et je constatais, une fois de plus, combien le virement moral, recommandé par mon psychologue, est difficile à pratiquer. Depuis que la fatale manie de l'amour habite en moi, je suis réfractaire à toute émotion qui n'est pas celle-là. J'ai constaté que tour à tour l'amour-propre d'auteur s'en est allé, en allé le goût de la table, en allé le goût de la culture, en allé le goût de la vie élégante. Les nobles et les vilains appétits, mes aspirations hautes et mes prétentions enfantines, la passion a tout fondu, — comme la petite vérole brouille tous les traits d'un visage. Il n'est demeuré, de mon ancien « moi », que cet étrange pouvoir de me dédoubler, de me servir de spectacle à moi-même, qui fut mon orgueil à de certaines heures, mon remords à d'autres, et qui est devenu ma distraction dernière. J'ai encore écrit des vers là-dessus. Pourquoi me reviennent-ils tous, depuis quelques jours, les âcres vers de ces dernières années?

Je porte en moi, penché sur mon cœur, triste livre,  
Un insensible esprit qui me regarde vivre.  
Rien n'a pu l'endormir, hélas! ni le griser.  
Même à l'heure troublante et folle du baiser,  
Entre des bras lascifs et sur des seins de femme,  
L'étrange esprit est là, tout au fond de mon âme,  
Qui me voit m'exalter, trembler et m'attendrir,  
Comme à d'autres moments il me verra souffrir,  
Sans plus d'émotion ni de pitié bénie  
Qu'un médecin penché sur un lit d'agonie...

Je me regardais donc jouer, — et gagner, — car j'avais des mains, moi aussi! — et perdre, en constatant que mon unique émotion était de savoir le point de la carte donnée par le banquier, — tout juste cela, une petite curiosité de rien. — Puis je regardais autour de moi, je cherchais à savoir au juste quelles impressions diverses asseyaient à cette même table les

quinze ou seize personnes qui pontaient, le banquier qui tail-  
lait, celui qui croupait, et les assistants qui, debout autour des  
joueurs, suivaient les coups d'un regard attentif ou distrait.  
La lumière du gaz éclairait ces visages de Parisiens, du vrai  
jour qui sied à des physionomies travaillées par la vie. Un  
bruit très spécial, celui des jetons de nacre remués les uns  
contre les autres par des mains énervées, accompagnait les  
diverses rumeurs de la table. Derrière la plupart des figures,  
je pouvais mettre sinon une histoire, du moins une situation  
et un caractère. Je me disais : « Celui-ci joue parce qu'il a  
besoin d'argent et cet autre aussi, mais le premier est prudent,  
le second non. Je vais voir l'un s'en aller après une série  
de pertes ou de gains, l'autre rester et courir après ses mau-  
vaises cartes. » Je distinguais, chez quelques autres que je sais  
riches, et qui viennent ici tous les soirs, ou presque, la ma-  
chinale habitude, l'impossibilité de se coucher qui veut qu'à  
Paris certains hommes arrivent à ne pas pouvoir dormir avant  
cinq heures. J'en soupçonnais d'autres d'être là par chic, afin  
de pouvoir dire : « J'ai perdu ou gagné hier deux cents louis. »  
D'autres, relégués en province une partie de l'année, jouent  
au baccara comme ils vont aux courses ou chez les cocottes,  
— pour être dans le train. D'autres étaient, comme moi, de  
la race des ennuyés qui cherchent partout de quoi tromper  
leur peine. Je les éliminai successivement pour arriver à con-  
centrer mon attention sur trois personnages, tous les trois cé-  
lèbres pour avoir gagné et perdu d'énormes sommes, et en  
ceux-là seuls je reconnus le Joueur, — le véritable amant de  
la sensation du hasard, l'homme profondément, absolument  
possédé par le démon. En étudiant leurs visages, j'y décou-  
vrais des traces de volontés fortes, les signes de l'énergie  
puissante et violente qui pousse l'homme aux pires dangers.  
Il y poursuit une certaine palpitation qui, au fond, très au  
fond, est analogue à celle de la guerre. Je comprenais, en re-  
gardant ces hommes, qu'il y a, dans toute passion réellement  
complète, une poésie, un je ne sais quoi de tragique et de  
presque grandiose. Un d'eux avait pris la banque. Il venait de

la remettre plusieurs fois et de perdre à peu près trente mille francs. Je le savais marié, père de famille, un très intelligent et très galant homme, pas très fortuné. Son visage, impassible et comme serré, exprimait une espèce de résolution en donnant les cartes, qui dut être celle de Bonaparte à la veille de Brumaire, — toutes proportions gardées. Et, au demeurant, y a-t-il des proportions à garder? Nous n'avons que notre vie, et, de quelque manière que nous la risquions, de la risquer avec plaisir est toujours saisissant, fût-ce un risque sans raison. Mentalement, je me rappelais Benjamin Constant au *Cercle des Étrangers*, demandant à ces mêmes cartes un dernier sursaut de sensibilité. Et, tout en philosophant, je poussai devant moi la masse entière de mes jetons qui, à ce moment, était doublée. La main était à moi, je retournai huit. Huit, sur l'autre tableau... Il y eut un silence. Les pontes avaient compté sur la déveine du banquier, qui regarda, à sa gauche et à sa droite, les piles éparses des jetons. Le coup était énorme. Il retourna ses cartes à son tour. Il avait neuf! J'avais perdu mes cinquante louis, ce qui est bien une somme pour un pauvre diable d'écrivain. Le plaisir que j'eus à constater l'immobilité du masque de cet homme, que ce gain sauvait peut-être d'un suicide, — qui sait? — fit que je me levai sans regrets. Je venais de voir le jeu incarné dans un passionné, qui se brûlera certainement la cervelle un de ces jours; mais, c'est vrai, il aura vécu. Et je l'enviai à l'idée que je ne lui ressemblerai jamais, ni moi ni aucun amoureux. Nous n'avons pas l'âme assez trempée.

---

— « Et vous jouez, maintenant? Toutes les élégances... » me dit en me frappant sur l'épaule, comme je quittais la table, quelqu'un en qui je reconnus Raymond Casal. Depuis des mois je ne l'avais pas vu; mon Dieu! oui, depuis le jour où il m'avait envoyé ses notes sur la Jalousie des sens. — Il eut, pour me prononcer cette phrase, un sourire d'imperceptible ironie. Je sens bien qu'il me considère un peu comme un

de ces hommes de lettres nigauds qui singent les hommes du monde. Cette impression qu'il eut, voici quatre ou cinq ans, faillit être juste alors. Elle ne l'est plus, et il l'ignore. Pourquoi lui en voudrais-je? Ne sommes-nous pas tous ainsi les uns pour les autres, ne tenant jamais compte de cette vérité, cependant banale, que tout change, surtout le cœur, d'années en années, de mois en mois? Je ne relevai donc pas la légère moquerie de Raymond, car il m'aime avec cela, — en me voyant un *snobisme* que je crois ne plus avoir. Après tout, je n'ai fait que changer mon fusil d'épaule. Et n'est-ce pas un *snobisme* encore que d'attacher tant d'importance aux coucherics d'une maîtresse avec le tiers et avec le quart?

— « Ma foi, » répondis-je à cet homme d'esprit, « je viens de payer cinquante louis le plaisir de vérifier la niaiserie d'un homme de génie... »

— « Ce n'est pas cher... Mais comment cela? » me demanda-t-il; et, tous deux assis sur un divan du salon, je lui raconte mes visites chez Noirot et chez Adrien Sixte, mes questions à ce médecin et à ce philosophe, leurs théories, mes tentatives diverses pour les appliquer. Ce prince des viveurs m'écoutait en battant du bout de sa canne de théâtre la pointe de son soulier verni. Lorsque je commençais de sortir un peu, et quand mes premiers succès me jetèrent brusquement de ma cellule du Quartier Latin dans un opulent décor de haute vie, la tenue de Casal, je m'en souviens, m'hypnotisait d'une manière qui m'eût valu de jolies notes dans le journal de tel ou tel de mes confrères, s'ils avaient soupçonné l'intensité de ma badauderie. Encore aujourd'hui j'ai une joie d'artiste à constater que, si un Van Dyck — un peintre de la créature comblée et de la poésie du costume, le Van Dyck de ce portrait étonnant du marquis de Brignole-Sale dans le Palais Rouge, à Gènes — revenait au monde, il trouverait dans ce grand Parisien un modèle digne de son pinceau. Et puis Casal a aimé, il aime encore une femme de son monde aussi perfide pour lui que le fut Colette pour moi, et, d'avoir senti les mêmes rancœurs, cela vous lie deux hommes, même



quand l'un est un *gentleman* surveillé qui tait ses misères et l'autre un bohémien détraqué qui raconte trop volontiers les siennes. Car je ne manquai pas à ma déraisonnable habitude, et je ne lui cachai pas que c'était moi, toujours moi, le malade à guérir. Casal haussa les épaules, et, passant sa main restée libre sur sa moustache si longue et si fine :

— « Les philosophes et les médecins, » dit-il, « savent les passions comme on sait la grammaire d'une langue que l'on n'a jamais parlée... Noirot vous a pris pour un dyspeptique et pour un hystérique; Adrien Sixte, pour un débauché, pour un oisif et pour un agité... Il y a de tout cela dans votre affaire, mais à côté, hors de votre amour... L'amour, voyez-vous, ça ne s'analyse pas, ça ne se dissèque pas, ça ne se raisonne pas... »

— « Vous êtes dur pour mon livre, » fis-je en l'interrompant.

— « Mais non, mais non, » dit-il; « vous vous soulagez en noircissant votre papier. Il y aura toujours une dizaine de lecteurs qui vous ressemblent et que cela soulagera de vous lire. C'est un résultat... Mais vous auriez mieux fait, pour votre guérison, en n'écrivant ni *physiologie*, ni *psychologie*, ni rien en *logie*, et en voyant votre maîtresse le matin, à midi, le soir, la nuit, et la possédant autant que vous auriez pu... »

— « Et mon honneur d'homme, » m'écriai-je.

— « Vous appelez ça de l'honneur, » reprit-il, « tout au plus de la vanité blessée... Allez, moi aussi, j'ai réfléchi à ce que les gens d'Institut appellent la philosophie, mais sans formules et d'après des faits. Lorsqu'on rentre chez soi à deux heures du matin, en se disant que l'on n'arrivera plus jamais, jamais, à se débarrasser d'une certaine image que l'on a là devant les yeux, on regarde quelquefois son revolver, et on se souvient des camarades qui se sont procuré l'oubli de tout avec ce petit joujou d'acier. Puis on théorise aussi, à sa manière. On se demande pourquoi une ligne de bouche, pourquoi une couleur de prunelles, pourquoi le contact et l'odeur d'une certaine peau, pourquoi une certaine ardeur d'étreinte

dissolvent en vous toutes les forces de l'être et comment cela peut vous arriver sur le tard, à trente-six ans passés, quand on se croyait vacciné, — et que, jusque-là!... Et on trouve qu'il n'y a pas d'autre réponse, sinon que cela est parce que cela est. Une fois cette vérité bien établie, vous n'avez que trois partis à prendre. Le petit joujou, c'en est un. Mais ce parti-là, on ne le prend pas, c'est lui qui vous prend. Le suicide est un accès de folie qui ne se commande pas plus qu'il ne s'évite... Le second parti, vous l'avez suivi : il consiste à lutter. Depuis quand dure-t-il? »

— « Ah ! des mois ! » lui répondis-je.

— « Vous voyez avec quel succès. Vous avez subi les pires souffrances de la passion, sans goûter aucune des joies qu'elle comporte, — joies déshonorantes, joies empoisonnées, joies âcres et dures, joies féroces, abjectes, je veux bien, mais des joies tout de même... — Et c'est là le troisième parti, le seul raisonnable, à mon avis, dans cette frénésie de déraison qui est l'amour, s'accepter et accepter cet amour, et y plonger, y enfoncer toujours plus avant, se griser, se saouler de cette femme qui est votre vice... Qui dit assouvi dit souvent guéri... Et si cet assouvissement n'aboutit pas à la guérison, c'est du moins un bénéfice que vous aurez tiré de votre folie... Voilà ma méthode, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. Et maintenant, il est deux heures... Voulez-vous prendre quelque chose avant de nous coucher? »

— « J'ai une manie, » lui dis-je, comme nous nous installions à la petite table sur laquelle le bouillon et la viande froide étaient préparés.

— « Une autre? » demanda gaiement Raymond en dépliant sa serviette.

— « Celle de formuler en aphorismes les observations qui me semblent justes. »

— « Comment, » dit-il, « vous travaillez dans la pensée? Vous n'avez donc pas remarqué combien il est facile de retourner les plus célèbres? Et elles sont aussi vraies... Voulez-vous des exemples : *Le cœur vient des grandes pensées... On n'a*

*pas toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui... Le moi seul est aimable... Rien n'est vrai que le beau...* Ce sont quelques célèbres maximes que je me suis amusé à mettre ainsi à l'envers, et vous voyez...

— « Vous me dépravez, » dis-je à moitié sérieux ; « vous ne croyez donc à rien ? »

— « Puisque vous y tenez, » reprit-il, « cherchons vos aphorismes, ils ne sont pas plus faux que d'autres. »

Et quand je rentrai chez moi, je pus noter les cinq réflexions suivantes, produit de cette conversation de souper. Comme disait encore Casal, cela valait mieux que de perdre de nouveau cinquante louis.

#### XCVI

*Plus on lutte contre un sentiment, plus on y pense, et y penser, c'est l'exaspérer.*

#### XCVII

*Il n'y a que la femme que nous aimons qui puisse nous guérir d'elle-même.*

#### XCVIII

*Se donner des raisons pour ne pas aimer, c'est, pour un malade, se démontrer qu'il est misérable d'être malade. Il en est plus misérable, et aussi malade.*

#### XCIX

*On sait qu'on aime ; mais on ignore pourquoi l'on aime, quand on a commencé d'aimer, et combien, et comment. Le simple bon sens vous conseille donc de ne compter, contre un pareil sentiment si indéfinissable, si instinctif, si ténébreux, que sur cette idée, que tout finit.*

#### C

*Quitter sa maîtresse pour l'oublier est une maxime à peu près aussi sage que celle-ci : ne plus manger pour n'avoir jamais mal à l'estomac. C'est donner à choisir à un gourmand entre mourir de faim ou d'indigestion. — N'est-il pas insensé de choisir la faim ?*

## MÉDITATION XXII

## UN SENTIMENT VRAI

Du village de Saint-Saturnin (Puy-de-Dôme).

Un doute me vient. Ces troubles que j'ai essayé de définir pour les avoir ressentis, cette affolante épilepsie intérieure dont j'ai raconté les angoisses, ces rencontres du mâle et de la femelle dont j'ai dénombré les cruautés mêlées de si cuisantes douceurs, cette plaie ouverte dans l'âme dont j'ai demandé le remède, vainement, au cynisme des médecins, à la logique des philosophes, au scepticisme des viveurs, — tout cela, est-ce vraiment la vie? Oui, j'ai souffert par ma maîtresse jusqu'à l'agonie. J'ai connu auprès d'elle et dans ses bras des ivresses de volupté qui dépassaient les forces de mon être, si intenses qu'elles confinaient au désespoir. La jalousie m'a tordu dans sa dure tenaille, et, à de certaines minutes, quand de certaines images passaient seulement devant ma pensée, les nerfs défailaient en moi, une invisible main me serrait la nuque, une pointe de couteau fouillait mon cœur, mon cerveau se contractait, mes jambes se brisaient, et j'avais mal. Ah! que j'avais mal!... Et maintenant je me demande : à travers tout cela, ai-je *vécu*? Je veux dire, ai-je connu dans leur intensité suprême les sensations qui peuvent émaner de la femme? Étrange question que je me pose pour avoir, hier, dans ce coin perdu de province où je suis venu passer quelques jours chez ma vieille tante, rencontré un de mes camarades d'enfance, un pauvre médecin d'ici dont l'histoire m'a remué, — comme la vérité seule nous remue. Puis cette histoire m'a donné sur moi-même ces doutes singuliers qui vous saisissent au moment du départ pour la vie, à vingt ans, et lorsqu'on se demande : « Suis-je dans le vrai? Ne manquerai-je pas ma destinée, en suivant cette route? Ne serai-je pas

un raté? » — C'est le mot d'à présent, vilain et veule comme la chose. — Que je me suis donné de peine pour m'éprouver, pour m'exaspérer au contact de toutes les impressions, et je trouve qu'un pauvre garçon, qui n'a pas quitté son trou de province, en a eu plus que moi et de plus fortes! A quoi bon, alors? A quoi bon ne pas m'être laissé aller tranquillement au fil des jours, au lieu de m'empoisonner à coups d'idées et de me paralyser par la plus vaine des analyses?...  

---

Auguste Dupuis — c'est le simple nom de ce simple docteur — était, dès le collège, un timide, un petit, un humble. C'était l'écolier modèle qui ne fait jamais parler de lui, qui tient ses cahiers de corrigés avec une régularité irréprochable, et qui, du quinzième rang, passe au huitième, vers la fin de l'année, à force de travail ordonné et continu. Un trait pourtant distinguait Auguste de ses confrères en médiocrité méthodique. Parmi les incohérences des sympathies momentanées qui tour à tour enrôlaient tel collégien dans telle bande, puis dans telle autre, il demeurait, lui, d'année en année, l'ami fidèle de deux autres camarades adoptés dès son entrée au lycée, et avec lesquels il se promenait toujours, ne les quittant ni dans les rangs, ni en étude, ni au réfectoire. Nous les appelions « les trois Mages », plaisanterie assez sottise que ne justifiait aucun des trois, et en particulier le pauvre Auguste, lequel n'avait rien d'un roi, ni d'un mage, rien de Gaspard, de Balthazar et de Melchior, ces somptueux pèlerins que les vieux peintres, comme le Gozzoli de la chapelle du palais Riccardi, à Florence, nous montrent vêtus de soie verte ou rouge, le chef couvert d'un turban à pierreries, et cheminant à travers les défilés, parmi les dromadaires chargés de coffres précieux? Notre Auguste, lui, offrait au regard cette bonne physionomie placide où se reflète une longue hérédité de soumissions bourgeoises. Tout était épais et commun chez ce garçon, le visage, les pieds, les mains, le geste, la tenue, — tout, excepté les yeux, de frais yeux bleus où riait une âme candide, des yeux



de croyant, comme ces mêmes maîtres primitifs en peignent dans la face pieuse des donateurs agenouillés à l'angle modeste des éclatantes fresques. Ces yeux disaient qu'un cœur très tendre habitait cette vulgaire enveloppe. Je n'étais moi-même, à cette époque éloignée, qu'un adolescent peu renseigné sur les différences des natures humaines, et pourtant un instinct précoce me révélait la valeur de cette sensibilité du « Pataud ».

— C'était son second surnom, plus justifié que le premier par sa pesante démarche. Je me souviens que je tentai d'entrer dans la société des « trois Mages », à cause de lui, sans succès d'ailleurs ; car ces trois amis avaient fait vœu, assez solennellement, en se donnant leur amitié, de ne pas admettre entre eux un quatrième compagnon, et malgré que la maison du père Dupuis fût voisine de celle de mon père, dans ce petit village de Saint-Saturnin, où je passais mes vacances, jamais Auguste ne consentit à transgresser pour moi son enfantin engagement. Je nous vois causant tous deux près de la Monne, une rivière dont j'ai le bruit sous ma fenêtre en écrivant ceci, — le même bruit, mais quelle autre âme pour l'écouter ! Je nous vois courant sous les saules et poursuivant des saute-relles aux ailes bleues que nous jetions à l'eau ensuite, afin de suivre l'effort de ces bestioles en train d'allonger par coups secs leurs grandes pattes unies, et de nager vers une pierre. Je m'entends disant à Auguste : « Veux-tu être mon ami?... » et lui me répondant : « Si je n'avais pas pour ami tel et tel, je voudrais bien, mais c'est impossible... » O naïveté touchante et ridicule d'un âge où l'on croit à ce point au sérieux du cœur, et que les nouvelles sympathies sont une trahison envers les anciennes ! A-t-on raison alors, dans cette époque de l'exclusivisme jaloux, ou plus tard, quand on pratique le proverbe commode : « Un de perdu, dix de retrouvés?... » Mais qui n'a pas connu ces susceptibilités jalouses de l'affection fut-il jamais un ami ?

---

La vie avait passé depuis les jours où nous lancions, innocents bourreaux, les frêles insectes dans l'eau murmurante.

Depuis la mort de mon père et de ma mère, j'avais désappris le chemin de ce village perdu au creux des montagnes, dans cette province du centre de la France qui n'est sur la route d'aucune villa où un amant pût cacher ma Colette. Je savais cependant, par les lettres de ma tante, que Dupuis avait fait sa médecine, — tranquillement toujours. Il avait pris toutes ses inscriptions à l'école de Clermont-Ferrand sans venir à Paris. Je savais qu'il s'était établi comme praticien à Saint-Saturnin, qu'il s'était marié avec une fille de Saint-Amant-Tallende, le gros bourg voisin, et aussi que sa femme l'avait quitté pour courir le monde en compagnie d'un journaliste venu dans le pays à une époque d'élection. La fuite de Mme Dupuis était demeurée légendaire dans la contrée, et, quand ma pauvre vieille tante croyait devoir m'adresser des lettres sur mes pièces ou mes nouvelles, — que je lui envoyais, un peu par malice, et qu'elle lisait consciencieusement, — elle ne manquait jamais de comparer mes héroïnes à Mme Dupuis. Puis elle ajoutait quelques détails sur la vie de cette malheureuse. Elle me demandait si je l'avais rencontrée à Paris, s'imaginant que nous habitons, nous autres gens de lettres, une sorte de Casino interlope où se donnent rendez-vous les pires déclassées de France et d'Europe. Cette correspondance familiale avait subi, par ma faute, de longues intermittences, et la bonne dame avait eu d'autres questions à me poser, sur mes dettes et sur mes propres désordres. Aussi fut-ce une nouvelle profondément imprévue pour moi, quand, interrogée sur Dupuis le soir même de mon arrivée, elle me dit :

— « Comment ? Tu ne sais pas ? il a repris sa femme... »

— « Je la verrai, alors, » répondis-je, me promettant d'avance un régal littéraire et une distraction à causer avec cette Bovary authentique. Je venais de débarquer à Saint-Saturnin pour m'y reposer de Paris, et déjà le boulevard me manquait, lui que je déteste quand je m'y trouve emprisonné. « Ni avec toi, ni sans toi... » dit une *petenera* espagnole, une de ces chansons que les gitanes chantent avec accompa-

ment de *olé, olé*. Quelle devise pour tous les amours de mon cœur inquiet, pour tous ses goûts aussi!...

— « Elle est morte, il y a six mois, » répliqua ma tante, qui n'a jamais entendu chanter de gitanes et qui pratique ingénument la devise contraire, celle de la plante qui meurt où elle s'attache. — Que devient l'hérédité avec des contrastes pareils? — Et elle continuait, me détaillant avec horreur la fin de la mystérieuse Mme Dupuis : « Et conçois-tu qu'elle avait eu le front, en revenant ici, d'amener avec elle une petite fille qu'elle avait eue, Dieu sait avec qui?... Et le docteur a gardé cette enfant. Si c'était par charité seulement... Mais non, il l'aime comme si c'était la sienne... Oh! ça lui a fait beaucoup de tort dans le pays... »

Cette naïve remarque m'eût bien diverti par ce qu'elle traduisait de fausse moralité bourgeoise, si je n'avais été du coup intéressé au dernier point par la bizarrerie sentimentale que ma tante venait de me révéler chez cet Auguste Dupuis, dit « le roi Mage », dit « Pataud », et considéré de tous temps, par moi, comme le plus banal des hommes. Couché dans mon lit aux draps rudes, mais parfumés à la lavande fraîche, dans ce silence de la campagne qui empêche de dormir plus que ne ferait un bruit, au sortir du tumultueux Paris, j'oubliai de me ramentever — c'est encore un mot de ma tante — mes souvenirs de jeunesse, pour tourner et retourner en pensée le cas de mon ancien camarade des bords de la Monne, rendu plus inintelligible pour moi par le souvenir du cas de Roger Valentin (voir la *Méditation XII*). — Comme la plainte de la rivière se faisait douce cette nuit-là, et qu'elle berçait ma rêverie avec une mélancolique tendresse! — « Ainsi, » pensais-je, « Roger souffre de l'existence d'une enfant que sa femme a eu d'un premier mari, quoique l'existence de cet enfant ne représente ni une honte ni une perfidie, au lieu qu'Auguste a devant lui, auprès de lui, à chaque heure, à chaque minute, la preuve vivante de la trahison de sa femme incarnée dans cette petite fille, et il supporte de la voir qui va, qui vient, qui sourit et qui regarde, avec des sourires où il y a

un peu de la ressemblance de sa femme et de l'autre, le vrai père, avec des yeux où il retrouve la couleur des prunelles qui lui ont menti, avec des cheveux où flottent des reflets des cheveux que l'autre a défait et noués ! Qu'il le supporte, cela se comprend encore, mais ma tante prétend qu'il aime l'enfant. Hé bien ! C'est qu'il n'a jamais aimé sa femme. Et cependant ma tante m'a prouvé elle-même le contraire. Je me rappelle ce qu'elle me contait dans ses lettres, que la douleur de ce mari abandonné fendait le cœur à tout le monde. Il en avait les esprits *lunés*. C'était son expression à elle. Il paraît que ses cheveux ont grisonné en quelques mois, et lui, si gai, si bon compagnon autrefois, il avait perdu le rire. Comment mettre ensemble cet amour pour la femme infidèle et pour l'enfant de l'adultère ?... » Afin d'arriver à comprendre mon vieux camarade, par analogie, je me figurais, moi, mes sentiments pour une fille que Colette aurait eue d'un de mes rivaux, de Salvanev, par exemple, ce bookmaker du monde dont j'ai eu le dégoût d'être jaloux. Je la voyais, cette fille imaginaire, et il me semblait que sa seule respiration m'eût fait crier. La douleur des plus anciennes angoisses se fût réveillée du coup. Pourtant Colette était une maîtresse choisie par moi dans un milieu de galanterie. Je n'ignorais pas, en la prenant, que je prenais une créature possédée déjà par d'innombrables amants. — C'est encore un problème, cela. On sait qu'une drôlesse s'est donnée à l'un et à l'autre, que cet un l'a payée, et cet autre. Mais oui, elle a débuté ainsi, au sortir du Conservatoire. On a entendu des camarades raconter des anecdotes sur sa manière de se livrer. Ils vous ont décrit ses secrètes beautés. On a éprouvé, à l'user, que ces anecdotes étaient vraies, ces descriptions exactes, et puis on est jaloux de cette maîtresse méprisée par avance, jaloux comme si l'on avait été le premier. — Que doit être cette jalousie quand on a été réellement ce premier, quand il s'agit d'une femme initiée par vous à la vie du cœur et à celle des sens ? Car l'un ne s'éveille réellement qu'après que les autres ont parlé. Et cette jalousie ne saignerait pas chez un homme jadis épris,

devant une enfant que cette femme a eue d'un autre, quand lui-même, et c'est là le cas pour Dupuis, n'en a pas eu d'elle?... Allons donc!... » Et j'éclatais de rire tout seul, et très haut, avec quelle amertume, à cause des images auxquelles je venais de me meurtrir l'âme!

— « Hé bien ! » me disais-je en continuant ces réflexions, « Auguste sera un de ces héros de la moralité personnelle, comme en évoque Dumas. Le mari de *Monsieur Alphonse* pardonne, lui aussi, à sa femme d'avoir eu une fille d'un autre. L'ai-je assez défendue, cette scène, quand la pièce fut jouée pour la première fois, et avais-je si tort de soutenir qu'il y a là, dans ce pardon, une humanité profonde? Dans le *Petit-Fils de Mascarille*, ce moqueur de Meilhac se rencontre avec cet apôtre de Dumas. La différence est grande, pourtant, car l'enfant de M. Alphonse et celui de Valentine dans le *Petit-Fils* sont tous deux *d'avant* le mariage, au lieu que l'enfant adoptée par Auguste est *d'après*. Un abîme sépare les deux situations. Mais quoi ! si feu Mme Dupuis est arrivée repentante, si elle a joué à ce « pataud » la comédie classique : « Ah ! je t'ai méconnu, toi si bon, toi si noble... Mais, va, je n'ai jamais aimé que toi... » — *Tremolo* à l'orchestre ! — Il y a des femmes qui vous servent cette colossale bourde, qu'elles ne vous ont trompé que pour vous préférer. C'est assez logique, puisqu'il n'y a pas de préférence sans comparaison. Quand il était tout petit, Auguste avait des yeux à devoir digérer de ces couleuvres une fois homme. Qui sait s'il n'aura pas cru par-dessus le marché qu'elle avait eu cette fille en pensant à lui ? Alfred de Vigny prête bien ce vers étonnant à un mari perfide :

L'infidélité même était pleine de toi...

---

Malgré ces réflexions, ou à cause d'elles, je m'acheminais aujourd'hui, vers une heure, après le dîner, ce dîner de province pris copieusement au milieu du jour, du côté de la maison du docteur, avec une curiosité bien vive. Il habite à



une extrémité du village la maison où il est né, où son père est mort, où le grand-père Dupuis a vieilli, goutteux et rieur. Que cet incorrigible Jacobin nous a chanté de fois l'inepte chanson libérale de 1830 :

Grand-papa,  
Grand-papa,  
J'voudrais bien r'tourner par là !...

Je contemplais, en marchant d'un pied flâneur, cet horizon que j'ai gardé si vaste dans ma mémoire et que je retrouvais tout rétréci, mais plus intime, plus doux encore : une seule rue avec des maisons serrées et qui dominent l'étroite vallée où court la Monne. De l'autre côté de la petite rivière, une montagne étage ses pentes boisées et couronnées de constructions étranges. Par une année de chômage, un grand seigneur charitable imagina d'employer les ouvriers pauvres à fortifier la crête de cette âpre colline avec des tourelles et des murailles formées de pierre sans ciment. Par ce jour d'été d'un bleu intense, une brise fraîche, venue des sommets lointains et comme conduite par le couloir de la rivière, tempérait l'ardente chaleur. Je me demandais si je n'aurais pas été sage de demeurer là, fixé au pays natal, apprivoisé à une vie régulière, plutôt que de courir le monde à la poursuite de chimères aussi vaines que le mince tire-bouchon de fumée bleue qui tremblotait sur la cheminée d'une chaumière perdue dans le bois. Mais non, puisque le docteur, mon ami d'enfance, a rencontré dans son coin de campagne la même perfidie que moi dans les coulisses d'un théâtre parisien. Et il n'a pas eu, pour le consoler de cette perfidie, un décor exquis autour de sa misère, avec le souvenir de sensations dont le regret reste voluptueux même dans la douleur...

Je m'arrêtai longtemps devant la maison Dupuis. Un jardinet la sépare de la route. Je le connais si bien, comme le grand verger qui, par derrière, dévale du côté de l'eau. J'observai que le colombier était à la même place ; à la même place le vieux cadran solaire, sur lequel le grand-père avait lui-même gravé en latin l'inscription : « Il ne marque que les

heures sereines. » Mais l'aboïement du chien qui s'élança de sa niche quand je poussai la grille me prouva que je n'étais plus l'hôte familier de ce calme asile, comme aussi l'étonnement du gros homme qui vint au-devant de moi lorsque la servante m'eut annoncé : « Comment, c'est toi, Claude ; pas possible !... » Et il me poussait dans un cabinet encombré de livres et de brochures où jouait, assise sur un tapis un peu râpé, une fillette, de huit ans peut-être, fine et menue, avec des cheveux blonds, tressés en une natte épaisse, à qui le gros homme dit d'une voix adoucie :

— « Allons, Louise, va au jardin. »

— « Oui, papa, » dit l'enfant, « mais j'emporte Lucie, n'est-ce pas?... » Et elle sortit, enlevant, en effet, entre ses bras, une poupée qu'elle était en train d'habiller. Le hasard me mettait du premier coup devant la fille de *l'autre*, et je reconnus aussitôt les bons yeux mouillés de mon vieux camarade du lycée de Clermont qui riaient, en regardant l'enfant, dans le visage du médecin vieilli. Ses prunelles avaient toujours leurs quinze ans. Seulement les rides précoces des joues et du front, le grisonnement dont ma tante m'avait parlé, et une expression particulière dans la bouche, témoignaient que cet homme, né pour la gaieté dans la bonhomie confiante, avait beaucoup souffert. Une photographie presque de grandeur naturelle, pendue au-dessus du bureau, représentait une femme très jolie et gracieuse, encore jeune. Je soupçonnai du premier coup d'œil, à la ressemblance, que c'était la mère de l'enfant. Par la fenêtre ouverte, tandis qu'Auguste m'accablait d'affectueuses questions, j'entendais le rire de la fillette, qui avait lâché sa poupée pour jouer avec le chien, et la voix de la servante gourmandait la bête d'être trop vive.

— « Et voilà ma vie, » conclut mon camarade, après m'avoir raconté un peu pêle-mêle ses occupations ; « et je suis, non pas heureux, mais content, comme disait l'autre. » Puis, après un silence un peu embarrassé : « Tu as su que j'ai été très malheureux ? »

Il prononça cette phrase d'un ton triste et simple qui eût

arrêté le sourire sur la bouche la plus ironique, et qui me remua profondément. Ah ! je serai bien vieux quand je ne tressaillerais plus au contact de la souffrance humaine !

— « Que veux-tu ? » continua-t-il, « j'avais épousé une femme à laquelle il fallait plus de tendresse que n'en pouvait donner un pataud comme moi. C'était une artiste, une musicienne, élevée à Paris... Et moi... »

Il se montra naïvement du geste. Je comprenais le motif de sa confiance. Ma tante, il le devinait, avait dû me raconter toute sa misère, et cela lui faisait de la peine que je condamnasse la femme qu'il avait aimée, sans que rien plaidât pour elle. Et il insistait :

— « Ce que j'ai compris, vois-tu, mais trop tard, c'est qu'il y avait beaucoup de ma faute, et lorsqu'elle m'a écrit qu'elle était seule, pauvre et malade, et que je suis allé la chercher, si tu avais vu son étonnement, ses larmes, sa reconnaissance ! Les six derniers mois de sa vie, elle m'a payé en bonheur toutes les larmes que j'avais versées... Tu viens de voir l'enfant, comme elle est fine... C'est sa mère, toute sa mère... Elle me la rappelle par ses moindres mots, ses moindres gestes... Oui, je sais que l'on m'a blâmé, que l'on me trouve faible, ridicule... »

Il eut un haussement d'épaules, puis il dit, en secouant la tête et avec une voix très basse :

— « Vois-tu, quand on a aimé une femme comme j'ai aimé la mienne, c'est pour toujours, et on aime tout, de ce qui vous la rend vivante... Tout, entends-tu bien?... »

Je voyais, tandis qu'il me parlait, ses yeux, d'une si fraîche candeur, se remplir de larmes, et, au lieu de trouver cette émotion ridicule, j'en suis à me demander où est la vie profonde du cœur, entre le sentiment qu'il garde à celle qui l'a honteusement trahi, si doux, si tendre, si étranger à toute haine, et ma féroce, mon avilissante rancune, à moi. — Hélas ! Après avoir tant écrit sur l'amour, en avoir tant joui, tant souffert, n'aurais-je jamais aimé ?

## MÉDITATION XXIII (1)

## PHYSIOLOGIE DU PHYSIOLOGISTE

A monsieur le Directeur de la Vie Parisienne.

Meggen, près Lucerne, septembre 1889.

Vous avez publié, mon cher directeur et ami, tout ce que je vous avais envoyé du manuscrit de mon pauvre Claude Larcher, avec une bonne grâce qui n'a pas été sans mérite. C'est qu'il est tombé chez vous et chez moi, simple exécuteur testamentaire, des cinquantaines de lettres atroces depuis le jour où le premier chapitre de cette *Physiologie* a paru dans les colonnes de *la Vie* ! Nous ne nous doutions guère, n'est-ce pas, que cette année d'un lamentable centenaire marquait une restauration définitive de l'antique pudeur dans le domaine de la littérature ? Il faut le croire, pour ce qui nous concerne, tant nos correspondants, et bon nombre de faiseurs d'articles, ont paru choqués jusqu'au scandale du ton de ces analyses. Je viens de la relire, cependant, cette suite de *Méditations*. J'en trouve quelques-unes amères, d'autres assez brutales. Beaucoup m'ont semblé redire, sous une forme plus ou moins heureuse, des vérités déjà dites par tous les observateurs de tous les temps. Je vois nettement qu'il y manque un grand et fort chapitre initial qui serve d'assise à l'ouvrage. Mais j'en suis à chercher une phrase immorale dans cette œuvre d'un artiste que j'ai connu déséquilibré, compliqué, souvent partagé entre la poésie et la sensualité, pénétré pourtant de

(1) Quoique la préface actuelle du présent livre contienne des indications suffisantes sur le but que s'était proposé feu Claude Larcher, les lecteurs qui auront bien voulu suivre avec quelque sympathie ce héros de la *Physiologie* et de *Mensonges* trouveront peut-être un intérêt aux documents trop peu nombreux recueillis sur ses derniers jours. On a cru devoir laisser à ces documents une forme qui les fait rentrer dans le plan général de l'ouvrage, auquel ils servent de *postface* et aussi de conclusion.

Christianisme jusqu'aux moelles, souffrant de ne pas croire davantage et toujours épris d'Idéal. J'ai donc cherché ailleurs la raison pour laquelle les fragments de ce livre, un peu incohérent et contradictoire, je l'avoue, ont déplu si vivement à beaucoup de lecteurs. Cette raison, j'ai cru la trouver dans le caractère même de l'auteur et dans un contraste que j'ai grande envie de marquer ici, ne fût-ce que pour sauver sa mémoire du reproche d'avoir spéculé, en vue d'un scandale fructueux, sur des crudités d'expression et des audaces de peinture. D'ailleurs, la conclusion manquerait à ces études, si un ami ne la donnait, et quel ami, sinon celui que l'auteur a jugé assez fidèle pour lui confier le soin de revoir et de publier son œuvre inachevée ?

---

Quand je vivais avec Claude, dans cette familiarité des jeunes gens de lettres où les natures se montrent ingénuement, je m'étonnais souvent que l'intelligence de mon camarade lui servit si peu à se diriger dans la vie. Il lui arrivait, au cours du plus banal entretien, d'énoncer des phrases qui prouvaient une curiosité de l'expérience vicieuse, trop voisine du cynisme. Sa misanthropie précoce abondait en remarques cruellement désenchantées. Puis ce cynique se laissait prendre aux plus grossiers mensonges du premier venu ; ce misanthrope était la dupe de n'importe quel aigrefin ou de n'importe quelle *douce-fine* qui se donnait la peine de le flatter. Il y avait en lui de l'enfant et du vieillard, quelque chose de presque desséché par l'abus de la réflexion, et une ingénuité inguérissable d'impression conservée malgré cela. Le singulier malaise que j'éprouve moi-même à relire la *Physiologie* me paraît procéder de cette double tendance. Nous admettons le cynisme dans la littérature et dans la vie, mais avec les qualités de décision froide, avec ce décompte exact des hommes et des situations, avec cette maturité de jugement qui complète la misanthropie chez un Mérimée ou un Morny. Pareillement, le bel optimisme persistant de George Sand nous fait lui pardonner le poétisme



souvent irréal de ses idylles. N'y a-t-il pas, au contraire, quelque chose d'anormal, de presque monstrueux à rencontrer, comme chez Claude, un lot de maximes qui visent à imiter Chamfort, et, à côté, un lot de sentiments dignes d'un écolier ? Ce physiologiste professionnel, qui nous arrive avec ce titre à énormes prétentions : *L'Amour Moderne*, nous raconte sa petite histoire, et nous apprenons, quoi ? qu'une actrice galante, longtemps entretenue par le tiers et le quart, l'a aimé quelques jours et trompé des années. Cette fille va souper avec un de ses rivaux. Et voilà notre philosophe en fureur et qui écrit des sonnets comme celui-ci, qu'il m'avait récité autrefois. Je l'ai retrouvé dans ses papiers, recopié sous ce titre : *L'Enfer*.

J'ai connu le chagrin des pâles Danaïdes,  
Celui d'un dur labeur recommencé sans fin.  
T'ai-je assez prodigué de tendresses, en vain,  
Pour emplir de douceur tes yeux à jamais vides ?

Et j'ai connu Tantale et ses ardeurs avides.  
Tu donnais bien ta bouche à manger à ma faim,  
Décevante pâture !... Et là, dans ton beau sein,  
Ton âme était un fruit plein de sables arides.

Et j'ai connu Sisyphe et son stérile effort ;  
Hélas ! en essayant de porter ton cœur mort  
Jusqu'au vivant éther de la passion vraie,

Et, pour que tout l'enfer tint dans ce triste amour,  
La jalousie, en moi, saigne comme une plaie  
Que ronge un immortel, un affamé vautour.

— « Sais-tu à quoi tu me fais songer ? » lui demandai-je le jour où il me débita ce sonnet, suivi de plusieurs autres qu'il voulait réunir sous ce titre : *Ma Douleur*.

— « A quoi ? » fit-il, un peu interloqué, car, en véritable homme de lettres, il attendait un compliment.

— « Oh ! » lui dis-je, « à un mot si célèbre qu'il en est banal ; celui que l'on fit sur Beaumarchais emprisonné... avec une légère variante... »

— « Laquelle ? »

— « Tu ne te fâcheras pas ? »

— « Non, » fit-il.

— « Hé bien ! Il ne suffit pas d'être trompé, il faut encore être modeste... »

— « Tu as raison, » répondit-il en haussant les épaules ;  
« mais comment trouves-tu mes vers?... »

J'avais presque l'idée de transcrire ce bout de dialogue comme exerçue à cette *Physiologie*. Cette épigramme inoffensive avait amusé Claude, car il avait cette coquetterie de se railler volontiers lui-même. Mais la critique qu'elle enfermait était-elle absolument juste ? Parmi des notes de sa main que j'ai découvertes dans des circonstances assez bizarres, — je les dirai tout à l'heure, — traînait celle-ci, où mon ami semble avoir répondu par avance à cette objection : « Écrire un livre intéressant sur l'amour, c'est écrire un livre sur sa façon à soi de sentir l'amour. Un tel livre a tout juste la valeur d'un mémoire rédigé par un malade sur sa maladie. Beyle avait peur de ne noter qu'une émotion lorsqu'il voulait noter une vérité. Étrange illogisme du plus logique des analystes ! Hé ! quelle vérité cherchais-tu donc à dire, grand disputeur, sinon des vérités sur des émotions?... » De ce point de vue, même la misère enfantine de Claude, son impuissance à se débarrasser de l'idée fixe, l'espèce d'anarchie intérieure dont la trace se retrouve dans ses réminiscences, et qui le faisait vivre cette vie décomposée, entre les voyages, le cercle, les restaurants, les théâtres et les coulisses ; cet étalage chirurgical à propos des plus humbles sensations, cette sorte de pédantisme involontaire dans l'analyse, oui, tous ces défauts me paraissent donner à ce livre une date, à tout le moins, par suite, une valeur de document. Il est visible que la sensation heureuse en est absente et absente aussi l'émotion simple. Mais le personnage en était incapable, comme aussi de raisonner avec une suite ininterrompue dans ses déductions. La vérité posée au commencement de son ouvrage, et qui en fait la secrète moralité, à savoir que l'amour sensuel confine sans cesse à la haine, méritait — quoique vieille comme le demi-monde — une démonstration plus rigoureuse. C'est là ce

chapitre initial dont je regrettais tout à l'heure l'absence. Notre maniaque s'est contenté de jeter sur le papier une série de notes capables de servir à cette démonstration. Puis, comme il était naturellement curieux de théories, de menues analyses et de dissections microscopiques, il a mêlé à ces notes une foule de détails parasites que je lui aurais conseillé d'enlever, par goût de la régulière ordonnance classique. A quoi il m'eût sans doute répondu comme à propos d'autres travaux :

— « Ce que j'aime le mieux dans les livres des autres, ce sont les détails oiseux, les digressions et les défauts. Il n'y a que cela qui me fasse penser... »

---

Faire penser, — c'était là toute sa rhétorique. — Il prétendait que le seul rôle de l'écrivain consiste à inquiéter, à suggérer. Parmi les papiers dont je parlais, se trouvait encore la phrase suivante : « Un livre qui ne me parle pas comme un homme, comme un ami, comme un frère, qui ne me dise pas des mots *capables de me changer le cœur*, qu'en ferais-je ? L'art n'est rien sans l'âme. Les faits ne sont rien que par l'âme et pour l'âme. La pensée est à la littérature ce que la lumière est à la peinture... » Et sur une autre feuille : « Type idéal du roman : *L'Imitation de Jésus-Christ*. » Je ne me charge pas d'expliquer ce que Claude entendait au juste par là, ni comment il conciliait son admiration, sans blasphème, pour le solitaire du moyen âge avec son goût pour le prince des détraqués, Benjamin Constant, qu'il eût volontiers traité de grand Saint, à la manière de mon autre ami, le subtil Maurice Barrès. Il était coutumier de ces étrangetés, associant dans son enthousiasme des œuvres et des noms qui frémissent de se rencontrer : les *Pensées* de Pascal et les *Liaisons dangereuses*, par exemple. J'ai entre les mains une sorte de volume *pot-pourri*, si l'on peut dire, dans lequel il a fait relier ensemble : — dix pages détachées de Baudelaire, le fragment sur Orphée dans les *Géorgiques* de Virgile, la *Maison du berger*

de Vigny, *Mes Écarts* ou *Ma Tête en liberté* du prince de Ligne, le fragment des Mémoires apocryphes de Richelieu sur Mme Michelin, quelques feuillets de *Candide* et la moitié d'une nouvelle d'Hippolyte Castille, intitulée : *Histoire de ménage!*... — Autant que j'ai bien compris ses paradoxes, il estimait avant tout, chez un écrivain, le mélange de la passion, quelle qu'elle fût, coupable ou sublime, et de la lucidité. Il lui fallait des âmes assez ardentes pour vivre beaucoup, assez curieuses pour se connaître, assez hardies pour se confesser, — c'est-à-dire pour conter d'elles non pas des actions, mais des états, non pas des faits, mais des habitudes. Je l'ai vu ainsi raffoler du *Journal* d'Amiel, ce protestant si pur, pêle-mêle, et des mémoires de ce ruffian de Casanova « J'aime à sentir sentir... » cette étrange formule qu'il a employée, je crois, au cours de son livre, il la répétait sans cesse. Peut-être trouverez-vous, mon cher directeur, dans le détail de ces goûts disparates, la clef des contradictions de cette *Physiologie*, à qui vous avez donné une large hospitalité. Pourquoi ne vous dirais-je pas aussi la raison qui lui fit désirer vivement d'être publié dans votre journal? Claude cherchait ainsi à se prouver à lui-même son parisianisme. Il avait eu, par-dessus le marché et à travers le fatras de ses théories, de passagères prétentions à la vie élégante. Je l'ai vu hypnotisé à la lettre par les pantalons et les bouquets de boutonnière de son rival Salvaney, un clubman ignare comme son cheval, et dont la principale aristocratie consistait à faire le voyou anglais, mais de ce côté-ci du détroit, vous savez, ces *cads* qui disent : « *Arry, my boy...* » dans le *Punch*, sans *h*, et en trainant la voix.

La vérité, et voilà le motif qui rend ce livre sur *l'Amour* si incohérent, — je reprends le mot dans son sens d'étymologie, « *incohæreere, qui ne se tient pas,* » comme d'ailleurs toutes les autres œuvres de Claude, — la vérité c'est que Larcher, pareil en cela aux neuf dixièmes d'entre nous, avait grandi sans milieu définitif et précis. Par suite il n'avait pu prendre ni une forme d'âme ni une forme d'existence définitive et pré-

cise. Il était comme né hors la loi. Il le sentait lui-même, car il avait, à la suite de la *Méditation IV*, sur l'*Amant moderne*, copié cette phrase de Michelet : « ... Dans leurs livres, ils ont surabondamment parlé de la divagation, *jamais marqué la grande voie simple*, féconde, de l'initiation que l'amour mieux inspiré continuerait jusqu'à la mort. Il est arrivé à ces ingénieux romanciers ce qui arriva jadis aux casuistes, Escobar et Busenbaum, grands analyseurs aussi, et qui dans leurs recherches subtiles n'oublièrent rien que ce qui faisait le fond même de leur science. *Ils ont perdu le mariage de vue et réglé le libertinage.* » Claude avait ajouté : « Noble phrase, si saine, si lucide, si tristement vraie de mon œuvre ! Mais dire les douleurs de la faute, n'est-ce pas aussi montrer la route ? ... C'est l'épave qui marque où le navigateur a sombré et le récif à fuir. Cela sert encore... Et puis il ne faut pas mentir. Il faut raconter ce que le sort a fait de nous, en nous souvenant du mot de Marc-Aurèle : *Il y a à cela même une raison.* Oui, il y a une raison à mon existence, aux contrastes étranges que la destinée m'a imposée. Dieu ! que cette vie fut contraire au cœur ! » Il disait vrai en qualifiant de la sorte son expérience. J'en ai eu la preuve une fois de plus dans la visite que j'ai rendue le printemps dernier à sa vieille tante, au cours d'un voyage en Auvergne. J'allais dans cette montagneuse province chercher quelques notes exactes pour un roman auquel je travaillais, et, me trouvant à trois heures seulement du petit village de Saint-Saturnin, d'où est datée la *Méditation XXII*, je me décidai à cette excursion. Tout en roulant dans un mauvais coupé de louage, je regardais le paysage du bord de la Limagne, si joliment rustique et laborieux. Les sarments secs des vignes s'enroulaient aux longs échelas gris. Le blé pointait, vert sur la terre sombre. Les bourgeons germaient sur les branches nues des arbres qui bordaient le chemin, et les fleurs roses des pêchers me souriaient dans la lumière. Il y avait de la neige sur les hautes montagnes, et, le long de l'Allier, deviné à la dépression du terrain, flottait une buée douce et transparente. Je me souvins de ce que



Claude m'avait raconté sur son adolescence écoulée tout entière dans ce pays perdu, et, comme nous nous étions arrêtés pour faire boire le cheval à la porte d'une auberge, dans un hameau, je crus voir l'image de ce qu'avait été mon ami enfant dans deux petits garçons en train de se promener avec un vieux monsieur, quelque rentier de la localité. Ils montraient de si grands yeux simples dans de si larges faces. « Il est parti de là, » songeai-je, et, par opposition, je l'évoquai tel que je l'avais vu tant de fois, assis à une table de restaurant de nuit et me racontant, en phrases heurtées comme ses sensations mêmes, sa journée d'homme de lettres, à moitié bohémienne, à moitié mondaine. Entre le point d'arrivée et le point de départ, la distance était trop grande. L'équilibre moral a pour première condition que l'homme fait continue l'enfant. Faut-il chercher ailleurs la raison du détraquement observable chez tant d'artistes modernes ? Combien d'entre nous peuvent dire que leur trentième année ressemble à leur dixième ? Et ce ne devrait être, cette trentième année, que la dixième épanouie.

---

Je roulais de nouveau, et je philosophais à perte de vue sur cette loi de l'hygiène intellectuelle, lorsque j'arrivai à ce village de Saint-Saturnin, fort pittoresquement dressé sur une colline. Son château féodal, encore intact, domine une vallée où coule cette petite rivière babillarde, décrite par Claude avec tant de complaisance. Il n'y a qu'une rue dans le village, mais tortueuse et si mal entretenue, que le cocher me demanda de m'attendre au bas. Je m'engageai donc à pied dans cette allée étroite, après m'être renseigné sur la demeure de Mlle Claudia Larcher, la tante et la marraine de mon ancien compagnon de vie littéraire. J'admirai combien la magie du souvenir métamorphose la médiocrité des endroits, à constater la misère de la plupart des maisons qui composent le village, jadis vanté par mon ami comme une oasis de solitude fleurie. Des tas de fumier s'entassaient, bruns et suintants, devant les

portes, où des truies se vautraient, où des poules picoraient, où des enfants jouaient, pieds nus et vêtus de haillons. Il convient de dire qu'il avait plu les jours derniers, et qu'un mauvais déjeuner pris en route m'avait indisposé contre le pays. Ma vilaine humeur céda devant le clocher de l'église, du plus délicat roman auvergnat, et, comme j'aperçus, en contournant le chevet, la porte du cimetière, j'y entrai. Je n'eus pas de peine à trouver la sépulture de la famille Larcher, tous notaires à Saint-Saturnin depuis trois générations. « C'est ici qu'il repose, » pensai-je, en regardant la pierre mélancolique où le nom de mon terrible camarade, placé à la suite des noms des honnêtes tabellions du village, ricanait ironiquement. Je vous dispense, mon cher directeur, des réflexions éveillées en moi. Cette antithèse ne semblait-elle pas prolonger par delà le tombeau les contradictions sur lesquelles avait vécu ce fils de braves bourgeois, devenu, par un caprice du sort, un auteur dramatique à la mode, puis, par celui de l'amour, un névropathe et un maniaque, le tout pour finir, usé par l'abus des alcools anglais, à l'ombre du clocher que ses pères avaient eu la sagesse de ne jamais quitter ?

Naitre, vivre et mourir dans la même maison !

Ah ! le vers profond, le vers divin de Sainte-Beuve ! Comme j'en sentais le charme nostalgique en quittant ce cimetière, et la sépulture de famille entretenue pieusement parmi son lierre, ses pétunias et ses capucines, par les soins, sans doute, de la vieille tante ! Et elle, la digne femme, elle était un commentaire bien touchant de ce vers du plus intime des poètes. Telle mon ami me l'avait décrite avec un *humour* attendri, telle je la trouvai quand on m'introduisit dans l'espèce de ferme bourgeoise où Claude avait passé les derniers mois de sa vie. Mlle Larcher était vêtue de noir, avec un visage gaiement ridé, où souriait cette innocence indulgente qui se remarque dans certaines physionomies ecclésiastiques. Elle lisait de ses clairs yeux gris, le nez chevauché par des lunettes montées en argent, un livre qu'elle posa sur la table, et je pus voir que

c'était *l'Imitation*. Pour quelles simples raisons et combien étrangères, combien supérieures à celles qui faisaient dire à Claude que c'est là le chef-d'œuvre du roman d'analyse!...

— « Ah ! monsieur, » gémit-elle, quand je me fus nommé et que je lui eus expliqué mon désir de feuilleter les papiers laissés par mon vieux complice, c'est de ce nom qu'il s'appelait lui-même, « si vous aviez vu quel désordre et comme il avait emballé le tout au hasard dans une grande caisse de bois, avant de quitter Paris?... Et il y avait de tout, dans cette caisse, et des portraits de la mauvaise femme et des lettres!... » Elle faillit se signer, tant ce qu'elle avait lu dans ces lettres l'avait évidemment scandalisée,... « J'ai pris le conseil de M. le curé, et j'ai tout brûlé, » continua-t-elle, « excepté le paquet à votre nom qui était ficelé et prêt à être envoyé, et puis quelques feuilles d'un papier très épais, où il n'y avait pas grand'chose, mais il nous a été utile pour nos derniers pots de confitures... Il y a bien encore sur ce papier des lignes de son écriture. Voulez-vous les voir? »

---

La sainte fille se leva, et, cherchant une clef parmi celles qui battaient pendues à son trousseau, sous sa première jupe, elle alla pour m'ouvrir un placard et elle me tendit un pot de grès, puis un autre. Sur le papier qui les fermait et qui était du papier du Japon, — qui sait? peut-être un présent de Colette, — je reconnus en effet l'écriture nerveuse de mon ami. J'ai recopié là ces deux ou trois remarques citées au cours de cette oraison funèbre de celui que je surnommais, moi, à cause de son amitié à mon égard et de ses folies : « mon frère ivre, » en parodie du titre du beau roman de Pierre Loti. La tante, qui ne savait comment recevoir le plus fidèle compagnon de ce neveu qu'elle avait beaucoup aimé, n'eut pas de cesse que tous les pots ainsi recouverts du papier de Claude ne fussent étalés sur la table, et elle bavardait, pendant ce temps-là :

— « Je sais qu'il avait des moyens, monsieur, » disait-elle,

« quoique je n'aie jamais trop compris pourquoi il se plaisait à inventer de si vilaines histoires. J'aurais voulu qu'il prit une place, qu'il se fit nommer préfet, comme M. Mareuil, son confrère dans un journal, qui est venu à son enterrement. Dans notre pays, il n'aurait pas eu à chasser les sœurs, il aurait été si heureux ! Quand il est arrivé, Jésus Dieu ! il avait une figure !... Et maigre et jaune !... J'ai bien vu qu'il était malade, et puis je l'ai si bien soigné !... Tous les jours des truites du vivier qu'il allait prendre lui-même, de la bonne viande, de la vraie, et du vrai vin de notre vigne, de celui que défunt son père avait mis en bouteille lui-même, voici plus de vingt ans... Mais il se rongeat, il s'ennuyait, et alors il griffonnait sur ces carrés de papier, vous voyez : ici, là, au milieu, un peu partout... Enfin il est mort comme un chrétien... »

Et Mlle Larcher essayait ses larmes du coin de son tablier de soie noire, tandis que je déchiffrais des fragments dont voici encore quelques-uns, vers et prose mêlés. C'était d'abord un début de pièce, avec cette indication : « pour *Ma Douleur*. »

Notre douleur est comme un autel qui s'élève  
Vers toi, mystérieux Esprit de l'univers.  
Inconnaissable Esprit qui soutiens notre rêve,  
Tromperas-tu toujours nos pauvres bras ouverts ?

Au-dessous, la tante avait écrit de son écriture un peu tremblée : *Cassis*, et le jour de la mise en pot. Sur un autre papier où se lisaient les mots : *Fraises blanches*, se trouvait l'axiome suivant : « On aimerait mieux, si l'on ne savait pas qu'on aime. » Sur un autre et à côté des mots : *Gelée de coings* : « Rien de dangereux comme les femmes qui nous conduisent à la tendresse par le trouble des sens... » Sur un autre, marqué encore *cassis*, cette stance :

Jê t'ai si tendrement, si follement chérie,  
Que la haine parfois le cède à la pitié.  
Le mal que tu m'as fait souffrir est oublié,  
Et je pleure ton âme à tout jamais flétrie.

Puis sur un autre, qui, heureusement, fermait une espèce de jarre, avec cette inscription : *Résiné*, j'ai pu déchiffrer un dernier sonnet, qui atteste un certain effort vers la santé, trop rare chez ce malheureux garçon pour n'être pas signalé à son éloge :

La lumière du tiède et bleu matin d'été  
Enveloppe les bois où verdissent les mousses.  
L'air est plein de senteurs magnétiques et douces,  
Et jamais les oiseaux n'ont plus gaîment chanté.

Depuis le papillon au corselet teinté  
D'émeraude et d'azur, jusqu'aux génisses rousses  
Qui broutent l'herbe humide entre les jeunes pousses,  
Tout être semble vivre avec félicité.

Et moi qui vais trainant dans cette forêt verte  
Ma blessure d'amour depuis des ans ouverte,  
Ne connaîtrai-je plus jamais de renouveau ?

N'oublierai-je jamais les trahisons passées  
Comme la terre oubliée, en ce matin si beau,  
Et la neige et l'hiver et les bises glacées ?

Permettez-moi, mon cher directeur, de clore cette lettre sur cette note apaisée et plus fraîche. C'est la fenêtre ouverte dans une chambre d'hôpital que ces vers de nature au terme de cette œuvre pleine de tristesse, d'ironie et de doute. Je ne sais si j'aurai dissipé ou aggravé les préventions des lecteurs hostiles à Claude Larcher par le récit de cette visite à son dernier asile. Son livre fournira peut-être à un vrai maître en psychologie, de la race de M. Taine ou de M. Ribot, — ou à un vrai moraliste de la tradition du hardi et pur Lacordaire, — de quoi mettre une bonne annotation au bas d'une page, et moi, j'aurai eu l'occasion de vous remercier au nom de mon ami pour votre gracieux accueil et de me dire votre dévoué,

P. B.

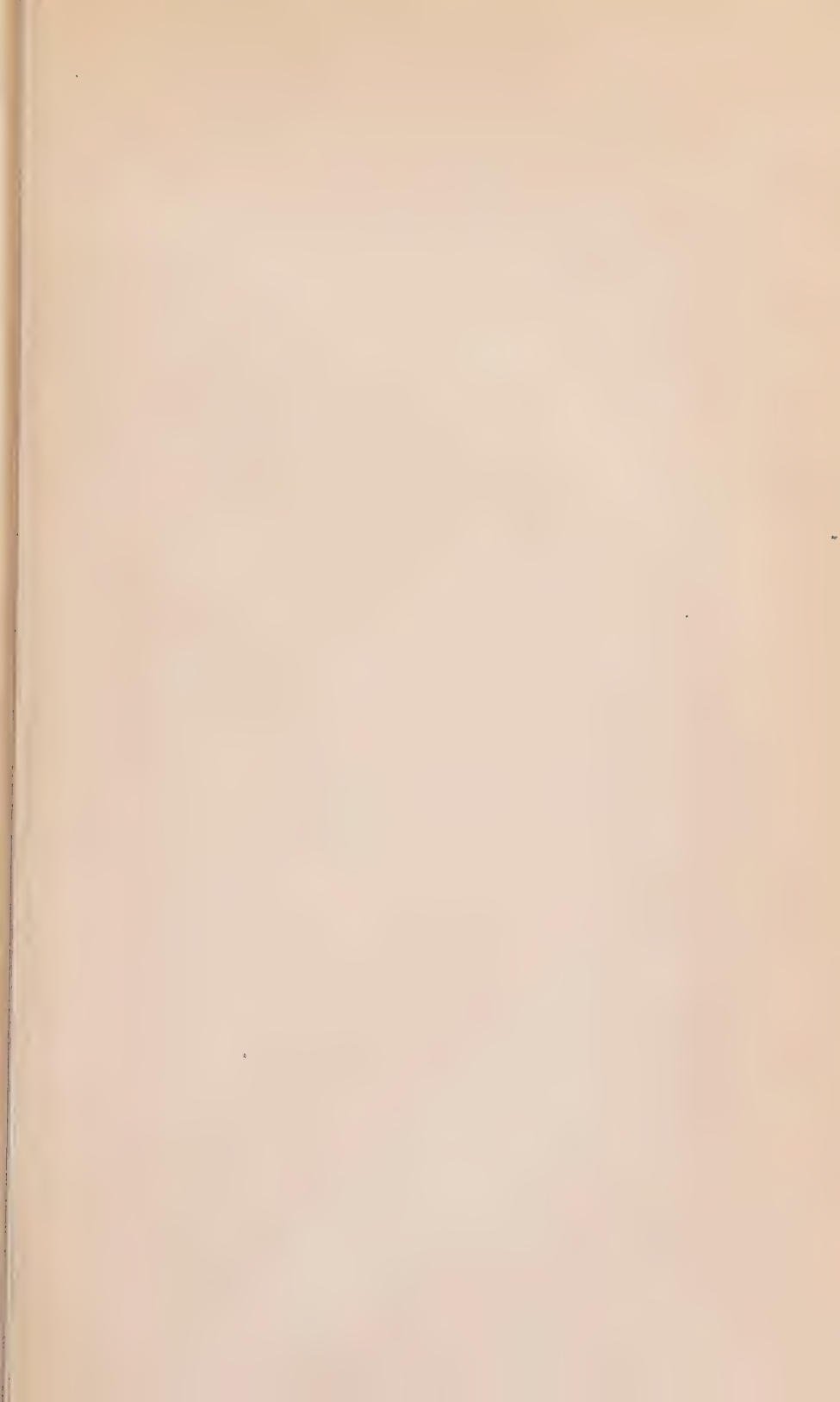


## TABLE DES MATIÈRES

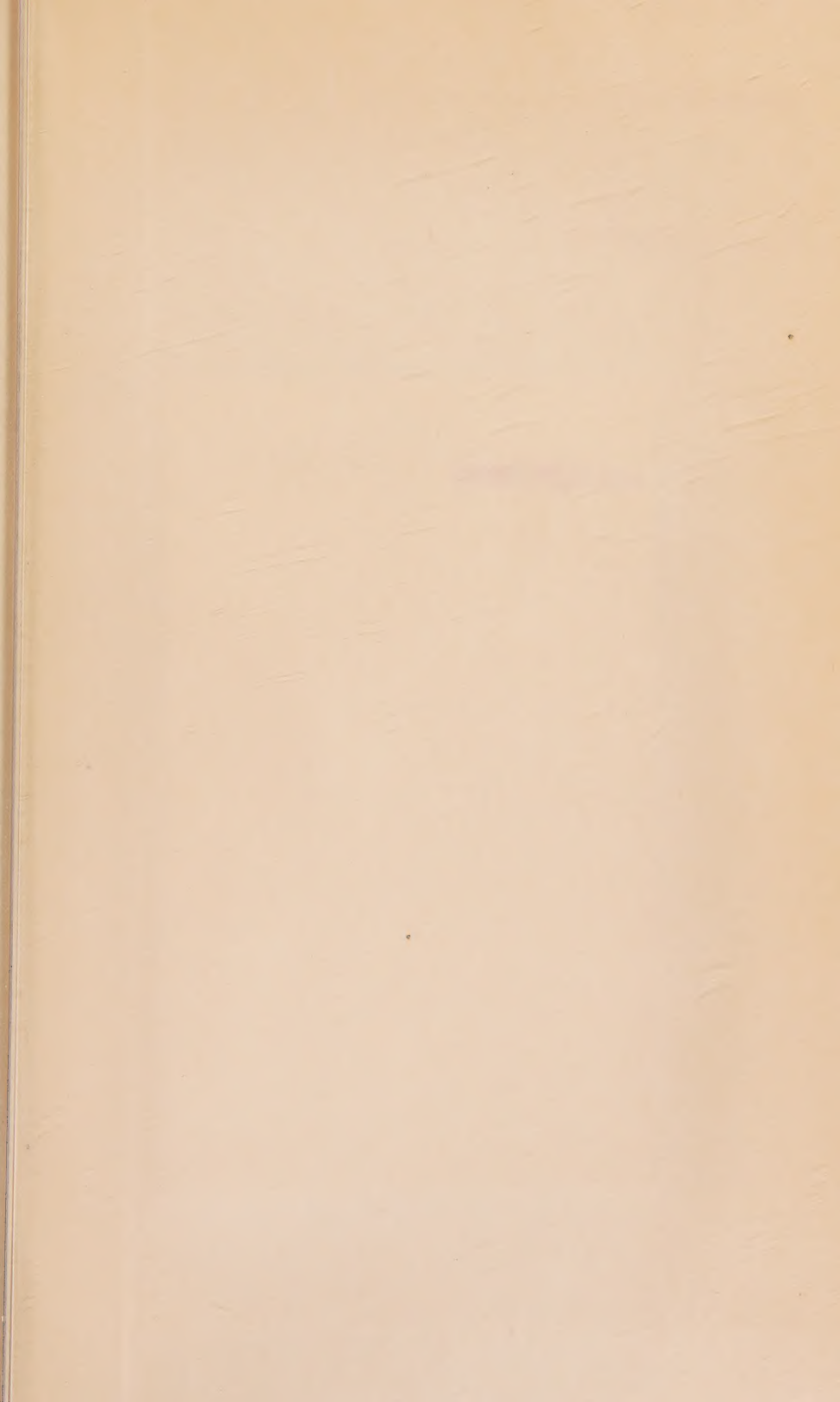
---

MENSONGES .....	1
DÉDICACE.....	3
I. — Un Coin de province à Paris.....	5
II. — Ames naïves.....	17
III. — Un Amoureux et un Snob.....	28
IV. — Le <i>Sigisbée</i> .....	40
V. — L'Aube de l'amour.....	57
VI. — La Logique d'un observateur.....	71
VII. — Profil de Madone .....	82
VIII. — L'autre Profil de la Madone.....	95
IX. — Une Comédienne de bonne foi.....	110
X. — Dans le Piège.....	125
XI. — Déclarations.....	137
XII. — Loyauté cruelle.....	151
XIII. — At home .....	166
XIV. — Journées heureuses.....	179
XV. — Les Rancunes de Colette .....	196
XVI. — Histoire d'un soupçon.....	210
XVII. — Évidences.....	230
XVIII. — Le plus heureux des quatre.....	250
XIX. — Tout ou rien.....	267
XX. — L'abbé Taconet.....	290
 PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE.....	 305
PRÉFACE.....	307
I. — Nuit étrange d'où est sorti le présent livre.....	315
II. — Les Exclus.....	328
III. — Le vrai et le faux Homme à femmes.....	342
IV. — De l'Amant moderne .....	357
V. — De la Maîtresse.....	370
VI. — De la Maîtresse ( <i>suite</i> ).....	384

VII. — De la Maîtresse ( <i>suite et fin</i> ).....	396
VIII. — Du Flirt et des Coquettes.....	406
IX. — Bonheurs contemporains. — I. Les Drawbacks.....	420
X. — Bonheurs contemporains. — II. Les Désastres.....	433
XI. — Bonheurs contemporains. — III. Les Désastres ( <i>suite</i> ). — Les Jalousies.....	446
XII. — Bonheurs contemporains. — IV. Les Désastres ( <i>suite</i> ). — Les Jalousies.....	459
XIII. — Bonheurs contemporains. — V. Les Désastres ( <i>suite</i> ). — Les Jalousies.....	472
XIV. — Bonheurs contemporains. — VI. Les Désastres ( <i>fin</i> ). — Une anecdote.....	484
XV. — De la Rupture. — I. Avant.....	504
XVI. — De la Rupture. — II. Après.....	515
XVII. — De la Rupture. — II. Après ( <i>suite</i> ). — De quelques Ven- geances.....	527
XVIII. — De la Rupture. — II. Après ( <i>fin</i> ). — Les Enfants de l'Amour.....	538
XIX. — Thérapeutique de l'Amour. — I. La Méthode du docteur Noirot.....	548
XX. — Thérapeutique de l'Amour. — II. Le Système du professeur Sixte.....	560
XXI. — Thérapeutique de l'Amour. — III. Le Procédé Casal.....	570
XXII. — Un Sentiment vrai.....	581
XXIII. — Physiologie du Physiologiste.....	591









## Date Due

AUG 1 1963

843.89  
B666P  
Oe.v.4

843.89  
B 666 P  
Oe.v.4

ac.no. 41312

This book may be kept  
**FOURTEEN DAYS**

A fine will be charged for each  
day this book is kept overtime.

**COLUMBIA COLLEGE LIBRARY**  
**DUBUQUE, IOWA**





